

— A l'entendre, tous les hommes sont trompés. (Page 14.)

LA

LECTURE

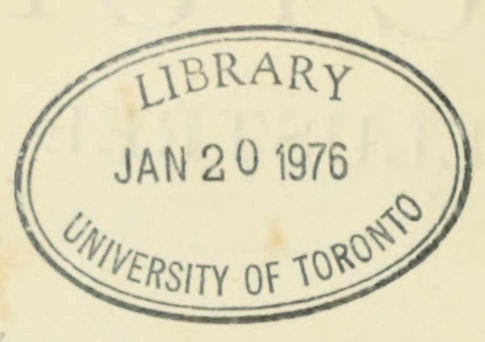
ILLUSTRÉE

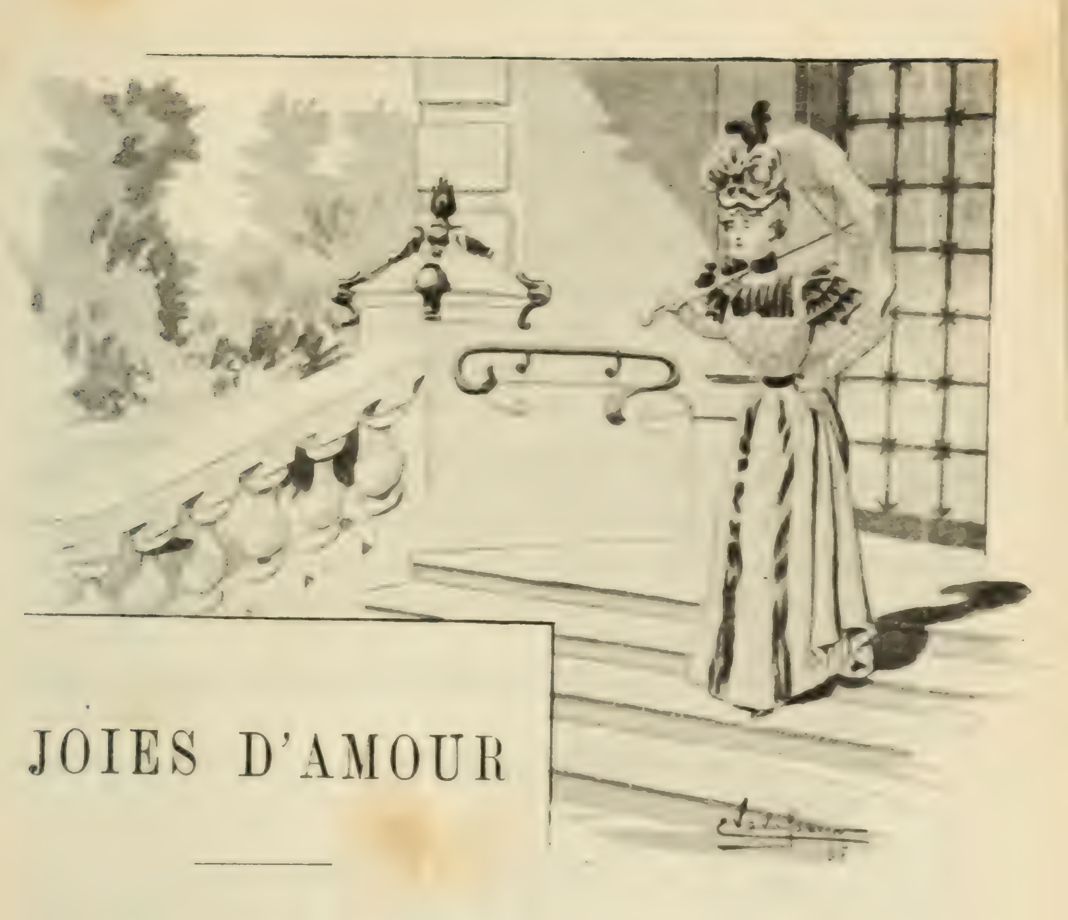
ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME SIXIÈME

(Nos 31 à 36)

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS


LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



JOIES D'AMOUR

I

Mme Gozlin est à Versailles... Mme la vicomtesse aussi...

D'un mouvement où il y avait en quelque sorte de la gaieté, Mme de Claret donna sa carte au valet de pied, et, descendant rapidement le perron, reprit la large allée qui conduisait aux avenues.

Elle marchait vite, d'un pas élastique et rythmé, faisant machinalement rouler sur son épaule le manche de son ombrelle, et regardant les grandes pelouses qui s'étendaient à perte de vue si vertes, avec, piquées çà et là, les taches claires des corbeilles de fleurs.

Et elle se réjouissait d'avoir échappé à l'ennui certain de cette visite. Son visage exprimait sans doute sa pensée, car une voix qui semblait sortir d'un buisson de seringa, demanda, gouailleuse :

— Eh bien ?... ça n'a pas l'air de vous défriser autrement de ne pas trouver mes petites-filles ?...

Mme de Claret s'arrêta, devenue très rouge, et quittant l'allée, entra dans un rond-point entouré d'arbustes en fleurs. Dans ce

salon de verdure une femme était assise, qui tricotait sans regarder ses doigts, en lisant un livre posé sur une petite table. Sur la table il y avait aussi un flacon de muscat, des biscuits et des fraises, et un gong de cuivre rose.

Cette femme, très vieille certainement, avait des yeux superbes, tout luisants de malice, des cheveux blancs légers et floconneux et des dents éclatantes qui, dès qu'elle parlait, éclairaient violemment son visage fané, où l'on sentait courir un sang encore rouge et chaud sous la peau fine, rayée de milliers de petites rides.

Elle était vêtue d'une douillette de soie, gris argent, à fleurettes brochées. Une grosse ruche légère cachait le cou, et la tête émergeait toute petite, coiffée d'un bonnet de dentelles qui encadraient, en s'y mêlant, les jolies bouclettes nacrées partagées en deux touffes sur le front.

En voyant devant elle Mme de Claret interdite, elle dit, affectueusement narquoise :

— Mais, ma petite enfant, ça n'est pas la peine de rougir comme ça !...

Et elle ajouta, souriante :

— Vous allez me faire une petite visite, n'est-ce pas ?... je vous le demande, parce que je sais bien que je ne vous ennuie pas, moi !... Attendez, je vais faire apporter un fauteuil... je suis toujours seule comme un vieil ours... les domestiques le savent, et...

Elle allait frapper sur le gong, Mme de Claret l'arrêta, et, s'asseyant dans l'herbe :

— Je vous en prie, ne demandez pas de fauteuil, je m'asseois toujours comme ça...

— Vous allez être horriblement mal !...

— Je suis très, très bien, et très, très contente !...

— Vous êtes encore toute rouge de ma bête de plaisanterie !... c'est que c'était si drôle, si vous saviez !... oui... tout à l'heure je vous vois passer lentement, l'air ennuyé... Ah ! mais là, ce qui s'appelle ennuyé !... un vrai petit chien qu'on fouette !... vous vous disiez évidemment : « Combien de temps vais-je être obligée de rester ?... et de quoi vais-je bien pouvoir leur parler, à ces gens qui ne s'intéressent qu'aux choses qui ne m'intéressent pas ou que j'ignore totalement... »

— Mais, madame...

— Ne m'interrompez pas !... les vieux sont bavards, vous savez ?... Donc, vous vous dirigez toute triste vers le château...

on vous dit que mes petites-filles sont sorties et vous vous remettez en route, gaie comme un nid de pinsons... Est-ce assez clair ?...

Comme de nouveau la jeune femme voulait protester, elle ajouta, l'air convaincu :

— Et si vous saviez combien je trouve ça naturel !... Elles m'ennuient tant, moi, mes petites-filles !...

— Mais, madame, je vous assure que j'aime beaucoup Jeanne et Clotilde.... et que...

— Moi aussi, je les aime beaucoup !... je serais très désolée qu'il leur arrivât la moindre chose désagréable... N'empêche qu'elles m'embêtent à crier avec leur snobisme, et leur rastaquouérisme, et tout ce qui s'ensuit !... Aujourd'hui, elles sont à Versailles... elles ont rendez-vous avec une bande de gens aux Réservoirs... il paraît qu'on organise un dîner de têtes chez les Vancouver...

— Ah ! oui... je sais !...

— Vous y allez ?...

— Non, madame...

— A la bonne heure !... ça m'étonnait !... ça ne doit pas être beaucoup votre affaire, les Vancouver !.... ils ont certainement vendu des nègres... ils en vendent même peut-être encore ?...

— Je n'en sais rien !...

— Moi non plus !... mais croyons-le toujours... si ça n'est pas ça, c'est pire... ils ont des têtes de bagne, ces gens-là !...

Mme de Claret demanda, surprise :

— Vous les connaissez ?... Comment ça !...

— Comment ça ?... Oh ! c'est bien simple !... depuis un mois ils ne bougent guère d'ici... oui... sous prétexte d'affaires avec Gozlin, M. Vancouver est tout le temps fourré chez lui...

— Et Mme Vancouver ?

— Eh bien, elle accompagne son mari...

— Elle est jolie ?...

— Oui... si on veut !... une poupée !... mais habillée à ravir !... rien de tout à fait joli, et beaucoup de détails vulgaires, mais si bien servis !... Quand je pense à la façon dont les femmes se fagotaient de mon temps !... c'est-à-dire de 1840 à 1860, à peu près...

— Je ne trouve pas laides les modes Louis-Philippe...

— Ah ! seigneur !... on voit bien que vous ne les avez pas por-

tées !... elles étaient d'ailleurs moins horribles que celles qui ont suivi, je le reconnais !...

— Et puis, n'est-ce pas, les femmes étaient plus jolies ?...

— Oui... peut-être... c'était autre chose... les femmes de ce temps-là vivaient si différemment de celles d'aujourd'hui...

— La vie était-elle réellement plus sérieuse, plus correcte qu'à présent ?...

— Oui et non !... sans doute, il y avait plus de correction, plus de décorum, plus de mesure... les femmes n'avouaient pas ouvertement la préoccupation unique de leurs toilettes et de leurs joies...

— C'est que ces toilettes et ces joies n'existaient peut-être pas alors au même degré que maintenant ?...

— Non... c'est vrai... mais si les femmes d'alors n'avaient pas les mêmes élégances et les mêmes joies, elles en avaient d'autres qu'ignorent complètement les femmes d'aujourd'hui...

— Lesquelles ?...

— Les joies d'amour !... oui... il y a eu à cette première époque de chignons à coques et de manches à gigots, qui fait rire des élégantes telles que Jeanne et Clotilde, de grandes amoureuses, des amoureuses pour tout de bon... qui se donnaient de toute leur âme... des femmes vraiment femmes, qui ne faisaient certes pas prévoir notre temps de demi-vierges et de flirteuses...

— Vous blâmez le flirt, madame ?...

— De toutes mes forces... et je croirais volontiers que vous êtes comme moi... car je ne vous ai jamais vu flirter, ma petite ?...

— Oh !... moi !... fit Mme de Claret avec un geste las.

La douairière de Cirey-Vaucour la regarda avec, dans ses yeux gris, une douceur inaccoutumée, et demanda :

— Et bien, pourquoi pas vous ?... Vous êtes jolie, ma petite Simone, et vous savez bien que, si vous le vouliez...

— Je ne crois pas... dit en souriant la jeune femme, qu'il y ait en moi l'étoffe d'une flirteuse...

— Alors, c'est qu'il y a mieux... et je vous en félicite...

Voyant que le doux visage de Mme de Claret exprimait l'étonnement, elle reprit :

— Ne me prenez pas, je vous en prie, pour une vieille dévergondée... je ne suis pas telle, malgré ma réputation... Ne protestez pas, ma petite amie... je suis sûre que vous avez entendu parler

de moi... quand ce ne serait que par mes petites-filles, qui s'imaginent que j'ai fait les quatre cents coups jadis...

— Oh! madame!...

— Il n'y a pas de « Oh! madame!... » je sais qu'elles le disent... et elles ont tort!... d'abord parce que ce n'est pas vrai, ensuite parce que je suis leur grand'mère... C'est bizarre!... on serait désolé d'avoir une mère qui ne fût pas irréprochable... on cacherait ce que l'on considérerait comme une honte... et quand il s'agit de la grand'mère, on trouve ça très chic, et on en parle, et on raconte ses prétendues aventures à qui veut les entendre...

— . . . .

— Je parie que Clotilde vous a dit que j'avais été... disons, pour être correcte, « remarquée » par le duc d'Orléans?...

— Oui, madame...

— J'en étais sûre!... elle le dit à tout le monde... et son mari aussi!... ils trouvent que ça les pose dans le monde orléaniste...

Simone riait. Mme de Cirey-Vaucour reprit :

— Le malheur... si toutefois on peut appeler ça un malheur... c'est que cette aventure n'a jamais existé...

— Mais... qui est-ce qui a pu la raconter à Clotilde et à Jeanne?...

— Je n'en sais rien!... peut-être personne... et pourtant, si!... elles n'ont pas dû l'inventer... elles ne savent pas assez d'histoire pour ça!... Qu'est-ce que vous regardez?...

— Cette voiture qui sort de l'avenue...

— Ne vous agitez pas!... ce n'est ni Jeanne ni Clotilde... c'est Gozlin tout seul... et vous n'êtes pas obligée de lui faire une visite, à Gozlin! ..

La voiture approchait. Mme de Claret, qui adorait les chevaux, regarda l'attelage.

— Il a une voiture joliment attelée, toujours!...

— Dame!... si les gens qui ont six cent mille francs de rentes n'avaient pas des voitures bien attelées, qui donc en aurait?...

Elle s'interrompit un instant pour regarder son petit-fils et reprit :

— Il est d'ailleurs terriblement vilain, ce pauvre Gozlin!... et il ne s'en doute pas!...

— Il a l'air plus âgé qu'il ne l'est réellement, mais...

— Et laid!... et vulgaire donc!... Seigneur!... quand je pense

que cette espèce de patapouf m'appelle « grand'mère » gros comme le bras... et qu'il m'est presque quelque chose!...

— Tout à fait même!...

— Non, lui, pas précisément... mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, il s'avisait jamais de nous confectionner des petits Gozlin, j'en serais positivement la grand'mère... la grand'mère sans rémission...

— Et ça vous déplairait?...

— Absolument!... ça m'horripile déjà quand le père Gozlin vient s'asseoir sur le bras de mon fauteuil en m'appelant : « Ma chère parente... » oui... j'ai beau lui expliquer que de ce que son fils a épousé ma petite-fille il ne résulte pas que nous soyons parents, il ne veut rien entendre...

— Il a l'air d'un brave homme...

— Oui... vu de très loin...

— Oh! est-ce que...

— Je ne sais pas... mais il me semble impossible de gagner honnêtement cinquante millions... on les gagne en exploitant des gogos ou de pauvres diables... mais on ne peut pas les gagner honnêtement...

Simone de Claret dit, avec un peu d'embarras, et seulement parce qu'elle sentait qu'il fallait répondre quelque chose :

— Enfin!... si Clotilde est contente, c'est l'important!...

— Contente?... j'en doute!... elle a voulu beaucoup d'argent... mais pour ce qui est du reste, je suppose que son contentement doit être limité... Il est évident, par exemple, qu'elle envie celles qui ont des maris présentables... sa sœur de Réole, la petite de Provins, vous...

— M. de Réole est très joli garçon...

— Est-il si joli garçon que ça, Hubert?... ou bien est-ce que vous l'admirez par esprit de corps... parce qu'il est de votre régiment?...

Mme de Claret fit un mouvement :

— Mon régiment!... mais je le déteste, mon régiment!... comme je détesterais un autre régiment, d'ailleurs!... ah! non! ce n'est pas le fait d'être « de mon régiment » qui me fera trouver bien quelqu'un, ce serait plutôt le contraire... mais je vous assure que M. de Réole passe pour être très beau...

— Oui... je sais!... moi, je le trouve ordinaire... très ordinaire... mais, au moins, je ne rougis pas de lui... il est très bien

né, très bien élevé, pas riche, et pas méchant garçon... en somme, Jeanne a fait un mariage propre, non pas précisément d'amour, amour serait un bien gros mot, — mais d'inclination... je n'ai rien à dire... sinon que le ménage va à la diable...

Comme Mme de Claret ne répondait pas, la douairière reprit :

— Vous le savez aussi bien que moi, qu'il va à la diable ?... d'abord parce que Jeanne a le tort très grand de raconter ses petites affaires... ensuite parce que Hubert ne se gêne pas du tout pour faire la cour à toutes les femmes qui en valent la peine...

— La cour ?...

— Et même mieux !... Jeanne a d'ailleurs cherché ce qui lui arrive !... sous prétexte que Saint-Cernin est à trois kilomètres de Versailles, elle s'est installée chez sa sœur au lieu d'habiter en ville avec son mari... et elle va, vient, s'amuse, flirte avec le premier venu...

— Oh !... bien innocemment, allez, madame !...

— Je l'espère !... et ne lui en sais d'ailleurs aucun gré... j'ai cette coquetterie, cette sécheresse de cœur, et cette absence de sens en horreur !... je serais pleine d'indulgence pour une faute commise, je n'en ai aucune pour ces multiples ébauches d'intrigues, qui n'ont pas pour excuse l'amour, ni même l'entraînement...

— Pourtant, madame...

— Oh !... ce que je vous dis vous paraît monstrueux, je le sais bien ! mais je dis toujours ce que je pense, et je pense toujours aussi ce que je dis !... Je crois, je veux croire que mes petites-filles ne trompent pas leur maris, et c'est possible, après tout !... mais elles les rendent grotesques... tout le monde croit qu'ils « le sont » et peut-être, au fond, préféreraient-ils l'être et en avoir moins l'air... Voulez-vous manger des fraises, ma petite Simone ?... Servez-vous, n'est-ce pas ?

— Oui, madame... par gourmandise... car je n'ai pas du tout faim !

— Vous devez avoir soif ?... vous êtes venue de Versailles à pied par cette chaleur !...

— C'est si près !... et c'est une si jolie promenade !... j'ai laissé la voiture à Pierre qui a des visites à faire...

— Il va bien, votre mari ?...

— Très bien...

— Dites-moi ?.. une chose m'a frappée tout à l'heure ?... vous avez dit que vous détestiez votre régiment ?...

— Oui, madame...

— Et vous avez ajouté : « Comme je détesterais une autre régiment, d'ailleurs !... »

— Parfaitement !

— Alors, vous détestez l'armée ?...

— Mais non... j'aime l'armée... j'aime les soldats... je les aime beaucoup !...

— Alors, je ne comprends pas ?

— Que si !... vous aimez la France, n'est-ce pas ?... vous aimez les Français ?...

— Oui... Eh bien ?...

— Est-ce que vous aimez le Parlement ?

— Non, certes !...

— Eh bien, le régiment, ce que j'entends par le régiment, c'est-à-dire le corps d'officiers, me donne l'impression que vous donne, à vous, le Parlement...

— Mais pourquoi ça, ma chère petite ?... il y a au 14e des officiers qui me paraissent très bien... ?

— Peut-être me sembleraient-ils tels, à moi aussi, si je les voyais isolément comme vous les voyez, madame... Et puis, cette vie de garnison !... cette vie imbécile !... Ah ! oui ! Jeanne a eu raison de s'installer à Saint-Cernin !...

Mme de Cirey-Vaucour regarda la jeune femme, et répondit :

— Raison... parce qu'elle n'aime pas son mari, car si elle l'aimait ?... Voyons ?... est-ce que, si vous aviez une habitation située à la même distance que Saint-Cernin, vous laisseriez M. de Claret habiter Versailles tout seul ?...

— Oh ! oui !... fit avec conviction Simone, oh ! oui !... sûrement !...

La douairière se mit à rire :

— Peste !... mes compliments !... ça prouve que vous êtes joliment sûre de lui !...

— Sûre ?... moi... mais pas du tout !...

— Alors, c'est que vous êtes très indifférente ?...

— Oh ! ça !...

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes mariée ?...

— Il y a dix ans !...

— Et vous en êtes à ce degré de... calme...

Mme de Claret répondit, sincère :

— J'en ai toujours été là !...

— Comment ?... même au début ?... si vous aviez eu, il y a sept ou huit ans, la certitude que votre mari vous trompait, ça vous aurait été égal !...

— Je crois bien que oui...

— Et lui ?...

— Lui ?...

— Oui... s'il avait cru le... la même chose de vous... comment aurait-il pris ça ?...

— Dame !... je ne sais pas au juste !... mais pas très bien, je crois ?... d'abord, il a assez d'amour propre... ensuite il y a le régiment... le fameux Régiment !... avec un grand R !... Qu'est-ce qu'il aurait dit, le Régiment ?...

— Et... vous ne... vous n'en avez jamais eu envie ?

— Mon Dieu !... oui et non !... j'ai aimé beaucoup mon mari... j'ai fait ce qu'on appelle un mariage d'amour... mais, depuis, j'ai appris bien des choses et je me suis rendu compte que j'avais toujours, en somme, ignoré l'amour, le vrai... celui duquel on vit et pour lequel on meurt... et j'ai souvent rêvé, souhaité même, de le connaître...

— Et alors ?...

— Et alors ! il faut croire qu'il s'est écarté de ma route, car je ne l'ai jamais rencontré...

— Tant mieux !...

— Pourquoi dites-vous tant mieux, madame ?... tout à l'heure, vous sembliez vanter ce que vous appeliez : « la joie d'amour » ?...

— Je la vantais parce que vous n'étiez pas en jeu, ma petite...

— Alors, ce n'est pas un plaisir ?...

— Si... mais qui fait terriblement souffrir...

— Croyez-vous donc que je ne souffre pas de cette vie terne et vide que je mène ?...

— Ce n'est qu'une souffrance relative...

— J'aimerais mieux une souffrance réelle que l'ennui, cet immense ennui qui m'étouffe...

— Occupez-vous de vos enfants !...

— Je ne les vois qu'aux repas... ce sont des garçons... depuis deux ans déjà ils ont un précepteur qui ne les quitte pas de tout le jour, et à neuf heures on les couche...

— Alors, allez dans le monde ! trémoussez-vous !... habillez

vous six fois par jour comme mes petites-filles... ou bien ayez une passion, une manie quelconque?... les timbres-poste, ou les monnaies, ou la musique, ça m'est égal... mais ayez quelque chose... quelque chose qui n'inquiète pas votre mari...

— Je m'en défierais bien, de ne pas l'inquiéter...

— Comment?... il est jaloux?... je ne l'aurais pas cru!...

— Je ne le crois pas non plus... mais il fait semblant... C'est, à chaque instant, des allusions que je ne comprends pas, ou des insinuations que je ne comprends pas davantage, ou des questions qui ressemblent à des interrogatoires!... et puis, une affectation de parler tout le temps de la fausseté des femmes et de leur légèreté... à l'entendre, tous les hommes sont trompés...

— Excepté lui, bien entendu?...

— Eh mon Dieu, non!... il a une telle peur de paraître l'ignorer si ça était, qu'il préfère avoir l'air de le croire quand ça n'est pas...

De la petite fourchette de vermeil, Mme Claret piqua une dernière fraise dans la soucoupe posée sur ses genoux et, se levant, elle conclut :

— Ce doit être, d'ailleurs, la situation courante... et la femme qui ne trompe pas son mari est, paraît-il, une exception!

— Mais non... mais non!... mais pas du tout!... — dit vivement la douairière, qui s'étonna soudain de l'accent convaincu de Simone — il y a beaucoup d'honnêtes femmes, grâce au ciel!...

Mme Claret répondit en posant sa soucoupe sur la petite table...

— Oh!... à en juger par les suppositions que j'entends faire sur presque toutes, il ne doit pas y en avoir beaucoup... et je me dis que celles qui ont envie de... s'amuser, et qui ne le font pas, uniquement par peur du qu'en dira-t-on, sont bien bêtes...

Mme de Cirey-Vaucour demanda, un peu inquiète :

— Alors... vous?... si vous aviez envie de mal faire?

— Je le ferais!... Ah! oui, certes!... et sans remords, je vous le promets!... j'y ai pensé bien souvent!... malheureusement, je n'en ai aucune envie... et vraiment, faire ça, non seulement sans entraînement, mais encore sans entrain, ça ne serait pas drôle!... Au revoir, madame, et merci de m'avoir permis de vous faire cette petite visite...

La douairière retint la main que lui tendait Mme de Claret, et dit d'une voix devenue très douce :

— Il me semble, ma petite enfant, que vous êtes mal disposée...

et plus nerveuse, plus irritable que de coutume... est-ce que vous avez du chagrin?

— Non, madame...

— Vous ne le diriez pas?

— Oh! si... à vous je le dirais très-bien!... peut-être pas comme ça... de but en blanc... mais très certainement si vous me le demandiez... non! aujourd'hui comme hier, je trouve la vie stupide et je la trouverai telle demain... mais je la prends gaiement tout de même... je n'ai pas un caractère à m'attrister de choses vagues et indéfinies...

— Allons!... au revoir, Simone!... quand venez-vous dîner?...

— Je ne sais pas!... un jour de cette semaine, je crois... Robert a dû arranger ça avec M. de Réole... encore merci, madame, de m'avoir fait signe quand je passais.

— Est-ce que vous retournez à Versailles par la route?

— Oh! non!... je vais passer par Satory... c'est un peu plus long, mais je serai à l'ombre, et je rentrerai par le parc au lieu de traverser toute la ville....

II

Elle partit de son pas allongé et souple, traversa le village et entra dans le bois. Elle pensait que cette journée n'avait pas été mauvaise en somme. Une jolie promenade et une heure agréable passée près de Mme de Cirey-Vaucour, qu'elle aimait beaucoup et de qui elle se sentait aimée aussi.

Comme elle ressemblait peu à ses petites-filles, banales entre toutes — cette alerte vieille femme, pleine d'esprit et de bonté, et, quoiqu'elle eût dit tout à l'heure, exempte de préjugés, tolérante et aimable, plus sévère pour elle-même que pour les autres.

On devinait dans ses malins yeux gris une indulgence infinie, et l'on sentait que, quand son esprit blâmait, son cœur pardonnait tout de même. A elle seule, Simone osait parler librement, ou presque, de ses petits chagrins et de ses grandes déceptions.

Sa liaison avec les petites de Cirey-Vaucour datait de sa première communion. Elle les avait connues au catéchisme de Sainte-Clotilde où leur grand'mère les amenait. C'est elle qui élevait ses petites filles jumelles restées orphelines à cinq ans. Clo-

tilde, grande, brune, très belle, superbement bâtie, très nulle et très poseuse, avait, à vingt ans, voulu absolument épouser Léon Gozlin, le fils de Gozlin le raffineur. De toutes ses forces, la douairière s'y était opposée et avait obligé Clotilde à attendre sa majorité. Elle n'avait cédé qu'une année plus tard, devant la menace des sommations.

Pendant cette année, Jeanne avait épousé le vicomte Hubert de Réole, un joli garçon sans le sou.

Mme de Réole, chiffonnée et drôlette, avec, sinon de l'esprit, du moins un certain bagout, avait compris tout de suite que sa frimousse de grisette s'effaçait totalement devant le profil correct et pur de sa sœur. De même, M. de Réole s'apercevait que, malgré son nom et son joli physique, il se trouvait, en présence des six cent mille francs de rentes de son beau-frère, dans une situation d'infériorité évidente. Mais ni l'un ni l'autre ne s'était aigri à cette découverte, ils avaient constaté un fait, tout bonnement. Et c'étaient au contraire les Gozlin qui enviaient les Réole. A chaque instant, le gros Léon faisait à sa belle-sœur de lourdes plaisanteries sur ce qu'il appelait « son troublant minois », tandis que Clotilde blaguait les aventures supposées ou réelles du vicomte.

Depuis un an que son mari était capitaine au 14e cuirassiers, Mme de Réole vivait à Paris au printemps et le reste du temps à la campagne, chez sa sœur, laissant son mari se débrouiller tou seul à Versailles, dans un appartement très laid.

Les Claret étaient liés avec les deux ménages. On jouait ensemble au tennis, on organisait des pique-niques aux Fausses-Reposes, à Meudon, à Saint-Germain ; on dînait chez l'un ou chez l'autre et on se rencontrait dans les châteaux. On vivait sans presque se quitter, mais sans pour cela être vraiment amis. Simone trouvait les deux jeunes femmes snobs en diable et monotones comme la pluie. La société des maris lui plaisait moins encore. Le gros Gozlin l'exaspérait par ses facéties de commis-voyageur et son aplomb d'homme d'argent, et elle avait pris Réole en grippe, parce qu'il lui faisait cette cour un peu impertinente qui indique la certitude de réussir.

En rêvassant aux gens et aux choses, Mme de Claret avait traversé le bois et longé la pièce d'eau des Suisses. Lorsqu'elle entra dans le parc, il était sept heures et les promeneurs devenaient rares. Elle croisa un grand cuirassier svelte, bien pris, de jolie allure, avec de longues moustaches blondes dans un visage un

un peu fatigué. Comme elle passait sans le voir, il étendit les bras, faisant mine de lui barrer la route, et, en riant, se présenta :

— Le vicomte de Réole !... Vous ne me reconnaissez peut-être pas ?...

Elle dit, sérieuse :

— Si !... Très bien !...

— Je n'osais l'espérer !... Et, peut-on vous demander, très jolie madame, où vous courez comme ça, si vite ?...

— Je viens de Saint-Cernin...

— Est-ce assez féminin, ça !... Je vous demande où vous allez ?... vous me répondez d'où vous venez...

Il ajouta après un silence :

— Et il faut bien que je me contente de cette réponse... qui n'en est pas une !... Vous avez vu ma femme !...

— Non !... je ne l'ai pas vue depuis trois jours... et vous ?...

— Oh ! moi, je ne les compte plus, les jours où je ne la vois pas !... Quand je vais à Saint-Cernin, elle est toujours sortie et, comme elle ne me fait jamais l'honneur de venir chez moi...

Mme de Claret ne disant rien, il continua :

— Je ne m'en plains pas, d'ailleurs !... j'ai si bien pris l'habitude de vivre en garçon qu'elle courrait risque de me déranger très fort...

L'observation ou le blâme qu'il attendait ne venant pas, il demanda :

— Je vous scandalise ?...

— Oh ! pas le moins du monde !... Je suis très difficile à scandaliser...

— Et, ici, il n'y aurait vraiment pas de quoi !... je suis bien excusable ! Voyons, là !... entre nous... est-ce que vous croyez qu'à ma place Claret ne... ?...

— Oh ! pas de personnalités !... c'est très gênant !...

— Bah !... en quoi ?... je suppose, voilà tout, qu'à ma place Claret, qui jouit pourtant d'une excellente réputation, en ferait pourtant autant que moi :

— Autant..., c'est peut-être excessif !...

Il dit en souriant, un peu fat :

— Excessif ?... pourquoi ?... alors, vous aussi, vous croyez aux légendes qui circulent sur mon compte ? ...

— Je ne crois que ce que je vois !...

— Ah !... dans ce cas, je demande à vous faire voir... et croire ?...

— Oh !... vous êtes à ce point « Armée du salut » ?... qu'est-ce que ça vous fait, en somme, que je croie ou que je ne croie pas ?...

— Comment, ce que ça me fait ?... mais beaucoup !... vous savez bien, n'est-ce pas, que je suis amoureux de vous ?...

— Je sais que vous le dites !...

— Et vous le croyez ?

— Ça, c'est une autre affaire !...

— Pourquoi ne voulez-vous pas être gentille avec moi, dites ?

Mme de Claret se mit à rire :

— Gentille pour vous !... vraiment !... et, sans doute, ce que vous entendez par « gentille », c'est tromper mon mari, qui est votre ami (soi-disant), et votre femme, avec laquelle je suis très liée, qui est aussi mon amie... ou presque ?...

— Pourquoi « presque » ?...

Mme de Claret répondit vivement :

— Oh !... c'est une façon de parler !... Je veux dire que Jeanne vit dans un monde tout autre... elle suit un mouvement, elle obéit à des considérations purement sociales, qui me sont très indifférentes et tout à fait inconnues... et dame... dans ces conditions-là, il est difficile d'être amies... amies au sens que j'attache à ce mot, et qui vous semblerait très rococo... très vieux jeu...

— Il me semblerait très juste et très charmant... comme tout ce qui vient de vous...

Il avait reculé d'un pas. Il posa au-dessus de ses yeux sa main, comme pour se garantir d'un éblouissement trop vif, et reprit, le regard caressant et la voix câline :

— Ce que vous êtes jolie, aujourd'hui !... on dirait que ça vous étonne que je vous dise ça ?...

Narquoise, elle répondit :

— Ça m'étonne en effet, et pour plusieurs raisons... mais la meilleure, c'est qu'il me semble très surprenant que vous, qui êtes un monsieur pratique...

— Moi, mais...

— Très pratique... vous perdiez votre temps à me dire des choses que vous pourriez si bien utiliser d'un autre côté...

Ils arrivaient au quinconce de la musique. L'œil de M. de Réole glissa vers une jeune femme assise contre un massif. Deux

petits enfants jouaient à ses pieds. Elle était toute jeune et très jolie.

Simone suivit le regard de l'officier et dit sèchement :

— Quand je dis que vous pouvez utiliser ces choses d'un autre côté, ce n'est certes pas de celui-là que je veux parler !... là, vous perdrez votre temps encore plus sûrement... si c'est possible.

— Vous êtes si sûre que ça de la vertu de la petite Brémont ?...

— La vertu n'a ici rien à voir !... Mme Brémont adore son mari, voilà tout !...

— L'adore-t-elle tant que ça ?... il n'a rien d'un héros de roman, ce bon Brémont !...

— Un homme est toujours un héros de roman pour la femme qui l'aime...

— On dirait que vous voulez me décourager de la petite Brémont ?...

— Certes, je veux !...

— Savez-vous que j'en pourrais prendre de l'orgueil... ou de l'espoir ?...

Mme de Clamart haussa les épaules et répondit, paisible, sans s'indigner :

— Vous auriez tort !... si je veux, comme vous dites, vous décourager de la petite Brémont, c'est qu'elle seule m'intéresse dans tout le régiment... et qu'elle seule aussi est, je crois...

— Inabordable ?...

— Non... pas inabordable... attendu que sa très grande naïveté l'empêche de se méfier... mais « imprenable »... cela oui, certainement...

— Vous la dites la *seule* femme du régiment... vous oubliez qu'il y a vous, qui êtes, ou qui passez du moins pour imprenable ?...

— Merci pour « passez » et pour « du moins » !...

— Dame !... je n'ai pas reçu vos confidences !...

— Et vous ne les recevrez pas !... je ne suis pas de nature expansive... et, dans tous les cas, si je faisais des confidences, ce ne serait qu'à des amis...

— Merci à mon tour !... alors, je ne suis pas votre ami ?...

— Oh ! pas du tout !... et je vous dirai même... puisque aujourd'hui l'occasion s'en présente pendant que nous sommes

seuls... que vous m'obligeriez en cessant de prendre avec moi le ton que vous avez pris jusqu'ici...

— Mais, c'est le ton...

— Que vous prenez avec les autres ?... oui... je le sais bien !...

— Alors ?...

— Alors, vous voudrez bien supposer que je suis différente des autres, et vous changerez des façons qui ne me conviennent pas...

— Vous voulez dire « plus » ?...

— Je veux dire « pas »... et si je n'ai pas fait plus tôt ce que je viens de faire aujourd'hui, c'est par je ne sais quelle peur bête de refroidir des relations amicales, et surtout d'être obligée de motiver autour de moi ce refroidissement...

Le vicomte tirait sa moustache d'un air agacé. Après avoir réfléchi un instant, il demanda, comme toujours très satisfait de lui-même et très convaincu qu'on ne lui résistait pas pour tout de bon ...

— Allons donc !... ce n'est pas sérieux !...

— Convenez que, si ça ne l'était pas, ce serait une plaisanterie stupide ?...

— C'est mon avis...

— C'est aussi le mien !... mais, soyez tranquille, je parle très sérieusement... j'espère néanmoins que ce que je craignais n'arrivera pas ?

— La rupture ?...

— Elle-même !...

— Cela dépend de vous... de vous uniquement ?....

— De moi ?... Oh !... soyez sûr qu'après comme avant la petite explication de tout à l'heure, j'aurai les mêmes façons d'être avec vous...

— Moi aussi !...

Mme de Claret se mit à rire :

— Ah ! non !... vous, je vous prie... formellement de changer les vôtres ?... j'y tiens !... quel drôle d'entêtement de s'acharner de la sorte contre les femmes « qui ne veulent pas », alors qu'il y en a tant d'autres qui ne demanderaient pas mieux...

Comme M. de Réole murmurait quelque chose qu'elle n'entendit pas, elle questionna :

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Je dis... je dis que j'en ai soupé, de celles-là !...

— Ah !...

— Oui... la difficulté, voyez-vous, c'est déjà la moitié du plaisir !...

Ils s'étaient arrêtés depuis un instant pour causer. La jeune femme, assise au pied du massif, se leva. Le vicomte vit le mouvement, et s'adressant à Mme de Claret :

— Vous allez ce soir chez le colonel, bien entendu ?...

— Chez le col... Ah ! mon Dieu !... c'est vrai !... c'est le jour !... je l'avais oublié... en voilà une corvée !...

Suivant toujours de l'œil Mme Brémont qui ramassait les jouets de ses petites filles, Réole conseilla distraitement :

— Si ça vous ennuie, n'y allez pas !...

— Et si je n'y vais pas, Pierre sera aux arrêts à la première occasion...

— Ou même sans occasion... c'est vrai !... Adèle n'aime pas qu'on manque à son jour !...

Après un silence, il ajouta :

— Sans cette rosse de femme, nous aurions un colonel exquis !... car je persiste à croire que c'est sa femme qui est ce que j'appellerai, si vous le permettez, « une poison »...

Après un dernier regard dans la direction de Mme Brémont, Réole reprit :

— Je suis obligé de vous quitter... il faut que je passe au quartier avant le dîner... Alors nous nous retrouverons tout à l'heure... je crois que le Tout-Saint-Cernin a l'intention de descendre ce soir chez Adèle... Au revoir !

Comme Mme de Claret, au lieu de continuer sa route, semblait tourner d'un autre côté, il demanda un peu inquiet :

— Tiens !... vous ne rentrez pas ?...

Elle répondit en souriant, avec une lueur de malice dans ses yeux clairs :

— Si !... mais je rentrerai avec Mme Brémont qui va dans mon quartier...

Agacé de se voir deviné, le vicomte ne dissimula pas :

— Alors ?... vous le faites exprès ? demanda-t-il rageusement

Elle répondit, aimable et tranquille :

— Mais oui, je le fais exprès...

— C'est un sauvetage ?...

— Je le souhaite...

Il s'inclina, exagérant la profondeur de son salut, et, goguenard, cria en s'éloignant très vite :

— Le terre-neuve du régiment, alors ?...

Quand les Claret montèrent en voiture pour aller chez le colonel, il était dix heures et demie. Lui, dit, en s'asseyant grognon :

— Espérons qu'ils ne seront pas couchés !...

C'était Simone qui avait désiré partir aussi tard. Elle s'ennuyait de tout son cœur chez les Granpré, où il fallait rester jusqu'à la fin sous peine d'être mal noté; elle répondit :

— Il y aura beaucoup de monde ce soir... et il vaut mieux partir les derniers, vous savez?...

— Je sais aussi que quand on n'arrive pas de bonne heure, « elle » est furieuse !...

— Mais nous ne pouvons pourtant pas être là de neuf heures à une heure du matin !...

— C'est vrai !...

Et il ajouta, résigné :

— D'ailleurs, quoi que nous fassions, elle nous en voudra tout de même... elle en veut à tous ceux qui ne sont pas laids, bêtes et méchants comme elle...

— C'est pour ça qu'elle en veut à tout le monde !...

— C'est charmant !...

Et, haussant les épaules, Claret conclut :

— Quel joli métier !

Sa femme se tourna vers lui avec étonnement. Il fallait qu'il fût vraiment écœuré aujourd'hui pour attaquer le métier qu'il affectait habituellement d'aimer et de défendre contre elle.

Simone trouvait que l'armée était une chose sublime en temps de guerre, mais en temps de paix, elle l'avait tout bonnement en horreur.

Cette vie de garnison l'abrutissait. Elle souffrait d'une façon aiguë, douloureuse presque, des promiscuités obligatoires, des tracasseries et des injustices qui sont le résultat forcé de tout groupement humain. Et la corvée qu'on appelait au régiment « les lundis d'Adèle » l'irritait plus particulièrement que les autres corvées.

Mme de Granpré, la femme du colonel, recevait le lundi soir et, telle était la terreur inspirée par elle aux officiers, qu'ils allaient régulièrement à son jour. On n'osait pas, quelque envie qu'on en eût, se dérober tout à fait.

Grande, brune, osseuse, taillée à coups de hache, avec une tête énorme et un long visage aux traits durs, « Adèle », qui avait pu à la rigueur passer pour une belle femme, réalisait assez exactement le type de la laideur morale.

Sauvagement jalouse de son mari, elle l'avait trompé chaque fois qu'elle en avait trouvé l'occasion. On affirmait, d'ailleurs, au 14e, que l'occasion avait été rare, et que pas mal d'officiers trop vertueux s'étaient vus, sous des prétextes divers, molester ou mettre aux arrêts par le colonel, qui ne se doutait pas, certes, du rôle que sa femme lui faisait jouer. Très riche, très gourmande, Mme de Granpré donnait des dîners exquis que l'on mangeait sans entrain. Chez elle on vivait toujours dans l'attente de quelque rosserie.

Mme de Claret ne disant rien, son mari reprit :

— Ça vous étonne de me voir débiner un métier que j'aime ?...

Elle dit :

— Que vous aimez... idéalement... car effectivement...

— Mais si, mais si !... on s'habitue au panache, on s'attache aux camarades...

— Les camarades ?... ils seraient peut-être gentils individuellement... mais comme ça, en tas, ils me semblent à moi terriblement militaires, les camarades !...

— Il y en a de charmants... comme Réole, par exemple ?... mais vous ne l'aimez pas, vous, Réole ?...

— Non...

— C'est incroyable !... il plaît beaucoup d'ordinaire... il a de l'esprit, il est joli garçon...

— C'est le même modèle que vous...

Elle regarda son mari. Le même modèle en effet que M. de Réole. Grand, mince, blond, distingué, avec une de ces silhouettes toujours élégantes quel que soit le costume, et ce genre de physionomie fine et fermée qui permet de supposer l'esprit.

Il dit en riant :

— Très gracieux !... Vous convenez que Réole vous déplaît... et vous m'expliquez ensuite comme quoi il me ressemble !...

Sans laisser à sa femme le temps de répondre, il sauta brusquement à une autre idée :

— Je regrette que Jean ne soit pas arrivé hier !... dans la journée, il serait allé porter des cartes, et ce soir nous l'aurions emmené pour le présenter... C'était convenu avec le colonel...

— Il a bien le temps d'être présenté, le pauvre petit !... pour l'agrément que ça lui procurera !...

Jean d'Hersac, un cousin germain de Simone, venait d'être nommé lieutenant au 14ᵉ.

Claret répondit, pensant toujours aux gentillesses de Mᵐᵉ de Granpré :

— Oh !... il est si délicieux, Jean !... il trouvera peut-être grâce, lui !...

— Espérons-le !...

— Vous disiez qu'il y aurait du monde ce soir ?... C'est en l'air que vous disiez ça, ou parce que vous le saviez ?...

— C'est parce que j'ai rencontré M. de Réole dans le parc quand je rentrais... et il m'a dit que les habitants de Saint-Cernin viendraient...

— Tant mieux !... Au moins il y aura de jolies toilettes... c'est toujours ça !...

— Il y aura même de jolies femmes...

Il dit, l'air indifférent :

— Oh !... les trouvez-vous si jolies que ça, vos amies ?... moi, je les trouve insignifiantes...

Simone sourit. Elle savait que quand son mari commençait à s'occuper d'une femme, il affectait toujours de parler d'elle négligemment. Elle répondit :

— Mes amies ?... Ce ne sont pas mes amies précisément...

— Et qu'est-ce donc, je vous prie ?...

— Mais, des relations, tout bonnement...

— Ah ! alors, qui, par exemple, est votre amie ?...

Comme elle ne répondait pas, il ajouta, ironique :

— La petite Brémont ?...

Sans paraître remarquer l'intention, elle expliqua :

— Je suis, moi, l'amie de la petite Brémont... mais je ne peux pas dire qu'elle soit précisément la mienne... elle est trop jeune et surtout trop naïve pour ça... Je lui fais, je crois, l'effet d'une tante... ou d'une sœur beaucoup plus âgée qu'elle... Elle n'a qu'un demi-abandon avec moi...

— Enfin, vous raffolez d'elle ?...

— Raffoler est excessif !... la vérité, c'est que c'est la seule femme du régiment qui me plaise un peu et qui m'intéresse beaucoup...

La voiture s'arrêtait devant la maison du colonel. Claret dit, en indiquant deux personnes qui s'avançaient dans la nuit :

— Les voilà justement, les Brémont!...

Ils arrivaient à pied. La petite femme, emmitouflée dans une écharpe de fausse blonde, relevait haut des jupons très simples qui découvraient des jambes rondes et des pieds tout petits, tandis que le lieutenant, soutenant d'une main son sabre, marchait avec précaution pour ne pas salir ses bottes sur la chaussée boueuse.

Comme son mari tardait à ouvrir la portière du coupé, Simone demanda :

— Qu'est-ce que vous attendez?...

Il répondit, en montrant les Brémont qui disparaissaient sous la porte cochère :

— Je les laisse entrer...

Et après un instant, il ajouta :

— C'est bête de se suivre?... on a l'air de canards qui ont avalé une ficelle... c'est ridicule!...

Tandis qu'il parlait, un landau s'arrêta. Les Gozlin et Mme de Réole en descendirent.

Mme de Claret dit :

— Vous voyez que nous ne sommes pas en retard?...

Il répondit :

— Non!... nous arrivons à merveille!...

Et il courut vers les arrivants, en criant, devenu joyeux tout à coup :

— Comme ça s'arrange bien!... on jurerait que nous nous sommes donné rendez-vous!...

Tout en répondant, distraite, aux manifestations bruyantes de M. Gozlin qui agitait ses bras énormes, Simone se demandait en regardant les deux sœurs que son mari saluait :

— Laquelle???...

Le contentement de M. de Claret était si visible que, dans l'escalier, se trouvant en arrière avec lui, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous n'avez pas de veine!...

Et, comme il ne semblait pas comprendre, elle expliqua, moqueuse, en montrant les Gozlin et Mme de Réole qui montaient l'un derrière l'autre :

— Dame !... les canards qui ont avalé une ficelle !... Il paraît que vous deviez faire cette entrée que vous n'aimez pas !...

Ce soir-là, le lundi d'Adèle était plus brillant que d'habitude. Parfois, il y avait cet horrible mélange de robes montantes et de robes décolletées, d'habits et de redingotes, qui donnent aux réunions de province un aspect lamentablement vulgaire.

Mme de Granpré avait eu l'imprudence de dire en invitant à ses soirées : « Ce sera très intime, venez comme vous voudrez... »

Et on venait comme on voulait ! Et ce qu'on voulait était le plus souvent pas joli. Il est impossible de soupçonner ce que certaines gens dépensent d'astuce à inventer des motifs ou des combinaisons acceptables, pour éviter de mettre un habit ou une robe décolletée.

Adèle, qui tenait infiniment à l'allure de son salon, et qui d'ailleurs était toujours très habillée, trouvait d'un goût déplorable le laisser-aller de ses invités.

Avec le monde militaire, cela marchait à peu près. L'uniforme est plus ou moins frais, mais il est l'uniforme, et les femmes, qui toutes redoutaient Mme de Granpré à l'égale de la peste, mettaient, pour venir la voir, tout ce qu'elles avaient de mieux. C'était l'élément civil qui laissait, au goût d'Adèle, infiniment à désirer.

Le monde très chic, celui des environs, n'allait pas chez elle, ou très peu, et, dans aucun cas à ses soirées, à l'exception des Gozlin qui y venaient parce que les Réole étaient forcés d'y assister, et aussi parce que Mme Gozlin ne résistait jamais — si grand que fût l'ennui qui en devait résulter pour elle — au plaisir de montrer une nouvelle toilette aux Versaillais éblouis.

Son entrée, au milieu des robes claires, produisit un effet moindre que parmi les jupes de soies noires et les rossignols fanés qui meublaient le plus souvent le salon et, de cela déjà, elle ressentit de l'humeur.

Elle avait mis — pour obéir à la tradition qui veut que le jaune aille bien aux brunes — une robe de gaze maïs jonchée d'orchidées. De grosses bottes d'orchidées traînaient au bas de la jupe, et des fleurs isolées tombaient, semblant s'accrocher dans leur chute aux plis transparents de l'étoffe.

Adèle posa sur Mme Gozlin un regard admiratif et satisfait, très flattée que cette mirobolante toilette fût « étrennée » à son lundi.

Derrière sa sœur, Jeanne de Réole s'avançait frétillante et drolette, dans une robe rose un peu fanée, mais de riche tissu et

de bonne marque. Le sourire qui l'accueillit, peut-être un peu moins gracieux que celui qui avait accueilli sa sœur, fut très suffisant encore, Mme de Granpré n'ayant pas l'habitude de se prodiguer en amabilités.

Simone qui venait ensuite, reçut un bonjour froid et un regard courroucé. Il s'adressait un peu à elle et beaucoup à la très modeste petite toilette de mousseline à fleurettes, d'où sortaient ses jolies épaules et son cou rond, renflé à l'attache, un vrai cou de pigeonne blanche, qu'aucun bijou ni ruban ne cachaient.

La désapprobation d'Adèle pour cette simplicité fut si vive que, s'éloignant à peine de la jeune femme, elle dit à Mme Ravel, la femme du lieutenant-colonel, une nouvelle venue au 14e, bonne personne nulle et craintive :

— Il faut être bien sûre de sa beauté, pour affecter de se montrer ainsi en robe de quatre sous et sans bijoux...

— Oh !... fit la grosse dame, redoutant de se compromettre par une réponse quelconque, oh !...

La voix du colonel, une belle voix sonore et bête, s'éleva :

— Eh bien, Claret, vous n'amenez pas le nouveau lieutenant ?...

— Mon colonel, il n'arrive que demain... ce n'est que le 25 qu'il doit ren...

— Je sais... je sais !

— Alors, il a retardé de deux jours son...

— Ça se comprend ! interrompit avec aigreur Mme de Granpré, il n'est pas pressé de venir ici !... Versailles manque de ressources... au point de vue spécial qui intéresse M. d'Hersac...

Simone tourna brusquement sa petite tête fine et demanda, jouant l'ignorance :

— Il y a un point de vue spécial qui intéresse Jean ?... lequel ?...

Adèle ne manquait pas absolument de flair. Elle comprit que Mme de Claret se moquait et ne répondit pas, mais le colonel expliqua :

— Mme de Granpré veut dire qu'Hersac fait... ou du moins passe pour faire la fête et aimer les jolies femmes... Or, à Versailles, les jolies femmes sont rares...

Sans voir les « têtes » de quelques-unes des femmes présentes, il acheva :

— Pour ne pas dire introuvables...

Adèle lui lança un regard furieux, tandis que Gozlin murmurait à l'oreille de son beau-frère :

— Il ne perd pas une occasion d'y aller de sa gaffe, le brave homme, pas une !...

Le colonel avait de sa femme une peur épouvantable. En voyant son œil rond et sec se poser durement sur lui, il expliqua :

— Quand je dis que... que les jolies femmes sont introuvables à Versailles... je n'entends, bien entendu, parler que de celles qui... que... enfin de celles qui ne sont pas du monde et...

Mme de Granpré jugea utile d'intervenir :

— A propos de gens qui ne sont pas du monde... devinez qui vous verrez ici ce soir ?... ou du moins qui vous deviez y voir... car je crois bien qu'à présent ils ne viendront plus...

— Je sais !... cria le gros Gozlin, je sais, moi !... Vancouver me l'a dit !...

Simone avait fait un mouvement de surprise. Elle demanda :

— Est-ce que c'est des Vancouver qu'il s'agit ?...

— Oui... dit Adèle agacée de cet étonnement, ce sont des gens honorables et connus... et, puisqu'ils avaient envie de venir chez moi, je n'avais aucun motif sérieux de leur fermer ma porte... ils ne sont pas du monde, c'est vrai, mais on reçoit tant de gens qui...

Gozlin demanda, intrigué :

— En quoi les Vancouver ne sont-ils pas du monde ?...

Clotilde, devenue très rouge, regardait son mari d'un air embarrassé et méchant. Mme de Granpré répondit, cherchant à rattraper sa maladresse :

— Quand je dis pas du monde, j'entends pas de notre petit noyau habituel...

— Enfin, à partir d'aujourd'hui, ils vont en être... eux et un de leurs cousins... ou de leurs amis... qui vient d'acheter une habitation à Chaville... un monsieur qui s'appelle... Ah !... mon Dieu !... je suis brouillée avec les noms !

Gozlin dit :

— Il s'appelle Préval... et il a acheté *Les Feuillettes*...

M. de Claret demanda :

— Marié ?...

— Non, garçon...

— Et beau garçon, même !... déclara le colonel ; j'ai déjeuné

avec lui il y a deux jours... c'est véritablement un beau gars!... je voudrais avoir un régiment composé d'hommes de ce modèle-là!...

Adèle venait de se lever et se portait impétueusement vers le salon d'entrée, au-devant des Vancouver et de M. Préval.

Les frères Vancouver — comme on les appelait habituellement — étaient des hommes laids qui avaient des femmes laides. Tous quatre très bien vêtus, très dernier cri, avec une teinte de mauvais goût, se présentaient, forts de cet aplomb intense que donne la richesse aux natures vulgaires.

Simone dit à demi-voix au baron de Querey, un capitaine d'artillerie qui venait de s'asseoir à côté d'elle :

— Je ne les avais jamais aussi bien vus!... ils sont vilains comme tout!...

Il répondit, en désignant Préval, qui, en ce moment, saluait Mme de Granpré :

— Oui... mais l'ami est réussi!...

— C'est vrai!... dit M. de Réole, tout à fait réussi!... le colonel a raison... c'est un beau gars... et distingué!... ça me surprendrait si celui-là avait jamais vendu quelque chose?...

Mme de Claret se mit à rire :

— Vous ne savez pas?... Votre grand'mère prétend que c'est des nègres que les autres ont vendus... et vendent même peut-être encore...

— Ça ne m'étonnerait pas!... Elle est très perspicace, grand'-mère!... elle a le pronostic d'un sûr!... Seulement, elle a le tort d'être aimable comme une porte de prison pour les gens qui, à tort ou à raison, ne lui plaisent pas...

— Et les Vancouver sont de ceux-là?...

— Oui... c'est-à-dire les Fred!... Ce sont les seuls qui viennent vraiment à la maison... Fred Vancouver a des affaires avec Gozlin...

— Ah!... il vend du sucre?...

— Il vend de tout... y compris peut-être des nègres, comme le croit grand'mère... Les Vancouver ont quelque part... très loin... dans des pays où l'on cuit... une maison de commission... ils gagnent un argent fou, absolument fou!... qu'ils ne savent même pas dépenser chiquement... Qu'est-ce que vous regardez?...

M. de Querey causait maintenant avec un autre officier. Réole

restait seul avec Simone, assez isolé des autres groupes pour pouvoir parler sans être entendu. Il se pencha vers elle :

— Vous regardez votre mari qui flirte avec ma belle-sœur ?... est-ce que ça vous fait quelque chose ?...

Elle répondit, sincère :

— Pas la moindre chose !...

— A la bonne heure !... vous avez trop d'esprit pour...

— C'est-à-dire plutôt que je n'ai pas assez de cœur...

Réole désigna son beau-frère qui s'avançait vers eux, suivi de Préval :

— Tenez !... voilà Gozlin qui s'amène avec le beau monsieur qui veut vous être présenté...

— Comment savez-vous ça ?...

— Je ne sais pas... je suppose !...

Elle dit, agacée un peu :

— Si cela est... il aurait bien pu me le demander avant !... Je déteste les nouvelles connaissances...

Déjà Préval s'inclinait profondément devant elle, tandis que le gros Gozlin, un peu embarrassé devant la mine glaciale de la jeune femme, disait d'une voix hésitante :

— Monsieur Maurice Préval... un de mes bons amis, qui désire vous être présenté...

Réole s'était levé. Le nouveau venu prit sa chaise et, sans façon, s'installa à côté de Simone, demandant :

— Est-ce que vous aimez Versailles, madame ?...

— Non...

Elle avait répondu sèchement, désireuse de laisser tomber la conversation. Mais ne voulant pas faire croire à un parti pris contre Versailles précisément, elle ajouta :

— Je n'aime que la campagne ou Paris...

— C'est ce que je pensais...

Elle demanda, surprise :

— Pourquoi ?...

— Mais parce que vous devez n'aimer que la solitude absolue ou la société des gens que vous choisissez... or, en province, on ne choisit pas : on subit...

Comme elle ne disait rien, il conclut en souriant :

— Vous venez encore d'en faire ce soir l'expérience, n'est-il pas vrai ?...

Il posait sur Simone ses larges yeux bleus très voilés de cils presque blonds, mais si touffus qu'ils formaient une ligne sombre et projetaient une ombre bizarre qui s'allongeait jusqu'à la joue.

Il avait un teint superbe, un de ces teints anglais faits de rose et d'opale, délicats entre tous, et qui pourtant indiquent la force et la santé. Les dents, très blanches, luisaient sous la moustache blonde dans un sourire heureux qui ne manquait pas de finesse. Il était très grand, très découplé. On sentait dans ce grand corps, nerveux et souple, une vigueur infinie. Avec cela de jolis mouvements, une voix charmante et une réelle élégance, sans recherche aucune.

GYP.

(A suivre.)





La grenouille. Le porc.

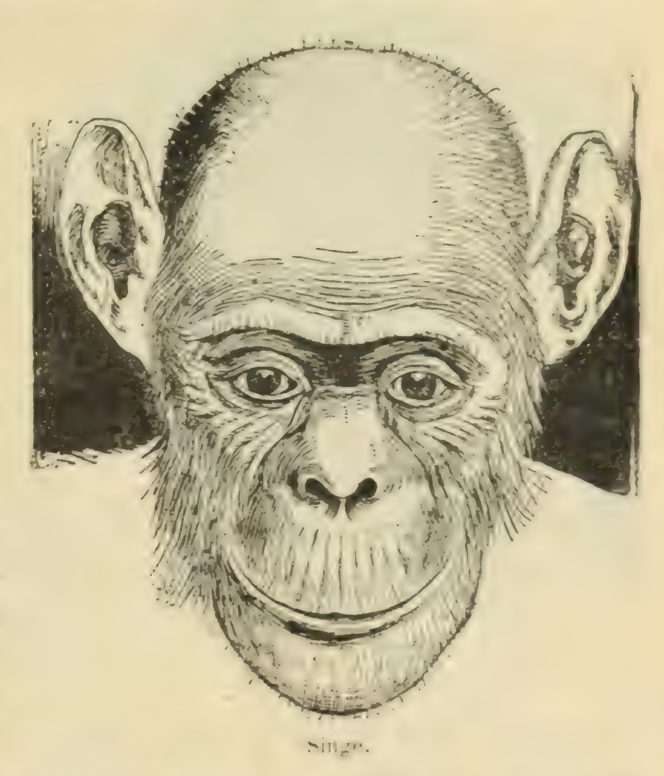
L'EXPRESSION CHEZ LES ANIMAUX

Nous rencontrons tous les jours des personnes dont la figure rappelle celle d'un animal ; combien de gens ressemblent à des chiens, à des chats, à des oiseaux de proie, à des moutons, et cela non pas au figuré, mais d'une ressemblance physique ! Cela peut au premier abord sembler extraordinaire à ceux qui n'ont pas étudié de près les animaux, mais, lorsqu'on a vu combien l'intelligence se reflète dans les yeux des animaux, comme leur physionomie est mobile sous l'influence des diverses impressions qu'ils éprouvent, on comprend qu'un homme puisse ressembler à un animal, car bien souvent les ani-



Singe.

maux ont véritablement une expression humaine. Nous donnons ici un certain nombre de gravures représentant des animaux d'espèces bien diverses; si nos lecteurs veulent se donner la peine de les examiner, ils reconnaîtront que, dans chacun de ces *frères inférieurs* de la race humaine, une lueur d'intelligence tout au moins donne à la physionomie son caractère distinctif.



Singe.

De tous les animaux, les singes sont ceux dont la figure offre le plus d'analogie avec celle de l'homme. Ces intéressants quadrumanes nous offrent le spectacle toujours nouveau de la parodie de notre nature. Le singe a autant d'expression qu'un enfant, et son visage reflète la joie, la tristesse et la crainte de telle façon qu'on ne s'y peut méprendre.



Singe.

Les animaux domestiques, le chien surtout, présentent cette particularité que l'expression chez eux s'acquiert au contact de l'homme plutôt qu'elle ne leur est naturelle. Voyez parmi les chiens ceux qui vivent habituellement avec leurs maîtres : ils ne les quittent pas des yeux, suivent tous leurs mouvements.

devinent tous leurs désirs. Leurs yeux brillent lorsqu'ils voient le maître prendre son fusil pour aller à la chasse : remarquez quelle mine piteuse ils prennent lorsqu'ils se sont attiré une correction ou une simple réprimande. Tous les propriétaires de chiens, en vous parlant de ces bonnes bêtes, vous diront : *Il ne leur manque que la parole*, et cela est de la plus scrupuleuse exactitude, car, par ses gestes et ses jeux de physionomie, le chien fait comprendre à son maître tout ce qu'il éprouve. Lorsque l'on entend vanter l'intelligence des chiens, on est toujours tenté de croire qu'il y a dans ces histoires plus d'invention que de réalité, que, du moins, il y a exagération flagrante. Et cependant le chien bien élevé, partageant constamment la vie de son maître, arrive à s'élever au-dessus de sa condition canine : il se rapproche de l'homme, et c'est souvent un compliment à faire à un homme que de lui dire qu'il ressemble à son chien, dont les qualités morales sont indéniables.



Chien.



Chat.

Le chat, quoique moins familier et admettant moins facilement l'homme dans son intimité, est, lui aussi, très capable de se perfectionner par le contact journalier avec un être d'intelligence supérieure.



L'otarie.

Si nous examinons maintenant des animaux beaucoup plus éloignés de nous, soit par leur habitat, comme les otaries, soit par leur constitution physique, comme les oiseaux, nous devons cependant reconnaître qu'eux aussi sont capables d'expression, et que cette capacité augmente lorsqu'ils sont en captivité, c'est-à-dire obligés de vivre près de l'homme.

Il est très curieux, à ce point de vue, de comparer la physionomie du renard à celle de son cousin germain le chien. Celui-ci a une figure dénotant une intelligence réelle, tandis que chez l'autre on ne distingue guère encore que la ruse instinctive. Cet instinct peut d'ailleurs s'approcher fort de l'intelligence, et j'en puis citer un exemple remarquable : un jeune renard, mis à la chaîne, imagina un jour, pour attirer les poulets qui circulaient librement dans la propriété de son maître, de se priver d'une partie du pain qu'on lui donnait et d'en disperser des morceaux à quelque distance de sa niche ; lorsqu'il avait



Le renard.

posé un morceau de pain à un certain point, il s'exerçait à sauter jusque-là, et, s'il trouvait le saut trop facile, repoussait le pain un peu plus loin. Ce procédé ingénieux pour amorcer les poulets lui réussit fort bien pendant quelques jours, après quoi il fut découvert.

Les animaux ne sont donc, sans doute, point les automates que se figurait Descartes. De là à admettre avec Darwin qu'ils sont des organismes évoluant vers la perfection très relative qu'incarne la race humaine, il y a loin. Mais, ce qui est certain, c'est que de nombreuses espèces animales possèdent une certaine somme d'intelligence, et que cette intelligence est susceptible de se développer par la culture due à la fréquentation habituelle de l'homme. Il y a, entre nous et les animaux, un lien encore mystérieux, mais dont l'existence est certaine.

Beaucoup d'auteurs ont dit que les gardiens des bêtes dans les jardins zoologiques finissent par ressembler à leurs animaux. C'est possible, mais de leur côté les animaux se modèlent plus ou moins sur leurs gardiens, et c'est peut-être pour cela que leur ressemblance devient si frappante.

G. Jougla.



Le lion.



Lorsqu'un homme en burnous se leva vivement dans les bruyères. (Page 44.)

LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite.)

XIX

MARCHE FORCÉE

Le capitaine La Vendome n'avait pas perdu son temps sur la route. Il était arrivé dans l'oued Sahel pour assister au cours de la même journée à une victoire et à un désastre.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, et 10 et 25 juin 1897.

Vers le treizième kilomètre sur la route d'El-Kseur, les contingents de Seddouk avaient été écrasés par l'artillerie du général Lapasset, ensuite les goums fidèles les avaient chargés jusqu'à Taourirt-Larba. Mais comme le vainqueur revenait à ses tentes, il y trouva une lettre du général Lallemand. Elle lui ordonnait de s'embarquer immédiatement avec sa colonne pour se porter au secours d'Alger. On abandonnait Bougie à son destin.

— Voyez, avait dit le général Lapasset à La Vendôme, si, dans ce que j'abandonne, vous trouvez les éléments de votre petite troupe. Ce ne sont pas des soldats que je vous laisse, mais des recrues.

Malgré tout, le succès de la journée avait électrisé ces jeunes gens. Le capitaine La Vendôme en choisit une vingtaine dans le 45e mobile. Il entraîna, par l'appât d'une solde élevée, dont il promettait de faire les frais, un goum de cinquante cavaliers. Il leur adjoignit douze condamnés militaires et quelques artilleurs pour servir deux obusiers de montagne. Puis, ayant confié au général la lettre de Mokrani, il profita du désarroi où la déroute venait de jeter les contingents de Seddouk pour s'engager dans la forêt de Taourïrt.

Ayant monté ses fantassins sur des mulets de bât qui portaient les cartouches et les bagages, le capitaine put marcher toute la nuit par étapes forcées. Il franchit en pleines ténèbres le col d'Armilloul, s'engagea dans la forêt d'Iril, passa sans riposter sous le feu inoffensif de Ksar-Kebouch, suivit la ligne des crêtes, trop loin des villages pour que les balles des indigènes pussent entamer sa troupe. A l'aurore, il traversait la forêt de Tizi-Fellah et atteignait Iacouren.

Les renseignements qu'il recueillit de la bouche des femmes et des vieilles gens, uniques habitants du village, lui firent craindre qu'il n'arrivât trop tard. Il se remit en marche après avoir donné à ses hommes une heure de repos. Pour surprendre l'ennemi, il abandonna la grande route et s'engagea à travers des sentiers de forêt. A deux heures de l'après-midi ses obusiers étaient hissés au sommet du nid d'aigle de Bou-Hini, ses goums disposés sur la gauche dans un pli de terrain. Au moment où l'incendie des caves de Fontaine-Froide allait consommer la ruine des colons, son intervention avait changé la face de la journée.

Les assaillants du Ravin-Rouge étaient surtout des brigands, redoutables aux fermes qu'ils enveloppaient et détruisaient par

le feu. Ils ne pouvaient tenir contre l'artillerie. Ils ne s'arrêtèrent point à compter les forces insignifiantes dont disposait le capitaine. Apercevant derrière les chevaux des spahis, les baïonnettes des mobiles, ils crurent que d'importantes réserves d'infanterie attendaient la fin de la charge pour entrer en ligne.

Les pillards qui s'attardaient au sac du Fondouk sortirent des ruines sans attendre le choc du goum. Leur déroute empêcha les assaillants des caves de pousser plus loin leur projet d'incendie. Abandonnant les fagots et les fûts d'alcool que déjà elle avait poussés contre les portes, cette horde s'évanouit dans les plants d'orangers aussi promptement qu'elle en était surgie. Quand la charge essoufflée arriva au pied de la colline, elle ne trouva à mettre sous ses sabres que les blessés et les rapaces qui n'avaient point voulu abandonner leur butin. Elle les hacha comme de la paille ; puis, sans s'acharner à la poursuite des Aït-Fraoucen qui repassaient le Sébaou en tumulte, La Vendôme enleva son goum entre les deux rangées d'eucalyptus qui, par les lacets de pente, montaient jusqu'à Fontaine-Froide.

Les obusiers de Bou-Hini avaient cessé de tonner, les mobiles formaient les faisceaux à flanc de colline, seules les flammes qui sortaient encore des ruines du Fondouk évoquaient, dans la splendeur du jour et dans le silence du ravin, les horreurs du massacre.

Au moment où le capitaine sautait de cheval, le maire descendait de la terrasse par une des échelles que les cavaliers avaient apposées aux murailles. Les deux hommes allèrent l'un vers l'autre et le géant serra l'officier contre sa poitrine. Il ne lui semblait pas que La Vendôme fût un hôte retrouvé dans des circonstances telles qu'elles brusquaient l'affection, mais un véritable fils qui lui revenait. Le désespoir de ceux qui s'étaient réfugiés avec lui sur la terrasse des caves n'avait pu entamer sa décision. Il était sûr que sa fille vivait encore. Il attendait avec une impatience sauvage le moment où le meurtre des colons et l'incendie des fermes l'ayant enfin affranchi de ses devoirs, il pourrait suivre son cœur, tenter le dernier effort qui le rattachât à la vie.

Sous la porte voûtée de la ferme, le maire et le capitaine rencontrèrent Mme Mazurier. Voyant que Corona ne l'accompagnait point, La Vendôme sentit son cœur s'étrangler. Il n'eut pas besoin de prononcer le nom qui lui montait aux lèvres ; sans qu'il parlât, la mère l'entendit, et, d'une de ces voix atones par où,

sans expression de douleur ni de regret, les maniaques répètent la phrase où leur malheur est enclos, elle prononça :

— Notre fille n'est pas morte. Nous la reverrons...

Mazurier étouffa dans un accès de toux le sanglot qui montait à sa gorge. Il mit sa robuste main sur l'épaule de La Vendôme et, pesant sur lui de tout le poids de son regard :

— Oui... murmura-t-il... notre fille... arrêtée sur la route de Bougie... par des gens de grand chemin... des poltrons qui ont peur de nos représailles et qui veulent des otages... nous vous conterons cela, capitaine, en détail...

La Vendôme avait demandé qu'on le logeât dans cette chambre que la jeune fille, quelques semaines auparavant, avait préparée pour le recevoir. Le vase où elle avait disposé des iris était toujours posé au milieu de la table.

Certainement, pendant les heures où il traînait sa petite troupe à travers les forêts de Taourïrt et d'Akfadou, l'officier s'était dit plus d'une fois :

— Je fais mon métier de soldat...

A présent il était contraint de s'avouer que sa passion de sauver la vie des colons du Ravin-Rouge avait eu un motif précis. La joie de revoir Corona était la récompense de cet effort.

A la pensée que son amie était prisonnière dans un de ces villages inaccessibles dont il s'était détourné sur la route, La Vendôme se sentait pris d'une rage qu'il aurait voulu soulager par des cris. Lui-même il était venu se jeter dans ces murailles comme dans un autre cachot, car les responsabilités du commandement ne permettaient point à l'officier d'abandonner la place dont il venait de chasser l'ennemi. Il prévoyait pour le lendemain, peut-être pour la nuit, un retour offensif. Au moins c'était le blocus. Les Khouans s'étaient fait une opinion sur la médiocrité de sa colonne. Ils le couperaient de son artillerie et de ses fantassins s'il ne se hâtait point de les enfermer avec soi dans ces bâtiments de Fontaine-Froide qu'il lui fallait fortifier, défendre jusqu'à ce que des renforts vinssent de Bougie ou de Tizi-Ouzou. Et pendant ce siège le destin de Corona s'accomplirait dans la montagne !

— Ce n'est pas moi qui la sauverai ! murmurait l'amoureux entre ses dents.

Ce regret n'était guère moins douloureux qu'une angoisse dont le capitaine ne pouvait supporter la torture :

— Et si Corona est au pouvoir de Belkassem...

Les coudes sur la table, la tête dans les mains, La Vendôme s'enfonçait dans les plus sombres pensées, quand un coup frappé à la porte l'obligea de se reprendre :

— Que me veux-tu, Campasolo?

L'homme avait la mine si mystérieuse que l'officier, avec la divination de l'amour, songea :

« Il y a des nouvelles... »

— Mon capitaine, dit le guide, avez-vous besoin de moi ici?

La Vendôme ne s'attendait pas à cette demande. Il prévoyait que, selon son habitude, le protégé de Corona n'avait point découvert sa pensée d'un seul coup. Il demanda :

— ...Que veux-tu dire?

— Consentez-vous à me rendre ma liberté?

Cette fois, l'officier était surpris.

— Explique-toi, dit-il.

— C'est que, reprit le brûleur de charbon, quand M[lle] Corona m'a conduit à vous, elle m'a fait promettre : « Campasolo, vous me répondez de sa vie. Vous ne le quitterez pas. Vous le suivrez jusqu'au bout. » J'ai juré, et il n'y a que votre volonté à cette heure qui puisse me délier de ma promesse.

La Vendôme avait écouté, les yeux à terre. Il attendit un instant avant de répondre, peut-être jusqu'à ce qu'il eût vaincu l'émotion de ces souvenirs; puis il demanda :

— Où veux-tu aller?

— Chez les Beni-Flicks.

— Tu as un indice?

Campasolo regarda autour de soi, comme s'il eût craint l'indiscrétion de quelque espion aux écoutes :

— Il y a ici, dit-il, parmi les malades, un indigène que vos spahis ont oublié de sabrer et que M[me] Mazurier soigne dans son ambulance. J'ai brûlé du charbon à côté de son gourbi, autrefois, dans la forêt d'Akfadou. Il a entendu conter qu'une jeune fille européenne avait été enlevée par les Khouans sur la route de Bougie.

— Où est cet homme? demanda impétueusement le capitaine. Je veux l'interroger moi-même. Il en sait plus long qu'il n'en dit. Je l'obligerai bien à me confesser la vérité entière...

— N'en faites rien, affirma le charbonnier, vous ne connaissez pas ces gens-là, mon capitaine. Le blessé me parle à moi, parce

que je suis son ami. Vous le fusilleriez, vous, sans qu'il desserrât les dents...

— Ensuite? dit La Vendôme.

— Ensuite, reprit Campasolo, et sa voix s'altéra — je vous dis le mauvais comme le bon, mon capitaine — M. le maire se trompe quand il croit que l'on a arrêté sa fille pour en faire un otage. Le Kabyle d'Akfadou raconte que Mlle Corona a été enlevée sur l'ordre de Belkassem...

— Belkassem!

— ...qui veut la mettre au rang de ses femmes, sous prétexte de venger l'injure que Goupil, dit le Tueur-de-Panthères, a faite aux marabouts d'Aguemoun en volant leur fille Noura...

Cette fois ce fut au tour de Campasolo de regarder le vase d'iris.

La rumeur des colons et des soldats, les hennissements des chevaux, les bêlements des moutons et de quelques chameaux entassés pêle-mêle dans la cour de Fontaine-Froide arrivaient au travers des volets clos. Enfin, le capitaine demanda :

— Où est Belkassem?

— Quand j'ai remonté la vallée de l'oued Mellikeuch, il venait d'être appelé auprès de ses cousins à Seddouk. Je crois qu'il commandait un des goums que le général Lapasset a culbutés sur le chemin d'El-Kseur. Il s'est retiré en forêt. Il faut se hâter.

— Et tu me demandes?

— La permission d'aller retrouver M. le curé et le docteur Marc Henri qui battent la forêt de Bou-Hini et qui donneront l'éveil aux Beni-Flicks, si on les laisse seuls.

L'officier se leva :

— Campasolo, dit-il, tu as tenu envers moi toutes les promesses que tu avais faites à ta bienfaitrice. A cette heure, arrache-la aux mains de Belkassem, indique-nous seulement où elle est, découvre sa retraite, préviens-la que nous veillons sur elle et je te donne ma parole d'officier que ton dévouement sera récompensé comme il le mérite.

La Vendôme tendit la main au charbonnier. Mais Campasolo ne la serra pas. Il dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— ...Plus tard, mon capitaine, quand nous aurons réussi...

XX

EN FORÊT

Depuis dix jours que le curé du Ravin-Rouge et le docteur Marc Henri battaient les forêts d'Oufellah et d'Akfadou, les épines de la brousse et la boue des torrents s'étaient chargées de donner à leurs burnous comme à leurs visages cette patine de souillures qui manque aux déguisements les plus habiles.

Les deux amis avaient décidé de jouer des rôles de marabouts. Ce caractère religieux expliquait suffisamment à la défiance des indigènes qu'un couple d'hommes, dans la force de l'âge, se contentât de battre les chemins, en voyageurs, tandis que les tribus faisaient le coup de feu contre les roumis. En l'absence des fils, des frères et des maris, ils interrogeaient les femmes, les anciens du village. Ils écrivaient des versets du Coran sur des feuilles de papier qu'ils donnaient à mâcher aux gens fiévreux. Ils disaient des formules sur les femmes en couches. Et pour ne point exciter l'étonnement, ils se faisaient payer tous ces menus services, imposition des mains, massages, prières et fabrication d'amulettes.

La découverte d'une des roues de la diligence éventrée chez les Beni-Idjeur les avait retenus quelques jours sur le côté droit de la route. Ils risquaient de s'égarer encore davantage quand un chevrier, dont ils avaient protégé le troupeau contre l'avidité insatiable du démon Lazerour, leur signala que les trois autres roues et la couverture dont Gonzalès s'enveloppait sur son siège étaient aux mains des Beni-Flicks. Cette piste semblait donc la bonne.

Dans la crainte des sagas en armes qui, à chaque instant, se montraient sur la route, les faux marabouts avaient attendu l'heure des siestes pour entrer dans la forêt d'Akfadou. Ils venaient de s'engager dans un des affluents de l'oued Hammam qui, desséché à cette époque de l'année, traçait sous bois un chemin pierreux. Ils s'étaient assis sur des racines pour manger les restes de la galette dont le chevrier les avait chargés, avec ses vœux, quand la lamentation d'un chacal s'éleva, tout près d'eux, dans la brousse.

— Un signal... dit le prêtre en français.

Marc Henri savait, comme son compagnon, que jamais ces bêtes couardes n'ont donné de la voix si près du péril. Sans se lever, le docteur allongeait la main vers sa carabine, lorsqu'un homme en burnous se leva vivement des bruyères et, s'avançant vers les marabouts, dit en bon français :

— Halte-là ! Ne tirons pas sur les amis...

En même temps, il écartait le haïk qui mettait de l'ombre sur son visage et les deux compagnons reconnurent le protégé de Corona.

— Sapristi, monsieur le curé, dit Campasolo en s'asseyant, comme si son apparition eût été l'aventure la plus naturelle du monde, vous vous cachez bien. Voici tantôt cinq jours que je vous suis à la piste de vos miracles et vingt-quatre heures que je vous touche presque, sans oser vous aborder. Vous n'avez excité aucune défiance sur la route. Par exemple, il faudrait que M. le Docteur renonçât à sacrer comme il le fait, dans la langue dont nous nous servons là, et qu'on entend de trop loin dans la forêt : vous savez bien, monsieur le curé, que les gens de ce pays-ci ont, d'un village à l'autre, des argots secrets pour parler de leurs affaires, sur les marchés, le long des routes de voyage, afin que le bétail et les micoucouliers ne puissent pas les comprendre. A votre place, je ferais comme eux. Vous devez parler le latin l'un et l'autre, puisque vous avez étudié dans les collèges ? Fabriquez-moi donc un sabir quelconque avec ce latin-là et ne vous privez pas de baragouiner en public. C'est un privilège des marabouts que de prononcer des paroles incompréhensibles.

Brièvement, Campasolo conta la mission du capitaine La Vendôme auprès de Makrani, son propre retour par l'oued Mellikeuch et les montagnes des Aït-Fraougen, les désastres du Fondouk, les massacres de la Gendarmerie et de la Maison Forestière.

Il acheva son récit en donnant le nom des survivants. Il dit par quel coup de théâtre La Vendôme avait sauvé les colons de Fontaine-Froide.

— Je ne doute pas, conclut-il, que le capitaine ne puisse tenir plusieurs semaines si l'eau ne lui manque pas. Les silos du maire et ses caves sont pleins. Les réserves de fourrage n'ont pas été détruites. Les munitions abondent. Pourvu que M. La Vendôme fasse vivre en paix ses mobiles avec ses disciplinaires.

ses cavaliers indigènes avec ses miliciens, et l'ingénieur Bazire avec le patriote Fabulé ! Je ne souhaite de mal à personne, mais il est fâcheux que ces deux toqués ne soient pas restés à la place de tant de braves gens qui brûlent encore sous les décombres.

A son tour, le curé résuma les résultats de l'enquête qu'ils venaient de promener en forêt. Il ne doutait pas que l'enlèvement n'eût été exécuté sur les ordres de Belkassem. Dans l'homme aux petites moustaches, il avait reconnu le rekkab qui servait au Khouan de factotum. D'autre part, il croyait avoir relevé le point exact où la diligence s'était renversée en travers de la route. D'après ces indices, il estimait que Mlle Mazurier avait été transportée au village d'El-Hammam et il donnait le motif de ces suppositions :

— Il jaillit au-dessous du village d'El-Hammam une source d'eau à laquelle les indigènes de la région attribuent des propriétés merveilleuses. Je sais que Belkassem vient tous les ans y baigner ses rhumatismes. La plus belle maison du village lui appartient. Elle est toujours ouverte et entretenue par le rekkab. J'ajouterai que presque tous les habitants d'El-Hammam sont affiliés à la Khouannerie. Ils ont cherché dans cette association un appui pour lutter avec succès contre leurs ennemis héréditaires, les marabouts d'Aguemoun. Enfin la résidence de Belkassem est située en dehors du rempart. On pourrait donc se cacher aisément dans les jardins qu'elle étage sur le flanc de la montagne.

Ce n'était pas la première fois que le curé émettait cette opinion devant son camarade de recherches ; Campasolo le comprit en voyant le docteur Marc Henri sauter sur ses talons et déclarer, avec la vivacité de son âge :

— Vous êtes dans le vrai, monsieur le curé, et si vous voulez mon sentiment, il ne faut pas tâtonner davantage. Je suis d'avis que nous nous cachions en forêt, jusqu'à la chute du jour. Nous nous glisserons dans les jardins de Belkassem aux premières ténèbres. Nous étions deux, nous voilà trois chances de réussir.

Si heureuse que fût l'intervention de La Vendôme dans le bassin du Sébaou, le médecin en concevait, à son corps défendant, de la jalousie, il voulait éclipser par une action d'éclat les titres que le capitaine venait d'acquérir à la gratitude du maire. Son impatience était si juvénile que ses compagnons en sourirent :

— Vous avez raison, monsieur le docteur, reprit Campasolo

de croire qu'étant plus nombreux nous avons plus de chance de réussir. Vous savez ce que dit le proverbe musulman : « Seul, un démon vous suit ; à deux, deux démons vous tentent ; dès que vous êtes trois, vous voyagez avec raison. »

— Ce qui signifie, dit le jeune homme en se rasseyant, qu'il va falloir se ranger à votre avis ? Nous écoutons. Que proposez-vous ?

— D'abord, répondit Campasolo, que nous ne tentions aucune violence, surtout aucune violence nocturne. Les chiens kabyles ont entendu leur maître répéter sur tous les tons : « Que l'hôte soit blanc ! » C'est-à-dire qu'il arrive avant l'heure où l'on distingue des marabouts, comme vous et moi, des espions ennemis. Ensuite, je vous demande pardon, monsieur le curé, si je ne partage point votre avis, mais ce n'est pas du côté d'El-Hammam que je chercherais la prisonnière. J'ai observé, à droite sur la route, des traces de sabots déjà anciennes.

Le médecin interrompit avec brusquerie :

— Nous les avons remarquées comme vous. Où est la preuve qu'elles proviennent de nos ravisseurs ?

— Parmi les empreintes de pieds, il y a le galop d'une bête de haute taille, telle que l'on en élève du côté de Sétif et les montagnards de ces crêtes n'en possèdent point. Or un Beni-Flick, qui m'a donné des renseignements sur la capture d'une jeune fille française, m'a dit : « La bande qui l'emportait était commandée par un khouan de Seddouk. » J'en conclus que Mlle Corona doit être à cette heure-ci la prisonnière des gens d'Aguemoun, où il est plus facile de cacher sa présence que si on la détenait dans le bordj d'El-Hammam. C'est une considération qui a du poids pour Belkassem. Il est débauché, mais il est hypocrite. Il sait que les indigènes n'aiment point qu'on mêle des histoires de femmes aux exploits de la guerre sainte.

Le docteur regarda le curé. Il attendait une objection qui ne vint point.

— Conclusion ? dit-il. Nous allons retourner sur nos pas et aller vendre aux gens d'Aguemoun les amulettes qui ont si bien réussi aux malades des Beni-Idjeur ?

Campasolo l'arrêta encore :

Je serais d'avis, dit-il, que vous ne vous montriez pas tout de suite dans le village. Un peu à gauche du torrent que les ravisseurs de Mlle Corona ont monté, je connais une charbon-

ière éteinte. A côté il y a un gourbi de branches sèches et e boue. Il a été bâti tout justement par le Beni-Flick que Ime Mazurier soigne dans son ambulance, il faut rallumer a charbonnière pour donner confiance à votre voisinage. Après ela, nul ne s'étonnera si vous montez au village pour acheter otre couscouss. Moi, pendant ce temps, je redescendrai du côté e Tazmalt. Je tâcherai de voir Mokrani avant qu'il lève son amp de la Medjana. Je lui dirai ce qui se passe à Aguemoun. e suis sûr qu'il enverra quelque messager pour couvrir de son naïa (1) la fille du maire. Et dame! les Khouans sont obligés de nénager son crédit. Belkassem hésitera avant de se brouiller, our une question de femme, avec le Maître de l'Heure !

Ils atteignirent la charbonnière à la tombée du soleil. Bien u'Aguemoun fût séparé du gourbi par une vallée assez profonde, ls entendaient distinctement ces bruits de voix qui s'élèvent lans les villages sur la fin des journées chaudes, quand, après la rière, les hommes sortent sur la place, les femmes sur les ortes de leurs maisons. Quelques abois de chiens se mêlaient ux cris joyeux des enfants qui jouaient un peu au-dessus du village, dans les plants d'oliviers.

A la clarté mourante du jour, les trois hommes s'étaient assis lans cette clairière que le travail du charbonnier avait tracée en orêt. Ils apercevaient la silhouette déjà confuse du village, les ignes géométriques de ses toits de tuiles, découpés sur l'azur du iel.

— Docteur, dit Campasolo, je vais vous demander un sacriice. Laissez-moi enterrer près du gourbi cette belle carabine à aquelle vous tenez sans doute. Les charbonniers n'en possèdent oint de pareilles et elle attirerait sur vous des curiosités dangeeuses.

Tout en parlant, il avait mis la main dans la gibecière maroaine où le docteur enfermait ses cartouches. Il en tira un flacon ssez gros et soigneusement bouché.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

Le docteur Marc Henri répondit, en rougissant légèrement :

— Du chloroforme. Nous autres, médecins, nous craignons our nous mêmes la douleur physique. Or, nous sommes exposés tomber vivants entre les mains de ces diables, et jamais on ne

(1) Protection.

sait quelle fantaisie de cruauté peut leur passer par le turban...

Le curé approuva d'un mouvement de menton.

— En ce cas, dit Campasolo, enfouissez cette drogue dans les plis de votre burnous. Une gibecière, cela se perd, cela se vole, et je comprends qu'un homme de cœur veuille refuser à ses ennemis le spectacle d'une défaillance.

XXI

BELKASSEM

Aguemoun des Beni-Flicks est un bon type de ces villages de crête qui donnent un aspect si caractéristique à la région du Djurdjura.

Bloqué par la configuration du sol et par les nécessités politiques dans des montagnes inaccessibles, le Kabyle s'est fortement attaché à ces forteresses naturelles, où il était sûr de sauver au moins sa liberté. La vie pastorale et errante des Arabes lui était interdite par le climat et par l'hostilité de ses voisins. Il s'est fait agriculteur, industriel, commerçant. Il s'est bâti des maisons qu'il a agglomérées dans un but de fortification et d'assistance mutuelle.

Un peu en contre-bas de la route de Bougie, qui traverse la forêt d'Akfadou à plus de mille mètres de hauteur, Aguemoun élève au-dessus de la houle des arbres ses maisons en mortier de terre, recouvertes de tuiles, associées entre elles par des angles droits, de façon à enfermer des cours intérieures. Les groupes de bâtisses sont séparés par des ruelles qui servent d'exutoire aux maisons-étables. Elles ont tout juste la largeur qu'il faut pour permettre à un mulet avec sa charge d'y passer sans érafler les murailles. La voie unique et principale traverse le village par le milieu. Elle suit assez exactement les mouvements de la crête rocheuse. Elle passe devant la mosquée, crénelée, barricadée, toute mouchetée de dalles, qui, cent fois, aux temps d'invasion et de guerre civile, a servi de réduit aux derniers défenseurs du village.

Au bout de cette rue, il y a un autre édifice public, installé sur une saillie de roc qui domine une place. C'est la « Djemâa » ou



Elle se jeta vers lui. (Page [illegible].)

lieu d'assemblée, une salle assez vaste, garnie sur les côtés de bancs en pierre. Les femmes n'y entrent pas. Les hommes y viennent faire la sieste ; ils s'y réunissent pour discuter des intérêts communs, raconter les scandales, parler politique.

L'aspect de ce village de crête est assez riant : les fumiers, les débris de toute espèce accumulés pendant des siècles autour de ses murailles ont fini par revêtir le roc vif d'une couche d'humus. La végétation s'en est emparée : des figuiers, des frênes, des pampres encadrent, surchargent les petites maisons couvertes de tuiles, groupées autour de la blancheur d'un minaret.

Quelle que fût l'angoisse où elle vécût depuis la découverte qu'elle avait faite dans le mobilier de sa maison, Corona attendait chaque jour, comme un soulagement à son infortune, cette heure du crépuscule où la vieille femme qui lui servait de geôlière venait la chercher pour la conduire une heure sur cette place de la Djemâa où elle assistait aux jeux des enfants.

La curiosité d'examiner des vêtements européens avait tout d'abord rapproché les femmes. Maintenant Mlle Mazurier en connaissait plusieurs. Elle causait avec elles de leurs enfants et de leurs affaires domestiques, par naturelle diplomatie autant que par penchant de bonté. Jamais pourtant Corona ne s'était risquée à les interroger sur son propre destin.

Depuis douze jours qu'elle était prisonnière dans les murs d'Aguemoun, elle n'avait pas aperçu l'ombre de Belkassem : personne n'avait prononcé son nom devant elle ; le rekkab aux petites moustaches qui avait présidé à l'enlèvement demeurait lui-même invisible.

Le besoin d'espérer, qui est impatient dans la jeunesse, ramenait un peu de calme dans l'âme de Corona. Elle ne doutait point que Belkassem ne fût l'auteur de toutes ses misères, mais, ne le voyant pas paraître, elle songeait qu'il était retenu au loin par la politique, par la guerre, et que, peut-être, il y serait tué.

Un soir que, à l'heure de la promenade accoutumée, la jeune fille s'était vivement levée de dessus la natte, au premier bruit du verrou qui barrait l'entrée du logis, elle recula jusqu'au mur, à la vue d'une apparition trop souvent évoquée par sa frayeur, pour que, du premier coup, elle ne distinguât la réalité du rêve.

C'était bien Belkassem qui venait d'entrer dans la chambre, et, derrière lui, la main de la vieille avait refermé la porte. Il était drapé dans ce manteau de laine noire dont Corona l'avait vu

nveloppé, lorsque, sur le marché du Fondouk, il lui avait fait ıjure. Dans le même sourire de bellâtre, il montrait ses dents ont l'éclat brillait comme le blanc des yeux.

L'horreur que le Khouan inspirait à la jeune fille empêchait u'elle pût rendre justice à l'élégance de sa tournure. Aux envi- ›ns de la quarantaine, il avait gardé une maigreur que la folie es femmes entretenait plus sûrement que le jeûne et les génu- exions de la prière. Sa taille avait une élévation rare en pays abyle, où la rudesse du climat a rapetissé la race. L'insolence e ses manières visait à imiter l'allure dédaigneuse des Djouads. Comme eux, il savait payer d'une bourrade la piété qui jetait les oules sur son passage pour baiser ses mains, son manteau noir u ses bottes.

Ceux-là même qui honoraient aveuglément en lui un caractère acré se vengeaient de ses façons particulières et ils jugeaient évèrement les désordres de sa conduite.

— Belkassem, disaient-ils, est comme l'oiseau des ténèbres (1). l dit aux rats : « Je suis votre frère. » Il dit aux oiseaux : « Je uis votre frère. » Viennent les oiseaux, il montre ses dents ; iennent les rats, il ouvre ses ailes.

Le Khouan avait cet œil bleu qui, chez les Berbères, fait songer des revenants des vieilles migrations historiques, Ixos aperçus n jour par les Égyptiens sur les bords de la mer Rouge, Gau- ›is du Capitole et de Delphes, Germains des forêts de Tacite. Le ›uge ardent de sa barbe et de ses cheveux, estimé parmi les iens comme une beauté supérieure, l'avait désigné dès l'enfance ux gâteries de ses parents. La corruption de deux civilisations nprimait ses stigmates sur ce visage prématurément fané. Nul 'eût pu dire si la foi musulmane n'était qu'un masque commode our les appétits de ce jouisseur, ou si quelque sincérité de fana- sme survivait dans les éclairs qui, à certaines minutes, illumi- aient la transparence de ses yeux.

Il s'avança vers sa prisonnière avec cette souplesse caressante, ette câlinerie de la voix, où l'enfantillage des femmes de sa race ›mbait comme dans un piège.

— Où est, dit-il, la fontaine fraîche dont le guerrier rêve depuis › début de son voyage ? Il l'a découverte au sommet de la mon ıgne, là où la source est cachée, où nul n'est venu boire. Permets

(1) La chauve-souris.

tu que je m'assoie à ton ombre, ô fontaine? Toutes les eaux que ma bouche a bues ont augmenté ma soif. Elles étaient salées comme cette tiédeur qui coule par la fente des guerbas, après que les chameaux et les mules les ont longuement ballotées au soleil. Toi, tu as fait pousser une forêt dans le roc; tu chantes parmi les arbres, tu réfléchis le ciel, c'est pour toi que ceux du Sud ont inventé la parole qui nomme du même nom la petite source de l'oasis et le regard des femmes effrayées du Maître. Est-ce qu'en me penchant je vais voir mon sourire dans tes prunelles?

Belkassem débita ce couplet de fadeurs avec l'aisance d'un conquérant que l'habitude de commander aux hommes rend irrésistible aux femmes. Trop de mains aux ongles teints de henné s'étaient jouées dans sa barbe rousse, pour qu'il doutât du pouvoir de sa séduction. D'ailleurs, l'ironie qu'un Oriental voile à peine sous toutes ses paroles apparaissait dans sa galanterie aussi clairement que les crosses de pistolets et les couteaux de sa ceinture à travers les plis flottants de son manteau.

Corona le regardait s'approcher. Elle pensa qu'il lui serait facile de tenir tête au Khouan tant qu'il resterait avec elle sur ce terrain fleuri. Elle savait, d'autre part, qu'on honorait en lui un chef religieux. En cas d'hypocrisie totale, cette origine de prestige faisait au neveu de Cheikh-el-Haddad une nécessité politique d'observer extérieurement la Loi.

Donc la jeune fille tenta de se mettre sous la protection de cette réserve que le Koran ordonne d'observer envers les femmes infidèles. Elle domina ses appréhensions et répondit avec calme :

— Je n'ai pas attendu ces bonnes paroles pour espérer que tu traiterais ta prisonnière avec les égards qui lui sont dus. J'ai toujours admiré le respect que, vous autres musulmans, vous professez pour les femmes. Leur nom n'est jamais jeté par les hommes dans la causerie, leur honneur vous est aussi précieux que votre honneur.

Belkassem était fin, mais gâté par les flatteries de son entourage et plein de mépris pour les femmes, il considéra ce témoignage comme une avance adroite.

Il répondit avec emphase :

— Quand tu auras pris rang parmi mes épouses, tu verras avec quel luxe un musulman embellit la couche qu'il aime. Le Prophète ne donna jamais que des bracelets d'argent à sa femme

préférée, la belle Aïcha. Ma sultane à moi sera ferrée d'or et tout ce qui est sous mon sabre s'inclinera devant elle!

Corona avait fait fausse route. Elle dit vivement :

— Il y a quelque chose que les femmes de ma race mettent au-dessus des présents et des honneurs que tu me promets : c'est la liberté d'accepter sans contrainte l'homme auquel toute leur vie elles seront fidèles. Ce choix, je l'ai fait déjà. J'ai dans le cœur un souvenir que nulle autre image n'effacera. Celui qui tenterait d'arracher ce sentiment de mon âme... je le haïrai.

Belkassem sourit avec dédain :

— Tu t'exprimes, dit-il, comme une jeune fille qui croit que tout l'amour est dans les paroles et dans les regards... Je t'apprendrai d'autres ivresses... Elles effaceront ces souvenirs dont tu parles. Car une femme, c'est un champ où le maître fait pousser ce qu'il veut...

Il rit encore, et, ployant sa haute taille, il avança les mains et ses lèvres vers la jeune fille pour la baiser.

Le sursaut de Corona fut celui d'un gibier traqué qui, au bout de sa fuite, se retourne et fait tête au chasseur. Sa voix s'éteignit dans l'horreur ; les flammes remplacèrent la peur dans ses yeux. Elle se jeta vers lui d'un mouvement rapide que la fatuité du séducteur interpréta comme la fin de sa résistance; mais déjà elle était reculée, elle levait dans sa main une défense pointue, une arme arrachée à la ceinture du Khouan. Sa décision avait été subite. Elle restait immobile dans ce geste de meurtre; l'impulsion lui manquait pour faire un pas en avant et frapper. Du moins céda-t-elle à l'explosion de haine qui à présent dominait sa peur. Ce fut un défi qui jaillit instinctivement de ses lèvres, sans que l'homme eût cependant esquissé vers elle un nouveau mouvement d'attaque.

— N'avance pas!

De la minute où ils en venaient à une lutte ouverte, l'issue n'en était pas douteuse. Une bravade de femme ne devait point déconcerter le Khouan. Avant qu'elle eût abaissé l'arme il lui avait emprisonné le poignet dans un étau si vigoureux que le stylet tomba sur la natte. Et comme il continuait de tordre le bras captif, la jeune fille, en se débattant, se renversa de douleur.

Corona n'était point de la race des femmes qui s'évanouissent dans le péril. Aussi bien la mort ne lui apparaissait pas comme l'extrémité la plus cruelle que redoutât sa jeunesse. Elle jugea sa

position avec lucidité. Elle connaissait assez la réserve des mœurs indigènes en matière féminine pour être certaine que Belkassem n'oserait pas pousser plus loin ses violences, si quelque témoin était seulement aux écoutes. Comme si elle eût été surprise, de nuit, chez elle, par un larron, elle appela au secours avec tant d'éclat qu'une foule de gens s'assemblèrent devant la maison. Presque aussitôt la clarté de la porte rouverte chassa l'obscurité de la chambre.

La dignité du Khouan eût souffert qu'on le surprît avec une femme infidèle dans cet échec de son désir. Déjà il s'était redressé et, mettant le pied sur le stylet :

— Ce Djinn, cria-t-il, a essayé de tuer votre Mokaddem, au moment où il se penchait pour dire les paroles de bonté d'un maître qui s'incline vers son esclave!...

Corona était restée sur les genoux. Elle relevait la torsade de ses cheveux qui s'était déroulée dans la lutte. Le mot d'esclave la souleva de colère :

— Dis ta prisonnière! celle que tu as volée par surprise, car tu n'aurais pas osé venir la chercher tout seul sous les balles de son père... Personne ne t'y aurait suivi... Tes Khouans combattent pour leur foi... Ils ne meurent pas pour la fantaisie d'un débauché qui n'en veut qu'à l'honneur des filles... Allons, arrière.

Elle s'était levée, elle le montrait au doigt. Il dit en français :

— Prends garde, je suis le maître ici...

Mais Corona avait entendu qu'un murmure de défaveur s'élevait parmi les assistants. Elle le brava encore :

— Jamais!...

Il riposta par une injure de soldat.

Elle était si hors d'elle-même qu'une minute elle resta debout, les pupilles fixes, la bouche tragique, derrière la porte que Belkassem, en se retirant, lui avait jetée sur la face. Puis cette force nerveuse qui l'avait soulevée l'abandonna tout d'un coup. Elle retomba sur les genoux, tordit ses mains, cria dans un torrent de larmes :

— Mon Dieu, sauvez-moi, ou je désespère et je reviens à vous sans votre ordre!

XXII

LA DJEMAA

Belkassem avait, lui aussi, entendu les murmures des Kabyles ıttirés au seuil de la maison par l'appel de Corona. Cette désap ɔrobation ne modifiait pas ses desseins, mais elle était une marque ηu'il lui faudrait tout d'abord se concilier l'opinion publique. S'il ɔouvait agir en enfant gâté dans la banlieue de Seddouk, parmi es gens d'Aguemoun il n'était qu'un hôte. Et il connaissait le 'arouche esprit d'indépendance de ces tribus montagnardes qui, lans leurs lois, dites « kanouns », mettent l'honneur du village ıu-dessus des intérêts particuliers, de la tribu, voire de l'Islam.

Le Khouan avait indiqué comme prétexte à sa venue son désir l'assister à une délibération de la « djemâa », qui devait être enue extraordinairement par les anciens du village.

A travers la porte de sa maison qui, après le départ de Belkassem ne s'était plus rouverte, Corona entendit le crieur public ınnoncer pour le surlendemain une convocation solennelle des nembres de l'assemblée. Elle frémit en apprenant qu'on y décilerait, selon les kanouns, du sort de Noura, cette fille du Maraɔout Ben-Arbi, qui, volontairement, avait suivi un roumi du Ravin-Rouge, qui avait conçu de ses œuvres et fait, à côté de son séducteur, le coup de feu contre les croyants.

Dans le village kabyle, comme dans les républiques antiques, a djemâa est formée par l'assemblée générale des citoyens. Ses lécisions sont souveraines, elle les fait exécuter sous ses yeux. C'est une autorité ombrageuse, souvent passionnée, dont la fougue ı pour unique contrepoids le respect professé pour les kanouns.

En principe, tout homme qui a l'âge de jeûner fait partie de la ljemâa. Il a le droit d'y prendre la parole, d'y défendre son avis. Dans le fait, les jeunes gens sont muets ainsi que les fellahs. L'autorité, ici comme ailleurs, appartient aux chefs de partis, dits « têtes de çofs », aux gens riches, à cette catégorie de personnes généralement grisonnantes qu'on appelle « akal », c'est-à-dire les « gens sensés ».

Comme la djemàa, être collectif, ne peut veiller elle-même à l'exécution de ses arrêts, elle choisit dans son sein un agent chargé du maintien de l'ordre et de l'observation des règlements. Selon les lieux on le nomme le « grand chef » ou « l'ancien » ou le « berger du village ». Les gens d'Aguemoun l'appellent « l'Amin ». Il est le gardien vigilant des intérêts de la communauté. Il préside les assemblées. Il choisit à son gré les « temman » ou « répondants » qui surveillent à sa place les quartiers éloignés du village.

La principale préoccupation de l'Amin et de la djemàa est de punir, par un châtiment exemplaire, les crimes ou les délits qui, par-dessus la tête de l'individu lésé, atteignent l'honneur du village. Ce sont, par exemple, les meurtres commis en violation des lois de l'hospitalité, les rapts de troupeaux en temps de paix. Entre toutes ces injures, l'offense que le Tueur-de-Panthères, Goupil, avait infligée aux Marabouts d'Aguemoun, était sans pardon aux yeux des Kabyles du Djurdjura. Invité à la chasse par le père de Noura, il avait trouvé moyen de communiquer avec la jeune fille. Il était revenu sous divers prétextes pour lui parler et pour la voir. Finalement il l'avait enlevée.

Belkassem avait décidé d'amener Corona sur la place où l'assemblée allait juger la coupable. Il espérait intimider la jeune fille par le spectacle des hommages que lui prodigueraient les Khouans et par la barbarie du supplice réservé à Noura.

La pensée qu'il faudrait soutenir la vue de ces cruautés révoltait Corona ; mais son instinct l'avertissait qu'elle était plus en sûreté au milieu de la foule, même surexcitée par le sang, que dans la solitude de cette maison dont Belkassem pouvait ouvrir les verrous. Elle suivit donc sans difficulté les femmes envoyées vers elle.

Comme la chaleur du jour était passée, la séance fut tenue en plein air, sur la place communale. Quelques centaines de Beni-Flicks étaient accroupis en cercle. Les femmes et les enfants les contemplaient à distance et le silence régnait.

Selon l'usage, chacun des « temman » fit l'appel de sa kharouba ; il constata les absences, dit les excuses qui lui étaient parvenues. Puis, sans se lever de sa place, l'Amin récita le « fatha », la première sourate du Koran, que l'assemblée murmura après lui, en commun.

La séance était ouverte. L'Amin prononça :

— Vous êtes assemblés pour juger Goupil, le Tueur-de-Panthères, qui a violé l'hospitalité de El-Hadj-ben-Arbi, enlevé sa fille Noura, attenté gravement à l'honneur de votre village. Votre kanoun ordonne que vous le présentiez au jugement, mort ou vif. Est-il là?

Une voix répondit :

— Il n'est pas là.

— Qu'avez-vous fait pour venger votre honneur?

— Nous l'avons rejoint.

— Et ses troupeaux?

— Ils sont ici.

— Et sa maison?

— Brûlée.

— Et son sang?

— Il coulait par vingt blessures quand les Djinns du Sébaou l'ont enlevé en enfer.

L'Amin abaissa sa barbe jusqu'à sa ceinture; puis relevant le front, il déclara :

— C'est le bien. Amenez sa complice.

Pour accroître l'horreur que la vue de la renégate devait déchaîner dans tous les cœurs, les temman avaient laissé à Noura les vêtements européens qu'elle portait quand on l'avait prise, toute noire de poudre, son fusil passé dans une meurtrière. La jeune femme approchait de ses vingt ans et la beauté, qui avait poussé l'imprudent colon à la folie de l'enlèvement, était éclatante chez elle. L'indolence où le Tueur-de-Panthères l'avait fait vivre avait conservé à Noura cette blancheur unique qui fait songer aux amandes écrasées dans le lait. Ses yeux étaient élargis par le kohl, ses sourcils très noirs, allongés par la peinture, dans la forme de cet accent que les Kodjas nomment « noun ». Sa gorge que l'on apercevait par les fentes de la gaze ouverte sous ses bras, était de celle dont le Prophète a dit : « Elle nourrira l'enfant et réjouira le mari. »

Beaucoup des hommes qui étaient là avaient désiré épouser Noura, autrefois; tous avaient entendu parler de sa beauté. Pourtant, pas une tête ne se tourna à son approche, et comme on l'amenait au milieu du cercle, le silence se fit plus profond :

— Quelle est celle-ci? demanda l'Amin.

D'avance, la fille du Marabout connaissait son destin. Elle n'avait pas une larme dans ses yeux secs, pas une supplication

aux lèvres. Elle acceptait le supplice ; mais, selon l'instinct de sa race, elle voulut insulter ceux qui triomphaient d'elle.

D'une voix forte elle cria :

— Je suis Noura, fille d'El-Hadj-ben-Arbi. J'ai suivi Goupil, le Tueur-de-Panthères, volontairement, parce que je voulais dormir dans ses bras, parce que je souhaitais enfanter un fils qui vînt un jour vous cracher à la face, musulmans de mensonge que vous êtes ! Soyez maudits de Dieu, autant de fois qu'il a de poils dans sa barbe, et que les tresses de vos femmes étouffent vos nouveau-nés dans le sommeil !

Un grondement de colère parcourut la djemàa. Des poings se tendaient, des injures allaient répondre aux injures, mais l'Amin éleva son bras, et, le silence s'étant rétabli par miracle, il posa les questions de la loi.

— Celle-ci avait-elle un fils ?

— Un chien, fils de chien !

— Qu'en avez-vous fait ?

— Nous l'avons pris par la peau de son dos et nous l'avons jeté sur une baïonnette.

Tous les regards étaient fixés sur la mère. Elle ne sourcilla pas, et l'Amin dit une fois encore :

— C'est le bien... Décidez à présent du sort de celle-là.

Tous, d'une voix, ils crièrent :

— Qu'elle soit traitée selon le kanoun !

Mais nul d'entre eux ne voulait nommer le supplice dont l'évocation était de mauvais augure.

Sur un signe de l'Amin, les quatre temman se levèrent. Ils sortirent de dessous leurs burnous des cordes qu'ils avaient apportées ; ils se saisirent de Noura pour la garrotter. En même temps, au milieu du tumulte de la djemàa, l'Amin commandait :

— Les kanouns vous livrent, pour que vous l'écrasiez dans son sang et que vous laviez la tache faite à votre renommée, cette fille qui a péché contre l'honneur du village. Armez-vous chacun d'une pierre ! Fixez les yeux sur moi. Attendez le signal pour frapper tous en même temps, car la responsabilité de l'œuvre commune ne doit être attribuée à aucun de vous sous peine de représailles. Ceci est la loi.

Il parlait encore quand un vieillard très vénérable, appuyé sur deux jeunes gens, sortit de la salle de la djemàa où il s'était tenu

caché aux regards. Il descendit les degrés, soutenu sous chaque bras, avec des tâtonnements aveugles.

A sa vue la foule s'ouvrit et l'Amin, s'étant élancé vers le Marabout, d'un mouvement de respect, lui baisa la tête.

— Que veux-tu, El-Hadj-ben-Arbi?

Vaguement, du côté de Noura, le vieillard éleva son bras :

— Je viens réclamer celle-ci...

— Mais les pierres sont levées!...

Les sourcils du Marabout se hérissèrent sur ses yeux blancs :

— Vous m'avez frappé d'amende, dit-il, comme si j'avais été coupable de négligence dans la garde de mon enfant. Ai-je refusé de vous satisfaire?

— Tu nous as donné un bœuf.

— Et la djemàa tout entière a rassasié sa faim. A présent je dis que le sang versé par le boucher a lavé l'injure faite au village. Un seul outrage subsiste, celui que ma chair m'a fait à moi-même. Allons, livrez-moi la victime, déliez ces cordes!

Il parlait avec la certitude d'être obéi, car il avait pour lui les kanouns, qui réservent le droit de l'individu quand il a pris la faute des siens à sa charge. L'Amin ne consulta l'assemblée que pour la forme. Tous les yeux étaient fixés sur le Marabout dans l'attente de sa décision.

A la vue de son père que toute cette foule accueillait avec des marques de respect, Noura était demeurée aussi insensible qu'à la minute où les incendiaires du Ravin-Rouge avaient rappelé la mort tragique de son enfant. Elle vit que l'aveugle, toujours escorté de ses deux fils, se dirigeait vers le cimetière qui, juste au-dessous de la place, au pied du rempart, alignait ses pierres levées, autour d'un olivier géant. Et elle comprit quel supplice lui était réservé.

Sur l'ordre du Marabout, les liens lui avaient été enlevés. Elle ne tenta pas une fuite inutile, mais fièrement elle passa devant l'Amin et les temman, heurtant de ses yeux insolents la foule qui la menaçait des poings. Derrière son père, elle enjamba les silex dressés qui marquent le contour des tombes, les places de la tête et des pieds morts. Elle regarda avec indifférence ses deux frères qui creusaient une fosse à côté de la plus fraîche sépulture. Quand le trou eut la profondeur ordonnée, elle y descendit docilement.

d'elle-même, elle s'agenouilla dans la terre remuée. Répandue dans le cimetière, la foule regardait.

Le père s'approcha en levant vers le ciel sa face aveugle. De sa ceinture il avait tiré un de ces couteaux qui servent aux croyants à saigner les moutons selon le rite. Il posa sa main sur la tête de son enfant, la descendit le long de la joue, puis, ayant trouvé la place, derrière l'oreille, il enfonça le couteau.

Comme Noura n'avait pas crié, ceux qui étaient un peu loin surent que la jeune femme était morte en voyant le Marabout se retourner. Derrière lui le corps était tombé dans la fosse; un mince filet de sang avait jailli hors de la tombe; il se figeait déjà sous les sandales, dans la poussière.

XXIII

L'ANAÏA

Quand les deux fils du Marabout eurent fini de jeter la terre sur le corps de leur sœur, ils reprirent l'aveugle par les coudes. Majestueusement le vieillard passa sous les branches des oliviers dont les ombres tremblaient sur son haïk, puis, ayant gravi les marches du rempart, il rentra, pour se reposer au frais, dans la maison de la djemâa.

L'assemblée, que l'intervention de Ben-Arbi avait troublée dans la discussion des affaires courantes, reprit sa séance interrompue. Belkassem s'était accroupi sur une natte à côté de l'Amin, et il cherchait Corona des yeux. Déjà elle avait senti sur elle la brulure de ce regard au moment où elle se détournait, dans le cimetière, pour ne pas voir le couteau du marabout entrer dans la gorge de Noura : elle avait compris que le Khouan ne renonçait pas à la lutte.

Aussi, lorsque l'Amin déclara que toutes les affaires étant réglées, il allait réciter le « fatha », la jeune fille sentit ses genoux se dérober sous elle quand elle entendit la voix de Belkassem qui lançait :

— Je demande la parole.

Selon l'usage, il demeura assis sur ses talons et il discourut comme il se trouvait là, de sa place.

— O mes amis, dit-il, souffrez tout d'abord qu'un hôte vous félicite parce que vous avez vengé l'injure faite à votre village, comme l'exigent les kanouns et la justice de Dieu. L'esclave de Dieu que vous avez accueilli pami vous se réjouit de la maison brûlée, du sang versé, de la race éteinte. Louanges en soient rendues à Dieu, l'Unique, le Vengeur, Souverain au jour de la rétribution ! Mais il plaît à Dieu que les croyants ne se contentent point seulement de la réparation de l'injure. Ferez-vous comme les pauvres gens qui sont satisfaits si le juge ordonne la restitution de la brebis volée ? N'irez-vous pas, comme les gens de race, dépouiller le voleur ? Vous avez repris aux colons du Ravin-Rouge une fille de votre sang qu'un des leurs avait rendue folle. Ne voudrez-vous pas qu'une des filles de ces roumis passe par le caprice d'un des vôtres afin qu'à leur tour ces orgueilleux connaissent la honte ?

Le silence devint si profond que le Khouan sourit en lui-même. Il était sûr qu'avant la fin de son discours les semailles de haine qu'il venait de jeter dans les cœurs auraient levé.

Il continua.

— O gens d'Aguemoun ! Je me suis souvenu de l'hospitalité que de tout temps j'ai trouvée chez vous. J'ai rêvé que, s'il plaisait à Dieu, je serais l'outil de votre vengeance. J'ai fait venir mes fidèles Khouans. Je leur ai dit : « Mettez-vous en chasse. J'ai décidé dans mon cœur que je ferais arracher aux mains des roumis une fille vierge, et que mes amis les Beni-Flicks la verraient entrer dans leur village chargée de liens. » Mes Khouans m'ont répondu : « Maître, où voulez-vous que nous la prenions ? » J'ai demandé : « Celui qui a enlevé Noura a-t-il une sœur ? — Non, il n'a pas de sœur. — Alors, choisissez la fille de l'homme qui commande à nos ennemis, ce maire du Ravin-Rouge, qui a ruiné nos frères pour installer son marché ! » Mes Khouans se sont mis en campagne. Ils ont saisi la génisse par ses cornes polies ; ils l'ont traînée derrière eux dans vos sentiers de montagne ; elle est là qui souffle de peur dans l'attente de votre jugement !

Belkassem se souvenait que le village d'Aguemoun avait jadis

été mis à l'index par ses voisins pour s'être emparé, contre toutes les lois, d'un gage qu'un voyageur lui avait laissé en dépôt. Il pensa que ce fâcheux souvenir rendrait particulièrement agréable à l'assemblée l'éloge des délicatesses du village envers ses hôtes. Feignant que l'admiration le jetait hors de lui-même, il s'écria, dans un élan pathétique :

— Comment vous louerai-je dignement, mes chers hôtes d'Aguemoun, ô vous les modèles de toute probité ? Vous avez vu amener chez vous cette fille de vos pires ennemis. Mais comme elle était entourée des serviteurs de votre hôte chéri, vous avez résisté au vertige de vos cœurs. Vous ne l'avez pas couverte de boue et d'insultes. Vous avez respecté le toit qui la couvrait. Eh bien, elle est à vous, je vous la donne. Qu'en voulez-vous faire ? Ordonnez-vous qu'on l'égorge sur la tombe de Noura ? Voulez-vous que sa virginité soit le butin d'un maître ?

Le timbre de l'orateur indiquait qu'il n'attendait pas encore de l'auditoire une réponse aux questions qu'il venait de poser. Satisfait de l'épouvante que ses paroles avaient dû porter dans le cœur de la jeune fille, il reprit d'un ton moins enflé, avec la volontaire sécheresse d'un tribun qui en arrive à l'examen de la cause :

— Ce n'est pas à mes amis d'Aguemoun, dit-il, que je dois rappeler ceci : le déshonneur est une souffrance pire que la mort. Aussi leur choix est fait. Ils veulent que cette fille de chien passe par le caprice d'un croyant, ils veulent qu'elle entre dans sa maison non point comme une fille de race, admise à l'honneur de la couche, mais comme l'oum-el-ouled qui vit au Pays de la Soif, comme l'esclave à figure noire, que les femmes légitimes écartent de leur tapis et dont le bâtard hérite quand les fils se sont gorgés !

Bien que le Khouan eût crié très haut qu'il donnait Corona aux gens d'Aguemoun, il comptait bien que nul ne serait assez sot pour se tromper sur ses véritables intentions. A tout hasard, il s'arrangea dans la péroraison pour préciser sa volonté.

— Quel sera, dit-il, ce maître de la captive ? C'est à vous de le désigner, ô mes hôtes, puisqu'elle vous appartient. Décidez s'il est juste que le gibier soit attribué au chasseur ou à quelque autre. Moi, je m'en remets à la sagesse de cette assemblée. J'ai fait passer ma vengeance après la vôtre. Je sacrifierai s'il le faut mon droit à votre désir. Dieu soit avec nous tous !

La facilité de la parole est un don si apprécié des indigènes qu'il attire tout d'abord à celui qui le possède un tribut d'homnage. Puis, la majorité de l'assemblée témoigna par son attitude qu'elle avait été sensible à l'éloge de ses vertus hospitalières, enfin qu'elle ne se méprenait pas sur le choix qu'on attendait l'elle. Tous les yeux se fixèrent sur l'Amin qui devait proposer e vote.

Il appartenait au çof, triomphant pour l'heure, qui soutenait e parti des Khouans contre les Marabouts. Son entente avec Belkassem était certaine :

— Par la bénédiction de ton drapeau, ô Mokaddem, dit-il, je rais consulter la djemàa sur la question que tu lui poses ! Mais que Sidi-Bou-Krari me sèche les membres si je ne devine la volonté de son cœur ! La haine enfante la haine, et le bienfait sort lu bienfait, le tien brille sur nos têtes comme le minaret auessus du village.

Tandis qu'il parlait, ces mêmes temman qui avaient lié Noura e rapprochèrent des femmes pour saisir Corona. Elle ne cherhait point à fuir. Elle avait pris, vis-à-vis d'elle-même, la résoution de mourir plutôt que d'appartenir au Khouan. Entre le noment où l'assemblée la remettrait à la discrétion de Belkassem t la minute où il pourrait abuser de sa faiblesse, elle ne doutait oint que le hasard ne lui fournît une occasion de se tuer. En ttendant, elle s'était juré qu'elle ne donnerait pas à ses ennemis e spectacle d'un désespoir inutile.

Quand elle fut au milieu du cercle, l'Amin appuya la main sur a nuque.

— Je suppose, dit-il d'une voix forte, que l'assemblée, à l'unanimité des voix, est d'avis que cette fille de roumi soit remise à otre seigneur El-Hadj-Belkassem pour que, selon la volonté du Prophète, il use d'elle comme fait un croyant d'une captive que Dieu a conduite entre ses mains ? Allons, vos langues sont libres. Consentez-vous de la parole et du cœur ?

Pour la forme, il promena son regard sur les villageois assis n cercle ; il ouvrait la bouche pour prononcer la formule qui llait décider du sort de la jeune fille, mais un homme, qui avait enu ses yeux constamment attachés à terre, prononça dans le ilence :

— Je m'oppose !

Si les assistants avaient résisté, par dignité virile, à la curiosité de tourner la tête quand Noura, puis la jeune fille française, avaient été introduites dans le cercle de la djemâa, cette fois, ils ne purent cacher leur surprise. Elle était accrue par le fait que nul d'entre eux ne reconnaissait celui qui opposait si délibérément son avis au consentement tacite de la foule. Mais, sachant que la mort serait le châtiment d'un étranger qui serait venu surprendre le secret de la djemâa, ils conclurent qu'ils avaient devant eux un de ces nombreux revenants des prisons françaises ou des lointains voyages qui reparaissent dans les tribus, après des années d'absence, et réclament leurs droits.

Celui-ci semblait sûr du sien, car, sans attendre que l'Amin l'invitât à expliquer son opinion, il prit la parole en ces mots :

— Mon avis, dit-il, c'est que toutes les paroles que nous venons d'entendre ne sont que du vent. Cet homme fait l'éloge de votre hospitalité pour vous empêcher de voir qu'il en abuse. Il se vante qu'il vous rend service lorsqu'en réalité il se sert de vous. Il prétend vous aider à venger une injure quand, de fait, il attire sur ce village la colère d'un maître qui est plus puissant que lui.

La violence de cette attaque ne ménageait personne : ni Belkassem, ni la djemâa, elle allait déchaîner contre l'orateur la colère de l'auditoire ; mais l'homme éleva la voix avec l'autorité d'un convaincu qui prétend rentrer dans le silence seulement après qu'il aura tout dit :

— Je m'adresse, reprit-il, à des hommes justes. Quel rapport voyez-vous entre le cas de Noura, qui a librement suivi son séducteur, et cette jeune fille que Belkassem a fait voler par ses Khouans parce que son désir s'est accroché à elle ? Si son action était légitime à ses propres yeux, il n'avait qu'à l'enlever sous les fusils, comme un homme de poudre qui met l'honneur de ses amis au-dessus de sa propre vie, et à la conduire à Seddouk. Mais il sait que le Prophète nous a défendu de cohabiter avec les filles de ceux qui ont reçu les Écritures avant nous (1). Et il veut venir dire à ses Khouans : « J'ai accepté celle-ci pour faire plaisir à mes amis les Beni-Flicks d'Aguemoun. J'étais leur hôte. Comment aurais-je pu dédaigner leur présent ? » Ainsi le péché sera pour

(1) Les juifs et les chrétiens.

vous et on rira de vous, comme on se moque des chacals qui luent pour la gueule de la hyène.

Sur ces mots l'homme se leva et l'on vit en plein son visage qui était inconnu de tous, hormis de Corona. Au premier son de cette voix qui s'élevait en sa faveur, la jeune fille avait tressailli. A cette minute même où, sous le déguisement du burnous, elle venait de reconnaître Campasolo, elle se croyait le jouet d'une illusion. La surprise succédant à l'angoisse était si forte qu'elle entendit la fin de la scène dans un bourdonnement, et ne l'entrevit qu'à travers un brouillard.

Directement interpellé par l'orateur, Belkassem se leva à son tour. Il oublia que les règles de la djemâa lui défendaient de prendre la parole sans la permission de l'Amin. Il cria :

— Qui es-tu, toi qui pousses ta voix avec tant d'audace ?

Campasolo porta la main à son cœur, inclina la tête, et prononça selon le rite :

— Un serviteur de Dieu ! Je parle au nom d'un maître plus haut que moi, plus haut que toi-même : le Maître de l'Heure ! Il couvre cette jeune fille de son anaïa. Il la confie comme un otage à ses frères d'Aguemoun. Voici sa volonté...

XXIV

DANS L'OMBRE

Sur ces paroles, Campasolo tira d'un étui accroché à sa ceinture le message qu'il était chargé de transmettre. Il était écrit — selon les formules du protocole indigène qui réserve le format « tellière » aux personnages de renom — sur des demi-feuilles de papier « bath ». Le cachet était apposé non point au bas de la lettre, comme on en use avec les égaux, mais en tête, selon la mode des princes et des khalifats. La devise disait : « Il n'y a de secours que de Dieu » et elle nommait en ces termes l'auteur de la lettre :

« De la part de celui qui implore l'assistance du Juste, du Fort, du Dompteur, Mokrani. »

Campasolo le remit à l'Amin. Celui-ci, en bon politique, s'était précipité pour baiser la tête du messager. Il baisa encore le cachet, puis, ayant commandé le silence par la voix de son crieur public, il lut :

« A mes frères, les notables et les gens d'Aguemoun. Que Dieu vous préserve de tout malheur !

« J'ai appris qu'une jeune fille du Fondouk, fiancée à un de mes amis, avait été enlevée sur la route de Bougie, et emmenée chez vous comme otage. Je désire qu'elle soit conduite à mon camp sous une escorte qui me répondra de sa vie. Je la couvre de mon anaïa. Je remercie Dieu qu'elle soit tombée dans les mains de croyants qui ne souillent pas la guerre sainte par des entreprises impies contre les femmes infidèles. Que Dieu vous bénisse pour cette sagesse et qu'il vous comble de félicités. Amen. »

Belkassem était debout auprès de l'Amin. Il ne put se tenir de se pencher sur son épaule pour donner un coup d'œil à la lettre. Il ne se résignait point à la croire authentique. Quand il eut reconnu le cachet du Bachagha, son esprit fertile en ruses découvrit subitement l'artifice qui pouvait sauver son prestige compromis dans cette bagarre.

Il ne doutait point que l'influence des Khouans ne fût dominante chez les Beni-Flicks ; mais il savait que si le Kabyle se donne tout entier à son parti, s'il lui sacrifie ses biens et sa vie sans murmure, il n'est guidé dans ses choix que par l'idée de l'intérêt. De ce chef il change de « çof » avec cynisme, selon les fluctuations de la fortune. Rien n'égale son ardeur pour ses nouveaux amis, si ce n'est la haine qu'il leur portait autrefois. Dans l'occasion, la fermeté de langage de Mokrani avait dû en imposer à la djemâa, et Belkassem sentait qu'il n'aurait point gain de cause contre un pareil adversaire. L'anaïa dont le Maître de l'Heure couvrait la prisonnière la mettait aussi fort en sûreté que si elle eût été enfermée dans le château de la Medjana, sous la garde d'une armée de Djouads.

Dans le danger que l'état de guerre continuelle où la Kabylie a vécu depuis des siècles créait aux voyageurs, les kanouns se sont préoccupés d'étendre la protection lointaine de la tribu, du village, du çof, sur l'isolé qui bat les chemins. C'est proprement ce que le droit indigène nomme l' « anaia ». « Celui qui accompagne son anaia (son protégé), dit un proverbe montagnard, est

onsidéré comme mort, tant qu'il ne l'a pas conduit en lieu sûr. » Et le poète Kassi, voulant peindre les innombrables guerres iviles qui sont sorties de l'anaïa, dit d'elle : « C'est une montagne e feu, mais, en haut, est notre bonheur. »

Si celui qui a donné son anaïa ne peut accompagner lui-même e voyageur, il remet à son protégé une arme, un objet connu le tous. C'est le gage de sa parole. Attaquer le porteur d'un de es talismans, c'est s'en prendre à celui qui l'a délivré, à son çof, à son village, à sa tribu, à ses alliés. L'histoire de la Kabylie est pleine des aventures tragiques qui sortirent de ces conflits.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur le Maître de l'Heure ! s'écria Belkassem d'une voix forte. Il est le sultan des saints, le père du drapeau, l'ami du pauvre, l'hôte de l'étranger, le protecteur du voyageur, le libérateur du prisonnier ! Sa jument est rouge comme la lune de guerre, son anaïa resplendit comme un soleil couchant ?...

Puis, ayant poussé cette litanie tout d'une haleine il dit très vite :

— Mes chers frères les Beni-Flicks, souffrez que votre hôte vous donne une nouvelle marque de son amitié. Il se charge de commander l'escorte qui conduira l'otage au Maître qui le réclame. Ainsi vous pourrez dormir sans inquiétude, car le sabre de Belkassem fend la forêt.

Le Khouan visait un double but : il espérait qu'une aventure de route le ferait rentrer en possession de sa prisonnière ; il voulait en tout cas sauver, aux yeux des affiliés d'Aguemoun, son prestige atteint.

Mais Campasolo distingua cette manœuvre. Il dit assez brutalement.

— Laisse ton sabre au fourreau, Mokaddem ! La cire du Maître de l'Heure inspire plus de respect. Ne crains-tu pas, si l'on te voit derrière son sceau, que tes ennemis t'accusent d'avoir profité de son anaïa pour traverser la forêt ?

Des rires qui coururent sur la place avertirent Belkassem que l'opinion publique se détachait de lui. Il riposta avec aigreur.

— Par la barbe du Prophète ! je ne réponds pas aux bouffons. Je parle aux gens sensés, aux akals, aux notables de ce village. Ils savent comme moi que les croyants ne sont pas maîtres de

tous les chemins. Des brigands qui ne respectent ni Dieu ni sa justice se sont mis à la solde des roumis. Que deviendra votre honneur si l'anaïa est violée? Pouvez-vous l'entourer de trop de précautions? Refuserez-vous dans ma personne l'appui des Khouans de Seddouk?

— Tu parles avec le bien, répondit l'Amin. Qu'il en soit fait comme tu proposes et que la djemâa désigne ceux d'entre nous qui t'accompagneront.

S'il avait fallu à Corona une maîtrise d'âme peu commune pour dissimuler son angoisse aux yeux de ses ennemis, l'effort où elle se contraignit pour cacher sa joie à la vue de Campasolo lui coûta plus encore. Elle avait hésité à le reconnaître sous ce déguisement de burnous dont la perfection ne laissait pas de prétexte au soupçon. Ce qu'elle avait compris de son discours lui rendait la vie. Jamais le brûleur de charbon n'eût abordé l'auditoire de front avec cette tranquillité d'ironie s'il n'eût été sans inquiétude sur le dénouement. Corona jugea raisonnablement qu'elle servirait les plans de son sauveur en dissimulant ses impressions, surtout en ne laissant point deviner que ce messager fût connu d'elle. Par prudence, elle demeura les yeux attachés à terre, sous les regards qui la dévoraient.

La curiosité qu'avaient excitée chez les gens d'Aguemoun sa beauté et sa jeunesse s'aviva à cette heure de l'intérêt que le prince des Djouads prenait à sa personne. D'autre part, malgré la rodomontade du Khouan, on sentait que ses projets venaient d'être mis en échec par l'intervention d'un pouvoir supérieur. Cette certitude donna de l'audace aux adversaires de l'Amin. Elle se traduisit par le geste d'un des chefs du çof hostile. Il s'approcha de la prisonnière et lui offrit le petit drapeau en feuille de palmier, brodé de soies vives, dont il s'éventait sur la natte. Corona le remercia d'un sourire. Autant pour éviter ces manifestations que pour témoigner de sa soumission aux volontés du Maître de l'Heure, l'Amin désirait hâter le départ de la prisonnière.

Il demanda au messager :

— Quand veux-tu partir?

— Dès que l'escorte aura assujetti ses selles, répondit Campasolo. La voûte de la forêt est épaisse et nous ne craignons pas les coups de lune.

... Lorsque Corona se vit installée sur la propre jument de

Amin et saluée à son départ avec les égards que l'on rend à une oyageuse de marque, la reconnaissance qui lui soulevait le cœur ondit, après tant d'émotions, dans un ruisseau de larmes. Chaun des tournants de cette route, qu'elle avait montée dans le alop d'enlèvement, rappelait à sa pensée les épisodes du cauchemar qui venait de finir. Les pleurs coulaient silencieusement ur ses joues, jusque sur sa poitrine, avec l'ardente prière où elle emandait au ciel de lui pardonner les révolutions qu'avaient un nstant arrêtées son désespoir.

Au moment où la troupe quittait le ravin pour traverser la oute de Bougie et s'engager dans le territoire des Beni-Idjeur, jeune fille entendit à son côté la voix étouffée de Canasolo.

— O mon ami!... commença-t-elle.

Mais il mit le doigt sur sa bouche. L'occasion ne leur permetait point des paroles inutiles.

— J'aurais voulu, dit-il, vous ramener à vos parents. C'est npossible, les Beni-Djennad et les Aït-Fraouçen ont brûlé le 'oudouk et ils assiègent le maire à Fontaine-Froide. Mais, quoi u'il arrive, vous serez en sûreté auprès du Bachagha. Vous ne evez pas non plus vous inquiéter de vos parents. Le capitaine a Vendôme a fortifié la ferme et les caves de façon à supporter n siège plus long que la patience des rebelles et que la persévéance de leur entente. Il regrette seulement d'avoir laissé à M. le uré et au docteur Marc Henri le soin de vous rechercher. Ce sont ux qui ont découvert votre retraite tandis que j'allais trouver le achagha. Ils sont ici, cachés dans l'escorte. Ils vous aborderont out à l'heure, ne laissez rien paraître de vos émotions.

Sans attendre la réponse de la jeune fille, il mit sa mule au alop et passa en tête de la troupe pour occuper l'attention de elkassem.

Le docteur Marc Henri guettait depuis le départ d'Aguemoun occasion d'approcher la prisonnière. Dès qu'il vit que Campasolo vait fini de l'entretenir, il commença de manœuvrer sa monture e telle façon qu'il avançât insensiblement sur le flanc de l'esorte, sans éveiller les soupçons des cavaliers.

Mille fois, pendant ces jours de recherches, d'errance en forêt, e sursauts d'espoir et de découragement, l'amoureux s'était reprèsenté cette minute où, comme un paladin de roman, il apparaîtrait à la maîtresse de son cœur avec la double auréole de la

persévérance et du succès. Il ne doutait point dans ses rêveries qu'un sentiment nouveau, auquel il s'obstinait à donner un nom plus doux que « gratitude » ne naquît à cet instant dans le cœur de Corona. Mais lorsqu'il fut si près de cette minute heureuse qu'il lui suffisait de mettre le talon dans les côtes de son bidet pour arracher à la jeune fille un « oh! » de surprise, ce scrupule qui est le martyre des vrais amoureux se réveilla soudain. Il eut la sensation qu'il commettrait une impardonnable indélicatesse s'il laissait paraître qu'il attendait un prix si haut du service rendu. Il se demanda si, au lieu de pousser de l'éperon, il n'allait pas peser sur sa bride et rentrer dans l'obscurité de l'arrière-garde.

La défense d'un mulet qui effraya son cheval mit fin à ces hésitations en provoquant un saut de côté qui fit tourner la tête à l'amazone.

Elle l'aperçut, sourit et l'appela d'un murmure de lèvres :

— Mon frère... dit-elle. Pourquoi est-ce que je ne puis pas vous sauter au cou et embrasser, sur vos joues, en même temps qu'un de mes sauveurs tous ceux que j'aime?

Il n'y avait pas moyen de résister à l'élan de cette joie honnête, encore que cette liberté et le nom dont la jeune fille l'avait tout d'abord salué donnassent du couteau dans l'âme de l'amoureux. Bien que le visage du docteur fût noyé dans la nuit des arbres, aggravée par l'ombre du haïk, Corona sentit la mélancolie qu'elle venait d'imposer à son ami. Trop loyale pour feindre, par pitié ou reconnaissance, un sentiment qu'elle n'éprouvait point, elle déclara :

— Marc — c'était la première fois qu'elle l'appelait par son nom — je vous dois plus que la vie. Toute la liberté qui me reste, je l'emploierai à vous aimer. Si mon cœur n'était enchaîné pour une part, vous l'auriez tout. Accueillez comme un frère, comme le frère qui me manquait, cette confidence que mon père et ma mère n'ont pas reçue. Ne troublez pas, par le spectacle de votre chagrin, cette joie que j'ai de vous devoir mon salut. Ne m'obligez pas à pleurer moi-même sur ce secret amour auquel vous rendez la vie. Vous ne répondez pas?

Il fit en tremblant :

— Si... si... Merci pour votre franchise, pour ces bonnes paroles que vous me dites... Mais... on nous épie... Il faut que je m'éloigne...

Elle pria tendrement :

— Restez près de moi...

Il ne pouvait plus soutenir la causerie. Il murmura cette parole où il croyait bien résumer les destinées qui l'attendaient :

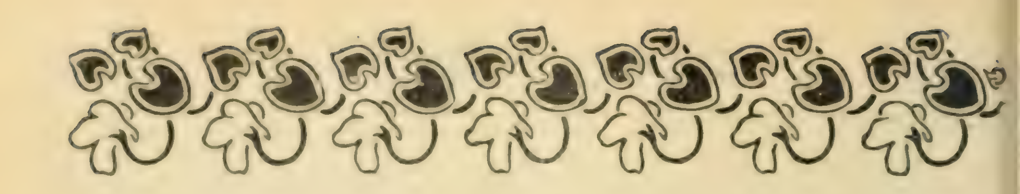
— Non... Pas plus, Corona... Pour l'amour de vous, je dois rentrer dans l'ombre...

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)



... Qui es-tu, toi ?..... (Page 65.)



L'ARGOLLA

C'est aujourd'hui, à dix heures du matin, qu'Alvarez Oliva, l'assassin du notaire Juan Ximénès, a été garrotté.

En bon touriste désireux de tout voir, j'ai assisté à l'exécution, et c'est à deux pas du lieu du supplice que je résume au courant de la plume les divers incidents de cette lugubre fête. C'est à dessein que j'emploie ici ce mot de fête, car pour l'étranger, débarqué ce matin sur la Puerta del Sol, Madrid était en joie, tout comme un jour de cérémonie royale à la vieille église d'Atocha ou des courses de taureaux dirigées par Mazzantini ou Guerrita.

Les manolas n'avaient jamais été plus pimpantes et dans un frémissement d'éventails, au milieu de joyeux éclats de rire, elles s'en allaient par groupes à la sinistre *plaza del Aire puro*, nazillant les malaguenas à la mode, roulant des hanches et bousculant les honnêtes maraichers qui encombraient les trottoirs de monceaux d'oignons blancs, de piments rouges, d'aubergines violettes et de calebasses aux formes bizarres.

Montés sur de superbes andalous à la tête fine et busquée, aux jambes nerveuses, à la croupe massive, les jeunes élégants de la ville passaient au galop, finement gantés, comme s'ils allaient attendre au Retiro le passage de la berline du rêve.

Il était neuf heures du matin lorsque je quittai mon hôtel. Bien que la chaleur fût déjà accablante, je me décidai à faire à pied le trajet qui sépare l'entrée de la rue d'Alcala du lieu des exécutions.

A mesure que je m'approchais de la place de l'*Air-Pur* la foule devenait plus compacte. La circulation fut bientôt presque impossible, ce qui ne faisait qu'augmenter la gaîté des joyeuses filles de Madrid auxquelles des lignards espagnols, aussi galants que les nôtres, pinçaient amoureusement la taille cambrée.

Alors c'étaient des exclamations de fausse colère : « Vaya V. al demonò! » et des éclats de rire sans fin, et des coups d'éventail qui faisaient rouler dans la poussière les casquettes à pompon.

Bientôt, la place du supplice m'apparaissait toute couverte d'une multitude houleuse d'où émergeait le mât blanc de l'échafaud.

Je m'approchai.

Sur un escabeau recouvert d'un voile de couleur de neige brillait, comme une couronne d'acier, la garrotte l'*argolla* que le bourreau allait bientôt assujettir au poteau où devait s'adosser le patient.

Les derniers préparatifs furent assez longs; aussi me fut-il permis d'observer tout à mon aise l'emplacement funèbre où la curiosité m'avait poussé, et d'étudier la physionomie de l'immense foule qui s'y pressait. Comme toujours et comme partout, les femmes étaient les plus nombreuses.

La place des exécutions, située en dehors de la ville, est très élevée, et l'air pur dont on jouit ne peut qu'augmenter les regrets du condamné auquel on vient couper si brusquement la respiration. Les maisons, toutes de pauvre apparence, y sont clairsemées, ce qui permet aux amateurs de paysages classiques de contempler à leur aise les plaines jaunes et brûlées de la Nouvelle-Castille dont les montagnes bleuâtres de Guadarrama sont les horizons.

Le déploiement de forces militaires autour de l'échafaud était considérable. Je ne comptai pas moins de six détachements de divers corps. C'étaient des lanciers aux casques de cuivre à la prussienne, des gendarmes noirs aux buffleteries jaunes et aux parements blancs, des chasseurs bleus, des soldats de ligne, des miquelets aux bérets rouges.

La tenue martiale de ces hommes, presque tous vigoureux et beaux, m'a frappé.

« Mais quelle est donc cette clochette que j'entends tinter de-

puis déjà longtemps? » demandai-je à mon voisin, vieux paysan navarrais, qui, certainement, posa devant Gustave Doré, et qui, tout en mâchant un bout de cigarette éteinte, roulait entre ses doigts maigres et osseux les grains d'un rosaire. « C'est la clochette du quêteur, me répondit-il. Voyez plutôt. »

Je vis en effet s'avancer vers moi, à travers la foule, une sorte de sacristain, à mine chafouine, coiffé d'une calotte rouge et qui portait, pendu à son cou comme un orgue de Barbarie, une caisse verte assez semblable à une gigantesque tirelire et sur laquelle ces mots étaient écrits : *Paz y caritad*. « Mettez-y votre aumône, me dit le vieillard ; elle servira à faire dire des messes pour le repos de l'âme d'Alvarez-Oliva. »

« Volontiers, mon brave. Tenez, voilà dix reales. Faites-en l'aumône pour moi. San Isidore ne m'en saura pas moins gré. »

La façon dont le vieux paysan me regarda est indéfinissable. Puis, au moment où je feignais de me retourner, je vis la pièce blanche se perdre dans les profondeurs de la veste navarraise. Pauvre homme! Il en vivra pendant huit jours. L'Espagnol est sobre. Alvarez Oliva s'en portera-il plus mal? Je ne le crois pas, car, pendant toute sa vie, le vieux paysan priera pour le repos de l'âme du coquin qui lui a valu une si bonne aubaine, et la prière du pauvre va droit à Dieu.

Mais voici qu'un grand mouvement se fait dans la foule. Les soldats serrent leurs rangs et trois hommes se dirigent vers l'échafaud. Un seul y monte : c'est le bourreau. Il est maigre, de petite taille, et peut avoir quarante ans.

En attendant sa victime, il marche fiévreusement, le front bas et les mains derrière le dos.

Entre temps il s'arrête, s'éponge le front, puis regarde l'*argolla* d'un air préoccupé. Ne dirait-on pas qu'il se méfie de la solidité des vertèbres d'Alvarez, et qu'il craint de ne pas gagner sa prime...

La foule, tout à l'heure si bruyante, est devenue silencieuse. Quelques visages de femmes pâlissent et l'on devine qu'une angoisse immense oppresse toutes les poitrines.

Un roulement sourd se fait entendre. C'est la voiture de mort. Elle s'arrête au pied de l'échafaud, et bientôt le condamné franchit péniblement les douze marches de l'escalier funèbre en s'appuyant au bras d'un prêtre. Un autre prêtre marche devant

portant très haut un énorme crucifix, vers lequel le patient cherche à soulever sa tête hébétée par la terreur.

Alvarez Oliva n'a pas encore vingt-cinq ans, et l'on pensait généralement que la sauvage énergie dont il avait fait preuve dans l'exécution de son crime, jointe à sa vigoureuse jeunesse, l'auraient rendu fort devant la mort.

Mais il n'en est rien, et c'est vraiment trop demander à un misérable qui, depuis quarante-huit heures, connaît le sort qui l'attend et voit, au milieu des chants funèbres de la chapelle de la prison, passer devant ses yeux des défilés sans fin de visions sanglantes.

Cette obligation, pour le condamné, d'assister, pendant les deux jours et les deux nuits qui précèdent son exécution, aux séries de messes, de prières, de *De profundis*, chantés pour le repos de son âme, par ses compagnons de détention, me semble atroce, et je retrouve vraiment là les derniers vestiges du farouche mysticisme espagnol dans son inconsciente cruauté.

Debout sur une légère élévation qui domine l'échafaud, je pouvais observer tous les détails de la dernière scène du drame.

Le condamné se remit lui-même machinalement aux mains du bourreau.

Ce dernier le fit asseoir au pied du poteau auquel il le ficela solidement, puis il lui lia les pieds et les mains. Tout cela sans se presser et avec la nonchalance pleine de dignité qui caractérise le fonctionnaire espagnol dans l'exercice de son ministère.

On n'entendait plus un murmure dans la foule. Pendant que l'un des prêtres appuyait le crucifix sur les lèvres du patient, l'autre, penché à son oreille, lui murmurait des paroles de consolation et d'espérance.

Mais la victime n'écoutait plus, son visage inexpressif était d'une pâleur de cire, et ses yeux, qui se promenaient vaguement sur la foule, semblaient déjà brouillés par la mort.

Il eut un tressaillement lorsque le bourreau lui passa le carcan autour du cou et je m'aperçus que sa bouche se contractait.

Un voile blanc jeté sur sa figure vint à temps me cacher ses traits.

Puis l'exécuteur donna deux ou trois tours de vis à l'instrument de mort.

Les vertèbres du cou craquèrent, le corps fut agité par un

long tremblement spasmodique, les bras se retournèrent en dehors les jambes prirent une direction oblique.

Alvarez Oliva était mort.

Les prêtres ôtèrent poliment leurs bonnets carrés, comme pour saluer l'âme au passage, et le bourreau enleva le voile qui recouvrait la tête du cadavre.

Le visage si pâle quelques minutes auparavant était d'un bleu foncé, la langue pendait tuméfiée hors de la bouche et les yeux sanglants avaient jailli de leurs orbites.

La tête était légèrement inclinée sur l'épaule droite et la mitre noire à croix blanche qui la recouvrait semblait prête à tomber.

La foule s'écoula en silence pendant que deux gendarmes se postaient, l'arme au bras, au pied de l'échafaud, où le cadavre devait demeurer exposé jusqu'à huit heures du soir, heure à laquelle la corporation des pleureuses viendrait s'en emparer pour le conduire au cimetière des suppliciés, au milieu d'un concert de lamentations aiguës et prolongées comme le *you*, *you*, *you* des femmes arabes.

Armand Dayot.





IMPLACABLE AMOUR[1]

(*Suite.*)

XV

Les visites que je faisais à Mme Fervental étaient pour moi le moment le plus agréable de la journée. On se montrait très poli, très empressé, presque cordial envers moi, et j'éprouvais un extrême plaisir à me sentir fêté et porté aux nues par ces gens-là. Mme Ada était enchantée de son médecin. Bien qu'elle fût follement amoureuse de son mari — et peut-être justement pour cette raison — il ne lui déplaisait pas qu'un homme eût des attentions pour elle. Je me prêtais à cette petite faiblesse de femme moins pour ma propre satisfaction que dans le but de la distraire et de lui conserver sa bonne humeur.

Et pourtant, lorsque j'étais assis à son chevet et qu'elle me contait toutes ses peines, toutes ses craintes, je ne l'écoutais que d'une oreille distraite. Ma pensée s'attachait à Ellen; je cherchais à deviner où elle était; je croyais l'entendre aller et venir dans les chambres voisines, s'approcher, s'éloigner. Et quand, par hasard, elle arrivait, timide, et échangeait avec moi quelques paroles, en me regardant avec ses beaux yeux où brillaient à la fois tant de reconnaissance, d'humilité, de confiance, un frisson

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin 1897.

me secouait, mon pouls battait plus vite ; j'aurais voulu, chassant toute contrainte, prendre la jeune fille dans mes bras, même en présence de sa sœur et couvrir de baisers son doux visage.

Mais je me contenais. Avant d'avoir guéri Ada, je ne pouvais pas donner la première place à mon amour. Je ne le sentais que trop bien. Aussi, je me taisais. Et le regard pénétrant et expressif d'Ada semblait me dire : « C'est difficile, n'est-ce pas ? » D'ailleurs Ellen ne restait pas longtemps avec nous. Elle avait fort à faire avec la petite Alice qu'on n'avait pas séparée de sa mère ; mais l'enfant était vive, étourdie, tapageuse et fatiguait la malade. Ellen se chargeait alors de l'éloigner, personne ne s'entendant mieux qu'elle à l'amuser.

J'étais parfois très irrité contre cet adorable diablotin. Ada s'en apercevait et, pour me consoler de la privation que m'imposait sa fille, elle amenait adroitement la conversation sur Ellen et me donnait une foule de détails la concernant. Un jour même, elle alla jusqu'à une intéressante confidence.

— Vous aviez quitté Aussée depuis quelques jours, commença-t-elle. Ellen, assise auprès de moi, lisait à haute voix ; elle paraissait tout à sa lecture quand, soudainement, le volume s'échappa de ses mains. Elle était absorbée par d'autres pensées.

— Qu'as-tu donc ? lui demandai-je.

Elle devint rouge comme une pivoine, hésita un instant, puis, au lieu de répondre, me posa cette question : « Crois-tu que le docteur Holtz ait quelque affection pour moi ? J'ai cru le remarquer. Je ne pus m'empêcher de rire : — Tu le devines maintenant ? — Oui, maintenant, répéta-t-elle tout étonnée... Tu sais bien que je comprends difficilement ces sortes de choses. » Et c'est vrai, notre Ellen n'a aucune coquetterie.

— Vous a-t-elle encore parlé de moi ? questionnai-je avidement.

Oui, assez souvent, pour elle du moins. Elle parle si rarement de quelqu'un, des hommes surtout ! Elle est, comment pourrai-je dire ? homophobe peut-être. C'est la plus juste expression. Il faudra donc qu'un homme soit très habile et montre une réelle douceur, une patience inaltérable pour gagner son affection. Elle n'a pas une idée exacte de l'amour de l'homme pour la femme. Elle y a si peu songé jusqu'à présent ! Tout cela lui est complètement étranger. Certainement un homme ne s'en fera jamais

imer s'il n'a pas les plus grands ménagements pour sa timidité e jeune fille.

Je la remerciais en moi-même des aimables et utiles conseils u'elle me prodiguait sans en avoir l'air. Je passai à un autre ujet. Il m'était pénible de feindre devant Ada, d'autant plus u'elle connaissait mes sentiments ; mais je ne voulais pas céder u désir de m'ouvrir à quelqu'un avant d'avoir accompli ma âche. Cette opération, dont le but était pour moi d'une capitale mportance, me troublait déjà plus qu'il n'aurait fallu. Je devais lonc repousser tout ce qui pouvait accroître mon émotion, me listraire de la difficile besogne que j'allais entreprendre.

Tout vient à son heure. Le 5 novembre, jour fixé pour l'opération, arriva bientôt. J'avais passé une bonne nuit et je me sentais, u réveil, en d'excellentes dispositions. Plein de confiance et 'entrain, j'expédiai mon travail ordinaire et, à l'heure convenue, e me trouvai chez les Stradnitz. Tandis que le professeur et sa emme se rendaient auprès d'Ada pour la consoler et la préparer, ue Paul disposait la salle d'opération, je restai seul avec Ellen ans la salle à manger.

— Vous sentez-vous la main bien sûre ? sûre comme d'habiude ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante.

— Absolument sûre. Ne craignez rien. Je suis peut-être maladroit en bien des choses, mais pour tout ce qui touche à mon nétier, je crois pouvoir compter sur moi-même.

— Dieu le veuille ! soupira-t-elle.

Je souris et j'ajoutai en lui prenant la main :

— Voyez par vous-même si je suis calme. Il me semble que ous n'avez pas grande confiance en moi.

Elle hocha la tête.

— Oh ! monsieur le docteur, vous m'avez mal comprise. Je ne ne fie à personne autant qu'à vous ; mais le médecin le plus abile est, comme tous les hommes, sujet à l'erreur.

— Sans doute. Mais ce serait une inqualifiable méchanceté du ort, si justement aujourd'hui je compromettais ma réputation. Et alors vous ne voudriez probablement plus jamais me voir. 'est-ce pas ?

— Ne parlez pas ainsi, quand il s'agit de la vie ou de la mort e ma sœur, répliqua-t-elle sur un ton de reproche.

Je me tus un instant... puis je saisis son autre main et la regardant dans les yeux :

— Qu'est-ce que vous me donnerez si je sauve votre sœur? lui dis-je.

Elle n'essaya pas de se dégager, mais elle devint pâle comme une morte.

— Ce que vous voudrez, monsieur le docteur, répondit-elle très sérieusement.

— C'est beaucoup promettre ! m'écriai-je, tandis qu'une faible rougeur couvrait mes joues. Et si je vous prends au mot ?

— Je tiendrai ma parole. Mais que pouvez-vous exiger de moi? que puis-je vous donner ?

— Je vous le dirai quand le moment sera venu, murmurai-je en laissant tomber ses mains. Maintenant, rendons-nous auprès de votre sœur.

— Oui, soupira-t-elle.

Et elle courut rejoindre ses parents.

Je passai d'abord dans le cabinet du professeur, qu'on avait transformé, pour la circonstance, en salle d'opération ; je mis la dernière main aux préparatifs, je m'assurai du bon fonctionnement de tous les instruments ; puis j'entrai dans la chambre de la malade.

La famille était rassemblée autour du lit. En me voyant, Mme Stradnitz poussa un cri étouffé ; Ada pâlit et saisit la main de son mari, debout auprès d'elle. Ellen se pencha sur sa sœur comme pour la protéger. Je me vis tel qu'un bourreau prêt à s'emparer de sa victime.

— Sortez tous, ordonna le professeur, vous la fatiguez.

Georges déposa un baiser sur les lèvres de sa femme ; il était incapable de dire un mot. Ellen et lui soutinrent Mme Stradnitz, prête à s'évanouir, et tous trois quittèrent la chambre.

— Me permettez-vous de vous porter dans l'autre chambre ? lui demandai-je.

— Oui.

J'enveloppai dans une couverture sa frêle et délicate personne et je la soulevai doucement. Elle m'entourait le cou de ses bras, sa tête brune s'appuyait sur mon épaule.

— J'ai une prière à vous adresser, docteur, me chuchota-t-elle à l'oreille. Vous veillerez à ce que mon mari ne me voie point

pendant l'opération, cela me serait insupportable. Ces quelques mots me laissaient deviner qu'elle ne se faisait aucune illusion sur les sentiments de son mari : s'il la voyait si laide et si misérable, il ne pourrait peut-être jamais dominer le dégoût qu'elle lui aurait inspiré. Elle le connaissait trop bien, élégant, délicat et égoïste ; mais elle l'aimait et ne lui en voulait pas. Elle trouvait tout naturel qu'il pensât ainsi et pas autrement ; qu'il ne lui témoignât pas plus d'affection et qu'il ne montrât pas plus de générosité, de noblesse de cœur. Je la rassurai. — « Nous ne laisserons entrer personne, les portes seront fermées à clef, je vous en donne ma parole d'honneur. »

Ellen m'a raconté plus tard, à diverses reprises, ce qu'elle avait éprouvé pendant cette heure qui devait décider de la vie ou de la mort de sa sœur. Je ne suis point sentimental — ce défaut ne conviendrait d'ailleurs pas à ma profession — mais le récit que me fit Ellen m'a toujours touché... et je vais essayer de le rappeler à mon tour. Peut-être y retrouverai-je encore quelque émotion.

On avait supplié Mme Stradnitz de rester dans sa chambre. Mais elle ne put s'y résigner. Poussée par son inquiétude, elle se mit à parcourir tout l'appartement en se tordant les mains d'angoisse et de douleur. Ellen et son beau-frère se tenaient dans l'antichambre du professeur. Georges, étendu sur un sopha, se bouchait les oreilles pour ne rien entendre. Ellen, appuyée contre la porte, épiait nos pas, nos voix, le roulement des chaises... On endormait sa sœur. Il lui sembla qu'il se passait une éternité avant que le narcotique agît... « Mais ils la tuent, ils la tuent ! gémissait-elle dans une anxiété poignante, en s'éloignant subitement de la porte, puis y retournant ; telle une bête fauve dans sa cage. Georges, entre donc, entre donc ! ils tuent notre pauvre Ada ! Georges secouait la tête sans répondre, les yeux nerveusement fermés, en serrant plus fort les poings sur ses oreilles.

Enfin, le silence s'établit. La patiente était endormie. Puis, nous commençâmes à chuchoter. Je parlais un peu plus haut que mes confrères. « Place-toi ici », m'entendit-elle dire. « Lève, lève donc ; je ne vois rien... Comme ça. C'est bien. » « Maintenant, il tient son scalpel », pensait Ellen. Elle écoutait tremblante, indécise, ne sachant si elle devait s'éloigner ou demeurer, allant et venant dans la chambre, puis regagnant toujours son poste d'observation... La voix tremblante de son frère, un sau

glot de son père... et aussi les gémissements étouffés de sa sœur parvinrent à ses oreilles. « Elle n'est probablement pas bien endormie, pensa-t-elle, elle a conscience des tourments qu'on lui fait endurer; elle souffre indiciblement et elle ne peut pas bouger, elle ne peut pas se défendre... et cet homme, froidement, coupe, arrache, déchire cette tendre et délicate chair de femme, comme un boucher, comme un bourreau...

La jeune fille eût voulu enfoncer la porte, crier, appeler au secours, se précipiter dans la chambre, couvrir sa sœur de son corps et la protéger contre la main du bourreau... Puis elle défaille, tombe à genoux, verse des larmes; à moitié inconsciente, elle ne sait plus si elle attend depuis quelques minutes seulement ou depuis des heures.

Tout à coup, la porte s'ouvre brusquement. C'est son père qui sort en courant et manque de tomber sur elle. Elle se relève, d'un bond, l'interroge du regard, n'ose parler... Il la prend dans ses bras et pleure comme un enfant.

— Elle est sauvée! s'exclame-t-il. Et ta mère? Et Georges?

Ceux-ci arrivent en même temps. Tous pleurent, s'embrassent, parlent à la fois. « Ada est sauvée, elle vivra, elle guérira. » Les larmes d'attendrissement et de joie succèdent enfin à l'angoisse des heures précédentes.

Puis ils pensèrent à moi. Ils voulurent voir le sauveur de l'enfant, de la femme, de la sœur. Ils arrivèrent tous dans la chambre.

J'étais assis auprès d'Ada, avec ma blouse de toile, les manches retroussées, le visage couvert de sueur, les mains et les bras maculés de sang. Je devais avoir un air assez singulier. Mme Strodnitz me prit les mains et les pressa sur ses lèvres sans qu'il me fût possible de l'en empêcher; Georges me remercia avec chaleur; le professeur lui-même se jeta à mon cou et m'embrassa à plusieurs reprises en me félicitant. Ellen seule n'eut pas un mot pour moi. A genoux auprès de sa sœur qui revenait lentement à elle, en ouvrant de grands yeux égarés, elle couvrait de baisers et de larmes ses mains pâles et décharnées. Pour me soustraire à toute nouvelle effusion, je demandai à Paul où je pourrais procéder à ma toilette.

— Viens avec moi, me répondit-il, tu trouveras tout ce qui t'est nécessaire dans ma chambre à coucher.

Tout en me lavant le visage et les mains, je lui dis:

— Vous n'avez pas besoin de moi pour le moment. Je vais aller voir mes malades. Je reviendrai ce soir ; mais je t'en prie, tâche de m'épargner de nouveaux remerciements. Tu sais que je n'aime pas les larmes, les scènes d'émotion et toutes ces comédies.

Paul sourit et me promit d'y mettre ordre.

— Il ne faut pas non plus qu'Ellen te remercie? ajouta-t-il avec une singulière expression de visage. Elle ne l'a pas encore fait jusqu'à présent. Elle n'a point osé s'approcher de toi et s'est contentée de te regarder avec une craintive admiration.

— Pourquoi me dis-tu cela? répartis-je en m'essuyant les mains. Je ne me soucie pas de remerciements après coup. Tu peux l'en informer, si tu veux. Et maintenant, montre-moi une sortie par où je puisse m'échapper.

— Ne veux-tu pas déjeuner avec nous?

— Pas le moins du monde. Telle fut ma réponse qui, je l'avoue, manquait un peu d'amabilité. Si j'en ai le temps, je me reposerai quelques heures. Les tiens ont d'ailleurs besoin de tranquillité pour se remettre de leur émotion. A ce soir, au revoir!

Quand je revins assez tard dans la soirée, Ada avait la fièvre se plaignait, souffrait. Tous les membres de la famille l'entouraient. Personne ne voulait se retirer. Je dus intervenir énergiquement. « Vous ne pouvez que nous gêner ici et fatiguer la malade. Il suffira que Paul et moi, nous la veillions. Je vous conseille à tous d'aller vous coucher. »

Une partie de la nuit s'écoula tranquillement ; mais, vers deux heures du matin, il me sembla qu'on frappait discrètement à la porte. « Au diable l'importun ! » pensai-je sans me déranger. On frappa une deuxième fois. « Il faudra probablement que je me fâche pour avoir la paix », murmurai-je, et je m'approchai de la porte que j'entrebâillai : « Qui est là? » grommelai-je d'un ton irrité. Mais je me repris bien vite : « Comment? C'est vous ? » ajoutai-je d'une voix beaucoup plus douce. Ellen était là, devant moi, vêtue d'un simple peignoir, les cheveux à moitié déroulés.

— Que désirez-vous, mademoiselle?

— Je viens vous remplacer, vous et Paul, dit-elle timidement. Vous irez vous reposer un peu.

— Entrez donc, murmurai-je en lui prenant la main et en l'attirant légèrement ; mais faites bien attention ; votre sœur vient justement de s'assoupir.

Elle osait à peine marcher.

— Si Ada dort, elle peut se passer un instant de vos services, répliqua-t-elle tout bas, en me regardant d'un air suppliant ; vous devez être fatigué... et vous avez demain votre travail habituel. Et toi aussi, Paul, tu essaieras de dormir. Si Ada s'éveille, je t'appellerai.

— Ellen a raison, approuva Paul, je tombe de sommeil. Viens, collègue, suivons son conseil. Je te cède ma chambre...

— Merci, interrompis-je, il y a, je crois, un divan dans la salle à manger, je m'étendrai un instant en fumant un cigare, car je n'ai nullement envie de dormir.

— Tiens, voilà des cigares et des cigarettes. Tu prendras aussi un verre de cognac, ou bien du café, du thé ?

— Je préfère du cognac, quoique j'en ai bu beaucoup déjà. Si tu peux aussi me donner un oreiller et une couverture, je serai là mieux qu'un roi.

Après m'avoir apporté ces objets, Paul me quitta et gagna son lit. Je m'étendis sur le divan et me mis à boire et à fumer. Je ne voulais pas dormir, mais mes yeux se fermaient malgré moi. J'avais trop présumé de mes forces. J'étais épuisé. Je jetai ma cigarette et je m'endormis.

Combien de temps ai-je reposé ? Je ne saurais le dire. Tout à coup au milieu de mon sommeil, je crus sentir le léger et discret frôlement d'une main de femme. Je m'éveillai en sursaut.

— Mon Dieu ! qu'ai-je fait ? entendis-je murmurer.

J'écarquillai les yeux : Ellen ! au milieu de la nuit. Nous étions seuls ; elle restait là devant moi, près de mon lit, dans ce négligé intime qu'aucun homme avant moi n'avait vu. On eût pu nous croire mari et femme. Qu'elle était belle ainsi ! Combien j'admirais ces formes élégantes et superbes, ce sein qui se gonflait et s'abaissait librement, sous la respiration, ce visage pâli par la veille !

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ? lui demandai-je sans être complètement revenu de mon étonnement.

— Ada est éveillée, me répondit-elle, aussi troublée que moi. Mais... je... ne voulais pas vous déranger, vous dormiez si bien ! Seulement, votre couverture était tombée et je craignais que vous n'eussiez froid... et j'ai essayé de la relever et de l'étendre sur vous ; c'est ainsi que j'ai interrompu votre sommeil. J'en suis bien contrariée. Je vous en prie, recouchez-vous ; je vais chercher Paul.

Je m'étais remis à peu près, assez du moins pour me rendre compte que l'heure avait sonné. Je ne pouvais ni ne voulais me taire plus longtemps. Mon devoir était accompli : j'avais enfin le droit de penser à mon amour.

— Venez auprès de moi, lui dis-je en lui saisissant les poignets et en l'attirant si fortement à moi, qu'elle perdit l'équilibre, trébucha et tomba assise sur mes genoux.

Elle fut tellement effrayée par la tournure si inattendue que prenaient les choses, qu'elle ne prononça pas un mot et ne chercha pas à se dégager. Elle laissa tomber ses bras, me regarda de ses grands yeux inquiets et rêveurs, ses lèvres s'ouvrirent comme pour appeler au secours.

— Tu sais que je t'aime ? m'exclamai-je. Ou bien ne le sais-tu pas encore ?

En s'entendant tutoyer, elle eut un redoublement de frayeur. Elle tenta de fuir.

— Reste, lui criai-je si impérieusement qu'elle redevint toute tremblante. Et réponds-moi. Sais-tu que je t'aime ?

— Oui, Ada me l'a dit.

— Eh bien, si tu le sais, réponds-moi maintenant : quels sont tes sentiments à mon égard ? M'aimes-tu aussi, toi !

— Oui, murmura-t-elle tout bas.

— Oui, répétai-je, mais comprends-tu ce que j'entends par ce mot ? Sais-tu que je t'aime comme un insensé ? Veux-tu enfin que je devienne ton mari ?

Elle bégaya encore une fois :

— Oui.

Plus tard, en me rappelant cette scène, je me suis souvent demandé si cette enfant avait pu se rendre un compte exact de l'importance que j'attachais à son « oui ». Je crois que non, car elle ignorait l'amour. J'étais pour elle une sorte de héros, le sauveur de sa sœur bien-aimée ; elle me voyait avec l'auréole de la gloire d'autant plus facilement que les siens aussi m'estimaient, m'adoraient presque ; son père et sa sœur surtout qui avait une grande influence sur elle pouvaient bien l'avoir circonvenue. Le souvenir de son enfantine passion parlait aussi en ma faveur. Et puis, elle me chérissait un peu comme une amie infiniment reconnaissante. Tous ces sentiments réunis lui ont donné l'illusion de *l'amour*. Peut-être aussi subit-elle l'influence de mon

énergique volonté. Je *voulais* son amour, je le désirais si ardemment que sa volonté, plus faible, succomba...

Elle avait sûrement le très sincère désir de m'aimer. J'étais, sans aucun doute, le premier homme qui eût fait sur elle une impression réellement profonde.

Tant de choses la liaient à moi, tant d'arguments plaidaient ma cause, qu'Ellen si bonne, si timide, s'abandonnait, se disant, bien à tort, que ce serait une monstrueuse ingratitude de ne pas exaucer ma prière.

— Que crains-tu donc ? lui dis-je d'un ton plus doux.

Elle tremblait si fort que tout mon corps en était secoué.

— Regarde-moi dans les yeux. As-tu peur de moi ?

Elle obéit. Son angoisse me fit presque pitié.

— As-tu peur de mon amour ? Me suis-je montré trop violent en t'interrogeant brusquement ? continuai-je en entourant son épaule de mon bras. Alors pardonne-moi, Ellen. Tu ne sais pas combien de tourments m'a causés mon amour. J'ai enduré un vrai martyre.

— J'en suis peinée, répondit-elle tout bas. Mais je n'y puis rien.

— Non tu n'y peux rien. D'ailleurs, c'est passé. Puisque tu m'aimes, tout est réparé. Dis-moi, Ellen, tu n'as aimé personne avant moi ? L'idée que ton cœur a pu appartenir à un autre me serait terrible, insupportable.

— Non, murmura-t-elle en hochant la tête.

— Personne ?

— Personne, je le jure !

— Je te crois sans serment. On ne peut pas mentir avec ces yeux-là. Et tu n'as non plus embrassé personne ?

— Embrassé un homme ? demanda-t-elle innocemment. Non.

— Veux-tu m'embrasser ?

Instinctivement elle se rejeta en arrière, mais je la tenais ferme.

— Veux-tu m'embrasser ? répétai-je plus vivement. Rien qu'une fois, une seule fois, Ellen.

Elle ne répondit pas. Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses yeux se fermèrent... une secousse agita son corps quand ma bouche toucha ses lèvres. C'était bien le premier baiser qu'elle reçût, tout le prouvait : ce frémissement de tout son être, les battements violents de son cœur, cette pauvre bouche

ui se dérobait et que l'émotion et les larmes contenues faisaient rembler nerveusement, ces grands yeux inquiets qu'elle avait los pour qu'ils ne fussent point témoins de mon baiser.

Elle reposait maintenant, silencieuse, sur mon cœur. Déjà, ubliant ma promesse, j'allais l'embrasser une seconde fois : nais d'un léger mouvement, elle m'en empêcha et se cacha le isage.

— Allons, calme-toi, repris-je pour la consoler. Je ne te tournenterai plus. Mais est-ce vraiment si effrayant ?

Elle hocha la tête et éclata en sanglots. Je la laissai pleurer in instant tandis que je caressais doucement sa brune chevelure. La virginité de ses lèvres était perdue : de là, sans doute, ses armes.

— Que veux-tu que je fasse à présent ? lui dis-je. Dois-je te quitter ? Ne désires-tu pas rester seule ?

— Ada attend, répondit-elle.

— Oh ! c'est vrai, je l'avais oublié. Je cours près d'elle. Et toi, na chérie, où vas-tu ?

Elle se dégagea et passa sa main sur ses yeux et sur son isage éploré. Je me levai aussi.

— Allons, que vas-tu faire ? insistai-je.

— Je veux être seule, me retirer dans ma chambre, soupira-elle si bas que j'eus peine à l'entendre.

— Bien, ma chérie. Puis-je revenir dans la journée pour te lemander en mariage à ton père ?

Elle fit « oui » de la tête et s'approcha de la porte pour sortir. le me précipitai et l'attirai de nouveau dans mes bras.

— Pourquoi ne me dis-tu pas adieu ? On ne se sépare pas insi sans un mot, sans un signe affectueux.

Elle me tendit la main.

— Dis-moi une fois *tu*, ajoutai-je tendrement. Rien qu'une ois. Dis aussi mon nom, veux-tu ? Elle paraissait si consternée et si malheureuse que j'eus de nouveau pitié d'elle.

— C'est donc bien difficile ?

— Oui, avoua-t-elle, le cœur gros, prête à pleurer.

— Alors je n'insiste pas et je prendrai patience. Mais ne fais pas une mine si désolée. C'est une simple prière que je t'ai adressée. Tu sais d'ailleurs comment je me nomme, n'est-ce pas ? Ou bien, peut-être aurais-tu, toi, si rêveuse, oublié mon nom ?

— Non, je ne l'ai pas oublié.

— Eh bien, quel est-il ? Prouve-moi que tu le connais.

— Eugène, murmura-t-elle.

— Voudras-tu dorénavant m'appeler par mon nom ?

— Oui, monsieur.

Je partis d'un éclat de rire. Elle sentit elle-même l'imprévu comique de cette réponse, car elle rougit et s'enfuit précipitamment.

XVI

Je ne sais pourquoi la démarche que je devais faire auprès de M. Stradnitz me semblait si ennuyeuse... et pourtant si, je le sais ; malgré mon amour pour Ellen, mon vif désir de l'épouser, les visites, les présentations, les invitations, bref, les ennuis de toute sorte que le mariage nécessite m'étaient odieux. J'avais souvent aimé précédemment, mais alors, pas de cérémonies : « Je t'aime, m'aimes-tu ? — Oui. » C'était chose arrangée, sans autres fiançailles. Et l'union suivait de près. Mais dans le cas présent, il était imposible d'agir de même.

Pour me débarrasser aussi vite que possible de la plus indispensable de ces formalités, je me rendis le jour même chez M. Stradnitz, vêtu comme d'habitude. Il me semblait trop ridicule de sacrifier aux sottes lois de l'usage. Mon cœur ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire. Ne savais-je pas qu'on me donnerait sûrement la jeune fille et même avec plaisir ? Trois hommes dans la famille qui menaient la vie à grandes guides, des revenus très réduits, peut-être même des dettes : tel était le bilan de la maison Stradnitz. Un prétendant comme moi, un homme connu, jouissant déjà d'une belle situation, en passe de devenir rapidement célèbre, n'avait à craindre aucun refus. J'étais même persuadé qu'on voyait mes sentiments de très bon œil et qu'on attendait avec impatience la démarche décisive. Pourquoi dans ces conditions, le cœur m'aurait-t-il battu ?

Le professeur m'accueillit avec une cordiale amabilité. A son air cependant, je ne pus deviner si Ellen s'était confiée à lui ou non. Mais elle ne devait pas l'avoir fait, elle m'avait laissé le soin de tout dire.

— Qu'est-ce qui vous amène auprès de moi ? me demanda-t-il. Auriez-vous des craintes au sujet d'Ada ?



... Ses doigts délicats glissèrent doucement dans ma chevelure. (Page 98.)

Je le rassurai : Ada allait aussi bien que possible. Ce renseignement donné, je toussai légèrement, croisai la jambe droite sur la gauche et j'eus l'air de fixer attentivement le bout de ma bottine. Puis je commençai :

— Voici pourquoi je viens, monsieur. Vous savez que je suis un ignorant dans l'art de dissimuler. Et, après un silence : J'aime Ellen, je vous prie de m'accorder sa main, repris-je.

Le professeur parut très surpris. Il ne comptait pas, sans doute, sur une si prompte décision.

— Il faut, avant de vous répondre, que je connaisse les sentiments d'Ellen, remarqua-t-il. Ou bien... est-elle avertie ?

— Naturellement, c'est bien elle que cela touche le plus. C'est à elle que je me suis adressé d'abord.

— Elle ne m'en a pas prévenu. Quelle singulière enfant ! Elle n'en a même pas parlé à sa sœur, sûrement, car Ada n'aurait pu garder le secret.

Il se leva et me serra chaleureusement la main. J'avais aussi quitté mon siège.

— Vous savez d'avance, mon jeune et cher ami, ce que je vous répondrai, reprit-il d'une voix légèrement émue. Je n'eusse jamais trouvé un gendre qui pût m'être plus agréable ; je suis très fier que ma fille vous plaise, heureux qu'elle vous choisisse. — *Et cætera* pensai-je. — Mais je dois vous avertir, continua-t-il d'un ton embarrassé, que je ne donnerai pas à mon Ellen une dot bien considérable. L'éducation de mon fils et l'établissement de ma fille aînée m'ont coûté beaucoup d'argent, plus que vous ne le supposeriez ; aussi m'est-il impossible de...

Je l'interrompis. Ce qu'il me disait ne m'étonnait pas et ne me touchait nullement d'ailleurs.

— Je vous en prie, laissons de côté cette question, répliquai-je. Veuillez examiner ce carnet, vous y verrez le chiffre de mes revenus de l'année dernière et de ceux que je puis espérer dans l'avenir. Je pense qu'ils suffiront à couvrir les frais de l'installation et de l'entretien de notre ménage sans que votre concours nous soit nécessaire, et sans qu'Ellen ait à vivre autrement qu'elle ne l'a fait à la maison paternelle.

Il refusa d'abord de parcourir le carnet ; mais j'insistai. Il y jeta un rapide coup d'œil et parut enchanté.

— Mon Ellen a bien choisi à tous les points de vue, conclut-il avec un sourire en me le rendant. Je vous remercie, cher docteur.

Vous passerez la soirée avec nous, j'espère? Tout notre monde sera là. J'aurai l'honneur et le plaisir de vous présenter à toute la famille comme le fiancé d'Ellen.

Je dus faire une vilaine grimace à ces mots de « famille » et de « fiancé ». Toutefois je m'inclinai en signe d'acquiescement.

— C'est moi qui aurai tout l'honneur, répondis-je sur un ton où perçait une pointe d'ironie.

Quel agrément pour moi, en effet, de me retrouver avec toute cette compagnie. Et cet agrément devait m'échoir tous les jours ! C'est sûrement le diable qui a inventé cette maudite période d'attente qui sépare les fiançailles du mariage.

— Allons maintenant auprès de ma femme, dit le professeur en me prenant le bras.

Nous entrâmes dans la chambre de la malade. Dès le premier mot, Mme Stradnitz comprit de quoi il s'agissait et se mit à pleurer. Ada aussi avait les yeux gros de larmes. M. Stradnitz vit que ces attendrissements m'impatientaient et s'empressa de mettre fin à la scène. Il pria sa femme, à voix basse, d'ordonner pour le soir un dîner de circonstance.

— Mais c'est impossible pour ce soir ! répondit-elle. Un dîner ne s'improvise pas en un clin d'œil. Le temps nous manque absolument.

— Eh bien, tu en chargeras le Grand-Hôtel, repartit le professeur. Viens avec moi, nous allons dresser le menu.

Ils sortirent. Je m'assis auprès d'Ada.

— Où est Ellen ? lui demandai-je.

— Elle fait sa toilette. C'est moi qui l'en ai priée. Il faut qu'une jeune fille soit bien jolie le jour de ses fiançailles. Elle m'a tout raconté pendant que vous parliez avec mon père.

Elle soupira doucement en me prenant la main.

— Je suis toute troublée de ce qui arrive, continua-t-elle, et pourtant je le prévoyais depuis longtemps et je le désirais bien vivement... mais...

Elle se tut. Je la regardai, péniblement ému.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, répondit-elle tristement. Mais avez-vous bien réfléchi ? C'est un engagement si sérieux !... Quand je songe à toutes les illusions que j'avais en me mariant et que j'ai perdues depuis ! Quand je songe à toutes mes déceptions !

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle poursuivit :

— Aime-t-on son mari, on est harcelé de soucis et de craintes continuelles. Ne l'aime-t-on pas, c'est cent fois pis encore. Et puis, tout ce que les femmes souffrent par le mariage !

Autrefois j'étais saine et bien portante ; aujourd'hui, me voilà faible et misérable, et je n'ai pas le droit de me plaindre si mon mari préfère, à la mienne, la société d'autres personnes.

J'essayai de la consoler :

— Heureusement vous êtes sauvée à présent et les forces vous reviendront bientôt. Ayez patience. Dans quelque temps, tout ira bien.

Elle hocha la tête d'un air de doute.

— Ne vous laissez pas affecter par mes idées noires, reprit-elle en me tendant de nouveau la main. Je suis une malade ; mais, vous et Ellen, vous êtes tous deux pleins de force et de santé, et vous vous aimez. Vous pouvez donc regarder l'avenir en face, hardiment, avec espoir. Je me réjouis d'avance du bonheur de ma chère Ellen et je prie Dieu que l'avenir soit aussi beau que le fait espérer le présent. Vous l'aimez beaucoup, je le sais. Et l'amour du mari est la meilleure et la plus sûre garantie de notre bonheur. Nous autres femmes, nous avons besoin d'amour, de beaucoup d'amour. Nous n'en pouvons jamais trop avoir.

— Personne ne peut être plus amoureux d'une femme que je le suis d'Ellen, protestai-je.

— Il y a longtemps que je l'ai remarqué, quoique je n'en aie rien dit. Mais permettez-moi de vous donner un conseil en amie. Vous connaissez ma sœur, mais je la connais beaucoup mieux encore. Pour avoir en elle, un jour, une femme aimante et dévouée, soyez très bon, très patient. Elle se laisse facilement intimider, son trouble est tel pour les moindres choses, qu'elle ne peut rien tirer d'elle-même, qu'elle perd presque la tête. Et puis elle a tant de peine à s'habituer à une nouvelle situation ! Dans un an peut-être, elle comprendra qu'elle est votre fiancée et qu'elle doit vous appartenir.

Je tressaillis.

— Cela ne durera probablement pas aussi longtemps ! m'écriai-je. Je n'aurais pas le courage d'attendre une année. J'espère que nous serons mariés dans quelques mois au plus tard.

— C'est possible. Mais elle n'aura certainement pas encore compris sa véritable mission et s'étonnera d'être « votre

femme ». Vous ne la changerez pas. Et si vous la brusquez, si vous manquez de patience, un avenir gros d'orages se prépare pour vous.

Je ne pus répondre. Mille pensées désagréables me hantaient l'esprit.

— Allons donc ! repris-je au bout d'un instant. J'en viendrai bien à bout.

— Sans doute, sans doute, vous en viendrez à bout, mais je voudrais que ce fût par la douceur.

— Et non par la sévérité ou par la violence, ajoutai-je agacé. Que pensez-vous donc de moi ?

— Tout ce qu'on peut imaginer de plus flatteur, répondit-elle vivement. Mais vous êtes un homme. Et tous les hommes, même les plus parfaits, sont des tyrans.

— M'avez-vous jamais vu tel ? répliquai-je. D'ailleurs, que savez-vous de moi, de mon passé ?

— Oh ! plus que vous ne croyez, toute votre vie.

— Oh ! Je mordillais ma moustache, un peu impatienté. Et votre sœur aussi ?

— Et ma sœur aussi.

« Alors elles connaissent la conduite de ma mère, me dis-je, ma naissance illégitime et toute la boue dans laquelle j'ai pataugé avant de devenir « moi-même ». Cela expliquait les craintes d'Ada au sujet de l'avenir de sa sœur, cet appel pressant à la bonté, à la douceur, à la modération. Elle craignait que, malgré mon bonnet de docteur, je ne fusse resté le rustre d'autrefois, et elle tremblait pour la petite patricienne, sa sœur, qui allait se trouver à la discrétion d'un manant. » Contrarié, irrité, je regardais devant moi, les yeux hagards. « Ils sont tous de maudits aristocrates », pensai-je.

Aujourd'hui, je suis convaincu que j'ai été alors injuste envers Ada, que l'idée de mon passé ne jouait aucun rôle dans ses inquiétudes. Mais un homme qui porte une plaie morale est toujours très susceptible. Il voit en tout, même dans les propos les plus insignifiants, une allusion blessante à la tache de sa vie. J'avais tant souffert par ma naissance et ma pauvreté, j'avais tant subi d'outrages et d'injustices que j'étais devenu méfiant. A qui la faute ? A moi ou à cette ignoble société qui m'infligeait, comme une flétrissure, la tare de mon origine et de ma pauvreté ?

Ada remarqua ma mauvaise humeur qu'elle ne comprit proba-

blement pas, et elle s'apprêtait à m'interroger sur ce point quand Paul et Georges entrèrent dans la chambre.

Tous deux me tendirent la main et exprimèrent leur joie de l'heureux événement qui se préparait. Paul ajouta qu'il félicitait sa sœur ; puis nous parlâmes d'autre chose, à mon grand soulagement.

A neuf heures, on vint enfin nous avertir que le dîner était servi. Nous prîmes congé d'Ada qui avait besoin de repos et nous passâmes dans la salle à manger. Ellen se tenait devant la table brillamment éclairée et couverte de fleurs. Elle paraissait si confuse et si embarrassée qu'elle ne s'approcha pas de moi et oublia même de répondre à mon salut. Elle rougissait et pâlissait tour à tour sous les regards qui l'observaient.

Elle portait une robe jonquille unie et ajustée, dont la simplicité faisait ressortir l'idéale beauté de son corps. Une rose rouge à demi épanouie était fixée à son corsage et semblait refléter l'incarnat de ses joues. Elle était ravissante. Désarmé par tant de charmes, j'oubliai à la fois mon origine et mes rancunes contre la société, j'oubliai toutes les contrariétés de la journée et je m'avançai vers elle.

— Pourquoi te laisser tant désirer ? lui demandai-je en lui baisant la main.

— J'étais occupée, j'aidais maman, répondit-elle.

En même temps, elle détacha la fleur de son corsage et me l'offrit.

— Comment allait Ada quand vous l'avez quittée ? me dit-elle.

— Très bien, elle dort.

— Alors je vais envoyer la bonne auprès d'elle, n'est-ce pas ? Il ne faut pas la laisser seule.

— Reste donc ici, ma chérie ; si ta sœur a besoin de quelque chose, elle sonnera. Occupe-toi de moi aujourd'hui, ne pense pas toujours à ta famille.

J'avais parlé un peu vivement peut-être. Ellen tressaillit, releva la tête et me fixa. Ses yeux exprimaient une certaine surprise.

— Eh oui ! c'est comme cela, repris-je un peu impatienté. Pourquoi as-tu l'air si étonnée ? N'est-ce pas naturel que je t'adresse cette prière ?

Sans répondre, elle m'aida à assujettir la rose à ma boutonnière.

Je la remerciai et je lui baisai de nouveau la main. Elle sourit.

— Je voudrais vous demander quelque chose, monsieur le docteur.

Elle se mordit aussitôt les lèvres et me jeta un regard craintif. Je gardai mon sérieux.

— Eh bien ? questionnai-je en respirant la fleur.

— Je vous prie d'être indulgent pour moi, continua-t-elle. Ses lèvres tremblaient. Laissez-moi le temps de m'habituer à tout.

— Pourquoi cette idée ? Qu'est-ce que j'exige ? Est-ce que je me plains quand tu me parles comme au premier venu ? Faut-il te dire encore « vous » et « mademoiselle ».

— Vous devez bien comprendre pourtant que...

— Ah ! pardieu ! oui, je comprends, l'interrompis-je. Allons à table, on nous attend.

Elle se laissa conduire à sa place sans ajouter une parole et ne dit pas un mot de tout le repas. Personne ne parut le remarquer. On était, du reste, habitué à son silence... Le service traînait en longueur ; par égard pour la malade, on s'entretenait à voix basse, chacun était fatigué de la nuit précédente. La conversation languissait.

A la fin du repas, cependant, quand le champagne moussa dans les verres, un peu d'animation secoua la somnolente compagnie.

Ada, qui s'était réveillée, voulut boire à la santé et au bonheur de sa sœur. Toute la famille se rendit auprès de son lit. Ada but à l'affection qui devait désormais m'unir à tous les parents d'Ellen. Ce fut une nouvelle cause d'émotion pour Mme Stradnitz. Elle se jeta au cou de son « cher fils » — car elle me nommait déjà ainsi — et se mit à pleurer. Je l'embrassai et me dégageai dès que je pus le faire sans impolitesse. J'embrassai aussi Ada que la fièvre agitait et qui semblait de fort joyeuse humeur. Elle riait, me lançait des gouttes de champagne à la figure et usait outre mesure de son nouveau droit de me tutoyer et de m'appeler par mon prénom. Son mari souriait et nous regardait d'un œil indulgent. Il passa au salon pour fumer un cigare. Paul le suivit.

— Ne voudrais-tu pas fumer aussi, Eugène ? me dit le professeur.

— Bien volontiers, lui répondis-je.

— Il y a des cigares à la salle à manger. Ellen, accompagne ton fiancé, tu lui montreras mes provisions et tu lui offriras un verre de cognac.

J'ignore si ma fiancée souhaitait un tête-à-tête avec moi. Mais, en enfant obéissante, elle se conforma immédiatement au désir de son père. Elle se leva vivement, prit mon bras et nous quittâmes la chambre d'Ada. M. Stradnitz ferma la porte derrière nous.

— Que faut-il apporter, des cigares ou des cigarettes ? demanda-t-elle, visiblement satisfaite d'avoir évité sans ostentation de me tutoyer... Et quelle liqueur ? ajouta-t-elle.

Je choisis une cigarette et un verre de cognac. Tout en fumant, j'allai m'appuyer auprès d'Ellen, contre la grande table placée au milieu de la salle. Nous nous trouvions en face d'une grande glace qui nous renvoyait notre image de la tête aux pieds. J'y jetai les yeux, d'abord par hasard et sans penser à rien, puis avec un intérêt subit qui se transforma peu à peu en pénible malaise.

Un épisode de ma vie d'étudiant me revenait en mémoire tout à coup. Un de mes amis était venu me voir. Étendu sur mon vieux sopha, il m'examinait, tandis que je me rasais devant un miroir éborgné. A un certain moment, j'éclatai de rire.

— Qu'as-tu donc ? me demanda-t-il.

— Je ris en voyant ma tête. Ne trouves-tu pas que je ressemble à un singe ?

— A un singe, non ; mais à un criminel, répliqua-t-il.

— Comment cela ?

— Tu as le front très bas et couvert, dit-il. Tes yeux ont une expression singulière. Quand tu fixes longtemps quelque chose, ainsi que tu le faisais tout à l'heure, ton regard devient terne et morne comme celui d'une bête de somme, avec cette différence toutefois qu'il lui manque la calme résignation qu'exprime l'œil de l'animal. Ta bouche est belle, bien formée, mais trop grande et dénote une extrême sensualité. La coupe de ton nez et la forme de ton menton indiquent l'entêtement, la brutalité, la cruauté même.

— Assez ! assez ! l'interrompis-je avec un sourire contrarié.

— C'est la vérité, reprit-il tranquillement. Chez toi, les parties nobles du visage s'effacent ; celles qui expriment les passions au contraire, le nez, la bouche, le menton, s'accusent fortement. Ces remarques ont été faites, tu le sais, sur le visage d'un grand nombre de malfaiteurs. D'ailleurs plus je te considère, plus tu me rappelles un assassin que j'ai vu il y a quelques années. Tu

s le même front volontaire et vulgaire, le même regard sombre ; a parole, tu pourrais être son cousin.

— Merci du compliment, grommelai-je.

Au fond je reconnaissais la justesse de ses observations.

— Tu n'es point pour cela un méchant homme, ajouta-t-il et ême, par certains côtés, l'expression de ta figure est intéresante. Tu plairas à bien des femmes.

Or le souvenir de cette conversation, qui datait de bien des nées, me traversa l'esprit. Je scrutai d'un œil fixe ce visage naclé, aux mâchoires proéminentes, semblable au masque raagé d'un ouvrier de fabrique, ce regard farouche, cette carrure uissante, ce grand corps maigre, ces longs bras, ces mains rossières. Tout cela convenait-il à la gracieuse jeune fille evenue ma fiancée ? Toujours appuyé à la table, les mains nfoncées dans les poches, je frappais machinalement le pied 'une chaise avec la pointe de ma bottine. Ma cigarette éteinte endait à mes lèvres... Dans cette singulière tenue, j'avais l'air on point d'un criminel — comment l'avouerais-je ? — mais sûreent d'un vulgaire manœuvre, d'un vrai prolétaire...

Le miroir m'avertit qu'Ellen m'observait aussi dans la glace. t je la vis tressaillir. Remarquait-elle aussi, cette délicate fille patriciens, la différence criante qui existait entre elle et le lébéien ? Avec sa nature raffinée, ne tremblait-elle pas à l'idée 'appartenir à cet homme, de lui appartenir corps et âme ?

Une fureur indescriptible mêlée d'angoisse m'envahit. Ellen 'était pas encore mienne. Elle pouvait encore m'échapper. Il ie sembla que cela serait, qu'à l'instant même, c'était chose ccomplie. Tout mon être se révolta à cette idée. J'avais des roits sur elle, je les ferais valoir, je ne lui laisserais pas le emps de réfléchir. Puisqu'elle avait dit « oui », c'était « oui ». lle devait savoir que je n'abandonnerais aucun de mes droits.

Je jetai ma cigarette dans le cendrier et je m'approchai 'Ellen, je saisis sa tête dans mes mains et la baisai sur les èvres ; je la baisai avec un désir furieux, une fois, deux fois, dix ois, vingt fois... Que sais-je ?

Elle restait comme pétrifiée sous cette pluie de chauds et frémissants baisers qui s'abattaient sur sa bouche et lui coupaient a respiration. Elle étouffait, à moitié morte d'effroi... Enfin, je essai mes caresses et je vis son visage pâle et altéré par la eur... J'aurais voulu l'embrasser encore, la serrer sur mon cœur

à la faire crier, et cependant son angoisse me touchait. Le désir et la pitié se combattaient en moi. Dans l'inconscience de la passion, je savais à peine où j'en étais... Je me jetai à ses pieds.

— Ellen! criai-je en l'entourant de mes bras et en appuyant ma tête sur son sein. Ellen!

Dans son anxiété, elle ne trouvait pas un mot à dire et n'osait se permettre un mouvement. Peut-être eût-elle, en ce moment pour la première fois, l'idée de ce qu'est véritablement l'amour de l'homme pour la femme, et devina-t-elle le désir!

— Sois bonne, Ellen, suppliai-je d'une voix étranglée en me cachant le visage dans les plis de sa robe. Je t'aime tant! Quand nous marierons-nous, Ellen. Dis-moi, quand?

Elle ne répondit pas tout d'abord: « Lève-toi, je t'en prie, balbutia-t-elle enfin. Le mot « toi » vint facilement et, je pense, inconsciemment sur ses lèvres, tant elle était troublée. Si tu m'aimes un peu...

— Un peu! répétai-je avec passion.

J'écoutais sa respiration haletante. Ses doigts délicats glissèrent doucement sur ma chevelure.

— Que dois-je faire, Eugène? me dit-elle.

En l'entendant m'appeler par mon nom, je levai les yeux.

— Dis-moi ce que tu désires, ajouta-t-elle en continuant de caresser mes cheveux. Je ne peux pourtant pas t'épouser de suite?

— Non certes, tu ne peux pas m'épouser tout de suite, grâce à nos excellentes lois et convenances sociales, repartis-je amèrement, quoique un peu troublé par le doux son de sa voix, son tutoiement et le délicieux contact de sa main. Je t'en fais juge, l'état de fiancé n'est-il pas insupportable?

— Pourquoi donc?

— Pourquoi. Cette tentation continuelle, ces demi-concessions, cette demi-intimité et, en même temps, ces limites rigoureuses qu'il faut bien se garder de franchir, tout cela n'est-il pas ennuyeux, énervant? Nous nous aimons, nous sommes décidés à nous marier; pourquoi alors n'ai-je pas le droit de t'emmener immédiatement chez moi? Pourquoi dois-je te dire poliment et cérémonieusement « bonne nuit » et m'en aller en te laissant ici? N'est-ce pas insensé?

Elle secoua la tête. Elle ne comprenait pas.

— Je te connais si peu, et depuis si peu de temps, balbutia-t-elle tout bas.

— Eh bien! m'écriai-je en la serrant plus fort, dans cet état
ue je hais, tu ne me connaîtras jamais tel que je suis, tu ne me
onnaîtrais pas encore parfaitement si nos fiançailles duraient
ne éternité. Ces délais m'impatientent, me surexcitent; je ne
uis plus moi-même; je te donnerai de mon caractère une idée
ausse, et, au lieu de t'attacher à moi chaque jour davantage, tu
'en éloigneras de plus en plus. Je t'en prie, Ellen, abrège cette
ruelle attente autant qu'il est en ton pouvoir.

— J'en parlerai à mes parents.

— Non pas! Tes parents approuveront ce que tu décideras. Il
aut que tu aies, toi, le désir de devenir mienne. Pense un peu
u supplice que j'endure à ne te voir que deux ou trois heures
ar jour, privé de toi tout le reste du temps! Combien d'heures,
uelle somme de bonheur sont ainsi perdues pour jamais! On
'apprend à se connaître que dans la vie commune, sois-en sûre.
es fiancés ne peuvent pas être sincères vis-à-vis l'un de l'autre.
es exigences que la société mensongère leur impose sont trop
nalsaines, trop absurdes pour ne pas réagir sur leur caractère.

Elle avait pitié de moi. Je le sentais. Mais je me rendais
ompte aussi que je n'avais pas réussi à la persuader.

— Tu es singulier, me dit-elle. Allons, relève-toi. N'es-tu pas
atigué de rester si longtemps à genoux?

— Non, répliquai-je en me levant.

Et j'ajoutai en lui saisissant les mains:

— Tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir répondu. Regarde-
oi dans les yeux et parle en toute sincérité. Quand nous
arierons-nous?

— Maman pensait au mois de mai...

— Et toi?

Elle se tut.

— Et toi? répétai-je en haussant la voix et en lui serrant vi-
mment les mains.

— Je pense comme maman, déclara-t-elle tout bas, mais avec
ne énergie singulière dans la voix.

— Vraiment? Tu pourrais me faire attendre si longtemps?

Elle retira vivement sa main des miennes.

— Je ne te comprends réellement pas, repartit-elle en me
urnant le dos.

Que n'ai-je obéi à mon impulsion première! J'eusse emporté
hez moi, de gré ou de force, ma fiancée et j'eusse tellement

vaincu, par ma tendresse, sa timidité, sa frayeur. Que de malheurs eussent ainsi été évités !

Paul entra dans la chambre. Il fut interdit en voyant mon visage rembruni et les traits pâles et altérés de sa sœur. Il jeta sur nous un regard soupçonneux. Ellen poussa un soupir de soulagement : elle était enfin délivrée !

— Je m'aperçois que je suis resté beaucoup trop longtemps, dis-je en m'efforçant de paraître calme. Ne m'en veuille pas.

— Comment donc ! le jour des fiançailles ! fit Paul.

Et il bâilla.

— C'est égal, c'est trop. Dorénavant je serai plus discret.

— A quelle heure te verrons-nous demain ? demanda-t-il en bâillant de nouveau.

— Comme aujourd'hui, vers huit heures. Je ne suis pas libre plus tôt. Puis-je saluer tes parents ?

— Je te prie de les excuser ; très fatigués, ils sont allés se coucher. Ada dort également.

— Alors, tu voudras bien leur présenter mes compliments.

Il me tendit la main. Ellen s'empara du bras de son frère. Ne souhaitait-elle pas que nous nous séparions plus amicalement ? Peut-être, il est vrai, me croyait-elle seul coupable et attendait-elle des avances ? Son visage ne trahissait pas ses pensées. Elle paraissait lasse et désireuse de me voir partir, afin de se reposer.

Ses yeux ensommeillés m'exaspéraient encore davantage. Je sentis que ma colère allait éclater ; je me décidai à m'éloigner. « Bonsoir » grommelai-je en lui jetant un regard sombre ; et je sortis en fermant bruyamment la porte derrière moi.

— Vous vous êtes querellés ? entendis-je Paul demander à sa sœur.

Je suis rarement rentré à la maison de plus mauvaise humeur que ce soir-là. Mon brave Joseph parut absolument consterné et ses bons yeux semblèrent m'interroger ; mais comme il me déplaît d'être un sujet d'observation, je lui parlai d'un ton sec ; il baissa aussitôt la tête et me suivit dans ma chambre à coucher.

— Monsieur le docteur désire-t-il quelque chose ?

— Non, vous pouvez aller vous coucher ?

Il se retirait. J'eus pourtant pitié de ce pauvre diable sur qui j'avais si injustement fait tomber ma mauvaise humeur.

Je lui posai la main sur l'épaule :

— Joseph, lui dis-je, si, par hasard, il vous arrive un jour

l'être trop heureux, soyez amoureux et fiancez-vous; ce sera le plus sûr moyen d'échapper à l'envie des Dieux.

— Il sourit discrètement, tourna la tête d'un air de compassion et me quitta en étouffant un soupir.

Je mis longtemps à m'endormir. Mille pensées s'agitaient en mon cerveau sans qu'une image gracieuse vînt me rasséréner. « Au diable l'amour et les amoureux ! » m'écriai-je. Je m'endormis sur cette boutade. Quelle chance c'eût été pour moi si le diable m'eût pris au mot. Malheureusement, il n'en fit rien, et pour cause; et je me retrouvai le lendemain Gros-Jean comme devant, plus amoureux que jamais.

(*A suivre.*) MARRIOT.

Traduction de St. BEUQUE.





LA RÉCLAME AUX ÉTATS-UNIS

Sur la ligne du Grand-Pacifique, le train file à toute vapeur, en faisant pleuvoir une nuée d'étincelles dans l'herbe jaunie des steppes déserts. Jusqu'à l'horizon, que ferment de hautes montagnes, on n'aperçoit rien que la ligne des poteaux en croix qui supportent les fils télégraphiques, passés dans des godets verts, et l'interminable réglure des rails. Des pierres énormes semblent des aérolithes qui seraient demeurés à demi enfoncés dans le sol, la base en l'air. Sur leur surface plane, une main inconnue a peint en noir des caractères et des mots. A sept ou huit cents kilomètres à la ronde, il n'y a ni villes, ni âmes : et ces rochers prêchent dans le désert, sur le passage du train, l'excellence des corsets de Mrs. X, ou la supériorité des pianos de Z.

Il passe là un train toutes les vingt-quatre heures : mais les commerçants ont bien auguré de la qualité des voyageurs par leur rareté ; ils ont voulu que les passagers du *Pacific Railway* pussent occuper leurs loisirs en méditations lucratives pour le commerce national.

La réclame a tout ce qu'il faut pour séduire et enchanter les Américains, dont la principale affaire est de gagner des dollars. Ils y excellent. Par caractère, ils aiment, — comme tous les parvenus, — à s'exhiber, à s'étaler, et si cette complaisante vanité devient du même coup utile et fructueuse, ils l'adopteront avec passion.

Faire argent, faire montre : c'est précisément leur talent. Ils nt la bosse de l'exhibition. Regardez défiler leurs sociétés de iusique ou de tempérance en uniforme de gala : des galons ouges courent en tous sens sur les pantalons et les redingotes, es panaches violets pendent au tricorne, des flots de rubans escendent des épaules.

Dans les villes, les *misses* portent à leur corsage des bouquets, resque des bosquets de fleurs.

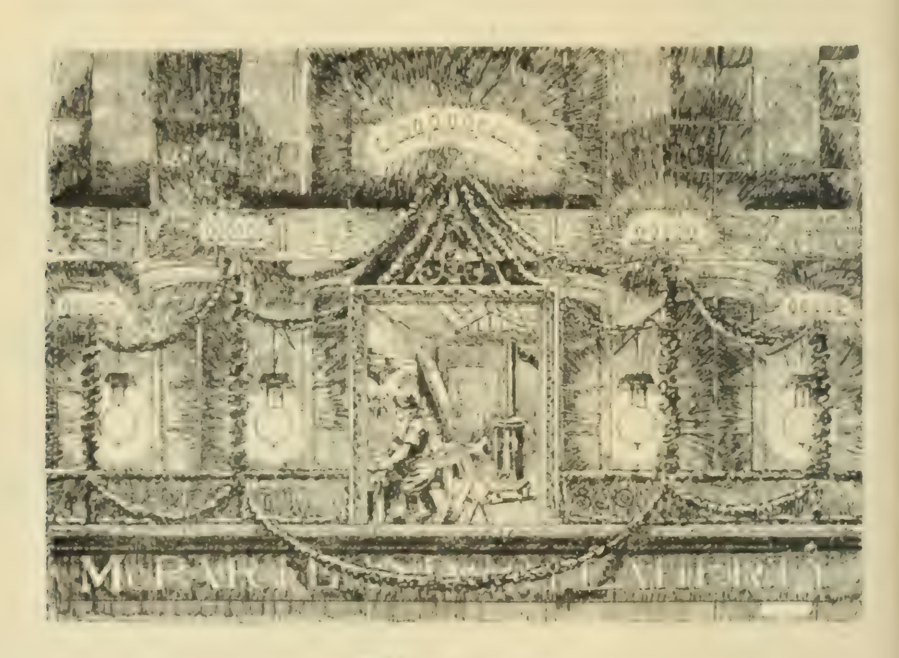


.es chevaux, les fouets de coher, les vélocipèdes, les bouques, tout semble toujours avoisé, enrubanné pour une éception. Ils trouvent leur laisir à être, comme on dit, très voyants »; l'éclat, les ouleurs les séduisent; ils s'amuent de ce qui tire l'œil et veuglerait des prunelles moins obustes.

Aux États-Unis, la réclame st partout. Les rues des villes essemblent à des allées de oires.

Les villes sont ainsi tapissées e réclames multicolores ou autes. La réclame s'étale sur les açades, sur les pignons, sur les oits. Elle sort du mur et s'allonge en forme de potence au-dessus e la tête des passants. Elle se détache même de la muraille et ient se planter au milieu du trottoir, pour que le promeneur, rrêté par cet obstacle, lui prête forcément son attention. Des tatues de bois, des poteaux tricolores, des cigares monstrueux t symboliques barrent la route au flot des piétons et les conraignent à s'apercevoir qu'il y a dans leurs parages un bureau e tabac ou un établissement de bains. Il y a bien d'autres places ncore où le commerçant pourra accrocher son enseigne : il en arnit les poteaux des réverbères ; il enlève le cadran des horoges publiques et il le remplace par un cadran plus lumineux, out émaillé, sur lequel des lettres sont substituées aux chiffres es heures : en regardant l'heure, il faut lire l'annonce et le nom

du négociant. Et les trottoirs ? Comment laisser improductifs ces grands espaces libres ? Aussi les trottoirs sont-ils fort bavards, soit que les commerçants les fassent daller pour y écrire leur boniment, soit que des hommes s'y promènent avec des semelles en caoutchouc imprégnées d'encre bleue, pour imprimer partout la trace de leur passage et le nom de leur maison.



Tableaux vivants.

Est-il besoin de dire que tous les procédés de réclames ambulantes, lumineuses ou par projections, sont depuis longtemps en faveur ici ? Il n'est pas jusqu'aux boîtes à ordures qui ne reçoivent leur contingent d'affichage, dès qu'elles apparaissent, le matin, dans la rue. Les Américains ont juré que pas une surface plane ne séjournerait quelques heures en plein air sans se rendre utile et productive.

Nous venons de voir où les Américains mettent leurs réclames. Il est plus curieux encore de savoir comment ils les font. Tous les moyens leur sont bons, s'ils les jugent efficaces et s'ils sont assurés que par eux, le public, bénévole ou non, les entendra. Comme à Londres, les affiches sont immenses et couvrent des arpents de murailles. Elles n'ont pas le caractère artistique et attrayant de nos jolies affiches illustrées, qui sont des œuvres d'art. Elles sont souvent d'un goût détestable. Un fruitier de Phi

ladelphie a mis à sa devanture un immense cadre doré, pareil à ceux qui entourent les toiles peintes. Ici, c'est une nature morte, mais l'industrieux commerçant, persuadé que l'art sera toujours vaincu par la nature, dispose chaque jour dans l'intérieur du cadre, des losanges en grains de raisin, des carrés de pêches et des polygones de bananes.

Le commerçant, sur son affiche, n'est pas avare de renseignements. Il décline son état civil, le nom de son père ou de son prédécesseur, de son fils, le sien, avec ses prénoms et qualités ; il donne le compte rendu ou les extraits des conférences qu'il a faites concernant sa partie ; il vous présente son portrait et celui de sa femme. Comme il faut qu'on le remarque, il inonde de ses immenses prospectus tout un quartier de murailles, toutes les marches des escaliers qui mènent au chemin de fer aérien ; son immense portrait, avec ses yeux trop grands, vous poursuit et rappelle aux Parisiens l'obsession des affiches de Buffalo Bill. Où mènera cette concurrence dans la grandeur, cette course à l'immense? Il faut aux Américains, pour être remarquables, faire plus grand que l'ordinaire : ils passent leur temps à rêver aux moyens de s'enfler.

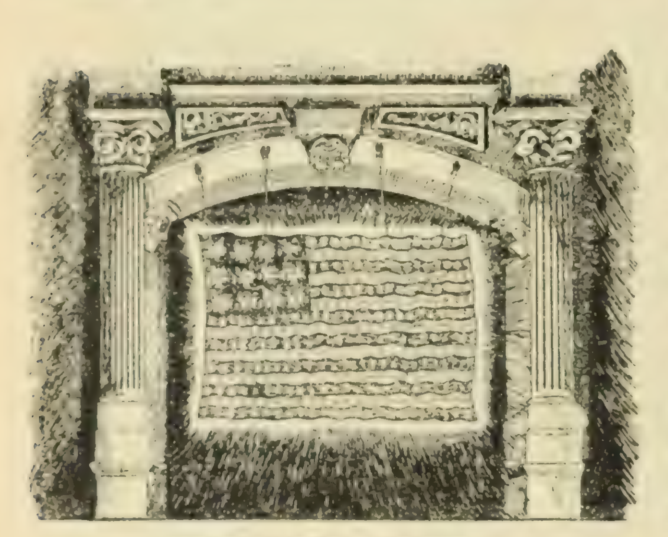
Dans la banlieue de Chicago, sur une des larges avenues qui aboutissent au Jackson-Park, la chaussée est bordée par un immense panneau de bois peint et découpé, représentant une gorge sauvage entre deux montagnes couvertes de sapins. Sous les arbres, on aperçoit des bêtes véritables, elkes, mouflons, élans au poil soyeux, figés dans l'éternelle immobilité de l'empaillement : cette construction est la réclame d'un marchand de fourrures.

L'oreille aussi est violemment sollicitée par la réclame. Dans les gares de chemins de fer, au milieu du bruit que font les chaudières et les grosses cloches des locomotives, l'arrivée des trains est saluée par le son bruyant d'un tampon de tôle ou d'un triangle d'acier, longtemps et rudement frappé par un nègre : c'est l'appel assourdissant du buffet.

Les tramways, les chemins de fer métropolitains, traversent des tunnels éclairés à l'électricité. Il eût été inexcusable de ne pas utiliser ces larges parois illuminées. Elles racontent en toutes lettres les progrès de l'industrie moderne ; mais ce sont ici des lettres d'ombre, ou, si l'on veut, des ombres de lettres. Des caractères en fer découpé sont suspendus à la voûte dans un ordre convenable ; ils s'interposent entre le foyer lumineux et la mu-

raille, sur laquelle on lit les projections. Les courants d'air, le déplacement des trains ou tramways impriment aux lettres un balancement perpétuel, qui produit des changements incessants dans la forme et la grosseur des projections : c'est un type ingénieux de réclame mobile.

C'est surtout dans les applications de la lumière à la réclame que les Américains excellent. Leurs soirées sont aussi étincelantes que productives. Les jours de fête et de repos, de *Bank holiday* ou de *Labor day*, les magasins sont fermés et vides; mais aucune devanture opaque n'en masque la vue, et le soir, tous les lustres s'allument, illuminant les vitrines pour égayer l'aspect de la rue pour arrêter la curiosité de la foule, et pour gêner les cambrioleurs dont la présence serait signalée du dehors.



Drapeau électrique lumineux.

Dans Broadway, la grande rue de New-York, un pâté de hautes maisons se termine, à l'intersection de deux avenues, par un immense pan coupé, que recouvre une seule réclame. Ce sont, le soir, des points lumineux qui forment les lettres, et chaque point est une lampe électrique : il y en a des milliers. Le ciel en est embrasé. Comme l'habitude émousserait l'effet, pour entretenir la curiosité, le courant est interrompu toutes les dix minutes, la réclame s'éteint, le ciel redevient sombre, pour s'illuminer subitement quelques instants après. Ces effets-là sont sûrs; ils ne sauraient passer inaperçus; il faut bon gré mal gré les subir : c'est la réclame forcée.

Ces habiles négociants savent s'adresser, pour nous prendre, à nos instincts comme à nos faibles. Ils sont psychologues. Ils connaissent le pouvoir d'un bon mot; plus il sera stupide, et mieux la mémoire le conservera. Il y a toute une catégorie de réclames gaies, sinon spirituelles, et souvent extravagantes. Un marchand

vante son savon « qui laisse une agréable impression derrière lui ». Vous ne l'oublierez pas si vous avez vu son affiche illustrée : Une négresse vêtue de blanc vient de s'asseoir sur un banc, où un gamin a peint une caricature encore toute fraîche. Celle-ci demeure imprimée sur le caraco de la négresse, qu'on voit s'éloigner « en gardant une bonne impression derrière elle » !

Quelquefois l'idée est simplement bizarre. Un marchand de cols et de manchettes met dans le coin de son annonce un personnage en habit noir ; la tête est remplacée par une grosse main, dont l'index étendu désigne le reste de l'affiche. Devant un marchand de chaussures, des plaques de cuivre encastrées dans le macadam simulent des empreintes de pieds nus, qui se dirigent de tous les sens vers la porte. — Mais considérez cet immense placard qui recouvre à lui seul une clôture de bois. C'est une véritable composition. Il s'agit d'un extrait quelconque, tonique et fortifiant. Un éléphant est assis sur son derrière ; il tient une fiole du précieux élixir dans sa trompe levée, et il boit à la régalade, le bec ouvert, tandis que, sur son abdomen, un clown, armé d'un pot de peinture, écrit le nom de la drogue. A côté, une voiture est pleine de musiciens, dont l'éclatante fanfare célèbre les vertus du spécifique. Les trottoirs de la rue sont encombrés par la foule, que contiennent à grand'peine les policemen. Tous ces curieux, assez grotesques, sont massés là pour saluer au passage les voitures qui amènent un chargement de fioles. On aperçoit le convoi dans le lointain. Des chevaux caparaçonnés traînent lentement une longue file de fourgons décorés, armoriés et dorés : c'est l'élixir qui fait son entrée dans la ville, devant la multitude enthousiaste. Plus près, des gens graves, des docteurs en cheveux blancs discutent les mérites de cette philanthropique découverte : c'est tout un tableau allégorique.

Le marchand ne se contente pas de correspondre à distance avec le client : il va le trouver, il lui envoie des émissaires, il lui soumet la marchandise en nature. En voyage, les trains sont sans cesse parcourus d'un bout à l'autre par des vendeurs qui viennent vous proposer successivement toutes les commodités de l'existence. Aux approches des grandes villes, des employés aimables s'approchent de vous, vous renseignent sur les divers hôtels, vous en font choisir un, vous demandent votre bulletin de bagages : à l'arrivée, vous vous rendez allègrement à l'hôtel désigné, sans vous préoccuper de rien, et vous trouvez vos malles

ou vos valises dans votre chambre. Ils mettent tout en œuvre pour happer agréablement le client ; ils connaissent l'art de faire des dépenses qui sont de bons placements. Dans ce genre, l'une des plus curieuses est le *free lunch*, ou repas gratuit offert dans les tavernes aux consommateurs de boissons. Ce sacrifice n'est déjà pas si maladroit. La table toute servie attire les pique-



L'illumination de Noël.

assiettes, à qui l'on offre de préférence de bons fromages bien secs et des pièces bien salées de charcuterie, pour les inciter à boire. D'ailleurs on surveille et on règle au besoin les appétits trop féroces. Un petit mendiant de New-York me disait un soir qu'il entrait quelquefois au *free lunch*, pour attraper un morceau; mais on le mettait à la porte, parce qu'il n'avait pas d'argent pour boire.

Le marchand, qui est toujours doublé d'un penseur, n'ignore pas que ses offres se heurteront contre la défiance ou l'incrédulité. Aussi n'hésite-t-il pas à mettre au client, comme on dit, pièces en main. C'est ce principe qui a évidemment présidé aux expositions de coiffures. A la vitrine du parfumeur, derrière la glace sans tain, dans un décor de peluche rouge, une femme est

ssise, le dos tourné vers la rue, et la chevelure éparse roulant n ondulations jusqu'au sol. L'entrée est libre. Dans la salle, à roite et à gauche, d'autres femmes costumées en reines de Navarre ou en pairesses anglaises se tiennent auprès de coquets omptoirs, et vendent des flacons d'eau capillaire. Elles vous expliquent qu'elles en font elles-mêmes un usage quotidien. Au fond e la salle, dans les intervalles que laisse un orchestre de tziganes, un monsieur en habit noir fait des conférences sur son eau nerveilleuse, la main enfouie dans la chevelure blonde d'une des xposantes qu'il a fait monter près de lui. Je ne sais si ces flacons e vendent beaucoup, mais ces minois ne sont pas désagréables regarder et les visiteurs sont nombreux.

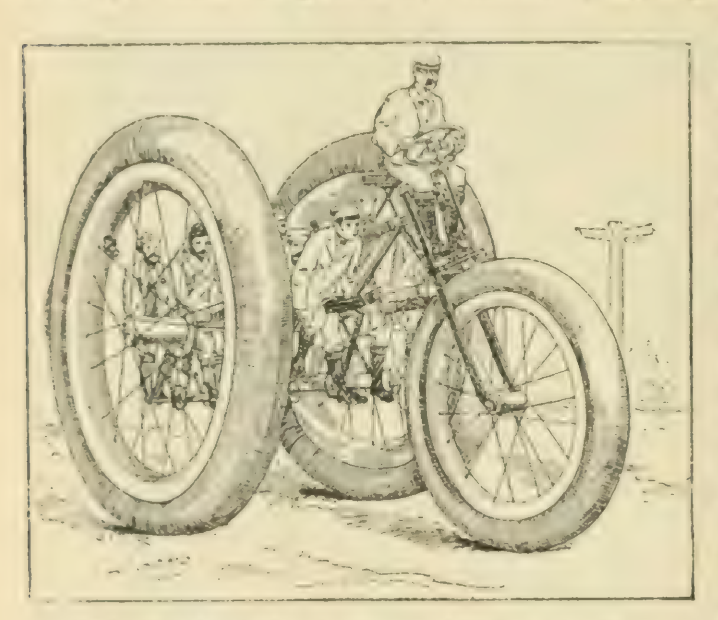
Après avoir constaté cette variété prodigieuse dans les moyens maginés pour faire de la publicité, il faudrait résumer l'inventaire des objets qui constituent comme la matière de la réclame, t ce serait infini. En Amérique, on fait de la réclame pour tout, compris la nature et la religion. Je vois encore cette scène à aquelle j'assistai à Washington, et qui dépasse les exhibitions u même genre assez familières en Angleterre. Un char à bancs nonté sur six roues, attelé de six chevaux, conduit par des nègres en livrée dorée, stationnait dans une large avenue. L'un es côtés rabattus formait une manière d'estrade sur laquelle un nusicien jouait de l'harmonium, tandis qu'un clergyman prêchait ses côtés devant une foule attentive. Par instants, de graves antiques s'élevaient sous la voûte d'épaisse verdure, accompagnés par un orchestre très complet logé dans la voiture, où des banquettes étaient garnies d'amateurs et de dévotes. Quand la éance a assez duré, voiture, orchestre, foule, nègres, se déplacent t vont s'arrêter plus loin. L'omnibus est gratuit. Si on habite ur son parcours, on peut y monter et l'on est ainsi ramené chez oi en musique.

Quant aux beautés et aux curiosités de la nature, malgré 'étendue des territoires, elles sont cadastrées, étiquetées, tarifées. Toute la région du Park-National, qui est grande comme n tiers de la France, est réservée, entretenue à l'état inculte par es soins du gouvernement, pour attirer les touristes par le harme de cette sauvagerie officielle et patentée.

Les compagnies de chemins de fer distribuent gracieusement à eurs passagers de splendides publications illustrées, qui racontent et qui reproduisent, en héliogravures, les curiosités du trajet,

les *scenerys* de la route, la forme et la flore du pays, avec des extraits de poètes et de littérateurs qui en ont parlé. Le guide de la belle vallée de l'Hudson renferme la moitié du sermon d'un clergyman qui exaltait la grandeur de Dieu dans ses œuvres en décrivant ces rives si pittoresques.

Les Américains ont ainsi catalogué, classé, expertisé tous les *scenerys*, tous les *points of interest*, parce qu'ils procurent un plaisir qui peut se marchander. Ils ne sont indifférents qu'à ce qui est improductif. Ils font des affiches luxueuses pour un système de bretelles; mais ils négligent de poser des plaques pour indiquer le nom des rues : il n'y a là rien à gagner. Il est pitoyable que, dans des villes comme New-York, ces plaques indicatrices soient de méchants morceaux de zinc, invisibles, accrochés à quelques poteaux de bois.



Tricycle géant qu'une maison américaine de cycles fait circuler dans les rues.

En revanche, ils savent le secret d'utiliser tout ce dont on peut faire argent, que ce soit objet de nécessité ou de curiosité. Barnum ne proposa-t-il pas à la république d'Haïti de lui louer à terme les cendres de Christophe Colomb, pour les montrer dans sa baraque ? Au lendemain de la victoire de Corbett sur Sullivan, dans le championnat de la boxe, des directeurs de théâtres offrirent au vainqueur des prix exorbitants pour venir s'exhiber quelques minutes sur leur scène, le torse nu. Ils eurent raison de spéculer sur la vanité du public, qui vint en foule et paya fort cher pour pouvoir dire : « Je l'ai vu ! »

Vers le même temps, une vache enragée poursuivit et faillit tuer M. Harrison, le président des États-Unis. L'animal fut

abattu; les collectionneurs s'arrachèrent sa peau, comme souvenir. Lors de l'épidémie du choléra, les paquebots débarquaient leurs passagers à la quarantaine, sur l'îlot de Fire-Island, en attendant leur laissez-passer. Un industriel organisa aussitôt un service de bateaux qui croisèrent autour de l'île contaminée; il y eut affluence de gens qui allèrent regarder de loin, comme des animaux en cage, les quarantenaires dans leur campement. Ce peuple aime ce qui est nouveau, inédit, rare ; c'est une satisfaction pour sa vanité d'avoir vu ce que d'autres ignorent, et c'est aussi un goût que les commerçants s'entendent à lui faire payer cher.



Voici une anecdote assez plaisante à propos de cet instinct d'exhibition.

Le baron de Rothschild se trouvait dans le train, à une petite station du Montana. Un monsieur fort bien mis, en redingote et en chapeau haut de forme, s'approche de lui, le salue, et lui demande :

— Pardon, monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Pourquoi cette question ?

— On m'a dit qu'il y a un Rothschild dans le train. Ne serait-ce pas vous ?

— Oui, monsieur, c'est moi.

L'homme recula d'un pas, le regard fixe, dans l'attitude de la plus profonde admiration. Puis il dit lentement, avec conviction :

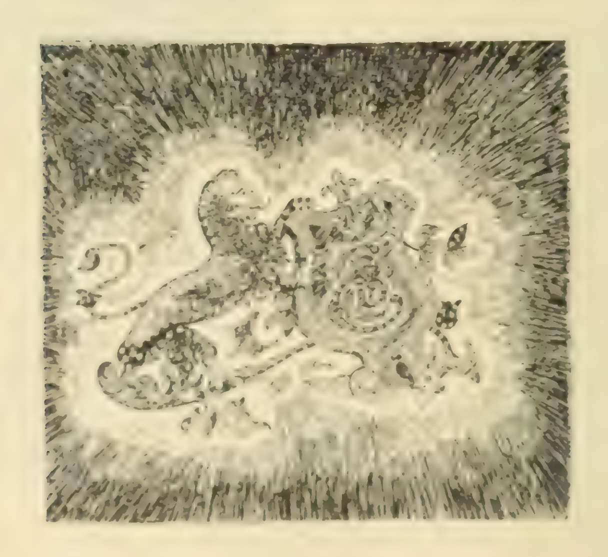
— Quoi ! c'est vous, monsieur ? Un Rothschild ! Oh ! savez-vous que vous êtes une curiosité ?

Et il lui offrit du terrain dans une ville en projet.

On ferait un volume, qui serait bien curieux, s'il était illustré, avec ce vaste sujet de la réclame américaine. On y verrait des extravagances calculées, des portraits d'auteurs, d'acteurs « romantiques » dans les costumes de leurs rôles, d'industriels, de

chanteuses négresses qui ont la poitrine constellée de décorations, pareilles aux médailles de sauvetage, des cuillers-souvenirs, dont les dames sont très friandes pour leurs collections, des objets de commerce, des vues pittoresques, des spécimens en nature de toutes les industries, des promesses énormes, des protestations de dévouement, des caricatures horribles, des caractères d'impression hauts comme un homme, des appels caressants, des calembours, des résumés historiques, des pages littéraires ou poétiques : et l'on sourirait en se rappelant quelque pan de muraille à Paris, où une gracieuse jeune femme, décolletée ou enroulée dans la fourrure, vous tend de sa main gantée la petite boîte que recommande l'affiche. Devant les fines et vaporeuses ballerines nées du crayon de Grévin ou de Chéret, nous nous consolerions de passer pour frivoles chez ce peuple pratique, en songeant que le secret du bonheur consiste à défendre les charmes de l'agrément contre les entreprises de l'utile, les droits de l'idéal contre les exigences de l'intérêt.

Léo Claretie.



Le Gérant : L. Juven.

Paris-Imp. Paul Dupont 61.6.97.



BONN — L'Hôtel de Ville et la Fontaine du marché.

GUILLAUME II INTIME

Aucun souverain en Europe n'excite une curiosité plus vive que Guillaume II. Le jeune empereur d'Allemagne, depuis qu'il est monté sur le trône des Hohenzollern, n'a d'ailleurs manqué aucune occasion de se mettre en avant. Ses faits et gestes ont été racontés par toutes les gazettes, et nous avons appris que dans son activité dévorante il trouvait le temps de s'occuper tout à la fois de politique et d'art, d'économie politique et de littérature, de science militaire et de musique. Si nous n'avons pas eu de preuves évidentes de ses talents artistiques ou littéraires, nous ne nierons pas son ardeur oratoire, son besoin de parader et de faire parler de lui.

Il y a quelques mois, un auteur allemand, M. Oscar Klaussman, publiait à la librairie Kolher, à Minden, un volume intéressant sur le successeur de Frédéric III, s'attachant à nous initier aux moindres détails de la vie de l'empereur dans ses châteaux de Berlin et de Postdam, et de celle de son entourage le plus immédiat.

Une traduction littérale de ce petit ouvrage eût paru un peu sèche à des lecteurs français. Je me suis contenté, dans le livre qu'on va lire, de lui emprunter des anecdotes et des faits, laissant de côté les commentaires que je ne pouvais faire miens. M. Klaussmann représente Guillaume II comme un homme éminent, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Il m'était impossible de souscrire à un tel panégyrique. Sans avoir la moindre velléité d'écrire un pamphlet contre le maître de l'Allemagne, dont la personnalité, je le reconnais, est séduisante par certains côtés, j'estime qu'il faut se garder d'une exagération laudative à son endroit.

De l'autre côté du Rhin, l'allure autoritaire et soldatesque du souverain n'excite pas plus l'enthousiasme des penseurs que la sympathie de la grande masse populaire. L'armée, il est vrai, l'acclame comme un chef, et lorsqu'il passe devant le front des troupes, à cheval, dans un brillant uniforme, il sait provoquer les hurrahs. En France, on rend justice aux nobles actes de courtoisie qu'en plusieurs circonstances il a accomplis envers notre pays, mais on n'oublie pas, on n'oubliera jamais les paroles qu'il prononça à Francfort, deux mois après avoir succédé à son père. On avait fait courir alors le bruit que Frédéric III avait eu l'idée de restituer à la France l'Alsace et la Lorraine. Guillaume II déclare cette imputation *honteuse* pour la mémoire de l'empereur défunt, et il ajoute au milieu d'applaudissements unanimes : « Il n'y a qu'une pensée sur ce point, à savoir que nos dix-huit corps d'armée et nos quarante-deux millions de sujets resteraient sur le champ de bataille, plutôt que de permettre qu'une seule pierre de ce que nous avons acquis nous soit enlevée. »

L'histoire impartiale ne saurait juger définitivement un empereur presque au début de son règne, mais les documents qui sont à notre disposition permettent déjà d'éclairer un peu la figure de Guillaume II, en faisant connaître la vie du prince Guillaume enfant et étudiant à l'université de Bonn et celle du souverain au milieu de sa famille et dans les manifestations diverses de la vie quotidienne.

C'est, en un mot, un Guillaume II intime que j'ai entrepris de présenter au public, en même temps que je me suis efforcé de caractériser en quelques pages de souvenirs personnels la vie de l'étudiant dans les universités allemandes, que l'empereur d'Allemagne a menée lui-même pendant deux ans.

I

LE PRINCE GUILLAUME

Les enfants, en général, n'ont pas d'histoire : les enfants des ouverains en ont toujours une, et dans a famille des Hohenzollern elle est tou-ours sérieuse. Le petit prince Guillaume tait pourvu d'un éducateur... militaire lès l'âge de sept ans, et à huit ans le eune bambin exigeait le salut de la sen-inelle, qui devait lui présenter les armes. L'éducation des fils des rois de Prusse a toujours été confiée à des soldats; à peine sortis du berceau, ils portent l'uni-orme de l'officier, et les gravures et les portraits nous les montrent faisant l'exer-ice du fusil ou du sabre. Le grand Frédéric a été représenté battant du ambour à l'âge de trois ans, et Carlyle admirait le petit tambour. L'ancêtre glo-rieux de Guillaume II fut à dure école, subissant les plus mauvais raitements, brutalisé par ses parents, traité comme un valet du temps passé. Ces mœurs plus que spar-tiates furent longtemps celles des Hohen-zollern qui plaçaient leurs fils dans leur dépendance la plus absolue. Frédéric II reçut un jour chez lui un voyageur français, qui devait assister le lende-main, en sa compagnie, à une grande revue en Silésie. Son neveu et héritier qui devait régner sous le nom de Frédé-ric-Guillaume III, et qui était alors âgé de quarante ans, se trouvait auprès de son oncle. Voici ce que le Français, reçu par Frédéric II, écrit au sujet du futur roi : « L'héritier présomptif loge dans la maison d'un brasseur, et il ne lui est pas permis de s'absenter pour une seule nuit, sans l'auto-risation du souverain. »


A deux ans.


A quatre ans.

Frédéric-Guillaume III épousa la reine Louise et l'influence de cette femme au caractère élevé et au cœur haut placé changea heureusement les traditions de brutalité de la famille. Quand elle mourut en 1810, elle fut regrettée et pleurée par les siens et en particulier par ses deux fils aînés Frédéric-Guillaume IV et Guillaume Ier couronné empereur d'Allemagne en 1871. Les lettres de ce dernier, qui ont été publiées, témoignent à quel point était poussé son respect filial vis-à-vis de son père. La passion elle-même fut immolée à la tendresse pour ses parents; il eut la volonté de chasser de son cœur l'image de la princesse Radzivill à la suite des représentations paternelles. Ce respect fut moindre chez le fils de Guillaume Ier, Frédéric III, et il semble que l'empereur actuel n'ait pas réglé sa conduite d'après les conseils de son père. Une volonté extraordinaire se manifeste avec lui qui tient peu de compte de l'éducation et de l'exemple donnés. Mais revenons en arrière, et suivons le prince Guillaume dans sa destinée.



A sept ans.

A l'âge de quinze ans, un an après sa première communion, il est confirmé, et dans l'église, en présence du pasteur, de sa famille et de ses amis, il prononce un petit discours, véritable profession de foi dont voici les dernières paroles : « Je sais que de difficiles et grands devoirs m'attendent, mais je développerai mes forces et j'en demanderai à Dieu. Que Dieu m'aide ! Amen. »



A neuf ans.

Peu après il entrait comme élève au collège de Cassel, étant le premier Hohenzollern qui fréquentât une école publique. Le vieux Guil-



a première photographie de l'Empereur prise en Angleterre, à Osborne,
le 10 août 1861.

laume et le chancelier de fer avaient combattu avec énergie ce projet, mais Frédéric III et sa femme, dont les idées libérales s'affirmaient de jour en jour, ne se laissèrent pas intimider par cette opposition et passèrent outre.

Le jeune prince Guillaume avait pris le train pour Cassel avec son frère le prince Henri et avec son précepteur le Dr Hinzpeter. Les deux enfants royaux furent installés à Cassel dans un vieux château féodal où ils passèrent trois années de leur existence, en dehors des heures de classe. Au collège, sur le désir exprimé nettement par ses parents, le prince Guillaume vivait sur le pied de l'égalité la plus absolue avec ses condisciples, et ses professeurs ne faisaient aucune distinction entre lui et ses camarades. Un seul n'observa pas cette règle. Sachant le prince très en retard dans les études de grec, il crut lui être agréable en l'avertissant que la composition du jour suivant serait choisie dans un chapitre de l'historien Xénophon qu'il lui indiqua. Le prince écouta son maître, sans mot dire, mais le lendemain il arriva le premier dans la classe, prit un morceau de craie, se dirigea vers le tableau noir et inscrivit en grosses lettres la communication qu'il avait reçue la veille, afin de ne pas bénéficier d'une faveur qui aurait placé ses camarades dans un état d'infériorité vis-à-vis de lui. Ses relations avec tous les élèves étaient non-seulement cordiales mais sympathiques, et tout le monde ressentait de l'affection pour lui. En ce qui concerne particulièrement ses maîtres, ils louaient son application à l'étude, mais ne le comptaient pas parmi les « forts » du collège. Le prince Guillaume était au fond un écolier médiocre, tandis qu'au contraire son frère Henri obtenait les premières places. Le futur empereur quitta le gymnase de Cassel à dix-huit ans, classé dixième sur dix-sept, mais passant avec de bonnes notes l'*Abiturienten-Examen*, le baccalauréat allemand. De plus il obtint une des trois médailles réser



A dix ans.

es aux trois élèves les plus studieux. Cette distinction fit
rande impression sur lui, et il en remercia en ces termes son
recteur : « Je ne saurais vous exprimer le plaisir que me fait
tte médaille, car je sais que je l'ai méritée ; j'ai rempli loyale-
ent mon devoir et fait tout ce qui était selon mes forces. »

A dix-huit ans il était immatriculé à l'Université de Bonn, où
n père Frédéric III était resté plusieurs semestres. Son pré-
pteur, le Dr Hinzpeter, ne l'accompagnait pas cette fois ; le
ince était confié aux soins de
. de Liebenau, son précepteur
ilitaire.



A quatorze ans.

On se trouvait alors à la fin de
78, et l'Université de Bonn, joli-
ent assise sur les bords du Rhin,
félicitait de donner l'hospitalité
prince Guillaume. Bonn est avec
eidelberg la ville universitaire la
us agréable, beaucoup à cause de
grâce naturelle et de son cosmo-
litisme, un peu aussi grâce aux
aîtres distingués qui y professent.
étranger ne s'y sent pas dépaysé ;
ant la guerre un grand nombre
nos compatriotes s'y rendaient
ur suivre les cours de la Faculté
pour s'y perfectionner dans la
ngue allemande. Aujourd'hui le chiffre en a sensiblement baissé.
ais ceux qui s'aventurent à entreprendre le voyage ne s'en
pentent pas. M. Amédée Pigeon, écrivain de talent, se trouvait
Bonn en même temps que le prince Guillaume, et il a rap-
rté dans une importante Revue des détails curieux et vécus
r la vie de l'étudiant royal avec qui, à plusieurs reprises, il
ntretint longuement.

Le prince Guillaume habitait rue de Coblentz une villa coquette
ais non luxueuse, qui appartenait à un ami de son père. Cette
lla était encadrée par deux jardins : l'un donnait sur la rue et
mpli d'arbres fruitiers, était orné des plus charmants massifs
fleurs. L'autre conduisait par des voûtes et des escaliers jus-
aux rives du Rhin. De la chambre à coucher, du salon et du
inet de travail situés au rez-de-chaussée, on apercevait le

Rhin et au delà la campagne verdoyante. Deux pièces seulement, la salle à manger et la lingerie avaient vue sur le premier jardin dans lequel on pénétrait par la rue de Coblentz. Poursuivons la description avec M. Amédée Pigeon :

« Le salon et le cabinet de travail étaient meublés simplement. Lorsqu'on entrait dans le cabinet, on voyait à droite une étagère chargée de livres où Dickens et Jules Verne se rencontraient avec les vieux auteurs allemands et les livres des professeurs de l'Université ; sur la gauche, entre la fenêtre et la porte d'entrée était placé un canapé sur lequel le prince s'asseyait pour lire, en face d'une petite table ronde ; au-dessus du canapé, un assez beau portrait de Frédéric-Guillaume IV avec ses yeux de malade, rêveurs et ombrés de tristesse.



A vingt et un ans.

« Entre les deux fenêtres, une console. Au fond de la chambre à gauche, et tout proche de la seconde fenêtre, un grand bureau de travail couvert de buvards, de papiers, de plumes, de coupe-papiers, de cachets, de livres et de tous les portraits photographiés des membres de la famille impériale.

« Plus loin, accotées aux livres, toutes les photographies de la flotte allemande avec les noms de chaque vaisseau, brick, frégate, photographies souvent regardées aux heures où le prince rêvait déjà de grands voyages en mer et parlait de l'Égypte qu'il voulait visiter.

« De grands portraits de la reine Victoria, du prince royal (Frédéric III) et de la princesse royale ornaient le salon.

« La salle à manger était meublée d'un meuble très simple. Une horloge de la Forêt-Noire, imitant le chant du coucou, sonnait les heures. »

A sa villa l'étudiant ne réunissait que quelques rares convives en dehors de M. de Liebenau. Il invita néanmoins assez souvent à sa table son camarade d'études, M. de Jacobi et aussi M. Amédée Pigeon, avec qui il aimait à parler de la littérature française. On a vu plus haut que dans la bibliothèque de Guillaume — c



BONN. — L'Université.

aux premiers rayons — se trouvaient les livres de Jules Verne. Les voyages d'aventures ont toujours séduit en effet l'imagination du prince et de l'Empereur. En revanche il apprécie peu le délicieux Racine, qu'il considère comme un auteur... *fade* : « Ces gens qui parlent toujours d'amour, s'écria-t-il un jour, c'est si ennuyeux ! » Mieux vaut sans doute, à ses yeux, parler d'exploits guerriers et des carnages des champs de batailles ! Molière et La Bruyère sont mieux compris par lui : il veut bien les admirer et il a lu Théophile Gautier, Gogol et Tourgueneff avec plaisir. Quant à nos contemporains il affecte aussi de les connaître, et en particulier Coppée et Bourget, le poète charmeur et le romancier philosophe d'une si fine et si profonde psychologie.

C'est de l'année 1878 que date son amour pour Paris que, malgré tous les démentis prodigués, il voudrait revoir en empereur, après l'avoir visité en étudiant. Au moment des vacances de Pâques, son père l'autorisa à faire un voyage en France et naturellement il vint directement à Paris, qu'il avait quelques années auparavant traversé pour aller rejoindre à Cannes sa mère. Il y resta environ quinze jours, pendant lesquels il demeura à l'hôtel Mirabeau et retourna à Bonn émerveillé de ce qu'il avait vu. Nos promenades, nos musées, et celui de Versailles en particulier, avec ses souvenirs des grandes gloires, avaient trouvé en lui un admirateur convaincu. Il fut moins satisfait de son voyage en Angleterre ; l'éducation anglaise qu'il avait reçue sous la direction de sa mère, fille de la reine Victoria, n'avait pas laissé dans son cœur des germes de sympathie pour la Grande-Bretagne, qu'empereur, il devait poursuivre de sa haine.

On raconte qu'un jour, à une revue, le prince fut pris d'un saignement de nez. Comme les officiers de son état-major s'empressaient autour de lui, il les rassura : « Ne faites pas attention, messieurs ; c'est la dernière goutte de sang anglais qui sort de mes veines. »

Des études universitaires de Bonn, le prince, à sa rentrée à Berlin, s'occupa surtout des choses de l'armée et franchit plusieurs degrés de la hiérarchie militaire. Toujours le premier à la manœuvre, il était le dernier à prendre du repos, et exigeant beaucoup de ses hommes, il exigeait plus encore de lui-même. Sa ponctualité au service était remarquée de ses chefs. La veille de son mariage avec la princesse Augusta Victoria, fille aînée du feu duc de Schleswig-Holstein — qui fut célébré le 27 septembre 1881

— il commandait, en qualité de capitaine, une compagnie qu'il exerçait aux environs de Postdam, tandis que, selon un antique usage, sa fiancée faisait son entrée solennelle à Berlin. Sa famille et sa fiancée le voyaient seulement quelques instants dans la soirée. Le matin même de la cérémonie religieuse, à six heures du matin, il était de nouveau à Postdam pour décorer un sergent-major. Aux officiers étonnés de le voir à un pareil moment, il disait :

— Messieurs, je n'accomplis que mon devoir.

Quant au sergent-major, on lui prête cette réflexion :

— Quand je me suis marié, j'ai eu huit jours de congé, moi.

Colonel d'un régiment d'infanterie un an après, il eut à sévir contre quelques officiers qui avaient perdu au jeu des sommes considérables ; il leur donna l'ordre de quitter le cercle dont ils faisaient partie. Le lendemain ou le surlendemain de cet ordre, un des directeurs du cercle se présentait à l'empereur Guillaume, son grand-père, et sollicitait le souverain en faveur des officiers. Guillaume Ier promit d'intercéder auprès du prince Guillaume qu'il manda auprès de lui, et un court dialogue s'engagea entre le grand-père et le petit-fils.

— Majesté, répondit le prince à son grand-père, permettez-moi de vous poser cette question : Suis-je encore colonel de mon régiment ?

— Mais bien entendu.

— Alors que votre Majesté me permette de bien remplir mon poste, ou alors qu'Elle me laisse remettre ma démission entre ses mains.

— Oh ! il ne peut être question de cela, s'écria l'empereur, car je ne saurais retrouver un aussi bon chef.

C'est de cette époque — 1883 — que date l'étude publiée par le comte Paul Wasili sur la « Société de Berlin ». L'auteur de cette étude était-il vraiment M. Gérard, le lecteur de l'impératrice Augusta ? Je ne sais. Mais la brochure, écrite par un homme qui connaissait bien la cour impériale, contenait des pages du plus haut intérêt et notamment un portrait du prince Guillaume, qu'il est intéressant de reproduire ici :

« Le prince Guillaume n'a encore que vingt-quatre ans. Il est donc difficile de dire ce qu'il deviendra ; mais, ce qui est incontestable, dès à présent, c'est que c'est un garçon d'avenir, d'esprit, de tête et de cœur. Il est le plus intelligent parmi les princes

de la famille royale, avec cela brave, entreprenant, ambitieux, tête folle, mais cœur d'or, sympathique au suprême degré, ayant de l'entrain, du brio, du mouvement dans le caractère, et l'esprit de repartie dans la conversation qui pourrait presque faire croire qu'il n'est pas Allemand. Il adore l'armée, dont il est aimé aussi. Il a su, malgré son extrême jeunesse, se rendre populaire dans toutes les classes de la société. Il a de l'instruction, de la lecture, forme des projets pour le bien-être de son pays, possède une perception remarquable pour tout ce qui touche à la politique. Ce sera certainement un homme distingué, et très probablement un grand souverain. La Prusse retrouvera peut-être en lui un second Frédéric II, mais sans le scepticisme du premier. Avec cela il possède une dose de gaieté et de bonne humeur qui atténuera les petites duretés qu'en vrai Hohenzollern il a dans le caractère. Il sera essentiellement un roi personnel, ne se laissera pas conduire, aura le jugement sain et droit, la décision prompte, l'action énergique, la volonté ferme. Lorsqu'il arrivera au trône, il continuera l'œuvre de son grand-père et défera certainement celle de son père, quelle qu'elle soit. En lui, les ennemis de l'Allemagne auront un adversaire redoutable ; il peut devenir le Henri IV de son pays. »

Le prince Charles-Antoine de Hohenzollern avait lu l'étude du comte Wasili et jugeait que la cour impériale allemande avait été représentée sous des traits ou injustes ou exagérés : il faisait toutefois exception pour le portrait du prince Guillaume « très exact », disait-il, et il ajoutait : « J'apprécie énormément le prince Guillaume, quoiqu'il soit encore très jeune. Il deviendra un des hommes les plus remarquables et fera encore beaucoup parler de lui. Je l'ai eu devant les yeux depuis son enfance, et je trouve mon jugement sur lui de plus en plus fondé. La Prusse et l'Allemagne ont le droit d'espérer en lui : il deviendra un des monarques les plus éminents et accomplira beaucoup de bien. C'est un caractère, un homme d'une nature tout à fait noble et de dispositions remarquables. »

Mais alors, comme aujourd'hui, là où le prince aime surtout à se distinguer, c'est devant ses troupes, devant ses compagnons d'armes. Il recherche la popularité au milieu de ses soldats, témoin, par exemple, le discours qu'il adressait en 1887, la veille de Noël, aux hussards de la garde impériale.

Il leur dit : « Vous faites partie de la grande armée et de la

rande famille dont le père est le roi, et ici vous appartenez à ne famille plus étroite qui s'appelle le régiment.

« Autant qu'il est en mon pouvoir, je veux remplacer vos familles. J'ai préparé votre Noël comme le fait un père de famille our ses enfants. Nous vous remettons ces cadeaux et je vous ouhaite en même temps, à l'occasion de cette fête, une bonne ouvelle année. »

On comprendra maintenant comment le rince Guillaume fut imé de ses compagnons 'armes, et comment empereur Guillaume II n continuant à se vanter d'être le père de ses oldats, réussit à devenir le chef acclamé qu'il 'a cessé d'être.



L'impératrice Frédéric d'Allemagne, mère de l'Empereur et de la princesse Sophie.

Le prince Guillaume ut moins tendre pour es parents — la petite mille, sans doute — ue pour la grande famille de l'armée. Lors l'épouvantable agonie de son père comme ronprinz et comme empereur, il ne sut pas trouver les accents émus qu'on rencontre ns ses toasts ou dans ses discours, quand il s'agit des devoirs remplir par les enfants vis-à-vis de ceux qui leur ont donné le jr et vis-à-vis... du roi.

A deux reprises différentes, la première fois trois semaines rès la mort de l'empereur Frédéric III, la seconde à l'époque s fêtes données en l'honneur de l'escadre française, retour de onstadt, à Portsmouth, j'eus l'honneur de m'entretenir longuement, à Londres, avec le docteur sir Morell Mackenzie, au sujet l la maladie de « Frédéric le Noble », comme il appelait son yal malade.

Ces deux conversations sont présentes à ma mémoire, comme elles dataient d'hier. Le docteur sir Morell Mackensie habitait

un des quartiers les plus aristocratiques de Londres, à deux pas de Cavendish square, 17, Harley street. Praticien des plus éminents, s'étant fait une spécialité des maladies du larynx, il avait une réputation justifiée non seulement à Londres et en Angleterre, mais sur le continent. Son cabinet de travail ne révélait pas le savant, mais l'homme de goût, l'artiste que ne cessa d'être jusqu'à sa mort le célèbre médecin anglais. Le regard était tout d'abord attiré par un grand portrait en pied de Frédéric III, placé sur un meuble faisant face à la table de travail, et représentant l'ancien empereur allemand en uniforme d'officier général de cuirassiers. Il me semble que je vois encore le portrait, dans son magnifique cadre en or, surmonté d'une couronne, avec ces mots : « Je ne reverrai jamais un pareil homme de ma vie. » Ce sont les paroles d'Hamlet en pensant à son père que le docteur Mackensie avait fait inscrire comme épigraphe.

Près du portrait une lettre autographe, également dans un cadre en or, adressée par Frédéric III à sir Morell Mackensie. Elle est datée de Charlottenbourg, 10 avril 1888, et est écrite en anglais. En voici la traduction :

« Cher sir Morell Mackensie,

« Vous avez été appelé auprès de moi sur le désir unanime des médecins allemands qui me soignent; j'avais déjà confiance en vous par le fait de leur recommandation. Maintenant j'ai pu vous apprécier moi-même... »

Plus loin on remarquait. pendu au mur, un joli panneau, don de l'impératrice Victoria d'Allemagne au docteur Mackensie, en mai 1888. Il représentait une jeune et jolie femme; et au-dessus du portrait on lisait ces mots : « A l'ami fidèle et dévoué et à l'excellent médecin de l'empereur Frédéric III d'Allemagne. »

C'est là une preuve, entre mille autres, que la famille de l'empereur, comme l'empereur lui-même, a eu dans le docteur Mackensie la plus absolue confiance, confiance qu'elle n'a pas conservée aux médecins allemands.

Le médecin anglais déclarait, à qui voulait l'entendre d'ailleurs que le docteur Bergmann avait amené la fin prématurée de Frédéric III par sa brutalité.

Sur le compte de Guillaume II, pendant l'agonie de son père, le docteur ne fut que relativement réservé quand il m'en parla :

— Il est certain, me dit-il, que le fils aîné de Frédéric III ne

se montra pas le fils affectueux qu'il aurait dû être, et que la politique seule le préoccupa dans ces moments tragiques : Frédéric III n'ignorait pas les intrigues de son fils et les souffrances morales s'ajoutaient à ses souffrances physiques. »

Précieuse déclaration dans la bouche d'un homme qui vécut dans l'intimité de la famille impériale. Non moins précieux fut le diagnostic qu'il me donna sur la maladie d'oreilles de Guillaume II. Il ne me cacha pas que cette maladie était « grave en elle-même et surtout par les complications susceptibles de survenir ». Il ajouta textuellement ceci :

— ... Mais on peut vivre très longtemps avec cette maladie-là. En voici un exemple : Le père de lord Lytton (celui qui fut ambassadeur d'Angleterre en France) a souffert pendant une longue partie de sa vie du mal dont est atteint l'empereur d'Allemagne. Il n'en a pas moins vécu de longs jours. Il est mort, il est vrai, de sa maladie d'oreilles. »



La princesse Sophie de Prusse, femme du prince héritier de Grèce.

Le docteur Mackensie, qui me parlait ainsi, avait pour devise ces mots : *Luceo, non uro.* « Je donne la lumière, je ne brûle pas. » C'était un diplomate, en même temps qu'un médecin, et il ressort clairement aujourd'hui, pour tout esprit sans idées préconçues, que son rôle auprès de Frédéric III fut surtout un rôle de diplomate et de consolateur. C'est à ses conseils — opposés à ceux du prince Guillaume — que Frédéric III dut la couronne d'empereur. L'impératrice Victoria n'en a jamais perdu le souvenir.

Le docteur Boucheron, un savant spécialiste français, à qui je demandais un jour son opinion sur cette maladie d'oreilles de Guillaume II, dont il est question souvent à la cour de l'empereur, — cela nous a été révélé par le procès Tausch, — m'analysait un jour en ces termes le mal dont souffre l'empereur actuel :

— « Ce mal est une *othorrée purulente*, autrement dit rhume d'oreille devenu purulent ou écoulement purulent. On peut en guérir avec de très grands soins, mais on ne s'en débarrasse jamais complètement. *C'est une maladie à rechutes.* J'ai eu à soi-

gner bien des cas semblables à celui de l'empereur, et j'ai constaté que lorsqu'une crise violente apparaît, ou même une crise médiocre, il se produit comme un contre-coup sur l'intelligence qui se trouve un peu atténuée et comme *opprimée*. Il existe des phénomènes nerveux bizarres chez un très grand nombre de malades atteints du mal dont je parle. Ce sont des cris sauvages, violents, répétés souvent plusieurs fois par jour, des accès de colère, avec tendance à la destruction, une irritabilité excessive et souvent un caractère insociable, triste, sombre, quelquefois une *absence de tendresse pour les parents*.



[illegible]

« L'empereur, avec l'affection dont il souffre, peut vivre longtemps, mais il est toujours menacé de crises qui peuvent l'emporter très rapidement. »

Ces deux consultations, on le voit, s'accordent sur les points principaux, et aujourd'hui plus que jamais elles méritent l'attention.

Mais revenons à son père « Frédéric le Noble ». Nous l'avons laissé sur son lit de moribond, subissant les tortures physiques et morales les plus atroces.

Quelques jours avant sa mort, Frédéric III, qui avait perdu l'usage de la voix et qui, pour exprimer ses volontés, devait les écrire au crayon sur des feuilles volantes, rédigea ces mots à l'adresse de son fils aîné : « Apprends à souffrir sans te plaindre, c'est là la seule chose que je puisse t'enseigner. » Le moment n'est pas venu de savoir si Guillaume II aura profité de cet en-



L'empereur Guillaume II.

seignement. Mais une chose est certaine, c'est que le prince Guillaume a tenu compte des exhortations de son grand-père, l'empereur Guillaume Ier, dont il se plaît à évoquer à chaque instant la mémoire. Guillaume Ier, en mourant, lui avait parlé comme à son héritier immédiat et l'avait supplié de ménager la Russie.

Les derniers événements témoignent qu'il a suivi exactement la recommandation suprême de son grand-père. Sa conduite jusqu'à ce jour démontre également qu'il n'a pas oublié la leçon d'histoire prussienne que lui donna Guillaume Ier, quand, à l'âge de dix-huit ans, à la fin de ses études accomplies au collège de Cassel, le prince Guillaume commença sa carrière dans l'armée. Le vieil empereur s'exprima ainsi :

« Tu sais par l'histoire que tous les rois de Prusse, tout en s'acquittant des autres devoirs du gouvernement, ont consacré à l'armée leur plus grande attention. Déjà le grand électeur, par l'héroïsme de son courage, a donné à ses troupes un exemple qui n'a pas été dépassé. Frédéric Ier savait très bien, lorsqu'il mit la couronne sur sa tête, qu'il aurait à défendre cet acte hardi ; mais il savait aussi que ses troupes, éprouvées déjà, lui rendraient cela facile. Frédéric-Guillaume Ier, dans cette garnison même de Postdam où tu vas te rendre, et qu'on appelle volontiers le berceau de l'armée prussienne, a posé la base de notre organisation militaire par la sévère discipline qu'il a inculquée aux officiers et aux soldats... C'est son esprit qui vit encore parmi nous.

« Frédéric le Grand, avec son génie de capitaine, a fait de ces troupes solides le noyau de cette armée avec laquelle il a livré les batailles qui l'ont rendu immortel. Frédéric-Guillaume II eut affaire à une tactique nouvelle et l'armée ne quitta point la lutte sans lauriers. Mon royal père rencontra le même ennemi, et un terrible désastre fondit sur la patrie et sur l'armée. Mais, alors, mettant de côté tout ce qui était vieux et caduc, il réorganisa l'armée et la fonda sur l'amour de la patrie et sur le sentiment de l'honneur. Et il remporta des succès qui, jusqu'à la fin des temps, brilleront d'un éclat particulier dans les annales de l'armée prussienne. Mon père, si cruellement éprouvé, le roi Frédéric-Guillaume IV, regardait avec satisfaction son armée, qui, dans des jours lamentables, lui demeura fidèle.

« En cet état j'ai trouvé l'armée.

« Si jamais un gouvernement a été visiblement conduit par la

'rovidence, c'est celui des dernières années. Et c'est encore armée, qui, par son courage inébranlable et sa constance solide, porté la Prusse à cette hauteur où elle est à présent. Le corps e la garde, auquel tu appartiens, et le régiment où tu entres ujourd'hui, ont contribué de la façon la plus éclatante au succès lorieux. Les signes que je porte sur ma poitrine sont l'expres-ion publique de mon indestructible reconnaissance pour le évouement avec lequel l'armée a remporté victoire sur victoire. 'u arrives à la jeunesse dans une grande époque, et tu as en ton ère un honorable exemple de l'art de conduire la guerre et les atailles, mais tu trouveras dans le service que tu vas commencer es choses en apparence insignifiantes et qui te surprendront. ache bien que dans le service, rien n'est petit. Chaque pierre ui sert à bâtir une armée doit être exactement façonnée, si l'on eut que la bâtisse soit bonne et solide. »

Le prince Guillaume a été avant tout un soldat et a manifesté es sentiments de soldat.

L'empereur n'a pas changé à cet égard, suivant à la lettre les nstructions de son grand-père, qui, lui, fut un des instruments e la gloire prussienne conquise sur le champ de bataille et e l'unité allemande que Guillaume II a qualifiée d'indestructible.

II

LES APPARTEMENTS DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

Lorsque l'étendard rouge pourpre flotte aux quatre coins du hâteau royal de Berlin, c'est signe que le roi de Prusse y est résent. Aussitôt que le souverain quitte le château, l'étendard st retiré, pour être hissé de nouveau à l'instant même où Guil-ume II y rentre. A l'occasion des grandes solennités seulement, 'tendard rouge est remplacé par l'étendard impérial sur fond une.

Dans le château se sont joués les principaux événements de istoire prussienne, de même que ceux qui suivirent la fondation e l'Empire. Là aussi ont habité les princes étrangers qui sont nus, après la victoire, saluer l'Empereur d'Allemagne.

Le château est une construction gigantesque, dont les ailes verses se sont élevées durant plusieurs siècles. C'est là qu'ha-

bitent aujourd'hui l'Empereur et l'Impératrice, leurs enfants, leur suite et leurs domestiques.

Dans le souterrain qui entoure le vaste bâtiment sont installées les cuisines et les caves. Du côté de la Sprée sont les bureaux du maréchal de la cour et une partie des bureaux du maître des cérémonies. Dans l'aile regardant les « Lustgarten », en train en ce moment d'être transformée, se trouvent les salles de réception et des chambres luxueuses réservées aux princes étrangers en visite.

L'aile où est édifié le principal portail du château comprend encore des chambres de réception, et dans la coupole s'élève la chapelle.

Le château, du sol à la balustrade, a cent pieds de haut, et sa plus grande longueur, du côté des « Lutsgarten », mesure quatre cent soixante pieds. Les grandes portes de fer, à l'entrée du portail principal, méritent une attention particulière. Elles constituent des œuvres d'art de tout premier ordre : ce sont les plus grandes portes de métal forgé existant en Europe. Tous les autres petits portails du château, par lesquels autrefois le public avait libre entrée, sont maintenant clos par des portes en fer forgé. Derrière chaque porte se tient un factionnaire du corps de garde, se composant chaque jour d'une compagnie, commandée par un capitaine.

Lorsque la famille impériale séjourne à Berlin, elle habite le château royal et l'Empereur et l'Impératrice occupent les chambres du premier étage sur la façade méridionale du château qui s'étend vers la « Schlossplatz » (place du château), avec les grandes et belles fontaines de Neptune.

A l'exception de Frédéric-Guillaume III et de l'Empereur Guillaume Ier, qui habitaient un autre palais situé « Unter den Linden » « Sous les Tilleuls », tous les princes et rois ont résidé au château de Berlin. L'Empereur Guillaume, quand il était encore prince Guillaume, prince héritier, dans les premières années de son mariage, avait choisi, comme résidence d'hiver, une suite d'appartements du château royal donnant sur la Sprée. Ce n'est qu'après l'arrivée au trône de l'Empereur Guillaume II, que les appartements du premier étage furent remis à neuf.

L'Empereur et l'Impératrice ont eux-mêmes fait choix des meubles et étoffes qui devaient orner leur demeure, et ont fixé à leur goût le style de chaque chambre. Ces appartements furent

autrefois occupés par Frédéric le Grand, et Guillaume II, par respect pour son grand ancêtre, a conservé autant que possible e caractère historique des appartements.

Au-dessus du portail — appelé portail n° 1 — où est l'entrée principale de la demeure de l'empereur, devant laquelle montent continuellement la garde deux factionnaires pris, à tour de rôle, dans les divers régiments de la garnison de Berlin, se trouve la



Palais de l'empereur Guillaume à Berlin.

Sternsaal (*salle des Étoiles*), qui tire son nom de ce fait que le plafond blanc de cette salle est orné d'étoiles d'or. La *Sternsaal* mesure 16 mètres de long et 11 mètres de large et est spécialement affectée aux solennités militaires. C'est là aussi que les drapeaux et étendards de la garnison de Berlin sont déposés en garde et que l'Empereur a fait placer sur de larges tables les grands modèles des vaisseaux de guerre *Irene*, *Oldenbourg* et *Greif*.

A l'extrémité Est on a devant les yeux l'« Adjudantenzimmer », la « Chambre des Adjudants », tapissée de soie rouge, où se tiennent les adjudants de service. A l'autre extrémité de la salle commencent, à proprement parler, les appartements de l'Empereur.

La première pièce dans laquelle on entre, servait au temps de Frédéric II de salle d'audience ; elle a aujourd'hui le même objet, et Guillaume II y reçoit les personnes qui ont reçu des lettres de convocation, si, pour une raison ou pour une autre, il ne les entend pas dans son cabinet de travail. Les murs sont couverts d'étoffes soyeuses d'un vert tendre et les tableaux qui y sont pendus se rapportent au temps de Frédéric II. Presque tous ont une grande valeur historique et rappellent les épisodes de la vie du roi de Prusse. A côté de cette salle d'audience est situé le cabinet de travail de l'Empereur, et derrière ce cabinet de travail on trouve la « Salle des Délibérations. »

Le cabinet de travail, orné d'après les ordres de l'Empereur, mérite d'être décrit un peu en détail.

D'une façon générale, l'ornementation de la pièce donne une véritable sensation d'art, avec son magnifique plafond, peint en 1704 par Augustin Terwesten. Ce n'est pas non plus le bureau d'un inactif : livres et écrits sont dispersés sur une large table. Le caractère du cabinet de travail est donné par les tableaux de l'école hollandaise accrochés aux murs et dans des cadres de bois noir ; on se croirait dans une chambre du XVIIe siècle. Parmi ces tableaux, on remarque particulièrement la description de la marine du Grand-Électeur, due au pinceau de Liewe Verschnur. Au haut des mâts flotte l'aigle rouge, et devant nos yeux apparaît Hohenzollern l'ancêtre, qui, il y a plus de deux cents ans, poursuivait le même but, sur le terrain de la politique coloniale, que celui qui tient au cœur de l'Empereur actuel. Son successeur immédiat abandonna ces idées d'expansion coloniale, et se contenta d'amener les bateaux de plaisir sur la Sprée, comme en témoigne un des tableaux. Le bateau de plaisir qui nous est montré s'appelait *Friedrich*. Le roi Frédéric Ier avait fait construire ce bateau en Hollande par Michiel Maddersteg, qui le fit transporter en 1704 à Berlin. Le roi s'en servit pour y offrir des fêtes. Maddersteg est l'auteur de ce tableau, un des plus précieux qui existent au château royal. Frédéric-Guillaume Ier fit don du *Friedrich* et d'un yacht, construit également par Maddersteg à Pierre le Grand ; il vendit aussi les derniers droits de l'Allemagne sur ses possessions africaines, et seuls les fifres des nègres et les tambours de sa jeunesse dorée à Potsdam, rappelèrent encore pendant des années les entreprises coloniales de son grand père.

Les autres tableaux complètent le caractère sévère du cabinet

de travail. On y voit les beaux portraits des chefs Brandebourgeois von Schonaich et Rotthausen, peints par Guillaume de Honthors, puis une scène dans un camp de Philips Wouvermans et une petite marine hollandaise de Hughtenbourg ; parmi les petites statuettes de valeur, on en distingue une en argent qui, malgré sa petitesse, est un portrait très caractéristique de Frédéric Ier. Cette statuette vient de la succession de la reine Élisa-



Extérieur du vieux château de Berlin.

beth, et, d'après une notice, doit avoir orné une des tables du fumoir de Frédéric-Guillaume Ier.

De cette chambre, réservée aux travaux intimes de l'Empereur, nous pénétrons dans une grande salle à trois fenêtres, qui, comme nous l'avons déjà dit, sert de salle de délibération. La décoration du plafond et des murs en est tout à fait moderne : seules les fenêtres sont encadrées par de vieilles peintures du temps de Frédéric-Guillaume Ier. Parmi les meubles, deux armoires en bois de cèdre richement bronzées, sont particulièrement intéressantes. Elles font partie du groupe des quatre armoires dans lesquelles le grand Frédéric — en 1770 — dans un cabinet du château de Friedrichskron, exposait sa collection de monnaies et médailles. Quant au fabricant de ces meubles, nous savons seulement qu'ils

furent faits par le menuisier anglais Tüllmann. Ils se trouvaient encore, il y a peu de temps, dans les musées royaux d'où ils furent transportés, sur le désir de l'Empereur Frédéric, dans les châteaux royaux. Une de ces armoires a renfermé la collection d'autographes de l'Empereur Frédéric. Sur ces armoires sont gravés deux portraits, celui du margrave Frédéric-Guillaume de Ansbach, par un peintre inconnu, et d'Auguste III de Saxe et de Pologne, par Louis de Silvestre, un Français qui séjourna quelque temps à la cour de Dresde.

Les deux portraits représentent ces deux personnages dans la première fleur de l'âge. Ils avaient bien des fois attiré l'attention de l'Empereur dans l'atelier des peintres du château royal où jusque-là ils étaient exposés. Lorsque les appartements de l'Empereur furent aménagés, ils furent exposés, avec de nouveaux cadres, dans la salle des délibérations.

Derrière la chambre d'audience et la chambre de travail, on arrive dans la chambre à coucher, puis dans le cabinet de toilette de l'Empereur. Dans ces deux chambres, sont accrochés de petits tableaux de prix représentant surtout des souvenirs de voyage et de chasse de l'empereur. Dans le prolongement de la chambre des délibérations se trouve la Pfeilersaal « salle des Piliers ». Sous Frédéric le Grand, cette salle servait d'antichambre à ses appartements, et lorsque le roi était présent, des soldats y montaient la garde. Aujourd'hui elle sert à de petites solennités, et en même temps elle relie les appartements de l'Empereur avec ceux de l'Impératrice; de la « Pfeilersaal », en effet, on entre directement dans le salon de l'Impératrice. Là sont réunis les trésors les plus précieux de la propriété artistique de l'Empereur. En dehors de trois tableaux du célèbre peintre français Watteau dont chacun équivaut à une véritable fortune — c'est ainsi qu'un seul de ces tableaux « l'embarquement pour l'île de Cythère » vaut bien 300,000 marks, soit 1,375,000 francs — le salon est orné de peintures d'élèves de Watteau et de deux portraits du célèbre peintre Pesne.

La chambre d'après est la chambre à coucher de l'Impératrice, où on aperçoit un grand portrait de la reine Louise, lorsqu'elle était princesse héritière et un buste de l'Empereur Frédéric dans ses jeunes années. Remarquables aussi sont quelques œuvres d'art architectural parmi lesquelles celles de Ranch et de Schadow, les architectes berlinois bien connus.



L'impératrice Augusta-Victoria, femme de l'empereur Guillaume II.

De la chambre à coucher, on passe dans le cabinet de travail de l'Impératrice, où on distingue principalement six panneaux où figurent des vases et des figures de marbre. Des vases sortent des fleurs en bronze jetant des feux de lumière électrique. En dehors d'un mobilier d'un bois très cher, recouvert de soies multicolores, les trois chambres sont d'une ornementation somptueuse de fleurs, en partie artificielles, en partie naturelles, baignant dans des vases chinois et dans des coupes de vieille porcelaine de Delft. Communiquent aussi dans cette pièce la chambre à coucher et le cabinet de toilette de l'Impératrice. Les œuvres d'art n'y manquent pas non plus que des souvenirs personnels comme le sont les peintures faites par l'Empereur Frédéric et Guillaume II.

La chambre à coucher de l'Impératrice est une vaste pièce, dont les murs sont recouverts d'étoffes de cretonne claires. Le plafond est peint en couleurs claires et rococo et en or. Puis viennent le cabinet de toilette et la chambre de bains. Cette chambre de bains est blanche et or. La baignoire artistique est d'un cuivre clair et brillant et elle est calée sur trois marches dans un coin de mur, en face une belle et grande glace. Sur le côté où est placée la baignoire donne une porte conduisant à un escalier tournant en fer. Cet escalier mène directement aux appartements des jeunes princes situés au second étage.

Derrière les trois pièces de l'Impératrice, que nous venons de décrire, est installée la bibliothèque de la souveraine, dont les sombres rayons produisent une impression assez triste. Des porcelaines chinoises, placées sur ces rayons, égaient un peu cette chambre assez morne. Là, comme ailleurs, des tableaux, et notamment les portraits des principaux rois de Prusse et de l'étranger, comme le prince électeur Frédéric-Guillaume Ier, Frédéric le Grand, Pierre le Grand et Marie-Thérèse d'Autriche.

Nous voilà enfin dans la salle à manger où l'Empereur et l'Impératrice prennent ensemble leurs repas. Elle est énorme : elle a dix-neuf mètres de long sur sept mètres de large, et reçoit de quatre larges fenêtres une abondante lumière ; à une des extrémités une porte conduit à une chambre où se tiennent les domestiques. Cette salle à manger se distingue par la magnificence de sa décoration. De grands panneaux en chêne, richement encadrés d'or, dessinent les murs, tandis que le haut est tapissé de

vieux et admirables Gobelins. Vis-à-vis le vitrage s'élève une merveilleuse cheminée en marbre vert. Au plafond, de beaux motifs de plastique et de peinture. L'or et les couleurs resplendissent le soir, éclairés par les lumières. Au milieu des nuages d'un ciel bleu flotte l'aigle de Prusse qui se défend contre les



La chambre de l'Empereur au château de Berlin.

attaques de ses ennemis. Les autres peintures sont des descriptions symboliques des ordres prussiens et représentent les écussons de la Prusse encadrés par la chaîne de l'ordre de l'Aigle noir.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les appartements des princes et de leurs maîtres sont situés au second étage. Des appartements de l'Impératrice un escalier circulaire conduit directement à la chambre de récréation des enfants. En dehors de cette salle de récréation commune et d'une salle à manger commune, chacun des princes aînés, comme le prince héritier, le

prince Eitel Friedrich, le prince Adalbert possède son appartement particulier; il se compose d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Les princes cadets habitent avec leurs bonnes et leurs gouvernantes des chambres donnant sur la Sprée. Quant aux habitations de la suite, elles n'offrent aucun intérêt.

Un mot encore sur les chambres de représentation. La plus importante au point de vue historique est la « Weisse Saal », la « Salle Blanche », soumise en ce moment à une restauration complète. On a notamment installé du côté ouest de la « Salle Blanche » une galerie par laquelle a été ouverte une communication avec la galerie de tableaux, qui sert également de chambre de représentation. La salle, par suite de la reconstruction, est sensiblement agrandie; cependant elle n'a pas une superficie de plus de six cents mètres et c'est la plus petite salle existant dans un château royal, en Europe, pour servir à des réceptions. Elle tire son nom de ce fait que la couleur des murs et du plafond est blanche. Les rois Prussiens ont presque tous là leurs statues, qui, d'après un ordre spécial de l'Empereur, ont été modelées et provisoirement exposées en gypse dans les niches de la salle. Dans un des coins se trouve le trône. S'il y a dans trois des salles du château des dais, celui de la Salle Blanche est certainement le plus beau. Tandis que les autres dais, dans la « Rittersaal », la salle des chevaliers et dans l'ancienne chapelle de la maison royale, ont du velours rouge comme draperie et l'ordre de l'Aigle noir de Prusse comme décoration, et représentent les trônes prussiens, celui de la Salle Blanche est le trône de l'Empereur.

Le dais se compose de brocart de soie jaune — la couleur jaune, entre parenthèse, est la couleur de l'Empereur allemand — sur lequel on a brodé l'aigle noir de l'empire.

De la salle Blanche, on pénètre directement dans la chapelle du château, où sont célébrées les fêtes religieuses. La coupole représente un dôme doré avec des ouvertures bleu d'azur, d'où des anges apparaissent. L'autel, en marbre, est un travail de mosaïque des plus riches et est couvert d'un baldaquin, dont les soutiens sont faits d'albâtre oriental. Au bas de l'autel, nous voyons un tableau des principales phases de la vie du Sauveur. Dans les remplissages des principaux piliers on a placé quatre-vingt-seize statues des hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'autel est orné des portraits des apôtres et du prince de la maison de Brandebourg. Chacune des six colonnes supportant

e dôme ne forme qu'un seul morceau, et par-dessus s'élève un ciboire.

L'albâtre qu'on a employé fut offert en présent par Mehemet Ali, le vice-roi d'Égypte. Le faîte du ciboire est formé d'écailles dorées et est couvert de pierres précieuses. Au-dessus de la porte d'entrée, brille une haute croix d'argent doré qui vaut bien un million de francs.

De l'autre côté de la Salle Blanche, on arrive à ce qu'on appelle les chambres des Reines et de celles-ci on passe dans la galerie des Tableaux, qui a soixante mètres de long et huit mètres de large. Dans cette galerie, à l'occasion des grandes solennités, par exemple à la fête de l'ordre de l'Aigle Noir, une table où peuvent s'asseoir au moins cent personnes est dressée.

Cette galerie a véritablement le caractère d'une galerie d'aïeuls de la maison royale : des portraits de nombreuses têtes couronnées, apparentées à la famille régnante, ont trouvé également à leur place.

Tout de suite, derrière la galerie des Tableaux, on aperçoit l'ancienne chapelle royale et, de là, des chambres aux fenêtres peintrées conduisant à la « salle des Chevaliers ». Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette salle, sans parler du dais, c'est le célèbre buffet d'argent construit en 1698 à Augsbourg. Attenant à la salle des Chevaliers, les chambres de parade qui réunissent, lors des solennités, les différents membres de la société de la Cour. Ces chambres, qui portent le nom de chambres Braunschweiger, Élisabeth, Drap d'or, etc., etc., vont jusqu'à la Salle Blanche, à l'extrémité des « Lustgarten ».

Le château est éclairé aujourd'hui à la lumière électrique : autrefois il l'était à la lumière des bougies, parce que l'Empereur Guillaume éprouvait une répugnance marquée pour l'éclairage au gaz. L'éclairage des bougies produisait une chaleur extraordinaire et, par suite, nuisait aux œuvres d'art et aux garnitures d'étoffes. Aussi, dès l'année 1882, tout au moins pour la Salle Blanche, la lumière électrique fut-elle adoptée, et à l'arrivée au trône de Guillaume II, une installation électrique fut décidée. Elle a ses foyers dans une construction souterraine du côté de la Sprée, et la machine électrique, dernier modèle, fournit de la lumière à tout le château. Il existe 1,916 lampes incandescentes rien que pour les salles de réception, dont 1,100 pour la Salle Blanche.

Remarquons aussi que, sur le toit du château, des patrouilles font nuit et jour des rondes pour veiller à ce qu'aucun incendie ne s'allume. Les princes, en hiver, lorsque le temps le permet, sont conduits sur ce toit pour s'y promener.

En été, la famille impériale habite le nouveau palais de Postdam. Le départ pour Postdam a lieu habituellement au commencement d'avril ou au commencement de mai, et tant que l'automne le permet, la famille impériale reste dans sa résidence d'été, située au milieu d'un parc magnifique s'étendant de « Sans-Souci » jusque derrière le nouveau palais. Devant le nouveau palais, on peut admirer des orangers disposés en demi-cercle et plantés sur l'ordre de Frédéric le Grand. C'est ce roi de Prusse qui fit construire ce beau château avec ses quatre ailes et un front de 680 pieds, après la paix d'Hubertsbourg, pour la somme de six millions de francs. La bordure du château est recouverte d'une coupole, sur le faîte de laquelle apparaissent trois figures de femmes portant une couronne royale. S'il faut en croire une légende populaire, le grand roi, par ces trois figures de femmes, voulait faire allusion à ses trois principales adversaires, l'impératrice Marie-Thérèse, l'impératrice Élisabeth de Russie et la marquise de Pompadour. D'après la légende également, le roi avait fait élever ce château dispendieux pour montrer que sa cassette, malgré la guerre, n'avait pas été épuisée. L'empereur Frédéric appela ce château « Friedrichskron », à cause des couronnes portées par les trois figures de femmes.

De nombreux souvenirs, dans le château de Postdam, se rattachent à la mémoire de l'empereur Frédéric. C'est dans une chambre du nouveau palais qu'il est né, et dans une chambre du même palais qu'il est mort. Dans l'immense *Muschelsaal* fut exposé le corps du second empereur d'Allemagne. Les chambres qui rappellent le souvenir de l'empereur Frédéric ne sont pas employées : de même on honore la mémoire d'un grand ancêtre, en conservant intacte la partie du château réservée à la bibliothèque de Frédéric le Grand et où on a recueilli un exemplaire des œuvres du roi annotées par Voltaire. Il reste pour la famille impériale soixante-douze chambres richement meublées, celles du rez-de-chaussée ayant vue sur une grande et belle terrasse. Tout près de la terrasse se trouve aussi le cabinet de travail de l'Empereur : à côté, un salon rouge installé en salle de billard ; puis une chambre d'audience, où l'Empereur reçoit

quelquefois. Derrière le château, deux bâtiments reliés l'un à l'autre, qu'on appelle les « communs », sont habités aujourd'hui par la suite et par la domesticité. Entre les deux bâtiments se trouve le bâtiment où se tiennent les cuisines; de ces cuisines, un chemin souterrain conduit au château et un chemin de fer électrique est organisé, à l'aide duquel les différents plats sont transportés de la cuisine à l'office.

Le palais de Postdam, comme le château royal de Berlin, est éclairé à l'électricité.

Quant à la terrasse devant le château, elle est garnie de deux rangs de grands citroniers et d'une profusion de plantes vertes. Si on ajoute à ce tableau de merveilleux gazons et des parterres de fleurs, on ne saurait imaginer une plus belle résidence pour une famille princière. Des postes de soldats placés à une assez grande distance défendent les approches du nouveau palais, où l'Empereur et l'Impératrice passent les mois d'été loin des bruits des foules, au milieu de leurs enfants et de leur suite.

Maurice Leudet.

(*A suivre.*)





PENSÉES

La poésie est pour ainsi dire le dessert de l'esprit. Il ne faut donc en prendre qu'en petite quantité, comme de toutes les friandises.

—

Chez les romantiques, l'expression embrasse plus de pensées qu'elle n'en peut étreindre. De là son caractère vague et incomplet.

—

Il y a une façon définitive de dire les choses : elle n'appartient qu'aux grands écrivains. Après eux il n'y a plus à y revenir.

—

Les causeurs sont des prodigues. Causer, c'est jeter son esprit par la fenêtre.

—

Il y a deux sortes de bon sens dans la vie : le petit et le grand bon sens. Le premier n'est que l'entente des intérêts ; l'autre est l'intelligence des devoirs et de la destinée.

—

Fatalité ! Voilà le mot de l'univers, depuis l'atome invisible jusqu'à l'homme ; prononcer celui de liberté, c'est n'avoir aucune idée des lois inflexibles qui enchaînent toutes les manifestations de l'être.

L. Ackermann.



JOIES D'AMOUR [1]

(Suite.)

Se raidissant contre la très bonne impression qu'elle ressentait, Mme de Claret, qui voulait enrayer la conversation, répondit sans voir l'air de comprendre :

— Ce soir ?... mais...

— Oh ! vous savez très bien ce que je veux dire !... Vous êtes écontente que Gozlin m'ait présenté à vous...

Elle dit, jugeant ridicule de nier :

— Je trouve qu'il eût mieux fait de me le demander avant...

— Il le voulait !... c'est moi qui l'en ai empêché...

— Pourquoi ?...

— Parce que je savais que vous diriez non...

— Vous le saviez ?...

1) Voir le numéro du 10 juillet 1897.

— J'en étais sûr... et j'aurais été très malheureux de ce refus...

Elle dit, narquoise :

— Vraiment?...

Il appuya :

— Très!... j'avais un vif désir de vous être présenté...

— Vous me connaissiez?...

— Pas du tout!...

— Vous avez des amis qui vous ont parlé de moi?...

— Jamais... non!... Je pourrais vous raconter que depuis longtemps je vous aperçois au Bois, au théâtre, et même dans le monde... ou encore que, depuis quinze jours que j'habite les Feuillettes, je vous ai suivie à pied ou à cheval... dans Versailles ou dans les bois... de loin...

Elle dit, en riant :

— De très loin...

— Oh! mon Dieu!... tout ça serait à la rigueur très vraisemblable... mais ça ne serait pas vrai... Non... Je vous ai aperçue pour la première fois ici, tout à l'heure... je vous ai trouvée très jolie... et j'ai pensé que vous deviez être intelligente, bonne et simple...

— Et qu'est-ce qui vous a fait penser tout ça?...

Elle riait. Cette conversation, qu'elle voulait banale, devenait malgré elle familière et l'intéressait plus qu'elle ne l'eût souhaité.

Préval répondit :

— J'ai jugé que vous étiez simple, parce que vous avez une petite robe qui vaut bien trente francs, j'imagine... et qui n'est jolie que de la joliesse seule de ce qu'elle enveloppe si gentiment... j'ai deviné que vous étiez bonne, au regard indifférent et doux avec lequel vous avez accueilli l'entrée de mes cousins Vancouver... alors que tout le monde les lacérait de coups d'œil vraiment féroces...

Voyant que Simone faisait un mouvement, il reprit :

— Oh!... je sais bien que vous les avez trouvés laids, parbleu!... je crois même que vous l'avez dit... mais sans acharnement, sans méchanceté... vous avez constaté un fait, tout bonnement... quant à la raison qui m'a fait supposer que vous étiez intelligente... elle est plus difficile à dire...

— Dites tout de même?...

— Eh bien, il m'a paru que vous regardiez avec une hauteur bienveillante et paisible le... flirt nouveau de Mme Gozlin?...

Elle répondit d'un ton cassant :

— Je ne regardais rien du tout!...

— Pardon!... mais souvenez-vous que c'est vous qui avez voulu que je m'explique... et ne vous figurez pas que de m'être aperçu de ces choses me donne à penser rien de blessant pour vous... je ne crois pas qu'une âme comme la vôtre se trouve autorisée à rendre le mal pour le mal... si tant est qu'on puisse appeler ça le mal... je vous devine incapable de toute vengeance mesquine... et c'est, faites-moi l'honneur de le croire, sans aucune arrière-pensée que j'ai prié Gozlin de me présenter à vous...

Elle dit, un peu gênée, cherchant à plaisanter :

— Merci pour ces bonnes paroles!...

— Il y a encore une chose que je veux vous dire...

— Je me méfie un peu, vous savez?...

— Vous avez tort!... ceci ne vous concerne pas... il ne s'agit que de moi, cette fois!...

— J'aime mieux ça!...

— Gozlin m'a présenté comme « un de ses bons amis »... je ne mérite pas ce titre... je le connais depuis un mois...

— Qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait beaucoup!... vous savez le dicton?...

— Dis-moi qui tu hantes...

— Parfaitement!... alors vous savez pourquoi je tenais à vous convaincre que je ne suis pas « un bon ami » de Gozlin?...

Un sourire gouailleur éclaira un instant le visage sérieux de Mme de Claret.

Préval la regarda et dit, répondant à sa pensée :

— Les Vancouver sont mes cousins... je ne les ai pas choisis... mais je les aime malgré leurs imperfections et leurs ridicules, parce que nous avons grandi ensemble... et qu'ils ont été très bons pour moi dans un temps où je n'étais pas heureux...

— Vous avez acheté les Feuillettes?...

— Oui... mes cousins craignaient d'avoir, aussi près d'eux, des voisins peut-être déplaisants... Alors j'ai acheté... et puis, je me suis décidé à habiter pendant quelques mois... C'est si ennuyeux Deauville, et Dieppe, et Luchon!... et toute cette vie stupide de l'été... Est-ce que vous chassez?...

— Non... j'ai ça en horreur! mais mon mari chasse beaucoup...

Le colonel venait d'offrir le bras à Mme Gozlin pour la conduire au buffet. Préval demanda :

— Voulez-vous, madame, me présenter à M. de Réole !...

Mme de Claret appela son mari d'un signe :

— Pierre !... monsieur Préval...

Tout de suite les deux hommes parurent se plaire. Ils se mirent à causer sans plus s'occuper de Simone, qui devint la proie du gros Léon. Il s'assit près d'elle et lui chanta les louanges de Préval.

— Quel charmant garçon, n'est-ce pas ?... gai, aimable suffisamment riche pour vivre à sa guise, sans souci du lendemain... une vraie veine qu'il se soit décidé à venir habiter les Feuillettes !... Ce sera une immense ressource pour nous...

— Oui, certainement... M. Préval me semble très bien...

— Vous ne dites pas ça de bon cœur ?...

Elle affirma en riant :

— Mais si !... d'un cœur excellent !... Seulement je n'ai pas eu le temps de le voir encore beaucoup, M. Préval !

— Croiriez-vous qu'il a tourné la tête à la mère Grandpré ?... une tête guère bienveillante pourtant !... Est-elle assez vilaine ce soir, cette pauvre Adèle ?... non, mais je vous en prie, regardez-la ?...

Mme de Grandpré passait, causant avec le général Puymaurin Elle semblait s'épandre hors de sa robe de velours d'un rouge violent. Un large bijou d'or s'étalait dans ses cheveux un peu laineux. De ce bijou, pendait une perle qui se balançait au milieu du front, d'un petit mouvement agaçant et régulier.

Simone dit :

— C'est pas qu'elle soit laide, mais avec ses cheveux et ses arrangements de bijoux, elle a l'air d'une montreuse de serpents !...

— Comme c'est vrai ! s'écria Gozlin tout joyeux, comme c'est bien ça !...

— Ne criez donc pas si fort !... Et puis, vous savez, il est inutile de raconter à tout le monde que j'ai dit ça...

— C'est si drôle !... pourquoi ne voulez-vous pas qu'on le répète ?...

— Parce que j'ai un mari qui est dans le régiment d'Adèle.

— Ah ! oui !... je n'y pensais plus, à votre mari !... Vous r

avez pas ?... j'ai entrepris de le décider à venir au bal chez les Vancouver...

— Eh bien ?...

— Eh bien, il dit que ça dépend de vous...

— De moi ?...

— Oui... il n'a pas l'air de croire que vous consentirez à...

— Depuis quand Pierre a-t-il besoin de mon consentement pour aller où bon lui semble ?...

— Nous ne nous entendons pas bien... si votre mari y va, c'est que vous y allez aussi...

— Ah ! ça jamais, par exemple !...

— Pourquoi ?... les Vancouver sont très gentils et ils donnent des fêtes charmantes. .

— J'en suis convaincue... mais je n'aime pas le monde... même le mien... Ça m'ennuie d'aller chez les gens que je connais... à plus forte raison chez les autres...

— C'est contrariant !...

— Pourquoi ?... Pierre n'a pas besoin de moi !... il est assez grand pour aller chez les Vancouver tout seul, si ça lui chante ?...

— Non... il ne peut pas faire ça !... ce serait malhonnête d'aller en garçon chez des gens mariés, voyons ?...

— Alors, que voulez-vous ?... qu'il n'y aille pas !...

— Il s'en réjouissait tant ! c'est désolant !...

— Oh !... si Pierre était une jeune fille à son premier bal, je ne dis pas !... mais lui ?... ça ne m'attendrit pas du tout !

— Vous êtes très dure ?...

— Non... je suis, au contraire, très douce...

— C'est pas ce que l'on dit, toujours !...

Mme de Claret releva brusquement la tête :

— Pas ce que l'on dit ?... Qu'est-ce qu'on dit donc ?...

— Que vous êtes très colère... et très sévère... sévère pour pas aussi d'ailleurs !...

— Et qu'est-ce qui dit toutes ces belles choses ?...

— Mais... tout le monde...

— C'est bien vague « tout le monde »!... Dans tous les cas, tout le monde est mal informé !... Je suis colère, c'est vrai... mais sévère ?... Ah ! bien non !...

Gozlin dit, en désignant Préval, qui, debout, dans l'encoignement d'une baie, les regardait :

— Si Préval a tourné la tête à Adèle, vous, vous avez tourné

la tête à Préval... il voudrait bien être à ma place dans ce moment-ci...

— Il y était tout à l'heure...

— Vous avez l'air de plaisanter?... c'est vrai pourtant!... il vous regarde avec des yeux...

— Le coup de foudre!...

— Vous n'êtes pas sérieuse!...

— Il me semble, à moi, que c'est vous qui n'êtes pas sérieux...

— Moi?...

— Vous et les autres...

Elle se sentait absolument seule au milieu de tous ces gens dont elle regardait machinalement les visages gais, ennuyés ou contraints. Tous étaient là, amenés par un motif, ou un intérêt, ou une idée quelconque. Clotilde Gozlin et Jeanne de Réole venaient pour flirter avec les uns et les autres. La petite Brémont, là comme partout, pour suivre et admirer son mari; les Vancouver, pour étaler leur luxe et se créer des relations dans la société versaillaise. D'autres pour faire un whist; d'autres, — les plus nombreux ceux-là — pour chercher une aventure, un flirt déjà en train. Elle seule était ce soir, comme toujours dans la vie, sans intérêt et sans plaisir.

Et, malgré elle, elle pensait à ces joies d'amour, dont la douairière de Cirey-Vaucour parlait avec tant de conviction et de simplicité. Elle trouvait triste de vivre d'un seul côté de l'existence, ignorant celui qui, dit-on, la fait aimable et douce.

Tandis qu'elle rêvait à ces choses, n'entendant plus les potins que lui racontait Gozlin, Mme de Grandpré s'approcha, appelant :

— Madame de Claret!...

Elle démasqua une femme petite, laide et très adroitement pomponnée, qui se tenait derrière elle, et acheva :

— Mme Fred Vancouver... qui depuis très longtemps désire vous connaître...

Mécontente, Mme de Claret releva un peu ses jolis sourcils bruns. Puis, sa politesse accoutumée reprenant le dessus, elle mit avec un gentil sourire sa main dans la petite main sèche que la jeune femme lui tendait.

— Gozlin!... j'en suis bien fâchée, mais je prends votre place!... Allez-vous-en!... ou restez debout!...

Et, s'asseyant, Mme Vancouver se mit à parler très vite, sans laisser à Simone le temps de répondre un mot :

— Comme vous montez bien à cheval, madame !... Mon plus grand plaisir est de vous apercevoir... Vous me permettrez un jour, n'est e pas, de me promener avec vous pour prendre une leçon ?... Vous montez toujours des pur-sang ?... vous n'aimez que ces cheaux-là ?... vous avez bien raison !... Moi aussi, je n'aime que eux-là !... seulement ils sont toujours en l'air, toujours nerveux, rop frais... et moi, je ne monte pas comme vous, madame... alors non mari craint les accidents... il me faut lutter pour avoir un ur-sang... et, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je éteste la lutte...

Elle se leva en voyant venir une femme assez exactement semlable à elle.

— Voulez-vous me permettre de vous présenter Mme Sam Vanouver, ma belle-sœur ?...

Comme Simone regardait la jeune femme, elle dit en riant :

— C'est drôle, n'est-ce pas ?... C'est Mlle de Réole et Mme Gozlin ui sont jumelles, et c'est ma belle-sœur et moi qui nous essemblons...

Tout de suite, Mme Sam Vancouver demanda à Mme de Claret :

— Vous voudrez bien, j'espère, nous faire le plaisir de venir au al à l'Abbaye, le 22 ?... On sera en costume ou seulement en tête... omme on voudra...

Simone remercia :

— Vous êtes mille fois aimable, madame... mais je ne sors pas tout...

Se souvenant qu'elle était en ce moment même « sortie », elle eprit gaiement :

— Ici... c'est par ordre !... je suis chez « ma colonelle »... ça e compte pas !...

Mme Fred Vancouver dit, en baissant un peu la voix, qu'elle vait glapissante et canaille :

— Une colonelle insupportable... si j'en crois les racontars ?...

— Mais non... mais non... affirma Simone avec aplomb, très upportable... il ne faut pas croire les racontars...

Elle voulait bien, « entre officiers », débiner Adèle, mais elle e voulait pas la laisser débiner devant elle aux « civils ».

Jeanne de Réole arrivait. Elle dit, gouailleuse :

— Ne faites pas attention !... Mme de Claret est très vieux ompon !...

Simone pensa que personne moins qu'elle ne méritait ce qualifi-

ficatif, mais elle ne protesta pas. L'idée de passer pour une raseuse aux yeux de Mme Vancouver lui était très indifférente. Elle pensait ne jamais les revoir.

Dans le coupé qui ramenait les Claret à leur petite maison de l'avenue de Paris, Pierre dit à sa femme d'un ton aigre :

— Gozlin m'a dit que vous ne vouliez pas aller à ce bal costumé... pourquoi ?...

Elle répondit, paisible, bien qu'elle prévît la discussion certaine :

— Pour deux raisons... la première, c'est que, avec les régiments et les gens de la ville et des environs, j'ai déjà plus de relations qu'il ne m'est agréable d'en avoir...

Il dit, tout à fait grincheux :

— La seconde raison sera peut-être meilleure ?

— La voici... si on veut un joli costume... et j'en voudrais un joli... c'est très cher... alors je trouve absurde de faire une grosse dépense pour une chose dont je n'ai pas envie, au contraire...

— Un costume n'est pas une dépense si considérable... ou alors c'est que vous ne savez pas vous y prendre...

Elle ne répondit pas, jugeant qu'il vaut mieux ne pas se défendre quand on a, pour se taire, assez de pouvoir sur soi. Elle était sûre, pourtant, de « savoir s'y prendre » et d'être toujours élégante en dépensant peu.

L'existence, telle qu'ils la menaient, avec leurs vingt-cinq mille francs de rente, faisait les Claret presque pauvres, et Simone trouvait qu'en vivant plus simplement, ils eussent été, avec ce même revenu, presque riches.

Après un silence, le capitaine demanda :

— Vous avez refusé... formellement ?...

— Oui... mais j'ai refusé pour moi seulement...

— Je ne peux pas aller tout seul chez des gens qui semblent tenir surtout à vous avoir...

— Surtout ?... Vous devez vous tromper ?

— Non... je l'ai très bien compris...

— En ce cas, vous êtes plus malin que moi !...

— Je l'ai compris... et aussi Mme Gozlin me l'a dit... les Vancouver ont les goûts de tous les parvenus...

— Et elle doit les connaître, les goûts des parvenus !...

— Je ne sais quelle rage vous avez de toujours bêcher Gozlin !.. c'est un charmant garçon !...



... Tiens, Pierre n'est pas avec toi.

— Je ne trouve pas ça !...

— Pourquoi riez-vous ?...

— Ai-je ri ?...

— Oui, vous avez ri... et vous le savez très bien...

Il ajouta, vexé :

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle ?...

— Mais... je ne le vois pas non plus !...

Elle avait ri en pensant que l'admiration de son mari pour Mme Gozlin l'entraînait à admirer aussi le garçon lourd et vulgaire de corps et d'esprit, « le gros patapouf », — comme disait Mme de Cirey-Vaucour, — qu'était Léon Gozlin.

Voyant que Claret boudait, elle questionna, pour le ramener au sujet qui l'intéressait :

— Vous disiez que les Vancouver ont les goûts de tous les parvenus ?... quels goûts ?...

— Mais... par exemple, celui de recevoir des gens chics...

— Alors, nous sommes des gens chics ?...

— En vérité, ma chère, vous avez une façon d'épiloguer...

— Dame !... pour moi nous sommes des gens très bien nés, très bien élevés, très honorables, pas bêtes et pas vilains, mais nous ne faisons pas du tout l'effet d'être des gens chics... pas du tout !

— Parce que ?...

— Parce que nous n'avons ni la situation, ni l'argent, ni les loisirs nécessaires pour ça !... Oui... nous sommes peut-être des gens chics pour les Vancouver..... et même pour les Gozlin... mais nous ne sommes pas des gens chics pour les véritables gens chics...

Voyant que son mari ne répondait rien, elle conclut en riant :

— C'est dur !... mais il faut en prendre son parti !...

Il dit, grognon :

— Ce dont je ne prends pas mon parti, c'est d'être, ici où l'on n'a certes pas trop de distractions, privé d'une réunion amusante...

— Aussi, ne faut-il pas vous en priver... Si vous le voulez, j'irai, pour vous mettre à l'aise, faire une visite à l'Abbaye... les Vancouver comprendront de cette façon que, si je ne vais pas à leur bal, ce n'est pas parce que je ne veux pas les voir...

M. de Claret avait pour principe de ne jamais paraître satisfait. Ravi, au fond, de la combinaison proposée par sa femme, il répondit, l'air indifférent et ennuyé :

— Nous verrons ça!...

Et ils rentrèrent sans plus parler.

Au moment où Mme de Claret, debout au milieu de sa grande chambre, commençait à se déshabiller, son mari entra, irrité, criard :

« La femme de chambre ne surveillait pas ses habits... il était sorti avec une tresse décousue... il venait de s'en apercevoir... c'était odieux!... »

Comme Simone répondait doucement qu'elle donnerait le lendemain des ordres, il continua de se lamenter, agressif de plus en plus :

C'est vraiment excessif!... être marié, avoir du mariage tous les embêtements, sans en avoir les avantages!... être tiraillé, harcelé par une femme, par des enfants, des précepteurs, des domestiques, et n'être, au milieu de tout ça, ni entouré, ni soigné ni même servi!... c'est à s'en aller au diable!...

Et il se dirigea vers la porte, à grands pas colères et bruyants.

Elle dit, tranquille :

— Vous n'allez pas pouvoir dormir si vous vous agitez tant que ça!... bonsoir!...

Il fit un mouvement pour revenir et discuter encore, mais tout à coup il s'arrêta, regardant sa femme avec une sorte d'étonnement.

Elle avait continué à se dévêtir et maintenant elle sortait toute blanche de la petite robe de mousseline à fleurettes, écroulée à ses pieds comme un nuage rond et floconneux.

Solide et mince, radieusement fraîche, elle lui semblait avoir toutes les perfections qu'une demi-heure plus tôt il croyait l'apanage exclusif de Mme Gozlin.

Ce fut la voix changée et le visage aimable qu'il répondit :

— Non... pas bonsoir encore!... si vous le permettez, je vais revenir tout à l'heure vous dire bonsoir?...

Elle le regarda sortir, l'air profondément las, avec une lueur mauvaise au fond de ses yeux habituellement si doux. Et ce fut le cœur battant, les lèvres tremblantes, qu'elle attendit son retour, en pensant :

— Il y a dix ans, le jour de mon mariage, j'avais moins peur... on a moins peur de ce qu'on ne connaît pas!...

Et quand, un peu plus tard, M. de Claret partit, elle murmura, pleurant de lassitude et de rage :

— Est-ce donc là, pour certaines femmes, « les joies d'amour »?...

IV

Le lendemain matin, Simone sortit seule à cheval, parce que son mari, retenu au quartier, ne pouvait pas l'accompagner.

Elle savait que ces promenades scandalisaient et la ville et le régiment. On n'admet pas qu'une femme, qui sort seule à pied et en voiture, puisse également sortir seule à cheval, et M. de Claret, plus soucieux qu'elle du qu'en dira-t-on, avait essayé de lui persuader que c'était en effet une inconvenance. Elle n'avait pas voulu, avec cette sorte de paisible entêtement dont les animaux et les Bretons semblent avoir le monopole, renoncer à ce qui, à Versailles, était son unique distraction.

Elle rencontra, en traversant la place d'Armes, le colonel de Grandpré qui lui dit, en souriant, bonjour. Loin d'Adèle, il s'épanouissait à la vue d'une jolie femme et ne se scandalisait de rien.

Il s'arrêta, demandant :

— Réole ne monte donc pas à cheval ce matin ?...

— Il a du service...

— Vous êtes fraîche comme une rose !... on ne dirait pas que vous avez veillé !... c'est pas comme moi !...

Pour lui, qui se couchait habituellement à neuf heures, les lundis de sa femme étaient une torture. Il se gratta bruyamment le gosier, et acheva, d'une voix qui résonna dans l'espace comme un appel de clairon :

— Quand j'ai veillé, je ne peux plus parler !... je suis aphone. . complètement aphone... je ne m'entends plus...

Simone dit en riant :

— Je vous assure, colonel, que les autres vous entendent très bien...

— Tant mieux !... Allons, au revoir !... je ne veux pas vous empêcher de vous promener... Vous alliez prendre l'avenue de Saint-Cloud ?...

— Oui... je vais du côté de Fausses-Reposes...

— Le bois est diablement mal habité... prenez garde aux mauvaises rencontres !...

— Bah!... je n'en fais jamais, de mauvaises rencontres!...

— Alors, bonne promenade!...

Comme elle s'éloignait, il fit quelques pas pour la rejoindre, et demanda :

— A propos... et le petit cousin?...

— Le petit cousin arrive aujourd'hui...

— J'ai reçu un mot de son oncle d'Hersac qui est mon camarade de promotion... il me le recommande très particulièrement... et m'écrit qu'il est tout ce que l'on peut trouver de plus gentil...

— C'est bien vrai!... vous verrez!...

Le colonel semblait avoir à dire quelque chose qui le gênait. Il finit par murmurer, avec embarras et sans regarder Mme de Claret :

— Vous l'enverrez faire une visite à ma femme... à son jour?...

— Mais, colonel, je n'aurai pas besoin de l'y envoyer... il ira certainement de lui-même...

Et tandis que M. de Grandpré, rasséréné, la saluait une dernière fois, elle pensa :

— Il va y en avoir, un tirage!... Aller au jour d'Adèle?... il ne voudra jamais!...

Comme elle venait de tourner dans l'avenue de Saint-Cloud, elle croisa précisément Adèle qui l'examina d'un air dégoûté. Un énorme livre de messe sous le bras, elle cheminait à côté de Mme Ravel. Dans l'invisible inclinaison de sa grosse tête, dans le pli de ses lèvres minces, dans la raideur de son attitude, Mme de Grandpré mit toute l'intensité de blâme dont elle disposait.

La femme du lieutenant-colonel mourait d'envie de regarder Simone à cheval, mais elle n'osa pas, et passa en glissant un œil en coin, un vrai œil de collégien qui craint d'être puni si on le prend à loucher sympathiquement sur l'élève mis à l'index.

Un peu plus loin elle rencontra une dame de la ville qui fila en regardant à terre pour éviter de la saluer. Et, cette fois encore, elle se demanda en quoi on jugeait répréhensible de monter seule à cheval plutôt que de sortir seule de n'importe quelle autre façon. Il est beaucoup plus difficile de se dissimuler à cheval qu'autrement. C'est, sans contredit, la façon la plus voyante de circuler. Qu'est-ce que tous ces gens supposaient donc en la voyant passer?

Son mari lui-même, à l'instant où elle sortait, lui avait lancé une de ces plaisanteries absurdes, qu'il empruntait beaucoup trop facilement au gros Gozlin. Elle avait compris qu'il était vaguement soupçonneux ce matin-là, et dans un de ces jours de misanthropie où, sans motif apparent, il clamait de façon aiguë contre les femmes, contre leur rosserie, leur astuce, leur mauvaise foi et leur coquetterie.

Et, comme elle eût souhaité se défendre, ou du moins s'enquérir si c'était elle qu'il prenait personnellement à partie, il s'était enfermé dans l'absolu mutisme qui lui servait à cacher sa nullité.

Quand elle arriva au carrefour de Fausses-Reposes, il faisait une insupportable chaleur. Elle prit à droite une grande voie gazonnée et la suivit jusqu'à ce qu'elle trouvât un sentier suffisamment tracé.

Elle galopait depuis un instant dans ce sentier, quand elle entendit derrière elle un autre galop. En même temps sa jument hennit et voulut s'arrêter, désireuse d'attendre le compagnon qu'elle devinait.

Une voix chaude et très douce s'éleva, gouailleuse un peu :

— Quel joli train !... Savez-vous qu'on a de la peine à vous suivre, madame !...

Simone se retourna et vit Maurice Préval qui arrivait. Elle répondit :

— Aussi, pourquoi me suit-on ?...

Il dit en riant :

— Pour vous rejoindre...

Et amenant son cheval à côté de celui de Mme de Claret :

— Permettez-vous que nous fassions route ensemble ?...

Elle pensa aux têtes que feraient ceux qui pourraient les rencontrer et aux innombrables potins qui suivraient cette rencontre et hésita un instant.

Il vit cette hésitation et demanda, le visage inquiet :

— Vous avez peur que je vous ennuie, moi aussi ?...

— Mais non !...

Et, réagissant contre ce mouvement de crainte instinctive qui la surprenait, elle acheva :

— Je n'ai peur de rien...

Préval avait repris la physionomie heureuse qui le rendait plaisant entre tous. Il dit en riant :

— Vous n'êtes pas fatiguée de vous être trop amusée, hier soir?...

— Et vous?...

— Moi, je ne me plains pas du tout de ma soirée...

Elle répondit sans paraître comprendre :

— Ça prouve que vous avez un caractère exquis !...

— Non !... ça prouve tout bonnement que j'ai rencontré... ce que je n'espérais guère rencontrer...

— Ah !...

— Vous ne me demandez pas quoi ?...

— Je ne suis pas curieuse...

— Tant pis !... il faut l'être !... une femme qui n'est pas curieuse n'est femme qu'à moitié...

— Eh bien, je ne suis femme qu'à moitié, voilà tout !...

— Vous savez que je ne crois pas un mot de ce que vous dites...

— Vous avez tort, je dis toujours la vérité...

— Même quand elle est mauvaise à dire ?...

— Surtout quand elle est mauvaise à dire...

— Alors, répondez franchement à une question que je vais vous faire, voulez-vous?...

— Faites !...

— Je voudrais savoir si ça ne vous ennuie vraiment pas que je me promène avec vous ?...

— Ça ne m'ennuie vraiment pas !...

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous hésité à me répondre tout à l'heure ?...

— Vous avez demandé à me poser une question ?...

— Oui... Eh bien ?...

— Eh bien, vous m'en posez deux, il me semble ?...

— Non... c'est la suite de la même... est-ce que vous ne voulez pas me dire ce que...

— Oh ! si ! très bien !... je n'avais aucun motif pour ne pas me promener avec vous... ça me fait au contraire plaisir...

Il demanda, sérieux :

— Bien vrai ?...

Elle dit, en riant, évitant de répondre :

— Encore une question !... si vous m'interrompez toujours

— Pardon !... Vous disiez ?...

— Je disais que ça me fait plaisir de me promener avec vous... mais que, si quelqu'un me rencontre...

— Si quelqu'un vous rencontre ?...

— C'est de l'ennui sur la planche jusqu'à la fin de mes jours...

— Pourquoi ça ?...

— Parce qu'on me fera immédiatement un potin...

— Ce ne sera pas le premier, j'imagine ?...

— Non... sans doute !... Seulement, tous ceux qu'on a faits jusqu'ici étaient de pure méchanceté... ne reposaient sur rien absolument... tandis que, cette fois, le potin aura une raison d'être...

— Comment ?...

— Dame !... ce que je fais est évidemment incorrect... on trouve déjà que c'est une chose très déplacée de monter seule à cheval... on le trouve quand je me promène comme une petite fille bien sage, sans parler à personne... qu'est-ce que ce serait, mon Dieu ! si on me voyait dans le bois, avec un monsieur que je connais depuis la veille ?...

— C'est vrai !... et je comprends que j'ai été indiscret...

Le sourire un peu anxieux, la voix moins gaie, il acheva :

— Voulez-vous que je vous laisse ?...

— Non !... je n'attache pas d'importance... pas assez... à l'opinion des autres... Je suis d'avis, moi, que je fais une chose très innocente... et mon avis me suffit...

— C'est que je serais tellement désolé, si vous saviez, d'être pour vous une cause d'ennui !... je suis si heureux de penser que je vous verrai, si vous le voulez bien, quelquefois...

— Vous allez passer l'été aux Feuillettes ?...

— Oui... et l'automne aussi peut-être...

— Ça dépendra probablement du temps que les Vancouver passeront à l'Abbaye ?...

— Non... ce n'est pas des Vancouver que ça dépendra... Est-ce que vous montez à cheval tous les jours à cette heure-ci ?...

— A cette heure-ci ou plus tôt, selon que mon mari est pris au quartier plus ou moins tard...

— Ah ! M. de Claret vous accompagne habituellement ?...

— Oui... toutes les fois qu'il le peut...

— Il a les mêmes goûts que vous ?...

Elle répondit, songeant qu'elle avait passé toute sa vie à faire toujours les choses qu'elle détestait :

— C'est plutôt moi qui ai les mêmes goûts que lui... ou qui fais comme si je les avais...

Comme il la regardait avec une sorte de caressante pitié, elle reprit gaiement, trouvant ridicule de se faire plaindre :

— Ne me croyez pas surtout une pauvre victime... non !... si je suis souvent un mouvement de vie qui ne me plaît qu'à moitié, c'est sans y être aucunement forcée...

— Alors... pourquoi le suivez-vous ?...

— Je ne sais pas... par veulerie...

Elle s'étonnait de ses réponses, de l'abandon avec lequel elle causait avec ce monsieur inconnu d'elle. Préval lui inspirait non seulement de la sympathie, mais de la confiance. Ce beau grand garçon lui semblait avoir une nature plus affinée, un esprit plus personnel que les hommes qu'elle rencontrait habituellement. Elle se demandait, en le regardant malgré elle avec une curiosité un peu inquiète, si le physique et le moral étaient cette fois en complet accord.

Et lui, solide, volontaire, un peu las des filles et des coquettes, mais ayant une rare intensité de vie, et comme un besoin flottant et indéfini de tendresse, regardait curieusement aussi Mme de Claret. Il lui semblait que cette femme souple et fraîche différait de celles qu'il avait connues jusqu'ici. Il la désirait de toutes ses forces et sentait que, pour un peu, il l'aimerait de tout son cœur. Il eût été très réellement malheureux de ne plus la voir, et c'est en répondant à cette pensée qu'il demanda :

— Quand vous reverrai-je, dites, madame ?...

— Mais... je ne sais pas, moi !... quand vous voudrez...

— Est-ce que vous avez un jour ?...

— Non...

— Une heure ?...

— Non plus...

— Enfin, faut-il ou ne faut-il pas aller vous voir ?...

— Il faut, si ça vous plaît...

— Vous me recevrez ?...

— Si je suis chez moi, oui, certainement

— Dînez-vous à Saint-Cernin samedi ?..

— Je sais que nous dînons à Saint-Cernin, mais je ne sais pas quel jour... c'est mon mari qui a dû décider ça avec M. de Réole...

— Il vous fait la cour, M. de Réole ?...

— Qui est-ce qui vous l'a dit ?...

— On ne me l'a pas dit... je l'ai vu hier soir...

— . . . .

— C'est un très joli garçon... et qui se gobe infiniment, n'est-ce pas ?

— Je le crois !...

— Mes cousines Vancouver m'ont dit qu'au bal de l'Abbaye il serait en Apollon... ça manque un peu de simplicité !... C'est d'ailleurs bien difficile de trouver un costume qui ne soit pas ridicule... je ne sais que décider... et vous... comment serez-vous ?...

Simone allait dire : « Je n'irai pas à l'Abbaye !... » mais sans trop savoir pourquoi, elle atténua la netteté de sa réponse :

— Je ne sais pas si j'irai...

— Mais il faut absolument que vous veniez !... Je vous en prie, dites-le que vous viendrez ?...

Elle ne répondait pas ; alors il questionna, véritablement anxieux :

— Pourquoi ne voulez-vous pas dire oui ?... A quoi pensez-vous ?...

Elle pensait qu'elle ne voulait pas dire oui, parce que, depuis la veille, elle avait dit non à son mari, à Gozlin et à Mme Vancouver, mais que c'était cette seule raison qui l'empêchait de répondre ce que Maurice Préval souhaitait qu'elle répondît. Depuis un instant, elle désirait aller à ce bal. Pour la première fois, elle se souciait d'une réunion mondaine et s'avouait en toute sincérité d'où venait ce souci.

Pour changer la conversation, elle regarda sa montre et dit :

— Il est très tard !... il faut que je me sauve !...

— Comment, très tard ?... il est à peine onze heures...

— Oui, mais nous déjeunons à midi et je suis très loin de chez moi !...

— Je suis encore bien plus loin de Chaville !...

— Oui... mais vous, vous êtes tout seul !... C'est ça qui doit être délicieux ?...

— Oui et non !... pas tant qu'on croit !...

— Mariez-vous ?...

— Jamais !...

— Pourquoi ?...

— Parce que je ne me sens pas capable de faire heureuse une emme...

Comme elle souriait, il ajouta :

— Qui serait la mienne...

Voyant tourner Mme de Claret dans un chemin qui menait roit à Versailles, il dit encore :

— Je n'ose pas vous demander la permission de vous accomagner ?... Il vaut mieux pas ?...

— Oui... il vaut mieux pas !...

Il s'attendait à la voir, — inconsciente du danger, comme la lupart des femmes — partir au trot dans la descente semée de ierres roulantes, mais elle continua de marcher au pas et il ensa :

Elle est prudente !... Tant pis !...

GYP.

(A suivre.)







Médaille commémorative du long règne de S. M. la reine Victoria. (D'après le *Daily Graphic*

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

LE JUBILÉ D'UNE REINE



La reine Victoria à l'âge de 10 ans.
(D'après une peinture de William Fowler.)

I

Jubilé! Un mot dont la définition se trouve être, si ce n'est fausse, du moins absolument incomplète. Ouvrez, en effet, un dictionnaire quelconque et vous ne rencontrerez à ce mot que la mention d'une fête religieuse: le jubilé à l'avènement de chaque pape, le grand jubilé séculaire de Saint-Jean-de Lyon, sans compter les jubilés prescrits pour certaines circonstances particulières. Et combien variable comme espace de temps? Autrefois, il



reine Victoria en costume militaire
la revue de Windsor (28 sep-
embre 1837). D'après une peinture
le Printice.)

avait lieu tous les cent ans le jubilé régulier, mais à la suite de décisions des papes Clément VI, Grégoire VI et Paul II, il revint au bout de 50 ans, puis de 33 ans, puis de 25 ans. Du reste, pure solennité religieuse connue sous le nom de *grande indulgence*, appelée *jubilé* aux abords de 1473 seulement, Sixte IV occupant, alors, le trône pontifical.

Vous le voyez, tout cela est sans rapport avec la fête que viennent de célébrer les Anglais et qui, ne pouvant plus être un *cinquantenaire*, devrait, à proprement dire, s'appeler le *soixantenaire de l'avènement au trône de la reine Victoria*. Mais, chez s protestants, héritiers en cela de la tradition juive suivant uelle le jubilé revenait tous les cinquante s, cette célébration se uve tenir la place de s anniversaires, de s fêtes commémoraes. Qu'il s'agisse du uverain ou du pays, e essentiellement cie, essentiellement nanale, ce qui n'empêe pas les particuliers célébrer, eux aussi, ur jubilé. En Allegne et en Suisse, us les professeurs *ilent* lorsqu'ils atteient à leur cinquanme année d'enseignent.



Sa Majesté la reine Victoria dans la chapelle Saint-
Georges au château de Windsor ([illegible]).
(D'après une peinture de [illegible].)

Avant la reine d'Angterre, la Suisse avait

célébré son jubilé le 1er août 1891, non pas celui d'un règne ni d'un couronnement, mais bien celui des origines dix fois centenaires d'une Confédération qui peut hautement revendiquer le record de l'ancienneté. Donc, on le voit, c'est, comme je l'ai dit, une fête commémorative.

Favorisée entre toutes, la reine Victoria jouit, pour la seconde fois, des honneurs *jubilaires*, mettant ainsi en pratique le célèbre proverbe latin *bis repetita placent*.



Le dernier portrait de la reine Victoria, par W. Nicholson.
(Publié par la *New Review* de Londres.)

Après le jubilé d'*or*, le jubilé de *diamant*.

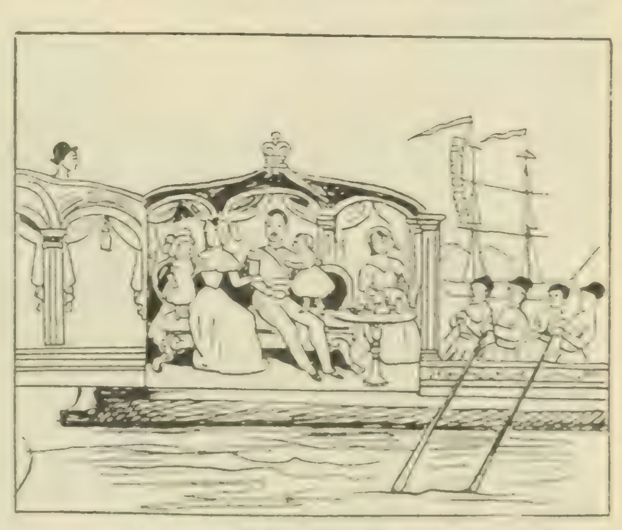
Et quelle *jubilation* pour employer le terme anglais! Une *jubilation* qui s'est étendue au pays tout entier, qui a confondu dans un même esprit, dans un même élan le souverain et la nation; une *jubilation* qui s'est célébrée dans toutes les parties du monde, qui a eu à peine une note discordante, celle de l'Irlande, qui a couvert le territoire du vaste Empire, — et ce n'est pas quantité absolument négligeable, — de publications, de souvenirs, d'inventions spéciales.

Or, si les fêtes passent, les documents restent et c'est à l'aide de ces souvenirs, de ces inventions pittoresques que nous allons aujourd'hui, entreprendre sur terre britannique une descente dont les sujets du Royaume-Uni n'auront pas à prendre ombrage

II

A tout seigneur tout honneur. D'abord, la reine, la reine dont on nous a redonné, pour la circonstance, sous mille formes différentes, et les traits du visage et les actes de la vie, sans oublier

les événements historiques auxquels elle prit part. L'iconographie habituelle de tous les souverains, de tous les personnages en vue, l'iconographie dont notre siècle, récapitulateur par excellence, aura été particulièrement généreux. Inventeurs de la biographie illustrée à l'usage des simples mortels, prenant le biographié à l'enfance, au berceau, en quelque sorte, pour le conduire par une succession d'images jusqu'à ce qui constitue son dernier, son plus récent portrait, les Anglais devaient, tout naturellement, se montrer prodigues de documents semblables, alors qu'il s'agissait de leur souveraine. Aussi journaux et livres se sont-ils ingéniés à multiplier les portraits de sa Très Gracieuse Majesté depuis le poupon de deux ans jusqu'à l'octogénaire dont tout le monde admire l'incroyable verdeur.



La reine et les siens en gondole.
(D'après une ancienne image.)

Un mois durant et même plus, la reine Victoria a ainsi défilé dans les innombrables *Diamond jubilee Number* qui resteront une des curiosités de ces fêtes. A pied ou à cheval, en reine ou en simple bourgeoise, voire même sous l'habit militaire, en général, lors de la fameuse revue de Windsor, le 28 septembre 1837, elle est apparue à tous les âges, dans toutes les poses, dans tous les costumes.

Du baby porté dans les bras des autres — et les autres, ici, c'est sa mère, la duchesse de Kent, — de l'enfant jouant au cerceau, bras nus, jambes nues, on arrive par gradations successives jusqu'à la Queen actuelle étalant en sa petite voiture niçoise une corpulence gênante. A dix ans, c'est le classique baby joufflu de l'école anglaise, au grand chapeau emplumé popularisé par Gainsborough ; en 1846, dans la chapelle du château de Windsor, c'est, un livre de prières à la main, la femme de trente ans, de Balzac, habillée par un Gavarni londonien, la tête disparaissant sous un immense chapeau de paille à la passe garnie d'une cou-

ronne de roses; tel un cadre de fleurs. Et dans cette dernière se retrouve tout entier le baby de la première époque. Du reste, l'une et l'autre également, vraies figures de Keepsakes à l'usage des salons bourgeois.

Inoubliable galerie de portraits, ne donnant pas seulement la physionomie de la reine, mais encore l'aspect, l'impression générale de la race anglaise en ses particularités, en ses qualités propres.



IL Y A SOIXANTE ANS : Le lord-maire recevant la reine à Temple-Ba

Ici les reines Victoria en pied, couronnées, revêtues du grand manteau de cérémonie, ornées des attributs du pouvoir — Winterhalter ou tout autre *pinxit* — représentant l'Angleterre officielle; là, les Queen entourée de ses enfants et de son époux, le prince consort, aux jours heureux de l'union, ou bien la Bible en main, cette Bible qui, suivant un tableau historique, constitue le secret de la puissance de l'Angleterre, ou encore, un rouet à ses côtés, filant — telle une reine Berthe anglaise — ou mieux donnant des instructions à tout un monde de serviteurs; autant de compositions personnifiant l'Angleterre intime.

En costume de couronnement on croirait voir apparaître Jane Gray acceptant la couronne avec résignation ; — en chef suprême de l'Église anglicane elle rappelle quelque portrait d'apparat

u XVIIe siècle ; — en toilette de jubilé cinquantenaire, c'est-à-ire en 1887, chapeau à brides, robe à devant blanc garni de den-elles, facilement elle pourrait être prise pour quelque bonne ieille gouvernante... anglaise. Et cela tandis que d'autres por-raits, avec la coiffe et le voile Marie-Stuart, évoquent en nous le ouvenir de cette reine au sourire figé, à la bouche pincée. Telle uelque sœur de charité ; telle quelque servante d'hôpital.

Enfin, image d'hier, en vieille femme impotente, un chien à ses

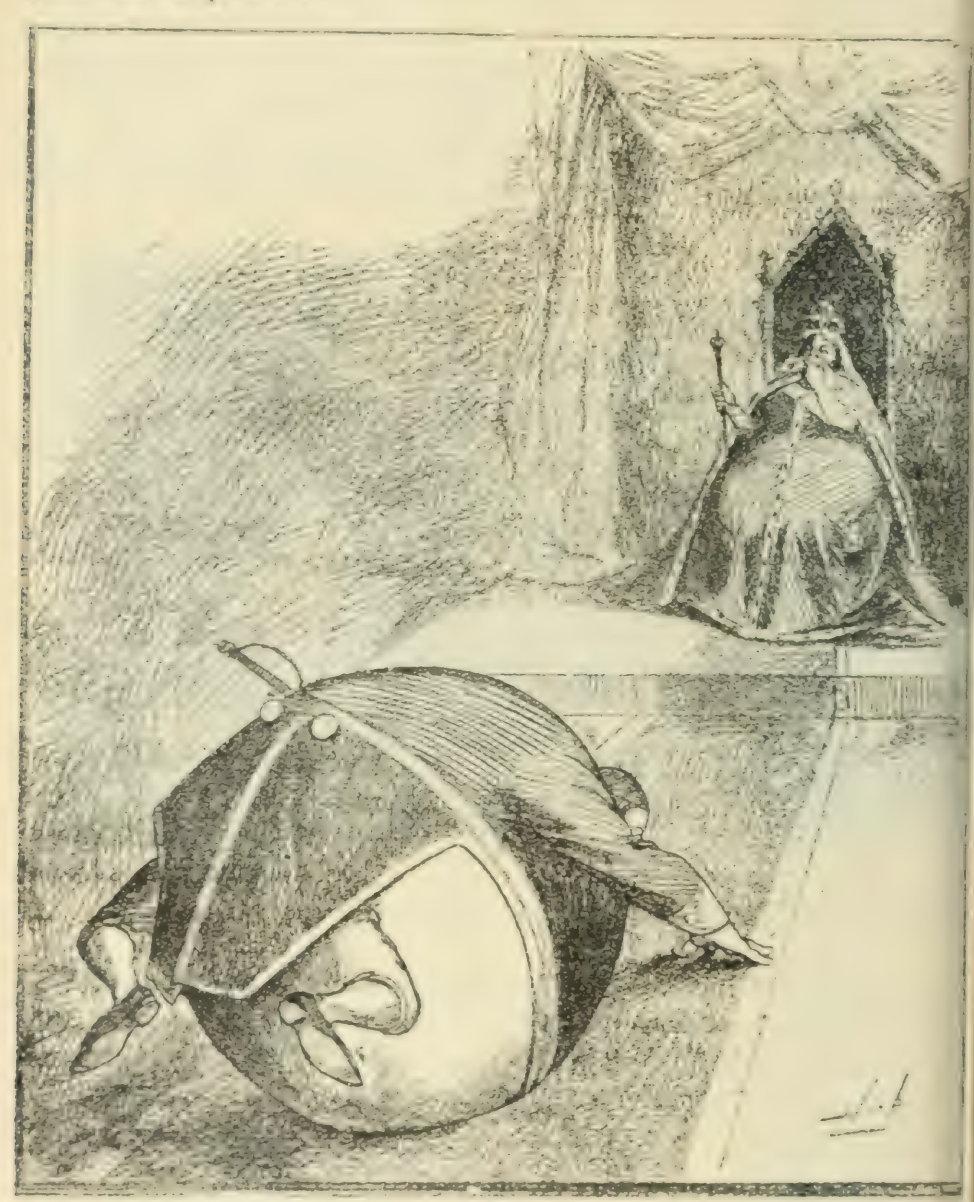


s la Cité (9 novembre 1837). — D'après une gravure du temps.

ôtés, — telle donnée par Nicholson, — elle personnifie les der-iers rayons, le coucher d'un soleil royal. Avec Louis XIV nous vions eu l'homme ; les Anglais nous donnent la femme.

De tout temps, pour orner son humble logis, il fallut au peu-le l'effigie de son maître ; et de tout temps aussi, les images lluminées, rehaussées de couleurs criardes, eurent le don de aptiver les masses. Portraits de Louis XVI, de Bonaparte, du énéral Boulanger, de la Queen Victoria, qu'ils soient apportés ans les campagnes par le colporteur classique à la banne pleine images ou distribués par les journaux à leurs abonnés, tout la visait et visera toujours la même clientèle. Toutefois, les remiers avaient un aspect naïf, pittoresque, on dirait volontiers auvage, qu'on chercherait vainement dans les chromos aux cou-

leurs criardes qui fabriquent pour John Bull une vénérable souveraine aux joues d'un rose éclatant, au cordon bleu largement étalé sur la poitrine.



AVEC DIGNITÉ.

Caricature publiée par le *Bulletin*, de Sidney, visant l'attitude du lord-maire de Londres devant le pouvoir royal pendant les fêtes du Jubilé.

Mais dans toute cette imagerie moderne la palme revient aux compositions naïves, sortes de décors de théâtre en carton, montrant derrière une porte qui s'ouvre en manière de rideau le mari

a femme et les enfants, dans leur salon, en wagon, en voiture, voire même en gondole. Une sorte de royauté bourgeoise illustrée pour un théâtre de poupée. Et l'on ne peut voir ces scènes intimes sans se rappeler la *Bonne famille*, *l'Heureux ménage*, tous ces sujets amusants que Tassaërt et, avec lui, les peintres



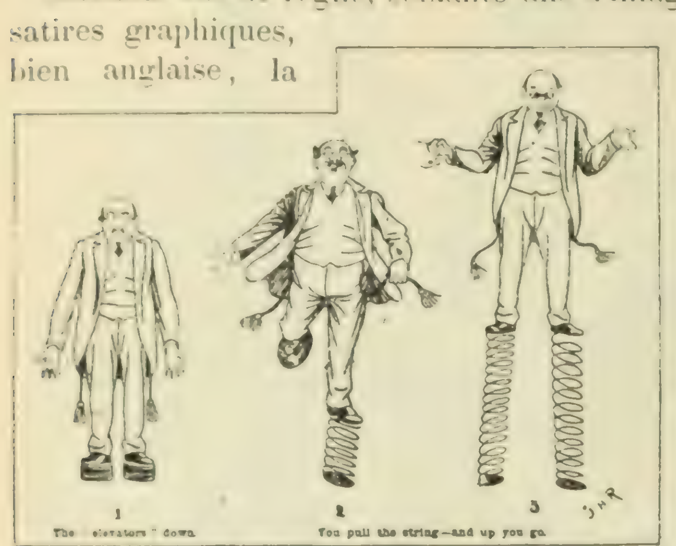
La reine Victoria recevant les clefs de la Cité à Temple-Bar
1837.

de la Restauration, excellaient à représenter à la manière noire.

Après les portraits, les scènes historiques, et de même que les reproductions du type font passer sous nos yeux toutes les physionomies depuis l'enfance, de même ces dernières font défiler devant nous les cérémonies, les événements, les principaux actes du règne depuis 1837. On peut, ainsi, choisir entre le cérémonial du couronnement et l'éclat des fêtes du jubilé ; on peut comparer l'enthousiasme quelque peu officiel, quelque peu réservé des

cérémonies premières à l'enthousiasme débordant et bien naturel des fêtes récentes. Non que le loyalisme anglais n'ait été, dès l'origine, ce qu'il s'est montré depuis, durant soixante ans de règne, mais parce que, en cet espace de temps, il a pu apprécier l'énergie et les solides qualités de celle à qui la Grande-Bretagne devra la création de l'Empire des Indes.

Soixante ans de règne, soixante ans d'images, sans oublier les satires graphiques, car, particularité bien anglaise, la caricature n'a jamais abandonné ses droits, de l'autre côté de la Manche, la caricature a toujours interprété par le crayon les actes du pouvoir royal, expliquant à sa manière les grands événements, tenant même à venir apporter sa pierre au monument du jubilé.



Le ressort élévateur permettant en deux temps et trois mouvements de se trouver à une hauteur suffisante pour voir au milieu de la foule. D'après un croquis du *Daily Graphic*.

A vrai dire, ce jubilé de 1897 — puisque « jubilé » il y a — n'est point une nouveauté. Déjà, en 1887, l'Angleterre avait fêté le jubilé cinquantenaire de la bonne *queen;* déjà l'on avait vu processions, réceptions, illuminations, revues militaires et maritimes, déjà, aux fêtes de nuit, la lumière électrique avait fait merveille, jetant des flots de clarté sur la flotte, à Spithead; déjà l'allumage simultané de plus de 2,000 feux de joie sur tous les points culminants de la contrée avait formé une des plus originales manifestations qui se puissent voir. Mais, alors, c'était bien la fête de la reine, tandis que ce que l'Angleterre vient de célébrer, cette fois, c'est avant tout la fête de la Nation.

Et c'est pourquoi, à côté des portraits de la reine, à côté des tableaux et des scènes historiques où elle figure au premier plan, le pays s'est pris à revivre les soixante ans écoulés, le pays s'est mis pour ainsi dire à dresser son bilan, à faire le relevé de ses conquêtes, de ses acquisitions, de sa fortune publique. Poli-

tique, religion, finances, industrie, art, musique, théâtre, littérature, tout ce qui constitue la vie active d'un peuple a été passé en revue en de nombreux articles dans lesquels l'élément graphique ne tenait pas une des moindres places. Enquêtes menées avec une rare abondance de détails, monographies curieuses pleines d'aperçus pittoresques, partant toujours de la petite reine de 1837, d'un John Bull de médiocre apparence, pour aboutir à la grande Queen de 1897 et au John Bull, gros et gras, de 1897, maître par ses colonies du monde entier. Chemins de fer, journaux, commerce extérieur, produit des manufactures, tout était petit en 1837, tout est devenu formidable en 1897.



Annonce du savon « *Sunlight*.

Royale jubilation à laquelle seule l'Irlande n'a point pris part; *royale jubilation* que certaines colonies — telle l'Australie — n'ont pas craint de traiter avec l'ironie de personnes jouissant des immenses bienfaits du *self government* sans en connaître les défauts. De la caricature certainement moins irrévérencieuse pour la souveraine qu'une image du *Ally Sloper*, un des types du grotesque londonien, offrant à Sa Gracieuse Majesté une bouteille de gin triomphalement posée sur une collection de son journal.

Pauvre reine accusée ainsi publiquement de cultiver le gin! Mais en même temps pays admirable, monarchie plus libérale que bien des démocraties, où de telles accusations peuvent être lancées contre la souveraine sans que vienne même à la justice l'idée d'intervenir.

III

« Ce qu'a vu la reine, » c'est le titre d'un des articles consacrés au jubilé. Ah! certes, elle a vu bien des choses, et bien des gens, même des empires se former et d'autres disparaître; partout des révolutions; partout l'instabilité la plus profonde. Mais avec raison, un humoriste anglais a fait observer qu'il eût été assez

piquant d'écrire : *Ce que n'a pas vu la reine*. Depuis les poupées — ces premières amours de la femme — on a représenté tout ce qu'elle avait aimé, on a dit ses goûts, on a fait connaître ses promenades favorites, ses chiens préférés, on a décrit ses chevaux, ses voitures, sa table, on l'a représentée dans ses appartements privés, entourée des membres de sa famille, on a donné la liste des représentations théâtrales auxquelles elle avait assisté et des livres qu'elle s'était fait soit lire, soit traduire. *La vie de Victoria* faisant suite à *l'ère de Victoria*, car pour les Anglais, dès à présent, il y a le siècle de Victoria, comme il y eut, pour nous, le siècle de Louis XIV.



[illegible] un fabricant de montres à l'occasion du Jubilé.

Mais déjà *Ce que n'a pas vu la reine* a fait le tour des salons londoniens, et à cette question ainsi posée plusieurs réponses typiques ont été faites. Lisez notamment : l'ingratitude de son peuple et les châtiments de la Providence.

Jubilé de la reine d'Angleterre et voyage du tsar à Paris : événements pleins de précieuses comparaisons pour le philosophe, pour l'observateur passionné des gens et des choses.

A Londres comme à Paris, la réclame, l'annonce illustrée des produits industriels ont rendu au dieu du jour un universel hommage. Il s'est même trouvé ceci, non encore inventé chez nous, que nombre de fabricants ont, plus d'un grand mois, ajouté à l'annonce de leurs produits des indications dans le goût des suivantes : « Maison fondée en 1837 — maison inaugurée l'année même où la reine Victoria monta sur le trône — nombre des objets fabriqués par nous depuis 1837 — toutes les machines fabriquées par nous en cette année jubilaire porteront le nom et l'effigie de Sa Gracieuse Majesté », etc..... L'industrie se solidarisant avec le trône, le commerce marchant de pair avec la gestion des affaires publiques. Et on a dressé un tableau des maisons fondées en 1837 qui déjà s'appellent *les maisons jubilaires*, ou *les maisons de la reine*.

Inventions dignes du peuple qui possède au plus haut degré l'esprit de négoce. Idées curieuses qui germeront, certainement, et qu'on verra un jour ou l'autre éclore chez nous.



Annonce illustrée d'une maison de vélocipèdes, à propos du Jubilé.

La publicité illustrée! Ce serait vraiment un bien pittoresque recueil digne de fixer l'excentricité anglaise. Depuis les paquets de cigarettes jusqu'au savon royal, tout s'est couvert de *Queen*, tout a popularisé les traits de la *Queen*, tout a rendu hommage à la souveraine. Pour la circonstance, l'article de Paris, qui sait

être quelquefois article de Berlin, est devenu article de Londres et la fabrique de Czars ou de Félix Faure s'est trouvée remplacée par la fabrique des Victoria, avec cette légère addition que, presque partout, on a tenu à garder le souvenir de la *Queen* de 1837 et de la *Queen* de 1897. Industrie qui a eu jusqu'à des rébus illustrés, jusqu'à des biographies commerciales de la souveraine apparaissant ici en silhouette, là en camée, ailleurs en sanguine, jusqu'à des costumes, jusqu'à des couleurs, jusqu'à des gâteaux, en tête desquels tout naturellement il faut placer le *plum pudding* national.

Et c'est un signe des temps que ces grandes fêtes, que ces « jubilations populaires » qui se présentent ainsi dans tous les pays sous des prétextes différents et qui, partout, aboutissent aux mêmes folies, aux mêmes extravagances extérieures.

J'imagine que, quelque jour, ces objets prendront place dans nos musées afin de montrer aux générations futures de quel singulier mélange de commerce et de réclame outrancière se composait l'esprit partiotique à la fin du XIXe siècle. Pauvre et grande reine, en 1837 montant à cheval, en 1897 placée de force à bicyclette par un industriel avisé, et tenant ainsi, par son âge, le record royal.

Il faut bien suivre le progrès : aussi désormais, dans tout pays progressiste, le char de l'Etat devra-t-il être actionné au pétrole ou mu par l'électricité.

Ce ne sera plus : *A cheval, messieurs!* mais bien : *A bécane, mesdames!*

JOHN GRAND-CARTERET.



Gobelet en argent donnant les portraits de la reine en 1837 et en 1897 objet fabriqué à l'occasion du Jubilé.



LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite.)

XXV

L'INSURGÉ

Le 16 mars 1871, le lendemain du jour où, dans son camp de la Medjana, il avait reçu le capitaine La Vendôme et passé, au seuil de la tente, la revue de son armée, le Bachagha Mohamed-el-Mokrani écrivit au général Augeraud une dernière lettre où il précisait sa situation vis-à-vis du gouvernement de la République.



Les pleurs coulaient silencieusement. (Page 83.)

« Je vous remercie, mon général, — dit ce document officiel, — des bontés que vous m'avez témoignées. J'en garderai le meilleur souvenir. Mais je ne puis vous répondre qu'une chose. J'ai apporté ma démission au maréchal de Mac-Mahon qui l'a acceptée. Si j'ai continué de servir la France, c'est parce qu'elle était en lutte avec la Prusse et que je n'ai pas voulu augmenter les difficultés de la guerre. Aujourd'hui, la paix est faite et j'entends jouir de ma liberté.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin et 10 juillet 1897.

Vous le savez, je vous l'ai déjà dit : je ne puis accepter d'être l'agent du gouvernement civil qui m'accuse de parti pris et déjà désigne mon successeur. Ces gens-là affirment que je suis insurgé. Je n'échangerai donc avec eux que des coups de fusils. Tenez-vous sur vos gardes, car je m'apprête à combattre ! Adieu. »

En même temps qu'un messager emportait cette lettre, le Bachagha faisait couper la conduite qui amenait l'eau dans la citerne de Bordj-bou-Arreridj.

Aux goums et aux sagas de la Medjana et du Hodna s'étaient joints les Ouled-Tebbène, Braham et Larba. Sans tirer un coup de fusil, ils occupèrent le Bordj du commandant supérieur, que son éloignement de la ville n'avait pas permis de comprendre dans le rayon de la défense. Les rebelles en usèrent de même avec les maisons abandonnées qu'ils s'empressèrent de créneler.

Le fort de l'attaque eut lieu vers midi. Le goum des Ouled-Mokrane, précédé de son porte-fanion, arriva au galop sur le marché arabe. La première barricade fut enlevée d'assaut. Les juifs, qui devaient la défendre, vinrent jeter le désarroi parmi les mobiles et les miliciens. Ils les entraînèrent dans leur fuite vers le Bordj dont les défenseurs de la place barricadèrent les portes.

Ce fort était un simple baraquement entouré d'une chemise bastionnée. Il n'était pas organisé pour servir d'asile à tant de personnes et il ne pouvait tenir longtemps. Aussi, après avoir laissé ses gens piller et incendier la ville, le Bachagha fit proposer aux assiégés une capitulation honorable. Il voulait, disait-il, éviter l'inutile massacre des femmes, des enfants et des colons enfermés dans le fort. Il proposait de faire conduire cette colonne jusqu'à Sétif sous l'escorte d'un goum d'élite qu'il commanderait lui-même.

Les assiégés refusèrent fièrement. La conduite ultérieure du Bachagha prouva cependant que ses offres étaient sincères. Quand une colonne envoyée par le colonel Bonvalet et renforcée par les goums du propre cousin de Mokrani, son rival Abdesselem, vint débloquer, le 27 mars, les assiégés de Bordj-bou-Arreridj, le Bachagha fit volontairement escorte au convoi jusqu'à Aïn-Taghrout, c'est-à-dire jusqu'aux limites du pays insurgé, pour protéger les colons contre les entreprises des siens.

Il savait cependant qu'un redoutable adversaire venait d'entrer en campagne. Il était si renseigné sur ses forces qu'il ne crut

pas prudent de l'attendre en plaine, et aussitôt après l'évacuation du Bordj, il abandonna son château de la Medjana.

Le général Saussier, qui, déjà célèbre, devait acquérir dans cette campagne d'Afrique une gloire si solide, était arrivé à Bordj-bou-Arreridj, le 2 avril, avec deux bataillons du 78e de marche et quelques détachements. Adjoints aux troupes du colonel Bonvalet, ils formèrent un effectif d'environ cinq mille hommes. Hommes et non soldats. Ces recrues ignoraient jusqu'au sens des sonneries réglementaires. Le général consacra les premiers jours du mois d'avril à les instruire. Quand il jugea qu'il les avait en main, il entra dans la plaine, prit d'assaut les crêtes fortifiées qui la défendaient. Le 8 avril, il enlevait le village de la Medjana, défendu par une poignée de serviteurs, et, le soir, il se fortifiait dans le château depuis longtemps évacué par Mokrani.

Le Bachagha savait bien que son Bordj aurait tenu quelque temps contre les obusiers de montagne, mais il se doutait aussi que, si ses alliés n'obligeaient pas l'ennemi à lever le siège, il eût été pris dans ses murs comme dans une souricière. Or, il ignorait à cette minute quelle confiance il pouvait placer dans ces Djouads pour lesquels il s'était compromis.

Son plus ancien ami, Ben-Ali-Chérif, avait refusé de le suivre dans la rébellion. Des alliés perpétuels de sa famille, les Ben-Gana, de Biskra, avaient écrit au général-administrateur une lettre rendue publique par le journal arabe *Mobacher* où ils qualifiaient la rébellion du Bachagha de « démence incompréhensible ». Dans l'Ouest, les Ouled-Cheragha et les Ben-Yahia avaient respectivement apporté aux commandants supérieurs de leurs cercles les lettres par où le Maître de l'Heure les invitait à marcher « dans la voie de Dieu et du Prophète ». Au Sahara, les Ouled-Sidi-Cheikh, sollicités par des messagers, avaient répondu : « Nous réglons nos propres affaires. » Enfin, le jour même où Campasolo rejoignit le Bachagha à la koubba de Sidi-Ali Bounab, Mokrani venait d'apprendre la destruction totale du village de la Medjana et de son château.

Pendant que des reconnaissances parcouraient la plaine déserte, le général Saussier avait incendié le village et allumé sous les murailles des fourneaux de mine qui devaient éclater une heure et demie après le départ de ses hommes. De nombreux indigènes, des serviteurs du Bachagha s'étaient jetés dans le Bordj

aussitôt après l'évacuation des troupes françaises. Tandis que les uns enterraient les objets précieux qui avaient échappé au pillage, les autres s'efforçaient de se fortifier dans le château, en cas d'un retour offensif de l'ennemi. Tous avaient été surpris par l'explosion de la mine, et leurs cadavres carbonisés étaient maintenant ensevelis sous les décombres.

Dans l'état d'esprit où le jetaient ces nouvelles douloureuses, le Bachagha eut peut-être quelque mérite à couvrir de son anaïa cette jeune fille française que les Khouans de Belkassem avaient enlevée sur le chemin de Bougie. Mais un des traits les plus caractéristiques de la politique et de la morale des Djouads est la persévérance avec laquelle ils cultivent leurs amitiés particulières, même en temps de guerre et dans les rangs de l'ennemi. La rancune que le Bachagha nourrissait alors contre la France ne lui permettait pas de refuser une faveur qui lui était personnellement demandée de la part d'un hôte et d'un ami. Il accorda facilement à la fiancée du capitaine La Vendôme une protection qu'il eût marchandée à la fille de Mazurier, maire du Fondouk. Et si, au moment où il rédigeait sa lettre, il eut la pensée que cette intervention pourrait blesser les nouveaux alliés de sa révolte, les Khouans de Seddouk, il ne tint pas compte de cette difficulté dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme un devoir d'honneur.

Le rapprochement des Khouans et des Djouads fut sûrement la plus amère de toutes les épreuves que les nécessités de la politique et la trahison des siens imposèrent au Bachagha. L'abandon où le laissaient, après la prise d'armes, ceux qui auparavant l'excitaient sourdement à déclarer le djehad, l'obligeait d'abandonner le projet qu'il avait conçu de restaurer sa caste dans ses anciens privilèges. Elle l'acculait à la défense des intérêts particuliers de sa clientèle et de son propre honneur. Le Bachagha sentait que sa rébellion isolée faisait le jeu de son cousin Abdesselem dont la conduite était, jusqu'à ce jour, demeurée correcte envers la France. Il eut la vision d'un gouvernement régulier et fort, l'exilant de la Medjana pour installer son cousin dans ses biens, ses titres et ses privilèges. Le transport de haine où le jeta cette certitude fut plus fort que tous ses dégoûts de naissance et d'éducation : il mit sa main dans la main de ceux qui avaient le pouvoir d'obliger Abdesselem à l'insurrection et qui, de ce fait, ruineraient ses espérances. La politique de Mokrani fut, dans

l'occasion, celle des primitifs qui expirent contents, pourvu qu'ils entraînent leur ennemi dans la mort.

Il semble pourtant qu'avant de prendre ce parti du désespoir, le Bachagha ait tenté un dernier effort pour se rapprocher de la France. Un certain Cheikh-ben-Achour, qui, jadis, en 1838, avait négocié la soumission du père de Mokrani, alla trouver le préfet de Constantine et lui affirma que l'insurgé désirait la fin des hostilités. Il demandait, sinon l'oubli du passé, du moins un aman honorable pour lui-même et pour les siens. Il s'engageait à quitter le pays, à se retirer en Tunisie avec sa famille et ses clients. On ignore si Cheikh-ben-Achour avait agi spontanément, comme l'affirmèrent par la suite les parents de Mokrani, ou si, vraiment, le Bachagha l'avait chargé d'apporter ces ouvertures. En tout cas, la façon dont elles furent accueillies y coupa court. L'Algérie avait depuis quelques jours un gouverneur militaire, l'amiral de Gueydon. A son débarquement, il avait trouvé sur son bureau une adresse des muftis, cadis, conseillers municipaux et notables citoyens indigènes de Constantine, qui le priaient de ne pas les confondre eux, « gens instruits, éclairés, reconnaissants des bienfaits de la France », avec les « Bedoui », c'est-à-dire les hommes de tribus. Pour ces gens de poudre, les citadins réclamaient « une répression sévère, qui seule pourrait vaincre leur nature et adoucir leurs mœurs ». Fort de cette prière, l'amiral fit répondre à Ben-Achour « que le Bachagha devait se constituer prisonnier et comparaître devant la cour d'assises pour recevoir la punition de ses crimes contre la France ».

Le Djouad, qui avait dit : « Ils m'auront chaud, non froid », riposta en envoyant ses parents cimenter à Seddouk l'alliance des Kouans et des Djouads, de la démocratie religieuse et de la noblesse d'épée contre les ennemis des croyants. Il fallut à la France plus de neuf mois et vingt colonnes pour abattre l'insurrection formidable que le rapprochement du Bachagha et de Cheikh-el-Haddad fit éclater à la fois sur quinze points différents de la colonie.

L'entrevue eut lieu le 8 avril. Par les soins d'Aziz et de Belkassem, les Kabyles étaient venus en foule au marché de Mcisna. Ils virent le vieux Cheikh-el-Haddad, qui depuis vingt ans n'avait pas mis le pied hors de sa cellule de cénobite, se montrer à la foule soutenu par son fils et par son neveu. La présence des parents de Mokrani achevait de donner à cette apparition un éclat

extraordinaire. Le vieux chef des Khouans prononça publiquement une longue prière, selon le rite de Sidi-Abderrhamane, le saint aux deux tombeaux. Il fit donner par Belkassem lecture d'une proclamation qui conviait tous les Khouans à la guerre sainte. Il leur remit un drapeau que le prophète Mohammed lui avait apporté pendant la nuit. Il jeta son bâton de vieillesse au milieu des assistants. Il s'écria que, avec l'aide d'Allah et du Prophète, il serait aussi facile de pousser les Français à la mer. L'enthousiasme fut immense. En quelques jours, l'appel de Cheikh-el-Haddad donna plus de cent mille soldats au Bachagha : il jeta dans l'insurrection toutes les tribus du littoral des portes d'Alger au méridien de Collo.

Chacun avait eu son appât dans ce contrat de bâtardise qui accouplait, pour des motifs de vanité et de rancune, les chefs de Khouans et le prince des Djouads, Aziz, Belkassem et Mokrani. Les premiers, qui avaient souffert avec une pauvreté de parvenus du dédain des gens d'épée, crurent qu'ils avaient par cette association gagné leurs lettres de noblesse et que jamais plus ils n'entendraient ce sobriquet de « fils ou neveu du forgeron » qui les assommait comme un coup de marteau. L'autre savait que ce soulèvement des Khouans obligerait son cousin Abdesselem, qui était dans la dépendance spirituelle de Seddouk, à se déclarer pour l'insurrection contre la France.

Il n'est point sûr que Mokrani, déchu de ses rêves de grandeur, n'ait pas estimé cette ruine des espérances de son ennemi plus que l'appoint que lui apportaient cent mille soldats disciplinés. Et pourtant sa situation devenait chaque jour plus critique. Tandis que le général Saussier incendiait la Medjana, s'appuyait sur Sétif Bordj-bou-Arreridj, d'autres forces entraient en campagne sous les ordres du général Cérez. Elles descendaient par les vallées de Tablat, sur Aumale. Elles remontaient à travers la plaine du Hamza sur Bouïra et le territoire des Ouled-Aziz. Elles se faisaient passage jusqu'à Dra-el-Mizan.

Entre la colonne Saussier et la colonne Cérez, le Bachagha était pris comme entre les deux bras d'une tenaille. Et malgré l'éclat des revues, la splendeur des états-majors, les hommages qui lui venaient de toutes parts, les heures de sa liberté étaient déjà comptées.

XXVI

PALABRES

Le général Cérez avait quitté Alger au milieu d'avril. Sa colonne, forte de trois mille hommes, comprenait des chasseurs à cheval, des zouaves, des tirailleurs, des chasseurs d'Afrique, des éclaireurs algériens et deux sections d'artillerie. Ayant fait un détour par l'Arba et franchi la montagne, au col des Deux-Bassins, elle venait de descendre sur Aumale. Au pied du djebel Moghrenine, le général avait joint et battu deux parents de Mokrani, qui couvraient la Medjana du côté de l'Ouest, incendiant tous les villages sur sa route, culbutant les fortifications avec le tir précis de son artillerie, ébranchant les arbres fruitiers pour ruiner la récolte, vidant les provisions d'orge enfouies dans les silos, donnant les céréales vertes à manger aux chevaux de ses chasseurs, il s'était mis à la poursuite des vaincus.

Afin de détourner la colone de la Medjana, dont elle prenait le chemin, les rebelles concentrèrent tout l'effort de la résistance dans les montagnes des Ouled-el-Aziz. Le général Cérez suivit cette indication. Il n'était pas dupe de la manœuvre, mais il voulait rentrer en contact avec Dra-el-Mizan dont il était sans nouvelles. Ce fut l'occasion d'un gros engagement. Les rebelles y perdirent trois cents hommes et virent prendre d'assaut quatre kilomètres de retranchements en pierres et murs crénelés dont ils avaient garni les crêtes de Tala-Imouchène.

Le Bachagha n'assistait pas à cette journée désastreuse. Homme de cheval, il eût été mal à l'aise derrière un mur. Ses Djouads ne comprenaient comme lui que les chocs en plaine. Ils avaient abondonné aux Khouans la défense des passes de montagnes ; ils étaient allés se refaire dans la Medjana. Ils projetaient de tomber ensuite avec des goums frais sur les flancs de la colonne Cérez.

En exécution de ce plan, le Bachagha apparut le 2 mai sur les murs de Bouïra. Il amenait avec lui trois cent cinquante cavaliers et plus de quatre mille fantassins ; mais il se heurta aux solides murailles du Bordj, vigoureusement défendu par l'Agha Bouzid. Ne voulant point rester sur cet échec, Mokrani alla un peu plus

loin attaquer le village de Boucherine. Il le prit et l'incendia malgré une belle résistance. Puis, jugeant que la place ne se prêtait point à l'établissement d'un camp, il laissa derrière soi les murailles de Bouira, s'enfonça dans le territoire des Sénadja et vint s'établir en face de la colonne française sur la rive gauche de l'Oued Soufflat, en vue de Dra-bel-Kheroub.

Ce fut dans ce campement improvisé que, le 3 mai, à la chute du jour, il fut rejoint par le goum de Beni-Flicks, qui, sous les ordres de Belkassem et la surveillance de Campasolo, lui amenait la fiancée du capitaine La Vendôme.

Grâce à la double protection des Khouans de Seddouk et de l'anaïa du Maître de l'Heure, la petite troupe avait gagné les bords de l'Oued Sahel à travers les forêts des Beni-Idjeur. Elle avait passé, sans être inquiétée, au large de Tazmalt et de Beni-Mansour. A El-Esnam, elle avait fait un coude au sud pour contourner la banlieue de Bouïra. Durant ce long trajet, rendu plus pénible par des pluies, la surveillance des gens d'Aguemoun avait empêché les amis de Corona d'approcher à leur gré la prisonnière. Du moins avait-elle eu l'heureux effet d'annihiler les secrets desseins de Belkassem. Le neveu de Cheikh-el-Haddad n'avait pas trouvé sur la route une seule occasion de rentrer, par un coup d'audace, en possession de sa captive.

L'impuissance de son désir, la certitude que sa mésaventure égayait en secret les gens de l'escorte, excitaient dans cette âme coléreuse une rancune qui se détachait de Corona pour se reporter sur Mokrani. Seul, en tête de la troupe, Belkassem avait passé des journées à mâcher les perfidies qu'il comptait jeter à la face du Bachagha. Elles lui jaillissaient du gosier en paroles imprudentes dont plus d'une fois Campasolo, le docteur et le curé recueillirent l'écho. Les trois amis s'accordaient à considérer le Khouan comme un homme capable de toutes les félonies. Ils l'avaient surveillé à tour de rôle depuis le départ d'Aguemoun. Ils ne respirèrent qu'à la vue de l'étendard qui flottait devant la tente de Mokrani.

Ils eurent cette fortune que Campasolo fut introduit avant Belkassem auprès du prince des Djouads. Mis au courant des paroles que le ravisseur de Corona avait prononcées dans la djemâa d'Aguemoun, le Bachagha s'arrangea tout d'abord pour faire attendre à Belkassem une audience où le neveu de Cheikh-el-Haddad s'attendait à être reçu, toutes affaires cessantes. Mokrani

ntretint avant lui un cousin de l'Agha Bouzid qui venait désavouer son parent. Il lui parla longuement des affaires de sa tribu, les motifs qui avaient pu amener la défection des Ouled-Bellid t des Sidi-Salem. Enfin, quand Belkassem fut introduit dans le avillon avec l'art parfait qu'il avait de toutes nuances, le Maître e l'Heure marqua, sans impolitesse, plus de surprise que de atisfaction de cette visite.

Irrité par l'attente, le Khouan ne se possédait plus assez pour acher ses vrais sentiments, il répondit au salut par un regard éjà haineux que Mokrani laissa tomber sans daigner en sentir a pointe.

En face de l'élégance souveraine du Bachagha, la beauté ousse du neveu des forgerons de Seddouk laissait paraître les ares d'un cheval de demi-race rapproché d'un produit de pur ang. Rien qu'à contempler ce Djouad que jamais il n'avait vu de i près, Belkassem se sentait diminué comme si, soudain, un nauvais miroir lui eût présenté sa propre image déformée. Cette umiliation fut sensible entre toutes les autres à un homme qui vait plus de vanité que d'orgueil, et qui, par passion des femmes, 'était déconsidéré aux yeux des siens.

Dans ces dispositions, il adressa au Bachagha les paroles mieleuses que l'étiquette musulmane place au début de toutes les alabres.

— Avant que mes fidèles Khouans viennent te rendre homnage, dit-il avec emphase, laisse-moi saluer de mes bénédictions fils du Khalifat, le Maître de l'Heure. Les roumis n'avaient as oser déposséder ton père de ses biens ; toi, par la vertu de épée, tu vas reconquérir sur eux tous les privilèges dont ils t'ont époullé. Ainsi vos deux gloires s'accompagneront comme ombre suit le voyageur, et Dieu vous asseoira à côté l'un de autre dans son paradis...

Satisfait de ce début où il avait trouvé moyen de faire sentir u Bachagha la diminution entre ses mains de la « heurma » aternelle, Belkassem continua :

— Ce sont là les vœux d'un fils pieux et d'un ami dévoué, nais, si, à cette heure, ton père contemple tes actions, ne croisu pas, ô Maître de l'Heure, qu'il s'étonne de voir qu'au milieu u djehad tu dépenses ton anaïa, les peines de tes serviteurs, à rotéger, contre la juste vengeance des croyants, une femme ifidèle, la fille d'un de ces roumis qui ont fait le plus de mal à

tes frères, à ceux qui se disent tes enfants, qui se sont levés pour mourir à l'appel de ta parole ?

Un sourire d'amertume passa sur les lèvres du Khouan :

— Serais-tu devenu comme ces chrétiens qui pardonnent les injures qu'on leur fait et dont l'hypocrisie appelle vertu ce qui est couardise ? Tu n'as pas pu oublier les outrages dont ces gens-là t'ont abreuvé ? Ta démission refusée, reprise, rendue, refusée encore, comme si ton mandat était un os que le maître prend et enlève sans crainte de la gueule d'un chien enchaîné ? Tes biens mis sous séquestre ! Tes cousins Abdesselem désignés comme les héritiers et de ton commandement et de tes richesses! Ton château de la Medjana réduit en poussière ! Tes amis détachés de toi par la persistance de ta mauvaise fortune...

Belkassem haussa les épaules comme s'il n'eût tenu qu'à lui d'allonger l'énumération de ces griefs. Il dit vivement :

— Un ami tel que moi te doit toute la vérité. Sais-tu que tes adversaires s'attaquent même à ton honneur ? Ils disent que tu n'as donné qu'une de tes mains à Cheikh-el-Haddad... que tu as réservé l'autre pour protéger les colons de Bou-Arreridj contre la juste colère des tiens.. On prétend que tu veux te ménager la bienveillance de la France... que tu as commencé des ouvertures... Tes amis de Seddouk ont fait justice de ces bruits ; mais ne crains-tu pas de troubler leur confiance s'ils voient que tu leur enlèves une prisonnière qu'ils ont faite et que, contre eux, tu la couvres de ton anaïa ?

Le souvenir de cette offense était si présent au cœur de Belkassem qu'il se leva malgré lui et conclut, les yeux brillants de colère :

— Bachagha, je te trouve ici entouré de forces imposantes, mais ce ne sont pas tes amis les Djouads qui te les ont données. Tu étais perdu quand les Khouans de Cheikh-el-Haddad se sont portés à ton secours, demain tu serais une épave s'ils disaient qu'ils se séparent de toi. Tu le vois, le temps est passé où les Djouads pouvaient tout se permettre aux dépens de tous ! Dieu nous a chargés de faire régner plus de justice sur la terre. Il t'ordonne aujourd'hui de me rendre de bon gré le butin que tu m'as pris.

Il y avait trop de vérités, particulièrement cruelles à entendre de la bouche d'un ennemi, dans les paroles de Belkassem, pour que le Bachagha n'en fût pas touché au cœur. Depuis qu'il était

orti de la Medjana et qu'il avait envoyé ses parents à Seddouk. l se sentait entièrement à la merci des Khouans. Les forces u'il avait mises au service du djehad étaient autrement armées t disciplinées que les contingents recrutés par les Ouled-Mo-rane. Chaque Mokaddem avait en main un groupe rompu à 'obéissance passive. Dans ce cadre de fanatiques, le Bachagha e trouvait dépaysé et prisonnier. Il avait la vision que son riomphe à la tête des Khouans serait plus pernicieux aux ommes de race que la victoire même des Roumis.

Cette défiance de tout ce qui touchait à la Khouannerie s'ag-ravait, dans la circonstance, du mépris qu'il professait pour Belkassem, sur la renommée de ses débauches. La religion et la outume musulmanes, qui refusent tout libre arbitre aux femmes, nlèvent du même coup à l'amour sa poésie. Il n'est plus qu'un nstinct que chacun satisfait en son particulier comme il l'entend, nais dont il est honteux de donner le spectacle public. Le ynisme de Belkassem en matière féminine causait au Bachagha e dégoût qu'un Français bien élevé ressentirait pour un homme e son monde tombé dans l'ivrognerie du ruisseau.

Quels que fussent ses ressentiments, le Bachagha avait trop de ignité pour laisser paraître que les flagorneries de Belkassem, uis ses menaces, à peine dissimulées, eussent ému son égalité 'humeur. Tant que le neveu du Cheikh-el-Haddad avait dis-ouru, il avait considéré, comme si elles occupaient exclusivement on attention, ses mains qu'il avait longues, merveilleusement troites, selon le canon touareg. Quand le Khouan eut dit, il le aissa debout, prit son temps pour répondre, non pas en homme ui réfléchit, mais en supérieur hiérarchique qui tient à se mon-rer distrait. Enfin, il prononça, avec un sourire d'entière bien-eillance que démentait le mépris enfermé dans ses paroles :

— Tu as eu raison de penser, Belkassem, que, d'où qu'elles iennent, des paroles respectueuses sont agréables au premier es serviteurs de Dieu. Je te retourne tes vœux pour toi et pour s tiens, avec autant de sincérité que tu en professes toi-même. suis sûr que tu ne t'es pas trouvé par hasard à Aguemoun sur chemin de mon anaïa. Tu l'avais pressentie. Tu cherchais av-ement une occasion de me donner des marques du respect que t as pour ma volonté. Qui sait si, dans ton zèle, tu n'aurais pas ouhaité quelque résistance de la djemâa pour accroître tes érites aux yeux du Maître de l'Heure ! Je suis sûr de combler

tes vœux en te jugeant sur l'intention. Mais, si je la tiens pour louable, je m'étonne, par contre, de ta présente requête. J'ai vu plus d'une fois des Djouads se quereller entre eux pour la possession d'une captive. Ce sont des hommes de poudre ; ils doivent aux croyants l'exemple du courage ; — sûrement le Prophète leur fait crédit, si, quand la bataille leur a chauffé le sang, ils s'oublient une seconde dans des querelles si futiles. Mais toi, un homme de tapis ! Toi qui tiens ton autorité — quelle qu'elle soit — non pas de ton sang mais de tes prières ! ne sens-tu pas que tu te disqualifies si tu laisses percer une basse concupiscence pour la jeunesse et la beauté d'une femme infidèle ? J'entends d'ici ce qu'on dirait dans la montagne si j'avais la faiblesse de céder à tes prières : « Eh quoi ! voici que les fils des forgerons se mettent à vivre comme des hommes de race ! Ils violent la loi ! Ils disent leur chapelet sur la gorge des belles filles ! Ils déchaînent le djehad afin de pourvoir leur lit ! Verrons-nous les Mokaddem s'arroger des privilèges que le Prophète s'était spécialement réservés ? » Demande à ton oncle, Belkassem, où il a été écrit « Une esclave vaut mieux qu'une femme infidèle quand même celle-ci nous plairait davantage. » Cheikh-el-Haddad t'indiquera le chapitre et le sourate. Je porte à ce vieillard trop d'amitié pour permettre qu'il soit déconsidéré dans la personne d'un neveu chéri.

Toutes ces paroles avaient été prononcées d'une voix unie, persuasive, sans qu'un geste en soulignât l'ironie. Mais Mokrani voulait aller jusqu'à la fin de sa réponse et, sans prendre la peine de lever les yeux sur le Khouan, il sentit que la patience de l'homme était à bout. Donc il changea de ton et dit avec une gravité mélancolique :

— Pour les soupçons dont tu me parles, ils ne m'étonnent pas. J'ai constamment remarqué que, lorsqu'un mariage mal assorti rapprochait une personne de race d'un être pétri dans la bassesse de la servitude, la meilleure, malgré la noblesse de ses actions, était toujours en butte aux calomnies de son associée. Le chef des Khouans juge le chef des Djouads d'après lui-même. Par la vérité de Dieu ! je n'ai eu que trop de patience avec ceux qui te ressemblent ! J'ai sacrifié pour vous tendre la main mes répugnances d'homme noble. Mes amitiés sont au-dessus de vous. Nul n'y touchera, moi vivant ! J'ai dit.

Sa voix s'était relevée sur ces derniers mots, et, malgré la fi

eur qu'ils provoquaient chez Belkassem, le Maître de l'Heure pparut une dernière fois au neveu de Cheikh-el-Haddad avec ce restige d'autorité, cette noblesse d'allures qui lui firent traverser e malheur sans diminution.

— Dieu sait où est le bien! murmura Belkassem entre ses ents serrées.

Et comme le Bachagha se levait, afin de marquer que l'audience était close, le Khouan se pencha vivement pour lui donner sur la tête le baiser d'hommage.

XXVII

LE CAMP

La hâte avec laquelle le camp du Maître de l'Heure avait été nstallé sur la rive gauche de l'Oued Soufflat se trahissait par ne confusion d'hommes, de chevaux et de bêtes de somme, qui appelait moins une organisation guerrière que le tumulte d'un narché. Les charges des chameaux, accumulées par grands tas, ormaient des monticules qui barraient la route, encombraient es passages réservés entre les tentes. Une extraordinaire rumeur e cris d'hommes, de braiements, de hennissements, dominés par sanglot des djémels, montaient de cette cuve en ébullition ers la terrasse rocheuse où le pavillon du Bachagha et les tentes e ses femmes avaient été élevés à l'écart. Les hommes qui en ardaient l'accès étaient de vieux clients des Ouled-Mokrane. erviteurs éprouvés des Djouads, ils méprisaient les Khouans. ls feignirent de ne point reconnaître Belkassem à sa sortie 'audience pour éviter de lui rendre les honneurs.

La cavalerie des Djouads était venue se grouper autour du naître, autant pour le garder que pour éviter le contact des gens e Seddouk. Comme on était prêt à toute alerte, les chevaux taient demeurés sellés. Entravés par devant, ils se disputaient vec des hennissements, des morsures et des ruades, les tas d'orge épandus devant eux sur la terre. Sans s'émouvoir de ces batailes, les cavaliers s'accroupissaient autour des bouilloires du café. ls fumaient en devisant. D'autres cercles se pressaient autour 'un poète populaire qui improvisait des vers en l'honneur du Bachagha.

C'était un de ces ameddahs qui, dans le monde kabyle, sont considérés comme des personnes sacrées. Tout ensemble poètes et musiciens, ils accompagnent avec une flûte de roseau et des tambours de basque, les hymnes qu'ils composent en l'honneur de Dieu, des saints musulmans, des victoires de tribu, des belles vengeances et des hommes de guerre. Celui-ci célébrait le Maître de l'Heure en vers librement improvisés.

« De tous les Sultans qui vivent sur la terre, nul ne peut faire face à ta poitrine. Tu es l'ami du courage et le fils des chevaux, le maître des forces sans nombre, le but est près de ta main. La gloire te sourit comme une favorite. De l'Est à l'Ouest, ce que tu demandes tombe à tes pieds... »

Alors les clients du Bachagha secouaient la tête en signe d'approbation, et le désir de la bataille soulevait leurs cœurs.

Les Khouans, qui formaient à cette heure le gros de l'armée — près de huit mille soldats pourvus de fusils — s'étaient étendus à l'ombre des tentes. Fatigués de la route, beaucoup dormaient, la nuque soulevée par la selle de leurs mulets. Quelques-uns jouaient sur des damiers, dessinés au doigt, dans la poussière, avec des crottes de djemel fraîches pour figurer les pions noirs, et desséchées pour représenter les blancs. Des oisifs contemplaient les adversaires et leur prodiguaient des conseils.

Plus loin, les Ouled-Aziz s'écrasaient autour d'un vieux fou qui prêchait burlesquement la guerre sainte. On écoutait le bonhomme conter comment il avait eu, dans son gourbi de charbonnier, la révélation du djehad.

— Sidi Lekhal m'est apparu en personne, criait cet énergumène, et il m'a dit : « El-hadj-Maoudj, réjouis-toi, car les temps que j'ai marqués sont venus. Les chrétiens seront réduits en poussière... Leurs os pilés serviront à reblanchir les mosquées... Le cheval rouge va courir dans la plaine... Le marché du dimanche se tiendra le lundi, les brebis vont pondre, les ânes chanteront comme des coqs, le Maître de l'Heure apparaîtra sur une mule jaune à trois têtes... Ses soldats n'auront qu'à lever la main pour atteindre la datte qui mûrit au sommet du palmier !... »

L'énumération de ces nouvelles faisait béer les bouches ; de temps en temps, des voix graves disaient :

— L'esprit de Dieu est avec cet homme.

... Quand le Mouedden appela ces croyants selon le rite, tous Djouads et Chouans, s'étaient exactement purifiés afin d'offrir la

rière plus agréable à Dieu. Lorsqu'elle fut dite, le Moudden eva la main pour indiquer à ces hommes prosternés qu'ils evaient garder l'ordre de leurs rangs afin d'écouter sa parole. Il nait en main une planchette sur laquelle étaient écrites les ecommandations que le Maître de l'Heure, à la veille de la baille, voulait adresser à ses soldats.

Dans le recueillement qui suit la prière, le Moudden lut :

— Moudjahédines[1] ! Demain, si c'est la volonté de Dieu, le abre boira du sang. Ceux qui font l'effort pour la foi ne doivent as battre les routes comme des pillards en razzia. Ils ne tuent ue les combattants. Ils épargnent les vieillards, les insensés, s enfants, les femmes, excepté les reines. Ils respectent la arole donnée. Ils évitent les cruautés inutiles. Ils se contentent u droit de tribut, d'esclavage et de mort que Dieu leur accorde ur les ennemis. Et maintenant, moudjahédines, dormez sur vos rmes. Ne quittez plus vos ceintures. Au premier coup de feu levez-ous comme un seul homme. Vous n'avez plus de meilleurs amis ue vos fusils.

Ces conseils, annonçant l'action toute prochaine, ne pouvaient u'être bien accueillis par cette foule guerrière.

Les soldats répondirent :

— Tout ce qu'ordonne le Maître de l'Heure est bon !

Déjà ils se débandaient en tumulte, mais la voix du Moudden s rappela encore. Il élevait le Coran dans sa main droite.

Lorsque le silence fut rétabli, il cria :

— Le Maître de l'Heure veut que vous juriez par ce saint livre ue chacun de vous est le frère de tous, que vous faites un seul t même fusil ; que si vous mourez, vous tomberez tous sous le ème sabre et pour la cause de Dieu. Allons, embrassez-vous, jrez de la bouche et du cœur, avant de vous asseoir autour du uscous que Mokrani vous a fait préparer comme à ses hôtes.

Un formidable hourra, que les soldats du général Cérez entenrent de leur camp, jaillit de ces huit mille poitrines. Ils levaient s mains, ils se serraient entre leurs bras, et, dans l'impatience ils étaient d'apercevoir ce Maître, en qui s'incarnaient à cette ure tous les espoirs de leur race, cette houle d'hommes se irna d'un élan vers la terrasse où était dressée la tente de okrani.

1. Musulmans qui font la guerre sainte pour gagner le paradis.

Il venait d'en sortir.

Sur la fin du crépuscule rapide, ceux qui l'invoquaient dans un vertige d'amour, dans une ivresse de gloire, ne pouvaient plus apercevoir ses traits. Mais la vision était grandie de ces ténèbres elles-mêmes. En vêtements blancs, au bord de la terrasse, c'était vraiment l'homme promis qui paraissait.

Il leva le bras pour les bénir. Alors les cris confus prirent des voix, jetèrent des mots qui montaient jusqu'à lui, jaillissaient sur ses pieds, l'enveloppaient comme de l'écume.

— Gloire!... Gloire!... Mokrani!... Nous sommes tes fils!... tes enfants!... tes coursiers!... la plume de tes ailes!...

L'apparition était depuis longtemps rentrée dans l'ombre qu'ils criaient encore, vagues humaines, soulevées par le souffle de la foi.

... Profitant de la nuit et de l'enthousiasme que la libéralité du Bachagha excitait dans tous les rangs de l'armée, deux hommes vêtus comme les autres des plis du burnous et du haïk ceint autour de la tête avec une corde en poil de chameau, sortirent du camp et allèrent s'asseoir au bord de l'oued, parmi les lauriers-roses. Là, le plus âgé dit en français :

— C'est ici que Campasolo doit nous rejoindre.

Pendant le voyage d'Aguemoun à Bouïra, le curé et le docteur n'avaient pas eu l'occasion d'échanger leurs impressions. Le prêtre avait bien remarqué la tristesse de son camarade, mais décidé à ne point s'embarrasser d'une confidence qu'il devinait du reste, il avait mis cette mélancolie sur le compte d'un « coup de lune » et il n'avait point posé de questions à Marc Henri. De son côté, par amour-propre ou discrétion, le docteur était demeuré sur la réserve. A cette minute où il aurait pu parler librement, ce n'était pas de Corona, mais de Campasolo qu'il entretenait son compagnon.

— Quel singulier ami nous avons là, monsieur le curé! disait-il. Il faut que je vous fasse un aveu : je l'ai pris longtemps pour un renégat. Que diable! le burnous ne nous déguise pas mal, mais il va à cet homme-là comme s'il avait vécu sous la laine. Et quand il prie? L'avez-vous remarqué? Le « diker » ne lui jaillit pas seulement de la bouche, on dirait qu'il se le tire des entrailles.

— Le « diker » est une profession de foi admirable, dit le prêtre; un chrétien peut en répéter au moins la moitié sans forfaiture.



…ompagnaient avec une flûte de roseau et des tambours de basque. (Page 196.)

— J'aime à vous l'entendre dire, monsieur le curé, riposta le jeune homme avec malice. Pour en revenir à notre compagnon, savez-vous qu'elle profession il a exercée avant de se faire chevalier, au service de sa bienfaitrice?

— Mais, brûleur de charbon...

— Et avant ce charbon-là? Est-ce en rôtissant du bois qu'il a appris à commander, comme un homme qui aurait servi avec un grade? Ce « métourné » a des superstitions, des habitudes qu'il a trouvées dans le capuchon de son burnous; mais il en sait long sur d'autres sujets, non pas à la façon d'un ignorant complet, qui par occasion a cherché à s'éclairer, mais comme un homme qui serait tombé d'assez haut dans sa charbonnière...

— Vous êtes plus perspicace que moi, répondit le prêtre avec froideur. Je sais de Campasolo ce que vous en connaissez vous-même, ce qu'il nous montre. La gratitude a fait du braconnier qu'il était, sans doute, un chevalier, comme vous dites, au service de ceux qui l'ont secouru. Il a toutes les vertus de l'emploi : la discrétion et le courage. Que pouvons-nous lui demander de plus? Ce n'est pas moi qui l'interrogerai sur ses secrets. J'ai bien assez à faire de me charger des péchés que mes pénitents m'apportent au confessionnal. Pour ce qui est de son orthodoxie, c'est une matière sur laquelle je puis vous rassurer pleinement. Campasolo me prie de dire chaque année, à l'intention d'un mort, une messe en noir à laquelle il assiste.

— Quelque client qu'il aura tué!

Le curé secoua la tête.

— C'était autrefois l'avis de Mazurier. Ce n'est pas le mien.

Il parlait encore quand l'aboiement du chacal éclata tout près d'eux, dans les lauriers-roses.

— Tenez, dit le prêtre, voilà votre « métourné » qui nous revient. Voulez-vous me dire dans quelle école du gouvernement il a appris à se traîner comme il le fait dans la brousse sans qu'on l'entende? Vous voilà averti de son approche. Eh bien, ouvrez l'oreille, et dites-moi de quel côté il vient.

Campasolo se leva soudain, près des deux hommes, sans qu'un bruit de feuilles eût éveillé l'attention du docteur aux écoutes. Son visage, ordinairement mélancolique, semblait plus gai que de coutume.

— Tout va bien! dit-il, sans attendre une question de ses compagnons. Mokrani a fait loger mademoiselle Mazurier avec sa mère

et celle de ses femmes qui le suit dans ses déplacements. Il m'a dit qu'il la recevrait demain, qu'il voulait connaître ses désirs avant de donner des ordres pour qu'on la conduise en sûreté. Nous devons nous fier à sa promesse car c'est bien de lui que les ameddahs peuvent dire : « La main toujours ouverte — le sabre toujours tiré — une seule parole ! Tout de même je serai heureux quand nous serons dans le chemin du retour avec un nouveau sauf-conduit et une solide escorte. Mokrani n'est pas seul au camp.

L'homme avait prononcé ces derniers mots très bas en regardant derrière soi, avec crainte.

— Que voulez-vous dire ? demanda le curé.

— Levons-nous d'abord, dit Campasolo, cette place est mauvaise pour échanger des confidences, nous serons plus tranquilles au milieu du chemin.

Ils remontèrent sur la route et le charbonnier déclara :

— Je ne voudrais pas charger un absent d'un vilain soupçon...

Il fit une pause qui donna au docteur le temps de rougir, dans l'obscurité, et de se demander si le chacal du ravin n'avait pas l'ouïe plus fine que lui-même.

Campasolo semblait avoir parlé sans malice, il acheva :

— ... Mais il y a bien de la haine de Khouans autour de Bachagha ! Belkassem est sorti de sa tente avec la mine d'un homme qui voit du sang. Il n'a pas paru à l'heure de la prière. Il est sorti du camp avec son Rekkab, ce bandit qui a enlevé Mlle Corona sur la route de Bougie. Cet homme-là a plus d'un crime sur la conscience, et, comme on dit en montagne : « S'il faut de longues chansons pour fermer les yeux d'un enfant, on endort un homme avec un seul coup de couteau. »

XXVIII

LA TENTE DES FEMMES

L'escorte qui avait conduit Corona jusqu'au camp de l'Oued-Soufflat s'était arrêtée au pied de cette terrasse rocheuse où la tente du Bachagha et son douar étaient établis. Le frère de Mokrani, Boumezrag, était venu, au nom du Bachagha, pour recevoir l'otage. Ç'avait été l'occasion d'un long échange de politesses parmi lesquelles les gens d'Aguemoun firent soigneuse-

ment remarquer qu'ils étaient quittes envers l'anaïa du Maître de l'Heure. Boumezrag en convint avec eux, et, ayant salué respectueusement la jeune fille, il l'accompagna lui-même jusqu'à la porte du douar.

Il était formé par la réunion de sept tentes, plantées en rond. Du côté du camp, au bord de la terrasse, le pavillon du Bachagha gardait l'entrée. Au fond, contre le mur de rocher, une tente moins haute étalait, sur ses lignes claires, des silhouettes d'alkerasas en étoffe verte, symétriquement appliquées. Les autres abris faisaient alterner sans ornement les bandes brunes et blanches des feloudjs en laine ou en poil de chameau.

Des négresses, des servantes habillées de loques claires et fanées, percale de rideaux, mousseline à fleurs, à peine retenues sur les épaules par des épingles d'argent, préparaient, autour de ces tentes, le repas du soir et les cosmétiques favoris. Une Soudanienne, assise dans des plis de toile bleue, si à plat sur ses cuisses que son corps semblait jusqu'au buste enterré dans le sol, roulait dans la poudre odorante du sembel ces petits cônes de fard que l'on fabrique avec de la gomme laque, de l'alun, des raisins secs et des racines de noyer triturées dans de la salive. Une vieille, à côté d'elle, mélangeait dans de l'huile blonde de la poudre de noix de galle avec cette mystérieuse hadida qui donne aux cheveux déjà noirs le reflet de la nuit. D'autres servantes, agenouillées ou accroupies, préparaient les couscous du soir, les viandes que devaient accompagner la farine, le bouillon que relèvent le poivre rouge, le piment et les herbes aromatiques.

A la vue de Corona, toujours vêtue de la robe de voyage qu'elle portait quand Belkassem l'avait fait enlever sur la route de Bougie, ces femmes tournèrent la tête sans cesser leurs gestes de travail. Un appel guttural attira sur le seuil des tentes d'autres esclaves plus jeunes, plus élégamment vêtues, dont les corps souples comme des iguanes faisaient onduler sur les reins, sur les gorges, sur les hanches, les étoffes de tissus trop lâches pour retenir l'épanouissement de leurs adolescences. Toutes ces noires rirent aux éclats, enfantinement, sans paroles, d'un rire heureux de femmes privées d'âmes, qui, successivement, s'attristent et s'égaient, sans lien de souvenir, de la mobile apparence des choses.

Une malédiction de Boumezrag arrêta, comme par miracle, les ricochets de cette gaieté, et une négresse, ayant soulevé le félidj

qui fermait l'entrée du pavillon décoré d'alkerasas, invita l'étrangère à y pénétrer.

Deux femmes, parées comme des idoles, étaient assises dans le demi-jour de la tente, sur des coussins de soieries claires et précieuses. Des tasses de café étaient posées à côté d'elles, à terre, sur un plateau d'argent aux bords crénelés. La plus jeune, presque une enfant, se leva. C'était une beauté de sang un peu mêlé, dorée comme le soleil. Sa taille, libre sous la soie, semblait d'une souplesse et d'une élégance admirables. Ses yeux étaient noirs à la façon de ceux dont la galanterie musulmane dit : « Sombres comme un voyage sans lune. » Sans parler, elle prit Corona par la main et la conduisit vers la dame âgée qui fumait au bord du divan.

La mère du Bachagha était d'illustre origine berbère. Elle tint toujours une place prépondérante dans le cœur et dans les conseils de son fils. Les Ameddahs qui voulaient mériter les largesses de Mokrani la comparaient, dans leurs improvisations, à Messaouda qui, encore aujourd'hui, gouverne la zaouïa de son père El-Belbali, et dont les Sahariens proclament : « Ce qu'elle juge est jugé. Après Messaouda la savante, il faut clore la délibération. »

La veuve du Khalifat avait le visage immobile d'une idole. Cette naturelle dignité, qui apparaît chez les vieilles femmes berbères, même dans le déshonneur des plus serviles travaux, devenait chez elle une distinction impérieuse. Au-dessus de son menton, toujours levé, les coins de sa bouche s'abaissaient dans un arc, immobile comme ses yeux, que le port arrogant du visage l'obligeait de tenir à demi coiffés par les paupières, pour éviter l'éclat du jour. Elle apparut à Corona comme le génie même de la race ennemie. A côté du silence inquiétant de la belle-mère, la grâce de la jeune femme n'avait pas plus de signification que la caresse d'une gazelle qui, par convoitise ou coquetterie naturelle se frotte au premier étranger reçu dans la maison.

Corona sentit que son destin dépendait de cette volonté orgueilleuse. Elle s'approcha de la mère, en tenant les yeux baissés, s'agenouilla, s'empara d'une des mains chargées de bagues pour l'appuyer à son front, et selon la formule des politesses orientales, dit avec une grâce touchante :

— O maîtresse de la tente ! que tes tresses me soient heureuses, que ton indulgence me prépare la bienveillance de ton fils.

puisque Dieu a permis que mon salut fût dans ses mains généreuses!

Il parut que cette déférence détendait la froideur de la grande dame. Elle avait reconnu dans les façons de Corona les nuances d'une éducation qui rapprochait de sa caste cette fille de roumis.

— Le Bachagha, dit-elle, a ordonné que tu dormirais cette nuit près de sa mère et de sa femme. Il viendra t'entretenir demain, après le lever du jour. Ce qu'il a décidé dans sa bonté est bien.

Sur quoi, elle replaça entre ses lèvres la cigarette qu'elle avait écartée pour répondre, et indiqua du geste que la jeune fille se relevât.

Corona obéit, non sans avoir baisé une main qu'on ne lui retira pas, puis elle s'assit à l'écart, sur un divan, près de la jeune femme.

Mlle Mazurier était assez au courant de la morgue des Berbères de Grantes Tentes, pour comprendre le prix de la condescendance dont le Bachagha allait faire preuve en se dérangeant pour elle. Dans un mouvement spontané de gratitude, elle dit à sa compagne :

— Que ton Sultan est bon !

Un ravissement éclaira le visage de la jeune femme.

— Tu l'entendras, dit-elle et tu auras envie de mettre ton front sous sa main, car, si dehors c'est un maître du bras et si son œil commande le respect, sa voix est douce dans la tente.

Méryem souriait à des souvenirs, mais, soudain avec la brusquerie d'impressions qui donne aux causeries de ces femmes-enfants les sursauts d'un vol d'hirondelle, elle demanda :

— Et celui que tes yeux cherchent, où est-il?

Corona ne savait trop comment expliquer à sa nouvelle amie que le capitaine La Vendôme était bloqué par les croyants dans les ruines de Fontaine-Froide. Elle soupira :

— Des semaines de route, des milliers de fusils me séparent de lui.

— Et tu crains qu'il ne t'oublie pour la gloire?

Le visage souriant de Méryem était subitement devenu grave :

— Je sais, conclut la favorite du Bachagha, comme les amoureuses sont jalouses de la guerre. Mais écoute...

Elle avait pris la main de Corona :

— Tu vois cette petite braise qui rougit sous les tasses de café, et ce yakout qui étincelle, là, au milieu de ma poitrine...

Elle montrait entre ses seins découverts un rubis énorme, monté en cabochon, dans un cercle de perles.

— ... Eh bien! la braise, c'est comme la guerre... le yakout, c'est comme l'amour... la braise sera depuis longtemps éteinte que le yakout continuera de briller...

Coroua sourit à son tour, et, ayant mis les bras au cou de la jeune femme, elle l'embrassa. Alors Méryem fit paraître une grande joie :

— Tu ris, s'écria-t-elle, tu as laissé ton chagrin à la porte de la tente. Regarde seulement dans mes prunelles, tu vas y voir celui que tes yeux cherchent. Il te désire lui aussi. Il regarde du côté où tu dois venir. Il t'attend comme la lune de fête.

Elle s'était agenouillée sur les coussins, elle approchait son visage. Et Corona se pencha docilement vers ces yeux, peut-être avec l'espérance d'y apercevoir en vérité le cher fantôme de son souvenir.

... Rassurée par cet amour fanatique de tant de milliers d'hommes pour le maître qui l'avait prise sous sa protection, Corona goûta pendant cette nuit un sommeil qu'elle avait perdu depuis des semaines. Il fallut que sa compagne la réveillât au matin en lui jetant par malice des gouttes d'eau sur le visage.

— Vite! vite! il va venir!...

Toute confuse, Corona se leva à la hâte et mit autant qu'elle put de l'ordre dans sa toilette. Elle sourit mélancoliquement en songeant que, devant la glace, elle avait soupiré sur le triste état de ses vêtements. La pensée qu'elle avait eu pour le Bachagha un mouvement de coquetterie ne lui donnait pas de remords. Simple comme elle était, elle n'avait préparé nulles paroles pour remercier son hôte. Elle répondit par une longue révérence à la gravité de son salut.

L'attitude des hommes de Grandes Tentes, devant les femmes françaises auxquelles ils sont présentés, rappelle assez bien les formes de courtoisie dont les personnes d'église qui ont de l'éducation usent envers les mondaines. C'est une politesse virile, qui comporte tous les égards que l'on doit à l'autre sexe, et fait sentir, par son essence même, que l'ombre du désir est absente. On y sent quelque chose de la froideur d'ennemis de race, qui, sous les apparences les mieux jouées de l'abandon, gardent le perpétuel sentiment de ce qui les sépare. Chez Mokrani, cette réserve se nourrissait surtout de la déférence qu'il voulait mon-

trer à une personne dans l'infortune. L'indication de toutes ces nuances se manifesta dans l'inclinaison de tête dont il honora la jeune fille. Dès la première parole, il calma ses inquiétudes et dirigea l'entretien vers son but :

— Mademoiselle, dit-il en français, après les premiers compliments, j'ai réfléchi au moyen de vous mettre promptement en sûreté. Celui-ci m'a paru le meilleur : la colonne du général Cérez s'est avancée sur la rive droite de l'Oued Soufflat, a une journée de marche ; voulez-vous que je vous fasse accompagner jusqu'à son camp? Mon frère vous conduira.

Il fallut à Corona toute l'audace de l'amour pour ne pas se confondre dans l'expression d'une obéissante gratitude.

— Bachagha, fit-elle, on vous a dit le secret de mon cœur. Je ne retrouverai point celui que je cherche dans le camp de l'Oued-Soufflat.

Mokrani baissa le front pour réfléchir, à l'abri de l'inquiétude qu'il avait lue sur le visage de la jeune fille. Il dit en hésitant :

— Vous savez que la ferme de votre père est bloquée? Que l'Oued-Sahel est en armes?... Ils n'ont plus d'eau à Fontaine-Froide... Et toute la ferme est minée par les Khouans...

Il parut qu'il prenait une décision subite et, relevant les yeux, il heurta Corona en face :

— Mademoiselle, dit-il, si vous aimez le capitaine La Vendôme, allez lui porter cette parole de ma part : « Le Bachagha veut vous sauver en souvenir de votre amitié. Rendez-vous à lui-même. Il vous donnera tous les honneurs de la guerre. Il vous fera conduire sous escorte jusqu'à Fort-National. »

Mokrani laissa la jeune fille lire jusqu'au fond de son regard, pour qu'elle ne se méprît point sur l'intention généreuse qui dictait cette offre.

Il parut à Corona qu'elle était déjà la femme de La Vendôme et que l'honneur du capitaine lui était confié :

— Bachagha, demanda-t-elle, que répondriez-vous, vous-même, à une proposition si loyale? Vous gardez le silence? Vous savez bien qu'un officier français ne l'acceptera pas — celui-là moins qu'un autre. Vous pensez que je serais indigne de lui si j'achetais à ce prix la consolation de ne pas mourir sans le revoir.

Un sanglot brisa sa voix. Et Méryem, qui ne comprenait point la langue où le Bachagha venait de s'entretenir avec cette jeune fille étrangère, devina pourtant que celle-ci implorait. Elle se

eva du divan où, par discrétion, elle s'était retirée. Elle s'approcha de Mokrani, appuya la tête sur cette large poitrine, leva vers on seigneur la supplication de ses yeux. Lui, la dominait des paules. Il l'enveloppa d'un geste tendre dont la décence n'était ue paternelle, et, s'adressant à Corona :

— Que puis-je faire pour la fiancée de mon ami? demanda-t-il.

Corona joignit les mains :

— Accordez-moi un sauf conduit. Faites que je passe à travers es assiégeants, que j'entre dans le Bordj de mon père pour y artager le destin de ceux qui me sont tout!

Le Maître de l'Heure leva la main. Ses yeux songeurs regardèrent au delà de la tente, au delà de son camp, au delà de ses nnemis, vers cet horizon du rêve où les destinées sont écrites :

— Qu'il en soit fait, dit-il, ainsi que vous le voulez! Mon ami st aimé comme il convient. Félicitez-le s'il vit. S'il meurt pour a gloire, dites-lui que je ne le plains pas. Il vient un jour où la nort est un bienfait de Dieu...

Hugues Le Roux.

(A suivre.)





... Le diable me poussa à violer le secret, je le violai. (Page 214.)

IMPLACABLE AMOUR[1]

(Suite.)

XVII

Tout allait à merveille, de l'avis de tout le monde; et je m'efforçais de le croire. Au fait que manquait-il à mon bonheur? J'étais occupé toute la journée, je passais la soirée auprès de ma fiancée. Ada étant toujours un peu souffrante, Mme Stradnitz ne recevait personne. Le professeur, Paul et Georges, qui s'ennuyaient dans cet intérieur trop calme, sortaient tous les soirs. Par contre, les dames restaient à la maison; il était dans mon rôle d'apporter quelque distraction à leur vie monotone et de les divertir de mon mieux. J'arrivais habituellement à huit heures; ma première demi-heure était consacrée à Ada; puis, le souper, qu'on servait presque toujours dans la chambre de la malade.

[1] Voir les numéros des 10 et 25 juin, et 10 juillet 1897.

prenait à peu près une demi-heure : à dix heures ou à onze heures au plus tard, je m'en allais. Je n'avais donc qu'une ou deux heures de tête-à-tête avec ma fiancée, quand elle consentait d'ailleurs à m'accorder cette grâce. Le plus souvent, il en était autrement : Pouvions-nous laisser Ada seule ? Ne pouvait-elle entendre ce que nous avions à nous dire ? Tels étaient les prétextes qu'on m'opposait chaque soir. Aussi je proposais de plein gré : « Allons auprès de ta sœur, je vois trop bien que tu te sens malheureuse loin d'elle. »

Elle jouait alors l'étonnée :

— Mais non, je ne suis pas malheureuse, répondait-elle.

Néanmoins, elle se levait aussitôt et nous allions retrouver Ada qui souvent ne voulait pas accepter mon sacrifice. Ellen, pour la tranquilliser, lui assurait que j'avais moi-même souhaité venir auprès d'elle. Et je devais confirmer son dire, me montrer empressé, essayer d'égayer la malade. Les fréquentes absences de son mari l'inquiétaient, la tourmentaient. Ellen me jetait un regard reconnaissant quand je parvenais à attirer un sourire sur ses lèvres. Distraire sa sœur était son unique et constante préoccupation ; le reste ne comptait pas.

— Ne comprends-tu pas que je préférerais être seul avec toi ? lui demandai-je un jour.

— Oh ! si, Eugène, murmura-t-elle d'une voix douce, en se serrant contre moi. Mais Ada est malade et triste. Quand elle sera guérie, nous nous appartiendrons davantage.

Il fallait bien m'incliner devant sa volonté. Ada avait raison : ma rêveuse fiancée ne se décidait pas à me traiter en fiancé. Elle ne s'habituait pas au tutoiement, la plus innocente caresse l'effarouchait ; elle m'appelait souvent « Monsieur le docteur ». Elle rougissait aussitôt, d'ailleurs, et me priait de lui pardonner ; mais elle ne se corrigeait pas. Nos tête-à-tête, mes tendresses l'effrayaient. Jamais elle n'était plus silencieuse et plus réservée que quand nous nous trouvions seuls. En présence de sa mère et de sa sœur, il lui arrivait d'être ouverte et gaie ; seule avec moi, sa bonne humeur tombait.

Elle était foncièrement timide, toujours et avec tous, et pourtant une sorte de révolte instinctive lui inspirait parfois, en ma présence, une attitude de bravade, de mutinerie sourde et opiniâtre. Elle-même ne s'en rendait pas compte ; elle cédait à l'impulsion d'une inconsciente pudeur.

Cette lutte entre l'homme qui désire et la femme qui lui résiste est vieille comme le monde. L'abnégation complète de la femme y met seule fin. Ce n'est qu'ensuite qu'ils s'aiment sincèrement et de tout leur être.

Sous l'empire de cette éternelle inimitié, méchants l'un pour l'autre, nous nous querellions sans motif, nous échangions sans raison des mots amers... Pourquoi ? Simplement parce que je la désirais et que je ne pouvais l'avoir, parce qu'elle pressentait ce désir et ne voulait pas le satisfaire.

Je m'étonnais souvent de l'entendre, elle, si timide, me parler d'un ton tranchant et rude ; puis, soudain, après cet accès d'humeur, elle redevenait craintive. Peut-être lisait-elle mes pensées, mes désirs dans mon sombre regard ; elle devinait sans doute que je supporterais tout plutôt que de m'exposer au danger de la perdre par une trop grande hâte, par une explosion de colère ou de susceptibilité. Et elle pressentait que je pourrais un jour, quand j'aurais sur elle des droits, lui faire payer ses rebuffades. Ainsi, nous vivions rarement en paix.

Ada et Mme Stradnitz, à qui nos dissentiments n'échappaient pas, prenaient ordinairement mon parti, Mme Stradnitz par aveuglement pour moi, Ada parce qu'elle voyait clairement les choses et voulait épargner à sa sœur des regrets dans l'avenir.

Un jour, je vins à l'heure habituelle et ne trouvai qu'Ada. La veille, au soir, Ellen et moi, nous nous étions querellés et séparés de fort mauvaise humeur. Elle envoya sa femme de chambre me prévenir qu'elle avait la migraine et qu'elle ne descendrait pas.

— Ellen est bien peu sérieuse, s'écria Ada, très mécontente. Ce matin encore, j'ai essayé de lui parler raison, mais ma leçon n'a porté aucun fruit... « Tu as tort, lui disais-je » d'être si peu prudente et d'irriter à plaisir ton fiancé. Tant qu'un homme est amoureux, il souffre bien des choses ; mais il n'en ressent pas moins les humiliations qu'on lui inflige et il ne les oublie pas. N'en est-il pas ainsi ?

— Qu'a-t-elle répondu ? lui demandai-je après un silence.

— Des bêtises, que si elle ne te plaisait pas, tu n'avais qu'à le dire. Alors je me suis mise en colère. « Tais-toi, me suis-je écriée, tu sais bien que tu lui plais, puisqu'il t'aime. Quelle satisfaction trouves-tu à empoisonner ainsi votre vie de fiancés ? » Comme elle paraissait réfléchir, je lui pris la main et j'ajoutai : « Ne sois donc pas si folle, Ellen, il t'aime tant ! »

C'était certainement dans une bonne intention qu'Ada me racontait cet entretien. Néanmoins, j'en fus blessé.

Jusqu'alors, j'avais toujours mené à bonne fin, seul, mes intrigues amoureuses; je n'avais eu besoin d'aucune intervention étrangère.

— Et t'imagines-tu quelle fut sa réponse? continua Ada « Non, il ne m'aime pas. Seulement, il ne peut pas me quitter. »

— Eh bien! repartis-je en souriant, elle n'a pas absolument tort; si je pouvais la quitter...

Je m'interrompis et repris mon air sombre.

— Tu ne dois ni parler, ni penser ainsi, répliqua Ada, sur qui mes paroles avaient produit une pénible impression. Les amoureux se querellent dans tous les pays. Ce n'est pas une raison pour voir tout en noir.

Impatienté, je frappai machinalement le sol du pied.

— Allons, sois raisonnable, ajouta-t-elle en posant affectueusement sa main sur mon bras. Pourquoi te tourmentes-tu ainsi? Le temps des fiançailles est le plus beau de la vie.

Je tressautai, exaspéré.

— Que prétends-tu là? m'écriai-je avec un sourire amer. Si ce temps devait être le plus beau de ma vie, je me brûlerais la cervelle sur-le-champ.

— Allons, Eugène, ne perds-tu pas un peu la tête?

— Peut-être. Mais tu me permettras de remarquer que fiancé et amoureux ne sont pas synonymes. Je sais trop que le temps des fiançailles n'est pas celui du bonheur et du véritable amour.

— Tu ne doutes pas cependant qu'Ellen ne t'aime?

— Elle m'aimera quand elle sera ma femme, avant, non. Une farouche jeune fille comme Ellen ne peut aimer que l'homme qui l'aura domptée. Jusqu'alors elle verra un ennemi en tout homme dont elle se saura désirée.

— Si c'est là ton opinion, tu ne dois pas la juger trop sévèrement. Elle n'a pas conscience de la peine qu'elle te cause. Sois plus raisonnable qu'elle. Va la trouver et faites la paix. Veux-tu?

Je me levai.

— Où est-elle? questionnai-je en maudissant en secret ma faiblesse.

— Dans sa chambre.

— Et si elle ne me laisse pas entrer?

— Ne t'arrête pas à parlementer. Entre tout simplement.

prends-la dans tes bras et donne lui un baiser... La réconciliation sera accomplie.

J'hésitai encore un instant.

— Allons, décide-toi. Pas de fausse honte. N'importe quel homme agirait comme toi. Vous êtes tous faibles.

— C'est vrai, conclus-je.

Je lui baisai la main et je la quittai.

Malgré le conseil d'Ada, je frappai à la porte.

— Entrez, dit Ellen, croyant s'adresser à sa bonne.

Je pénétrai dans sa chambre. Elle était assise à son élégant bureau et écrivait.

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-elle sans se retourner.

Elle n'avait pas reconnu mon pas et ne remarquait pas mon silence : elle devait rêver comme toujours. Je m'approchai doucement, m'inclinai vers elle et déposai un baiser dans ses cheveux.

Un faible cri s'échappa de ses lèvres. Elle se leva brusquement et s'empressa de couvrir la feuille de papier placée devant elle.

— C'est toi ! s'exclama-t-elle toute confuse.

— Oui, c'est moi, mon trésor... Un fantôme ne t'effrayerait pas davantage... En quel travail t'ai-je interrompue ?

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-elle.

— Qu'écrivais-tu ?

— Une lettre.

Elle ramassa le papier en toute hâte et le serra dans un tiroir de son bureau qu'elle ferma à clef.

— Peut-on savoir à qui ?

— Cela t'intéresserait fort peu, répondit-elle en cachant la clef dans sa poche.

— Cela m'intéresse peut-être. Pour qui est cette lettre ?

— Pour quelqu'un que tu ne connais pas.

— Et que probablement tu chéris, ajoutai-je en m'asseyant auprès d'elle.

— Pourquoi cette supposition ? me demanda-t-elle froidement.

— Parce que, d'habitude, on n'aime pas écrire quand on a la migraine. Et pour elle — ou pour lui — tu fais ce sacrifice ? Ne te rappelles-tu donc plus que tu m'as envoyé dire tout à l'heure que tu étais souffrante et que, pour cette raison, tu ne me verrais pas. L'aurais-tu déjà oublié ?

Elle hocha la tête.

— Je ne souffre plus.

— Tant mieux. Mais pourquoi n'es-tu pas descendue ? Cette lettre presse-t-elle donc tant que tu ne puisses l'écrire demain.

Elle prit un coupe-papier et se mit à battre la chamade sur son pupitre, sans me répondre. « A qui est destinée cette lettre ? Et pourquoi Ellen ne veut-elle pas me la montrer ? » me demandais-je, inquiet.

— Tu pourrais bien m'accorder un mot aimable, recommençai-je au bout de quelques minutes. Tu m'as maltraité hier et aujourd'hui encore. Je te fais même des avances. Qu'exiges-tu de plus ?

— Rien, je n'exige rien du tout de toi, murmura-t-elle en tournant la tête.

— Tu es fâchée contre moi ? Pourquoi ? Ellen !

Elle se tut.

Rien ne m'est plus insupportable qu'un air offensé et un silence hautain ; néanmoins, je restai maître de moi.

— Je t'ai contrariée en te priant de m'expliquer cette lettre, dis-je d'une voix en apparence calme. Ne comprends-tu pas que je tiens à savoir à qui tu écris ? Ne veux-tu pas me le confier ?

— Non.

— Même si je t'en prie ?

— Non, répéta-t-elle.

— Et si j'insiste ?

Elle releva la tête.

— Oh ! alors, sûrement pas. Tu m'imposes un véritable interrogatoire comme si tu étais un juge et moi une accusée. Par ces moyens, tu n'obtiendras rien de moi, tu entends ; je ne me laisse pas intimider.

— Eh bien, n'en parlons plus. Pardonne-moi ma hardiesse de vouloir pénétrer tes mystères.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Sais-tu, Ellen, que tu es insupportable ? lui dis-je après un court silence.

— Alors, je ne comprends pas pourquoi tu restes ici.

— Ma foi, j'ai grande envie de m'en aller.

Je me levai. Elle me considéra fixement. Un léger tremblement agitait ses lèvres.

— Ce n'était pas sérieux, dit-elle avec son air timide habituel, en me tendant la main. C'est que... vois-tu, tu te fâches de tout.

— Moi! protestai-je non sans aigreur, mais en prenant sa main. Et toi, Ellen, agis-tu autrement?

— Que veux-tu que je fasse?

— Je te prie d'être toujours aimable comme maintenant. Nous sommes réconciliés, n'est ce pas?

— Oui, murmura-t-elle, tandis que je lui baisais les mains. Et après un silence : Ne remarques-tu aucun changement dans ma chambre?

Je regardai autour de moi.

— Non, déclarai-je.

— Et ce petit tableau, là, au mur... tu ne l'as pas encore vu. Il était chez l'ébéniste depuis longtemps pour une réparation. Examine-le de près. C'est un vrai petit chef-d'œuvre. Je suis sûre qu'il te plaira.

J'apportai le portrait devant la lampe, pour mieux l'examiner.

— Mais c'est toi! m'écriai-je.

— Parfaitement, dit-elle, le bras appuyé sur mon épaule. C'est moi à quatre ans.

Je ne pouvais me rassasier de contempler ce portrait de ma bien-aimée, je le dévorais des yeux. Ma mélancolie, que le bon mouvement d'Ellen n'était pas parvenu à dissiper, disparut comme par enchantement en face de cette ravissante petite fille aux grands yeux étonnés, naïfs et doux. Une chevelure brune et bouclée encadrait son visage mutin, aux joues pleines et roses. Dans sa robe blanche et ornée de vaporeuse dentelle, qui laissait à découvert ses jambes et ses bras potelés, la gracieuse enfant évoquait déjà l'image de la jeune fille. C'était bien mon Ellen, une Ellen toute petite, mais charmante déjà.

— C'est ravissant, m'exclamai-je enfin. C'est la plus jolie chose que j'ai vue de ma vie. Et je couvris de baisers ses bras ronds et ses mignonnes épaules.

— Eugène! cria Ellen, effrayée, en essayant de m'arracher le tableau. Que fais-tu là? tu vas me gâter mon portrait.

Puis elle recula brusquement.

Je la fixai : elle évita mon regard. Un profond malaise se peignit sur ses traits. Elle devinait que cet enthousiasme, ces baisers brûlants dont je couvrais la toile s'adressaient à elle et non pas à l'enfant ; elle souffrait, s'imaginait sentir ses bras, ses épaules, ses jambes nus et exposés à ma vue. Une telle comparaison devait, en effet, venir à l'esprit ; je la fis aussi. Scrutant



... Pense tout ce qu'il te plaira, sanglota-t-elle. (Page 22[illegible].)

et désirant, mes yeux glissèrent sur ce corps jalousement caché. Ellen s'éloigna de moi davantage, pâlissant et rougissant tour à tour. Et, moi aussi, je pâlissais, je rougissais...

— Veux-tu me confier ton portrait? lui demandai-je en m'efforçant de cacher mon émotion. Seulement me le prêter? Je te le rendrai quand tu le désireras.

— Je n'aime pas à m'en séparer, dit-elle enfin, hésitante. Mais si tu le veux, je te le prète, à condition toutefois que tu...

Elle s'arrêta confuse.

— Non, non, répondis-je vivement. Je ne le toucherai pas. Nous restâmes un instant silencieux, en face l'un de l'autre. « De même que je viens d'embrasser cette image, je couvrirai aussi un jour ton corps de baisers, ma farouche amie, » pensais-je. Nos regards se croisèrent... Elle tressaillit légèrement et s'avança vers la porte.

— Il est temps d'aller dîner, Eugène. On doit déjà nous attendre, remarqua-t-elle.

Je ne bougeai pas; je ne me décidai à la suivre que lorsqu'elle m'y invita d'une façon pressante.

— Et le portrait? réclamai-je.

— Je le ferai empaqueter par le domestique pendant que nous dînerons, ou bien, si tu le préfères, je te l'enverrai demain matin.

— Non, j'aime mieux l'emporter ce soir. Demain tu changerais peut-être d'avis.

— Comme tu voudras. Alors, viens.

J'hésitais toujours.

— Sais-tu, Ellen, que tu ne m'as pas encore embrassé une seule fois aujourd'hui?

Une ombre légère passa sur son visage.

— Faut-il donc s'embrasser tous les jours?

— Ce n'est point une obligation. Tu m'as habitué aux privations. Je peux me passer de tout, même de tes baisers, quand j'y suis forcé.

Ma voix dut résonner tristement. Elle en parut touchée, et comme saisie de remords, elle accourut vers moi. En ce moment, son bon cœur triomphait de sa pruderie.

— Je ne veux pas qu'aujourd'hui tu t'en ailles encore fâché contre moi, dit-elle d'une voix suppliante, en me tendant sa bouche à baiser.

Je l'embrassai; elle me rendit mon baiser timidement, puis s'éloigna bien vite.

— Est-ce que tous les hommes sont comme toi, Eugène?

— Que signifie...?

— Est-ce que tout mot aimable, tout sourire de notre part leur semblent une invitation ou, du moins, une autorisation à de nouvelles tendresses? Ne peut-on échapper à leurs caresses que si l'on se montre froide et sévère avec eux?

— Oui, les hommes sont ainsi faits, repartis-je avec mélancolie. Il faudra t'y habituer, ma pauvre enfant...

Elle soupira. Et d'humeur assez morose, nous nous dirigeâmes vers la salle à manger.

Ce jour-là, par exception, toute la famille était réunie. M. Stradnitz m'accueillit avec sa bonhomie habituelle. « Enfin, vous voilà! » dit-il en me serrant la main. » Nous vous attendons depuis une demi-heure. As-tu été gentille, Ellen? T'es-tu réconciliée avec ton fiancé?

— Oui, papa, à peu près.

Sa voix tremblait. Elle se jeta à son cou et éclata en sanglots.

— Qu'y a-t-il donc, petite folle? demanda le professeur désagréablement surpris. D'un naturel très gai, il aimait que son entourage soit aussi toujours de bonne humeur. « Si tu veux pleurer, retourne dans ta chambre; les larmes n'ont pas cours ici. »

Sans dire mot et sans regarder personne, elle quitta rapidement la salle. Georges sifflotait; dans un coin, Paul me toisait d'un rire moqueur. Au fond il me détestait autant qu'autrefois, je le savais; il ne voyait pas de très bon œil mes relations avec sa sœur, et il éprouvait un méchant plaisir lorsque quelque brouille éclatait entre elle et moi. Mme Stradnitz qui, au contraire, m'adorait, était très irritée contre sa fille. « Je la mettrai bien à la raison, » déclarait-elle d'un ton très vif.

— Allons, laissons-la, conclut le professeur, qui avait pour principe de prendre toute chose du bon côté. Et toi, mon cher Eugène, montre-toi patient. Elle t'aime plus qu'il ne semble mais elle résiste à son amour, comme toutes les jeunes filles. Elle t'aime depuis longtemps déjà, elle t'aimait avant de te connaître... Tu as toujours été son idéal, ce qui justement la rend timide.

— Il faudrait qu'elle fût folle pour ne pas t'aimer, murmura la maman.

Je gardai le silence. Paul fit une grimace ironique. Georges

sourit en son coin. Ses fiançailles ne lui avaient pas causé tan de tourments. Il s'était tout simplement laissé aimer, sans se départir de son calme ordinaire. Je devais lui paraître extrêmement sot.

J'emportai le portrait d'Ellen et je le suspendis aussitôt au-dessus de ma table de travail afin de l'avoir toujours devant moi. Mon brave Joseph l'examinait plein d'admiration.

— Est-elle jolie, la petite? lui demandai-je avec un sourire.

— Je comprends maintenant que M. le docteur se soit fiancé. Pour l'amour d'une si belle demoiselle, on peut bien perdre sa liberté, répondit-il.

Je regardai longtemps ce portrait, il m'était pénible de m'en séparer. Enfin, avant de me coucher, je ne résistai pas à la tentation enfantine de lui dire bonne nuit et d'embrasser cette jolie petite bouche rose. Elle ne pouvait pas me voir. Et comme elle était gentille et patiente, cette petite Ellen, beaucoup plus que la grande!

La vue de ce tableau me mettait réellement de bonne humeur. De mon lit, je le contemplais, je lui adressais des signes d'amitié, je lui disais des mots tendres. Mais quand j'eus éteint ma lampe, ma gaieté disparut tout à coup et fit place à un malaise qui grandit de minute en minute. Quelque chose me troublait, m'inquiétait. Et la lettre d'Ellen me revint à l'esprit. A qui la destinait-elle? A un homme ou à une femme? J'étais jaloux d'une personne que je ne connaissais pas, jaloux sans rien savoir de précis sur les causes de ma jalousie.

XVIII

Le temps s'écoulait et je ne connaissais pas mieux Ellen. Son âme me restait fermée autant que le jour où je la vis pour la première fois. Je l'avais prévu. Mes désirs inquiets et inassouvis s'interposaient toujours entre elle et moi et ne laissaient pas s'établir l'intimité affectueuse et confiante que je rêvais. Je me sentais irritable et d'humeur inégale. Elle en souffrait et m'en punissait par son entêtement et sa froideur... Nous perdions notre temps à nous quereller et à nous réconcilier. Je ne m'en étonnais pas. Je savais d'avance qu'il en serait, qu'il devait en être ainsi. Les longues fiançailles ne convenaient pas à mon caractère.

Ellen ne paraissait pas du tout disposée à abréger ce temps 'épreuve; au contraire. Et il me fallait consentir à tout, me nontrer toujours patient pour ne point augmenter encore sa réistance.

Souvent, quand je la voyais perdue dans ses rêves, le regard agne, la tête pleine de lointaines pensées, indifférente à tout ce ui nous entourait, je me demandais : « A quoi songe-t-elle? Qu'est-ce qui l'absorbe ainsi? »

Je pressentais en cette jeune âme d'immenses et d'insondables bîmes. Ellen n'était pas communicative : les eaux dormantes e sont-elles pas les plus profondes? Elle ne pouvait avoir traersé, insensible, la vie jusqu'à vingt ans. Elle avait eu un idéal, lle s'était enthousiasmée pour quelqu'un ou pour quelque chose. Pour qui? pour quoi? Elle devait avoir aimé, elle devait avoir aï. Mais qui avait été l'objet de son amour ou de sa haine? Je 'efforçais de pénétrer ces mystères. Je cherchais à me reneigner auprès d'Ada sur cette âme énigmatique. Mais Ada ne oulait rien dire. Peut-être se croyait-elle obligée de se taire! eut-être aussi ne savait-elle rien! Sans doute Ellen ne s'ouvrait as plus à sa sœur qu'à une autre personne.

Pourtant le voile qui enveloppait son âme se souleva un jour uelque peu. Pas pour mon bonheur, hélas!

Néanmoins je fus soulagé. L'incertitude et l'ignorance où l'on 'avait laissé m'étaient plus pénibles.

Une après-midi, libre, par hasard plus tôt que d'habitude, je me endis chez les Stradnitz. Il faisait beau; je voulais inviter Ellen se promener avec moi; mais elle était sortie. Quoique contrarié, e me contins et je m'assis auprès d'Ada, croyant que ma fiancée e tarderait pas à rentrer.

Le temps se passait, et elle ne revenait pas. Mme Stradnitz à ui je demandais à chaque instant des nouvelles, ne savait comient calmer ma nerveuse impatience.

— Si Ellen avait supposé que tu viendrais aussi tôt elle serait ûrement restée à la maison, hasarda-t-elle timidement.

— Je l'espère, mais il importe peu, repartis-je assez vivement e ne puis admettre surtout qu'elle sorte seule le soir.

— Je t'en prie, Eugène, occupe-toi à quelque chose, me dit da, fume un cigare, lis un journal pour trouver le temps moins ng. Ton visage sombre et ton inquiétude me donnent la fièvre.

Je me levai.

— Tu as raison, Ada, et je te prie de m'excuser. Je devrais avoi égard à ton état maladif. Je vais écrire quelques lettres ; le temp me manque souvent pour cela.

— C'est cela, écris tes lettres, cher Eugène, appuya Mme Stradnitz, soulagée. Cela dissipera tes idées noires. Va dans l chambre d'Ellen, tu trouveras sur son bureau tout ce qu'il t faut.

Elle m'accompagna, alluma une lampe, m'adjura encore un fois de prendre patience et me quitta. Je m'assis au bureau e cherchai une feuille de papier parmi les livres et les cahier épars. Je restai tout à coup interdit : derrière un amas de pape rasses, gisait une lettre ouverte, inachevée, sans date, sans sus cription. Le diable me poussa à violer le secret... et je le violai

La lettre était ainsi conçue :

« Toujours les mêmes scrupules ! t'écries-tu. Hélas ! oui, tou jours les mêmes scrupules ! Dépend-il de moi de les chasser ? T penses que c'est possible, tu prétends qu'on arrive à croire quand on le veut vraiment. Dieu, qui m'est témoin des combat qui se livrent en mon cœur, doit me juger moins sévèrement qu toi. Pourquoi ses chemins sont-ils si obscurs que je ne peux le suivre sans m'égarer ? Je *voudrais* croire à son amour pour nous Chaque jour je me dis : Il est grand, il est bon, il est juste. Pui je vois notre misère, notre misère souvent non méritée, la misèr de l'enfant innocent, la misère de l'animal, et je pense : Pourqu Dieu inflige-t-il ces souffrances ? Pour nous éprouver ? Mai quelle satisfaction peut-il trouver, lui, ce Dieu grand et tou puissant, à nous éprouver si cruellement, nous pauvres et faible créatures, à nous éprouver au delà de nos forces, souvent san que nous eussions commis la moindre faute ? Je me perds dan ces contradictions. Je crois en lui, je voudrais de tout cœur com prendre ses fins, mais je n'y parviens pas. Peux-tu dissiper ce doutes qui me hantent ? Non, tu ne peux que me blâmer, qu t'irriter contre moi. Et cela ne m'aide en rien, ne fait que rendr ma vie plus douloureuse.

« Tu accuses quelqu'un d'être la cause du désordre de mo esprit. Tu te trompes. Tu n'as point approuvé ma décision, cel ne m'étonne pas, car je te connais. Mais tu as tort, je ne subi aucune influence étrangère. Dans ce combat suprême, je lutterai je vaincrai ou je succomberai, mais seule. La foi est une chos sacrée à laquelle personne ne doit toucher... »

Ici s'arrêtait la lettre. Je restai abasourdi. Ellen était-elle vraiment l'auteur de cette lettre ? J'avais peine à le croire. Et pourtant... n'avais-je pas toujours pressenti en elle un mystère que je n'arrivais pas à éclaircir ? A présent je possédais une certitude, je connaissais mon rival, rival insaisissable, invisible et par cela même plus dangereux : entre ma fiancée et moi se trouvait Dieu.

Jamais je n'avais parlé de religion avec Ellen. Je n'aime pas à aborder ce sujet parce que je ne tiens pas à blesser les autres dans leurs convictions, ni à leur faire partager mes idées. Qu'Ellen ne pensât pas absolument comme moi, je l'admettais parfaitement. Peu m'importait qu'elle fût pieuse. Un brin de folie romanesque, un peu de naïveté crédule ne me déplaisent point chez les femmes : elles me semblent ainsi plus féminines même. Mais ce que cette lettre dévoilait, une telle passion, une gravité si grande m'effrayaient. Et à qui montrait-elle ainsi le fond de son âme ? Quel était l'être funeste qui connaissait ses secrets les plus intimes, l'être qui lui était plus cher que tout au monde ? C'est à lui qu'elle se confiait, c'est devant lui qu'elle se justifiait, c'est à lui, à lui seul qu'elle accordait le droit de scruter les plus profonds replis de son cœur et de son âme.

Je relus les dernières lignes ; elles se rapportaient à moi, c'était clair. La décision prise par Ellen de se fiancer à moi n'avait pas été approuvée par cette autre personne. Pourquoi ? M'en voulait-elle à moi particulièrement, ou repoussait-elle le mariage en général ? Avec quelle froideur Ellen faisait allusion à son amour ! Pas un mot en ma faveur ; pas un élan, un cri du cœur ; elle se contentait d'affirmer que je n'exerçais sur elle aucune influence.

Quel était donc cet homme qui s'opposait à mon bonheur et que je ne pouvais saisir ? Qui portait sur ma fiancée une main téméraire et tentait de me ravir mon bien ? Où la surprendre, cette main ? « Ce doit être l'œuvre d'un prêtre », pensai-je. Ces gens-là s'immiscent dans toutes les affaires. Et pourtant, le ton de la lettre ne prêtait pas à une telle supposition. Peut-être même Ellen ne s'adressait-elle pas à un vivant ? N'arrive-t-il pas souvent que des esprits mystiques s'entretiennent avec les morts et croient à des inspirations, à des visions ? Des saints ne se sont-ils pas imaginé avoir parlé à Jésus-Christ ? N'ont-ils pas prétendu avoir reçu de sa bouche leur règle de conduite ? Ma fiancée ne pouvait-elle pas, comme d'autres, croire à ces chimères ?

Je m'approchai de la bibliothèque pour y jeter un coup d'œil : ce n'étaient qu'ouvrages de piété, histoires d'ascètes, légendes de saints, livres d'heures, brochures de l'Œuvre de la propagation de la foi, récits de missionnaires, etc. Je me rassis à son bureau, plus accablé, plus découragé que jamais.

Tout à coup, j'entendis un pas léger, rapide. Vite je cachai la lettre sous d'autres papiers, et je me retournai. Ellen entrait tout essoufflée, les joues rosées par l'air frais du soir ; elle était enveloppée d'une pelisse foncée qui dessinait vaguement ses formes ; une élégante voilette noire protégeait son visage : elle était ravissante... Ses yeux se portèrent sur moi avec une certaine inquiétude.

— Es-tu fâché contre moi ? dit-elle. Je t'ai fait attendre bien longtemps. Mais, d'habitude, tu ne viens qu'à huit heures. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? Je ne serais pas sortie.

Maîtrisant de mon mieux mon émotion, je l'assurai que je n'étais pas irrité et je l'aidai à quitter sa pelisse et sa voilette.

— Tu t'entends joliment bien à ce rôle de femme de chambre, remarqua-t-elle en souriant. Il y a de quoi supposer toutes sortes de choses.

— Cette habileté est naturelle chez moi, répondis-je.

— Vraiment ? repartit-elle en me donnant la main et en m'offrant son front à baiser. Tu es bien aimable de ne pas te fâcher. J'avais terriblement peur en entrant ; je craignais de te trouver très en colère. Maman et Ada m'y avaient, du moins, préparée.

— J'étais un peu contrarié, je l'avoue ; mais c'est passé, puisque je te vois, puisque je t'ai.

Nous nous assîmes. Je passai mon bras autour de son cou et je la regardai dans les yeux.

— D'où viens-tu, ma chérie ?

— Je me suis occupée de petites emplettes, puis je suis allée à l'église.

— Et tu es restée jusqu'à présent dans une froide église ?

— Je n'ai pas eu froid du tout, Eugène, car l'église était pleine. Et quand un grand nombre de personnes se trouvent ainsi réunies, la température s'élève.

— Alors, tu as séjourné dans une atmosphère empestée.

— L'air, dans une église, n'est pas plus malsain que dans un café, par exemple, où, vous autres hommes, vous passez des heures, ou bien dans un théâtre. Naturellement, dès qu'il s'agit

d'aller à l'église, on imagine mille raisons pour s'en dispenser. Si je m'impose des sacrifices pour jouir de quelque vain plaisir, je puis bien en faire aussi pour le bon Dieu.

La réplique était juste au fond et la discussion difficile. Je me tus.

— Qu'as-tu donc? Pourquoi m'examines-tu de cet air étrange? me demanda-t-elle d'une voix qui trahissait un léger sentiment de crainte.

— Je voudrais te donner un conseil, Ellen. Quand on a des secrets à garder, il faut prendre beaucoup de précautions. Il est imprudent de laisser ouvertes, sur une table, des lettres qu'on désire cacher.

A ces mots un éclair brilla dans ses yeux. Effroi ou indignation? Je ne sais. D'un mouvement brusque, elle se dégagea de mon étreinte et courut à son bureau.

— C'est trop tard, à présent. J'ai déjà lu cette lettre que tu aurais dû mieux ranger.

— Tu n'avais pas le droit de te permettre pareille chose, me dit-elle sur un ton de reproche, mais sans méchanceté, pourtant. Ce n'est pas beau, Eugène.

Elle chercha dans les papiers et retrouva la lettre.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-elle. J'aurais juré l'avoir mise sous clef avant de sortir.

— C'est peut-être un avertissement de la Providence, remarquai-je ironiquement. En tout cas, cela me sert de leçon. Nous nous sommes querellés pour une lettre ; tu as refusé de me dire à qui tu la destinais ; aujourd'hui tu n'échapperas pas à mes questions.

— Je n'en ai pas du tout l'intention, répliqua-t-elle tout bas et sans quitter sa lettre des yeux.

— Viens ici, assieds-toi près de moi.

Elle obéit.

— Réponds-moi franchement, Ellen. Pour qui est cette lettre?

— Pour quelqu'un qui a eu sur moi une grande influence, la plus grande que j'aie jamais subie et que je ne subirai probablement jamais.

— On le voit assez clairement, m'exclamai-je, haletant d'angoisse. Et cette influence existe-t-elle toujours?

— Non, elle est beaucoup moindre. Elle est même nulle, maintenant.

— Pourquoi nulle ?

— Parce que j'ai changé.

— En quoi ?

— En beaucoup de choses... D'abord dans mes sentiments envers Dieu.

— Je ne te comprends pas. Il est vrai que je connais bien peu le fond de ton âme. Éclaire-moi.

— Je voulais me vouer corps et âme à son service.

— Comment cela ? Pensais-tu par hasard prendre le voile ?

— Je n'en sais rien moi-même. J'avais seulement un ardent désir de me sacrifier... La voie qu'il fallait suivre m'était encore inconnue. Il me semblait que je devais faire pénitence pour les miens qui vivaient dans le péché.

— Quels sont ceux des tiens qui, selon toi, vivaient dans le péché ?

— Tous, hélas ! Mon frère Paul qui ne cachait pas ses relations avec une femme méprisable, mes parents qui n'existent que pour le monde et ne s'occupent jamais de leur salut, aussi, je tremble pour eux tous. Enfin je souhaitais, pour moi-même aussi, une autre vie meilleure, un autre idéal. Il me déplaisait de me parer, de recevoir et de rendre des visites ; à ces obligations de la vie mondaine, je préférais la solitude avec elle ou avec lui.

— Avec qui ? demandai-je, inquiet, la respiration suspendue. « Avec lui ! » Elle parlait d'un homme, parbleu ! Comment avais-je pu en douter une minute ?

— Eh oui ! Tu ne sais rien de tout cela. J'ai été élevée au couvent où j'ai trouvé une amie... ma seule amie, d'ailleurs. Elle était riche, belle et de haute naissance. Ses frères et sœurs ne pensaient qu'aux plaisirs du monde. Et pour eux, elle voulut expier, comme moi pour les miens. Nous ne parlions que de cela. C'était une vraie croyante, forte, inflexible, fidèle. Je la voyais presque tous les jours, ainsi que son plus jeune frère, qui lui ressemblait en tout. Aussi, nous ne formions... alors... qu'un cœur et qu'une âme.

— Tes parents ont-ils connu ces relations ? Les ont-ils approuvées ?

— Ils en ont eu vent et ne les ont point approuvées ; ils s'efforcèrent de me séparer de mes amis pour me soustraire à leur influence... Et pourtant, quels exemples avais-je sous les yeux, à la maison ! Oui, quels exemples ! répéta-t-elle en élevant la voix :

mon frère avec ses ignobles passions ; mon beau-frère, qui trompait sa femme ; papa, qui pense exclusivement à son plaisir ; maman, qui ne sait que dire « oui » et « amen » ; Ada, folle d'un mari qui se moque d'elle. Aussi, je n'avais qu'un désir : devenir tout autre qu'eux... Et mes amis m'aidèrent à atteindre ce but.

— Quels conseils te donnaient-ils ? questionnai-je toujours sombre ; à quoi te poussèrent-ils ?

— A rien de mal, Eugène, au contraire. Nous avions fait un grand projet : nous voulions consacrer notre âme et nos forces à Dieu et à l'Évangile, partir pour de lointains pays et annoncer aux païens la parole divine. Je n'en parlai pas à ma famille qui m'eût empêchée de me joindre à mes amis ; nous tenions nos réunions en secret ; nous nous préparions à notre rôle de missionnaires par des prières, des mortifications et des veilles. Nous étions heureux, alors. Ils le sont restés, tandis que moi...

Elle s'arrêta et baissa la tête. Je la regardais d'un air morne.

— Tandis que toi, tu ne l'es pas, ajoutai-je.

— Pas comme je l'avais rêvé.

Puis après un silence :

— Ils ont été fidèles à eux-mêmes ; moi, je suis tombée à moitié chemin. Ils ont trop exigé de moi. Je ne pouvais plus les suivre. Je n'avais pas cette inébranlable foi qui leur donnait des forces inouïes et détruisait tous les scrupules, tous les obstacles. Je me méfiais de moi-même ; je ne croyais pas à ma mission... Il me semblait téméraire de ma part de vouloir tenter de si grandes choses... et c'est pourquoi je me suis séparée d'eux.

Elle se leva.

— Maintenant, tu sais tout. N'en parlons plus, dit-elle.

— Patiente encore un instant. J'aurais plusieurs questions à te poser. De quelle époque datent ces relations ? Sont-elles anciennes ou récentes ?

— Très anciennes déjà. Elles ont commencé vers ma quinzième année et ont duré à peu près trois ans.

— Et depuis, tes rapports avec tes amis ont cessé ?

— Pas absolument. Lui, le frère de mon amie, m'a abandonnée quand il m'a vue faiblir ; je ne l'ai plus jamais rencontré. Il s'était joint à une mission de prêtres en Chine ; je l'appris par sa sœur. Il espérait recevoir les ordres là-bas ; mais, hélas ! il a été tué dans un des derniers massacres de chrétiens, lui, si jeune ! à peine deux ans de plus que moi ! Veux-tu voir son portrait ?

Elle ouvrit une petite armoire et en tira une photographie.

— Le voilà, dit-elle. Il m'a donné cette photographie autrefois. Alors il me croyait une fervente prosélyte ; autrement, il ne m'aurait point accordé ce souvenir.

Je pris le portrait : c'était une tête intéressante, énergique, altière, avec des cheveux noirs, des joues émaciées, des yeux débordants d'extase : le type du fanatique.

— Tu l'as aimé probablement, Ellen ; avoue-le-moi. Tu m'as dit tant de choses, que je supporterai bien encore ce nouveau coup.

Elle hocha légèrement la tête.

— Je ne l'ai point aimé comme tu penses, mais il m'a été très cher et personne ne m'a jamais semblé digne de lui être comparé. Je ne l'oublierai jamais.

— Ah ! Et lui ? quels sentiments éprouvait-il pour toi ? Ne t'aimait-il pas ?

— Non, ou plutôt il m'aimait plus que n'importe quelle femme ; mais il aimait Dieu mille fois plus que moi. En son cœur, aucun amour terrestre ne pouvait trouver place à côté de Dieu.

— Bien. C'est fini pour le frère. Mais la sœur, est-elle ici ? La vois-tu souvent ?

— Elle est ici et je la rencontre, mais rarement. Elle ne me pardonne pas ma faiblesse. Je sors de chez elle et je n'y ai point goûté la consolation que j'attendais.

— As-tu donc besoin de consolation ?

— Oh ! oui, quelquefois.

— Que fait-elle ? Habite-t-elle chez ses parents ?

— Non, elle est religieuse. Elle aurait bien voulu suivre son frère en Chine... mais sa santé, trop délicate, la retint ici. Elle s'occupe d'œuvres de charité, instruit les enfants pauvres, soigne les malades ; elle est heureuse. Je l'envie parfois.

— Elle sait que nous sommes fiancés, repris-je au bout de quelques secondes, je l'ai vu dans ta lettre. Pourquoi n'approuve-t-elle pas ta décision ? Qu'a-t-elle à me reprocher ?

— Rien à ta personne, Eugène, c'est le mariage en général qu'elle combat.

— Pourquoi donc ? Le mariage n'est-il pas un sacrement ?

— Oui, mais l'état virginal, aux yeux de Dieu, est préférable au mariage. C'est ce que nous apprennent les Pères de l'Église et les saints.

— Penses-tu de même ?

Elle rougit un peu et, dans son embarras, tournait et retournait machinalement le revers de mon habit.

— Tu ne dois pas me demander une telle chose, dit-elle. Je suis ta fiancée, je t'épouserai. Que cela te suffise !

— Et cela me suffit aussi, repartis-je, enchanté de sa réponse, si franche et si naturelle. Et puis Ellen, le temps de l'exaltation religieuse est passé ? Je n'ai pas à redouter une rechute ?

— Non, mais ce qui a un jour rempli toute notre âme ne peut jamais nous devenir indifférent. Depuis, je ne m'exalte pour rien, et souvent pourtant j'aurais voulu éprouver encore cet enthousiasme d'autrefois.

— Mais cet enthousiasme était malsain et t'entraînait dans une mauvaise voie.

Elle me regarda avec de grands yeux étonnés.

— Dans une mauvaise voie ?

— Oui, je le répète, dans une mauvaise voie. Désormais il faudra m'obéir, Ellen, à moi seul, et non pas à ta fanatique amie. Tu cesseras tes rapports avec elle. Je ne veux pas que ma fiancée fréquente des personnes qui ont le mariage en horreur.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Je t'ai écoutée tranquillement et patiemment ; reconnais-le. A présent, j'exige que tu m'obéisses. Laisse de côté l'église, les nonnes et toutes ces chimères. Que je ne sente plus ces spectres entre toi et moi !

— Que veux-tu dire ? Tu ne crois donc pas en Dieu !

Je lui saisis les mains.

— Ellen ! songe que nous serons mari et femme. Aucun secret ne doit exister entre nous. Non, je ne crois pas en Dieu.

Elle se tut, mais retira aussitôt ses mains des miennes.

— Et si quelque chose m'est antipathique, c'est sûrement le christianisme, ajoutai-je.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais parce que tout, en lui, est contre nature : ses ascètes, ses cloîtres, ses lois et ses commandements. La Nature est grande et toute-puissante ; elle a des règles immuables. Un homme vient et dit : « Vivre hors des lois naturelles sera désormais une obligation pour tous et vous vous y soumettrez. » N'est-ce pas de la démence ? Je crois au péché, mais nous péchons quand nous faisons violence à notre nature. Je crois au repentir,

mais nous ne devons regretter que le bonheur que nous avons laissé échapper. Le pire péché est le péché contre le grand esprit de la Nature, que commettent tous ceux qui vivent en bons chrétiens. Mon plus vif désir est de voir les hommes délivrés de cette camisole de force : le christianisme.

C'était dit. J'avais exprimé ce que j'éprouvais, ce que je pensais, exposé mon Évangile auquel je croyais aussi fermement que les orthodoxes au leur ; mais la rage jalouse qui bouillonnait en moi depuis une heure sans trouver d'issue, m'avait, en réalité, poussé à cette sortie. L'idée qu'un dévot, un gamin imberbe avait possédé sur elle une si grande influence, tandis que je restais impuissant, m'était insupportable. Il fallait aussi qu'Ellen m'entendît, qu'elle crût en moi. Je voulais l'y contraindre et chasser, anéantir l'ombre de ce rival mort, afin que rien de lui, pas un atome de son souvenir ne demeurât en elle ; je me sentais fanatique comme il l'avait été.

Je ne pouvais consentir à ce que celle que j'aimais et qui allait devenir ma femme restât dans le camp de mes ennemis, fît, en quoi que ce soit, cause commune avec eux. Désormais, elle m'appartiendrait tout entière ; je ne la partagerais avec personne, pas plus avec un mort qu'avec un vivant, pas plus avec un Dieu qu'avec un diable.

Elle paraissait pétrifiée d'épouvante. Enfin elle se remit, releva ses cheveux sur son front et, comme sortant d'un rêve pénible :

— Tu ne devrais pas penser de telles choses, murmura-t-elle d'une voix plutôt triste que dure. Tu n'aurais pas dû me les dire, à moi. Ce sont des blasphèmes que je ne puis entendre.

— Et pourquoi ? Qui t'a donné ces principes ? Ton amie ?

— Personne. Le Christ est sacré pour moi. Et sa doctrine sublime et divinement miséricordieuse devrait être sacrée pour tous. La nature est grande, je le reconnais, mais elle s'efface devant la loi divine. Si tu ne le comprends pas, je te plains sincèrement, mais je ne peux et ne veux pas te suivre.

— Et tu continueras, à mon insu, de frayer avec des gens qui s'efforcent de t'éloigner de moi ?

— Je ne ferai rien à ton insu. Si je fréquente quelqu'un, je t'en avertirai, franchement. Personne ne se place, comme tu le prétends, entre toi et moi. Certes, si je répétais à un croyant convaincu ce que tu viens d'exposer...

— Eh bien, qu'arriverait-il ?

— Il me conseillerait — ce serait son devoir — de te quitter... Cela ne saurait t'étonner. Ton athéisme endurci, ta haine contre la religion sont, pour une âme pieuse, le plus épouvantable crime qu'un homme puisse commettre.

— Ce que pensent les personnes pieuses ne règle pas ma conduite et ne doit pas non plus régler la tienne. Il te faut cesser toutes relations avec ces gens-là.

Elle se tut. Et de nouveau je me répétai que les choses s'arrangeraient beaucoup mieux et plus vite quand Ellen serait ma femme. Je veillerais sur elle, je la distrairais par mes tendresses, mes attentions et je me l'attacherais ainsi bien plus solidement. Et elle ne me cacherait aucun de ses pas ; je ne lui laisserais pas le temps de s'occuper d'idées malsaines. Mais dans les conditions où nous nous trouvions, je n'agissais sur elle que pendant deux ou trois heures par jour ; elle restait ensuite abandonnée à elle-même ou, qui pis est, aux mains de mes ennemis. Aussi ne pouvais-je plus jouir, jusqu'à notre mariage, d'un instant de tranquillité. Je le pressentis, et cette idée me remplit d'une si violente colère que je déchirai, avant qu'elle ait eu le temps de m'en empêcher, la photographie de son pieux ami.

— Eugène ! cria-t-elle d'une voix suppliante et en saisissant — trop tard — mon bras.

J'éclatai d'un rire sardonique et jetai au feu les morceaux de carton.

— Ces amourettes enfantines ne signifient pas grand'chose, ma chérie, conclus-je en revenant vers elle. A présent, tâche de ne plus pleurer. Cela éveillerait en moi des inquiétudes...

— Pense tout ce qu'il te plaira, sanglota-t-elle en se laissant tomber sur une chaise. Tu n'as pas de cœur.

— Vraiment ? Alors cette perte te touche vivement ?

— Cette perte me touche moins que ta façon d'agir ne me révolte, bien que je regrette ce souvenir d'un ami d'enfance.

— Te révolte ? Ellen, le mot est bien fort.

— Tu le mérites, je ne le retire pas.

— Comme tu voudras, criai-je, furieux. Verse pour cet homme toutes les larmes de tes yeux, si cela te convient. Mais je ne tiens pas à en être témoin.

Je sortis de la chambre en faisant claquer la porte derrière moi, et je quittai la maison sans prendre congé de personne.

Et comme toujours... je retournai le lendemain chez les

Stradnitz pour m'humilier, pour demander pardon de ma violence, pour promettre à ma fiancée de m'amender. Follement amoureux comme je l'étais, avais-je d'autre ressource? Je ne consentais pas à me priver de sa vue, de son sourire, de ses baisers.

Une fois rentré en grâce auprès d'elle, je me hasardai à lui adresser une prière :

— Ellen! aie pitié de moi, lui dis-je en l'entourant de mes bras. Réponds-moi. N'attendons pas jusqu'au mois de mai. Cela m'est impossible.

Elle parut faiblir... mais elle se ressaisit bien vite.

— Il faut d'abord que je sache si tu veux sincèrement te corriger, repartit-elle. Ensuite, je répondrai.

Decouragé, je m'éloignai de quelques pas.

— Je ne puis pas m'humilier plus profondément que tout à l'heure, repris-je d'une voix émue. Si tu n'es pas satisfaite, je le regrette, mais je ne puis rien de plus. Bonne nuit, Ellen.

Je sortis et, tout en retournant chez moi, je cherchais à analyser les sentiments que j'éprouvais pour elle. Etait-ce la haine ou bien l'amour qui m'emplissait le cœur?

En ce moment, c'était plutôt la haine.

(*A suivre.*)

MARRIOT.

Traduction de St. BEUQUE.



Le Gérant : F. JUVEN

Paris. Imp. PAUL DUPONT 65.7.97.



GUILLAUME II INTIME[1]

(Suite.)

III

GUILLAUME II A TABLE.

Très importante, comme on va le voir, l'administration des uisines et des caves de l'Empereur, placée sous la direction et ous la haute surveillance du maréchal de la cour.

A la tête des cuisines, situées dans les souterrains du château le Berlin, est placé un cuisinier en chef allemand ayant sous ses rdres un chef de cuisine français et un chef de cuisine allemand, vec un grand nombre de mitrons et de sous-mitrons. Lors des randes fêtes de la Cour, en hiver, le personnel se trouve encore enforcé des cuisiniers du château de Postdam.

L'Empereur et l'Impératrice s'occupent, comme de simples ourgeois, de leurs cuisines : chaque jour, on prend leurs ordres our savoir les mets qu'on doit y préparer. Guillaume II a même té plus loin que ses prédécesseurs, les rois de Prusse ; le prenier de tous, il a rendu visite aux cuisines, sous la conduite du naréchal de la maison royale et les a inspectées dans tous eurs recoins. On prétend même — et cela n'étonnera personne — qu'il a cru devoir faire un discours aux mitrons assemblés, tellenent grand est son besoin de paraître et de discourir

Chaque couvert pour le repas de l'après-midi coûte, dans la

(1) Voir le numéro du 25 juillet [illegible]

vie ordinaire, 7 marks 50 pfennigs, 9 fr. 25. Pour les banquets, les cuisines reçoivent 20, 24, 30 marks et plus par couvert (25 fr., 30 fr., 37 fr. 50).

Les menus du déjeuner et du dîner sont examinés par l'impératrice, qui y apporte les modifications nécessaires et s'entend avec le cuisinier en chef sur les plats à servir les jours suivants. S'il s'agit de grands repas de cour, le cuisinier en chef prépare avec les chefs de cuisine différents menus et les présente au maréchal de la maison de l'Empereur. A son tour, ce fonctionnaire les met sous les yeux de l'empereur avec les explications utiles, et le Souverain fait un choix et arrête le menu définitif.

Habituellement, la famille impériale prend trois repas.

Guillaume II, dont la vie est des plus actives, a un très fort appétit. Son premier déjeuner est un déjeuner à l'anglaise. L'impératrice, en toutes circonstances, y prend part pour tenir compagnie à son impérial époux. Même lorsque celui-ci doit passer des revues et monter à cheval à six heures — ce qui l'oblige à déjeuner à cinq heures — l'Impératrice paraît à table et partage avec lui son premier repas. Il y a généralement sur la table, outre du café et du thé, des œufs, du beefsteak, des côtelettes de mouton ou de veau.

Le second déjeuner a lieu à deux heures, et se compose d'une soupe, d'un plat de viande avec des légumes, d'un rôti et de toute sorte de hors-d'œuvre. A ce repas, l'Empereur et l'Impératrice aiment à recevoir des invités. Ce sont des personnes appartenant à la société de la Cour, des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des savants, de hauts fonctionnaires, en un mot des personnalités connues du monde des arts, des lettres ou des sciences. Guillaume II recherche surtout comme convives des « rieurs » et « des bons vivants », comme il a coutume de dire. Les plats de prédilection de l'Empereur sont les gros morceaux de viande, ce que nous appelons « les plats canailles ». Il est tout particulièrement friand des viandes braisées. Il aime beaucoup aussi le poisson et les huîtres, et les soupes maigres avec du riz, du macaroni ou même de la viande en boulettes. Les soupes russes ne viennent qu'après. A cinq ou six heures du soir, et dans les grandes cérémonies, à sept heures, le dîner est servi.

Celui qui est honoré d'une invitation de l'Empereur et de l'Impératrice reçoit une grande carte de papier vélin, sur laquelle sont gravés les chiffres entrelacés de Leurs Majestés. L'invita-

ion elle-même est ainsi libellée : « Sur l'ordre auguste de Leurs Majestés Impériales et Royales, le maréchal de la cour soussigné l'honneur d'inviter... (suit le nom de l'invité) à dîner... (suit le jour) à 7 heures au... (château de Berlin ou palais de Postdam). Signé : A. Eulenbourg. »

Au verso la question « toilette » est définie. On lit par exemple : « Toilette : petit uniforme, ou souliers et bas de soie. Les personnes non autorisées au port d'un uniforme se présenteront en habit et cravate blanche. » Sur la carte d'invitation sont inscrites quelques observations, celle-ci notamment : « Les invités trouveront des voitures à la station de Wildpark pour les mener au nouveau Palais. » Pour le retour on indique le train à prendre.

La durée du repas n'excède pas cinquante à cinquante-cinq minutes. Il y a un domestique par deux convives, sans parler des chasseurs supplémentaires ; quant aux plats, ils sont apportés par des laquais. Les principaux services sont présentés sur des plateaux d'argent, les autres sur de la vaisselle de porcelaine de la Manufacture royale de Berlin. Les verres en cristal sont bordés, à leur partie supérieure, d'un large filet d'or et ornés du monogramme de l'Empereur et de l'Impératrice, en or également.

Les vins sont l'objet de soins spéciaux et les convives peuvent apprécier les meilleurs crus ; au dessert, les coupes sont remplies d'un excellent champagne français.

La table est parée de surtouts où s'étalent de magnifiques bouquets de fleurs : des roses partout, partout l'adorable senteur des roses. Devant chaque couvert il y en a. Des flambeaux en argent avec des centaines de bougies rehaussent encore l'éclat du banquet impérial. Chaque convive a son menu, lithographié sur papier vélin avec bordure dorée. A côté est placé avec les mêmes ornements, le programme musical. Sur les deux cartes sont gravées les armes du couple impérial, et le texte est écrit en caractères allemands.

Le menu et le programme musical ne contiennent en effet aucune expression étrangère.

Le programme musical se compose de vingt-quatre à trente morceaux d'auteurs comme Weber, Wagner, Sullivan, Delibes, Meyerbeer, les musiciens favoris de Guillaume II.

Après le dîner, l'Empereur et l'Impératrice ont coutume de

recevoir ; ils se font présenter les hôtes de marque par les maréchaux de la maison impériale et par les chambellans. Les noms des personnes désirant parler à Leurs Majestés ont été généralement inscrits d'avance.

A Postdam, le dîner est habituellement servi dans la « Jaspis Gallerie », qui peut contenir de soixante à quatre-vingts personnes ; le café se prend dans la « Muschelsaal ». Quant à la musique, elle joue dans le jardin.

La Jaspis Gallerie, brillamment éclairée, donne sur le magnifique parc du château, et le soir, lorsque les portes de la grande salle sont ouvertes à deux battants, le parfum des fleurs pénètre jusque dans la salle et, si le ciel est pur et constellé d'étoiles, le spectacle est tout à fait féerique.

Le menu, dont j'ai déjà dit quelques mots, est illustré par des maîtres comme Skarbina, Koch, Kips, Döpler, etc. Si le dîner est donné en l'honneur d'un souverain, comme pendant la visite du roi d'Italie, du shah de Perse, de l'empereur d'Autriche, les armes de l'Empereur sont entrelacées avec celles du monarque qui est son hôte. A cette ornementation s'ajoute souvent la vue du château, où a lieu le dîner, ou d'un monument royal quelconque, afin d'en rappeler le souvenir. C'est ainsi qu'un dessinateur reproduisit sur un de ces menus la vue du monument du prince Électeur, et qu'un autre artiste, Döpler, reproduisit le côté architectural du palais de Postdam. L'armée aussi fournit des sujets d'illustration : sur un menu, dû au crayon de Koch, on aperçoit la tête d'un grenadier du premier régiment de la garde.

En dehors de l'Empereur et de sa famille, les cuisines impériales ont d'autres personnes à nourrir, comme ces messieurs et ces dames de la suite, les dames de la Cour, les adjudants généraux, etc., etc. Par suite la consommation est-elle très grande, comme le démontre cette statistique culinaire de deux jours au château de Berlin : le 12 septembre dernier, les cuisines impériales ont acheté, pour deux jours, 100 livres de bœuf, 4 têtes de veau, 350 livres de cuisse de veau, 10 langues salées, 200 livres de gigot.

Voici maintenant la commande du 14 septembre : 14 forts morceaux de filets de bœuf, 15 livres de veau, 12 livres de moelle de bœuf, 4 langues salées, 10 livres de lard maigre, 200 livres de cuisse de veau, 200 livres de rosbif.



La famille impériale d'Allemagne en 1893.

mpereur Guillaume II, né le 27 janvier 1859.
mpératrice Augusta Victoria, née le 27 octobre 1858.
prince héritier Guillaume, né le 6 mai 1882.
Le prince Auguste Guillaume, né le 26 janvier 1887.
Le prince Eitel Frédéric, né le 7 juillet 1883.
Le prince Joackim, né le 17 décembre 1890.
Le prince Adalbert, né le 14 juillet 1884.
Le prince Oscar, né le 27 juillet 1888.
La princesse Victoria Louise, née le 13 septembre 1892.

La viande, qui est naturellement de première qualité, est livrée chaque jour aux cuisines par différents bouchers de la Cour. Plusieurs boulangers de la cour livrent aussi de grandes quantités de pain nécessaires à la cuisine royale.

Les caves sont l'objet d'une attention spéciale. Depuis Frédéric-Guillaume Ier on a l'habitude d'acheter tous les ans des échantillons des meilleurs vins qu'on laisse reposer pendant des années avant de les boire. Dans les repas de famille, on boit surtout du vin de la Moselle et du vin du Rhin. A l'occasion des grandes cérémonies, on sert, au moment de la soupe, du madère, du porto, du sherry ; pour les huîtres et le poisson, des vins blancs mousseux allemands. Pendant les repas, on passe des vins du Rhin et des vins rouges, et on n'oublie jamais de verser une ou deux coupes de champagne. Comme vin de dessert, il y a du vieux vin de Tokay et du muscat. Ceux qui n'aiment pas le vin — et il en est parmi les convives — boivent de la bière.

L'Empereur, personnellement, n'est pas buveur ; le vin rouge ne lui plaît guère, il lui préfère le champagne.

Le soir assez souvent, il y a des réunions d'hommes auprès de l'Empereur, et alors le dîner est transformé en souper. Ces soirs-là, l'Empereur reste debout jusqu'à minuit, alors qu'en temps ordinaire il est couché généralement à dix heures, dix heures et demie au plus tard.

Lors des dîners de grand gala, non seulement la table est jonchée de fleurs, mais on sert sur de la vaisselle d'or et d'argent. Parmi ces services de gala on remarque, entre autres, les services en argent qui furent envoyés en cadeaux à l'Empereur par diverses provinces de la Prusse.

A la table où sont assis Guillaume II et l'Impératrice, toute la vaisselle est en or et en argent ; les nappes sont en damas blanc le plus riche, et les fleurs les plus belles abondent soit dans des vases, soit en cercle sur la table.

Pendant les grands galas, il y a place pour des toasts qui sont de véritables discours. L'Empereur se lève le premier, et dans un style toujours imagé, il commente l'événement ou l'anniversaire qu'on fête dans le banquet. Après les galas, on se réunit dans la « Rittersaal », « salle des chevaliers », où l'on prend le café. Là la conversation devient générale. Pendant le banquet, il n'y a en effet qu'à la table de l'Empereur qu'on peut parler librement. Les hôtes assis à la table du maréchal de la cour sont

tenus de ne pas parler haut, afin de ne pas déranger Leurs Majestés. Ainsi l'exige l'étiquette, ponctuellement observée à la Cour de Guillaume II !

IV

LES PETITS SOUVERAINS

Les petits souverains, ce sont les enfants de l'Empereur. Ils sont gais, vifs, pétulants, si gais, si bruyants même que l'Impératrice, les gouvernantes et les gouverneurs ont souvent infiniment de mal à rétablir l'ordre parmi eux : en ce cas il faut en appeler à l'Empereur qui l'impose avec la canne. L'éducation des princes est en effet des plus sévères, et comme argument suprême le papa impérial distribue des coups de bâton à ses enfants ; on est autoritaire ou on ne l'est pas.

Un des principaux soucis de l'Impératrice, est l'éducation et l'instruction des princes. C'est pour elle une préoccupation de tous les instants. Elle assiste à leurs leçons, sans d'ailleurs intervenir et sans se permettre la moindre observation, et elle ne connaît pas de plaisir plus grand que d'assister à leurs jeux, et, au besoin, d'y prendre part. Autant que possible, elle ne les quitte pas. Elle est présente à leur repas et, le soir, elle les accompagne dans leurs chambres, après qu'ils ont pris leur bain, et veille à ce qu'ils ne s'endorment pas trop tard. Lorsqu'elle revient de voyage, d'un concert ou d'une cérémonie quelconque, à quelque heure de la nuit que ce soit, elle ne se retire pas dans ses appartements avant d'avoir fait un tour dans la chambre des enfants, pour se persuader qu'ils se portent bien.

Guillaume II, qui pousse très loin le principe de la discipline, ne se montre sévère vis-à-vis de ses enfants, que si cela lui paraît tout à fait nécessaire. Il est vrai que cela lui paraît être assez souvent le cas. Quand il en trouve le temps et que les enfants ont été « bien sages », il se mêle à leurs jeux.

Les jeux des enfants ne sont pas toujours innocents : il s'y mêle quelquefois de l'espièglerie, témoin cette anecdote absolument authentique. Le pasteur Frommel, prédicateur de la cour, muni d'une audience de l'Empereur, avait, avant d'entrer dans

son cabinet de travail, laissé son chapeau dans l'antichambre, c'est là que les princes, encore fort jeunes à cette époque, trouvèrent le couvre-chef. Quelque temps avant ils avaient vu un chapeau claque, et s'étaient amusés à se rendre compte du système qui le faisait se détendre et se relever. Ils s'imaginèrent que le chapeau du prédicateur était aussi un chapeau claque, et comme ce chapeau, un cylindre ordinaire sans mécanique, ne voulait pas se laisser faire facilement, le prince héritier donna l'ordre à ses frères de s'asseoir sur le chapeau. Effet merveilleux! Le chapeau s'aplatit... pour toujours. La joie ressentie par les princes fut si bruyante qu'elle attira dans l'antichambre l'Empereur, son hôte et les domestiques. La situation était si comique, que Guillaume II ne put se fâcher, et cela d'autant moins que le prédicateur de la cour intercéda en faveur des enfants. On alla acheter au pasteur Frommel un nouveau chapeau, et les princes s'en tirèrent avec une simple réprimande.



Le prince héritier.

Les enfants sont devenus de petits hommes; les cinq féroces bébés deviennent l'un après l'autre des princes, et le prince héritier, le prince Eitel Frédéric et le prince Adalbert, ont déjà leur place à la cour, leurs gouverneurs spéciaux, leurs appartements privés et ne se réunissent aux « petits » qu'aux heures des repas et aux heures de récréation.

Aujourd'hui il n'y a plus que les trois plus jeunes garçons et la petite fille, qui jouent dans la chambre des enfants. Pour les deux aînés le travail sérieux a commencé, et leur éducation,



Les fils aînés de l'Empereur saluant leur père : « A vos ordres, Majesté ! »

comme leur instruction sont sévèrement organisées. On l'a dit, et c'est la vérité même, on demande à un prince beaucoup plus qu'à un simple bourgeois. Avant tout on réclame de tout prince de la maison impériale une connaissance approfondie de toutes

les langues européennes, et notamment de la langue française. La division du travail par jour est faite à l'avance très exactement, étant donné les classes diverses auxquelles ils doivent assister. A une heure près, tout est réglé militairement : en dehors de l'instruction intellectuelle, les princes ont en effet à se développer au point de vue des exercices corporels. Aussi n'ont-ils pas plus d'une heure et demie de récréation par jour. Beaucoup d'enfants de la bourgeoisie sont plus gâtés qu'eux, notamment pour les cadeaux dont l'Empereur et l'Impératrice ne sont pas précisément prodigues pour leurs enfants.

La vie quotidienne des grands et des petits princes est réglée à peu près de la façon suivante : lever en été à six heures, à sept heures en hiver, et lorsque leur toilette est terminée, le premier déjeuner a lieu à sept heures trente. Il consiste en un bol de thé et des tartines de beurre, et l'Impératrice y assiste toujours. A huit heures, commencent les heures de classe.

Dans chaque branche d'étude, les princes aînés, reçoivent, d'après leurs projets d'avenir, une instruction spéciale et isolée. Les jeunes princes sont élevés en commun; à neuf heures et demie environ, on se réunit pour le second déjeuner, qui se compose de pain et de beurre et d'eau rougie.

Immédiatement après, les leçons recommencent : elles durent, y compris le manège et les exercices militaires, jusqu'à une heure et quart. Les princes, en compagnie de leurs gouverneurs militaires et civils prennent alors leur repas de l'après-midi, dont voici le menu : soupe, poisson, rôti, légumes, entremets, beurre, fromage et fruits. Comme boisson, on leur sert encore de l'eau rougie. Apres le repas, récréation, puis de nouveau une classe de sciences et de musique, jusqu'à six heures. L'heure du dernier repas, du souper, sonne à ce moment : on y mange des viandes froides le plus souvent, et quelquefois des mets chauds. Dernière récréation ensuite : après quoi, à sept heures et demie, on baigne les petits et on les met au lit, les grands se couchent vers huit heures, au plus tard à neuf heures.

Selon que l'Empereur et l'Impératrice séjournent au château de Berlin ou au Nouveau-Palais, le programme est un peu différent, mais la somme des heures de travail n'est jamais diminuée. Même lorsque les princes aînés résident à Sassnitz, pendant l'été, pour leurs vacances, les études sont loin d'être négligées. Pour les jeunes princes, il en est de même.

Le maître Fechner, une autorité en arithmétique, dirige l'ins-
truction du calcul. Les leçons de langues étrangères sont confiées : pour l'anglais, à miss Atkinson : pour le français, à M. Girardin, de Genève.

Le gouverneur civil Kessler, un pédagogue très éprouvé malgré sa jeunesse, dirige l'instruction dans les autres branches élémentaires et enseigne la discipline. Les arts sont cultivés aussi par les enfants de l'Empereur : le Kronprinz et ses deux frères aînés étudient le violon et le piano.

Un sergent-major fait manœuvrer chaque jour les plus jeunes princes. D'autre part, une heure par jour est consacrée à l'équitation. Dès leur âge le plus tendre, les enfants sont mis sur des poneys et apprennent tout d'abord à monter à cheval sans selle. Guillaume II en personne surveille ces leçons, en raison de son goût pour le cheval et de sa maîtrise exceptionnelle comme cavalier. Lorsque les petits princes se tiennent solidement à cheval, on les exerce sur les obstacles.

Ils ne sont pas longs à sauter des claies, des haies et même des murs. Quant aux princes aînés, ils abordent dans les manèges les mêmes obstacles que l'Empereur ; on leur fait faire la voltige sur un cheval sans selle, puis ils s'exercent avec les étriers chaussés, à franchir les obstacles. Habituellement chacun des princes, une fois qu'il a terminé ses classes d'équitation, reçoit pour son anniversaire de naissance, un poney, et ces petits poneys, de même qu'un certain nombre de chiens qui restent avec eux à l'écurie, font la joie des grands et des petits princes. Pendant leurs classes d'équitation, les jeunes princes doivent, surtout pendant leurs classes d'équitation, reconduire eux-mêmes, la leçon terminée, leurs montures à l'écurie, les desseller et les bouchonner.

En hiver, les princes s'exercent au patinage sur un terrain de glace artificielle, aménagé dans le château de Bellevue.

Lorsque la famille royale, en été, habite le Nouveau-Palais, les enfants, en dehors de leurs heures de classe, prennent leurs ébats en plein air En plein air également, lorsque le temps est beau, ont lieu les leçons d'équitation. Chacun des princes possède dans les jardins un grand carré où il s'occupe de piocher la terre, de planter, d'arroser, de couper avec une faucheuse le gazon à ras du sol.

Là encore il caracole à cheval, tandis que les aînés s'amusent

à jouer dans la forteresse miniature construite l'année dernière aux environs du Nouveau-Palais. Cette forteresse est élevée d'après toutes les règles de la fortification et ses murs sont édifiés avec de la pierre de brique. Les remparts, entourés d'un fossé rempli d'eau, ont une hauteur respectable de trois mètres, et tout autour sont établies des casemates. La forteresse est armée de tours cuirassées, dans lesquelles sont enfouis des canons livrés par Krupp. Ces canons sont pourvus de tous les progrès modernes, et on peut, avec la force hydraulique, les transporter dans les créneaux, ou les en éloigner.

Cette forteresse, qui a coûté très cher, n'est pas seulement destinée à l'instruction des princes : c'est là aussi qu'on présente à Guillaume II, les nouveaux modèles d'armes. Les princes y font une partie de leur instruction militaire. Les trois aînés sont déjà officiers dans l'armée, avec un grade correspondant dans la marine. Le Kronprinz, qui est soldat dans l'âme, veille à ce que ses jeunes frères ne manifestent pas trop de lacunes dans leurs connaissances militaires générales. Il en use assez sévèrement avec les « petits » comme il les appelle, et joue volontiers à l'instructeur. Le prince Adalbert, qui a été placé sur les listes de la marine, comme sous-lieutenant, à l'âge de dix ans, et qui est appelé à devenir un jour amiral de la flotte allemande, est instruit de toutes les questions de marine pendant les heures d'étude réservées aux choses militaires.

Au Nouveau-Palais les Princes ont à leur disposition un gymnase et un emplacement pour le jeu du ballon. Les enfants des membres de la société de la cour ne sont généralement invités qu'aux solennités. Les Princes impériaux, dans leurs récréations, jouant quatre ou cinq ensemble, n'ont pas le temps de s'ennuyer. Cependant, pour les habituer aux relations avec d'autres enfants, on invite, de temps à autre, surtout pour tenir compagnie aux princes aînés, de jeunes garçons, qu'on appelle dans la légende populaire des « Prugels Knaben » (enfants qui reçoivent des coups), autrement dit les « souffre-douleur » des Princes. Dans les milieux officiels, on déclare que ces légendes sont nées de la malveillance et ne reposent sur rien de sérieux.

Le gouverneur supérieur des Princes aînés est maintenant l'ancien attaché militaire à Vienne, le colonel von Deines; leur instructeur est le lieutenant en second von Rauch.

Le Kronprinz et le Prince Eitel Frédéric ont entrepris l'année

dernière, incognito un voyage dans l'Allemagne du Sud. Les années précédentes ils avaient passé leur été à Wilhelmhohe, près Cassel. Les poneys accompagnent les Princes dans tous leurs voyages pour permettre aux Princes l'exercice quotidien du cheval et pour ne pas laisser tomber l'enseignement de l'équitation. A Sassnitz, les Princes ont l'habitude de porter le costume de matelots, et passent tout le temps qu'ils ont de libre sur la plage à la recherche de coquillages et de pierres multicolores.

En toutes circonstances, d'ailleurs, la tenue des Princes est des plus simples. L'Impératrice est des plus économes pour la toilette de ses enfants. Leurs vêtements sont achetés dans des maisons de confection. Les réparations sont exécutées dans l'atelier où l'Impératrice fait réparer sa propre garde-robe. Les costumes ayant servi ne sont nullement jetés, mais, comme c'est le cas dans la bourgeoisie allemande, transformés pour les petits, lorsqu'ils sont devenus trop étroits pour les grands.

Pendant le séjour à Sassnitz, un vaisseau de guerre est mis à la disposition de l'Impératrice et de ses enfants pour de longues promenades en mer. Les matelots apprennent aux Princes à ramer. Cette vie active en efforts physiques et intellectuels a forcément son contrecoup au point de vue physique : les Princes ont un formidable appétit.

Les anniversaires de naissance des Princes sont naturellement l'occasion de grandes fêtes. Le matin, à son réveil, chaque Prince trouve son « gâteau » d'anniversaire avec autant de bougies fixées dedans qu'il a d'années d'existence. Sur la table de sa chambre, des cadeaux : des vêtements neufs, des fournitures de bureau, des livres et relativement peu de jouets. L'enfant est tout d'abord congratulé par ses frères, puis c'est le tour des parents, des fonctionnaires et enfin de la domesticité. Tout le monde apporte un cadeau d'une valeur plus ou moins grande. Le soir on donne un grand dîner : l'après-midi on invite toute une société d'enfants, et en l'honneur du Prince dont on fête l'anniversaire, il y a congé pour toute la journée.

Le cadeau que désirent le plus recevoir les Princes est un poney ou, à son défaut, un tricycle, et pour que le souvenir de ce cadeau vive dans leur mémoire, on s'empresse de les photographier à cheval ou à tricycle : l'Impératrice, à défaut d'un photographe professionnel, opère elle-même et fort bien, si l'on en croit ceux qui ont pu apprécier les cartes-album de sa collection

La fête de famille par excellence est, à la cour comme à la ville, la fête de Noël. L'Empereur, l'Impératrice et leurs enfants la célèbrent soit au château de Berlin, soit au Nouveau-Palais de Postdam. En 1895 la fête fut particulièrement caractéristique et eut lieu à Postdam. Le matin de Noël, le directeur de la Manufacture de porcelaines royale fit parvenir à l'Empereur douze assiettes spécialement confectionnées pour les offrir au Souverain. Les assiettes, avec des bordures à jour d'après des dessins artistiques, étaient ornées de douze reproductions de différents châteaux royaux. Peu avant le second déjeuner qui, ce jour-là, est servi à midi, se présenta le capitaine de Plüskow, du premier régiment de la garde à pied, et commandant la compagnie moderne dont le chef honoraire est Guillaume II. Suivant un vieil usage, le capitaine apportait à l'Empereur et aux Princes le pain d'épice de Noël, garni de massepain avec l'aigle noir dessiné au milieu et la suscription *Suum cuique*. Après le déjeuner auquel avaient pris part la famille et la suite de l'Empereur, Guillaume II, qui portait l'uniforme de marin, offrit le bras à l'Impératrice et fit avec elle, comme toujours à pareille époque, une promenade dans le parc. Puis il se rendit au mausolée de la « Friedenskirche » (Eglise de la Paix) au tombeau de son père, où il resta quelques minutes en prière. A quatre heures, nouveau repas de famille au palais, après lequel toute la famille impériale, accompagnée des grands dignitaires de la Cour, est montée au premier étage du Nouveau-Palais, où, dans l'antichambre des appartements de l'Impératrice un énorme arbre de Noël brillait de mille feux, orné de mille cadeaux divers. Les domestiques étaient rassemblés dans la chambre. Un chœur de Noël fut chanté par les dames de la Cour et les enfants impériaux. Puis on fit signe aux domestiques, et l'Empereur et l'Impératrice, en termes flatteurs, leur remirent les cadeaux de Noël. Ces cadeaux sont toujours de prix pour la domesticité ; de plus, ils ne sont pas distribués au hasard. On cherche, par l'intermédiaire des fonctionnaires de la Cour, à connaître les vœux des serviteurs hommes et femmes, et on s'efforce de les réaliser. Aussi sont-ils très surpris de recevoir justement ce qu'ils avaient désiré avoir. Les familles des plus vieux serviteurs reçoivent aussi des cadeaux de l'Empereur et de l'Impératrice.

La famille impériale, après avoir passé de rang en rang pour s'entretenir quelques instants avec les personnes présentes, es

descendue au rez-de-chaussée dans la « Muschelsaal ». Là, dans une des niches du milieu de la salle qu'on avait, pour la circonstance, tapissée d'un drap vert, était exposée une crèche représentant la naissance du Sauveur dans l'étable de Bethléem. A droite et à gauche de la niche, de hauts sapins avec des flambeaux allumés. L'Empereur, l'Impératrice, les enfants impériaux avaient là, chacun, leurs arbres de Noël, et une grande table où étaient disposés les cadeaux de prix. Ces messieurs et ces dames de la Cour avaient également leurs cadeaux exposés sur de longs guéridons.

L'Empereur a reçu de sa femme six coupes de riche porcelaine anglaise avec des cuillères en or, deux paysages, six assiettes de porcelaine décorées avec des scènes tirées de la vie maritime. Guillaume II a fait cadeau à l'Impératrice d'un grand tableau à l'huile et d'un collier antique d'un prix rare. Le Kronprinz a trouvé sur sa table un équipement complet d'officier de la garde du corps, une épée d'officier et un fusil petit modèle. Pour les autres Princes on voyait sur les autres tables des soldats de plomb, des forts en carton et des livres. Le Prince Eitel Frédéric, favorisé, avait un beau poney gris pommelé qu'il désirait depuis longtemps.

Les deux frères du Kronprinz et du Prince Eitel Frédéric étaient particulièrement ravis des tambours qui leur avaient été donnés. La petite Princesse Louise, dont on veut sans doute, dès les plus jeunes années, développer les goûts de bonne ménagère, recevait tout un attirail complet pour blanchir le linge et le repasser. Voilà, par le menu, comment se passe une fête de Noël à la Cour impériale.

Une autre fête caractéristique est celle de l'*Osterreier Suchen*, mot à mot la « Recherche des œufs de Pâques », qui est célébrée au château de Bellevue. Des œufs de Pâques sont cachés dans le parc du château, et les enfants de l'Empereur et leurs petits amis s'amusent à les trouver. Jeu très innocent, mais qui fait la joie non seulement des enfants, mais même des grandes personnes. Une relation qui nous a été conservée de la fête en 1890 fournit quelques détails qui montrent la popularité dont jouit cette fête à la Cour.

A trois heures après midi étaient réunis les enfants impériaux et leurs amis, tous en habits de fête, et portant de petites corbeilles. Le prince de Meiningen, le maréchal comte de Moltke et

leur suite étaient arrivés à deux heures et demie pour cacher les œufs de Pâques; il y avait là la comtesse Brockdorff, la comtesse



Les plus jeunes soldats de l'Empereur.

Keller, M. de Gersdorff, le maréchal de la Cour comte de Pückler le chambellan de service baron von der Beck, le major vo

Schole, le major von Falkenheyn, le major von Zitzewitz et le major von Bülow. Parmi les enfants, on comptait, outre les enfants de Guillaume II, les cinq enfants de la princesse de Solms, les enfants du maréchal de la Cour von Lyncker, ceux du major von Bülow, le plus jeune fils du général von Hahnke, etc., etc. Peu après trois heures, les recherches commençaient et, grâce à l'activité des enfants, elles ne duraient pas longtemps. Chacun revenait bientôt, chargé d'œufs. Le petit prince Auguste-Guillaume avait la chance de découvrir dans un buisson un petit caniche vivant, à qui on avait attaché un œuf de Pâques autour du cou.

Puis les enfants se réunirent pour goûter, tandis qu'on servait aux parents un lunch spécial. Mais auparavant le vieux maréchal de Moltke, malgré son âge avancé, s'était amusé à ce jeu des œufs, tout comme les enfants. L'Impératrice avait caché pour lui au milieu des fleurs de merveilleux œufs de Pâques qu'avec beaucoup de flair le comte de Moltke trouva très vite, à la joie des spectateurs qui l'acclamaient. A six heures, la fête était terminée. Tout le monde quittait le château, et le public n'était pas peu intrigué de voir le maréchal de Moltke assis dans sa voiture au milieu d'innombrables œufs de Pâques.

Maurice LEUDET.

(A suivre.)





LE NAUFRAGÉ

Avec la brise en poupe et par un ciel serein,
Voyant le phare fuir à travers la mâture,
Il est parti d'Égypte au lever de l'Arcture,
Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain.

Il ne reverra plus le môle Alexandrin.
Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
La tempête a creusé sa triste sépulture ;
Le vent du large y tord quelque arbuste marin.

Au pli le plus profond de la mouvante dune,
En la nuit sans aurore et sans astre et sans lune,
Que le navigateur trouve enfin le repos

O terre, ô mer, pitié pour son ombre anxieuse !
Et sur la rive hellène où sont venus ses os,
Soyez-lui, toi, légère, et toi, silencieuse.

José-Maria de Heredia.



JOIES D'AMOUR[1]

(*Suite.*)

V

Au moment où Simone rentrait, une ordonnance qui sortait de a maison la salua :

— Mon capitaine avait dit que si je rencontrais madame la omtesse, fallait la prévenir que le lieutenant d'Hersac est là...

Elle monta l'escalier en courant et entra dans le salon.

— Tiens !... Pierre n'est pas avec toi ?...

Jean d'Hersac, un très joli garçon de vingt-cinq ans, grand, légant, de mine éveillée et aimable, attendait en lisant, couché ır un divan.

Il se leva d'un large bond, embrassa sa cousine à gros baisers ui claquèrent, lui entourant le cou de ses bras sans lâcher le vre qu'il tenait, et répondit :

— Pierre est dans sa chambre à écrire une lettre... Je t'atten-ıis en lisant *les Snobs*... c'est très drôle !

— Tu lis encore ?... Ça me fait plaisir !...

— Pourquoi ?...

— Parce que ça prouve que tu n'es pas tout à fait crétinisé !...

— Tu continues à n'aimer pas les militaires, il paraît ?... Dis me !... je n'étais jamais venu à Versailles !... j'en suis malade !... u aurais dû me prévenir !

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet 1897

— De quoi ?...

— Ben... de l'aspect plutôt austère de cette cité...

— Ah !... ça ne t'enchante pas ?...

— Fichtre non !... c'est un peu Louiquatorzesque pour mon goût !... j'en suis baba !...

— Aussi... par cette affreuse chaleur...

— Oh ! non !... c'est pas ça !... Moi, tu sais, la chaleur me laiss froid !...

— Tu as de la veine ! ..

— C'est une façon de parler !...

— C'est « ta » façon de parler... je la retrouve avec joie !.. Décidément, tu es bien toujours le même !...

— C'est mal d'être comme je suis ?...

— C'est délicieux, au contraire !.. Je suis sûre qu'on s'ennuier moins ici maintenant que tu y seras !...

— Ah !... pas drôle, alors, le 14e ?...

— Pierre te dira ça !... Moi, je suis un très mauvais juge.. p impartial du tout quand il s'agit du régiment...

— Je sais !...

M. de Claret entrait.

Il demanda :

— Simone est en train de débiner le régiment, je parie ?...

— Non... au contraire... je la questionnais... et elle m'a dit m'adresser à toi...

— Ça m'étonne !... Je te répondrai à déjeuner... je meurs faim !... et, précisément, ta cousine, à laquelle ça n'arrive jamai est rentrée en retard...

Simone rougit. Son mari, qui s'asseyait à table en face d'ell s'en aperçut :

— Qu'est-ce que vous avez donc ?.. Vous êtes comme les écr visses... que vous aimez tant !...

Tandis qu'elle bafouillait une réponse embarrassée, il continu s'adressant à Jean :

— Elle aime les écrevisses à s'en faire mourir !... C'est sing lier comme les honnêtes femmes ont parfois des goûts de filles !

Le petit lieutenant répondit, un peu gêné :

— Ça prouve que toutes les femmes ont bon goût !...

Mme de Claret dit paisiblement à son mari :

— Ce qui est d'un goût douteux, c'est les petites réflexions

genre de celles que vous venez de faire... et que vous auriez peut-être pu garder pour vous...

Elle le considérait avec un peu d'écœurement. Depuis quelque temps il perdait ses manières correctes. Pour se rapprocher de Mme Gozlin, il se liait de plus en plus avec le gros Léon et se vulgarisait à ce contact de façon évidente.

Il répondit, comprenant qu'en effet il avait manqué de mesure :

— Vous avez raison !... Mais comme il n'y avait là que Jean... qui ne compte pas... et M. Mercier...

Le jeune précepteur acheva d'un ton doux :

— Qui ne compte pas davantage...

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, petit, frêle, avec de jolis yeux tristes et une voix d'un timbre exquis. Une antipathie commune l'avait tout de suite rapproché de Simone. Comme elle, il avait une sorte de terreur maladive de tout ce qui est sonore, panachard et bruyant. Ses élèves, — qu'il adorait et qui l'aimaient beaucoup — le terrifiaient pourtant. Ils lui rappelaient non seulement leur père, qu'il ne pouvait pas souffrir, mais le régiment tout entier. Il suivait d'un œil atterré leurs jeux de batailles, de brigands et « d'attaque de la diligence », alors surtout qu'il figurait la diligence attaquée le plus souvent sans aucuns ménagements. Mais, sauf le jeu du noyé — qu'il avait formellement interdit — il tolérait ces bousculades qui lui paraissaient sinistres. Il supportait ces cris glapissants qui lui donnaient la migraine, ne se croyant pas le droit de déformer ni d'éteindre le tempérament de ces enfants qui lui étaient confiés. Il se disait que ces petits êtres, qui éclataient de santé, étaient appelés à jouer dans la vie un autre rôle que les doux rêveurs tels que lui, et, avec cette indulgence des âmes tendres, il excusait leurs petites méchancetés et leurs grands défauts.

En entendant la remarque du précepteur, M. de Claret se tourna vers lui et dit avec politesse :

— Je ne voulais pas vous blesser, monsieur Mercier !...

— Je le sais bien, monsieur le comte !... A quelle heure les enfants iront-ils au manège jeudi ?...

— Mais à trois heures... Est-ce que vous avez besoin d'eux ?...

— Michel aura tout son jeudi... mais je voudrais faire faire à Jacques un peu d'histoire.... il est tellement en retard !... Il ne pourra jamais suivre la cinquième à la rentrée... je lui fais le

cours en promenade tous les jours, pour ne pas, en classe, retarder son frère qui, lui, marche très bien...

— En promenade... c'est une excellente idée!.. Quel dommage que vous ne montiez pas à cheval !... je suis sûr qu'en dix heures de manège, dix heures en tout, je vous y mettrais, moi, à cheval !...

— Oh ! monsieur le comte!... balbutia le jeune homme qui sentit un petit serpent froid passer dans son dos, moi, je suis bien sûr que non !...

Et, les deux petits, égayés à l'idée de voir « papa mettre M. Mercier à cheval », agitèrent violemment leurs fourchettes en criant de tous leurs poumons :

— Oh ! si!... oh ! si!... ce serait si amusant !...

Simone ne souffrait pas qu'on tourmentât le petit précepteur. Elle détourna de lui l'attention en demandant à son cousin :

— Où es-tu descendu ?...

— Aux Réservoirs... et j'ai presque envie d'y rester...

Elle dit en riant :

— Oh !... c'est bien chic pour Adèle !...

Jean s'écria :

— Ah çà!... c'est donc décidément une peste, cette bonne femme-là ?...

M. de Claret demanda, surpris :

— Tu as déjà entendu parler d'Adèle ?... Par qui ?...

— Par mon oncle d'Hersac.. qui m'a recommandé au colonel... Il dit que, sans sa femme, il serait général depuis longtemps!... il m'a engagé à l'éviter soigneusement si je voulais ne pas avoir d'embêtement...

M. de Claret bondit :

— En voilà une bêtise, par exemple !... Il faut, au contraire, si tu ne veux pas avoir la vie impossible au régiment... être très bien avec Adèle...

— Très bien... jusqu'où ?...

— Tu as l'air de rire ?...

— Dame !...

— Eh bien, mon petit, si au lieu d'être lieutenant tu étais seulement capitaine... c'est-à-dire si tu avais trente-cinq ans au lieu de vingt-cinq... je te dirais de ne pas hésiter...

— A quoi ?...

— A être... aussi bien que possible avec Adèle...

— Ah ! elle n'aime pas les jeunes, Adèle ?...

— Mais si !...

— Alors pourquoi, parce que j'ai vingt-cinq ans, ne puis-je pas tre aussi bien que possible avec elle ?

— Oh ! . . . tout simplement parce que ce serait un peu choquant !...

— Bah !... sois tranquille !... D'ailleurs, je n'ai pas la moindre avie, même pour me procurer quelques douceurs, d'être bien vec Adèle... je me ferais un peu l'effet du pioupiou...

— Qui suborne la cuisinière ?

— Justement !... Mon oncle d'Hersac a été, paraît-il, dans le mps, le temps très loin, très loin... distingué par elle...

— Pauvre homme !...

— Il dit qu'elle n'était pas laide...

— Un monstre !...

Simone intervint :

— Mais non !... ce n'est pas un monstre... Pierre exagère tourrs... c'est ce qu'on est convenu d'appeler une belle femme...

Jean demanda :

— Quel modèle ?...

M. de Claret dit :

— Quel modèle ?... Un gendarme, généralement vêtu d'une be rouge... en soie, en laine, en toile, en velours, en n'importe oi, mais rouge, rouge sang, rouge feu, rouge épouvantable...

— C'est bien commode pour la voir arriver d'loin !... — fit le tit Michel — d'pac' qu'alors on prend une aut'rue... S'pas, 'sieu Mercier ?...

— Il paraît que monsieur Mercier partage la sympathie nérale ?... dit d'Hersac en s'adressant au précepteur.

— Oui... je n'aime pas beaucoup à rencontrer cette dame quand me promène avec les enfants... Elle est très voyante..., très uyante...

— Et questionnante, donc !... appuya Michel.

— Neuse... on dit questionneuse... C'est vrai !... elle nous fait aque fois subir une sorte d'interrogatoire... « Où est Mme la mtesse ?... Est-ce que M. le comte est à Paris aujourd'hui ?... »

Et il conclut de sa voix musicale et douce :

— Ça doit être une dame bien insupportable !...

— Oh ! oui !... fit Claret avec conviction, ce pauvre père Granjé ne doit pas la couler bonne et heureuse !... Quelquefois, il

une tête !... je suis sûr qu'elle ne doit pas le laisser dormir...

— Oh !!!... murmura Jean. Oh !...

— Pour lui faire des scènes !... la journée ne lui suffit certainement pas...

Mme de Claret se tourna vers son cousin :

— Mon petit Jean, il faut que tu ailles lui faire une visite...

— Au colonel ?... Mais j'y compte bien !... aujourd'hui même...

— Je ne parle pas du colonel... et tu m'entends très bien, malgré l'air naïf que tu t'efforces de prendre... je parle de sa femme...

— Mais je suis très déterminé à déposer chez elle ma plus belle carte...

— Il faut que tu ailles lui faire une visite à son jour...

— Flûte !...

— Elle reçoit le mardi, dans la journée, et le lundi soir...

— Alors, comme je n'irai pas aujourd'hui, nous avons bien le temps de reparler de ça d'ici à huit jours...

— Tu as tort de ne pas y aller aujourd'hui... Elle sait que tu arrives, et elle t'attend sûrement...

— Ben, elle m'attendra !...

— Ta cousine a raison... dit M. de Claret, il serait maladroit de te faire prendre en grippe par Adèle...

— Mais je ne me ferai pas prendre en grippe... au contraire...

— Elle est déjà presque une ennemie quand on ne lui fait pas la cour... elle l'est tout à fait quand on ne lui fait pas de visites...

— Et si j'aime mieux lui faire la cour que des visites ?...

Le déjeuner finissait. Simone se leva de table et dit, en prenant le bras d'Hersac :

— Fais donc comme tu voudras !...

Claret haussa les épaules :

— Tu vas devenir sa bête noire... et comme tu es... si j'en crois les on-dit... un officier qui ne se tue pas pour le service... tu ramasseras toutes les punitions...

Jean répondit en riant :

— Moi, je vous dis qu'elle m'adorera, Adèle !... Vous verrez ça ?...

Avant d'entrer dans le salon, M. de Claret s'arrêta pour donner des ordres au domestique.

Simone demanda :

— Vous sortez en voiture ?...

— Oui... je pense aller faire une visite à Saint-Cernin...

Il ajouta, un peu gêné :

— Comme je sais que vous y êtes allée hier, je ne vous en parlais pas... Vous ne voulez pas y venir ?...

— Non... ce serait un peu souvent !... D'ailleurs, je ne sortirai pas...

Elle pensait que peut-être Préval viendrait la voir, et elle tenait à être là.

Hersac demanda :

— Saint-Cernin ?... vous avez parlé de Saint-Cernin ?... Est-ce que ce n'est pas là que demeure une très jolie femme, très brune, très flirt, très dernier cri, qui s'appelle Mme Gozlin ?...

— Mme Gozlin habite, en effet, Saint-Cernin, dit Claret d'un ton froid, et elle est très brune et très jolie... mais elle n'est ni si flirt ni si dernier cri que ça...

Jean protesta :

— Ah ! bien, par exemple !... elle est japonaise, celle-là !... Figurez-vous que l'hiver dernier, à Nice, elle...

— Hum !... fit doucement Simone, hum !...

Sans entendre, il continua :

— Elle... comment dire ?... disons qu'elle flirtait simultanément avec deux amis à moi qui s'ignoraient... Chacun se croyait seul et me faisait ses confidences... c'était drôle comme tout !...

M. de Claret dit aigrement :

— Mes compliments !... tu as des amis charmants !...

— Ah !... permets !... ils me parlaient d'une femme sans me dire qui elle était... A Nice, maman ne voit personne, et moi je ne la quitte guère pendant les huit jours que je passe avec elle... alors, je ne suis pas du tout au courant des gens ni des potins... Chacun me parlait d'une femme adorable, et brune, et très riche, et très dans le train.., et, à certains détails précis et identiques, j'avais deviné qu'ils parlaient tous les deux de la même personne...

— Et... demanda M. de Claret, presque agressif, tu as deviné aussi que cette personne était Mme Gozlin ?...

— Pas du tout !... seulement, à la bataille des fleurs, ma tante d'Auray — qui habite la même maison que... qu'un des deux amis dont je vous parlais tout à l'heure, — me dit, en me montrant une dame qui passait dans une corbeille de boules de neige, avec un affreux monsieur et un attelage superbe : « Tu

vois cette belle personne ?... Eh bien, elle vient souvent, à huit heure du matin, faire des petites visites à mon voisin X... est-ce que c'est une femme du monde ?... » Alors... je me suis informé, et j'ai appris que cette belle personne était Mme Gozlin... et que l'affreux monsieur était M. Léon Gozlin, l'homme des raffineries...

Toujours distrait, Jean d'Hersac ne s'aperçut pas que sa petite histoire avait jeté un froid et, s'adressant à Claret :

— Tu comprends si j'ai envie d'être présenté dans cette maison-là ?... on ne doit pas s'y embêter !...

— Ce n'est pas l'avis de ta cousine... qui prétend s'y embêter, comme tu dis...

— Éperdument !... affirma Simone convaincue.

— C'est que... fit observer Hersac, elle n'a pas, pour s'y plaire, les mêmes raisons que mes amis... ou même que moi... il n'y a pas, pour les femmes tranquilles, d'attrait particulier dans les maisons où l'on trompe les maris...

M. de Claret dit d'un ton dégagé :

— Les maisons où l'on trompe les maris... mais c'est toutes les maisons !...

— Ah !... fit Jean interloqué, je connais pourtant des maris qui ne sont pas trompés...

— Tu veux dire qui croient ne pas l'être...

Jean le regarda, l'air étonné. Sans paraître y prendre garde, il continua :

— Toutes les femmes, même les meilleures, trompent à un moment donné... elles trompent, parce qu'elles ont besoin de tromper comme elles ont besoin de mentir... ou encore par curiosité, ou par désœuvrement, ou par coquetterie, ou par calcul, mais elles trompent certainement...

Simone écoutait, impassible.

Le petit lieutenant répondit :

— Elles trompent quelquefois aussi tout bonnement parce qu'elles ont des maris impossibles... comme ce Gozlin que je n'ai fait qu'entrevoir, mais qui m'a paru abominable...

— Gozlin n'est pas si mal que tu veux bien le dire !... c'est un gros garçon un peu fruste... mais pas bête, pas désagréable à vivre... et incapable de faire du mal à qui que ce soit...

— Ta femme n'a pas l'air d'être de ton avis...

— Elle n'est jamais de mon avis !... Mais, en ce qui concerne Gozlin, elle est injuste et malveillante...

Simone dit :

— Malveillante, c'est possible !... il me déplaît, il me dégoûte même un peu... mais injuste ?... en quoi ?...

— En tout !... Vous vous acharnez à ne voir que ses défauts, au lieu de les lui pardonner en raison de sa bonté...

— La bonté de M. Gozlin !... voilà une chose à laquelle je ne crois pas !... il est en apparence bon enfant et banalement aimable, et il excuse volontiers les fautes qui ne l'atteignent pas : mais qu'on s'avise de toucher à lui... à son argent... ou de le blesser dans sa vanité, qui est infinie, et on verra comme il est bon !...

Hersac demanda :

— Si sa vanité est si infinie que ça... comment accepte-t-il si philosophiquement les petites aventures de sa femme ?...

— Mais en admettant, ce que je ne crois pas, que sa femme ait eu des aventures, il les ignore..., affirma Claret, et s'il apprenait jamais quelque chose, le... le monsieur et elle passeraient un vilain quart d'heure...

Simone dit doucement :

— Elle surtout...

— Voulez-vous insinuer que Gozlin est poltron ?...

— Oh ! mon Dieu non !... je n'en sais rien !... mais je le crois avant tout pratique... la femme peut, dans ces moments-là, être silencieusement maltraitée... le monsieur, c'est autre chose... c'est une affaire... c'est du bruit... et puis... vous allez encore dire que je suis très malveillante... il est des cas où je suis sûre que M. Gozlin tolérerait très bien une aventure...

Jean supplia gaiement :

— Fais les connaître, dis, ces cas-là ?...

— Ce serait si, par exemple, l'aventure lui ouvrait les portes qui lui sont restées fermées jusqu'ici... Il a vu que son argent ne les ouvrirait pas... ça le navre... et il accepterait très bien la combinaison qui...

Claret protesta :

— C'est grotesque ce que vous dites là !... je suis convaincu que Gozlin est un galant homme !

— C'est un galant homme industriel et boursier... qui s'entend à négocier les valeurs...

— Qu'est-ce que vous en savez ?...

— Je ne dis pas que je le sais... je dis que je le crois...

— Quand me présente-t-on ?... demanda Jean qui suivait son idée. Tu ne veux pas m'emmener aujourd'hui, Pierre ?...

— Mais non... je te présenterai à la première occasion...

— Elle se fera peut-être attendre, la première occasion ?...

— Il va y avoir chez les Vancouver, à la campagne, un bal costumé... je te ferai inviter...

— Vous y allez ?...

— Oui... c'est-à-dire moi... ta cousine ne veut pas y venir...

Mme de Claret dit :

— Si... j'irai...

Son mari se tourna vers elle très surpris :

— Tiens !... qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?...

Elle n'avait pas préparé sa réponse, alors elle bafouilla un peu :

— Je... j'ai réfléchi... Oui... une visite, ça m'ennuie presque autant que le bal... et... dans ces conditions-là... vous comprenez...

— Non !... dit désagréablement Claret j'avoue que je ne comprends pas très bien !... Hier soir, vous me déclarez formellement, lorsque je vous prie d'y venir, que vous n'irez pas à ce bal, que les réunions de ce genre vous assomment, etc., etc... et puis ce matin, brusquement, vous changez d'avis... sans motif... ou du moins sans motif apparent...

— Sans motif apparent ?... qu'est-ce que ça veut dire, « apparent » ?...

— Mon Dieu !... que quelqu'un de plus éloquent que moi a probablement obtenu ce que je n'ai pas su obtenir...

Simone rougit violemment et demanda, inquiète :

— Quelqu'un de plus éloquent ?... qui donc ?...

— Mais, Réole, qui s'est mis lui aussi en tête de vous décider à aller à l'Abbaye...

Et se tournant vers son petit cousin :

— Mme Gozlin... qui t'occupe tant... a une sœur... et cette sœur a un mari, le vicomte de Réole, qui va être précisément ton capitaine... c'est un très charmant homme... très joli, très casseur de cœurs... il fait, pour l'instant, la cour à ta cousine, et il voudrait, naturellement, avoir son flirt à ce bal...

— Je ne sais pas..., commença Simone, si je suis le flirt de M. de Réole...

Elle allait dire : « Mais il n'est à coup sûr pas le mien », elle

s'arrêta, pensant qu'il valait mieux ne rien préciser. Son mari reprit :

— Tout le monde le sait... même moi !...

— Mais hier encore... quand nous parlions du régiment et des officiers... vous m'avez reproché de ne pas apprécier M. de Réole comme il le mérite?...

— C'est vrai!... Mais avec les femmes... est-ce qu'on sait jamais!...

Il se leva :

— Restes-tu, Jean?... ou sors-tu avec moi?... Il faut que j'aille jusqu'au quartier...

— Je sors avec toi... je vais voir la ville... et mettre des cartes chez le colonel...

Simone tapotait nerveusement le bras de son fauteuil, mécontente et froissée de l'attitude de son mari.

Jean avait beau être un cousin germain, plus jeune qu'elle et considéré un peu comme un petit frère, elle trouvait que, devant lui, les réflexions de M. de Claret étaient absolument déplacées et de mauvais goût.

Elle serra affectueusement la main que lui tendait le jeune homme en disant :

— Tu dînes avec nous?... et j'espère, mon pauvre petit, que ce soir Pierre voudra bien t'épargner les scènes de famille!...

VI

En quittant M. de Claret, Jean d'Hersac, pour attendre le moment où il voulait faire ses visites, se mit à errer par la ville.



Il se lança à la poursuite de la robe rouge... (p. 254.)

La chaleur était atroce. Il ne rencontrait pas un passant dans les larges rues propres, il n'entendait pas ce murmure vague qui annonce la vie. Tout était muet et aride implacable-

ment. Comme il allait rentrer à l'hôtel, ennuyé et las de cette promenade sans but, il aperçut au détour d'une rue une tache rouge qui flamboyait dans le soleil. Tout de suite, se souvenant de ce qu'avait dit son cousin, il pensa : « C'est Adèle!... je veux voir Adèle!... » et il se lança à la poursuite de la robe rouge qui filait au loin devant lui.

Mme de Granpré marchait vite, à longues enjambées et en pliant à chaque pas les genoux. Il vit en la rejoignant qu'elle avait la taille assez belle et bien assise sur des hanches trop fortes et trop remontées; les épaules larges, et une masse de cheveux qui frisaient sur la nuque en bouclettes noires et drues. En somme, vue de dos, Adèle n'avait rien qui fût particulièrement déplaisant.

Il la dépassa en louchant et aperçut un long profil régulier, un teint passable et de très grands yeux sous des sourcils incroyablement épais. Tout cela couronné d'un gainsborough immense, couvert de coquelicots. Il se dit : « Les Claret exagèrent... elle n'est pas si mal!... on la suivrait presque!!! »

Et, aussitôt, l'idée lui vint... « d'en faire une bien bonne » en suivant Adèle réellement. D'après ce qu'on lui avait raconté d'elle, il était assuré qu'elle ne se fâcherait pas. C'était peut-être, au contraire, en s'y prenant bien, le meilleur moyen de devenir une paire d'amis.

Mme de Granpré avait remarqué ce joli garçon très élégant qui la dépassait. Bien que Jean n'eût pas du tout l'air d'un officier en bourgeois, elle devina le nouveau lieutenant. Immédiatement, elle le jugea trop bien mis, poseur et impertinent, et elle se promit de « le soigner ».

A peine l'idée de suivre Adèle fut-elle entrée dans la tête de Jean, qu'il se retourna, la regardant rapidement d'un œil surpris et admiratif. Puis il ralentit beaucoup le pas, de façon à se laisser dépasser à son tour par elle.

La femme du colonel avait vu le regard expressif qui l'enveloppait.

Son premier mouvement fut de penser : « Quelle insolence!... » Puis elle réfléchit : « Mais non, il ne sait pas qui je suis!... » et très flattée, elle considéra de nouveau le petit lieutenant, mais cette fois avec une sorte de bienveillance attendrie. Ce pauvre petit!... Comme elle allait s'amuser de sa surprise la première fois qu'elle le rencontrerait officiellement!

Voyant qu'il s'arrêtait presque, bien décidé à l'attendre, elle

cambra la taille, redressa la tête, et, au pas relevé, le dépassa, ournant aussitôt après par le boulevard de la Reine.

Il tourna derrière elle et elle entendit qu'il la suivait. Il suivait correctement, respectueusement, à une distance assez grande et sans faire mine de se rapprocher, si bien qu'à la fin elle se demanda, inquiète, si ce n'était pas simplement par hasard qu'il marchait derrière elle. Pour s'en assurer, elle prit la rue du Plessis et s'en fut vers Notre-Dame où elle entra, espérant le voir entrer derrière elle. Elle attendit quelques minutes, dépitée, écoutant dans le silence de la grande nef, et se décida enfin à sortir. A quelques pas du porche, en plein soleil, le jeune homme attendait dans une attitude qu'elle trouva empreinte d'anxiété et de respect. Il glissa vers elle un œil furtif, très doux, vaguement suppliant, et, quand elle fut passée, se remit en route.

Mme de Granpré était sortie pour acheter les gâteaux qu'elle aimait à choisir elle-même pour son thé du mardi. Elle tourna dans l'avenue de Saint-Cloud et entra à la pâtisserie Vial, déserte à ce moment. Et, tandis qu'elle faisait distraitement son choix, elle regardait à travers les glaces de la boutique, le petit lieutenant arrêté, piétinant dans l'avenue. Au lieu d'emporter comme l'habitude — elle demeurait à deux pas — le paquet de gâteaux, elle dit :

— Vous m'enverrez ça avant quatre heures...

Et elle partit radieuse, rajeunie, adressant un gracieux sourire aux gens du magasin, qui se demandaient, stupéfaits :

— Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui, pour être aimable comme ça?...

En passant devant Hersac, elle ne put s'empêcher de le regarder. Elle chercha à mettre dans ce regard de la dignité, de l'indignation et un hautain courroux; mais il y avait, quoi qu'elle ..., beaucoup de douceur au fond de ses yeux noirs.

Lui ne parut pas néanmoins s'enhardir, et il recommença à suivre de la même allure discrète et têtue.

En sortant de la pâtisserie, Adèle, au lieu de gagner l'avenue de Sceaux qu'elle habitait, se dirigea vers le parc.

Elle ne pouvait se décider à rentrer. Depuis quinze ans, elle n'avait pas éprouvé la sensation de bien-être qu'elle ressentait. Cette poursuite, qu'elle jugeait naïve et gentiment passionnée, lui donnait une impression de grâce et de fraîcheur qui la ramenait au temps lointain de sa jeunesse.

Et, prise d'un vague désir d'entendre Jean lui parler, de savoir ce qu'il voulait, ce qu'il attendait de cette rencontre, elle se mit à marcher lentement, au hasard, dans les allées où ils étaient seuls à cette heure torride. Elle s'étonnait de trouver si timide ce garçon dont les aventures un peu tapageuses avaient déjà fait quelque bruit, et elle commençait à se demander si elle ne se trompait pas, et si celui qui la suivait était bien ce Jean d'Hersac qu'on disait noceur et déluré.

A ce moment, comme si Jean eût lu dans sa pensée, il s'approcha, ôta son chapeau, et de sa grosse voix qu'il s'efforçait vainement de rendre suave :

— Madame!... madame!... répéta-t-il deux fois.

Adèle le foudroya encore de son plus majestueux regard, mais, cette fois, elle l'avait trouvé tout à fait charmant, et elle se demanda avec regret si sa mine rébarbative n'allait pas le mettre définitivement en fuite.

— Madame?... supplia Jean, permettez que je vous parle?... Oh!... ne craignez rien!... je vous respecte autant que je vous admire... dites-moi seulement où et par qui je peux me faire présenter correctement à vous?...

— Mais, monsieur... vous vous méprenez... je ne...

— Je ne me méprends pas, madame... non... je suis peut-être un emballé, mais je ne suis pas un imbécile... je vois parfaitement à qui je m'adresse... et je ne cherche même pas à excuser mon audace...

— Alors, monsieur...

— Non... vous m'écouterez!... J'arrive à Versailles, madame... et j'y suis peut-être pour longtemps... j'y arrivais l'âme attristée, le cœur très gros... quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer...

Comme Adèle ravie esquissait un vague mouvement de retraite, il continua :

— Oh!... je vous en prie, laissez-moi vous dire toute la joie que m'a causée votre vue?... J'ai senti, en vous apercevant, que je n'étais plus ni triste, ni seul... Vous habitez Versailles, madame... puisque vous y circulez à cette heure et par cette effroyable chaleur... permettez-moi de vous connaître... de vous approcher... de vivre un peu de votre vie?... Je ne vous demanderai rien... rien que ce que vous voudrez bien m'accorder...

Il s'arrêta, vaguement inquiet, pensant :

— Sapristi !... si, en ne lui demandant rien, elle allait accorder tout de même quelque chose, ça ne serait pas drôle !...

Et, regardant Adèle qui l'écoutait, rouge de plaisir, il conclut :

— Bah !... quand j'étais à Maubeuge...

Cependant, Mme de Granpré se décidait à parler :

— Monsieur... dit-elle toute vibrante de triomphante émotion, je pourrais, je devrais même me froisser de votre conduite... vous pouviez, en agissant comme vous l'avez fait, me perdre...

Il sembla protester, elle reprit :

— Ou du moins me compromettre gravement... je veux bien oublier cela...

Il murmura avec un tranquille entêtement d'enfant gâté :

— C'est pas ça !... mais je veux vous revoir... dites-moi que je vous reverrai ?...

Elle répondit, le sourire plein de sous-entendus :

— Vous me reverrez...

— Mais quand... quand ?...

— Bientôt !... Plus tôt que vous ne voudrez peut-être...

— Ah ! Dieu !... Mais je voudrais ne jamais vous quitter !...

Adèle s'était arrêtée. Le soleil, passant à travers les branches, jettait sur le rouge de sa robe des taches violentes qui éblouissaient les yeux de Jean.

Elle dit d'une voix grave :

— Et maintenant... laissez-moi partir... et ne me suivez pas...

Elle leva le doigt et répéta :

— Je vous le défends !...

VII

Simone ne se trompait pas en pensant que Maurice Préval viendrait la voir. A trois heures et demie, à l'instant précis où M. de Claret venait de sortir en voiture et comme s'il eût attendu son départ pour sonner, il était entré dans le petit salon où elle l'attendait... [illegible]gnait.

Elle l'avait reçu en disant : « Déjà !!... » Il avait répondu : « Est-ce un reproche ?... » et, tout de suite, la conversation avait pris le tour que chacun désirait lui donner.

Préval était en train de devenir vraiment amoureux de la

jeune femme, et elle se sentait entraînée vers lui. Depuis la veille, elle avait beaucoup réfléchi. Elle végétait sottement sans connaître rien de la vie. Elle n'y goûtait pas les joies excentriques et bruyantes qui transportaient ses amies, elle ignorait d'une façon absolue les autres joies dont parlait Mme de Cirey-Vaucour, mais elle sentait — depuis qu'elle avait rencontré Préval — qu'elle voulait, elle aussi, connaître ces joies-là.

Elle se l'avouait sans fausse honte et sans ennui, bien décidée à suivre, bonne ou mauvaise, l'impulsion qui la guiderait.

Depuis longtemps, ainsi qu'elle l'avait dit à la douairière, elle était renseignée sur la fidélité de son mari et, en ce qui la concernait, elle se regardait comme dégagée de tout lien.

Très croyante, pratiquante aussi, Mme de Claret s'entêtait — bien avant que cette façon d'envisager les choses pût en quoi que ce fût la servir — à ne considérer comme des fautes réelles que celles qui nuisent aux autres de quelque façon que ce soit. Or, elle trouvait qu'une femme ne nuit pas au mari — qui ne l'aime pas — si elle le trompe sans apporter dans sa maison le désordre ni le ridicule. Elle savait qu'en pareil cas la vanité seule de M. de Claret serait atteinte, et cela ne l'intéressait pas du tout. D'autre part, elle voyait autour d'elle des femmes dont les multiples aventures étaient notoirement connues, vivre en harmonie avec le clergé et porter haut le pavillon des bonnes œuvres. Elle avait, quant à elle, la conviction que Dieu devait pardonner par bonté ce que ses ministres toléraient par intérêt, et, dans ses heures de tristesse, c'est toujours à lui qu'elle allait avec une absolue confiance et l'espoir très grand d'un « au delà » meilleur.

Depuis dix ans qu'elle était mariée, elle se laissait vivre au jour le jour d'une vie stupide et inutile, où elle n'avait eu d'autre joie que ses enfants tant qu'ils étaient petits. Depuis qu'ils faisaient leurs études, elle les voyait à peine et comprenait, quelque fût sa haine des éducations niveleuses et abrutissantes qu'elle ne pouvait pas les soustraire au régime commun.

A Paris, s'intéressant beaucoup aux choses de l'art, elle eût moins senti le vide intellectuel qui l'entourait ; mais dans cette vie de garnison, dans ces relations forcées et continuelles avec un monde restreint et envahissant d'autant plus qu'il était restreint, elle voyait, malgré elle, sombrer sa belle humeur.

Une chose surtout l'exaspérait : c'est que, n'ayant eu jamais à se reprocher ni une inconséquence, ni un flirt, ni même une rê-

erie sentimentale, elle s'était vue soupçonnée par son mari et ccusée par le monde de toutes les aventures les plus vilaines et es plus invraisemblables.

Et souvent, indignée de ce qu'elle devinait ou de ce que de onnes âmes, empressées de « la mettre en garde », étaient enues lui apprendre, elle s'était dit avec regret :

Si c'était vrai, au moins!...



Il était entré dans le salon où elle peignait... (p. 257).

Elle avait pourtant rencontré leux affections. Deux femmes u'elle aimait bien et desuelles elle se croyait aimée ussi. Mme de Cirey-Vaucour, ne créature parfaite, accomplie le tous points, et Mme Brémont, ne petite femme d'intelligence rès ordinaire, mais toute jolie, raîche et pure, qui l'avait éduite par sa façon simple et onnête de comprendre la vie t son ignorance complète du avoir paraître mondain.

La veille, en rentrant de aint-Cernin, Simone avait ensé beaucoup à ce que la arquise venait de lui dire. ette vieille femme de grande allure et de grande race, dont âme était si belle et le cœur si bon, s'était défendue d'avoir - comme le racontaient ses petites-filles — « fait les cent coups adis », mais non pas d'avoir connu ces joies, desquelles elle emblait parler avec une sorte de reconnaissance attendrie.

Si celle-là avait eu, elle aussi, ce que le monde appelle une faillance, elle n'en paraissait pas garder un souvenir de rancune de regret. Même quand elle cherchait à la décourager des ies qu'elle lui avait fait imprudemment entrevoir, même lors-u'elle lui affirmait « que cela fait quelquefois horriblement souf-ir », Mme de Claret avait vu briller dans ses yeux, restés lumi-eux et jeunes, un rayon doucement humide.

Elle pensait que, durant les longues heures que la vieille arquise passait seule à tricoter dans son massif de seringa, elle vait, pour se distraire de la monotonie du présent, le souvenir

des joies passées, des bonheurs connus et donnés, la satifaction d'avoir rempli dans la vie son rôle de femme aimante et aimée.

Elle répondait la veille à Mme de Cirey-Vaucour qui l'interrogeait, inquiète de la trouver plus nerveuse que de coutume :

— Oui... j'ai pensé à mal faire !. . j'y ai pensé bien souvent... malheureusement, je n'en ai aucune envie... et vraiment, sans entraînement, ça ne serait pas drôle !...

Et c'était précisément ce jour-là qu'elle avait rencontré Préval et que, tout de suite, elle s'était laissée aller sans lutte au sentiment affectueux qui l'attirait à lui.

Il venait de s'asseoir en face d'elle, sur un petit siège bas où, malgré ses longues jambes, il ne paraissait ni disgracieux, ni gêné. Et Simone le regardait, faisant cette remarque qu'une aisance extrême était dans tous ses mouvements, dans toutes ses attitudes.

Lui aussi la regardait avec une affectueuse gaieté dans le sourire et dans les yeux. Il demanda :

— Avez-vous réfléchi depuis ce matin ?... vous êtes-vous décidée à venir au bal à l'Abbaye ?...

Elle n'osait pas dire oui.

Croyant qu'elle hésitait, il supplia :

— Si ça n'est pas pour moi, faites ça, au moins, pour mes pauvres cousines qui meurent d'envie de vous avoir !...

— Moi !... fit Simone qui pensa à ce que lui avait dit son mari, moi ?... mais pourquoi, mon Dieu ! ont-elles envie de m'avoir ?...

— Parce qu'elles ont la monomanie des gens chics... et que vous êtes ce qu'il y a de plus chic dans le pays...

— Oh !...

— Il paraît !...

— Nous sommes chics ?... nous ?...

— Elles n'ont pas parlé de M. de Claret, elles n'ont parlé que de vous... Ce matin, en vous quittant, j'étais très loin de chez moi et très près de l'Abbaye, alors j'y suis allé déjeuner...

— Vous avez dit que nous nous étions promenés ensemble ?...

— Vous me prenez donc tout à fait pour un serin ?...

— Mais ce n'est pas un secret, en somme ?...

— Évidemment, non !... et si on me disait : « Vous vous êtes promené ce matin avec Mme de Claret ? »... je répondrais oui... mais aller raconter de but en blanc, sans motif, que j'ai eu le

bonheur de vous rencontrer... voilà qui me semble inutile, par exemple !... Est-ce que vous avez raconté chez vous notre promenade ?...

— Mais non...

— Vous voyez bien !... non, ce n'est pas moi qui ai parlé de vous à mes cousines, ce sont elles qui m'ont parlé de vous... il paraît qu'hier Diana — c'est Mme Sam Vancouver, Diana — a insisté beaucoup pour que vous alliez au bal, et que vous l'avez... je répète textuellement... envoyé bien gentiment promener... C'est égal !... elle n'a pas renoncé à son idée !... elle espère qu'on vous décidera...

— Qui ça, on ?...

— Oh !... pas moi, soyez tranquille !... non... M. de Claret tout bonnement... elles savent qu'il n'est pas dans les mêmes idées que vous...

Elle dit, manquant un peu de franchise :

— Mais qu'est-ce que j'irais y faire, à ce bal ?...

— Vous faire admirer d'abord !...

— Comment ?... des guirlandes ?... vous !...

— Ensuite faire plaisir à quelqu'un que je connais bien... et vous aussi...

— Mais en admettant que j'y aille pour ça, je ne vous verrai pas... ou si peu...

— Nous valserons... je valse très bien...

— Je n'en doute pas !... mais pour une valse dansée avec vous, il m'en faudra supporter d'autres avec des gens ridicules ou idiots... qui me bousculeront... me tripoteront d'une façon qui m'horripile...

— Bah !... on ferme les yeux, et on pense à autre chose...

— C'est drôle !... moi, si j'étais le mari d'une femme...

— Ou l'amant ?...

— Si vous voulez... d'une femme que j'aimerais .. il me serait pénible odieusement de la voir ainsi passer de l'un à l'autre comme une balle qu'on se lance... et au cotillon donc !... quand tout le monde se rue dessus pour la saisir en même temps... ça me fait horreur !... ça me rappelle le football !... mais les hommes, ça leur est égal, ces choses-là !...

— Je vous dirai qu'en ce qui me concerne, je n'attache qu'une importance médiocre aux choses... comment dire ?... aux choses physiques... oui... peu m'importe, par exemple, qu'une femme

soit, comme vous le dites si bien... « tripotée » par un monsieur quelconque, alors qu'elle n'est pas, si je puis ainsi dire, consentante... que son cœur et sa pensée sont ailleurs... Comprenez-vous ?...

— Pas du tout !...

— Oui... ça vous étonne... c'est pourtant comme ça !... Si j'étais marié, je suppose, eh bien, j'aimerais presque mieux être trompé physiquement que moralement...

— On voit bien que vous ne l'êtes pas !...

— Trompé ?...

— Non, marié !... il n'y a pas, je crois, beaucoup de maris qui soient de votre avis...

— C'est le tort qu'ils ont !... Qu'est-ce que je leur dirai ?...

— A qui ?...

— A mes pauvres petites cousines ?... que vous avez cédé, n'est-ce pas ?...

— Mon Dieu !... si ça fait réellement tant de plaisir à tout le monde, ça serait bien maussade à moi de m'entêter...

— Merci !... vous êtes très bonne !... vous verrez que vous ne vous ennuierez pas !... vous ne trouvez pas que c'est doux, mystérieux, que c'est une jouissance très fine d'être perdu dans une foule... dans un brouhaha, où chacun appartient à tout le monde, et où, soi, on appartient à un seul ?...

Simone se mit à rire et répondit :

— Je n'ai jamais connu cette jouissance-là !...

— Je serais fou d'espérer vous la faire connaître... mais si cela était, j'en serais profondément heureux...

Il s'était levé, le visage pâli, et d'un mouvement un peu nerveux, il jouait avec des roses posées sur une table. Il demanda sans regarder Mme de Claret :

— Comment vous appelez-vous ?...

— Simone...

— C'est un gentil nom !... doux et simple comme vous !...

Et, d'une voix tendre comme une caresse, il répéta :

— Simone !...

Elle ne disait rien, jouant, elle aussi, avec une fleur prise sur la table. Un peu émue et énervée, elle désirait le voir partir. Il devina ce désir, et s'inclinant, il demanda :

— A quand ?...

— A quand vous voudrez...

— Je veux demain... je veux toujours... Monterez-vous à cheval seule demain ?...

— Seule ?... je ne pense pas !...

— Vous ne vous promenez pas autrement ?...

— Si... quelquefois à pied...



Il demanda sans regarder Mme de Claret.

— Dans le parc ?...

— Jamais !... je ne le traverse qu'en faisant des courses ou pour y retrouver quelqu'un...

— Où, alors ?...

— Dans les bois... à Satory... à Fausses-Reposes...

— Voulez-vous que nous nous promenions ensemble un peu demain ?...

— Et si on nous rencontre ?...

— Par cette chaleur !.,. c'est bien invraisemblable !...

— Eh bien... demain, si vous voulez ?...

— A quelle heure ?... et où ?...

— A trois heures, à Fausses-Reposes... là où nous étions ce matin... mais c'est bête de faire ça!... c'est dangereux!... nous risquons beaucoup pour rien... et à quoi ça nous mène-t-il?...

Il répondit :

— A nous aimer!...

Et, sans même baiser la main de Simone, il sortit.

VIII

M. de Claret rentra à sept heures. Il était d'assez méchante humeur. Tout de suite, sa femme, qui le connaissait bien, vit que les choses n'avaient pas dû marcher à son gré. Et comme elle se souvenait de la scène du matin, elle demanda un peu agressive et blagueuse à son tour :

— Eh bien, ça n'a donc pas biché, à Saint-Cernin?...

Il répondit, très sec :

— Déshabituez-vous donc de parler argot, ma chère!... d'ailleurs, je ne sais ce que vous entendez par « pas biché? »...

— J'entends pas marché, pas été comme vous l'auriez voulu?...

— Merci!... je sais ce que « bicher » veut dire!... et c'est pour ça que je ne comprends pas ce que cela signifie dans ce cas... Qu'est-ce qui pouvait bicher ou ne pas bicher à Saint-Cernin?...

Il la regardait, vaguement inquiet, se demandant si elle soupçonnait quelque chose, ou si elle avait parlé ainsi sans arrière-pensée.

Elle répondit, le plus naturellement du monde :

— Mais de mille façons!... vous pouviez y trouver des visites assommantes... ou ne trouver personne du tout... ou seulement Jeanne de Réole que vous n'aimez pas beaucoup, je crois... ou la marquise, que vous aimez encore moins...

— Ce qui veut dire, si je vous comprends bien, que je ne vais à Saint-Cernin que pour les Gozlin?...

— Je crois que c'est surtout pour eux que vous y allez... mais il n'y a pas de mal à ça!... tous les goûts sont...

— Dans la nature... oui!... seulement, vous ne trouvez pas que le meilleur est celui que j'ai?... avouez-le?...

— Je ne trouve rien!...

— C'est-à-dire que vous ne voulez pas donner votre avis?...

— Et quand ce serait!... je ne comprends pas ce système, qui consiste à dire tout le temps aux gens avec lesquels on vit, des choses désagréables sur leurs goûts, sur leurs amis, ou sur eux-mêmes...

— C'est pour moi, ça?... à cause de ce matin... vous avez pris la mouche sans trop savoir pourquoi...

— Il m'est insupportable de m'entendre dire devant quelqu'un des choses blessantes...

— Oh! blessantes!...

— Dame!... vous commencez par expliquer que j'ai des goûts de fille... et ça devant Jean, devant M. Mercier, devant les enfants et le domestique... c'est un terrible manque de tact...

— Je reconnais que j'aurais pu m'abstenir de...

— Et si vous en étiez resté là, encore?... mais pas du tout!... vous affirmez à Jean... et moi étant là toujours... que tous les maris, sans exception, sont trompés...

M. de Claret répondit, narquois :

— Mais c'est bien ma conviction!...

Agacée, elle cria presque :

— Il me semble que, pour être si convaincu que tous les maris sont trompés, vous pourriez attendre...

— Attendre quoi?...

— Que vous le soyez vous-même!

Il questionna, essayant de prendre un air indifférent :

— Ça veut dire, cette menace?...

— Ce n'est pas une menace!...

— Et qu'est-ce donc, je vous prie?...

— Une réflexion tout bonnement... et puis... pourquoi donc appelez-vous ça une menace?... si les choses sont... telles que vous dites... il n'y a plus de menace possible!...

— Comment ça?..

— Où peut-il y avoir menace en présence d'un fait accompli?..

Il dit avec autorité et importance :

— Parlons d'autre chose, voulez-vous?...

— Mais comment donc !... avec plaisir !... Avez-vous vu à Saint-Cernin Mme de Cirey-Vaucour ?...

— Non, heureusement !... je ne l'aime pas, cette vieille !... il y avait Mme de Réole... et les Gozlin, qui sont rentrés au moment où j'allais partir...

— . . . .

— Figurez-vous que Mme Gozlin... et même Léon...

— Vous l'appelez « Léon », M. Gozlin ?...

— Dame !... je l'appelle par son nom !... je ne peux pas l'appeller Pierre ou Paul, n'est-ce pas ?...

— Non, certainement !... mais je croyais que vous l'appeliez Gozlin... je ne vous savais pas à ce degré d'intimité...

— Ça vous choque ?...

— Oh ! pas du tout !... Vous disiez ?...

— Je disais... quand vous m'avez interrompu... que Mme Gozlin... et même Gozlin sont provinciaux sur quelques points... vous ne trouvez pas ?...

— Oh ! moi ! je trouve qu'ils le sont sur tous les points... — dit Simone, surprise que son mari se permît à l'égard des Gozlin cette espèce de blâme.

— Figurez-vous qu'ils ont entendu parler de Jean !... il représente à leurs yeux le comble du chic !... et alors, ils n'ont qu'une idée, c'est de le connaître... et ils ne m'ont parlé que de ça !... ils sont enragés de le voir !...

— Eh bien, mais, il vous est facile de les satisfaire, puisqu'il est, lui aussi, enragé de les voir... c'est-à-dire de voir Clotilde...

Elle comprenait que ce réciproque désir de rencontre — étant données surtout les façons de faire de Jean — inquiétait M. de Claret. Elle l'avait bien deviné, que quelque chose ne « bichait » pas.

Il reprit :

— C'est tout juste s'ils ne m'ont pas reproché de ne pas l'avoir amené aujourd'hui !...

Et, pris d'un besoin de s'épancher quand même, il ajouta rageusement :

— Elle !... ça se comprend !... ça se comprend de reste !... mais lui ?... cet imbécile !... qui court au-devant de... de ce qui lui arrivera !... a-t-on idée de ça !...

— C'est son affaire !... qu'est-ce que ça vous fait ?...

Il la regarda pour voir si elle avait parlé au hasard, ou bien si, au contraire, il y avait dans sa réponse une raillerie. Son air distrait le rassurant, il continua :

— Ça m'est égal, évidemment, au fond... mais ça m'agace tout de même de voir ce nigaud de Léon être plus... mari que nature...

— Est-il si mari que ça ?... ce matin, quand Jean racontait les potins de Nice, vous paraissiez croire que ces potins étaient faux...

— Hum !... est-ce qu'on sait ?...

Et, après un temps, il ajouta, inquiet malgré lui :

— Jamais elle n'a été aussi jolie qu'aujourd'hui !... elle avait un éclat !... elle était fraîche !...

Il regarda sa femme, assise près de la fenêtre ouverte. Son teint rose et transparent prenait au soleil couchant de radieux reflets. Il acheva :

— Fraîche comme vous...

Son œil s'animait, Simone détourna la tête. Alors il demanda :

— Et vous ?... qu'est-ce que vous avez fait cette après-midi ?...

Elle allait répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps et dit, hargneux :

— Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je vous demande ça !...

Elle affirma, le sourire aimable :

— Mais... je croyais que c'était par intérêt...

— C'est toujours une bêtise d'interroger une femme sur l'emploi de son temps !

— . . . .

— Oui, parce que, naturellement, elle ne dit que ce qu'elle veut bien dire...

— Ah ! bon !... je ne comprenais pas !... il y a toujours avec vous des dessous si compliqués !... dois-je parler pour dire « ce que je veux bien dire ?... » ou dois-je me taire ?...

— Mais il faut parler...

— J'ai reçu la visite de M. Préval...

— Ah ! il est venu !... il est tout à fait bien !... en voilà un qui a vraiment du chic !... bien autrement que Jean !.. et pour les Gozlin, il n'existe pas... c'est très singulier !...

— Non !... c'est très naturel...

— Pourquoi ça ?...

— Mais tout bonnement parce qu'il s'appelle Préval, tandis que Jean s'appelle le marquis d'Hersac...

— Allons donc !... Gozlin a, au contraire, l'horreur des gens titrés !...

— L'horreur, oui !... mais le respect, le gobage jusqu'à la platitude...

— Est-ce qu'il est resté longtemps, Préval ?...

— Assez...

— Il est agréable ?...

— Charmant !...

— J'irai demain ou après-demain lui rendre sa visite... il me plaît et il va avoir une très belle chasse autour des Feuillettes... Vous n'avez pas eu d'autres personnes ?...

— Non...

— Réole n'est pas venu plaider pour vous décider à aller au bal ?...

— Non...

Elle ajouta :

— Ça lui est bien égal que j'y aille ou que je n'y aille pas !...

M. de Claret eut un mystérieux sourire, qui signifiait — pour Simone, habituée à lire dans sa pensée — que les femmes sont des abîmes de fausseté et de rouerie, et ne répondit rien, mais regardant sa montre, il déclara :

— Jean est en retard !...

— Oh ! bien peu !... il va arriver !... j'espère que vous allez lui raconter son succès avant la lettre...

— A quoi bon ?... je lui proposerai seulement de le conduire à Saint-Cernin demain... C'est égal !... Si je m'attendais à être rasé pendant trois heures d'horloge à propos de lui !...

— Comment, rasé pendant trois heures d'horloge ?... par qui ?...

— Mais par les Gozlin !... je viens de vous le dire..,

— Vous m'avez dit qu'ils étaient rentrés au moment où vous alliez partir... et à présent vous me racontez qu'ils vous ont rasé pendant trois heures...

— C'est-à-dire que... je vais vous expliquer...

— Ne m'expliquez donc rien !... mais convenez que, au moins

autant que les femmes, les hommes disent ce qu'ils veulent bien dire... sans s'inquiéter autrement de la vérité.,.

Elle écouta un pas qui résonnait dans le vestibule et dit, ravie de voir paraître la bonne figure malicieuse et gaie de son petit cousin :

— Tenez, le voilà, Jean !...

Il demanda, jouant l'angoisse :

— Je suis en retard ?...

— Oui... dit M. de Claret, d'un quart d'heure... mais, si tu n'étais pas en retard, tu ne serais plus toi !... As-tu fait tes visites ?

— Oui...

— Toutes ?...

— Toutes... sauf Mme de Granpré...

— Je te conduirai demain à Saint-Cernin, si ça te va ?...

— J' te crois, que ça me va !... tu as donc changé d'idée ?...

— Oui... je... j'ai vu aujourd'hui les Gozlin... et Mme de Réole... je leur ai parlé de toi... et je. .

Voyant que sa femme le regardait, goguenarde, il conclut avec embarras :

— Enfin... c'est convenu pour demain...

— Je te remercie... tu es bien gentil !...

Et, s'adressant à Simone :

— Dis donc ?... j'ai un mot de maman... Elle t'embrasse bien fort... et elle me demande comment je trouve Versailles... je viens de lui répondre que c'est navrant !... ah ! Seigneur !...

M. de Claret dit en riant :

— Et tu n'as pas encore vu Adèle !... Mais Versailles, sans Adèle, c'est presque guilleret !... du reste, si tu ne l'as pas encore vue... tu la verras prochainement ..

— Comment ça ?...

— J'ai rencontré tout à l'heure Quercy qui sortait de chez elle, et qui m'a dit qu'elle allait donner un dîner où tu seras invité... Quercy est même convaincu que c'est pour toi qu'elle le donne, son dîner !... pour te voir plus tôt... Elle n'y tient plus !...

— Ah !... fit Jean, qui ne broncha pas, tandis qu'en lui-même il pensait :

— Elle me l'avait bien dit, que je la reverrais plus tôt que je ne voudrais !...

Pendant toute la soirée, M. de Claret fut très aimable pour sa femme, et elle s'aperçut qu'il la regardait beaucoup.

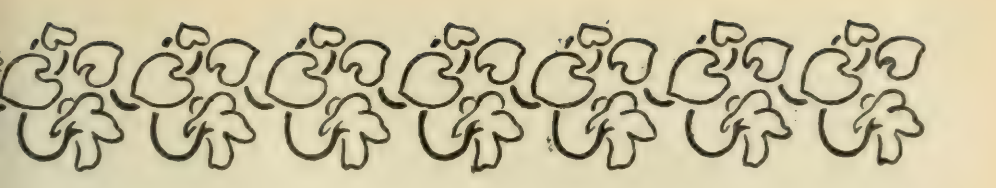
Plusieurs fois déjà, elle avait remarqué qu'après une journée passée à Saint-Cernin, il était avec elle plus empressé et plus tendre, et cette remarque l'irritait infiniment.

Ce soir-là, lorsque Jean fut parti, Simone vit que son mari, au lieu d'aller se coucher comme toujours vers dix heures, semblait vouloir lui tenir compagnie. Alors, se souvenant de la veille, saisie d'une méfiance, écœurée, elle se plaignit d'un très grand mal de tête, rentra chez elle, et, au nez de M. de Claret désappointé, poussa bruyamment le verrou.

GYP.

(A suivre.)





LE MAITRE DE L'HEURE[1]

(Suite)

XXIX

EN ÉTAT DE SIÈGE

Les premières heures que le capitaine La Vendôme passa dans ferme Mazurier, après la victoire de sa petite troupe, lui fu-nt si cruelles, que le seul respect du devoir militaire l'empêcha se jeter aux trousses des fuyards pour mourir, le sabre à la ain dans un beau carnage. Sur le vif de sa déception, il ne outait point que Corona ne fût perdue pour lui. L'ingénieur azire affirmait très haut qu'elle avait dû être immolée dans ielque fête sanglante. Le Patriote Fabulé, revenu de ses songes arabophilie, ne parlait de la jeune fille qu'avec des hochements tête qui faisaient battre les ailes sinistres de son grand cha-au. L'opinion générale était que le maire pouvait prendre le uil.

Les Mazurier luttaient seuls contre ces certitudes avec une illance qui emplissait La Vendôme de respect, et, à la longue i rendait de l'espoir. Il n'eût pas cru possible que la mère de orona continuât, jour et nuit, de panser des blessures, ni que le aire prît tant d'intérêt à la défense de Fontaine-Froide, si la nsée de retrouver leur unique enfant ne les avait soutenus, l'un l'autre, parmi tant de souffrances morales.

Une terrifiante nouvelle précéda de quelques jours l'investisse-

1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin et 10 et 25 juillet 1897.

ment complet. Le bruit de la mort de Noura s'était répandu dans toute la région. On savait qu'une jeune femme, enlevée dans une ferme de l'Oued-Sébaou, avait été jugée par le djemâa d'Aguemoun, puis mise à mort dans le cimetière. Selon les uns c'était la femme ou la fille d'un Français, selon d'autres une indigène que son ancien mari avait reprise après avoir brûlé la maison du séducteur.

Cette version désignait le Tueur-de-Panthères Goupil. Comme le malheureux colon était toujours entre la vie et la mort, et que que l'on ne pouvait songer à l'interroger sans cruauté, La Vendôme fit comparaître le khramès fidèle qui avait rapporté son maître sur un chariot. C'était un ancien Marocain d'une naïveté qui touchait à la sottise complète. Il ressortit pourtant de ses ânonnements que la femme de Goupil avait été enlevée par un parti de Beni-Flicks, puis emmenée à Aguemoun, et cette déclaration, confirmée par d'autres témoignages, rendit un peu de calme aux amis de Corona.

Un autre motif d'espérer était cette recherche entreprise, sous le costume indigène, par Campasolo, le curé et le docteur Marc Henri. Mais le capitaine eût trouvé plus de réconfort dans cette initiative si le médecin n'eût pas fait partie de l'expédition. Dans le coup d'œil autrefois échangé sur le marché du Fondouk avec ce jeune homme inconnu, il avait flairé un rival. La Vendôme ne pardonnait pas à Marc Henri la fortune qu'il avait de se dévouer uniquement au salut de la jeune fille.

— S'il la délivre, pensait-il, elle ne pourra pas lui refuser sa main ; ainsi de toute manière, elle glisse de mes bras !

La nécessité de fortifier Fontaine-Froide en vue du prochain blocus fut, malgré tout, un soulagement à ses tristes pensées. Un long entretien que La Vendôme avait eu avec le maire, le soir même de son opportune apparition sur les pentes de Bou-Hini, liait le salut de Corona à la défense de ces murailles. Quand Mazurier arrivait à dominer ses appréhensions paternelles pour juger la situation avec sa seule expérience, il se refusait à croire que sa fille eût été mise à mort par les rebelles. Le système des otages qui permet à des gens compromis de négocier leur soumission dans des conditions avantageuses a toujours été en honneur chez les musulmans.

— Les gens d'Aguemoun, disait Mazurier, ont été effrayés de l'audace des Beni-Flicks. Ils savent que, dans la montagne et dans



Sans se lever, Belkassem considéra longuement le prisonnier. (Page 294.)

la forêt, les tribus esquivent le châtiment, mais eux, gens de village, sont prisonniers de leurs murs. L'insurrection matée, ils payent pour tous les autres. Dans cette pensée ils ont voulu se créer des titres à notre reconnaissance. Ils viendront nous expliquer un jour qu'ils ont enlevé Corona pour la protéger contre les entreprises des Beni-Idjeur.

Et le maire affectait de rire. Cet optimisme s'appuyait toutefois sur le triomphe final et rapide des Français, non seulement sur le littoral, mais dans le bassin de l'Oued-Sébaou. La défense de ce petit point fortifié, qui momentanément coupait la route de Bougie à Fort-National, donnait à penser aux rebelles. Après les folies des premiers massacres, cette résistance allait inspirer à ceux qui n'étaient point définitivement compromis des hésitations salutaires.

— Tant que le drapeau français flottera sur Fontaine-Froide, conclut le maire, la vie de Corona ne sera pas en péril.

Dans cette certitude, La Vendôme s'était occupé avec plus de joie d'organiser la résistance. Comme on ne pouvait songer à déplacer les meules de fourrage qui s'élevaient tout autour de la ferme, et pour éviter, d'autre part, la confusion que les chevaux auraient causée dans l'enceinte des murs, le capitaine décida d'installer son goum de spahis dans les remises de vins qui s'élevaient à cent mètres des portes, sur le flanc de la colline. Ayant passé en revue les forces dont il disposait pour les travaux et la défense, il constata qu'il avait sous la main cinquante-cinq hommes valides : vingt-deux colons, vingt mobiles, quatre artilleurs et neuf condamnés militaires. Les munitions et les approvisionnements ne manquaient point. La Vendôme espérait que dans ces conditions la ferme, transformée en blokhaus, pourrait résister des semaines à tous les assauts.

La construction de Fontaine-Froide se prêtait à cette mise en défense. Il suffisait de relever, à l'intérieur, le sol des hangars-étables pour permettre aux mobiles de passer leurs canons de fusil par les meurtrières qui avaient été pratiquées tout autour des murailles dans un but d'aération. Des futailles remplies de sable et à demi enterrées servirent à barricader l'entrée charretière et la porte du corps de logis qui ouvrait au nord sur le jardin de palmiers. C'était le point faible de la fortification. Le capitaine fit aveugler le grillage des fenêtres avec du fumier et des couffins remplis de terre. Mais comme, de ce côté-là, il était

dominé par le coteau et les vignes, il résolut d'édifier, au centre même de la ferme, une sorte de terrasse en terre au sommet de laquelle il voulait installer ses deux pièces de montagne de façon à canonner les assiégeants par-dessus les toits.

Il fallait que ces travaux fussent exécutés sans retard, car, après la première surprise de panique, La Vendôme s'attendait à un retour offensif des Aït-Fraoucens et des Beni-Flicks. Une sonnerie de clairon réunit au milieu de la cour tous les habitants de la ferme, soldats et réfugiés. En quelques paroles brèves le capitaine expliqua son plan de défense et il assigna à chacun sa tâche. Il confiait aux mobiles la garde des portes et des murailles, aux colons et aux condamnés militaires les travaux de terrassement.

— Si chacun de nous fait son devoir, dit-il, l'insurrection n'ira pas plus loin.

Un murmure de mécontentement l'obligea de tourner la tête. A sa droite, dans le groupe des colons, un petit homme louche, coiffé d'un casque de liège, discutait d'une façon passionnée. Et les gens le poussaient :

— Eh bien, avance, Bazire, dis ton idée.

Le colon-ingénieur, se sentant soutenu, sortit du rang. Il tenait son calepin sous son bras.

— Monsieur, dit-il au capitaine, avec une pointe d'ironie, j'ai une observation à faire... une observation technique sur votre construction de batterie... Chacun son métier, n'est-ce pas? Vous êtes officier... vous ne vous connaissez guère en architecture... Si au lieu de perdre notre temps à édifier ce monument, nous modifions les constructions existantes... par exemple dans ce modèle...

Il avait ouvert son calepin. Il proposait un plan.

La surprise avait tout d'abord rendu La Vendôme muet. Il considéra son interlocuteur de la tête aux pieds et, le jugeant ridicule, estima qu'il fallait réserver sa colère pour une autre occasion.

— Vous, ordonna-t-il, prenez une pioche et la tête de file. Nous allons juger tout à l'heure de votre expérience. En attendant, la façon piteuse dont vous avez défendu votre distillerie m'édifie sur vos capacités stratégiques. Rompez!

Quelques ricanements avertirent l'ingénieur Bazire que la foule inconstante lui retirait sa faveur. Il remit nerveusement

son calepin dans sa poche, haussa les épaules pour sauver sa dignité et tourna les talons sans insister davantage. Mais la haine pétillait derrière son pince-nez, jaillissait par tous les pores de sa personne bilieuse.

Sans plus s'inquiéter de sa résistance, La Vendôme sortit de la ferme en compagnie de Mazurier. Il voulait présider à l'aménagement des caves, transformées en écuries, et renouveler ses promesses de bonne paye aux cavaliers du goum. Quelques eucalyptus, abattus en travers de la route, mirent les spahis à l'abri d'une surprise du côté des plants d'orangers. Un roulement de patrouilles fut établi pour veiller constamment sur la conduite d'eau qui alimentait la ferme.

... Ayant passé la journée dans ces occupations, le capitaine et le maire entrèrent dans l'enceinte des murailles assez tard dans la soirée. Dès la porte charretière, ils comprirent que Fontaine-Froide était en révolution.

Sur le tas de terre que les pelles des colons avaient à peine commencé d'élever, les condamnés militaires étaient couchés, fumant leurs pipes. Les mobiles avaient quitté les embrasures; les femmes et les enfants s'étaient répandus hors de l'ambulance et du hangar où on les avait consignés. Au-dessus de la salle à manger du maire, une large bande de calicot arborait cette enseigne tracée en lettres de goudron :

BUREAUX DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

— Encore un coup de Fabulé ! s'écria Mazurier en s'ouvrant un passage à travers la cohue.

Un colon qui montait la garde au bas de la terrasse fit mine de croiser la baïonnette, mais le géant lui arracha son fusil des mains et le jeta dans la cour.

La salle à manger du maire était transformée en corps de garde. Le patriote Fabulé y pérorait, à califourchon sur une chaise, déjà en imagination à la tête de cette milice dont il rêvait d'être élu capitaine. Confident de ces espoirs, le feutre de quarante-huit s'était creusé par le milieu, à la tyrolienne, relevé des bords, flanqué d'une plume de coq qui, à cette minute, lui donnait l'aspect imprévu d'une coiffure de franc-tireur. Les nombreuses absinthes que le Patriote avait bues lui fournirent l'audace nécessaire pour recevoir Mazurier sur un hérissement de sourcils.

— Que signifient, s'écria-t-il, ces tentatives de désordre ? Les citoyens réunis dans cette enceinte se sont librement donné, par voie d'élection, un gouvernement civil de leur choix. Ils ont remis leurs droits aux mains d'un duumvirat qu'ils chargent de les défendre contre les empiètements du pouvoir militaire. Nous sommes ici par la volonté du suffrage libre, nous n'en sortirons pas sous la menace d'un sabre...

Il n'en dit pas plus long. Mazurier, furieux de voir sa maison envahie, l'avait pris au collet. D'un revers de main il avait saisi le feutre historique et, par la fenêtre, il l'avait jeté dans la cour ; déjà il soulevait de terre le Patriote abasourdi, et, d'un violent coup de pied dans les basques de la redingote, il s'apprêtait à envoyer le duumvir rejoindre son chapeau, quand l'entrée du capitaine et de quelques mobiles l'arrêta au milieu de l'exécution.

— Enlevez ces deux rebelles ! ordonna La Vendôme.

Sans résistance des électeurs, on traîna dans la cour Fabulé, la barbe éparse, et l'ingénieur Bazire, que le Patriote avait voulu associer aux gloires du duumvirat. En un instant, l'un et l'autre furent étroitement ligottés.

Debout, au milieu de la cour, le capitaine prononça d'une voix forte :

— J'ai ici la responsabilité de toutes vos vies et du drapeau. Je l'assume. J'exige de chacun de vous l'obéissance passive. Ces deux hommes vont être transportés hors de l'enceinte et placés sous la garde des spahis. A la première tentative de désordre, je déclare l'état de siège et je les fusille.

L'énergie du capitaine lui rallia les esprits. Les soldats étaient heureux d'obéir à un chef qui affirmait son autorité ; les colons, dont Bazire avait excité la rancune, prenaient déjà peur en voyant les fantaisies que les déclamations du Patriote avaient provoquées dans le clan des condamnés militaires. Ils laissèrent tomber les paroles du capitaine dans le silence.

Ce n'était point l'affaire du patriote Fabulé, à qui cette fin de son duumvirat était particulièrement douloureuse. Au moment où les mobiles l'enlevaient de terre, il se souvint de son ancien camarade du premier gouvernement provisoire, le cordonnier Ducroc, que les Aït-Fraouçens avaient tué d'un coup de baïonnette, sur le seuil de la Maison Forestière. N'osant lancer un appel à la Révolution, le Patriote rassembla toutes ses forces et cria :

— Vive Ducroc !

La provocation resta sans écho. Mais du seuil de l'ambulance, où les femmes s'étaient groupées, un sanglot s'éleva, monta, emplit le silence.

C'était la plainte de la veuve du cordonnier, sauvée malgré elle du massacre, et qui ne voulait pas être consolée.

XXX

LA DÉFECTION DU GOUM

Dans l'exécution de ses vengeances, Belkassem n'oubliait pas les assiégés de Fontaine-Froide. Au sortir de cette entrevue où le Bachagha l'avait traité avec tant d'ironie et de hauteur, il avait envoyé aux tribus de Sébaou son fidèle Rekkab, pour qu'il calmât la frayeur des insurgés et les assurât que le capitaine La Vendôme ne recevrait aucun secours de Bougie.

« Les Aït-Menguellat et Si-Mohammed-ou-Mahfoud, disaient les lettres de Belkassem, entourent Fort-National d'un cercle de feu. Les survivants du Ravin-Rouge ne peuvent compter que sur le diable. Tenez-vous seulement hors de la portée de leurs fusils. Au bout de leur poudre vous les prendrez sans noircir vos mains, comme des hyènes au gîte. »

Connaissant, d'autre part, le caractère des Kabiles et le penchant que ces gens positifs ont à sortir d'un çof où ils ne trouvent point de profit, le neveu de Cheikh-el-Haddad avait chargé le Rekkab de brevets de caïds, déjà revêtus de son propre cachet et de sa signature. Les destinataires, encore inconnus, étaient qualifiés par avance de « piliers de la foi, commandeurs des combattants de Dieu ».

Le résultat de cette manœuvre fut que, huit jours après l'arrivée du Rekkab dans le bassin de Sébaou, les assiégés de Fontaine-Froide virent toutes les crêtes qui cernaient le Ravin-Rouge se couronner de fusils.

La mise en défense de la ferme n'avait pas été facile. La Vendôme avait dû abandonner les bâtiments les plus éloignés du Bordj qui se trouvaient hors de la zone efficace de son tir d'artillerie. Le mur d'enceinte avait, dans son ensemble, un développe-

ment de sept cents mètres. Pour le garder, le capitaine ne disposait que de cinquante-six hommes valides. Seuls dans ce nombre, les mobiles étaient armés de chassepots. Les condamnés militaires avaient été armés avec des carabines de tous les modèles ; les colons miliciens ne possédaient guère que des fusils de chasse.

Du côté de Djedjiga où Campasolo avait autrefois installé son gourbi, la colline dominait le blockhaus d'une trentaine de mètres. Pour se défendre sur cette face, l'officier mettait tout son espoir dans les deux canons de montagne, rayés de quatre, qui pouvaient empêcher les agresseurs d'approcher jusqu'à portée de leurs fusils.

Un autre sujet de grave inquiétude était la conduite d'eau dont les spahis, en dehors de l'enceinte, avaient la garde. La source à laquelle la ferme de Fontaine-Froide devait son nom était depuis longtemps tarie. Le maire était allé chercher l'eau à six cents mètres de son Bordj, au cœur des vignes. Son intention était de l'amener au centre de la ferme, mais l'insurrection l'avait surpris au milieu de ses travaux et la conduite n'aboutissait encore qu'à la remise de vins, momentanément occupée par le goum.

Dès la première heure de l'investissement, La Vendôme avait fait remplir la citerne intérieure du Bordj et une vingtaine de ces énormes jarres où les Kabyles enferment pour l'hiver leurs provisions d'huile et de vin. Ordre était donné de ne point toucher à ces réserves. Les assiégés vivaient de l'eau de la conduite que les spahis du goum apportaient tous les jours en corvée.

Persuadé que ces cavaliers entretenaient, malgré la surveillance, quelques relations nocturnes avec les gens de tribu, La Vendôme avait vingt fois interrogé le brigadier indigène sur le sort de cette jeune fille que la djemâa d'Aguemoun avait condamnée au couteau. Après de longues réticences, l'homme avait fini par dire que la victime de l'exécution n'était pas une Européenne mais la fille du Marabout Ben-Arbi. Il savait encore que M[lle] Mazurier avait quitté Aguemoun le soir même du meurtre, avec une escorte de Khouans. Qui l'avait réclamée? Où l'avait-on conduite? Le brigadier l'ignorait, ou bien il refusait de répondre. Et malgré l'impatience où La Vendôme vivait de connaître le destin de la jeune fille, il n'osait presser le spahi de questions. L'entente du goum avec les rebelles était un péril de toutes les

heures, suspendu sur les assiégés. Le commandant supérieur de Fontaine-Froide ne pouvait l'encourager par des interrogations ni même soupçonner ouvertement qu'elle existât.

Dans l'irritation que lui causait cette incertitude, le capitaine conçut un projet téméraire. Vingt fois il avait entendu conter par les colons l'histoire de cet Amin des Aït-Faoucen qui avait donné à M[me] Pierantoni l'avertissement du massacre, puis sauvé sur sa selle l'enfant du malheureux forestier. Cet homme devait savoir par qui la fille du maire avait été reprise à ses geôliers d'Aguemoun. Il n'était pas impossible d'envoyer jusqu'à lui, sous un burnous, quelque messager qui remettrait une lettre et rapporterait une réponse.

La Vendôme se garda bien de communiquer ce projet à Mazurier de peur que le père de Corona ne prétendît se charger de cette ambassade. L'officier estimait que le maire du Ravin-Rouge était trop connu des indigènes pour se cacher sous un déguisement; puis la présence de Mazurier était indispensable à Fontaine-Froide. Depuis que l'ingénieur Bazire et le patriote Fabulé avaient été jetés hors de l'enceinte, la concorde régnait entre les assiégés. Mais le capitaine évitait de commander directement aux colons-miliciens les travaux qui ne touchaient point au service des armes. Il se reposait entièrement sur Mazurier du souci de surveiller les corvées.

Le choix de La Vendôme se reporta sur le Tueur-de-Panthères qui achevait sa convalescence. Souvent l'officier avait entendu le blessé témoigner sa reconnaissance à la mère de Corona par des paroles qui étaient touchantes dans la bouche d'un homme de cette trempe. Un coup de sabre que Goupil avait reçu en travers du visage avait obligé les ambulancières à raser ses moustaches et son impériale. Cela changeait suffisamment le visage du colon pour qu'il pût espérer se glisser incognito à travers les rangs de ses ennemis. Au premier mot que le capitaine prononça, l'homme s'offrit pour porter le message :

— Je n'ai plus rien à moi, dit-il. Ils ont égorgé mon enfant, massacré ma femme, brûlé ma ferme. Je ne tiens plus à rien. Je serai content si, avant de mourir, je puis faire quelque chose pour M[me] Mazurier... et me venger !

Il s'enveloppa dans les haillons d'un indigène tué la veille sous les murs de Fontaine-Froide, jeta sur son épaule sa redoutable

arabine et sortit du Bordj la nuit même. La Vendôme l'avait ccompagné jusqu'à la conduite d'eau.

— Si Dieu le veut! dit le Tueur-de-Panthères comme les homnes se séparaient.



Un vieillard monté sur une mule, précédé d'une bannière verte.....

Et il leva le bras ironiquement pour saluer à la mode des indièнes.

Il ne devait pas arriver au but de son voyage. Des Beni-Flicks ui l'avaient vu sortir du Bordj rampèrent sur ses talons dans la rousse. Ils le saisirent vivant, le couchèrent sur le sol, lui fixènt les quatres membres avec des piquets, puis l'ayant ouvert

au couteau, ils emplirent son ventre de pierres, recousirent la blessure et le laissèrent agoniser, la face au soleil.

Ce même jour, un coup de canon tiré des hauteurs de Bou-Hini donna aux assiégés une joie vaine. Au bruit de cette détonation formidable ils pensèrent qu'un secours inattendu leur arrivait de Bougie. Ce signal était une seconde fois l'annonce de leur délivrance. Le boulet, après avoir passé par-dessus la ferme, alla tomber dans le Sébaou. D'autres suivirent, aussi mal pointés, mais qui visiblement prenaient Fontaine-Froide pour cible. C'était une vieille pièce de canon que le Rekkab de Belkassem avait empruntée aux assiégeants de Fort-National. A grands renforts de mulets, il l'avait hissée jusqu'au nid d'aigle de Bou-Hini; il avait réussi à la mettre en batterie à la place même où La Vendôme, quelques semaines auparavant, avait installé ses pièces de montagne. Deux jours de suite, d'heure en heure, elle lança des boulets de fer forgé qui n'atteignirent ni le Bordj, ni la remise du goum.

Mais le bruit de cette grosse voix souffla au cœur des assiégeants une audace nouvelle. A la tombée de la nuit, au moment où un clairon sonnait le couvre-feu dans le Bordj, des cris et des coups de fusil retentirent de tous les côtés à la fois. En même temps, un jet de clarté annonçait que les remises abandonnées venaient d'être livrées aux flammes. Cet incendie maladroit ne servit qu'à éclairer le tir du bastion. Les canons bien pointés firent grand mal aux Khouans. Ils n'empêchèrent pourtant point qu'une colonne se ruât sur l'entrée charretière. Les portes furent criblées de projectiles, comme si on avait espéré les faire tomber sous le plomb des balles. Cette issue, par bonheur, était solidement barricadée. Les murailles s'éclairaient avec des pots à feu, des torches d'étoupe, imbibées de pétrole. Les assiégeants, qui essayaient d'apposer des échelles, avançaient dans la clarté. Ils furent tués par les mobiles à travers les meurtrières.

C'était l'échec de la surprise. D'ailleurs, la colonne avait épuisé ses cartouches; elle disparut dans la nuit, en laissant plus de soixante cadavres entassés devant la porte, au pied des murailles.

Le capitaine La Vendôme estimait que les assaillants voudraient profiter de la fatigue imposée aux défenseurs du Bordj par cette nuit d'assaut pour recommencer l'attaque à l'aurore avec des troupes fraîches. Il ne se trompait pas. Au lever du soleil, u

t que tous les contingents qui depuis plusieurs jours couron-aient les crêtes environnantes commençaient de descendre en aine. Autour des ruines du Ravin-Rouge, une sorte de proces-on dont la suite grossissait à chaque pas tournait avec des ants religieux. Un vieillard, monté sur une mule noire, précédé une bannière verte, suivi d'un homme qui élevait une pique, archait devant cette troupe.

La Vendôme avait mis l'œil à une lunette pour observer ses ouvements ; mais soudain il pâlit et abaissa l'instrument. Sur le r de la lance, il venait de reconnaître la tête de Goupil, le ueur-de-Panthères. Ben-Arbi, le marabout aveugle, la faisait omener par un de ses fils, tandis que lui-même, à pleine voix, lébrait les louanges du Dieu Vengeur.

C'était là un spectacle que le capitaine voulait épargner aux lons assiégés. Comme la procession se disposait à escalader la lline avec l'intention de venir exhiber en vue du Bordj son mentable trophée, La Vendôme résolut de la faire disperser r une charge de spahis. La nuit précédente, il n'avait pas osé servir du goum pour débloquer la porte. La défection était op aisée dans les ténèbres ; mais en plein jour, sous le canon de ontaine-Froide, la fidélité des cavaliers était certaine. La Ven-me fit donc donner l'éveil au brigadier par une sonnerie de airon, tandis qu'au-dessus de la porte charretière on hissait un apeau vert et blanc.

C'était le signal.

Quelques minutes plus tard un clairon répondait dans la remise vins ; même on entendit la voix traînante du brigadier qui iait à ses hommes :

— Dieu est le plus grand !...

Déjà les manteaux rouges et les petits chevaux blancs glissaient tre les eucalyptus, descendaient la côte dans un tourbillon. Ils rurent en plaine, au galop, sur trois rangs, entraînés par le igadier. Mais, au lieu de lâcher leurs fusils tous à la fois, mme ils en avaient reçu l'ordre, et de pousser la charge jusque us les murs du Fondouk, sur un commandement de sabre ils rêtèrent court, comme dans une fantasia. En même temps le gadier sautait à terre et, s'avançant avec des gestes de respect rs le vieux Ben-Arbi, immobile entre sa bannière et la pique nglante, il baisa près du genou la cuisse du Marabout.

Le goum entier passait à l'ennemi.

A la vue de cette félonie, un hurlement de colère jaillit de poitrines des colons qui couronnaient les créneaux de Fontaine-Froide :

— Les spahis trahissent !

En une seconde la nouvelle emplit le Bordj, terrorisant le enfants et les femmes, agitant les blessés sur leurs lits. Et l voix du canon qui ébranlait les murailles, tonnant, sans discontinuer, sur l'éparpillement du goum, parut aux assiégés quelqu cloche formidable qui sonnait leur glas.

... Quand les âmes d'une foule sont arrivées à cet excès d'angoisse, le moindre événement les retourne, les domine, acte d'héroïsme, férocité inouïe, éclat de gaieté nerveuse. Ce fut le cas de assiégés de Fontaine-Froide que des contorsions de rire secouèrent comme des déments, une minute après qu'ils venaient d voir la trahison leur enlever la meilleure moitié de leurs espérances.

De la remise abandonnée par les spahis on avait aperçu deu hommes qui s'enfuyaient. Personne ne les avait reconnus tou d'abord, tant l'épouvante leur inspirait une pantomime comique. C'étaient les prisonniers du goum, les duumvirs expulsés d Bordj, un Fabulé sans chapeau, un Bazire sans calepin. Ils gesticulaient au pied de la muraille, incapables de se faire entendr Enfin le fausset du Patriote domina les rires :

— Ils ont coupé la conduite d'eau...

— Tu dis ?...

— ... La conduite d'eau... les spahis... avant de monter cheval... et vous allez périr... tous périr... par la soif!

XXXI

HEURES D'ATTENTE.

Tandis que les Kabyles du Sébaou assiégeaient Fort-Nation et Fontaine-Froide, toutes les tribus qui peuplent les contrefor méridionaux du Djurdjura, les gens de Dra-el-Mizan, Be Haroun, Aïn-Bessem, Beni-Mansour, étaient venus gross l'armée de Mokrani. Plus de huit mille soldats se pressaient pied de la terrasse rocheuse où était installé le douar Bachagha.

Au sortir de la tente des femmes, le Maître de l'Heure s'arr

ı instant à regarder cette foule, endormie dans la lumière du atin.

C'était la minute du « fedjer, la belle heure d'Afrique. Dans la ›uceur de l'aurore, le petit mur de pierres sèches où s'appuyait okrani, les lignes arides du paysage, la montagne nue, les ves desséchées de l'Oued Soufflat se fleurissaient de rose et de as. Des ruisseaux d'ors liquides coulaient dans l'Oued entre les erres saumonées. Des aigrettes mauves irisaient les saillies de cher. Une teinte uniforme et plate colorait le camp assoupi, lhouettes indécises de tentes, sommeils de guerriers, accroupisment de dromadaires, toutes les formes, tous les mouvements onfondus, profilés en bandes violettes sur des fonds de nacre et oranger. Le Maître de l'Heure contemplait en rêvant ce réveil › la terre. Peut-être il songea aux printemps anciens, aux jours afuis, où, à côté du Khalifat, son père, il galopait dans la plaine › la Medjana, sous les premiers feux du soleil. Une seconde il it la main sur ses sourcils pour regarder vers ce point de la ıllée encore plongé dans l'ombre par où le destin devait venir, ıis un soupir souleva sa poitrine et il rentra dans son pavillon.

Quelques instants plus tard, le messager du capitaine La endôme était introduit dans la tente.

— J'ai donné ma parole à la fiancée de ton maître, dit le achagha à Campasolo, que je la ferais arriver saine et sauve à ›ntaine-Froide. Tu reviendras aux ordres après le repos de éguil (1). A la porte du douar, tu trouveras une jument sellée des cavaliers pour l'escorte. A toi-même je te ferai remettre ıe lettre à sept cachets. Elle t'ouvrira passage. Je réponds de ut, excepté des événements de Dieu.

Comme le messager s'avançait pour baiser la main du Djouad, okrani demanda :

— Toi et tes compagnons, mes chaouchs vous ont-ils bien aités ?

Campasolo répondit par la politesse proverbiale :

— La barbe des hôtes était dans la main du maître de la tente.

— Eh bien, conclut le Bachagha, dis-le au capitaine et que ieu le bénisse autant que les sables sont étendus.

Après le départ du Maître, Méryem s'était jetée au cou de sa ›uvelle amie.

(1) La méridienne.

— Tu pars, lui dit-elle, et je le souhaite, puisque tu le veux. Souviens-toi de moi dans ton bonheur. Des jours meilleurs viendront pour ton peuple et pour le mien. Quand la poudre a cessé de parler, les ramiers se posent.

Elle-même, la mère du Bachagha adressa la parole à la jeune fille avec une bienveillance grave :

— Tu vas, dit-elle, rejoindre un homme qui sera ton maître. Je te conseille d'être pour lui une esclave si tu veux qu'il soit pour toi un serviteur. Veille constamment sur ce que ses yeux pourraient voir, et que ses yeux ne voient jamais d'actions mauvaises. Sois belle pour lui seule. Quand nos femmes ont orné leurs yeux avec le kohl, paré leurs doigts de henné, quand elles ont mâché la branche du souak qui parfume l'haleine, qui fait les dents blanches et les lèvres pourpres, elles sont plus agréables aux yeux de Dieu, car elles sont plus aimées de leurs maris. Veille à la nourriture de ton maître : la faim cause l'emportement. Monte la garde autour de son repos : l'insomnie apporte la mauvaise humeur. Traite avec bonté ses parents et les serviteurs qui étaient dans sa maison avant toi. Sois muette pour ses secrets. Lorsqu'il sera joyeux, ne te montre pas chagrine, lorsqu'il sera chagrin ne te montre pas joyeuse ; alors Dieu te bénira.

— Par votre tête chérie, répondit Corona, je n'oublierai point ces sages paroles. Je suis venue dans votre tente avec l'affliction et vous m'avez consolée. Que l'espérance de vous revoir un jour allège pour moi la tristesse des adieux !

Ni Corona ni le messager du capitaine ne doutaient que le Bachagha eût la ferme intention de tenir la promesse où il s'était deux fois engagé. Aussi, après la sieste de méguil et la prière de midi, le désappointement de Campasolo fut vif quand, devant le douar, il ne trouva pas l'escorte et la jument annoncées. Instruit qu'il était des lenteurs orientales, de ces atermoiements infinis qui séparent toute promesse de son exécution, il se demandait si l'ordre n'avait pas franchi la porte de la tente ou si les chaouchs du Bachagha l'avaient escamoté, selon les habitudes de négligence qui sont de tradition dans cette caste.

Il s'adressa vainement aux sentinelles qui gardaient l'entrée du douar. Personne n'avait entendu dire qu'un goum dût monter à cheval pour accompagner la jeune fille qui était entrée dans la tente des femmes.

Campasolo jugea qu'il était imprudent d'insister. Il se pouvait

ue le Bachagha eût décidé d'attendre l'heure du « moghreb » our mettre l'escorte en route et que, par prudence, il eût réservé u dernier moment la transmission de ses ordres.

Le curé, à qui Campasolo proposa cette explication de sa éconvenue, se montra moins optimiste :

— Avez-vous remarqué, dit-il, les airs que Belkassem s'est onnés ce matin, quand on a fait la prière du « dohor » ? Il s'est dressé aux Khouans comme si les Djaouds n'étaient pas venus à e rendez-vous au même titre que ses affiliés, afin de soutenir effort pour la foi. Il a tiré de sa djébira une mauvaise feuille de apier. Il leur a affirmé que des messagers lui avaient apporté ette lettre de Seddouk, qu'elle était signée de son cousin Aziz, ami de la religion, le Cheikh, le Sid, le Commandeur des Croyants. Vous savez l'effet mirifique que produit une « carta » (1), ur tous ces illettrés. Ils ont uni dans leurs vivats les noms de Cheikh-el-Haddad, d'Aziz et de Belkassem. Le Maître de l'Heure tait bien oublié. Il a dû entendre ces clameurs de son douar. Elles l'ont fait refléchir sur l'accueil que sa lettre à sept cachets ourrait bien trouver en pays de Khouannerie. Or, il estime que on honneur est lié au respect de l'anaïa, et il regrette d'avoir ngagé sa parole.

Le curé disait vrai.

L'insolente conduite de ce neveu du forgeron avait accru les méfiances du Bachagha. Il craignait que Belkassem ne fît enlever une seconde fois la fiancée du capitaine La Vendôme, pendant e long voyage qu'il lui faudrait accomplir à travers des tribus resque toutes inféodées à la zaouïa de Seddouk. Dans cette nquiétude, il différait le départ de Corona. Il ne pouvait se gurer que le général Cérez l'attaquât le lendemain, avant de lui voir envoyé des parlementaires. Il aurait pu, dans tous les cas, emettre la jeune fille entre leurs mains et se décharger d'une esponsabilité qui le préoccupait, même à la veille d'une action.

Mais ces desseins, que l'expérience du curé devinait sur des ndices, ne pouvait apparaître aussi rassurants à la pétulance du octeur Marc Henri.

— Voulez-vous, dit-il, mon avis sur votre Maître de l'Heure ? l est de la même pâte que le Belkassem. Un peu plus de manières et d'hypocrisie ; dans le fond, un menteur et un traître.

(1) Papier écrit.

D'ailleurs, qu'ils sortent d'une grande tente ou d'un atelier de forgeron, tous ces bicots se valent. Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas écouté quand je vous proposais de nous glisser, de nuit, dans les jardins d'Aguemoun et d'enlever Mlle Mazurier par surprise? Nous l'aurions cachée en forêt dans la charbonnière où l'on m'a fait enterrer ma carabine, et nous n'en serions pas au même point que le premier jour, après tant de dangers bravés, tant de chemin parcouru, c'est-à-dire à la merci de Belkassem et aux mensonges des palabres!

— Il sera toujours temps de risquer cette folie, dit le curé.

Et il regardait Campasolo.

Le guide avait détourné les yeux pour ne point laisser surprendre ses pensées. Il s'obstinait à espérer que Mokrani tiendrait sa parole. Il retourna au douar à l'heure de l' « eucha », quand le soleil était depuis longtemps couché.

Comme si l'attaque devait avoir lieu la nuit même, les Djouads avaient ressellé leurs chevaux. Ordre avait été donné aux moudjahédines de ne pas sortir du camp. Et les sentinelles qui veillaient pour surprendre les chouafs des Français, dissimulés dans la brousse et dans les ténèbres, criaient plusieurs fois par heure :

— O esclaves de Dieu, vous entendez! Celui qui tourne autour de nous, tourne autour de sa mort!

Espérant que le Bachagha ou son frère Boumezrag viendraient peut-être respirer la fraîcheur au bord de la terrasse, Campasolo demeura longtemps caché dans l'ombre. Au moment où la lune commençait de monter dans le ciel, il vit que des négresses soulevaient le félidj de la tente des femmes pour faire passage à une apparition enveloppée de voiles, qui, discrètement, se glissa jusqu'au pavillon du Maître ; puis la dernière lumière qui brillait dans le douar s'éteignit, et le guide, le cœur serré, revint vers ses compagnons.

— Le Bachagha, dit-il, s'attend à être attaqué demain par la colonne Cérez. Il est bien probable qu'il sera battu, et Dieu sait ce qui se passera dans la confusion de la déroute. Je suis donc d'avis que nous comptions seulement sur nous-mêmes.

— Enfin! soupira le docteur.

— Entendons-nous, reprit Campasolo, il ne s'agit pas de conduire Mlle Mazurier à Fontaine-Froide. Nous la ferions massacrer en route. Je crois que demain, avant l'aurore, nous devrions forcer les lignes de grand'garde et nous porter au-devant de

général Cérez pour remettre entre ses mains cette vie précieuse. Si, après cela, le cœur vous en dit, nous rentrerons en pays insurgé, pour aller porter la nouvelle à Fontaine-Froide. Je ne m'y opposerai pas, car c'est mon projet. M. le curé pourrait rester auprès de Mlle Corona, et vous docteur, vous m'accompagneriez dans ce dernier voyage?

— Voilà qui est parler en homme! s'écria Marc Henri.

Il était enchanté de penser que le destin ne l'obligeait point à ramener la jeune fille vers le rival qu'elle lui préférait. Le curé l'invita à manifester ses sentiments d'une manière moins bruyante :

— Dans quel équipage, demanda-t-il à Campasolo, comptez-vous emmener Mlle Mazurier?

— En vêtements de femme indigène et voilée comme une fille de Marabout.

Marc Henri fit le geste d'un homme qui a mieux à proposer :

— Il nous faut, dit-il, déguiser Mlle Corona en jeune mariée que son époux conduit au domicile conjugal après la cérémonie. Nous lui mettrons sur la tête cette cage en osier recouverte d'étoffes qui abrite les épousées. Je me charge de vous en procurer une. Je l'ai aperçue auprès des tentes des Ouled-Aziz. Mais qui fera le marié, s'il vous plaît, dans ce cortège de noces?

— Le rôle vous revient de droit, répondit le curé avec une nuance d'ironie, car la femme fuit les barbes grisonnantes comme la brebis évite le chacal. Campasolo et moi représenterons la belle famille, un frère et un père noble, très capables d'inspirer la confiance aux indiscrets. Vous, cependant, n'oubliez point de vous tremper la main droite dans du henné, à la mode kabyle, et ne soyez pas trop galant pour votre épousée le long de la route. Les femmes des douars vous regarderont passer, par les trous des tentes, et vos prévenances pourraient leur donner des soupçons.

XXXII

FAUSSE MANŒUVRE

Le docteur Marc Henri était un spécimen très pur de ces métis algériens en qui se mêlent les sangs de France, d'Italie et d'Espagne, tous ces croisements étant dominés par les éléments de

nature méridionale dont le climat favorise le triomphe. Ces influences ont fixé dans les colons nés sur le sol des qualités sensiblement pareilles aux dispositions qui font des petits cheveux sortis du mélange des races persane et barbe des sujets inestimables dans leur milieu. C'est surtout l'énergie de l'âme, une extraordinaire endurance morale et physique, un instinct d'initiative qui se développe, par nécessité, dans la solitude.

Par contre, les qualités qui viennent du frottement de la civilisation font tout à fait défaut. Cette jeunesse, incomplètement instruite, obligée de se gouverner par ses propres décisions, est facilement présomptueuse. Toute autorité lui pèse. Son heureuse initiative a un fâcheux revers d'entêtement.

Ce défaut était très apparent chez le jeune médecin. Incapable des longues patiences qui sont le fruit naturel de l'indolence indigène, il n'avait pu, malgré son bon vouloir, se plier aux dissimulations que Campasolo et le curé du Ravin-Rouge considéraient comme la pièce la plus importante de leur déguisement. Lorsqu'aux heures prescrites par le rite il voyait ses deux compagnons verser alternativement de l'eau avec la main droite dans la main gauche, avec la main gauche dans la main droite, se gargariser avec une gorgée, aspirer par les narines, se laver la figure du front au menton en passant par les yeux, puis d'une oreille à l'autre, tremper dans l'eau les deux mains réunies par l'extrémité des doigts, les porter au front, les diviser pour les faire glisser à la nuque, enfin laver leurs pieds jusqu'aux chevilles en commençant par l'orteil droit, Marc Henri ne se gênait point pour rire tout haut de leurs scrupules.

Lui s'abstenait ouvertement des prières. Si quelque bousculade le heurtait en chemin, il ne pouvait se tenir d'injurier ce bétail musulman, à peu près dans les termes où il interpellait autrefois les gens de tribu qui venaient s'accroupir devant sa porte aux jours de consultations. Les moudjahédines n'entendaient pas sans stupéfaction un homme, qui portait comme eux le haïk et le turban en corde de chameau, traiter ses frères en Mahomet de « mangeurs de glands ». Dix fois le mot de « chouaf », espion, avait été prononcé derrière le dos de Marc Henri. Il n'y prenait pas plus garde qu'aux regards des Khouans qui, à travers son burnous, cherchaient à lui sonder le cœur.

L'enfant qu'il était demeuré sous les apparences viriles n'eut pas la patience d'attendre au lendemain pour faire emplette de la

age d'osier où il voulait dissimuler l'évasion de Corona. Il se souvenait d'avoir aperçu, près des tentes des Ouled-Aziz, des mules surmontées de cet étrange équipage. Il ne doutait point que l'exhibition d'un douro ne décidât les propriétaires à s'en dessaisir.

Il laissa Campasolo et le curé fumer en compagnie de cavaliers autour des tasses de café. Il se dirigea vers cette partie du champ où l'accumulation des bagages, des bêtes de somme, le rapprochement des tentes causaient une confusion de croyants pareille au tumulte qui, au jour du Jugement, régnera dans le Vallon de la Mort.

A la clarté des feux, allumés là où les tentes, plus espacées, enfermaient dans leur cercle des sortes de carrefours, Marc Henri reconnut les gens qu'il cherchait. Pour jouir de la fraîcheur, ils s'étaient assis, une douzaine, devant leur douar. Les silhouettes des femmes apparaissaient vaguement dans l'ombre des féloudjs soulevés par deux piquets au seuil des tentes. Elles écoutaient les hommes raconter des péripéties de procès, des histoires de guerre.

L'usage exigeait que, avant d'interrompre ces récits, Marc Henri s'accroupît un instant dans le cercle des causeurs. Son impatience négligea cette politesse. Il dit, comme si, sur un marché, il interpellait un fabricant de teillis :

— Hé! toi le gros, conteur de Mille et une Nuits, veux-tu gagner un douro d'Espagne?

L'Ouled-Aziz, coupé au milieu d'un effet d'éloquence, considéra l'intrus avec une sourde colère. Mais, à demi calmé par l'appât du douro qui sonnait agréablement dans l'impertinence de cet étranger, il répondit, sur le ton narquois où on l'avait questionné :

— Hé! toi, grossier, fils de grossier, est-ce de la politesse que tu viens acheter à pareille heure? J'espère, dans ce cas-là, que ta bourse est profonde...

Cette riposte ayant mis le cercle de belle humeur, Marc Henri s'accroupit au milieu des sourires :

— Voyons, dit-il, si tu es aussi bon marchand que beau discoureur... Je me marie dans deux jours... tu voix ma main teinte de henné... et il me faut passer avec ma fiancée sous les fusils de ces roumis. Que Sidi Boukrari leur crève les yeux! car ce n'est pas leurs balles, mais leurs regards impurs que je redoute!

Marc Henri avait prononcé cette formule d'exécration sans

conviction vigoureuse. Tout de même, elle amena un murmure d'approbation sur les lèvres des Khouans.

— Et alors? demanda l'Ouled-Aziz.

— Alors, comme on m'a dit que tu avais une cage... pour transporter tes femmes... à dos de mulet, je suis venu te...

La bouche de l'Ouled-Aziz s'ouvrit si large, dans un éclat de fou rire, que Marc Henri demeura court.

— Une cage! glapissait l'homme, une cage!...

Sa gaieté avait gagné tout l'auditoire, et, derrière les féloudjs de la tente, l'amoureux de Corona entendit des voix fraîches qui se moquaient.

— Chambre sacrée de la Mecque! Me direz-vous pourquoi vous ouvrez vos bouches comme des trous de taupes au lieu de répondre raisonnablement à une proposition raisonnable?

L'Ouled-Aziz n'avait pas fini de se tenir les côtes :

— Où as-tu vu, dit-il, que l'on mettait les femmes en cage, comme des grives, pour les engraisser? Vraiment, si tu es si neuf en toutes choses, il suffira à ta femme d'un coup d'aile pour glisser entre les barreaux de sa prison.

Les rires de l'auditoire avaient éprouvé la courte patience de Marc Henri; la plaisanterie de l'Ouled-Aziz le jeta décidément dans la mauvaise humeur :

— Que tes femmes te soient défendues, vieux fou qui fait le plaisantin, quand la barbe blanchit déjà à ton menton de bouc, et qu'il te reste à peine assez de souffle pour prononcer quelques sages paroles avant de crever au bord d'une route comme un chien que tu es! Si c'est dans un couffin que tu emballes tes femmes, dans un tellis, comme des oignons de marché, dis-le, et fais ton prix sans jaser davantage...

Il allait continuer tout d'une haleine quand il sentit qu'une main s'abattait sur son épaule.

En même temps une voix disait :

— Par Sidi Abd-el-Kader! dans quelle tribu es-tu né, musulman d'occasion, pour ignorer que les fiancées voyagent enroulées dans les plis de la melhafa et des haïks avec un tapis roulé autour de la taille, afin de les mettre à l'abri de l'impudeur des yeux? Est-ce que tu ne viendrais pas, par hasard, du pays des Beni-Chouafs (1) pour surprendre le secret de nos tentes et le porter

(1) Espions.

emain au camp des roumis? Voyons la mèche par laquelle tu eux que l'ange t'enlève en Paradis, quand tu seras tombé pour a foi dans le sentier du Djéhad...

Marc Henri avait déjà fait un violent et vain effort pour egarder en face l'homme qui le tenait au collet. Avant qu'il eût éussi à se dégager, une brusque attaque le dépouilla de son aïk et du turban en corde de chameau qui lui cerclait le front. se trouva tête nue avec ses cheveux coupés en brosse, dans la nanière des officiers. Il n'y avait point dans tout le camp un Berère ou un Arabe dont la chevelure fût taillée de cette manière. a supercherie du déguisement était découverte,

Ce fut une explosion de cris féroces qui dépassa le cercle des auseurs, ameuta tous les Ouled-Aziz autour du roumi. Ils avaient aisi Marc Henri aux quatre membres. L'homme qui l'avait déoiffé du turban faisait, au-dessus de sa tête, des gestes menaants :

— Je le reconnais... C'est le toubib du Fondouk... celui qui ous traitait comme des chiens... Moi, il m'a fait condamner à mende parce que j'avais refusé de lui fournir une mule pour descendre la montagne... Trois douros, chiens, fils de chien! ue ton juge m'a forcé de déterrer pour payer ta science! Tu ais ce matin-là!... Tu ne te doutais pas qu'un jour nous aurions régler un autre compte? Mais je te guettais, moi!... Depuis des urs je mets mes pieds dans tes pas... je couche dans ta place haude... je me ramasse comme une panthère pour sauter sur ton os. Je te tiens!... Tu ne sortiras de mes griffes que pour passer us la colère de Belkassem... Il fera planter ta tête dans un ur comme un clou.

Quel que fût le désarroi où cette attaque imprévue jetât le me homme, pas une seconde il ne songea à pousser le cri ppel qui aurait pu faire accourir ses amis au secours. La nsée que, par sottise, il venait de compromettre l'évasion de orona le désespérait plus que le péril de mort où il se savait posé. Pour ne point accroître la rumeur qui gagnait les tentes s Khouans, tirait les rêveurs de leurs songes, grossissait sur n passage une foule gesticulante, il se laissa entraîner, sans otestation. Le nom de Belkassem, jeté par son agresseur dans bagarre, lui avait appris où on le conduisait. Entre deux maux préférait la mort d'un espion passé par les armes à l'agonie qui ttendait, en cas de rébellion, sous des matraques furieuses.

La tente de Belkassem était dressé au milieu des Khouans. La bannière de Seddouk, qui flottait à son faîte, la distinguait des abris élevés pour les autres chefs. La rumeur de la foule, qui traînait Marc Henri, avait fait tourner la tête du Mokaddem longtemps avant qu'un Rekkab se fût précipité pour lui baiser le turban avec ces paroles de triomphe :

— Nous t'amenons un chouaf des roumis, le toubib du Ravin-Rouge qui s'était glissé dans ton camp pour surprendre tes projets...

Comme Marc Henri et le curé s'étaient constamment tenus à l'écart pendant le voyage qu'ils avaient accompli d'Aguemoun au camp de Mokrani derrière la jument de Corona, Belkassem ne reconnut point dans le prisonnier que lui amenaient les Khouans, un de ses compagnons d'escorte. Mais il n'attribua pas à une curiosité d'espionnage la découverte d'un colon du Ravin-Rouge dans le camp des moudjadéhines. Tout de suite il établit un lien entre l'apparition du toubib et la présence de Corona dans le douar de Mokrani.

— Le Bachagha, se dit-il, songerait-il à renvoyer la jeune fille à Fontaine-Froide, sous une escorte dont ce roumi ferait partie? Sûrement cet homme connaît les plans du Djouad. Je l'obligerai bien à m'en révéler le secret !

Sans se lever de dessus les coussins où il était assis, Belkassem considéra longuement le prisonnier. Ses sourcils hérissés disaient sa colère. Enfin il prononça ;

— Tu entends le crime dont mes Khouans t'accusent?

Marc Henri ne baissa pas la tête.

— Qui t'a envoyé dans mon camp?

Le jeune homme avait décidé d'accepter ce rôle d'espion qui, satisfaisant les rancunes de la foule, empêchait les soupçons de se porter sur d'autres. Il répondit avec fermeté :

— Le chef devant qui vous fuyez comme des lièvres, le général Cérez...

Mais les yeux de Belkassem flamboyèrent :

— Tu mens!... C'est de Fontaine-Froide que tu viens... Les espions du maudit que tu nommes n'ont que faire d'acheter des tapis pour y envelopper des femmes. Je vais te faire bâtonner comme un esclave si tu t'obstines dans la tromperie.

Sur un signe de Belkassem, les hommes qui tenaient Marc

Henri par les épaules le jetèrent sur le sol et, pour l'y maintenir, ils le chevauchèrent sur les talons et sur le cou.

Deux chaouchs armés de bâtons avaient pris place, l'un à droite et l'autre à gauche ; ils attendaient un ordre pour frapper.

Mais Belkassem avait jugé, d'un coup d'œil, que son prisonnier périrait sous les baguettes plutôt que de desserrer les dents. Il jugea qu'il fallait laisser passer ce premier transport de colère. Il dit avec dédain :

— Ne fatiguez pas vos bras à battre cette chair de mensonge. Liez ce fils de voleurs, et jetez-le dans un coin. Vous le représenterez demain devant ma justice. S'il s'obstine à se taire, je vous le livrerai, pour que vous le fassiez mourir à votre fantaisie — par le feu, les chiens, les couteaux, les ordures et les crachats des femmes !

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)





IMPLACABLE AMOUR[1]

(Suite.)

XIX

Vers le milieu de décembre, Paul annonça qu'il passerait à Paris les fêtes de Noël. Les Stradnitz en furent surpris, bien qu'il leur eût été facile de deviner le véritable but de ce voyage.

Depuis son retour, Paul recevait trop souvent et trop régulièrement des lettres timbrées de Paris, pour que cette correspondance n'éveillât pas l'attention des siens.

— Je crains qu'il n'épouse cette coquette Roumaine, dit Ada. Ce ne serait pas, je crois, un choix bien fameux.

Ellen haussa les épaules.

— N'importe quelle femme est bien digne de succéder à la princesse Raschumin, remarqua-t-elle d'un ton amer.

Paul rentra à la fin du mois et annonça ses fiançailles avec Mlle Valesco ; celle-ci et son père viendraient très prochainement à Vienne et y séjourneraient quelque temps, afin d'entrer en relations avec la famille Stradnitz. Ils arrivèrent, en effet, dans la première semaine de janvier et descendirent dans un hôtel voisin de la maison du professeur. M. Valesco se montra homme du monde, habile et plein de tact, parlant peu, observant beaucoup. On ne trouvait rien à lui reprocher, mais on n'était pas porté non plus à lui accorder sa confiance : sa politesse stricte et raffinée ne laissait naître aucune cordialité entre ses hôtes et lui. Il appartenait à cette catégorie de personnes qui nous restent toujours étrangères.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, et 10 et 25 juillet 1897.

Estelle Valesco était d'une tout autre nature. Elle avait sûrement l'intention de charmer la famille de Paul, et elle se donnait la plus grande peine du monde pour y parvenir.

Elle fut si aimable, si flatteuse, si pleine de prévenances pour M. et Mme Stradnitz que ceux-ci, bientôt conquis, se promirent d'aimer la fiancée de leur fils. Les sœurs de Paul, par contre, ne pouvaient la supporter.

— Elle est fausse et dépravée, me raconta Ellen un jour ; elle n'a aucune retenue et s'occupe de choses qu'une jeune fille doit ignorer. L'homme est tout, pour elle.

— A moi, elle m'est franchement antipathique, ajoutai-je.

Ellen me jeta un regard de blâme ; elle n'aimait pas entendre porter des jugements trop défavorables sur quelqu'un.

Ada, au contraire, répartit :

— Cela m'étonne. Elle paraît, en général, plaire assez aux hommes.

— Pas à moi, repliquai-je.

Elle me semblait même insupportable. Quand elle se trouvait avec Paul en présence de ses parents, elle prenait une mine candide qui captivait leur cœur. Mais, dès qu'elle était seule avec lui, quelle affection elle lui témoignait ! Quel zèle elle déployait à lui plaire ! Comme elle plongeait ses yeux clairs et ordinairement peu vifs, mais alors avides et pleins de feu, dans les yeux de celui qu'elle aimait.

La vue de ces fiancés épris l'un de l'autre m'énervait, me mettait d'une humeur massacrante. Aussi je respirai quand Estelle et son père quittèrent Vienne.

— Paul sera-t-il heureux avec elle? demandai-je un jour à Ada. Cette jeune fille n'a pas, sans doute, ce qu'on appelle un passé, mais elle a sûrement un avenir devant elle. En ce moment Paul peut s'y fier, mais qu'il prenne garde !

Et je pensais : « Ce sera probablement le contraire pour moi; le bonheur viendra après ». Je poussai un soupir : rien ne laissait entrevoir ce bonheur. En tout cas, Paul était, pour le moment, le plus heureux de nous deux.

Paul devait aller s'établir à Paris. Grâce à la fortune de son futur beau-père et aux relations qu'il s'était créées dans cette ville, il espérait réussir facilement. Il avait déjà médité ce projet, sans doute dès son premier voyage, et c'est probablement cela qui le rendait assez indifférent à l'union de sa sœur avec son

rival le plus dangereux. Et puis, Paris lui plaisait, l'attirait. Il était heureux à la fois de son futur prochain changement de milieu et de son mariage. Cette petite jeune fille élégante et raffinée le séduisait, et il avait fini par s'éprendre sérieusement d'elle. Et elle l'aimait également, parce qu'elle voulait se marier. Ainsi, tous deux étaient contents de leur sort.

Pourtant, il en advint autrement qu'ils l'espéraient l'un et l'autre. Quand le malheur fondit sur moi, j'entraînai Paul Stradnitz dans ma chute : du moins il me déclara responsable de la rupture de ses fiançailles : on prétexta l'impossibilité de faire entrer la jeune fille dans une famille atteinte par un tel scandale. A mon avis, ce ne fut pas le seul motif de la décision de M. Valesco. Il eut plutôt, à Paris, l'occasion de mieux connaître son futur gendre et de se rendre compte de son peu de valeur. Il l'avait cru plus habile et plus riche. Bref, Paul reçut son congé.

Et mon procès n'était pas encore terminé, quand il dut apprendre que sa parjure fiancée se consolait avec les baisers d'un autre qui, satisfaisant mieux que lui aux exigences du père, l'épousa peu après.

Paul se vengea sur moi de son malheur, avec une haine féroce, implacable. Je l'ai senti devant le tribunal où je me trouvai face à face avec lui.

Mais n'anticipons pas. Un voile épais cachait cet avenir. Paul Stradnitz pensait quitter Vienne dans le courant de février et se marier en juin, ou au plus tard en juillet. Tout le monde lui apparaissait souriant et, dans sa joie, il se montrait aimable même pour moi... Pauvre fou !

XX

Au fond, il ne pouvait toujours pas me souffrir : il me l'a prouvé encore quelques semaines avant son départ.

Nous finissions de dîner, et nous allions passer au salon quand Paul, se tournant tout à coup vers sa sœur, lui dit sans préambule :

— J'ai une prière à t'adresser, Ellen. Tu sais que je serais heureux d'assister à ton mariage. Or, je ne pourrai guère quitter Paris au mois de mai. Pourquoi ne vous marierez-vous pas plus tôt ? Que penses-tu de l'idée ?

Il n'éprouvait certes pas le désir de m'être agréable ; c'était, j'en suis sûr, un piège qu'il me tendait. J'observai avec curiosité l'effet que sa proposition produisait sur Ellen.

Elle pâlit étrangement.

— Mais on avait décidé... que ce ne serait qu'en mai, balbutia-t-elle d'une voix blanche, comme prise d'épouvante.

— C'est toi qui l'as décidé, rien que toi, ripostai-je d'un ton dur et tranchant.

— N'effrayez donc pas cette enfant ! intervint le professeur. Si elle veut attendre en mai, Eugène patientera. Du reste, ce n'est pas aussi facile que tu le crois, Paul ; il nous faut du temps, ces enfants n'ont ni maison, ni meubles.

— Oh ! quant à cela, une maison est bientôt louée, et c'est l'affaire d'un jour de la meubler, répliquai-je en fixant avec une sorte de cruauté le visage décoloré d'Ellen.

Des yeux je réclamais une réponse. Comme elle se taisait et devenait plus pâle encore, une inexprimable colère me serra la gorge.

— Aujourd'hui, on parle de mois de mai, continuai-je — et je sentais nettement que je perdais peu à peu tout empire sur moi-même — quand le moment approchera, on trouvera qu'il est encore tro tôt, on remettra à plus tard...

Ma nature violente et indomptable avait repris le dessus ; elle ne pouvait supporter plus longtemps l'esclavage où je la tenais, la contrainte à laquelle je l'obligeais. Le sang me monta à la tête ; ma voix s'éleva :

— On dira qu'il faut attendre à l'automne ; à l'automne rien ne pressera avant l'hiver, et ainsi de suite à chaque saison... Et pourquoi, grand Dieu ? Parce qu'Ellen s'obstine, par caprice, à me contredire, à me résister sans raison, au sujet des moindres détails, dussé-je en mourir. Au fait, c'est peut-être ce qu'elle désire ; elle serait ainsi débarrassée de moi.

Un silence pénible suivit cette sortie. Paul nous examinait d'un air narquois, content sans doute d'avoir provoqué une scène. Le professeur, consterné, avait le nez dans son assiette. La pauvre Mme Stradnitz, qui tremblait de tous ses membres, nous regardait tous les uns après les autres. Au milieu de ce silence, qu'aucune syllabe ne troublait, Ellen se leva subitement et quitta la chambre. Son départ tira la famille de sa stupeur. M. Strad-

nitz releva sa majestueuse tête et se composa un visage sévère. Je vis qu'il se sentait offensé.

— Tu as choisi un singulier moyen pour disposer cette timide enfant au mariage, observa-t-il après avoir toussoté dans sa main. Je ne te comprends pas, Eugène.

— Ça m'est égal, repartis-je grossièrement, pourvu que je me comprenne.

Un nouveau silence s'établit. Je me levai.

— Bonne nuit, mesdames et messieurs ! articulai-je.

Et je sortis.

J'étais dans l'antichambre avant qu'ils eussent eu le temps d'ouvrir la bouche. Je décrochai mon pardessus. Le domestique accourut, effaré, pour m'aider; j'aperçus les bonnes se réunissant derrière la porte entre-bâillée de l'office, et j'entendis même l'une d'elles remarquer à mi-voix :

— Tiens ! le docteur s'en va déjà ! Qu'y a-t-il donc de nouveau?

Dans la salle à manger, quelqu'un frappa sur la table un formidable coup de poing, et la voix perçante et aiguë de Paul résonna :

— Quel rustre ! s'exclamait-il. On dira ce qu'on voudra, mais un rustre est et reste toujours un rustre, eût-il fréquenté les écoles du monde entier.

Une autre personne répondit quelques paroles dont je ne saisis pas le sens.

— Tant mieux, s'il a entendu ! appuya Paul. Je souhaite qu'il profite de la leçon.

Les bonnes se regardaient entre elles en ricanant. Hors de moi, je ne songeai qu'à les fuir tous; je sortis rapidement...

Le lendemain, à tête reposée, je considérai plus froidement les choses. J'étais fâché d'avoir agi si sottement, d'être tombé dans le piège que la méchanceté de Paul, ou, si l'on veut, sa maladresse, m'avait tendu. La honte et la colère me pesaient si lourdement sur le cœur, que je ne pus me décider, ce jour-là, à faire ma visite ordinaire. Je préférais d'ailleurs attendre qu'Ellen et moi nous fussions redevenus plus calmes. J'écrivis un court billet à Mme Stradnitz. C'est elle qui m'aimait le plus, je le savais. Elle me répondrait probablement, me ferait des avances et me faciliterait une réconciliation. Je l'informais, sans donner de motifs, qu'il me serait impossible de sortir pendant quelques jours; je l'en prévenais afin qu'on ne s'étonnât pas de mon absence. Je ne

disais pas un mot d'Ellen; je chargeais néanmoins Mme Stradnitz de saluer de ma part toute la famille et je l'assurais de mes sentiments les plus dévoués en l'appelant même « chère maman ».

Je souhaitais ardemment un mot, qui n'arrivait pas. Deux, quatre, cinq jours s'écoulèrent : toujours rien! Je luttais contre moi-même, contre ma passion; je voulais rester fort, ne pas jouer plus longtemps le rôle de suppliant...



...J'aperçus les bonnes se réunissant derrière la porte entre-baillée de l'office. (Page 300.)

Mais le sixième jour, adieu mes bonnes résolutions! A l'heure habituelle je me sentis attiré irrésistiblement vers la demeure de ma fiancée; les liens les plus solides ne m'eussent pas retenu chez moi. Il fallait que je la revisse. Je me maudissais, je la maudissais aussi; mais je cédai à l'invincible désir de la revoir.

Sept heures sonnaient quand je me présentai chez les Stradnitz. Je chargeai la bonne, qui m'ouvrit, en souriant d'un air narquois, de demander à la maîtresse de maison si elle pourrait me recevoir. Elle m'introduisit presque aussitôt.

Mme Stradnitz était dans sa chambre, devant un jeu de patience. Elle se leva vivement quand j'entrai.

— Je consultais précisément mon oracle pour savoir si tu viendrais, quand on t'a annoncé, me dit-elle d'un ton aimable.

— Merci de me recevoir, balbutiai-je en m'inclinant pour lui baiser la main.

Mais elle m'en empêcha.

— Quelle idée! Tu ne vas pas me baiser la main, à présent! Et pourquoi ne t'aurais-je pas reçu quand il m'est insupportable de ne pas te voir?

— Les messieurs sont-ils à la maison? hasardai-je en laissant voir clairement que je ne désirais pas leur présence.

— Ils sont sortis. Ils ne rentreront pas pour dîner.

— Tant mieux! avouai-je sincèrement. Je préfère n'être qu'avec toi.

Je me jetai à son cou et l'entourai de mes bras, en pressant ma tête sur son cœur, comme un enfant va chercher près de sa mère tendresse et consolation.

Il fallait que je fusse devenu bien misérable pour implorer de cette faible femme appui et réconfort.

Mme Stradnitz s'émut sincèrement. Mais en même temps un léger sentiment d'orgueil s'éveillait en elle. Sans doute son propre fils ne s'était jamais abandonné dans ses bras avec autant d'affection et de confiance. Elle surmonta la crainte que je lui avais jusqu'alors inspirée, releva mes cheveux et me baisa le front.

— Tu prends les choses trop à cœur, mon cher enfant, me dit-elle d'une voix conciliante. Tu n'aurais pas dû attendre si longtemps... Pourquoi n'es-tu pas venu le lendemain même auprès de moi?

— Je n'osais pas, répondis-je tout bas.

— Tu ne te gênes pas avec moi pourtant? J'ai été bien inquiète à ton sujet tous ces jours derniers. J'aurais bien désiré t'écrire, mais...

— Mais Ellen t'en a empêchée, n'est-ce pas, maman? Avoue-le-moi. Est-elle... à la maison? ajoutai-je, hésitant.

— Oui.

— Est-elle toujours très fâchée contre moi?

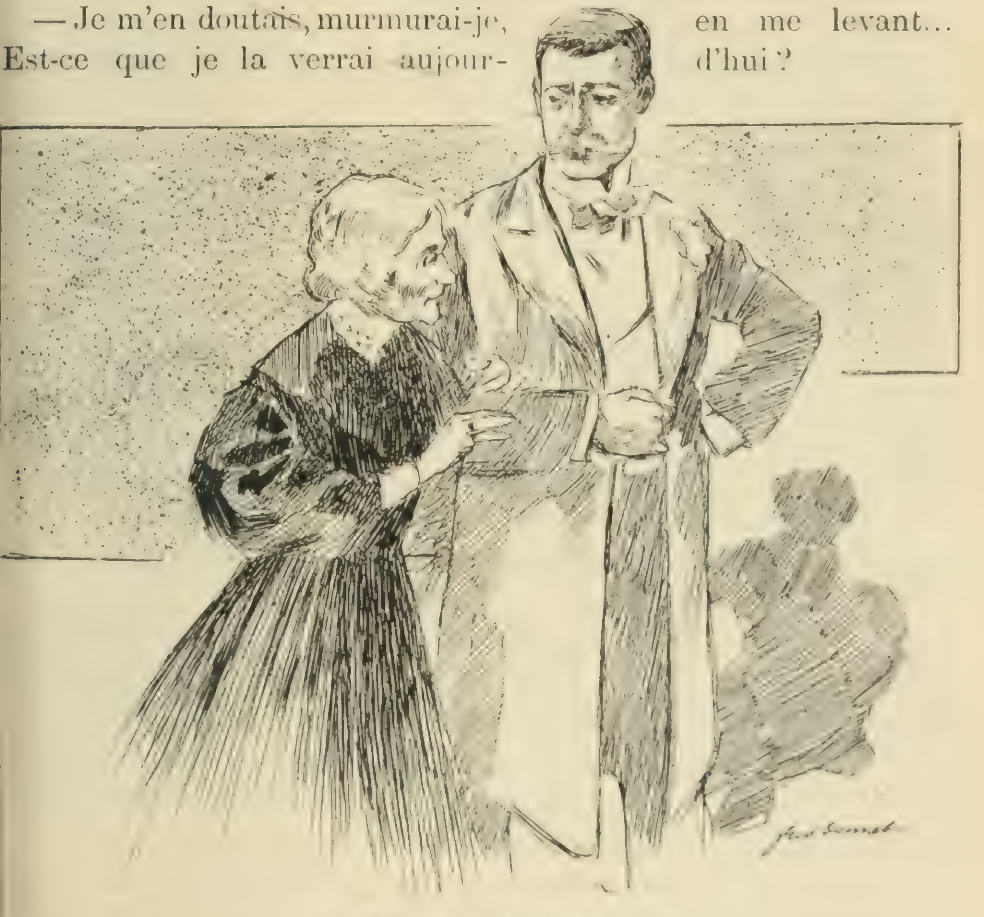
Animée de l'unique désir de m'être agréable, Mme Stradnitz essaya de tourner ma question.

— Tu l'as froissée, Eugène, mais je crois qu'elle souhaite de tout cœur une réconciliation.

— L'a-t-elle dit ?

— En propres termes, non. Mais je suis persuadée qu'il en est ainsi.

— Je m'en doutais, murmurai-je, en me levant... Est-ce que je la verrai aujourd'hui ?



Je lui offris mon bras. (Page 30[illegible])

La pauvre femme ne savait que répondre.

— Je vais l'appeler, décida-t-elle, en s'avançant vers la porte. Je la retins.

— Je t'en prie, laisse-la, maman ; elle n'ignore pas que je suis ci. Si elle ne vient pas d'elle-même, elle ne viendra pas non plus ur ta prière...

— Je suis très heureuse que tu te montres si conciliant avec ette sotte enfant et si impatient de la retrouver. Tu es vraiment n excellent homme. Il y a longtemps qu'un autre se serait écouragé.

Je fronçai le sourcil.

— Tu te trompes, répliquai-je, d'un ton dur et changé ; ce n'est point par bonté d'âme que je supporte tout. Si je pouvais me détacher d'Ellen, et je l'ai bien tenté ces jours-ci, je la quitterais à l'instant même. Mais je ne le puis pas et, bon gré mal gré, je suis forcé de m'incliner et de me taire.

Elle me regarda, intimidée, et me serra affectueusement la main. Mon front ne se dérida pas.

A ce moment, on vint annoncer que « madame était servie ». Je lui offris mon bras. Qu'Ellen vînt à la salle à manger, je ne l'espérais guère et ne le désirais presque plus : je l'avais attendue trop longtemps.

Cependant elle était là, debout auprès de la table, vêtue d'une robe sombre, un fichu de dentelle noire sur les épaules. Dans ce triste cadre et à la clarté du gaz, elle me parut excessivement pâle, l'air malheureux ; un large cercle bistré entourait ses yeux. Il me sembla même qu'elle avait maigri. Je remarquai tout cela avec une certaine satisfaction. J'eusse été contrarié de lui retrouver sa physionomie habituelle, comme si notre brouille l'eût laissée indifférente.

A son aspect, je ne sus pas réprimer un mouvement de surprise ; je laissai tomber le bras de Mme Stradnitz et je m'arrêtai. Je la regardais de la porte, espérant en secret qu'elle s'avancerait, qu'elle dirait le premier mot. Elle s'en garda bien. Elle resta clouée à sa place, les yeux fixés sur un point quelconque. Je m'approchai d'elle pour la saluer.

— Ne veux-tu pas me donner la main, Hélène?

Elle posa légèrement sa main dans la mienne et la retira aussitôt.

— Je ne te demande point pardon, ajoutai-je d'une voix assez rude, car je ne me sens pas coupable. Si tu peux me comprendre, tu dois savoir aussi que tu n'as rien à me pardonner ; si tu ne comprends pas... je croirai que toute explication est inutile et que nous ne nous entendrons jamais.

— Oui, tu as raison, nous ne nous entendrons jamais, déclara-t-elle froidement, en me tournant le dos.

— Allons, mes enfants, mes enfants, intervint la maman, désespérée. Est-ce ainsi que tu tiens ta parole, Ellen? Ne m'as-tu pas promis d'être douce, conciliante, de...

— Quand ai-je promis cela? interrompit Ellen d'une voix irritée.

— Oh! je suis absolument persuadé que tu ne t'es engagée à rien de semblable, ricanai-je.

— Tu es une insupportable créature, une méchante, une entêtée, reprit la maman, exaspérée.

— Naturellement, toute la faute retombe sur moi, riposta vivement Ellen. Je suis absolument indigne d'un homme aux sentiments si délicats. Il a eu raison, lui, de me parler comme il l'a fait l'autre jour, de m'humilier devant toute ma famille... Pourquoi s'est-il arrêté en si beau chemin? Pourquoi n'a-t-il pas levé la main sur moi? La mesure eût été comble.

Hors des gonds, elle tremblait si fort qu'elle avait peine à tenir dans sa main le couteau avec lequel elle jouait inconsciemment. J'étais debout derrière elle. Si, en ce moment, elle avait pu voir mon visage, elle aurait sûrement fui devant moi; je me sentais un air terrible, comme si j'eusse été prêt à l'étendre morte à mes pieds. J'eus pourtant la force de maîtriser mon émotion et de dire :

— Mettons-nous à table, une si agréable conversation ne peut se terminer mieux que par un bon dîner.

— Mais oui, certainement, approuva Mme Stradnitz, sans vouloir remarquer l'ironie. Assieds-toi près de moi.

Mme Stradnitz fit servir les mets que d'habitude je goûtais le plus; mais il me fut impossible de toucher à rien. Tout me semblait fade, et je repoussai instinctivement mon assiette.

— Ce manque d'appétit m'inquiète, dit Mme Stradnitz, voyant que je ne mangeais pas.

— Ne vous tourmentez pas, répliquai-je. Depuis des semaines, je ne dors presque pas, et, quoique épuisé, je travaille comme l'habitude. Il n'est donc guère étonnant que je n'aie pas d'appétit.

— Tu entends, Ellen? lui dit sa mère sur un ton de reproche.

— Ne l'importune pas, maman, murmurai-je. Cela ne l'intéresse pas.

— Tu es injuste envers moi, répliqua Ellen, sortant de son mutisme. Je n'admets pas qu'on me rende responsable de ses insomnies.

On servit ensuite le dessert, du fromage, des fruits, des gâteaux, qui ne me tentèrent pas plus que le reste. Ellen coupa

une poire, qu'elle laissa d'ailleurs sur son assiette. Je remarquais les mouvements nerveux de ses doigts longs et décolorés, son agitation continuelle.

Je demandai la permission de fumer.

— Où sont les cigares de ton père? s'enquit Mme Stradnitz.

Ellen se leva aussitôt pour m'en donner. Je la remerciai :

— Ne te dérange pas. J'ai sur moi tout ce qu'il me faut.

— Alors, apporte un cendrier, Ellen.

— J'irai bien le chercher moi-même. Ne l'oblige donc pas à me servir de domestique.

— Je ne veux pas que quelqu'un puisse me reprocher de n'avoir pas rempli tous mes devoirs envers un hôte, répondit Ellen.

Et en même temps elle se leva, prit un cendrier et le plaça devant moi.

— Maintenant, maman, tu me permets de me retirer? J'ai été souffrante tout le jour. Ma migraine est si forte que je ne puis ni parler, ni entendre causer... Je te le jure, maman, insista-t-elle, en voyant que sa mère l'examinait d'un air de blâme et d'incrédulité. Je ne le dirais pas, si ce n'était pas vrai.

— Tu es insupportable avec tes maux de tête! s'écria Mme Stradnitz, impatientée. Va donc te coucher, si tu le veux. Et toi, Eugène, pourquoi ne fumes-tu pas? N'as-tu pas de feu?

— Si, mais comme Ellen prétend avoir mal à la tête...

— Ah! Il n'est pas besoin de tant d'égards pour elle! Elle ne les mérite pas. Allons, dépêche-toi de partir, Ellen. Non seulement tu ne veux pas t'entretenir avec ton fiancé, mais encore tu le gênes.

— Assez de reproches, maman, riposta Ellen d'un ton particulièrement vif. Depuis une semaine, on me gronde du matin au soir. J'en ai assez.

— Est-ce possible? Prétendrais-tu, par hasard, qu'on t'approuvât?

— Je n'exige pas tant. Je demande seulement qu'on me laisse tranquille. C'est pour moi qu'on est injuste... et non pour lui.

— Je ne suis pas de ton avis, ma fille, et avec un peu de bon sens, tu...

— Ce refrain me fatigue. Je sais bien que tu l'aimes mieux que moi, ta fille. On croirait vraiment qu'ici je suis une étrangère et qu'il est, lui, l'enfant de la maison... tant tu as pour lui d'affection, d'indulgence.

— Comment? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Oui, tu l'approuves dans tout ce qu'il fait, tu souffres tout de sa part, continua Ellen, en élevant la voix. Mais quand il s'agit de moi, on n'a aucune pitié, on n'admet aucune excuse. D'ailleurs, j'y suis habituée; on m'a toujours tenue à l'écart, sans me témoigner de tendresse. Autrefois on me préférait Paul; au-



Elle se retourna. Mon visage devait avoir une expression terrible... Page 308

ourd'hui on me chasse de la maison pour plaire à un étranger.

— Ne crie donc pas ainsi! Que je prenne son parti quand il a aison...

— Naturellement, il a raison. Il s'est conduit de telle sorte ue tu ne pourras jamais l'aimer autant qu'il le mérite. Il sait à résent quel chemin prendre pour te charmer : il lui suffira de 'injurier.

Elle se dirigea vers la porte. Mais je courus après elle, et la aisissant par le bras :

— Écoute-moi, balbutiai-je, d'une voix étouffée, qui l'effraya ourtant.

Elle se retourna. Mon visage devait avoir une expression terrible. Un léger cri s'échappa de ses lèvres; elle tenta un effort désespéré pour se dégager. Mais je ne la lâchai pas.

— J'ai déjà supporté bien des humiliations de ta part, beaucoup trop pour que je puisse les oublier! repris-je haletant. Prends garde! Si tu as l'intention de me pousser à bout et de me mettre dans l'alternative ou de te quitter, ou de tout souffrir, sache que je ne te quitterai pas, et que je ne tolérerai pas non plus tes railleries et ton dédain. Je ne me laisserai plus désormais braver et fouler aux pieds comme un chien, entends-tu? hurlai-je en lui secouant le bras.

La maman, effrayée, s'était levée... Ellen ne répondit pas un mot. Elle cherchait à se délivrer de ma main qui serrait son bras. Tout à coup, en se débattant, elle butta contre le bord d'un divan, perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Comme je la tenais toujours, elle m'entraîna dans sa chute. Ce contact violent avec son corps souple et chaud me ravit le peu de raison qui me restait. Je l'entourai de mes bras et je la serrai si violemment qu'elle poussa un gémissement : mes baisers l'étouffaient. D'un suprême effort, elle se releva.

— Maman! supplia-t-elle d'une voix rauque, dans une angoisse mortelle. Au secours! maman! au secours!

Mme Stradnitz ne s'expliquait plus ma conduite. Cette scène lui parut si brutale — je le comprends — que ses sentiments maternels se révoltèrent enfin. Elle accourut pour dégager sa fille. Elle était trop faible pour y parvenir malgré moi; mais le simple contact de cette main décharnée et tremblante suffit à me ramener à un calme relatif. Je lâchai Ellen.

Elle s'affaissa sur le divan et, sanglotant, se cacha le visage contre le coussin. Son corps était secoué de frissons.

— Oh! mon Dieu! gémissait Mme Stradnitz, retenant ses larmes. Ma petite, remets-toi. Veux-tu boire une goutte d'eau? Donne-lui donc de l'eau, Eugène. Pourquoi l'as-tu ainsi effrayée? me dit-elle sévèrement.

— Est-ce donc un crime d'embrasser sa fiancée? m'exclamai-je en épongeant la sueur qui coulait de mon front.

— C'est ainsi qu'on embrasse une fiancée! protesta Ellen. Peut-être embrasse-t-on les filles ainsi! Oui, des filles... Et c'est cela l'amour? Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel amour!

Je me sentais ému moi-même... Mais puisque nous en étions venus si loin, je résolus de tirer des choses une leçon.

— Tu es cause de tout ce qui est arrivé, répliquai-je. Si tu m'avais accueilli par un mot aimable, au lieu de m'exaspérer par ta froideur et ton dédain, tu te fusses épargné les larmes que tu verses à présent. Ma patience est à bout. Tu es ma fiancée. J'exige, et j'en ai le droit, que tu te comportes envers moi comme envers un fiancé. Si tu t'y refuses, tu ne t'étonneras pas que je sois cruel pour toi comme tu l'es pour moi, que je règle ma conduite sur la tienne.

Elle se calma peu à peu et cessa de sangloter. Puis elle releva la tête, essuya son visage encore baigné de larmes et, d'une voix éteinte, demanda de l'eau. Je lui en présentai un verre que j'approchai de ses lèvres. Elle but avidement en me regardant d'un air hagard et abattu. Avait-elle enfin compris que, dans la lutte éternelle entre l'homme et la femme, la victoire reste toujours au plus fort, à l'homme, fait pour commander en maître, et que ce maître devient facilement brutal, s'il ne parvient, par une patience feinte et une douceur hypocrite, à soumettre la femme ? Je ne voulais point lui rendre sa parole, elle le savait ; elle savait aussi qu'elle n'aurait pas le courage de la reprendre elle-même. Sentit-elle alors qu'il valait mieux se prêter aux désirs et aux exigences de celui qui devait être son maître absolu, plutôt que de l'irriter, de le pousser à des représailles ?

Il me sembla lire dans son regard que je l'avais vaincue, que j'avais brisé son entêtement.

C'en était assez. Je ne désirais rien de plus. Je la pris par la main et l'aidai doucement à se lever en lui disant :

— Ne voulais-tu pas te coucher, Ellen ? Tu as vraiment bien mauvaise mine. Allons, va te reposer.

— Oui, répondit-elle, comme sous l'empire d'un rêve pénible.

Elle me considérait toujours. Elle paraissait croire que je souhaitais encore quelque chose d'elle et s'efforcer de deviner quoi. Je voulus tenter une épreuve. Je formulai dans mon esprit une idée bien nette, j'y pensai avec une grande intensité, tout en plongeant mes yeux dans les siens. Elle combattit une minute l'influence que j'exerçais sur elle ; puis sa volonté succomba ; et, hypnotisée par mon regard perçant, elle approcha son visage du mien et m'offrit gauchement ses lèvres à baiser.

— Tu fixeras avec maman la date de notre mariage, murmura

t-elle, comme cédant, malgré elle, à une force invincible. Je veux... ce que tu veux.

Mes yeux durent s'éclairer d'une lueur triomphale. Je savais à présent que je l'avais vaincue.

XXI

Un des jours suivants, je m'entretins avec Ellen de notre futur intérieur que nous devions organiser le plus promptement possible, notre mariage étant proche.

— L'appartement voisin du mien est libre depuis le mois de novembre dernier, dis-je à ma fiancée. Je le louerai. Il suffira de faire percer le mur de séparation pour les réunir. Nous aurons ainsi autant de pièces qu'il nous en faut pour le moment. La maison est presque neuve et très confortable, pourvue d'un ascenseur, de salles de bains, de l'éclairage électrique. L'emplacement est sain, bien aéré, en un joli quartier, en face de l'Hôtel-de-Ville. Ne crois-tu pas qu'il serait sage de louer le plus tôt possible?

Elle me regardait étonnée. Elle rêvait de nouveau.

— A quoi penses-tu donc? m'écriai-je impatienté. Je parle de ta future demeure et tu ne m'écoutes même pas.

— Mais si, Eugène, j'ai entendu tout ce que tu m'as dit.

— Alors, de quoi t'étonnes-tu?

Elle se tut, mais je devinai ses pensées. Elle ne pouvait pas comprendre qu'il s'agissait de notre foyer, d'un foyer à deux, d'un foyer pour elle et pour moi, ni que ce foyer imprécis aurait bientôt une existence réelle.

— Si nous voulons nous marier, il faut bien auparavant trouver un appartement, continuai-je d'un ton assez vif. Ne sois donc pas si distraite!

— Mais j'acquiesce à tout ce que tu décides... Si l'appartement en question te semble commode et te plaît, loue-le, il me conviendra sûrement.

Je conclus le même jour un bail avec le propriétaire en arrêtant avec lui diverses réparations et transformations indispensables. Je confiai le soin des détails à M[me] Stradnitz et à Ada qui avaient plus de temps et plus de goût que moi. Elles s'occupèrent d'ailleurs avec grand zèle de ces arrangements.

— Tu ne verras ta demeure que quand tout sera fini, disait Ada à Ellen. Je veux te préparer un joli petit nid, un vrai bijou.

Aussi Ellen se déclarait contente : elle ne se souciait de rien, ne demandait rien, laissant sa sœur s'occuper de tout. Elle paraissait toujours surprise que quelqu'un crût à ce nouveau foyer. Elle n'y croyait pas.



Elle rêvait de nouveau. (Page 310.)

Sur ces entrefaites, arriva le jour du départ de Paul. Le dîner avait été servi plus tôt que d'habitude, le voyageur prenant, si je ne me trompe, le train de neuf heures du soir. Vers huit heures, toute la famille était réunie. Comme tous semblaient animés de cette émotion triste qui précède les départs, moi excepté, je passai dans le salon voisin où je me mis à fumer. Je me promenais de long en large en jetant de temps en temps un coup d'œil dans la salle à manger afin de voir si ces baisers, ces larmes, ces mots tendres ne finiraient pas bientôt. Mais les choses n'allaient pas si vite. Je remarquai particulièrement et non sans contrariété l'attitude d'Ellen. Elle n'avait jamais éprouvé d'affection bien vive pour son frère, je le savais. Et pourtant, elle s'était jetée à son cou et sanglotait comme si elle n'eût pu se résoudre à le laisser partir, à se séparer de lui.

Cela me donna à réfléchir. Que signifiait cette tendresse subite ? Je le compris. Paul était, de toute la famille, le seul qui soutînt Ellen, non parce qu'il l'aimait, mais parce qu'il me détestait de toutes ses forces. Ma fiancée s'imaginait donc perdre en

lui son défenseur, son meilleur ami. Après cette séparation, elle serait seule, absolument seule, en face de moi, son ennemi.

Certes, elle chérissait son père. Mais celui-ci désirait ce mariage : j'étais pour lui un gendre très commode. Il m'occupait déjà à sa clinique, ce qui lui permettait de maintenir sa réputation chancelante et de rétablir l'ordre dans ses finances. De plus, ce qui n'avait été tout d'abord qu'une simple supposition, à savoir qu'Ellen m'aimait sans me connaître, avait pressenti mon entrée dans la famille, passait maintenant chez lui à l'état de certitude; il croyait à cette légende parce qu'elle lui plaisait. C'était si joli, si romanesque, si touchant, cet amour d'une jeune fille pour un héros qu'elle ne connaissait que de réputation, qu'elle n'avait jamais rencontré ! En un mot, Ellen m'aimait depuis longtemps; elle se trouvait donc heureuse; c'était pour lui une chose sûre et indiscutable. Et pourtant bien des événements eussent dû lui dessiller les yeux ! Mais il ne voulait rien voir de ce qui pouvait troubler la sérénité de son existence. Mme Stradnitz nourrissait pour moi une affection idolâtre; quant à Ada, elle n'oubliait pas le service que je lui avais rendu, et Georges lui-même m'en était reconnaissant... A Paul seul, j'étais antipathique.

C'est pour cela qu'Ellen fondait en larmes en le voyant s'éloigner.

Une colère sourde couvait en moi. N'étais-je pas son meilleur, son seul ami? Devait-il encore compter autant pour elle? Paul lui-même paraissait surpris et fort touché de ce désespoir inattendu.

— Emmène-la, Georges, dit-il à son beau-frère, la séparation lui est trop pénible.

Elle pleurait et gémissait toujours. Georges la prit par la main et la conduisit dans sa chambre. J'accompagnai leur sortie d'un regard ironique et courroucé...

J'entendis Paul dire à mi-voix à sa mère et à sa sœur :

— Veillez avec soin sur Ellen : ne la laissez pas trop s'absorber dans ses pensées et surtout ne l'abandonnez pas entièrement à ce brutal. Il peut être un bon parti, mais il n'est sûrement pas le mari qui conviendrait à ma sœur.

J'entrai brusquement dans la salle à manger pour mettre fin à son discours. Mme Stradnitz et Ada parurent effrayées. Paul, au contraire, me lança un regard arrogant et provocateur que je soutins du même air.

A son départ, nous nous donnâmes à peine la main. Nous nous quittâmes en ennemis ; nous devions le rester toujours...

A dater de ce jour, il ne fut question, à la maison, que de notre mariage, fixé aux premiers jours d'avril. Ellen y consentait, comme elle consentait à tout, d'ailleurs, mais elle n'en parlait jamais. Cette passivité indifférente ne me satisfaisait pas. La pauvre enfant s'efforçait sincèrement de m'être agréable, tout en comprenant que ce n'était pas assez encore, que je voulais de l'amour, de la passion, tandis qu'elle ne pouvait m'offrir qu'une soumission apathique, une sorte de respect superstitieux et craintif.

Dès qu'elle percevait mon pas, ma voix, elle laissait son ouvrage, venait à ma rencontre et cherchait à lire sur mon visage mes dispositions du moment et à se mettre en harmonie avec moi. Elle me tendait timidement ses lèvres, à peu près comme un enfant récite la leçon qu'on lui a apprise à force de coups. Mais si je m'approchais d'elle à l'improviste pour la prendre dans mes bras, elle reculait et me regardait avec une telle expression de terreur, qu'on eût pu croire que j'arrivais, un poignard à la main, pour la tuer.

Cependant, moins il lui était possible de cacher son effroi, plus je la poursuivais de mes caresses. Je fus parfois sur le point de douter de ma divinité : la Nature. La passion ne naîtrait donc point dans le cœur de cette jeune fille ? La Nature pourrait donc se tromper ? me laisser désirer là où je ne serais pas entendu ? Quelle chose inconcevable ! Je voulais douter de tout plutôt que de son infaillibilité ! L'entêtement d'Ellen n'était pas anéanti, même quand il ne se manifestait pas. « Je la vaincrai par la force, me disais-je, j'obtiendrai ainsi ce qu'on ne m'accorde pas volontairement. » Et je torturais la jeune fille de ma passion, jusqu'à ce que, fatigué moi-même, je dusse interrompre mes baisers. Puis, quand je la voyais tremblante, défaite, prête à pleurer, obligée de saisir un bras du fauteuil pour se soutenir, une profonde pitié s'emparait de moi ; je me prosternais à ses pieds, je lui baisais les mains, je la priais d'oublier ma violence, je lui promettais de m'amender, de me corriger de ma brusquerie... Mais je ne tenais pas mes serments et je ne lui pardonnais pas, au fond, de n'accueillir mes caresses qu'avec une angoisse mortelle. J'avais le sentiment de n'être pas assez aimé, et cela pro-

voquait en moi cette jalousie indécise, mais tenace, à laquelle tout sert d'aliment.

J'aurais voulu me savoir son unique amour comme elle était ma seule passion, et tout mot tendre adressé aux siens me semblait un vol à mes dépens. J'exigeais qu'elle me rendît compte jour par jour, heure par heure, de ses actes, de ses paroles et même de ses pensées ; et, malgré tout, mes soupçons se dissipaient difficilement.

Elle s'engagea, sur mes instances, à ne retourner que très rarement à l'église. Elle devait rompre à tout jamais avec ce passé odieux dans lequel je ne jouais aucun rôle ; l'ombre de ce gamin dont j'avais déchiré la photographie se présentait à moi comme un spectre et m'enlevait tout repos. Je demandai à Ellen de ne plus fréquenter son amie la religieuse. Elle s'y résigna — pour avoir la paix.

Pourtant, nous avons été aussi heureux et gais à nos heures. Pourquoi le nierais-je ? Je n'éprouvais parfois pour Ellen qu'un amour tendre, doux et conciliant ; de son côté, elle se montrait confiante, venait se jeter dans mes bras et recevait mes caresses avec affection. Mais ces moments d'épanchements étaient rares. Le plus souvent je croyais lire une haine sourde dans ses yeux ; elle semblait avoir oublié toutes ses promesses et me considérait avec étonnement quand je parlais de notre très prochain mariage. Puis elle restait songeuse, attristée, et levait les yeux au ciel comme si elle eût été le jouet d'un mauvais rêve.

Pourquoi en était-il ainsi, hélas ? Pourquoi ne se laissait-elle pas toucher et ne s'abandonnait-elle pas avec l'effusion affectueuse que je lui souhaitais ?

A notre insu, le destin tramait sans relâche, sans bruit, ses fils autour de nous et resserrait chaque jour davantage le réseau qui nous enveloppait. Nous étions poussés lentement mais irrésistiblement vers l'abîme.

XXII

Le 30 mars — je n'oublierai jamais cette date qui marque le début de l'époque fatale de ma vie — notre clinique était en grand émoi. Un prince étranger, attiré par ma renommée, vint de très loin me consulter. Il me promit une grosse somme d'argent

si je réussissais à le sauver. Bien que le cas fût grave, je consentis à me charger de l'opération ; j'excitai, d'ailleurs, l'indignation des vieux chirurgiens qui, furieux de se voir mis à l'écart, ne souhaitaient rien tant qu'un échec, dût-il en coûter la vie d'un homme.

Les étudiants, en général, avaient foi en mon habileté et ne doutaient pas du succès. Ils m'estimaient parce que j'étais un novateur dans mon art, et, je puis bien le dire sans fausse modestie, un courageux et hardi novateur.

Dans le monde des médecins on ne parlait que de l'opération projetée : réussira-t-elle? ne réussira-t-elle pas?

Elle réussit à merveille, au grand désespoir de mes rivaux et à la satisfaction enthousiaste des jeunes chirurgiens et des étudiants. Le professeur Stradnitz m'embrassa aux yeux de tous, en déclarant : « Tu es notre maître à tous. » Les étudiants me firent une chaleureuse ovation. Le prince m'envoya de fastueux honoraires.

— Tu déjeuneras avec nous aujourd'hui, me dit le professeur ; nous fêterons brillamment cette nouvelle et éclatante victoire.

J'acceptai l'invitation. Mon succès ne me grisait pas, car je l'avais prévu. D'ailleurs, pourquoi eût-il été plus difficile ou plus méritoire de guérir un prince qu'un malheureux quelconque?

A trois heures, M. Stradnitz et moi arrivâmes chez lui. Ada s'avança à ma rencontre jusque sur le perron et m'embrassa affectueusement. La petite Alice, en jolie toilette, m'offrit un superbe bouquet de roses, tandis que Georges m'accablait de compliments et que Mme Stradnitz versait des larmes d'attendrissement... En un mot, je fus félicité par tous, sauf par Ellen qui ne se montra pas.

— Elle est dans sa chambre, m'expliqua sa mère, voyant que je la cherchais des yeux ; elle doit achever de s'habiller. Nous avons été prévenues un peu tard, et le déjeuner ne sera prêt que dans une demi-heure. En attendant, Eugène, tu peux aller saluer ta fiancée.

Je ne me le fis pas dire deux fois.

Je la trouvai devant la glace, occupée à mettre une broche. Dans son superbe costume de velours violet, elle était belle comme une princesse des contes de fées ; deux rubis brillaient à ses mignonnes oreilles ; ses fins poignets étaient cerclés de bracelets d'or.

— Veux-tu m'aider à fermer ce bracelet, Eugène ? me demanda t-elle en me tendant la main de cette façon enfantine, à la fois gauche et gracieuse, qui lui était particulière.

J'obéis avec grand plaisir.

— Je suis fière de toi, reprit-elle en levant les yeux. J'ai été bien heureuse d'apprendre ton succès, bien que je n'en eusse pas douté un instant.

— Je te remercie, ma chérie, de la bonne opinion que tu as de moi. Mais, je t'en prie, ne parlons plus du prince. Une phalange de ton petit doigt m'intéresse mille fois plus que toute sa caduque personne. Toutefois, vois un peu ce qu'on m'a payé le mince service d'avoir sauvé la vie à ce vieux bonhomme.

Et je lui tendis les rouleaux d'or que j'avais reçus.

— Que d'argent ! dit-elle en les soupesant l'un après l'autre.

— Je te le donne.

— A quoi bon, Eugène ? Je n'en ai pas besoin.

— C'est que... je voudrais te faire un cadeau, insistai-je en entourant sa taille de mon bras. Exprime un souhait. Que désires-tu ?

— Rien, Eugène. Tu m'as déjà comblée de présents. La parure que je porte me vient de toi, et ceci, et cela, et ces mille bibelots qui ornent ma chambre. On dirait une boutique de joaillier. Je ne sais même pas où tout ranger. Ne me donne rien de plus, je t'en prie.

— Allons, rien qu'une chose. Cherche bien.

Elle chercha, dans l'intention de m'être agréable. Tout à coup ses traits s'éclairèrent d'un sourire enfantin et joyeux.

— Eh bien, j'ai trouvé ! s'écria-t-elle en me serrant la main. Achète-moi un chien.

— Un chien ? répétai-je, désappointé. Et pourquoi donc ?

— Pourquoi d'autres personnes ont-elles des chiens ? répliqua-t-elle, un peu impatientée par ma question qui lui paraissait sotte.

Je connaissais sa prédilection pour les bêtes, prédilection que je n'éprouve ni ne comprends.

Aussi n'avais-je aucune envie de nous embarrasser d'un chien. Je pressentais qu'elle aurait pour ce quadrupède domestique beaucoup plus d'attentions et de soins que je n'en pourrais raisonnablement supporter.

— Je ne m'explique guère ce choix, lui répondis-je. Qu

plaisir trouveras-tu à posséder un chien ? Ces bêtes-là sont toujours importunes. Pourtant, si tu y tiens, tu auras ton caniche.

Elle hocha la tête.

— Puisque tu détestes les chiens, je n'en veux pas. C'est une affaire réglée. Mais c'est dommage! cela m'eût tant fait plaisir, dit-elle d'un ton affligé.



J'obéis avec grand plaisir. (Page 316)

J'essayai de la consoler en lui promettant de lui acheter un chien à la première occasion, mais je ne réussis pas à la calmer. Elle me reprocha mon indifférence pour les animaux, mon sans-cœur, ma cruauté : elle eut une crise de larmes en apprenant que je pratiquais la vivisection.

Pour mettre fin à la scène, je lui répétai qu'elle aurait bientôt son chien, un terre-neuve ou un saint-bernard.

— Allons déjeuner, conclus-je. On doit déjà nous attendre.

Elle garda le silence, mais refusa le bras que je lui offrais. Je haussai les épaules et passai devant. Elle me suivit comme à regret. Son père venait justement nous chercher. En voyant les yeux rouges d'Ellen, il eut un mouvement d'impatience et demanda :

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— Rien, répondis-je. Les femmes ne pleurent-elles pas pour la moindre bêtise ?

— Tu aurais dû tâcher d'être aimable, au moins aujourd'hui, ajouta Mme Stradnitz en jetant à Ellen un regard désapprobateur. Pourquoi ces larmes ?

Elle ne daigna pas s'expliquer. Nous nous mîmes à table assez tristement, mais peu à peu la conversation s'anima, et chacun eut l'air d'oublier ses soucis.

— J'ai quelque chose à te proposer, sœurette, dit Ada à Ellen, à la fin du repas.

Et, s'avançant vers elle et lui passant son bras autour du cou, elle continua :

— Tu m'as laissé le soin de préparer ton nouvel intérieur. Or, tout est terminé depuis hier et j'espère que tu seras contente de moi. Puisque Eugène se trouve libre cet après-midi, vous ne pouvez mieux employer votre temps qu'à aller voir si cela vous plaît ainsi. Si tu voulais modifier quelque chose, il faudrait te hâter, car le temps presse : le grand jour approche, articula-t-elle en baisant au front sa jeune sœur...

Doucement, mais d'une main ferme, Ellen repoussa Ada.

— Est-ce que ma proposition ne te convient pas ? reprit celle-ci, un peu déconcertée.

— Pourquoi non ?

Elle me jeta un regard étrange, d'une froideur glaciale.

— Si tu y tiens, Eugène, je suis prête.

Je me levai de table.

— Eh bien, partons.

Ellen se tourna vers sa mère :

— Tu nous accompagneras, n'est-ce pas, maman ?

Je fis une grimace.

— Pourquoi donc ? grommelai-je.

— Viens avec nous, je t'en prie, insista Ellen, sans tenir compte de ma question, avec un tel accent que sa mère n'eut pas le courage de refuser, bien qu'elle souffrît de m'être importune.

Nous arrivâmes bientôt et Joseph, qui nous ouvrit, nous examina avec curiosité. C'était la première fois qu'il nous voyait ensemble. Je lui donnai l'ordre d'éclairer les appartements. Je voulais que l'éclat des lampes électriques embellît, aux yeux de ma fiancée, sa nouvelle demeure. Nous attendîmes quelques minutes dans l'antichambre.

Joseph revint bientôt nous avertir que tout était éclairé. Je donnai le bras à Mme Stradnitz et nous commençâmes le tour de l'appartement. Grâce aux soins d'Ada, les chambres avaient été meublées et ornées avec beaucoup de goût. Le souci d'un confortable bien compris ne nuisait en rien à l'élégance de l'ensemble.

— Eh bien! tout cela te plaît-il? dis-je à Ellen, qui se tenait distance, silencieuse.

— Beaucoup, répondit-elle sèchement.

Nous avions visité toutes les pièces, sauf la chambre à coucher qui se trouvait à l'extrémité de l'appartement et avait vue sur la cour. J'hésitais à y conduire ces dames. Mais Mme Stradnitz remarqua ce qu'elle croyait être un oubli de ma part.

— Il y a autre chose à admirer! s'exclama-t-elle en ouvrant la porte du fond. Voici ton cabinet de toilette, Ellen, il est ravissant; viens donc.

Saisie d'un subit malaise, Ellen me regarda.

— Nous le verrons une autre fois, maman, balbutia-t-elle.

— Pourquoi donc? Ce serait beau que nous partions sans avoir tout admiré!

J'hésitais toujours; mais, comme Ellen s'approchait, je la suivis, sans quitter des yeux son visage. Elle s'arrêta sur le seuil de la chambre nuptiale. Le lit conjugal, placé au milieu, s'offrit si soudainement, si brutalement à sa vue, qu'elle en pâlit et recula comme devant un spectre. Sans se retourner, elle sentait mon regard immobile et devinait mes pensées — c'était si naturel. Une terreur la saisit. Elle éprouva sans doute un dégoût atroce du mariage et de moi, comme si j'eusse été déjà son époux, que j'eusse eu le droit de la prendre dans mes bras pour la porter sur cette couche odieuse.

Elle jeta autour d'elle des yeux éperdus, leva les mains devant son visage, comme pour se défendre, et s'enfuit...

De colère, je frappai du pied et restai stupéfait.

Nous l'entendîmes traverser les chambres, et le vestibule à la hâte pour sortir... C'est alors seulement que je revins à moi.

— Il faut aller à sa poursuite! criai-je d'une voix rauque. On ne sait ce qu'elle est capable de faire.

Joseph s'empressait, effaré.

— Où est mademoiselle? lui demandai-je.

— Déjà sortie, monsieur le docteur. Dois-je la suivre, vite? Je la rejoindrai peut-être.

— Non. Restez ici. J'y vais moi-même.

Je saisis mon chapeau et sortis sans mettre le pardessus qu'il me tendait. Je descendis l'escalier en sautant trois ou quatre marches à la fois; derrière moi trottinait la pauvre maman qui ne pouvait me rejoindre et qui me criait d'une voix désolée :

— Attends-moi, Eugène, attends-moi ! Où est-elle ? La vois-tu ? Est-elle sortie ? Attends-moi, je t'en prie !

Mais elle n'était ni dans l'escalier, ni dans le couloir, ni sous la voûte de sortie. Le concierge, à qui je dépeignis sa toilette : robe bleu foncé, jaquette claire, feutre clair avec plumes, m'affirma n'avoir vu personne.

Entre temps Mme Stradnitz me rattrapait, m'accablait de questions : « Qu'avait-elle eu ? De quel côté était-elle partie ? » comme si j'eusse pu la renseigner.

— Prends une voiture et cours à la maison », décidai-je, importuné. Elle y est peut-être retournée. Je vais la chercher dans les rues et, si je ne la retrouve pas, je te rejoindrai.

Elle y consentit, sauta dans un fiacre et partit. Je regardai de tous côtés, scrutai les carrefours, dans la plus grande perplexité. Où aller ? De quel côté me diriger ? Le Danube n'était pas loin. Peut-être s'était-elle jetée sous les roues d'un camion ? Les journaux ne mentionnent-ils pas tous les jours de tels actes de désespoir ? On n'y prête d'ordinaire aucune attention ; on ne pense même pas à la douleur des parents ou des amis, auxquels on rapporte mort ou défiguré le corps d'une personne qui les a quittés, en parfaite santé, quelques minutes auparavant.

Et aujourd'hui ce terrible malheur me menaçait. Peut-être lirait-on demain dans les faits divers : « Hier, à telle heure, une jeune fille, mise avec élégance, s'est précipitée dans le fleuve, du pont de...

Je voyais déjà les mots imprimés, je les répétais en mon esprit dix fois, vingt fois ; ils me bourdonnaient dans les oreilles, ils dansaient devant mes yeux ; ils pénétraient dans mon cerveau toujours plus profondément.

« Ellen ! » Comme le cri de détresse d'un homme qui se noie, ce cri d'angoisse s'échappa de ma poitrine. J'errais dans tous les sens, revenant toujours devant chez moi, comme si j'eusse dû la retrouver là où je l'avais perdue.

Si elle a entendu mon cri de désespoir et qu'elle ait eu la force de n'y pas répondre, nous sommes quittes l'un envers l'autre ; mais je veux penser qu'elle ne l'a pas entendu. Elle n'a jamais été méchante.

Mon appel était inutile et insensé. Je ne faisais que me donner en spectacle aux passants qui, sans doute, me croyaient fou. Je me tus et m'adossai au mur de la maison située en face de l

mienne. Je ne me laisse pas abattre facilement, mais, en cet instant, j'éprouvais un inexprimable chagrin ; je me sentais si misérable et si abandonné que je souhaitais me jeter à terre et pleurer comme un enfant. Pourquoi m'infligeait-elle une punition si sévère ? L'avais-je réellement méritée ? Si j'avais pu le lui demander ! Mais peut-être était-elle déjà morte ! Cette pensée me glaça d'épouvante ; mon cœur cessa de battre ; une sueur froide couvrit mon front... Comme je l'ai aimée ! pourtant, comme je l'ai chérie !

Mais je tressaillis tout à coup à une apparition inattendue. Mes yeux, jusque-là fixés machinalement sur ma porte, ne me trompaient-ils pas ? Etait-ce bien Ellen qui sortait ? Mon imagination en délire ne créait-elle pas plutôt cette vision ?

Non, c'était bien elle. Quand je l'aperçus, vivante et bien portante, mon cœur s'emplit d'abord d'une immense joie. Puis une indicible fureur s'empara de mon être. J'avais supporté pendant un quart d'heure des souffrances atroces... et cela sans motif ! Tandis que, dévoré d'inquiétude, je l'avais cherchée, appelée, tranquillement, sans pitié pour ma douleur, elle se cachait dans un coin.

Qui sait même si elle ne se moquait pas de moi ? Mon premier mouvement fut de courir à elle et de l'arrêter... Puis je jugeai préférable de me renseigner sur ses intentions. Elle avait l'air très décidé et marchait résolument. Comment m'expliquer cela ? Je la suivis donc, à distance, afin qu'elle ne me remarquât pas. Je ne risquais pas de la perdre de vue : son chapeau clair, à plumes blanches, la faisait distinguer facilement dans la foule des promeneurs. Du reste, je ne la quittais pas des yeux. Elle ne semblait pas du tout supposer qu'elle était épiée ; elle ne se retourna pas une seule fois ; c'est tout ce que je désirais. Je pourrais ainsi me rendre un compte très exact de ses actions. Je ne me montrerais qu'au moment choisi par moi-même.

(*A suivre.*) MARRIOT.

Traduction de St B[illegible]



15 août 1864. Feu d'artifice tiré sur la place de la Concorde. Le Louvre achevé. Les flammes de feu comme on peut le voir sur l'image dessinaient l'architecture du palais

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

FÊTES NATIONALES ET RÉJOUISSANCES PUBLIQUES

I

« Si un prince veut être bien vu du populaire », écrivait Érasme au XVI[e] siècle, « il lui faut octroyer toutes sortes de réjouissances, les jours de grande solennité. » Et Victor Fournel ne s'exprimera pas autrement, à notre époque, quand il cherchera à définir la caractéristique des grandes fêtes. « Il n'y eut jamais pour le peuple », lit-on dans ses *Rues du Vieux Paris*, « de bonne fête sans bombance : c'est là le fond de ses réjouissances, le pivot de son allégresse, la grande source de son enthousiasme. » Tant il est vrai que, partout et toujours, l'on a procédé de même ; que les manifestations extérieures de la joie populaire ont revêtu sans cesse la même forme, que le pouvoir ait été une République ou une Monarchie.

Il y a eu, de tout temps, ce qu'on peut appeler le fond essentiel des fêtes, une façon en quelque sorte identique de donner libre cours à son allégresse, une manière invariable de se réjouir en commun. Décharges d'artillerie, sonnerie des cloches, illuminations, fusées volantes, feux d'artifice, orchestres en plein air, danses sur la place publique, distribution gratuite au populaire



Feu d'artifice tiré à Heidelberg lors du mariage du comte palatin Frédéric avec Élisabeth d'Angleterre (1613). (D'après une estampe de l'époque.

de pain, de viande, de vin, sans parler des menues pièces d'argent jetées aux quatre vents, éternelles attractions qui se peuvent voir sur toutes les images. Une curieuse estampe du XVI[e] siècle ne nous montre-t-elle pas des fontaines de vin coulant d'abondance et des animaux entiers farcis de volailles flambant, *coram populo*, au feu d'énormes troncs d'arbre?

Banquets populaires et festins en plein air, ces sortes de communion démocratique par le pain et le vin se rencontrent à toutes les périodes de l'histoire, quelle que soit la nature particulière de la fête. Tels ils étaient, tels vous les retrouverez en plein XIX[e] siècle, aux tirs, aux cortèges qui sont restés l'apanage des

cités allemandes, aux fêtes commémoratives des grands hommes et des grands événements — tel le centenaire de Rousseau à Genève — qui resteront une des particularités de notre époque, et même aux fêtes nationales comme le 14 Juillet.

Si les formes extérieures de l'allégresse, de la joie publique ne se sont, pour ainsi dire, jamais modifiées, les fêtes elles-mêmes



Plaisirs populaires lors du couronnement de l'Empereur Ferdinand II, à Francfort (1619). (D'après une estampe de l'époque.)

ont-elles eu toujours pour prétexte les mêmes événements, voilà ce qu'il faut se demander.

Pour mieux dire, que célébrait-on autrefois? que célèbre-t-on aujourd'hui?

Jadis, c'étaient les entrées solennelles de rois, de princes, de légats, d'ambassadeurs — telles qu'elles se peuvent voir dans les récits et les images des vieilles chroniques — les sacres, les naissances royales, les mariages, tous les événements heureux dans la vie des princes, tous les succès remportés par leur politique, si bien que grandes victoires et paix mémorables se célébraient avec éclat.

Aujourd'hui, si l'on tient compte de quelques différences dans

les formes, il ne semble pas que rien soit changé : les mêmes événements donnent lieu aux mêmes réjouissances. Si l'arrivée des légats et des ambassadeurs fait moins grand tapage, c'est-à-dire se confine dans la sphère plus étroite de l'administration gouvernementale, les naissances et les mariages des familles princières, les événements heureux de leur existence n'ont point cessé d'intéresser les pays monarchiques — l'Angleterre vient de nous en donner l'exemple avec le jubilé de la reine Victoria.



FETES PUBLIQUES

Lithographie du *Panorama des nouveautés parisiennes*, de J.-B. Gouriet, représentant une distribution gratuite de vivres aux Champs-Elysées, le jour de la Saint-Louis. (Août 1824.)

Aujourd'hui, comme autrefois, les souverains étrangers étaient reçus magnifiquement : je ne sache pas que l'entrée du roi de Portugal à Paris, en 1476, ou l'entrée de Charles-Quint en 1540 ait été plus solennelle que les voyages de têtes couronnées sous Napoléon III ou l'entrée du tsar Nicolas II en 1896. Et si les fêtes du mariage de Louis XVI, en 1770, demeurèrent longtemps célèbres par suite de l'épouvantable catastrophe qui coûta la vie à plusieurs centaines de spectateurs, le couronnement du tsar en 1895 marquera également, dans le même ordre d'idées. Les

braves moujiks qui se sont fait écraser pour avoir l'impérial gobelet que le souverain faisait distribuer à ses fidèles sujets sont les dignes descendants des bons bourgeois étouffés contre un mur pour mieux voir les merveilles d'un feu d'artifice.

Ainsi donc, que l'on considère les fêtes soit au sujet des événements, des motifs qui y donnaient lieu, soit au sujet des manifestations de l'allégresse publique, il ne semble pas qu'aucun changement se soit produit, à ce double point de vue, dans nos mœurs.



Feu d'artifice tiré pour le sixième anniversaire des fêtes de Juillet (1846).
D'après une gravure sur bois de l'*Illustration*.

Et cependant, pour peu qu'on prête attention aux formes extérieures qui, ici, ont bien leur importance, on verra quel changement radical s'est effectué dans nos mœurs.

II

Autrefois, tous les chroniqueurs sont là pour en témoigner, le roi octroyait des plaisirs à son peuple, lui faisait des largesses. Vivres, argent, rémission des peines ou des amendes, tout cela se donnait, se distribuait, et dans quelles conditions! Mercier, auquel il faut toujours avoir recours pour ce qui tient à la



La fête de la Concorde en 1848, au Champ-de-Mars

vie intime parisienne, nous a dépeint ces échafauds du haut desquels l'on jetait langues fourrées, cervelas, petits pains, devenant bien vite des cailloux « entre les mains des insolents distributeurs » et les tuyaux étroits versant un vin assez insipide qui coulait plus souvent sur le pavé que dans les brocs, la foule emportée et rivale déplaçant sans cesse le vase de l'heureux possesseur qui se figurait pouvoir centraliser, à son profit, la liqueur

FÊTE NATIO

[illegible] reportant vers le passé, revoit à cette date mé- [illegible] ... NAPOLÉON !

Oh ! c'était un beau jour ! l'enthousiasme enflammait bien des têtes [illegible] ... aux portes de Paris [illegible] ... applaudir le gigantesque spectacle [illegible] réveil.

C'est que c'était grandiose, comme toutes les choses de ce temps-là, [illegible] laisser dans son âme des traces ineffaçables !

Il en est parmi nous, vétérans du passé, vieillards dont les souvenirs [illegible] avec transport ces solennités de l'Empire. Quand ils en parlent, enthousiastes toujours, on croirait lire [illegible] racontant les merveilleux exploits des héros et des demi-dieux de l'antiquité.

Oh ! ce jour-là, c'était un imposant spectacle que de voir ces guer-



Haut de page d'un placard populaire *Programme officiel de la fête du 15 août 1852* célébr[…] l'aigle impérial avec une poésie *les Aigles* et le pr[…]

enviée. Boisson, victuaille, argent; c'étaient, pour acquérir ces dons de « joyeux anniversaire », de véritables batailles, sans compter que les pièces de monnaie n'étaient pas toujours irréprochables. L'auteur du *Journal d'un voyage à Paris en* 1657 ne nous dit-il pas que l'argent jeté, en cette année, par l'ambassadeur de Sa Majesté catholique dans les Pays-Bas se trouva être rien moins que... catholique. Il n'y avait pas, tous les jours, des naissances de prince devant être Louis XIV, à propos de quoi il se trouva des bourgeois enthousiastes pour dresser au milieu de la rue des tables publiques chargées de comestibles abon-

dants ou pour faire couler, quatorze heures durant, des vins de prix par une fontaine à quatre canaux.

Quoique barbares et moyenâgeuses, ces sortes de largesses devaient cependant durer jusqu'à nos jours, que dis-je! jusqu'à la Saint-Charles de l'année 1828, un arrêté de M. de Chabrol, préfet de la Seine, étant venu, alors, les supprimer. Notices et lithographies, soit des *Tableaux de Paris*, de Marlet, soit des jour-

DU 15 AOUT.



ders, brunis par le soleil d'Égypte, éprouvés par le feu des batailles; ces généraux, [illegible] ayant conquis au champ d'honneur leurs grades et leurs insignes; ces légions aguerries par [illegible] le danger, ennoblis par la victoire, éclaircies par la mort; ces bataillons épais, bronzés, immobiles comme des carrés de fer; cette armée formidable, la terreur des [illegible], balançant dans l'air ces aigles dorées, ces étendards troués par les boulets des dernières luttes, noircis par la poudre de vingt combats, mais toujours debout comme au [illegible] de Paladins [illegible], cette armée d'Italie et d'Allemagne, que le Maître appelait à partager ses plaisirs pacifiques d'un jour avant de continuer les victorieuses étapes de son immortelle [illegible], qui avait pour but la conquête de l'Europe, et peut-être du Monde; et par dessus tout cela, lui, le héros de ce drame shakespearien, le [illegible] de ces têtes asiatiques, Napoléon, apparaissant d'abord à tous les yeux, dominant toutes ces têtes, éclipsant toutes ces grandeurs, Napoléon, couronné de sa double auréole de gloire et de génie, acclamé par toutes ces voix réunies dans un seul cri d'admiration, et [illegible] comme au milieu des splendeurs [illegible] d'une apothéose anticipée!

Ces magnificences qu'applaudissaient nos pères, il y a quarante ans, [illegible] nous qui n'avons pu voir ces épisodes d'un âge héroïque, à en contempler de semblables. [illegible] qui [illegible] l'Europe entière [illegible] de leurs hauts-faits [illegible] à peine [illegible] victoires, [illegible] à leur place [illegible] à côté de leurs descendants, enfants d'une autre époque plus pacifique, [illegible] la paix, [illegible] la gloire, la prospérité [illegible] d'être la première parmi les [illegible] les plus éclairées de l'univers.

La fête du 15 août, dont la dernière célébration eut lieu en 1813, devait, par ces [illegible] épisodes, [illegible] exciter le plus vif intérêt, et laisser au fond des cœurs les plus heureux souvenirs.

[illegible] une année avant le rétablissement de l'Empire. Dans le bas un immense bois figurant [illegible]ances (feux d'artifice, bals, spectacles gratuits).

[illegible]aux l'*Album* et le *Panorama des Nouveautés* sont là pour nous renseigner et pour nous montrer que la description donnée au siècle précédent par Mercier n'avait alors rien perdu de sa saveur [illegible] de sa parfaite exactitude. Chiffonniers, portefaix, décrotteurs, [illegible]layeurs, charbonniers, porteurs d'eau se poussaient, se culbutaient, grimpant les uns sur les autres, et finissaient par tomber, [illegible]eurtris, inondés, après dix assauts successifs, ayant dû se défendre à la fois contre les coups de poing de leurs compagnons et contre les coups de crosse des gendarmes. Véritable supplice de [T]antale pour ces braves gens, étant donnée la hauteur peu ordi-

naire des échafauds. Il est vrai que, plus bas, à la portée de tous, ces derniers eussent vite été mis en pièces.

« Au milieu des distributions, dit le chroniqueur du *Panorama des Nouveautés*, l'on chantait, d'un côté, des chansons et des rondes de nos plus joyeux vaudevillistes ; d'un autre côté, on représentait une pantomime à la gloire de l'armée française ; d'un autre, enfin, se voyaient des baladeurs, des danseurs, des farceurs, sans oublier M. Leclercq, le célèbre physionomane qui, parlant d'un air doux et réservé, tout à coup relève son toupet et, faisant comme un appel à la terreur montre une grimace épouvantable qu'il termine par le rire de la stupidité. »

Panem et circenses ! c'était donc, toujours, le vieux principe romain ayant survécu à toutes les révolutions et même à la Déclaration des Droits de l'homme. Plus civilisée ou, tout au moins, plus ordonnée, notre époque a remplacé ces bousculades, où des victuailles se perdaient sans grand profit pour personne, par les mariages faits aux frais des municipalités, par les distributions des bureaux de bienfaisance et encore par l'autorisation de mendier accordée à tous les estropiés, à tous les déshérités, si bien que, les jours de fête nationale, on dirait quelque immense Cour des Miracles montant à l'assaut de la civilisation moderne.

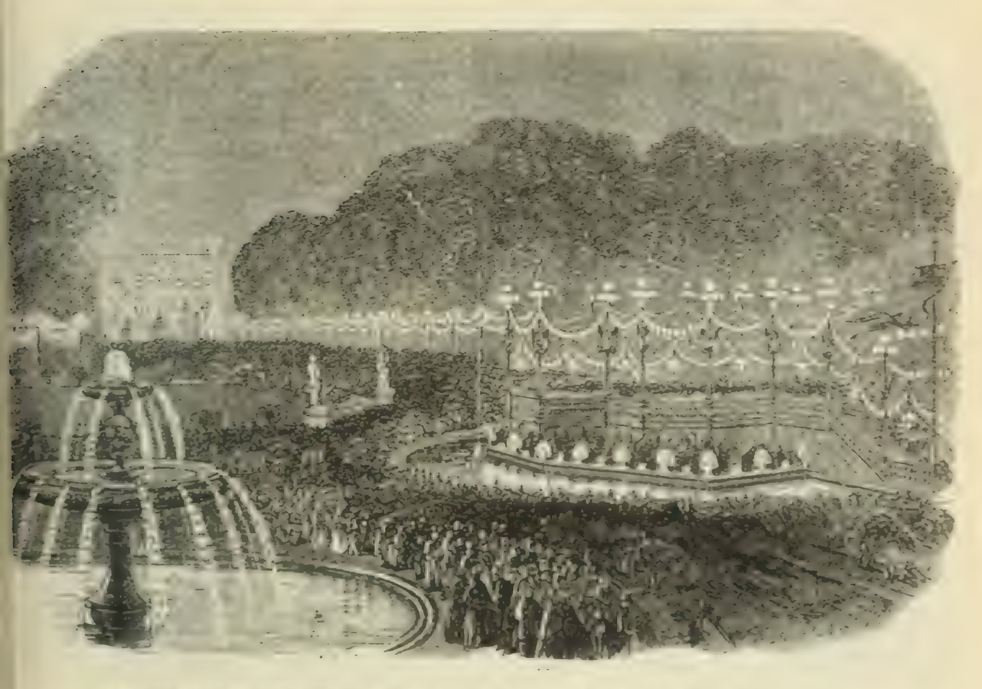
Quant aux *circenses*, ils n'ont jamais changé : ils sont, aujourd'hui, ce qu'ils furent toujours, les foires, c'est-à-dire tout l'attirail des forains, et les représentations gratuites des spectacles subventionnés. Une fois par an, de la littérature et de la musique gratuitement offertes à *populo*. Ce n'est pas de trop.

III

Au point de vue général, jamais peut-être époque n'eut autant de fêtes différentes que la nôtre. Ce siècle, en effet, a vu couronner et sacrer deux empereurs et un roi, des monarques faire des entrées triomphales en leur bonne ville de Paris, des Républiques célébrer la Concorde et la Liberté. Grandes cérémonies ayant toutes conservé un caractère bien particulier, contrairement à la fête officielle annuelle qui, elle, reste d'une désespérante monotonie. Que cela s'appelle Saint-Napoléon, Saint-Louis, Saint-Charles, Saint-Philippe, Glorieuses de 1830 ou prise de la Bastille

ce sont, en effet, toujours les mêmes feux d'artifice, les mêmes foires locales, les mêmes saltimbanques. Les descriptions données par Kotzebue sous le Consulat et l'Empire pourraient encore servir de thème aux chroniqueurs des journaux quotidiens de notre fin de siècle. *Panem et circenses.*

Lui aussi le décor extérieur des grandes fêtes, quelle que soit



15 août 1854. Concert sur le bassin devant le palais des Tuileries.
n édifice arrangé en forme de kiosque avait été placé sur le bassin alors situé devant le palais. (D'après une gravure sur bois de l'*Illustration*.)

ur nature, ne s'est guère modifié. Distribution des drapeaux à rmée, représentation de gala à l'Opéra, inauguration d'un onument ou d'une statue, distribution des récompenses d'une xposition ou d'un concours agricole, tout cela durant plus de ixante ans a vu les mêmes ornements, les mêmes draperies, s mêmes faisceaux, les mêmes oriflammes, les mêmes écussons. Seule l'étiquette, ce que d'aucuns en un langage quelque u irrévérencieux ont appelé « la raison commerciale », s'est odifiée : aux N couronnées ont succédé les L entrelacées et s froides R. F. ; les aigles, les fleurs de lis, les coqs, les faisceaux s licteurs se sont succédé comme marque, sans que les tentures de velours, sans que les trophées de carton, sans que les

dais, les velums rouge et or aient eu à subir le moindre changement.

Qu'il s'agisse de célébrer le souverain ou une date historique quelconque, la joie populaire ne s'épandra pas autrement. Et ce seront toujours sur les images ou dans les récits des chroniqueurs la même foule compacte, des femmes debout sur les chaises, des



La fête du 15 août sur le Trocadéro.

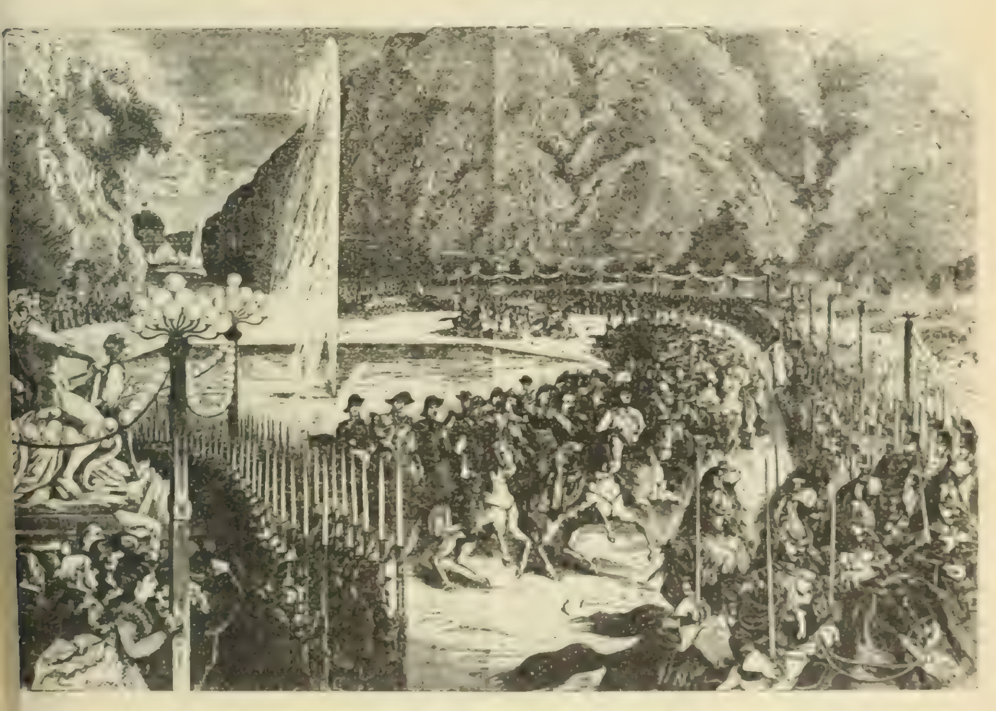
Dessin de F. Lix dans *l'Univers illustré* (1867).

A l'occasion du 15 août on avait élevé au Trocadéro un temple égyptien, deux théâtres forains, six mâts de cocagne et une multitude de petites baraques.

enfants grimpés sur les épaules des parents, les têtes penchées dans les arbres, les gens accrochés aux cheminées des toits.

Pas de fête sans l'éclairage *a giorno* des promenades publiques, sans l'illumination des bâtiments officiels, que ce soient des lustres, des globes ou de simples lampions, que ce soit l'antique et primitif lampion fumeux perdu dans l'huile de son récipient de terre ou la lanterne vénitienne devenue maîtresse en nos jours; sans boutiques de gâteaux et de joujoux, de petits drapeaux et d'articles de Paris, sans cette multitude de cocardes, de rubans, de médailles que notre fin de siècle a empruntés à l'Allemagne et

à la Suisse, c'est-à-dire aux pays des grandes fêtes populaires et nationales; pas de fête sans jeux de bague, sans carrousels, sans vaisseaux aériens, sans montagnes russes, sans le fauteuil-balance qui apparaît déjà sur les estampes de Marlet en 1817, sans les ascensions de ballons qui valurent, sous la Restauration, les tentatives d'Élisa Garnerin et qui nous donnèrent, après 1850,



rande revue du 15 août. L'empereur, suivi de son état-major, traversant le jardin des Tuileries.

Dessin de Jules Pelocq dans *l'Univers illustré* (1858).

Au second plan Napoléon III et le petit prince impérial.

es Godard et les Nadar, sans des courses de chars, sans des xercices gymnastiques à la mode des luttes antiques, dont le ègne de Louis-Philippe vit les premières tentatives et qui, naintenant, font partie intégrante de toutes les fêtes.

Au milieu de ces réjouissances toujours identiques, ouvrons ne parenthèse pour la fête de la Concorde, en 1848, qui tranche uelque peu sur ces festivités bourgeoises, ne serait-ce que par offre amusante d'une dame dont l'ingrate histoire n'a malheu usement pas conservé le nom et qui proposait à l'Assemblée ationale de représenter la Liberté dans le cortège, basant ses

prétentions sur les raisons suivantes : « Citoyens représentants, je suis une belle femme âgée de vingt-cinq ans, j'ai cinq pieds huit pouces, et je pèse 220 kilogrammes. Je demande à représenter la Liberté dans la fête qui aura lieu le 14 mai. Je crois que personne ne peut figurer avec autant d'avantage que moi dans cette solennité. » Il fallait bien quelque liberté pour se présenter ainsi, et si la belle inconnue figura, en ce jour, l'auguste déesse, certes, elle ne dut point passer inaperçue.

Du reste, je l'ai dit, fête d'une nature particulière, cherchant à renouer la tradition des grandes fêtes révolutionnaires, avec des piédestaux ornés des produits les plus remarquables du travail, entourés de jeunes filles vêtues de blanc, avec des chars portant trois arbres, un chêne, un laurier, un olivier, symboles de force, d'honneur et d'abondance, avec une charrue disparaissant sous les épis et les fleurs. En un mot, véritable procession des corporations, toutes présentes, avec leurs chefs-d'œuvre. Tentative qui s'est renouvelée de nos jours, avec les fêtes de septembre organisées pour célébrer le centenaire de la proclamation de la République, en 1893.

Certes, sans se tromper, l'on peut affirmer que ces fêtes du Travail en mai 1848 ne devaient guère rappeler le grand divertissement en sept journées par lequel le grand Roi fit célébrer, en 1664, l'inauguration du palais de Versailles. Ici la pompe allégorique et monarchique ; là les symboles de la Paix et du Travail, de l'Union et de la Fraternité des peuples.

IV

Si les fêtes du second Empire montrèrent un certain caractère, c'est à leurs imposantes manifestations militaires et à l'éclat des feux d'artifice qu'elles le durent. Ce fut l'époque des grandes représentations équestres, des mimodrames, des cavalcades. Le 15 août 1853 vit ainsi représenter, au Champ-de-Mars, l'attaque et la prise de Laghouat, en Algérie, le tournoi du camp du Drap d'Or. Le 15 août 1853 devait marquer par ses théâtres de pantomimes, de funambules, par sa grande pièce d'actualité historico-militaire *Levée du siège de Silistrie et mort de Mussa-Pacha* (dernier incident de la guerre turco-russe), par ses joutes et régates sur la Seine

par ses mâts de cocagne chargés de prix, par ses décorations des promenades : portiques à jour dans le style mauresque, arcs de triomphe, guirlandes, lustres, vases et bannières, par ses feux d'artifice, dont l'un, tiré au quai d'Orsay, représentait le palais du Louvre terminé avec la statue équestre de Napoléon Ier entre la Paix et la Guerre.



Fête du 15 août.

« Lampion ayant une certaine satisfaction à voir mettre à la porte la lanterne chinoise qui l'avait dégommé dans le temps. (Caricature de Cham, *Charivari*, vers 1856.)

Je viens de parler des feux d'artifice. De toutes les manifestaions de la joie populaire ce fut certainement, de tout temps, la lus brillante, la plus recherchée, depuis le moment où, sous le ègne de Henri IV, elles firent leur apparition, apportées par les taliens. Certes, à l'origine, ce n'étaient pas encore les boîtes, les eils, les chandelles romaines, mais bien simples fusées volantes. lais, dès ce moment, ce n'en fut pas moins le spectacle favori du on bourgeois parisien qui semble tenir aux feux d'artifice comme plèbe romaine tenait aux gladiateurs du Cirque.

Les allégories pyrotechniques du XVIIIe siècle composées par s maîtres qui ont nom Torré et Ruggieri produisirent souvent

de véritables merveilles qui se peuvent voir sur les grandes et belles estampes de l'époque : *Feu d'artifice sur le Pont-Neuf en 1739* ; *Feu d'artifice donné au Roi et à la Reine de France par la ville de Paris, à l'occasion de la naissance de monseigneur le Dauphin, le 21 janvier 1782.*

Palmes triomphales, gerbes verdoyantes, véritables tableaux de feu nous donnant à cent ans de distance environ, le feu d'artifice religieux, philosophique, philanthropique inventé par Robespierre pour la fête de l'Etre suprême et les pluies de feu, les saucissons détonants, le bouquet monstre de trois mille chandelles et quatre cents bombes tricolores parti de tous les étages de cette dentelle de fer ajouré qu'on appelle la Tour Eiffel.

Et c'est ainsi que Ruggieri qui pourra se vanter d'avoir, en sa vie, brûlé plus de poudre que Napoléon a accompli des merveilles pour lesquelles la foule se fit souventes fois écraser, prenant je ne sais quel plaisir à voir les étoiles de la terre mises en fusée aller chercher, à travers l'espace, les étoiles du ciel.

JOHN GRAND-CARTERET



Le Parisien [illegible]

(Croquis par Cham. *Charivari*, 1867.)

Le Gérant : F. JUVEN

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 65.7.97



LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite.)

XXXIII

C'ÉTAIT ÉCRIT !

Le docteur Marc Henri était bien décidé à ne pas répondre au ravisseur de Corona. Il espérait que les menaces de Belkassem n'étaient qu'une intimidation. A deux pas des tentes du Maître

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet et août 1897.

de l'Heure qui, par la bouche de son moueddin, avait rappelé le règles du djehad, le neveu de Cheikh-el-Haddad n'oserait pa jeter un Français à la foule.

S'il me fait fusiller comme espion, songeait le jeune médecin je ne serai pas plus à plaindre que tant de malheureux qui, là-bas de l'autre côté de la mer, viennent de tomber sous les balles de Allemands... Mais, si, par hasard, je me tire d'affaire ?...

A cette pensée, Marc Henri voyait l'avenir en rose comme un aurore d'Orient.

En effet, Corona ne pourrait pas manquer d'être, à la fi touchée des sacrifices de l'amoureux dédaigné. Peut-être alo s'aviserait-elle que le capitaine La Vendôme était, moins qu'el ne l'avait cru, le maître de son cœur. Dans ces songes, le pr sonnier, que l'on avait jeté, garrotté, sous une tente dont l'entr unique était gardée, goûta quelque repos malgré l'étroitesse ses liens. Il s'attendait à être ramené devant Belkassem dès pointe du jour. Il ne vit point reparaître ses geôliers. Mais bruit d'une lointaine fusillade dont l'écho lui arrivait du côté la rivière, il compris que Français et moudjahédines venaient prendre contact.

La série de combats heureux que le général Cérez avait livr entre les derniers jours d'avril et le début de mai, n'avait pas de résultats politiques immédiats, malgré les pertes inflig aux rebelles. Les Ouled-Sidi-Salem et les fractions dissiden des Sénahdja avaient apporté des ouvertures de soumission d l'effet ne suivait point. Pour se décider, tous attendaient l'arri de Mokrani. Son approche était signalée à la tête de continge que l'on disait formidables et valeureux.

Tandis que le Maître de l'Heure attendait des renforts, le néral Cérez avait passé la journée du 3 mai à brûler des villa et à vider des silos. Au début de la nuit du 4, les crêtes s'étai tout d'un coup, garnies de musulmans qui avaient assailli d feu nourri le camp français, établi en contre-bas de la montag Le 5 au matin, le général, impatient de sortir d'une posi désavantageuse, s'était mis en route dès le fedjer. Il se po vers Dra-bel-Kheroub, quand la gauche de sa colonne fut b quement attaquée.

A cette minute, les deux armées étaient seulement sépa par l'Oued-Soufflat. Les Français continuaient d'avancer le

de la rive droite. Le camp des moudjahédines était installé sur la rive gauche, hors de la vue et de la portée des obus.

A trois ou quatre kilomètres, sur les hauteurs, des hommes en burnous, dont les ombres violettes se détachaient sur le fond rosé des roches, semblaient diriger les opérations. Le général Cérez, ayant arrêté son cheval, explora ce pan de montagne avec sa lunette. Il fit appeler le colonel Goursault qui commandait l'escorte[1] :

— Colonel, dit-il, regardez dans cette direction. Que voyez-vous?

— Un goum de cavaliers, mon général, trois cents à peu près, immobiles autour d'une bannière déployée...

(1) Au moment où le Maître de l'Heure paraissait en feuilleton dans le *Figaro*, le rédacteur en chef du journal reçut la lettre suivante :

« Paris, 27 août.

« Monsieur le rédacteur en chef,

« C'est souvent avec le roman que s'écrit l'histoire. Je vous demande donc a permission de rectifier une erreur de *nom propre*, dans l'œuvre de M. Hugues Le Roux.

« Ce feuilleton d'aujourd'hui met en scène le colonel Trumelet. Cet officier upérieur commandait en 1871 la subdivision d'Aumale. Il n'a jamais apparnu à la colonne Cérez.

« Les escadrons de spahis (ex-éclaireurs algériens), auxquels fait allusion I. Hugues Le Roux, étaient commandés par M. le lieutenant-colonel oursault, du corps d'état-major.

« La mort de Mokrani, tué le 5 mai au combat de l'Oued-Soufflat, assurait fin prochaine de l'insurrection. Aussi M. Thiers donna-t-il lecture à Assemblée nationale de la dépêche sur laquelle j'annonçais l'événement à on père (*Journal Officiel*, 11 ou 12 mai 1871).

« A ce combat décisif, le colonel Goursault et ses spahis prirent une part illante. Plus tard, sur le point même où tomba Mokrani, un monument mmémoratif fut élevé par les soins du colonel Trumelet. De là, vraisemablement, l'erreur commise.

« Le colonel Goursault est mort. Par respect pour sa mémoire, il n'est donc s inutile de rétablir la vérité à son profit, avant que le beau roman de . Hugues Le Roux paraisse en librairie. Les nombreux survivants de la lonne de l'Oued-Sahel lui en seront reconnaissant avec moi.

« Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« A. Uhrich,

« Ancien aide de camp du général Cérez pendant l'insurrection de Kabylie (avril-août 1871. »

Les renseignements si précis fournis par l'aide de camp du général Cérez ne laissent point de doute sur une erreur que je repare ici.

H. L. R.

— Et, distinguez-vous un personnage en vêtements blancs, qui est en selle, à côté de l'étendard, en avant du groupe?... C'est le Bachagha. Il dirige ses gens et il nous surveille. Je vais lancer sur lui un peloton de cavalerie, nous verrons s'il va s'engager.

L'ordre ayant été transmis, les deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique entrèrent dans l'Oued.

Le Bachagha ne les attendit pas. Il ne se sentait point appuyé par des forces suffisantes et le terrain non plus ne lui semblait pas favorable au développement de sa cavalerie. Le général, qui n'avait pas quitté la lunette, le vit disparaître dans un pli de terrain avec sa bannière et son goum.

Tandis que la tête de la colonne continuait sa marche entre l'Oued et la montagne, le colonel Goursault protégeait avec son escorte la longue file du convoi. On n'avançait que lentement sur un terrain difficile. Il fallait conquérir chaque mamelon, l'un après l'autre, en déloger l'ennemi, dégager à tout instant les flancs de la colonne, incendier les gourbis, les mechtas, qui commandaient la route, et qui auraient pu servir de cadre à des embuscades. Le tir précis et répété de l'artillerie fouillait chaque ravin. Les obus venaient atteindre les points inaccessibles. Le général Cérez avait déclaré qu'il voulait laisser derrière soi « la place nettoyée ». Il tenait pour la méthode de Bugeaud contre le système du maréchal Vallée qui, lui, s'épuisait dans la diffusion et le ravitaillement des petits postes de garde.

Le général et la tête de la colonne arrivèrent au Dra-bel-Kheroub, vers une heure de l'après-midi, sans avoir cessé un seul instant de se battre depuis le lever de l'aurore.

La journée était étouffante. A travers les semelles de leurs gros souliers, les soldats sentaient la terre brûlante comme un four. Entre le ciel et le sol, l'air tremblait, en ondulations moirées, qui faisaient la chaleur visible. Dans cette immense clarté, les lignes arides du paysage, les bords desséchés de l'Oued Soufflat, le camp des Français et l'armée des rebelles, les uniformes de toile, les capotes bleues, les burnous, les chevaux, les dromadaires, tout semblait noyé sous les flots de la lumière qui confondait les nuances, effaçait les formes, réduisait le paysage et la vie au duel des deux couleurs triomphantes, l'indigo et le blanc. C'était l'heure du recueillement qui précède les méridiennes, de la prière du dohor. Partout où les goums et les

sagas occupaient un ravin, une terrasse de montagne, la voix les moueddins s'élevait en plaintes lointaines :

— Venez à la prière! venez au salut! Dieu est grand et nique!

Sur les deux rives de l'Oued le feu s'était éteint. L'assoupissement semblait gagner le torrent lui-même dont les rares bouillonnements ne murmuraient plus.

Dans ce silence où l'arrière-garde du convoi se traînait encore bout de fatigue, un grand fracas de fusillade éclata soudain.

Avertis par leurs chouafs, de nombreux rebelles s'étaient embusqués dans un ravin de la rive gauche. Ils guettaient, sur la ive droite, le passage de deux compagnies du 26e chasseurs qui taient demeurées en arrière pour brûler un village. Rapidement, es indigènes se portèrent à la bouche du ravin, et, s'avançant ur la rive même de l'Oued, ils marquèrent qu'ils étaient décidés couper la route aux chasseurs.

Le colonel Goursault estima qu'il pouvait se tirer d'affaire sans emander de secours à Dra-bel-Kheroub. Au-dessus de sa tête, n mamelon en grand relief, le Dra-el-Taga, dominait le tir de ennemi, tout le pan du paysage. Il lança deux compagnies de ouaves à l'assaut de cette position escarpée, tandis que luimême répondait par des obus à la fusillade du ravin. La cime du ra-el-Taga était défendue par une poignée de Khouans. Ayant sé leurs munitions, ils attendaient bravement les zouaves pour s recevoir sur leurs baïonnettes. Une décharge des deux compagnies les hacha comme de la paille. Ceux qui n'étaient pas mbés sur la place disparurent entre les pierres.

De l'autre rive on avait aperçu l'attaque et la déroute. On y pondit en gravissant au pas de course le coudiat d'El-Mesdour. L position était meilleure pour les Djouads qu'à la tête du ravin, ais, tout de même, ils se trouvaient en contre-bas du Dra-el-Taga. I de cette hauteur, à peine distante de sept cents mètres, les zaves commençaient d'exécuter à belle portée des feux de peloton sur ce groupe de cavaliers qui avait escaladé la terrasse d'El-Mesdour.

Mokrani et son frère Boumezrag commandaient ce goum.

— Il ne faut point, dit le Maître de l'Heure, que la poudre fsse tort à la prière.

Comme il descendait de cheval, son frère se jeta vers lui avec une tendresse respectueuse :

— Bachagha, dit-il, si tu veux t'avancer sur la terrasse, enveloppe-toi de ce burnous gris. La blancheur de ton haïk sert de mire aux balles et tu n'as pas le droit de t'exposer.

Il élevait dans ses mains un manteau de laine commune, et ses yeux suppliaient.

S'étant tourné avec un sourire, Mokrani reçut le manteau sur ses épaules :

— Je fais ce que tu veux, Boumezrag, dit-il, car tu as toujours été pour moi un frère dévoué. Mais crois-tu vraiment que, si mon heure est venue, cette loque de laine me protégera contre l'arrêt de Dieu ?

Tout en parlant, il était sorti du groupe et il s'avançait seul sur la terrasse. Il choisit une place où les pierres ne pouvaient pas blesser son agenouillement, et, songeant que de la décision qu'il allait prendre dépendait le sort de son armée, il prononça la prière qui demande l'inspiration :

— Dieu de l'Univers, j'implore de ta bonté que tu me montres ce qu'il est bon que je sache. Par la grandeur du Prophète, s'il y a du bien ou du mal dans ma décision, faites-le-moi voir. O mon Dieu ! lorsque tu dis une chose : « Khoun ! (1) » ton ordre est entre le Kaf et le Noun. Je te demande, par ton nom révéré et sublime, par le Livre des Destinées que tu as écrit, par tes prophètes et tes Apôtres de me révéler ta volonté. Je t'en supplie par les Sept Cieux et tous les anges qu'ils renferment, par les Sept Terres et les animaux qu'elles nourrissent, par les Fleuves, par la Mer et ses trésors, car tu as le pouvoir sur tout !

Réconforté par cette prière, Mokrani se releva, et comme la fusillade continuait de résonner, il s'avança tout au bord de la terrasse pour reconnaître le terrain. Ses prunelles berbères perçaient le rayonnement de la chaleur. Il découvrait à ses pieds les retardataires du convoi qui suivaient avec lassitude la ligne des lauriers-roses ; au-dessus de sa tête, sur le fond du ciel, il apercevait les silhouettes des zouaves, dont les balles perdues venaient autour de lui moucheter les rochers du coudiat.

Boumezrag observait cette promenade avec inquiétude. Soudain, il vit le Bachagha plier sur ses genoux.

(1) « Khoun ! » signifie « sois ». Le Kaf est le K initial ; le Noun l'N qui termine le mot.

— La ila il la Allah! Il n'y a de Dieu que Dieu! murmurait le Maître de l'Heure en retombant sur la terre.

Il était de nouveau prosterné, son front touchant le sol.

Et Boumezrag pensa :

— C'est sa prière qu'il recommence...

Mais, comme les balles s'écrasaient plus serrées sur les pierres d'El-Mesdour, le Djouad s'effraya tout à fait. Il oublia les réserves que la tradition des Ouled-Mokrane imposait en public à sa familiarité de cadet. A demi-voix, comme aux jours de l'enfance où tous deux jouaient autour de la Qualâa des Beni-Abbès, il appela :

— Mohamed...

N'ayant point reçu de réponse, il rompit la discipline. Il se précipita vers son frère. A deux pas du corps, il leva les bras, jeta un cri, et toutes les bouches le répétèrent.

La balle, tirée de haut en bas, qui avait tué le Bachagha, était entrée entre les yeux, et sortie au bas de la nuque. Une tache de sang marquait son passage dans la laine du capuchon. Déjà les regards étaient vitreux. Convulsion ou amertume suprême, un sourire bridait les coins de sa bouche, découvrait la blancheur des dents.

Il n'y eut alors ni lamentations, ni cris. Seulement le feu des Djouads, qui, depuis une heure, répondait à la fusillade de Dra-el-Taga, s'éteignit. Le goum se retirait vers le camp. Il emportait dans un manteau le corps du Maître de l'Heure. Il laissait sur le roc d'El-Mesdour les cadavres des trois Ouled-Mokrane qui, les premiers, à l'appel de Boumezrag, s'étaient élancés vers le Bachagha.

XXXIV

LOUANGE A DIEU

Les zouaves qui occupaient le Dra-el-Taga virent ce mouvement de retraite. Depuis longtemps, les rebelles qui les avaient fusillés de la rive gauche de l'Oued étaient rentrés en montagne. Les zouaves s'assurèrent que, derrière eux, les ravins étaient vides, puis, ayant redescendu les pentes du mamelon, ils rejoignirent la colonne à l'étape.

Le général Cérez finissait d'installer son camp sur le Dra-bel-Kheroub. Surpris du silence de l'ennemi, il envoyait des reconnaissances pour razzier et incendier les villages voisins. Elles ne trouvèrent que l'abandon. Personne dans la colonne ne se douta, ce jour-là, que le chef de l'insurrection venait de tomber sous une balle française.

Les Djouads qui entouraient Mokrani au moment de la mort auraient voulu cacher la triste nouvelle à leurs soldats, au moins jusqu'à ce qu'un conseil de famille eût décidé si le commandement du Bachagha passait à son frère, ou si les Ouled-Mokrane se retireraient de la lutte et abandonneraient aux chefs des Khouans la direction de la guerre sainte. Sans donner l'alarme, Boumezrag avait enveloppé le corps dans un manteau. Il l'avait fait placer devant soi, en travers de la selle, et, entouré de ses parents silencieux, il revenait vers le camp, à petits pas.

Mais la rumeur de la mort les avait devancés, réveillant les soldats qui, après la prière, s'étaient étendus pour la sieste. Des gens qui sortaient du sommeil se dressaient sur leurs pas, comme des fantômes. Sans parler, ils contemplaient le cortège funèbre. Et leurs regards, lui faisant suite, transmirent en traînée de poudre la nouvelle qui courut, vola, précéda les Djouads, vint éclater comme la foudre au milieu du Douar.

Ce fut le désespoir des négresses qui donna le signal. Accroupies dans l'ombre courte des tentes, elles vaquaient aux travaux accoutumés. Un enfant, qui courait devant les chevaux, leur dit le destin. Toutes ensemble elles se levèrent en poussant un hurlement qui, sur son divan de sieste, fit bondir la mère du Bachagha.

Oubliant l'étiquette qui, jamais, aux jours de la beauté, n'avait montré son noble visage à découvert devant une foule, elle écarta brusquement les feloudjs de la tente et cria :

— Qui est mort?

Boumezrag venait de mettre le pied sur la terrasse, le lugubre fardeau dans les bras. Il regarda sa mère qui l'interrogeait avec un éclair de haine, puis, dans la honte de vivre, quand celui-là était tombé, il abaissa ses yeux sur le corps du défunt.

La mère avait avancé d'un pas. Elle se pencha, souleva le manteau, découvrit le visage. Ses pupiles dilatées fixèrent les prunelles vitreuses, un cri inhumain lui jaillit des entrailles, la releva, la tordit, fit se dresser ses poings, la rejeta vers le mort

qu'elle saisit éperdument dans ses bras. Puis, foudroyant une dernière fois de ses regards ceux qui lui rapportaient un cadavre, lentement vers la tente, sans ployer sous le poids, elle emporta sa proie. La tête décolorée du mort roulait dans le capuchon, les pieds encore chaussés d'éperons labouraient le sable.

Belkassem n'avait pas pris part aux combats du matin. Il entrait dans ses plans de laisser les Djouads s'engager dans des conditions défavorables, afin d'intervenir comme un sauveur, lorsque leur imprudence aurait compromis la journée. Il avait ordonné à ses Khouans cette abstention, dont le général Cérez s'étonnait dans son camp de Dra-bel-Keroub. Il s'apprêtait à célébrer avec éclat la prière de trois heures, quand le tumulte des tentes lui apporta la nouvelle. Il sourit, car jamais il n'avait espéré tant de bonheur en un jour. Boumezrag avait déjà dit sa volonté d'emporter le Bachagha à la Qualâa des Beni-Abbès pour que, du moins, il reposât auprès de ceux qu'il avait aimés. Cette mort et ce départ faisaient le neveu du Cheik-el-Hadd momentanément maître de ses ambitions et de ses vengeances.

Il attendit longtemps qu'un Djouad vînt lui confirmer officiellement le décès. Soit que la ruine de leurs espérances eût réveillé la haine des Ouled-Mokrane pour leurs alliés d'occasion, ou que, dans le désarroi de l'événement, nul n'eût songé à se charger du message, la meilleure partie de la journée s'écoula sans que Belkassem vît venir à sa tente la députation qu'il attendait. D'autre part, la rumeur du camp annonçait que l'heure des funérailles était proche. Le Khouan estima qu'il ne pouvait s'abstenir d'y paraître sans porter atteinte à son propre prestige. Il se rendit donc au douar, avec une pompe de Khalifat, entouré d'un état-major de Mokaddems.

Les féloudjs du pavillon où le Bachagha avait passé, à côté de Meryem, la dernière nuit de sa vie avaient été largement relevés et le corps reposait maintenant sur un tapis, enveloppé d'un linceul blanc. Selon le rite, les négresses et ces vieilles, femmes qu'on nomme « adjaaïz » l'avaient soigneusement lavé. Ses oreilles, ses narines, sa bouche étaient fermées avec du coton et du camphre, le linceul lui-même avait été aspergé avec une eau très pure et parfumée de benjoin.

Deux cercles de gémisseuses entouraient le mort. Des étoffes en poil de chameau, des lambeaux de tentes leur couvraient les épaules en signe de deuil. Leurs visages qu'elles inondaient de

larmes, griffaient avec leurs ongles, étaient souillés de suie et de sang.

Au seuil du pavillon, un nègre tenait en main la jument préférée du défunt. Inquiète des allées et venues, des hurlements et de la longue attente, elle relevait la tête, dressait ses oreilles pointues, et, de ses hennissements jetés vers le pavillon du maître, elle semblait appeler le cavalier. Le fusil du Bachagha, son yatagan, ses pistolets, ses éperons, suspendus au kerbous de la selle cliquetaient à chaque bond de la bête favorite, comme dans un départ de fantasia.

A la vue du chef des Khouans et de ses Mokaddems, les gémisseuses redoublèrent leurs lamentations. Quelques-unes se déchiraient le visage avec des débris de poterie. Elles se pressaient autour du corps comme si elles avaient voulu le défendre contre un ennemi qui venait pour l'emporter. Belkassem dut les écarter de force pour s'approcher du mort.

L'usage voulait qu'on s'agenouillât afin de lui donner l'accolade des frères dont les croyants chargent celui qui s'en retourne à Dieu. Et, certes, rien n'était plus là de ce qui avait été le Maître de l'Heure, car le front poli ne tressaillit pas sous le baiser de trahison.

L'exposition du corps était terminée. Tous les regards des assistants, tournés vers la tente des femmes, indiquaient qu'à cette minute on s'attendait à la voir s'ouvrir. En effet, les feloudjs s'écartèrent, et la procession des négresses, de toutes les jeunes esclaves qui servaient dans le douar du Bachagha, vint se ranger dans le pavillon, en face des pleureuses. Cela faisait deux groupes funèbres qui, par-dessus le corps, commencèrent de psalmodier les proses consacrées.

— Où est-il? demandaient les négresses. — Son fusil est venu, lui n'est pas venu. — Son sabre est venu, lui n'est pas venu. — Ses éperons sont venus, lui n'est pas venu. — Son cheval est venu, lui n'est pas venu. — Où est-il?

Les pleureuses répondaient :

— On dit qu'il est mort dans son jour. — Frappé entre les sourcils. — C'était une mer de couscouss. — C'était une mer de poudre. — Le soldat de Dieu. — Le Maître de l'Heure. — Il se battait pour les siens. — Il est mort dans son jour!

Puis il y eut un silence, pendant lequel on entendit la jument hennir et, au loin, près des tentes, des sloughis aboyer. Alors,

d'un même élan, confondant leurs voix, les deux chœurs reprirent :

— Non, il n'est pas mort! — Nous le reverrons ailleurs. — Il n'est pas mort! — Son âme est chez Dieu!...

A cette place des prières, le feloudj de la tente des femmes s'écarta encore et, à pas lents, dans la clarté mourante du jour, la mère s'avança.

Ses yeux ne pleuraient point, sa bouche avait repris son immobilité impérieuse. Elle n'aperçut ni les pleureuses, ni les Djaouds, ni le flot du peuple. Elle venait à son fils pour lui parler encore une fois. Elle s'approcha jusqu'aux pieds du mort, puis, l'ayant un instant contemplé en silence, elle dit :

— O mon fils, tu m'as trahi! — J'avais ouvert tes yeux. — Tu devais fermer les miens, — Tu m'as trahi!

Elle attachait sur lui des regards de reproche, si déchirants que les deux chœurs éclatèrent en sanglots :

— Ne l'accuse pas, — Mère, ne l'accuse pas! — S'il est parti, — C'est qu'il a été appelé!

Déjà Boumezrag et ses cousins s'approchaient pour soulever le tapis sur lequel le mort était étendu. Mais, au moment où ils allaient franchir le seuil de la tente, ils virent la foule s'ouvrir, afin de faire passage aux Marabouts et à l'Iman des dernières prières.

Comme le goum tout entier ne pouvait faire escorte au mort jusqu'à la Qualâa, on avait décidé de dire à cette place le « salat el djenaza » (1). L'iman se plaça donc à la tête du défunt et il cria d'une voix forte :

— Louange à Dieu qui fait mourir et qui fait vivre! Louange à celui qui ressuscite les morts! Il est au-dessus de tout! O mon Dieu! Mokrani était votre adorateur, le fils de votre esclave. Vous l'aviez créé, vous lui aviez accordé les biens dont il a joui. Vous l'avez fait mourir et c'est vous qui le ressusciterez! Nous venons ici intercéder pour lui, ô mon Dieu! Délivrez-le des désagréments de la tombe et des feux de l'enfer. Fortifiez sa voix quand il vous rendra compte de ses actions. Il était juste, rendez-le meilleur, donnez-lui une habitation plus large que la sienne, des parents plus parfaits que les siens, une épouse qui l'aime encore plus...

(1) La prière de l'enterrement.

A ce moment, du pavillon clos des femmes, une agonie désespérée cria :

— Maître! maître! emmène-moi!... Ma tente est vide!... Je suis refroidie... Où est mon lion?

Tous les regards s'étaient attachés à la terre, car on avait reconnu la voix de Meryem. Mais l'Iman prononça :

— O mon Dieu! les cris de cette femme sont une impiété, car la mort est votre ordre. Ne les écoutez pas. Pardonnez à nos morts, à nos vivants, à ceux de nous qui sont présents, à ceux qui sont absents, à nos petits et à nos grands, pardonnez à nos pères, à nos devanciers, ainsi qu'à tous les musulmans et musulmanes, pour que la mort leur donne le repos, comme à Mokrani, avec la faveur de vous voir!

— Amen! répondirent les Marabouts, les négresses, les pleureuses, la foule.

Et, comme on avait fait approcher le dromadaire qui devait porter le corps jusqu'à la Qualâa, les Djouads soulevèrent par les quatre coins le tapis funèbre.

XXXV

MALGRÉ LE DESTIN

Ce soir de veillée où Campasolo, le docteur et le curé décidèrent de mettre un terme aux hésitations du Bachagha en enlevant Mlle Mazurier, Marc Henri avait quitté la tente sans avertir ses compagnons qu'il voulait se procurer, avant le jour, cette fameuse « cage » de mariée que le jeune homme croyait avoir aperçue aux mains des Ouled-Aziz.

Occupés du mouvement des goums, qu'ils voyaient monter à cheval et qui profitaient de la nuit pour aller s'embusquer dans les ravins de l'Oued Soufflat, Campasolo et le curé n'avaient d'abord pas pris garde à l'absence de leur compagnon. Quand ils remarquèrent que la nuit s'avançait et que Marc Henri ne reparaissait point, ils ne s'inquiétèrent pas davantage.

— Je parierais, dit le curé, que notre camarade console la mariée, pendant que le mari va se battre. Le docteur aura trouvé

l'oiseau en liberté. Il nous reviendra, avec la cage, au premier chant de l'alouette.

Mais lorsqu'à l'heure fixée pour le rendez-vous Marc Henri ne reparut pas, les deux compagnons commencèrent à se regarder d'un air grave. Ni l'un ni l'autre ne songeait à soupçonner le jeune homme de négligence : s'ils avaient eu souvent l'occasion de réprimer son étourderie, ils ne doutaient pas de son dévouement. Leurs appréhensions étaient accrues par l'attitude de Belkassem qui, en l'absence de Mokrani, se montrait par tout le camp, enflant sa voix, multipliant les ordres. La garde exacte qu'il faisait monter par ses Khouans diminuait d'heure en heure les chances d'évasion. Les Djouads, eux, avaient suivi leur chef à la bataille. Il ne restait au pied du douar que les cavaliers de service. Et, quelle que fût l'issue de la journée, on pouvait craindre que Mokrani, entraîné par le succès d'une charge, ou emporté dans la débâcle d'une retraite, ne reparût de sitôt au camp.

Après mûres réflexions, les deux hommes s'étaient partagé les soins qu'imposaient ces circonstances périlleuses. Ils décidèrent que Campasolo tâcherait de forcer la porte du douar où les serviteurs du Bachagha l'avaient déjà vu entrer. Il s'efforcerait d'arriver jusqu'à la prisonnière; il la mettrait au courant du projet d'évasion. Le curé, pendant ce temps-là, rôderait autour des tentes des Khouans. Ses allures religieuses, la connaissance exacte qu'il avait des usages de la secte et de ses rites de prière le mettaient à l'abri des soupçons. Il se mêlerait aux groupes, et, si le docteur s'était fait arrêter par les gens de Belkassem, la surprise d'un chouaf des roumis au milieu du camp était un événement trop extraordinaire pour qu'on ne parlât point de son arrestation.

— C'est sûrement, conclut le curé, le piège où sera tombé cet imprudent.

Et Campasolo cita le proverbe kabyle :

— « Celui qui met la tête dans le son, sera becqueté par les poules. »

Si cette journée et cette nuit d'attente venaient de peser lourdement sur la patience des deux hommes, elles avaient énervé jusqu'à la souffrance aiguë la résignation de Corona. Sous prétexte que « les adieux amollissent le cœur », on l'avait séparée de Meryem et conduite dans une tente plus humble, où, sous la

garde de deux négresses, elle guettait, de minute en minute, le moment du départ.

Cette certitude lui avait tout d'abord apporté tant de joie que sa pensée ne s'était pas attachée aux tristes nouvelles que Mokrani lui avait données sur les assiégés de Fontaine-Froide. Mais, quand la journée tout entière eut passé sur cette croissante inquiétude, le retour de la nuit ramena pour la jeune fille un cortège de songes affreux. A présent qu'elle était au moins à l'abri des angoisses que l'infamie de Belkassem lui avait causées pour son honneur, M[lle] Mazurier se retraçait, avec l'imagination de la fièvre, les souffrances de ses parents et de son fiancé, bloqués dans la Ferme. Le mot du Bachagha : « Ils n'ont plus d'eau! » lui bourdonnait aux oreilles comme un glas. Encore qu'elle n'eût jamais enduré la soif jusqu'à cette minute où la privation devient tourment, elle connaissait assez l'inquiétude de la saison chaude pour se former une idée de ces douleurs.

— Quand ils seront à bout, pensait-elle, ils ne se rendront pas... Ils se feront sauter!... Ils me croient morte!... Ils ne savent pas que je suis là... tout près... que je vais les rejoindre!...

Et, comme si elle eût été au pied des murailles de Fontaine-Froide, elle murmurait en joignant ses mains :

— Attendez-moi!... C'est moi!... Je viens mourir avec vous!...

Lassée par ces cauchemars, la jeune fille avait cédé au sommeil de la sieste, elle s'était assoupie au chant monotone des moueddins, invitant les fidèles à la prière de « dohor », quand les cris des négresses, qui avaient aperçu Boumezrag rapportant le corps du Bachagha, la réveillèrent, avec tout le douar.

Il lui fallut un peu de temps pour comprendre le malheur qui la frappait. Le destin qui liait son salut à la vie du Maître de l'Heure ne lui permit pas de penser que c'était le chef de l'insurrection qui venait de tomber sous une balle française. Elle ne voyait en lui que l'ami loyal de son fiancé, son protecteur, son dernier refuge, en dehors de Dieu. Elle se laissa choir sur la natte, l'esprit troublé, espérant que ceci était encore une illusion de sa fièvre, comme les autres.

Les hurlements qui sortaient de la tente des femmes la détrompèrent. Alors elle ne résista pas à cet orage de larmes. Elle fit comme elles, elle se frappa la poitrine, elle cria vers le ciel, elle se jeta la figure en avant dans le sable, pour y cacher sa douleur.

Était-ce Mokrani, était-ce La Vendôme que ces lamentations louaient? Elle répétait avec ces voix les paroles du rite :

— « Où est-il? — Il est mort dans son jour. — Il se battait pour les siens. — Son âme est chez Dieu! »

Quand, après les prières, les Djouads soulevèrent les quatre coins du tapis, elle poussa un dernier cri de désespoir et tomba pâmée.

La nuit de la tente, où les négresses n'avaient pas reparu pour apporter la lampe, l'enveloppait toute, lorsqu'elle reprit ses sens et sa raison.

La douleur des Djouads qui n'avaient pas accompagné le corps du Bachagha lui semblait une tempête où elle, la fille des roumis, de ces maudits qui avaient tué le Maître de l'Heure, serait emportée comme un fétu. Quelle voix maintenant s'élèverait pour la défendre? Celle de Boumezrag? Il emportait le mort vers le tombeau des aïeux. Celle de Meryem ou de la mère? Corona n'osait plus paraître en leur présence. Elle n'avait plus personne pour la protéger, elle était plus exposée qu'au milieu de la djemâa d'Aguemoun. L' « autre » n'avait qu'à paraître pour qu'on lui livrât sa captive. Elle s'étonnait qu'il ne fût pas encore venu la réclamer. Elle ne vivait plus que pour surprendre son pas.

Elle l'entendit.

Les sentinelles lui avaient barré la porte, au bord de la terrasse. Et il parlementait, impérieux comme un homme qui sait que nulle voix ne peut, à cette heure, faire taire la sienne :

— Je te dis, mulet, que je suis le Cheik Belkassem, et que cette prisonnière est à moi! Je vais la faire enlever de force si tu résistes!

Mais le Djouad qui avait la garde du poste répondit sans se troubler :

— Quand tu serais l'envoyé du Prophète, tu ne passeras point. La tente du mort est dans la douleur et, jusqu'à demain, personne n'en doit franchir le seuil, même pour apporter de la nourriture. Tu peux bien nous faire tuer, puisque nous sommes dix et vous des mille et des mille. Mais si toi et tes Khouans vous montez sur ce seuil, Dieu vous foudroiera. Allons, attends à demain et ne trouble pas davantage celles qui pleurent. A cette heure, ton seigneur et le mien rend ses comptes à l'ange Azraïl. Il ne veut se charger du poids de nulle iniquité. Si ta réclamation est honnête, la maîtresse de la tente y fera justice...

Le silence, interrompu par cette altercation et par les malédictions que Belkassem ne manqua pas de lancer, venait à peine de reconquérir le douar, quand, distinctement, au bas de la tente où elle gisait sur la natte, dans un état voisin de la stupeur, Corona entendit le bruit léger d'un animal qui fouille. Elle pensa que c'était quelque sloughi occupé à enfouir un os, mais comme le grattement continuait, régulier, plus fort, elle traversa la tente et vint coller son oreille à la toile.

Ce n'était ni un sloughi ni un chacal, mais un homme qui rampait là. Il avait détaché un des piquets de la tente, déjà il engageait sous la toile sa tête et ses épaules, et Corona, affolée, se jetait vers la porte opposée, la bouche ouverte pour un cri de terreur, quand l'homme se leva sur ses pieds, et, d'une voix étouffée :

— Pour l'amour de Dieu! murmura-t-il, mademoiselle, ne faites point de bruit...

— Campasolo!

Le brûleur de charbon était entré dans le douar avec la foule, au moment des funérailles. Il s'était caché dans une touffe de palmiers nains, attendant la nuit complète. Les paroles de Belkassem lui avaient marqué la minute de l'action.

— Nous avons encore deux heures à nous, dit-il, coupant court aux remerciements de la jeune fille, deux heures avant le lever de la lune. Il faut, quand elle paraîtra, que vous soyez cachée dans les lauriers-roses de l'Oued... Que contiennent ces coffres?...

— Les étoffes des négresses...

— Vous allez vous déguiser à la hâte, par-dessus vos vêtements européens. Vite! vite! le temps presse!... Le deuil expliquera que vous sortiez à demi voilée... C'est bon... Abaissez davantage ce haïk sur votre visage et cachez vos sandales dans un pli de vos jupes.. Vous mettrez cette cruche sur votre tête. Vous passerez devant les Djouads sans leur parler, comme si vous alliez puiser de l'eau au puits... Moi, vous me retrouverez dehors... Je vais sortir par le même chemin, pour distraire les sentinelles... N'oubliez pas de répondre en arabe si on vous interpelle... et, surtout, ne sortez pas de la tente que vous n'ayez entendu — dans cette direction — le glapissement du chacal...



La fuite de Corona. (Page 359.)

XXXVI

LE BENI-FLICK

Tandis que Campasolo manœuvrait pour entrer dans le douar et pour en faire sortir Mlle Mazurier, le curé du Ravin-Rouge s'était mis à la recherche de Marc Henri. Il connut le destin du docteur par un Ouled-Aziz qui avait assisté au marchandage de la « cage aux mariées ». Cette histoire surprenante avait couru tout le camp. Elle faisait les délices du café maure où le curé était venu s'accroupir sur une natte, devant le petit brasier de cendres. Comme chacun ajoutait un détail à l'aventure, le prêtre sut bientôt où le prisonnier était gardé en attendant l'exécution sommaire.

Il attendit qu'un départ nombreux lui permît de sortir du café, sans qu'un curieux s'informât près des autres buveurs de son nom ou de son origine. Il suivit un groupe qui se dirigeait vers les gardiens de Marc Henri pour recueillir de leur bouche les propos exacts du roumi. Parmi les sentinelles, il reconnut ce Beni-Flick dont le docteur avait autrefois raccommodé le crâne. L'homme ne voulait pas perdre de vue l'ennemi personnel qu'il avait arrêté. C'était pourtant avec lui qu'il fallait se mettre en rapports. Espérant que le hasard lui procurerait un moyen d'entrer naturellement en causerie, le curé s'éloigna pour ne pas exciter les soupçons de ce geôlier.

La foudroyante nouvelle de la mort du Bachagha fournit au faux Khouan l'occasion qu'il cherchait. Il fallut pourtant que le prêtre fît un violent effort sur soi-même pour ne s'occuper que du prisonnier et de son évasion au moment où la catastrophe, dans laquelle disparaissait le Maître de l'Heure, venait compliquer de façon si inattendue la situation politique. En toute autre circonstance le curé se fût attaché à l'observation des intrigues de Belkassem avec une volupté de gourmet. Il fit taire cette curiosité et, tout couvert de poussière et de sueur, les bras levés, comme un messager qui apporte un récit tragique, il vint jeter la nouvelle aux gardiens de Marc Henri.

— Boumezrag, disait-il, a ramassé la balle par terre... c'était une balle d'argent... fondue avec des sortilèges... car elle s'est évaporée entre ses doigts. D'ailleurs les Djouads ont vu l'ange Azraïl sous la figure d'un charognard immense... il s'envolait du

lit de l'Oued au moment où le Bachagha est tombé... Il a passé au-dessus du mort... Il a crié avec une voix humaine : « Allah ak beur !... »

Ces récits merveilleux rendirent la nouvelle vraisemblable et remuèrent profondément la pitié dans les âmes.

— Ils ont vu l'ange !... répétait un soldat.

— Avec des ailes de charognard !... répondait un autre.

— Et la balle d'argent a fondu !

Mais le curé avait gardé pour la fin de son discours un détail dont il attendait merveille.

— Boumezrag, dit-il, a ordonné d'abattre cent bœufs. Le corps part pour la Qualàa, mais le repas des funérailles sera servi, autour du douar, à tous les serviteurs de Dieu qui tendront leurs mains.

En entendant ces paroles, les deux sentinelles qui aidaient le Beni-Flick à garder Marc Henri échangèrent un regard. Il disait si clairement : « Aurons-nous notre part de cette largesse ou faudra-t-il nous morfondre à veiller ce roumi, tandis que les montagnes de couscous crouleront devant les autres ? » que l'ennemi du docteur, prévoyant leur désertion, déclara :

— A quoi pense Belkassem ? Nous devrions être déjà débarrassés de ce chouaf, dont la garde nous empêche de vaquer à nos affaires. Je vais aller trouver le Maître pour hâter sa décision, savoir s'il l'exécute ou s'il nous l'abandonne.

Dans cette extrémité, le curé voulut que Marc Henri connût du moins sa présence. Dès que le Beni-Flick eut disparu dans la foule, il demanda aux sentinelles :

— Ce prisonnier... on peut le voir ?

Sans attendre l'autorisation, il s'approcha de la tente, et, ayant desserré quelques œillères de la corde qui laçait le feldj de la porte, il glissa sa tête dans l'ouverture.

Le jeune homme gisait sur le côté avec ses mains attachées derrière le dos. A la vue du curé, ses pupilles se dilatèrent, mais déjà le visage de l'ami avait disparu, des doigts resserraient le lacet et Marc Henri, arraché à sa torpeur, entendit distinctement une voix bien connue qui demandait :

— Eh bien, qu'est-ce que Belkassem décide ?

Le Beni-Flick semblait mécontent de son ambassade. Il dit d'une voix grondeuse :

— Il m'a reçu comme un mangeur de glands, moi, un vieux

Khouan, qui ai eu des apparitions et qui ai reconnu cet espion quand personne ne le soupçonnait ! Il prétend à cette heure que l'homme lui appartient, que nous répondons de sa vie sur nos têtes ! Djouads ou Mokaddems, tous les maîtres sont les mêmes : ils ont des caprices d'enfant et des griffes de lion.

Les deux Ouled-Aziz approuvèrent d'un mouvement de tête et, comme le Beni-Flick continuait de regarder la terre en fronçant les sourcils, le curé proposa :

— En somme, nous voilà quatre croyants à garder un roumi qui est ficelé comme une gazelle dans un couffin. Est-ce que deux d'entre nous ne suffiraient pas à la besogne ? Les autres, pendant ce temps, iraient s'empâter de couscous. Ils ne s'oublieraient pas devant les victuailles, ils viendraient nous relever de garde quand leurs ventres seraient repus.

Cette proposition était trop sage pour ne pas provoquer l'assentiment des Ouled-Aziz. Mais le Beni-Flick la combattit pour sa part :

— Chacun de vous fera ce qui lui plaît, dit-il. Moi, j'ai déjà passé une nuit à côté de ce chouaf, les yeux ouverts comme un chacal qui guette les ombres. Je resterai à cette place une nuit de plus, sans manger, sans dormir, puisque c'est la volonté du Khalifat. Si les djinns qui se sont mis au service des roumis et qui fondent des balles d'argent pour tuer les nôtres se présentent afin d'enlever le prisonnier, ils ne m'étrangleront pas avant que je lui aie ouvert le ventre pour retrouver mes trois douros qu'il a avalés.

Les sentinelles approuvèrent cette ténacité, comme elles avaient goûté l'avis de faire un tour du côté des marmites. Mais, à partir de ce moment, l'incertitude de leur surveillance, leurs yeux et leurs narines, toujours tournés vers le douar, prouvèrent que leurs âmes avaient déjà déserté la garde.

Quand l'odeur des viandes servies sur le tas de couscous se répandit dans le camp, ils ne résistèrent pas plus longtemps à leur appétit. Ils promirent à leurs camarades qu'ils rapporteraient dans les capuchons de leurs burnous quelques débris du festin, et, en attendant, ils y jetèrent leurs sandales, afin de courir plus vite, les pieds nus, vers la bombance.

Les ténèbres maintenant occupaient le ciel, et la partie du camp où le curé et le Beni-Flick gardaient le prisonnier était presque déserte. Accroupi auprès du Khouan, son fusil dressé

entre les genoux, le prêtre se demandait si la minute n'était pas favorable pour se débarrasser de son compagnon, lorsqu'un ronflement léger, qui ne sortait pas de la tente, l'avertit que le geôlier ne veillerait pas cette seconde nuit aussi scrupuleusement que la première nuit. Aussitôt une idée, qui déjà avait traversé l'esprit du curé sans qu'il s'y arrêtât comme à un espoir raisonnable, le pencha vers son voisin de garde. L'homme dormait à poings fermés. Retenant son souffle, le curé se redressa, et rampant sur les genoux, il fit le tour de la tente, détacha un des pieux, se glissa près de Marc Henri.

— Chut ! murmura-t-il... Avez-vous toujours sur vous le flacon de chloroforme ? Là ? sous votre burnous ?... Je le tiens ! Attendez-moi et espérez...

Il sortit comme il était entré, sans prendre le temps de couper les liens qui, depuis longtemps, s'étaient enfoncés dans la chair du prisonnier et qui le faisaient souffrir.

Au dehors, devant la tente, le Beni-Flick était toujours plongé dans l'accablement du premier sommeil ; sa tête tombait en arrière dans le capuchon, découvrant la bouche, faisant violemment saillir la pomme d'Adam et les veines du cou.

Au moment où le curé plaçait sous ses narines le liquide répandu sur un pan de burnous, il poussa un profond soupir, et, entre les paupières lourdes, les pupilles errantes se montrèrent ; mais déjà l'action du chloroforme s'ajoutait à la fatigue. L'homme s'affaissait en arrière contre les feloudj ; à une secousse que lui imprima le curé, il tomba tout de son long.

Sans perdre une seconde le prêtre délaça la corde qui fermait l'ouverture, puis, revenant à la sentinelle, il la prit sous les bras, la traîna jusque dans la tente comme un corps qu'on relève du champ de bataille. Quand les pieds eurent franchi la porte, le curé laissa ce paquet vivant retomber sur la terre et, se jetant vers Marc Henri :

— Vite ! dit-il, les Ouled-Aziz vont revenir d'une seconde à l'autre. Il faut qu'à ce moment-là vous soyez hors du camp.

Tout en parlant il tranchait les liens. Marc Henri saute sur ses pieds, malgré l'engourdissement et la douleur. Déjà il avait ramassé le couteau et se jetait sur le Beni-Flick quand le prêtre lui saisit le bras :

— Que faites-vous ? Vous imaginez bien que je ne vous aurais pas attendu pour lui couper la gorge si nous n'avions besoin de

sa vie. Vous allez m'aider à dépouiller cette brute de ses vêtements. Vous vous déshabillerez vous-même, vous ferez un échange de burnous et de chéchia avec lui. Combien de temps pensez-vous que durera son sommeil ?

— Avec une seconde prise, une bonne heure.

— C'est assez pour le succès de nos plans, mais pour l'amour de Dieu déshabillez-vous vite ! Nous n'avons que des secondes à nous !

Le docteur portait le turban avec la corde en poil de chameau ; le Beni-Flick, une simple chéchia rouge qui lui écartait les oreilles. Cela suffisait pour qu'un œil berbère distinguât clairement l'un de l'autre, voire dans les ténèbres. Quand l'échange ordonné fut accompli, le curé dit encore :

— Maintenant, aidez-moi, nous allons garrotter votre ennemi...

— Le garrotter ?

— Et tourner sa chienne de face vers le fond de la tente afin qu'on le prenne pour vous.

C'était plus de joie que n'en pouvait supporter la philosophie du docteur. Il poussa une exclamation de triomphe. Elle fit retourner le prêtre si courroucé que le jeune homme dut demander grâce.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, c'était plus fort que moi, tout cela m'amuse trop !

D'ailleurs il serra les nœuds avec une habileté de praticien.

Il avait depuis longtemps disparu dans les ténèbres, quand les deux Ouled-Aziz, qui étaient des gens consciencieux, vinrent pour relever la garde. Ils s'étonnèrent de ne pas retrouver le Beni-Flick.

— Vous savez, dit le curé, il avait déjà passé une nuit les yeux ouverts et le prisonnier dormait... Regardez-le, c'est un don de jeunesse !... Plus tard, le ventre devient sultan du sommeil... C'est mon cas... Je vais m'asseoir à mon tour au banquet funéraire... Souhaitez-moi bon appétit...

XXXVII

EN FUITE

La fatigue qui suit toute émotion trop forte est un secours divin. Épuisée qu'elle était par une succession ininterrompue

d'angoisses. Corona accepta l'intervention et les ordres de Campasolo comme une somnambule obéit à la volonté qui la domine. Lorsque l'homme eut disparu en se glissant entre les pieux de la tente, elle regarda autour d'elle avec les yeux d'une personne qui, au premier moment du réveil, ne reconnait plus le décor où elle a dormi.

La tente des négresses où elle avait passé la journée des funérailles était dans le désordre de la surprise et du deuil. Les coffres dans lesquels les servantes du Bachagha enfermaient leur primitive garde-robe béaient à demi ouverts. Des pièces d'étoffe soulevaient les couvercles, traînaient sur les nattes. La jeune fille pensa qu'elle serait moins remarquée à sa sortie de la tente, si, au lieu de percales claires dont les coffres regorgeaient, elle se drapait dans les voiles d'un bleu sombre qu'une des Soudaniennes avait dépouillés devant elle pour revêtir la livrée de deuil. Elle n'oublia pas la recommandation que Campasolo lui avait faite d'ôter ses sandales — et, afin de ne point éveiller l'attention des hommes de garde par la blancheur de ses pieds, elle les teignit de henné, jusqu'au-dessus de ses chevilles.

De temps en temps elle soulevait le feloudj de la tente pour jeter un coup d'œil aux Djouads qui veillaient au pied de la terrasse. A la lune elle apercevait leurs silhouettes immobiles et le cœur lui tremblait à la pensée qu'il faudrait passer sous leurs yeux vigilants.

— Quel bonheur, songeait-elle, que j'aie appris à porter une cruche sur ma tête comme les Italiennes du Ravin-Rouge! Dieu sait si mon père m'a grondée pour le goût que j'avais autrefois de les accompagner au lavoir avec ma charge sur mes cheveux! Il ne se doutait pas qu'un jour cette habileté-là aiderait sa fille à tromper la défiance de ses gardiens... Pauvre père!

Chaque fois que la pensée de Mlle Mazurier revenait vers les habitants de Fontaine-Froide, son âme se détachait d'elle et, franchissant les espaces, retournait se blottir parmi ceux qu'elle aimait. Cet état de rêverie s'aggravait cette fois d'une torpeur de sommeil. La jeune fille était tout à fait entrée dans cette facilité du rêve où les désirs s'accomplissent, et seul son corps veillait là, aux aguets d'une consigne donnée, quand soudain elle tressaillit, rappelée aux réalités de l'heure par l'avertissement promis.

Du côté où le douar s'appuyait à la brousse, la lamentation isolée d'un chacal venait de s'élever parmi les palmiers-nains

— C'est la minute! se dit-elle. Mes amis sont là qui m'attendent, et vous, mon Dieu, protégez-moi!...

Le bruit imperceptible des pieds nus écrasant le sable fit tourner la tête aux Djouads qui gardaient le seuil du douar. Tout le corps de celle qui venait se perdait dans les ténèbres. Seule, sa tête voilée, droite sous la charge d'un vase de terre, se détachait au-dessus de la silhouette des tentes sur le fond plus clair du lever de lune. Comme elle passait devant les guerriers, ils virent au-dessus de la cheville ce bracelet d'argent que les servantes du Bachagha portaient avec orgueil. Le deuil, plus que la charge de la cruche, faisait la démarche lente. Les regards scrutateurs suivirent cette forme de femme dans le chemin du puits. Elle avait disparu qu'on l'épiait encore. La surveillance cessa lorsque les Djouads entendirent le raclement de la corde sur la margelle et le bruit frais du « délou » qui touchait l'eau.

— Dieu soit loué! dit Campasolo en s'avançant vers la jeune fille, vos gardiens sont sûrs qu'ils ont vu sortir du douar une esclave de Mokrani. La garde va être relevée tout à l'heure. Ils ne songeront pas à aviser leurs successeurs d'un incident si ordinaire. En tous cas, nous serons hors de poursuite avant que votre long séjour au puits éveille des soupçons. Posez là votre cruche et laissez-moi vous prendre dans mes bras. Il ne faut pas que ceux qui auraient fantaisie de vous rechercher découvrent vos traces sur le sable.

... Campasolo, Marc Henri et le curé avaient décidé de se réunir hors du chemin de mulet qui descendait vers l'Oued Soufflat, au milieu d'une sorte de fortification naturelle que les masses rocheuses formaient à fleur de brousse. Le prêtre et le docteur s'y étaient rendus, chacun de son côté, après la substitution de prisonnier dans laquelle le Beni-Flick avait hérité des liens et de la captivité de son ennemi. Mais le lever trop clair de la lune ayant fait attendre à Campasolo un passage de nuées pour jeter au pied du douar son aboiement de chacal, les deux compagnons avaient commencé de s'inquiéter.

A plat ventre dans les bruyères, ils épiaient un mouvement de la brousse, quelque balancement de cytises. Jusqu'aux lumières lointaines du camp, le maquis s'étendait immobile, avec ses crêtes inégales d'arbrisseaux levées, comme des vagues, vers la lune.

— Monsieur le curé, dit Marc Henri, je vais vous adresser

une prière... Croyez-vous que Mlle Mazurier soit au courant de mon aventure ?

— Qui diable la lui aurait rapportée ? répondit le prêtre, un peu narquois. Campasolo n'est pas bavard de son naturel et s'il a réussi à se glisser dans le douar ce n'était pas assurément pour charmer les loisirs de la prisonnière par un récit des Mille et une Nuits...

— En ce cas, reprit le jeune homme, je vous serais obligé, mais là, tout à fait reconnaissant, de ne pas lui conter mon... ma...

Il ne trouvait pas un mot qui le satisfît pour caractériser convenablement sa malchance.

Le curé étouffait une forte envie de rire :

— Marché conclu, dit-il, mais à une condition...

— Laquelle...

— Vous raconterez vous-même à ce brave Mazurier l'histoire de la cage aux mariées... beaucoup plus tard !... un jour où vous serez en train... par exemple, aux noces de Mlle Corona, après le départ des jeunes époux...

Marc Henri se mordit les lèvres et laissa retomber la causerie dans le silence.

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)





GUILLAUME II INTIME[1]

(*Suite.*)

V

LES MARIAGES A LA COUR

Quelques détails sur la façon dont sont célébrés les mariages la cour ne seront peut-être pas sans intérêt pour le lecteur. Ce solennités de famille sont réglées par un cérémonial particuli et sont l'objet d'un programme qui est observé rigoureusemen Les noces d'un prince ou d'une princesse durent habituelleme trois jours.

Le premier jour est consacré au mariage civil. Pour les men bres de la famille royale, c'est le ministre de la maison du R qui remplit les fonctions d'officier de l'état civil. Après avoir re digé, signé et scellé devant tous les assistants l'acte de mariag il le dépose dans les archives de la famille royale. A cette cér monie sont présents l'Empereur et l'Impératrice, tous les pri ces et toutes les princesses, ainsi que les fonctionnaires de cour. Outre l'état civil, les fiancés signent encore un contrat mariage, dans lequel est détaillé l'apport de chacun.

Un dîner termine cette journée, auquel sont invités les prince Les fonctionnaires du palais et la suite prennent place à la tal

(1) Voir les numéros du 25 juillet et du 10 août 1897.

dite *table des maréchaux*. Le soir, une représentation de gala est organisée à l'Opéra. On n'y assiste que sur invitation spéciale. Les dames y arrivent en grande toilette de bal, tous les fonctionnaires et les militaires en grand uniforme. Tous les invités sont considérés comme étant les hôtes de l'Empereur.

Le second jour, a lieu la fête principale qui commence par la cérémonie du mariage religieux. Cette cérémonie se passe habituellement dans la chapelle du château. Le chapelain de la famille royale officie, assisté des autres membres du clergé de la cour et de celui de la cathédrale.

Les petites dimensions de la chapelle ne permettent de recevoir que les membres les plus proches de la famille, les princes et les hauts fonctionnaires du palais. Les autres invités attendent dans les appartements de parade le retour du cortège, afin de présenter leurs hommages aux nouveaux époux.

Devant l'autel, le fiancé se tient à la droite de sa fiancée. Celle-ci porte sur la tête une couronne empruntée au Trésor de la maison, et la traîne de sa robe doit toujours dépasser en longueur celle des Princesses présentes. Cette traîne est portée par six dames d'honneur, parmi lesquelles deux dames de la maison de l'Impératrice. Ces dernières représentent la souveraine auprès de la fiancée, parce que celle-ci porte la couronne royale.

L'allocution prononcée par l'officiant doit être approuvée par le chef de la maison, c'est-à-dire par l'Empereur.

Au moment où le fiancé prononce le « oui » traditionnel, il s'incline devant l'Empereur comme devant le chef de la famille, pour marquer symboliquement qu'il lui demande encore une fois son consentement avant que le mariage soit définitivement consacré.

Lorsque la cérémonie dans la chapelle est terminée et que les félicitations ont été échangées dans les appartements de parade, alors commence le grand cérémonial de la table. A la table où sont assis les jeunes époux et les souverains ne peuvent prendre place que les membres des familles souveraines d'Europe, ou les princes allemands d'ancienne maison royale. Tous les autres personnages, même le chancelier de l'Empire, le corps diplomatique, les feld-maréchaux dînent à la table des maréchaux. Le dîner est réglé par un cérémonial très étroit. Le fiancé est assis à la droite de l'Empereur. Celui-ci se lève après le premier service et porte

le seul toast autorisé en pareille occasion. Il pousse un « hoch » en l'honneur des nouveaux mariés. Au même instant, les maréchaux du palais, qui sont assis à la table des maréchaux, donnent le signal d'un « hoch » général, de sorte que, dit le cérémonial, « les cris de joie de tous les invités se mêlent à ceux de la famille ».

La table des maréchaux est desservie avant celle des princes, de façon que les assistants puissent se ranger dans la salle Blanche et attendre l'arrivée des princes et des hauts fonctionnaires pour prendre part à la *danse aux flambeaux*. Cette *danse aux flambeaux* a été introduite, il y a un siècle, dans les usages de la maison régnante de Prusse. C'était la coutume, au moyen âge, lorsqu'on voulait rendre un hommage particulier à certains personnages, de les reconduire chez eux avec des flambeaux. De même certaines grandes dames étaient reconduites chez elles, précédées de danseurs qui portaient des torches allumées. Actuellement le cérémonial prescrit que tous les ministres de Prusse, en grand uniforme, prennent part à la « danse aux flambeaux ». Devant le trône sont placés tous les princes et toutes les princesses de la maison royale, les princes à côté de l'Empereur, les princesses à côté de l'Impératrice. A un signal donné par le grand-maréchal, les douze ministres se munissent de cierges en cire blanche, dont la flamme brûle comme celle d'une torche. Ils s'inclinent devant les souverains, puis devant la fiancée. Celle-ci invite alors le Roi et après lui tous les princes présents à danser, et traverse la salle en exécutant avec chacun un pas de Polonaise, pendant que les ministres marchent en avant, en tenant leurs flambeaux allumés. L'orchestre joue en même temps un morceau composé spécialement pour cette cérémonie. Lorsque l'épouse a terminé la danse avec l'Empereur et avec tous les princes, à son tour l'époux s'incline devant l'Impératrice, puis devant les princesses et les invite successivement à faire le tour de la salle en dansant. Comme la première fois, les ministres précèdent les danseuses avec leurs flambeaux.

La danse finie, les ministres accompagnent le jeune couple dans les appartements dits « appartements de la Reine » remettent leurs flambeaux à douze pages qui, à leur tour, accompagnent les époux jusqu'à leurs appartements. La partie officielle de la fête est terminée. Les assistants se retirent et reçoivent, en franchissant la porte, des mains de la première

lame d'honneur de la mariée, ce qu'on appelle *un morceau de la arretière.*

C'était la coutume, au moyen âge, qu'une dame d'honneur en-evât la jarretière de la mariée, lorsque celle-ci avait passé le euil de la chambre nuptiale. Cette dame d'honneur coupait la



La « Rittersaal » ou Salle du Trône.

rretière en morceaux, distribués ensuite, comme souvenirs, x invités. Aujourd'hui cet usage n'a été conservé qu'au point vue symbolique. Les soi-disant morceaux de jarretière dis-tbués par la dame d'honneur sont des morceaux bariolés de sie et de velours, mesurant environ 12 centimètres de long et de large et dont la partie supérieure est garnie d'un galon rgent. Dans le milieu est brodé en lettres d'or ou d'argent le onogramme des petits noms de l'époux et de l'épouse; à la rtie inférieure pendent des franges d'argent ou d'or.

Ces morceaux d'étoffe sont conservés avec piété dans les ar-

chives de la maison royale, et la société de la cour garde également dans ses collections les fragments de velours et de soie qui ont été distribués.

Le troisième jour, un grand dîner a lieu chez les parents de la mariée ou chez l'Empereur, quand celui-ci remplace les parents. Tout le cérémonial compliqué et rigoureux du deuxième jour est exclu cette fois. Il s'agit maintenant d'un véritable repas de famille, suivi généralement d'un bal.

VI

LA GARDE-ROBE IMPÉRIALE.

Ce n'est pas dans un pays démocratique comme le nôtre qu'on peut se faire facilement une idée de l'importance de l'emploi de maître de la garde-robe impériale allemande. Ce n'est cependant pas une sinécure que ce poste rempli par un des plus vieux valets de chambre de la cour. L'empereur Guillaume II possède, en effet, les uniformes de tous les régiments de l'armée prussienne, et à ces uniformes il faut ajouter les képis, casques, shakos, czapkas, épaulettes, sabres et cuirasses qui vont avec ces uniformes. C'est tout un attirail qu'il est nécessaire d'entretenir avec le plus grand soin. Uniformes de l'infanterie, de l'artillerie, des hussards, des uhlans, des dragons, des cuirassiers, uniformes de la garde, de différentes armes, sans compter celui de la marine, tout doit être étiqueté, rangé, et, sur un signe de l'Empereur, le fidèle valet est tenu d'être prêt à livrer l'habit qui convient.

Guillaume II est également propriétaire de régiments bavarois, wurtembergeois, saxons, badois, hessois, etc., et chacun de ces régiments a un uniforme spécial. L'Empereur, enfin, est propriétaire de régiments d'infanterie et de cavalerie en Autriche, en Russie, en Suède, en Angleterre, en Italie, etc.

De plus, il a le grade d'amiral de la flotte anglaise et de la flotte suédoise, et, pour chacun des régiments dont il est le chef, ou auprès duquel il est placé à la suite, il a encore un uniforme particulier. Comme on le voit, les tailleurs de l'Empereur ont fort à faire.

Les uniformes étrangers remplissent à eux seuls deux grandes chambres, et sont renfermés dans d'immenses armoires. Pour son usage personnel, l'Empereur, en fait d'uniformes allemands, possède des uniformes de grande tenue de généraux et d'amiraux, de petits uniformes de gala et de nombreuses tuniques. Puis viennent les habits de chasse, les uniformes de chasse qu'il a fait confectionner spécialement pour lui et pour la cour, les uniformes des yacht-clubs anglais et allemands dont il est membre, les vêtements civils d'été et d'hiver, les costumes de sport pour le lawn-tennis, et puis il y a les chapeaux, les gants et les cannes, sans parler du linge de l'Empereur, de caisses pleines de titres de noblesse, de bagues, de manchettes et même... de boutons d'habit.

On ne s'étonnera plus maintenant si nous disons qu'il n'y a pas de magasin d'uniformes mieux achalandé que la garde-robe impériale allemande. Un seul vêtement est introuvable dans les armoires, c'est... la robe de chambre. Lorsque, peu après la guerre de 1870, un fabricant de l'Allemagne du Sud envoya à l'empereur Guillaume Ier une robe de chambre de prix en brocart or, cette robe de chambre lui fut retournée avec ces laconiques paroles : « Les Hohenzollern ne portent pas de robes de chambre. » Le fait est que les Hohenzollern, à peine à bas du lit, ont tout de suite endossé l'uniforme. Guillaume Ier et Frédéric III ont conservé cette habitude, et Guillaume II n'a pas senti plus qu'eux la nécessité d'avoir à sa disposition des robes de chambre.

A peine levé, l'Empereur s'habille, prêt à monter à cheval. L'uniforme est son vêtement ordinaire et favori.

Le maître de la garde-robe a auprès de lui une foule de domestiques pour l'assister : les uns connaissent le métier de tailleur, d'autres s'occupent principalement des boutons, d'autres encore sont chargés des coutures à refaire et des réparations. L'économie la plus stricte préside, en effet, à toute cette administration. L'Empereur fait jusqu'à trois ou quatre fois regarnir ses pattes d'armes, et renouveler ses collets et ses revers. Pour les vêtements civils, le maître de la garde-robe n'est pas moins méticuleux. Il est à remarquer d'ailleurs que Guillaume II dépense relativement peu d'argent pour ses besoins personnels, alors qu'il ne compte pas lorsqu'il s'agit de fêtes de gala ou de cadeaux à faire à des princes étrangers.

L'Empereur hérite en quelque sorte des habitudes d'économie et de faste de son père, l'empereur Guillaume, qui était à la fois avare de ses deniers pour lui-même et prodigue pour son entourage. Cette façon d'agir est, il est vrai, des plus... opportunistes, les souverains, tout comme les simples mortels, comprenant qu'il est utile d'intéresser une clientèle plus ou moins nombreuse à leur sort.

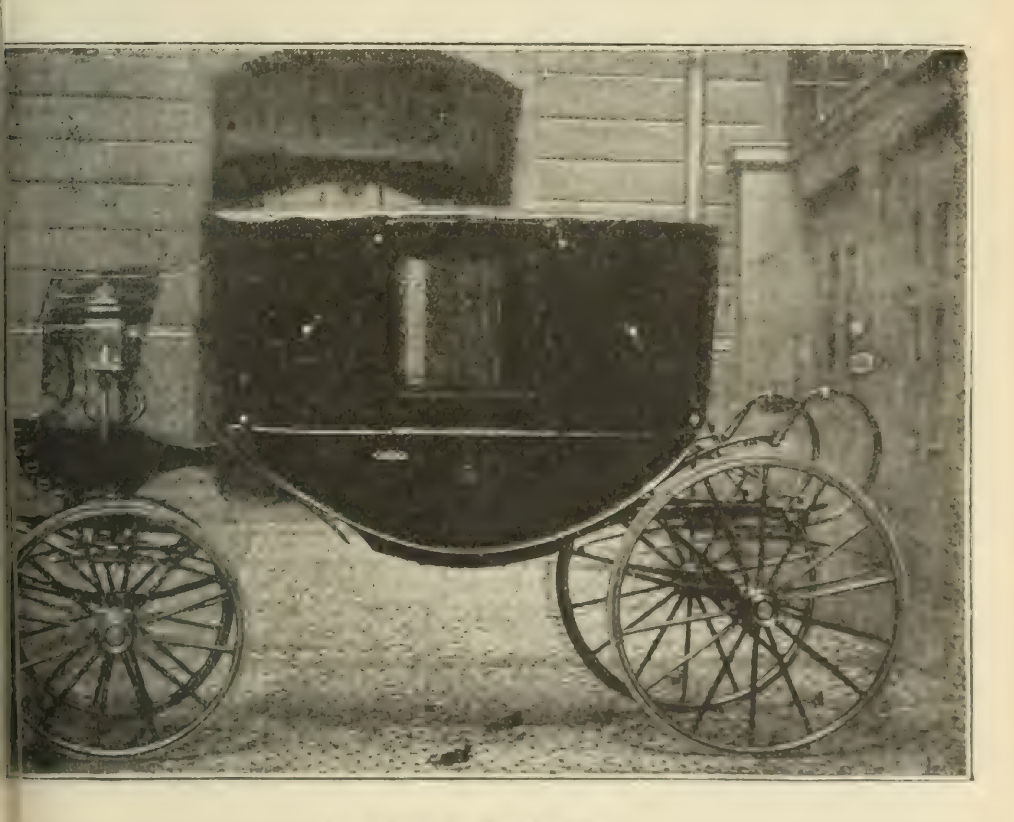


La salle de concert de Frederic-le-Grand, à Sans-Souci.

Les ordres nationaux et étrangers de l'Empereur forment l'accessoire de sa garde-robe. A eux seuls ils constituent une petite fortune : leur valeur est estimée à un million de marks environ. On les conserve précieusement dans des armoires spéciales, dont un conseiller secret a la garde. Lorsque Guillaume II part en voyage, il en emporte une partie pour s'en parer dans les grandes cérémonies militaires ou autres.

La garde-robe de l'Impératrice est confiée à la haute direction de ses lectrices, mais c'est une femme, domestique expérimentée qui, en fait, en a la surveillance. Cette garde-robe est loin d'être aussi abondante que celle de l'Empereur, les robes n'ayant pas

la durée des uniformes et devant être fréquemment changées. Quant à fixer même approximativement le nombre de robes nécessaires à l'Impératrice annuellement, cela est impossible. Toutefois, on peut dire qu'elle n'a pas besoin de nombreuses robes de ville et d'intérieur; elle s'habille très simplement et, comme une bonne bourgeoise, est on ne peut plus soigneuse de



La voiture de l'Impératrice.

s affaires. En revanche, il lui faut souvent de grandes toilettes de cour, car les fêtes se renouvellent souvent au château de Berlin. S'il se prépare par exemple, un mariage dans la famille, l'Impératrice, rien que pour les jours de fête, commande douze à quinze robes. Habituellement, la souveraine et les princesses ne portent qu'une seule fois un costume de gala, et le mettent une fois encore au plus, quand il a été arrangé pour une autre fête.

Pour les robes de gala on emploie les étoffes et les fournitures les plus chères : velours brocart, brocart doré ou brocart argenté

et moire antique. Comme garniture : des brillants, des perles, des dentelles.

Lorsqu'un costume de gala a servi une ou deux fois, il est défait pièce par pièce dans l'atelier de couture, et les pièces sont utilisées plus tard pour la confection d'autres robes de gala : puis les riches étoffes de ces robes sont données aux dames de la cour qui les conservent en souvenir de leur souveraine et les lèguent à leurs familles. Pas plus tard que l'année dernière, à une fête de la cour, en Angleterre, une dame de la société anglaise parut dans une robe dont la traîne avait été autrefois la possession de la reine Élisabeth. La Reine, en l'année 1603, en avait fait cadeau à une de ses dames de la cour et, de proche en proche, elle était devenue la propriété d'un des membres de la famille de cette dame.

La mode est encore, à la cour allemande, de ces grandes traînes d'or et d'argent, dont le prix est très élevé, et l'effet des plus brillants. Le prix d'une de ces traînes monte jusqu'à vingt et même quarante mille marks ; la longueur dépend de la taille de la personne qui les porte. Il en est qui ont six mètres de long, et elles sont, en ce cas, si lourdes qu'il est impossible d'avancer, si la traîne n'est pas soutenue par des domestiques. Les traînes de l'Impératrice et des princesses sont supportées par des pages stylés à merveille sur la façon de les disposer, suivant que ces hautes personnalités sont assises ou debout.

A l'atelier de couture pour l'entretien de la garde-robe, dirigé par une dame de la cour, travaillent toujours de dix à douze couturières ; avant les grandes fêtes et à la veille du départ de l'Impératrice en voyage, au moins quarante ouvrières sont occupées. Là on ne s'occupe que de réparations de costumes, et on remet à neuf les robes de ville ou d'intérieur. Les grands costumes de gala sont confectionnés dans des ateliers privés, spécialement affectés à ce genre de travail. Détail assez curieux : les ateliers ne prennent pas, pour ces robes, plus de 200 à 300 marks de façon.

L'Impératrice ne se préoccupe jamais de l'achat des étoffes et elle ne commande pas personnellement ses costumes de gala. Quand les fabricants ont de nouveaux modèles, ils les adressent au château, et la maîtresse de la maison de l'Impératrice fait un choix qui est soumis à la souveraine. Celle-ci donne des ordres après avoir examiné les modèles. Pour les robes de gala, les ate

liers présentent d'abord des dessins de costumes en couleur. Puis, une fois que ces dessins sont approuvés par l'Impératrice, on se met à l'ouvrage pour les confectionner.

C'est la première inspectrice de la garde-robe qui prend mesure à l'Impératrice, et c'est elle aussi qui veille sur les essayages et sur les changements qu'il peut être nécessaire d'apporter aux costumes livrés. Manteaux, chapeaux, gants, sont en quantité dans la garde-robe de la souveraine. On y trouve de plus des éventails de grande valeur ; la plupart ont été offerts par l'Empereur, celui notamment qui est confectionné exclusivement avec les plumes de coqs de bruyères tirés par lui à la chasse : parmi les éventails de plumes et les éventails de soie, on rencontre des pièces merveilleuses et des peintures anciennes et modernes signées par de grands artistes.

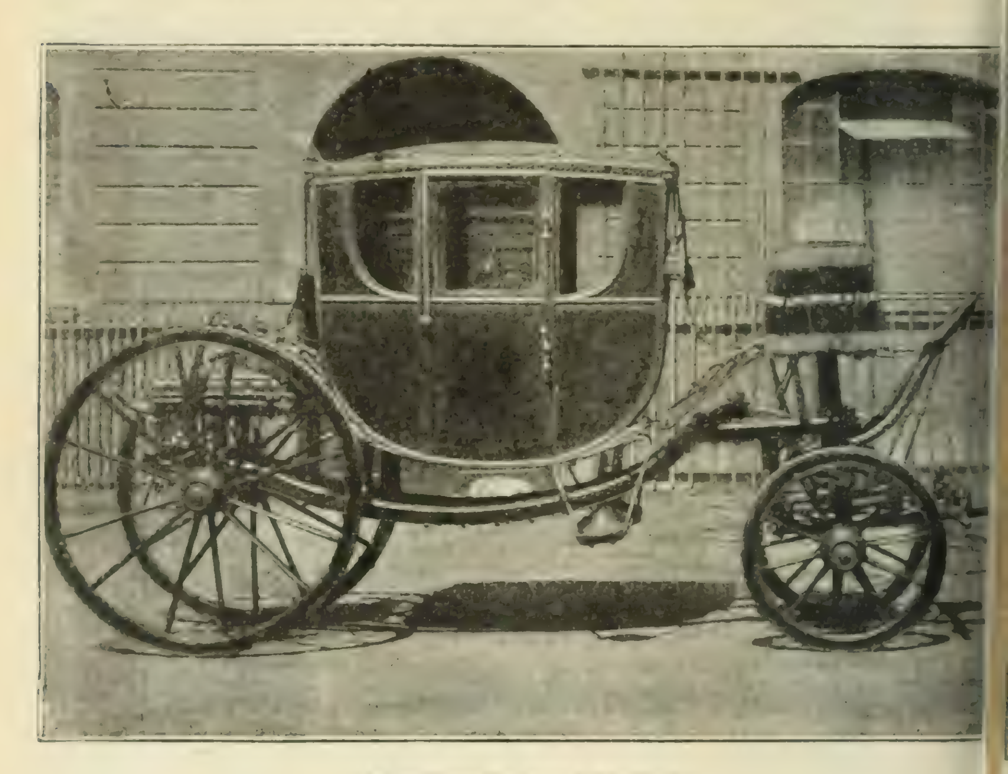
Les costumes de gala qui ne sont plus portés par l'Impératrice ont offerts, comme nous l'avons déjà dit, aux dames de la cour. Quant aux vêtements d'intérieur ou de ville, ils reviennent, d'après une vieille coutume, à l'inspectrice de la garde-robe qui peut à son gré les garder pour elle ou les vendre. A Berlin il y a quelques maisons dont la spécialité consiste à acheter les robes des princesses et des dames de la cour à leurs femmes de chambre pour les revendre ensuite à des personnes ne faisant pas partie du monde officiel.

Ce chapitre ne serait pas complet, si nous ne parlions pas des bijoux de l'Impératrice et de ses parures. Dans les grandes solennités, elle paraît entièrement couverte de brillants. Elle en a dans les cheveux, autour du cou, aux oreilles, sur la poitrine, aux bras, à la taille. Tous ces bijoux n'appartiennent pas en propre à l'Impératrice. La plus grande partie sont la propriété de la couronne prussienne et sont simplement à la disposition de la reine de Prusse régnante. Sont seulement propriété privée de l'Impératrice, les brillants qu'elle a apportés dans sa corbeille de noces, ceux que lui ont offert l'Empereur ou des princes étrangers et ceux enfin dont elle a hérité de sa famille. C'est ainsi que de splendides garnitures de brillants et de perles, ayant appartenu à l'impératrice Augusta, ont été léguées par elle à l'Impératrice actuelle.

VII

LES ÉCURIES

Les écuries de l'Empereur sont admirablement aménagées; l'administration en est confiée à une Administration éprouvée, à la tête de laquelle est placé le comte de Wedell.



La voiture du grand Frédéric.

Dans ces écuries, il y a plus de 340 chevaux, dont le plus gran nombre est installé dans des box d'une propreté parfaite situ dans la « Breitestrasse » à Berlin, tout près du château roya Les écuries de Postdam sont également presque toujours au con plet, même pendant l'absence de l'Empereur et de l'Impératric

Au point de vue de la dimension, du luxe et du nombre d chevaux, elles ne peuvent pas lutter — loin de là — avec celles plusieurs princes allemands. Elles n'ont pas le faste, notammen des magnifiques écuries de la cour de Vienne.

Sous les ordres du comte de Wedell, plusieurs fonctionnair veillent sur le bon état des chevaux et des voitures. Un conseil

secret, chef de la maison royale, remplit les fonctions de chef de bureau, assisté d'un trésorier et d'un contrôleur. Le contentieux est confié à un conseiller secret, et un autre conseiller est chargé de la construction des voitures. Trois ou quatre officiers sont adjoints au grand-maître des écuries. Ils font toujours partie de



Le cheval de bataille de l'Empereur.

l'arme de la cavalerie, et leurs fonctions sont particulièrement honorifiques.

Un écuyer, cavalier émérite, est attaché à l'Empereur et à l'Impératrice : dans les occasions solennelles, c'est lui qui chevauche aux côtés de la voiture de Leurs Majestés.

Un vétérinaire en chef, un vétérinaire adjoint, et trois écuyers ordinaires complètent le personnel des écuries, ayant à son service un nombre considérable de cochers, palefreniers, etc.

Frédéric-Guillaume I[er] avait fondé à Trakener, dans la Prusse orientale, un haras dont la réputation est aujourd'hui universelle. Cet établissement doit alimenter les écuries impériales et four-

nir des étalons aux autres haras du territoire. Néanmoins, tous les chevaux de l'Empereur ne sortent pas de Trakener, et on n'hésite pas à faire l'acquisition d'animaux de sang, quelle que soit leur provenance.

On remarque surtout dans les écuries six chevaux de trait qui servent à l'usage particulier de l'Empereur. Ce sont de magnifiques bêtes au poil noir, âgées de six à huit ans, pleines de feu, et en même temps très purs. Il est nécessaire en effet que les cochers de la voiture impériale aient en main des chevaux dont l'allure soit très régulière, et qui en même temps ne se laissent émouvoir par aucune surprise. L'Empereur en effet communique très rarement au cocher ou au chasseur où il veut être conduit. On arrive à un carrefour, le chasseur se penche vers le souverain, et celui-ci indique de la main quelle direction il doit prendre. A son tour le chasseur met le cocher au courant, et il faut alors instantanément faire exécuter à l'attelage un brusque détour pour s'engager dans la rue indiquée.

Six chevaux bais, superbes bêtes, sont réservés à la voiture de l'Impératrice. Pour les besoins de la cour, on tient encore en réserve soixante-seize chevaux de trait, tous sans exception noirs et provenant de Trakener. Les chevaux de selle de l'Impératrice sont brun clair et brun foncé.

A cette énumération, il faut ajouter encore les animaux qui dans les grandes parades, manœuvres et autres cérémonies, doivent être montés par les princes étrangers, les hôtes royaux, les attachés militaires, etc.

Tous les animaux qui se trouvent dans les écuries ont de 6 à 10 ans.

Les chevaux de 5 ans sont mis au dressage au mois d'avril et au mois d'octobre de chaque année, et après six mois d'entraînement, commencent à être attelés.

L'Empereur, qui d'une façon générale aime chez les chevaux une allure dégagée, tient à ce que les chevaux de trait soient dressés à conserver le « pas espagnol », c'est-à-dire à lancer vivement et en embrassant un grand espace les jambes de devant.

On reconnait ainsi de loin la voiture impériale à l'allure quelque peu pompeuse et exceptionnelle de l'attelage. De plus les châssis sont vernis en bleu et blanc, tandis que, pour les autres voitures de la cour, ces couleurs sont remplacées par le rouge et le noir.

Les chevaux rétifs, ou que d'autres défauts empêchent d'employer pour l'usage de la cour, de même les chevaux qui ont dépassé dix ans et à qui une faveur spéciale de l'Empereur ne confère pas le droit à une glorieuse oisiveté, sont vendus chaque année aux enchères.

Ces enchères se distinguent des ventes analogues par ce fait



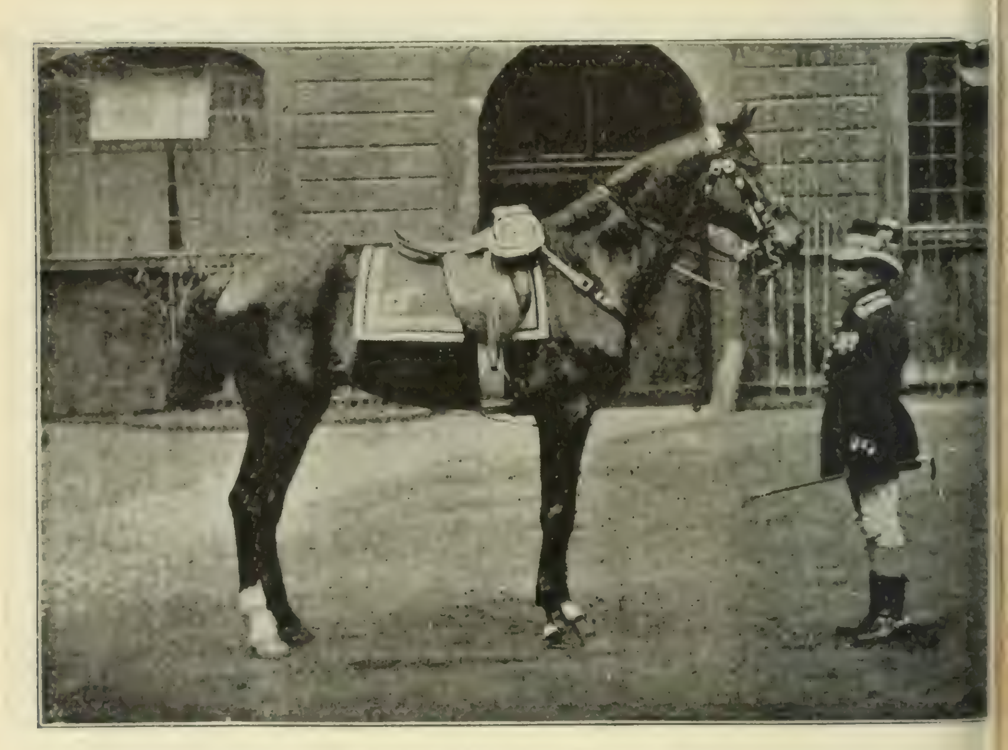
Présent de noces fait à l'Empereur, dont il se sert aujourd'hui comme voiture de gala

que les défauts et les vices de chaque cheval doivent être indiqués. Or, le commerce des chevaux, en général, consiste à les dissimuler le plus possible ou à les diminuer. Un écuyer dirige les enchères. Un employé, à l'appel du nom de chaque animal, donne lecture de la liste de ses défauts. Les offres commencent alors à se produire, et atteignent parfois des prix très élevés. Les acheteurs se recrutent parmi les officiers, les grands propriétaires et aussi les particuliers qui désirent se procurer un luxueux attelage. Il n'est pas rare de voir les animaux, dont les défauts sont minimes, atteindre le prix de 4 à 5,000 marks (5,000 à 6,250 fr.).

La division du travail se fait dans les écuries par attelage. Un attelage se compose de huit chevaux de trait ou de six chevaux

de selle. Un sous-écuyer a la charge de deux chevaux de selle. La charge des huit chevaux de trait est confiée à un cocher assisté de trois postillons. Le personnel doit avoir un très grand soin des animaux. A tour de rôle, le service est organisé comme dans les écuries d'un régiment de cavalerie.

On peut toujours composer un attelage de six chevaux avec le



Le cheval favori de l'Empereur

cocher et deux postillons. Le maître postillon monte le septième cheval, et on conserve le huitième cheval pour les éventualités.

Les dépenses des écuries impériales s'élèvent chaque année à deux millions environ.

Il faut compter aussi les dépenses nécessitées par les déplacements de l'Empereur et de l'Impératrice, qu'accompagnent toujours un nombreux personnel et des équipages. Même lorsque l'Empereur se rend à l'étranger, à Saint-Pétersbourg, par exemple, il est précédé par un détachement de fonctionnaires des écuries, un écuyer, quelques postillons et palefreniers.

S'il voyage en Allemagne, s'il se rend par exemple aux manœuvres, ou s'il visite une ville pendant un jour ou deux, un train

spécial emporte aussitôt un parc de voitures et un nombreux personnel. Ce détachement part toujours à l'avance, afin que les chevaux soient accoutumés au changement de milieu et que les cochers puissent connaître la topographie de la région et des chemins par où ils devront conduire l'Empereur.

A l'occasion des manœuvres, lorsqu'il s'agit de monter un grand nombre d'officiers et de personnages étrangers, les écuries impériales n'ont pas assez de leurs chevaux. Elles doivent emprunter, contre payement, de bonnes bêtes de selle.

L'Empereur conduit lui-même très volontiers et avec une assurance très grande. Il affectionne surtout les chevaux dont l'allure est rapide. Son attelage préféré est composé de quatre chevaux blancs dont lui fit présent l'Empereur d'Autriche, et qui a été complété par des achats faits en Hongrie. C'est avec cet attelage qu'il parcourt la distance de Berlin à Postdam — quatre bons milles — en seize minutes.

En ce qui concerne les voitures, il y a environ 12 carrosses de gala, 150 voitures ordinaires, et 100 voitures pour la suite.

Quand il fait beau, et dans les occasions de grand gala, l'Empereur et l'Impératrice sortent en landau découvert, attelé de magnifiques chevaux noirs.

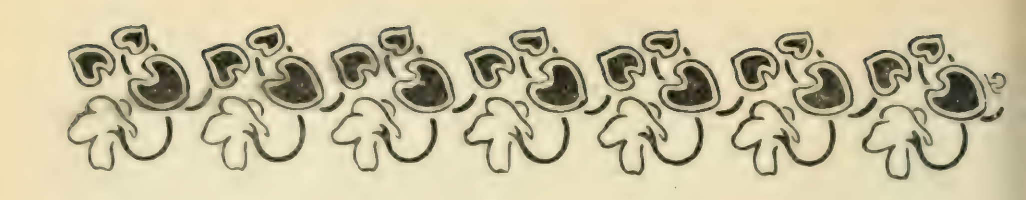
Le cheval de selle favori de l'Empereur est un très beau bai brun, dont l'allure est des plus élégantes ; celui que l'Impératrice monte avec le plus de plaisir, Ziegfried, est d'une robe marron clair, sans aucun poil blanc.

L'un et l'autre de ces chevaux de selle sont de superbes bêtes de sang.

Maurice Leudet.

(*A suivre.*)





IMPLACABLE AMOUR [1]

(Suite.)

XXIII

Tandis que nous marchions, elle sur un trottoir, moi sur l'autre et en arrière, je me demandai : « Où a-t-elle pu se cacher ? Sans doute dans ma maison, puisque je l'ai vue sortir de là. Elle a eu recours à une ruse pour nous échapper. Mais à quelle ruse ? » Après un peu de réflexion, je crus trouver la clef de cette énigme.

C'était très simple, en effet. Pensant avec raison que nous la supposerions partie, elle était montée à l'étage supérieur, s'y tenant coite jusqu'à ce que nos cris, le bruit de nos voix eussent cessé. Et, alors seulement, sûre de ne pas nous rencontrer, elle s'était décidée à descendre.

— Ta ruse ne manque pas d'ingéniosité, ô ma colombe à prudence de serpent ! me dis-je. Pourtant, tes calculs seront déjoués.

La nuit commençait à tomber. Les becs de gaz répandaient leur clarté vacillante. L'horloge de l'Hôtel-de-Ville sonna six heures et demie. Elien marchait, marchait toujours; elle ne paraissait pas avoir de but bien déterminé, mais en tout cas, à en juger par sa démarche, elle devait se complaire dans cette promenade.

— Tu trouves agréable, n'est-ce pas, ma belle, de t'en aller ainsi, à ta guise, sûre de ne pas recevoir de reproches, de n'être pas observée, quitte de toute explication, » murmurais-je à part

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet et 10 août 1897.

moi. Tu es libre dans la rue comme le pauvre moineau qui, attardé lui aussi, sautille dans l'obscurité, becquetant çà et là quelque grain d'avoine ou quelque miette de pain. De longtemps, tu ne te sentis aussi heureuse ! Les tiens peuvent te chercher partout, bien en vain ! Quel bon tour tu leur joues ! Peut-être, en ce moment même, annoncent-ils, la mort dans l'âme, ta disparition au bureau de police. Ils sont dévorés d'angoisse, de souci : leur imagination se forge mille idées noires... et, toi, tu trottines dans les rues loin d'eux, prête à te moquer de leurs craintes. Patience, ma belle ! Rira bien qui rira le dernier.

Nous étions déjà très loin quand elle ralentit subitement le pas, puis s'arrêta devant une église de modeste apparence qui servait de chapelle à un couvent voisin.

La porte était ouverte. Des hautes et larges fenêtres, une lueur mate tombait dans la rue. Ellen sembla hésiter une minute : enfin, elle gravit les quelques marches du porche et entra. Je la suivis. A demi caché par une colonne, je l'observai.

Un calme religieux régnait dans l'église presque déserte : les lumières étaient en partie éteintes. La veilleuse suspendue devant le maître-autel, versait sa faible lumière rouge sur cette partie obscure de l'église. Ellen s'avançait doucement, comme si elle n'eût point voulu troubler le profond silence du lieu ; elle alla s'asseoir sur un des premiers bancs. Elle y resta longtemps, les mains jointes, regardant tranquillement et avec confiance autour d'elle. Elle était persuadée qu'on ne la poursuivrait pas jusqu'ici, et qu'elle y était protégée contre la vie, l'amour et la passion, protégée contre celui qu'elle fuyait. Dans ce lieu, auprès de son Dieu, elle devait se croire en parfaite sécurité.

Des bougies étaient allumées auprès de quelques confessionnaux. Ellen voyait les pénitents s'agenouiller, le prêtre se pencher vers eux... Elle se leva tout à coup.

Allait-elle aussi se confesser ? Ouvrir son cœur à cet étranger ? Un inconnu se placerait-il encore entre elle et moi, alors que tant de personnes m'avaient déjà barré la voie ?

A cette pensée, mon cœur se souleva d'indignation et de colère. Je me disposais à courir à elle et à l'entraîner hors de l'église, quand elle cessa d'avancer et s'appuya contre une colonne torse, à quelques pas du prêtre. Un tableau placé au-dessus d'un autel latéral, que flanquaient deux confessionnaux, attira l'attention de ma fiancée.

Tout d'abord, cette découverte me procura une sorte de soulagement. Puis je me demandai :

— Qu'est-ce que ce tableau? Pourquoi n'en peut-elle détacher les yeux?

Je me rapprochai prudemment de quelques pas; mes yeux percèrent peu à peu la demi-obscurité et je distinguai sur la toile les traits d'un jeune homme. Était-ce saint Laurent sur le gril? ou saint Éloi avec la croix dans ses mains amaigries, ou un saint Sébastien percé de flèches?

Je n'aurais su le dire. Je n'apercevais qu'un jeune et beau visage incliné à gauche, pâle, encadré de longs cheveux bouclés. Ellen le considérait longuement avec des yeux brûlants et avides; elle le fixait comme si elle eût voulu, par la seule puissance de son regard, l'attirer à elle ou l'aimer.

Tout à coup, comme un trait de lumière, une révélation subite me porta un coup au cœur. Cette image de saint ressemblait, à s'y méprendre, à ce jeune homme dont j'avais déchiré la photographie, afin qu'elle ne pût plus le revoir, afin qu'elle l'oubliât et oubliât aussi ses traits. Et elle le retrouvait ici, et, ce tableau, je ne pouvais le ravir, je ne pouvais l'enlever à sa contemplation.

Les pénitents avaient enfin terminé leur confession. Le prêtre quitta sa cellule, éteignit les bougies et s'éloigna lentement.

Ellen n'y fit pas attention et ne remarqua pas davantage qu'elle restait seule dans l'église. Ses yeux demeuraient fixés sur le tableau, dans une sorte d'extase inconsciente; puis elle tomba à genoux sur le dernier degré de l'autel en appuyant sa tête contre la colonne qu'elle entoura de ses bras. « Aide-moi! aide-moi! aide-moi! l'entendis-je murmurer tout bas. Guide-moi! éclaire-moi! »

Qui invoquait-elle? Dieu? ou le saint du tableau? Ou peut-être encore *lui* qu'elle se figurait probablement être un saint ou un martyr, bien que l'Église lui eût refusé jusqu'alors la double auréole.

Son front se courbait, glissait le long de la colonne. Elle se tordait les mains de désespoir... Tout à coup, elle redressa la tête. L'inspiration qu'elle avait implorée lui était accordée, sans doute. Son saint avait exaucé sa prière. Elle se leva, contempla l'image une dernière fois, se signa lentement et se dirigea vers la sortie.

Je dus me jeter vivement de côté pour n'être pas remarqué

quitter l'église avant elle. Elle descendit d'un pas rapide les marches de l'entrée ; elle voulait probablement mettre à exécution sans retard la résolution prise. Je la suivis à très courte distance ; elle se dirigea vers la porte du cloître voisin.

C'est là qu'elle allait, c'était clair ; c'est auprès de *sa* sœur qu'elle cherchait un asile ; c'est d'elle qu'elle solliciterait un appui



Des amoureux causaient à voix basse en se caressant...

contre moi et contre mon amour. Elle portait déjà la main à la sonnette quand elle s'interrompit, subitement effrayée : elle venait enfin de sentir, auprès d'elle, la présence d'un homme, d'un ennemi. En même temps, une main osseuse, une main de plébéien lui saisit le bras et le serra fortement. Elle en fut comme paralysée. Un seul homme était capable d'une telle brutalité, un seul aussi avait le droit de l'oser. Et alors elle me reconnut, malgré les ténèbres. Comme sorti de terre, j'étais là, devant elle, et je la tenais solidement.

— T'ai-je enfin ? grommelai-je d'une voix altérée par la colère. Tu ne m'échapperas pas une deuxième fois !

XXIV

Elle ne répondit pas un mot. Elle n'essaya même pas de me faire lâcher prise. Elle se laissa traîner dans les rues, sans résister, mais malgré elle, telle une bête qu'on mène de force à l'abattoir. Nous traversâmes des ruelles étroites, mal éclairées, avant d'arriver au parc municipal. Tout était calme et désert dans ce jardin, dénudé par l'hiver. Çà et là cependant, assis sur un banc, des amoureux causaient à voix basse, en se caressant. Personne ne s'occupait de nous : les amoureux n'ont d'yeux que pour eux-mêmes. Nous étions comme seuls au monde. C'est ici que je rompis le silence.

— Veux-tu me suivre volontairement, sans penser à fuir ? lui demandai-je d'un ton calme en apparence. Je te lâcherai. Tu ne peux pas m'échapper, tu le sais. Même, si tu le tentais, tu n'y réussirais pas ; je t'aurais bien vite reprise. Et tu ne désires pas, je pense, donner au public le ridicule spectacle d'une telle chasse ? Es-tu décidée ?

Elle n'ouvrit pas la bouche. Elle paraissait tout hébétée. Je suis persuadé qu'elle songeait à s'évader. Elle agitait nerveusement le poing... comme si, par ce mouvement, elle eût pu se dégager. Je devinai son intention et je serrai son bras avec plus de force.

— Comme il te plaira, dis-je. Marchons.

Elle s'arrêta. Les animaux maltraités regimbent aussi parfois, de désespoir. De son bras libre elle saisit le pied d'un bec de gaz et s'y cramponna. C'est en vain que je la tirais, que je la secouais, elle ne bougeait pas. Son visage décoloré, altéré par l'angoisse, témoignait d'une sauvage opiniâtreté.

— Pourquoi t'entêter ? repris-je assez doucement.

Je jugeais que je n'arriverais à rien en la brutalisant.

— Je t'ai suivie de chez moi jusqu'à cette église, et j'ai tout vu, entends-tu ? j'ai tout vu. J'attends que tu t'expliques. Que signifie cette fuite ?

Je lui secouai de nouveau le bras.

— Réponds-moi donc. Pourquoi t'es-tu sauvée ? As-tu perdu la parole ?

— Que veux-tu donc de moi ? balbutia-t-elle enfin.

J'éclatai d'un rire pénible.

— Oh ! bien des choses, ma chérie ! Et tout d'abord que tu ne me résistes pas davantage, que tu m'obéisses et marches de plein gré.

— Où donc ? me demanda-t-elle, les yeux hagards.

— Tu le verras. Viens toujours.

Nous fîmes quelques pas, moi devant, elle à mon bras, un peu en arrière, se laissant tirer. Puis, brusquement, elle refusa d'avancer.

— Où m'emmènes-tu ? insista-t-elle d'une voix rauque.

— Chez toi, chez tes parents, lui criai-je. Où voudrais-tu donc aller ?

— Chez mes parents ? répéta-t-elle, comme dans un rêve.

Puis, se ravisant :

— Non, je ne veux pas. Je veux aller chez elle.

— Chez qui ?

— Chez elle, chez sœur Angélique.

— Pourquoi ?

— Je… je n'en sais rien. Mais je veux aller chez elle, déclara-t-elle avec une telle énergie dans la voix que je me sentis de nouveau exaspéré.

— Tu n'as rien à faire chez elle, répliquai-je d'un ton dur. Ta place est ici, auprès de moi, et non au couvent. Viens-tu, enfin ? Sinon, j'use de violence.

— Je suis fatiguée, dit-elle — peut-être pour gagner du temps.

Je lâchai un juron.

— Comment ? Tu es fatiguée ? Et pourtant, tout à l'heure, tu trottais, vive et alerte, dans les rues. Eh bien, puisque la fatigue t'accable soudainement, il est un moyen d'y remédier. Nous allons prendre une voiture. Tu y consens, je pense ?

Elle jetait toujours autour d'elle des regards égarés, inquiets.

— Je préfère marcher, murmura-t-elle.

— Tu ne veux pas être seule avec moi, dans une voiture, n'est-ce pas ? C'est la seule raison.

— Oui.

— Comme tu voudras. Par ce clair de lune, une promenade à deux ne laisse pas que d'être romanesque et attrayante. Que tu

ne désires pas abréger les angoisses de ton père, de ta mère et de ta sœur en prenant une voiture, je ne m'en soucie guère. Ce ne sont pas mes parents. Mais tu vas t'appuyer sur mon bras, à moins que tu n'aimes mieux te faire traîner dans la rue, comme si tu étais une criminelle, et moi un agent de police.

— Lâche-moi, me répondit-elle. Je ne chercherai pas à fuir. Mais ne me retiens pas de force, sinon j'appelle au secours.

Je vis à son visage, à ses yeux brillant d'un éclat farouche, qu'elle était prête à exécuter sa menace. Je lui rendis sa liberté. La longue pression de ma main lui avait endolori le bras. Involontairement, elle palpa l'endroit blessé.

— T'ai-je fait mal ? lui demandai-je assez sèchement, en l'observant.

— Mon bras est meurtri, dit-elle d'un ton à la fois indifférent et méprisant. Tu peux te vanter d'avoir accompli cette action héroïque, bien digne d'un homme.

— Je n'ai jamais maltraité une femme, criai-je, hors de moi, en frappant du pied. Pourquoi me pousses-tu à de telles horreurs ? J'en suis désespéré, je te le jure, Ellen. Où souffres-tu ? Laisse-moi voir.

Je saisis avec précaution ce délicat bras de femme et je voulus le baiser. Mais elle se dégagea brusquement.

— Ne me touche pas ! Plutôt ta brutalité que cela !

— Que cela ? que mes tendresses ? répliquai-je ironiquement. Parbleu ! je m'imagine bien l'effet que te produisent mes caresses ; je n'ai qu'à me rappeler la peur que t'a inspirée la simple vue de notre lit conjugal ; car c'est bien la seule et unique cause de ta fuite, n'est-ce pas ?

Elle marchait très vite, sans me répondre. Je restais étroitement serré contre elle. Je repris après un long silence :

— Alors c'est l'image de ce saint qui t'a attirée dans l'église ! Tu rêves encore à ton pieux ami ? Tu retrouves ses traits dans le visage du saint ? Je l'ai bien remarqué.

Toujours le même mutisme de sa part. Elle semblait fermement résolue à ne pas ouvrir la bouche, quoi que je pusse lui dire. Cette attitude méprisante m'exaspérait. Je souhaitais la pousser à bout, elle aussi, l'exciter à la révolte. Elle ne devait pas garder ce calme, ce flegme — réel ou simulé — quand tout mon être était en révolution, à tel point que j'eusse voulu crier,

frapper quelqu'un ou quelque chose pour apaiser l'orage qui grondait en moi.

— Comme elle le dévorait des yeux ! chuchotai-je encore à son oreille. Quelle singulière dévotion ! Aller s'agenouiller, les mains jointes, au pied d'un autel, la tête pleine de pensées lascives, de désirs impurs... Pries-tu toujours de cette façon? Est-ce pour cela que tu vas à l'église? Ah! si, au lieu de dormir lans son tombeau, il reposait à tes côtés, uirais-tu comme aujourd'hui? J'en loute. La couche te léplairait moins, ans doute, avec cet utre fiancé, ma combe?



... Me conduisit au salon où elle alluma une lampe.

Elle continuait de e taire. Me comprenait-elle donc si peu? le devinait-elle pas, ans les odieuses aroles que j'avais rononcées, mes senments vrais! La lère impuissante de homme dédaigné, ne jalousie féroce, la douleur, la torture, l'humiliation de me oir repoussé? Et aussi des sentiments meilleurs que j'étouffais, ue je préférais traîner dans la boue plutôt que de les exposer à on dédain, à sa raillerie? Non, pour elle, qui ne se donnait pas peine d'analyser l'état de mon âme, de connaître le fond de on cœur, meilleur peut-être que mes paroles; pour elle, qui ne demandait pas s'il était des excuses à mon emportement, mes iscours odieux, infâmes, seuls existaient, et d'après ces discours le me jugeait, elle me condamnait.

Elle se taisait toujours, mais je remarquais qu'elle était à bout

de forces. La rougeur de la pudeur blessée couvrait ses joues, son front abattu ; ses lèvres tremblaient et de grosses larmes perlaient au bord de ses paupières.

Je l'avais atteinte au cœur, et pourtant je n'étais pas satisfait. Une sombre et fatale puissance me poussait à l'irriter, à la mortifier davantage, comme si je n'eusse pu recouvrer le calme qu'après avoir détruit pour jamais mon ultime bonheur, l'objet de mes vœux les plus ardents.

— Et c'est un moine, un dévot qui me l'a enlevée, empoisonnée, avant même que je la connaisse ! m'exclamai-je. Mais n'aurais-je pas dû penser qu'entre tous les hommes elle élirait précisément un de ceux qui m'inspirent le plus de dégoût ! Les âmes naïves et pures raffolent du fiancé céleste... mais, comme il est trop loin, elles lui choisissent sur terre un représentant, un ensoutané quelconque, ou un gamin en passe de le devenir... Du reste, je te fais mes compliments, tu avais bon goût. Ton ami devait être un superbe garçon, plus beau que moi, certes. Mais une chose que je ne te pardonne pas, c'est de ne pas l'avoir suivi en Chine. Vous eussiez pu, dans un parfait accord, vous vouer à votre œuvre, convertir des masses de petits païens, prier ensemble, et, de plus, vous aimer. Ça devait entrer dans son plan. Je comprends sa fureur à propos de ta soi-disant chute, de ta résistance à t'attacher à ses pas. Et maintenant, tu regrettes de ne pas l'avoir accompagné; tu cherches tous les portraits qui lui ressemblent. Pourquoi donc as-tu laissé échapper ton bonheur? Personne ne t'eût adressé le moindre reproche. Vous eussiez là-bas toujours été deux saints... car vos directeurs s'entendent à cette morale hypocrite, différente selon qu'elle s'applique à eux ou aux autres. Quelle folle tu as été de ne pas lui accorder toi entière confiance !

J'avais enfin atteint le but de mon aveugle acharnement : elle était brisée, elle avait peine à se tenir debout ; ses jambes semblaient se dérober sous elle.

Nous avions traversé le parc et nous arrivions à la Ringtrasse Ellen s'affaissa sur un banc, le visage appuyé au dossier ; de sanglots étouffés la secouaient convulsivement. Elle offrait u tableau si pitoyable que des passants s'arrêtèrent, pleins de con passion. Ses plaintes produisaient, même sur moi, malheureu pourtant, une pénible impression. Mais, en même temps, la hont m'accablait et j'enrageais de m'exposer ainsi en spectacle au

badauds. Je la saisis par le bras et j'essayai, brutal malgré moi, de la relever.

— Pourquoi m'infliges-tu cette nouvelle souffrance? lui dis-je doucement à l'oreille.

Cette ravissante petite oreille, brûlante de fièvre, devant ma bouche, réveilla soudain mon amour. Je la couvris de baisers, je lui murmurai de tendres paroles ; j'en vins même aux prières.

— Partons, Ellen, par pitié pour toi, si ce n'est par égard pour moi. Regarde, les promeneurs stationnent autour de nous. Viens, tu vois bien que tu ne peux pas rester ici.

Elle céda. Je la conduisis rapidement loin de là, dans une petite rue sombre et silencieuse. Puis je l'entourai de mon bras et j'essayai de lui dérober un baiser ; mais elle détourna la tête et m'écarta d'un geste.

— Ellen ! criai-je.

Et, entraîné par la passion qui me possédait, j'appuyai mes lèvres sur son cou avec une telle violence que l'empreinte en fut marquée.

Comme si elle eût été mordue par un serpent, elle poussa un cri si déchirant que je lâchai prise, effrayé.

Aussitôt la pauvre enfant se mit à courir à toutes jambes à travers les rues, sans prendre garde aux voitures, aux passants ; elle allait aveuglément, au hasard, tel un animal sauvage traqué par les chasseurs. Je volai à sa poursuite et en moins d'une minute, je l'eus rejointe.

— Ne me pousse pas à un coup de folie, articulai-je d'une voix que je m'efforçais de rendre calme ; il est dangereux d'éveiller la brute qui sommeille en moi, comme en tout homme. Tes sottes pensées de fuite sont irréalisables. Rends-toi à la maison. Je ne veux pas te menacer ni te contraindre, mais je te supplie de m'écouter. Permets-moi de t'accompagner jusqu'à la première station de voitures et va-t-en seule, si tu le préfères. J'aurai foi en ta parole si tu me promets de rentrer directement chez tes parents.

— Oui, oui, je promets tout, dit-elle. Vite, vite, à la maison... chez mes parents... afin que je me cache dans le coin le plus obscur et que je ne voie personne ! Les paroles que j'ai dû entendre sont écrites sur mon front... et rien ne pourra les effacer !

Elle marchait à une telle allure que j'avais peine à la suivre. Elle n'accordait aucune attention aux consolations que je tentais

de lui donner, elle n'écoutait pas mes prières, mais répétait toujours :

— A la maison ! à la maison !

Sans rien ajouter, je réglai mon pas sur le sien. Je hélai une voiture, j'ouvris la portière ; elle monta et se jeta dans un coin en se cachant le visage.

— Tu me jures que tu ne te feras pas conduire au couvent, chez ton amie? lui demandai-je en me penchant dans la voiture.

— Chez elle? s'écria-t-elle en relevant la tête. Jamais, jamais !

Puis elle retomba abattue.

— Va-t'en ! va-t'en ! supplia-t-elle encore.

Désireux de lui adresser de nouvelles recommandations, j'hésitais à m'éloigner.

— Va-t-en! Pourquoi ne t'en vas-tu pas? cria-t-elle en frappant du pied la voiture.

— Nous nous reverrons demain, répondis-je, irrité derechef. Tu m'appartiens et tu resteras à moi. Je t'en avertis.

— A toi ou à la mort, me sembla-t-il entendre.

Le cocher fit claquer son fouet et le cheval partit au trot.

Je restai sur place, abasourdi... Ainsi elle était à moi, rien n[e] pouvait la délivrer de moi que la mort ! Qui donc lui avait suggéré cette idée?

Je songeai à ses dernières paroles, à son désir ardent de retourner chez elle, chez ses parents, à sa peur de se retrouver e[n] face de sa pieuse amie, près de qui elle avait d'abord cherché u[n] asile et dont elle ne pouvait plus entendre parler à présent ; j[e] réfléchis à tout ce qui s'était passé entre elle et moi pendan[t] cette heure et je crus enfin comprendre : ce qui, dès aujourd'hu[i] la liait à moi, c'était la honte.

Si dans un moment de folie j'eusse porté atteinte à son hon[-]neur, elle se fût tue de même et m'eût suivi, moi, le confiden[t] l'auteur d'une faute à elle imposée, mais ineffaçable, afin que [le] honteux secret restât entre nous pour jamais. Dans ce cas-aussi, la mort seule eût pu briser les liens qui l'eussent attach[ée] à moi. Et les paroles que j'avais prononcées à son oreille étaien[t] pour elle, un meurtre moral, un viol de la virginité et de [la] pudeur de son âme. D'une main brutale, j'avais déchiré les voil[es] de cette âme, je l'avais mise à nu, et elle se sentait désorma[is] souillée, déshonorée.

Aussi réclamait-elle avec impatience et désespoir son foy[er]

pour s'y cacher et échapper aux regards étrangers ; même la pensée de se voir en face de son amie, la nonne pudique dont aucun mot impur n'offensa jamais l'oreille, lui était insupportable. Elle ne pouvait plus appartenir qu'à l'auteur de la profanation de son âme.

Devais-je me féliciter du résultat obtenu, malgré le caractère odieux des moyens employés ? Non, cela m'était impossible. Cette triste victoire ne me donnait que cette satisfaction sombre et inquiète que connaît seul le désespoir.

... Néanmoins Ellen se déclarait enchaînée à moi, indissolublement, irrévocablement.

Mais elle avait parlé de mort aussi. « A toi ou à la mort ! » avait-elle crié en partant. Oui, je ne me suis pas trompé, ce fut bien là sa dernière parole ! Oh ! si elle allait mourir ? Serait-ce possible ? Je serais encore sa dupe. Elle l'emporterait sur moi ! Elle m'abandonnerait pour voler à un autre ! Mais mourir à vingt et un ans, mourir quand on est si belle, si pleine de charme !... Une sueur froide me couvrit le visage. Si le malheur était déjà consommé !... Courir après elle !...

J'avais perdu beaucoup de temps, près de deux heures. Peut-être était-il trop tard ? Je m'élançai, affolé, au travers des rues, et j'arrivai, épuisé, devant la maison, dont le concierge fermait la porte.

La mine froide et indifférente de l'homme, son salut poli me tranquillisèrent un peu. Si un malheur avait frappé Ellen, il le saurait. Mais qui sait ? Ne cacherait-on pas la vérité aux gens de la maison ? Le père étant médecin, on ne ferait appel à aucun secours étranger. Toute mon angoisse se ravivait. Je montai l'escalier en courant et tirai violemment la sonnette.

La bonne qui m'ouvrit parut très étonnée d'une visite à pareille heure.

— Monsieur n'est pas à la maison, me dit-elle, et les dames sont dans leurs chambres.

Je respirai.

— Voudriez-vous avertir Mme Stradnitz que je suis ici ; je désirerais lui parler quelques minutes.

Elle hésita une seconde et, sans ajouter un mot, me conduisit au salon où elle alluma une lampe. Puis elle s'en alla, murmurant sur un ton aigre-doux :

— Il faudra que monsieur le docteur attende; madame avai mal à la tête, elle est sans doute déjà couchée.

J'attendis en effet assez longtemps, presque une demi-heure Enfin Mme Stradnitz entra, vêtue d'une robe de chambre, u châle jeté sur la tête et retombant sur les épaules. Elle s'avanç d'un air inquiet. Je ne m'excusai pas de la déranger à cette heure

— Que fait Ellen? A quelle heure est-elle rentrée? question nai-je sans préambule, sans même saluer.

— Vers huit heures et demie, et dans quel état! mon Dieu Je désirais savoir d'où elle venait : « Tu vois que je suis ren trée et qu'il ne m'est rien arrivé, me dit-elle sans répondre ma demande. Je veux aller me coucher ». Et elle s'est mise a lit aussitôt. Quel bonheur que son père n'ait pas été là! Com ment lui aurai-je expliqué sa disparition, sa longue absence pendant laquelle elle est allée... Dieu sait où! Que lui aurais-j raconté?

— Alors, elle ne t'a parlé de rien? Tu n'as pu savoir où ell avait été?

— Je n'ai pas osé l'interroger davantage. Elle avait un air farouche, elle était si pâle qu'on l'eût prise pour une folle. Ma toi, mon cher ami, tu l'as cherchée jusqu'à présent?

J'éludai sa question en demandant à voir Ellen.

— Maintenant? s'écria-t-elle.

Et elle recula, effrayée.

— Elle dort probablement.

— Il faut que je la voie. Pense à la peur qu'elle m'a causé Je ne fermerai pas les yeux de la nuit, si je sortais d'ici sans voir. Je t'en supplie, maman, conduis-moi auprès d'elle.

Mme Stradnitz, qui avait pour moi toute l'affection d'une mèr fut touchée de ma prière.

— Alors tu entreras tout doucement, pour ne pas l'éveill n'est-ce pas?

Je lui promis et nous nous rendîmes dans la chambre d'Elle Les rideaux de l'alcôve étaient tirés. La veilleuse répandait u faible lumière bleue. Ellen était couchée sur le dos, la tête re versée, la main droite sur la poitrine, la main gauche un p relevée, se mouvait de haut en bas sur la couverture, comi pour repousser quelque chose. Son visage, d'une pâleur mo telle, avait néanmoins une singulière expression de dureté,

bouche entr'ouverte se contractait. Sa respiration était difficile et irrégulière.

Je demeurai longtemps au pied de son lit, à la considérer. Quel supplice pour moi que l'aspect de son visage blême dont l'expression trahissait l'horreur et le dégoût qui remplissaient son âme ! « Pourquoi suis-je frappée d'un tel malheur ? Quel crime ai-je donc commis ? » semblait-elle dire. Je ne pouvais supporter ce spectacle. Je lisais sur cette bouche demi-ouverte une terrible accusation contre moi. Et je reconnus, à cet instant même, que j'avais fait fausse route, du commencement à la fin.

Un vif amour, une tendre pitié pour elle, une violente colère contre moi-même, un repentir sincère de ma brutalité, des paroles odieuses que je lui avais dites, et dont l'horreur m'apparaissait clairement, tous ces sentiments se confondaient dans mon cœur et imposaient silence à mes rancunes, à mes déceptions. Elle était ma fiancée, presque ma femme, et, pour cette raison, devait me rester sacrée. Comment avais-je pu agir ainsi envers une pauvre jeune fille incapable de se défendre ? Peut-être était-elle innocente ! Peut-être ma funeste jalousie avait-elle créé un spectre qui n'existait que dans mon imagination ! Même si elle eût aimé ce jeune homme, de cet amour irraisonné, enfantin et inconscient que j'avais soupçonné, ma conduite à son égard eût été impardonnable ; j'étais un homme, et elle une femme. Rien ne m'autorisait à la maltraiter. Torturer de la sorte une faible femme était indigne d'un homme de cœur.

Elle s'agita légèrement et tourna la tête vers la muraille, comme si elle eût senti ma présence ; un frisson secoua ses membres.

— Nous l'éveillons, Eugène, murmura la maman, avec inquiétude. Et elle a tant besoin de repos, de sommeil ! Laissons-la.

— Oui, répondis-je à voix basse.

Et, sur la pointe des pieds, les dents serrées, je m'approchai du lit, je m'agenouillai et je baisai la lisière de la couverture étendue sur Ellen. Ce baiser était une secrète prière de pardon ; il exprimait tout mon repentir.

— Ne lui dites rien de cela, ne lui dites pas que je suis venu, recommandai-je à Mme Stradnitz en sortant de la chambre. Je reviendrai demain.

Et je rentrai tristement chez moi.

XXV

Je me rendis de très bonne heure chez M. Stradnitz ; il déjeunait lorsqu'on m'annonça.

— Faites entrer le docteur au salon, ordonna-t-il d'une voix bourrue à la bonne. Je l'y rejoins à l'instant.

Il parut bientôt en effet, me salua froidement. Il avait l'air embarrassé.

— Ellen dort encore, commença-t-il. Sa mère m'a tout raconté : la visite de votre appartement, la fuite soudaine d'Ellen, son absence de plusieurs heures et enfin son retour dans un état indescriptible. Et depuis neuf heures du soir, elle dort d'un sommeil de mort... J'ai déjà demandé mille fois à ma femme ce qui était arrivé à cette enfant... mais ma bonne Amélie est la dernière personne capable de me renseigner. Peut-être pourras-tu m'éclairer. Sois sincère, Eugène. Que s'est-il passé ?

Les yeux cloués au sol, je répondis que je ne savais rien, que la figure d'Ellen m'avait surpris autant que sa mère.

Le professeur m'observait d'un air de doute.

— Cependant, tu dois bien savoir si tu as ou non quelque chose à te reprocher. En tout cas, l'état d'Ellen est singulier. Veux-tu attendre son réveil ou préfères-tu revenir dans la journée ?

— J'attendrai.

Un silence suivit ; puis on vint avertir le professeur que sa femme désirait lui parler.

— Excuse-moi un instant, cher Eugène. Je suis à toi tout à l'heure, me dit-il en me quittant.

Je m'accoudai à la fenêtre, les yeux perdus dans le vague. Au bout d'un quart d'heure, M. Stradnitz rentra dans la chambre visiblement contrarié.

— Elle est réveillée, fit-il.

Je me levai vivement ; mais, d'un signe, il m'invita à me rasseoir.

— Ne te dérange pas. Je ne te conduirai pas auprès d'elle à présent ; elle ne veut voir personne.

Puis, me prenant le bras et me regardant en face, il ajouta :

— Pourquoi ne pas me dire toute la vérité ? Il y a eu sûrement quelque chose entre vous. Avoue-le moi.

— Je ne sais rien, répliquai-je, les lèvres tremblantes.



Je baisai la lisière de la couverture étendue sur Ellen.

— Vous étiez dans la chambre à coucher, lorsqu'elle est partie, reprit-il avec bonhomie, pour m'inviter à parler en toute franchise. Les jeunes filles ont les sentiments plus délicats qu'on ne se l'imagine. Nous devons les traiter avec tous les égards possibles, même quand elles nous aiment réellement. Il est des choses très naturelles en elles-mêmes, auxquelles on ne doit pas

faire allusion devant elles... N'as-tu vraiment rien dit qui ait pu choquer Ellen ?

— Non, répondis-je, découragé. Je n'ai pas prononcé un mot. Je ne désirais même pas qu'elle visitât cette chambre, justement parce que je connaissais sa timidité. Mme Stradnitz peut l'affirmer.

Ce qui s'était passé dans la rue, je ne le divulguais pas. Cela resterait toujours un secret entre elle et moi. Elle ne le trahirait pas non plus.

— Eh bien, comprenne qui voudra les femmes et leurs caprices ! s'écria M. Stradnitz furieux. Je ne saurais te donner de meilleur conseil que celui de patienter avec cette folle enfant.

Je me retirai, en l'informant que je reviendrais dans la soirée.

— C'est bien, acquiesça-t-il. Je l'avertirai. D'ici là, elle aura le temps de se décider à être raisonnable.

A mon retour, Ada me reçut. On l'avait chargée de me donner des nouvelles. Elles n'étaient point réjouissantes. Ellen, encore peu raisonnable, gardait toujours le lit et avait dormi presque tout le jour. Aux prières, aux questions, aux reproches de ses parents, elle se contentait de répondre :

— Laissez-moi tranquille, je suis trop fatiguée.

Muet, sans regarder Ada, j'écoutais ces renseignements insignifiants, et, en même temps, je prêtais l'oreille à tous les bruits de la maison : des gens allaient et venaient dans le vestibule. Mais personne ne songeait à me rassurer. Ma patience était à bout.

— Tout cela ne signifie rien, répliquai-je d'un ton brusque en me levant. Où est ta mère ?

— Auprès d'Ellen.

— Il faut que je lui parle. Va la chercher.

— Maman ne te dira pas autre chose que moi, remarqua Ada. Mais si cela doit te tranquilliser...

Elle me quitta et, au bout de quelques minutes, me ramena sa mère.

— Eh bien ? demandai-je en m'approchant, les sourcils froncés.

Mme Stradnitz, troublée, bégaya qu'elle n'y comprenait rien ; qu'Ellen refusait toujours de se lever ; qu'elle n'avait rien pris de la journée, qu'elle ne faisait que dormir, comme si elle avait à

réparer les fatigues de longues veilles. Nos questions semblent l'importuner.

— C'est à désespérer, conclut-elle.

— Elle est peut-être malade? insinuai-je.

— Son père l'a auscultée, examinée et n'a découvert aucun symptôme de malaise. L'état de prostration où elle se trouve lui paraît être la suite d'une grande surexcitation nerveuse.

— Dort-elle en ce moment?

— N... non, dit-elle en hésitant.

Involontairement, je m'avançai vers la porte. Mais Mme Stradnitz, effrayée, me retint par le bras.

— Non pas, Eugène, tu sais comme je t'aime et comme j'ai toujours été disposée à prendre ton parti contre elle. Mais aujourd'hui je dois la défendre. Je ne peux et ne dois pas te laisser entrer dans sa chambre.

— Pourquoi ne veut-elle pas absolument me voir? questionnai-je. Ne t'en a-t-elle pas confié la raison?

— Elle ne m'a rien confié.

Elle échangea un coup d'œil avec Ada. Je les examinai toutes deux d'un air soupçonneux.

— Si vous essayiez pourtant, une fois, de la prier en mon nom?...

— Non, non, interrompit Mme Stradnitz, effrayée à nouveau. Elle ne veut pas te voir. Il est inutile d'essayer.

Je réfléchis quelques minutes.

— Qu'il en soit ainsi!... J'attendrai jusqu'à demain, pensai-je.

Je comprenais que je lui avais manqué gravement, que ma conduite de la veille avait été odieuse. Je devais donc me montrer patient et reconquérir pas à pas le terrain perdu. Elle me pardonnerait d'autant plus vite que je serais plus doux, plus disposé à ne pas la contrarier.

Mais ma résignation ne servit à rien. Le lendemain ce fut la même histoire, ainsi que les jours suivants pendant tout une semaine.

Les domestiques riaient sous cape, quand arrivait ce singulier amoureux, qui s'acharnait à se faire éconduire, trois ou quatre fois par jour, par sa fiancée.

Le professeur aussi restait invisible; il prétextait une absence, ou bien il laissait à sa femme le soin de s'expliquer avec moi. Celle-ci ne savait plus, depuis longtemps, comment calmer mon

impatience croissante, mon irritabilité toujours plus vive. Ellen se levait, mais se refusait absolument à me recevoir sans préciser de motifs. Etendue sur une chaise-longue, elle passait des journées entières plongée dans une sorte de torpeur, le regard fixe, sans prononcer un mot. Elle ne souffrait dans son voisinage que ses parents ou Ada et ne leur parlait pas. S'ils essayaient de l'interroger sur sa fuite, sur son absence mystérieuse, elle éclatait en sanglots.

Ils n'osèrent bientôt plus lui adresser une seule question, et se résignèrent à sa mélancolie.

C'est ce qu'on me rapportait, c'est avec de telles consolations qu'il me fallait prendre courage. Chaque jour on me faisait espérer que cela irait mieux le lendemain, et le jour suivant j'entendais encore la même chanson.

Le huitième jour, lorsque Mme Stradnitz m'adjura encore de patienter, je souris ironiquement.

— Tu conviendras toi-même que la comédie a duré assez longtemps et qu'il vaut mieux tirer le rideau, lui répondis-je. Ellen paraît oublier que notre mariage doit avoir lieu dans une semaine à peine et que nous avons mille détails à régler ensemble. Je te serais donc obligé de l'avertir de ma part que je viendrai ce soir et que je la prie de se tenir prête à me recevoir. Si elle n'y consent pas, je forcerai tout simplement la consigne. Ma longanimité est à bout.

L'après-midi me sembla extraordinairement longue. Je fus sur le point de quitter plusieurs fois mon travail et de courir auprès d'Ellen. J'étais persuadé qu'on ne se refuserait pas à m'introduire auprès d'elle et que ma seule visite me rendrait le cœur de ma fiancée. Je m'humilierais, je lui demanderais pardon à genoux ; elle m'écouterait, nous nous réconcilierions ; je la presserais bientôt sur mon cœur !

Enfin, sept heures sonnèrent. Je me disposais à partir lorsque le timbre retentit. Joseph courut à la porte et m'apporta aussitôt une lettre que lui avait remise un commissionnaire.

Une sueur froide me couvrit le visage. Je m'effondrai dans mon fauteuil. Je devinais, je sentais que cette lettre renfermait mon sort, et je ne pouvais me décider à l'ouvrir. Joseph, abasourdi par mon attitude, restait planté devant moi sans mot dire. Je l'envoyai au dehors et j'allai me renfermer dans la chambre ornée et meublée pour Ellen et pour moi ; puis, à la vacillante

lueur d'une bougie, assis sur notre lit nuptial, je brisai le cachet.

La lettre écrite de la main du professeur était très longue et disait :

« Entre hommes, une sincérité sans réserve est le plus sûr chemin pour parvenir à s'entendre. C'est celui que je choisis pour t'apprendre ce qui suit, mon cher Eugène. Tu es fort et tu supporteras mieux la vérité toute nue que déguisée sous des phrases ambiguës.

« Ce matin, tu as prévenu ma femme que tu reviendrais dans la soirée et que tu parlerais à Ellen de force, sinon de gré. Elle a été effrayée de tes paroles et encore plus du ton énergique et résolu avec lequel tu les as prononcées. Nous avons tenu une sorte de conseil de famille, et nous nous sommes rendus auprès de notre fille pour lui exposer ton désir et l'engager par nos prières réunies à te recevoir.

« Elle devint tout à coup si pâle que son visage se distinguait à peine de son peignoir blanc ; elle était semblable à une rose blanche saisie par une forte gelée. Elle nous regardait d'un air morne. Je m'assis auprès d'elle et pris dans la mienne sa main pendante et inerte. Aussi prudemment que possible, avec toutes les précautions imaginables, je commençai à lui parler de toi, et enfin je lui fis part de ton désir. Elle parut tout d'abord ne pas savoir où j'en voulais arriver. Puis, subitement, elle comprit et, retirant sa main :

« — Je croyais que vous aviez tout deviné depuis longtemps, articula-t-elle avec un effort visible, et qu'il ne me serait pas nécessaire de m'exprimer en termes plus clairs...

« Elle poussa un soupir.

« — Entre lui et moi, c'est fini, irrémédiablement fini. Je m'étonne d'être obligée de vous le dire.

« Je me levai brusquement.

« — Comment fini ? Qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je.

« — Que je ne peux pas, que je ne veux pas l'épouser, ni jamais le revoir, répondit-elle.

« Je restai consterné, tu le devines.

« — Allons, mon enfant, ma fille, continuai-je, reviens à la raison. As-tu conscience de ce que tu fais ? Sais-tu qu'on ne reprend pas sa parole quelques jours avant le mariage ? Tu aurais

dû réfléchir avant de te décider. Pourquoi t'es-tu engagée? Est-ce simplement pour te moquer de nous et de lui?

« — Je ne puis t'expliquer pourquoi j'ai agi ainsi. En tout cas, ce n'a pas été de mon plein gré.

« — Tu ne vas pas prétendre qu'il t'a hypnotisée et qu'il t'a arraché ainsi ton consentement? répartis-je avec un sourire ironique.

« — Ce n'est pas, en effet, ce que je veux dire. Quand il m'a demandée, je l'estimais beaucoup, et surtout je lui étais infiniment reconnaissante à cause d'Ada. Je m'imaginais même que je l'aimais. Il désirait m'épouser, il le voulait fortement; sa volonté entraîna la mienne, plus faible. Je ne cessai pas de subir, depuis, cette influence; elle m'empêcha de rompre avec lui quand je le souhaitais. Mais j'ai toujours eu peur de lui, je ne sais pourquoi, et je me résignai. Je n'osais manquer à ma parole, je désirais vous épargner ce chagrin. Maintenant, il m'est impossible de faire autrement.

« — Mais c'est de la folie, de la folie pure! m'exclamai-je, tandis que ma pauvre femme fondait en larmes et s'affaissait sur sa chaise. Ce n'est pas sérieux, mon enfant. Votre appartement est prêt; les lettres d'invitation sont envoyées, et tu parles à présent de terreur secrète, de volonté forcée et de mille autres fadaises? Que vais-je lui dire? Je ne puis pourtant pas lui donner ces raisons absurdes. Il nous croirait tous fous.

« Elle avait la langue levée pour répondre, mais, se ravisant, elle se tut en me regardant avec des yeux étranges.

« — Dis-lui ce que tu voudras, reprit-elle enfin, en laissant retomber sur l'oreiller sa tête fatiguée. Cela m'est égal, pourvu que je ne le revoie jamais et que je n'entende plus parler de lui.

« — Mais qui de nous va lui annoncer cela? hasarda ma femme en sanglotant plus haut.

« — Écrivez-le lui, ce sera plus simple.

« Elle ferma les yeux et ajouta :

« — Je regretterai cette grossière erreur, cette erreur inconcevable, aussi longtemps, ou aussi peu longtemps que je vivrai... Je ne peux plus supporter la vie après ce que j'ai fait, après ce qu'on m'a fait. Je ne peux plus! je ne peux plus!

« — Allons, calme-toi, calme-toi, ma fille! Personne n'a voulu te contrarier, personne ne t'adressera de reproches ni ne cher-

chera à te décider à ce mariage. Tu es malade, mon enfant. Attends pour prendre une décision, que tu sois rétablie. Peut-être changeras-tu volontairement d'avis.

« — Jamais, protesta-t-elle, se relevant brusquement, le visage empourpré. Et si vous avez gardé pour moi un reste d'affection, si je vous inspire un peu de pitié, mettez fin aujourd'hui même à cette tragédie. Je ne puis souffrir qu'on me parle de lui. Emmenez-moi, bien loin d'ici... afin que je ne coure jamais le risque de le rencontrer.

« Elle parlait comme sous l'empire de la fièvre ; son visage était brûlant, ses yeux égarés, tout son corps secoué d'épouvante et d'horreur... comme si elle eût subi le contact d'un reptile.

« Elle était terrible à voir. Je quittai la chambre avec Mme Stradnitz, pâle comme une morte. Nous décidâmes de t'écrire tout cela. Je ne voulais pas que cette mauvaise nouvelle allât te surprendre au milieu de ton travail ; c'est pourquoi cette lettre ne te sera remise que ce soir. Tu auras toute la nuit pour réfléchir, pour te ressaisir. Sois bien persuadé, mon cher Eugène, que je déplore autant que toi cette triste issue. Ce mariage était toute ma joie, tout mon espoir. Dieu ne permet pas qu'il s'accomplisse. »

M. Stradnitz me conseillait encore de me résigner courageusement ; il m'adjurait de ne pas lui en vouloir et répétait qu'il n'était, pas plus que sa femme, pour rien dans la décision de sa fille. Il ajoutait que je me féliciterais peut-être plus tard de cette rupture, que ma nature forte et saine ne se fût probablement pas longtemps accommodée de l'humeur fantasque d'Ellen, si peu capable de rendre un mari heureux.

« Il est bien d'autres jeunes filles, concluait-il. Il en est des milliers qui seraient fières d'être choisies par toi. Je souhaite de tout mon cœur que tu te décides bientôt, et je forme les vœux les plus sincères pour ton bonheur.

« Ton vieux maître et ami,

« Ludwig STRADNITZ.

« *P.-S.* — Ma femme t'envoie ses salutations les plus cordiales et te prie de ne point garder rancune à notre malheureuse enfant. Les personnes malades d'esprit ne sont pas, comme les autres, responsables de leurs actes, et notre fille est malade. Pense à cela avant de la juger. »

Ma main retomba lourdement. Quoi ! je n'avais jamais pensé à ce dénouement. Je ne m'y étais jamais préparé ! Je ne l'avais pas même pressenti ! Bercé dans une sécurité aveugle, je m'imaginais qu'Ellen n'aurait jamais le courage de reprendre sa parole. Et elle l'avait eu pourtant. Mes regards se fixèrent sur ce lit, préparé pour elle et pour moi. C'est là que ses membres si souples devaient reposer ! C'est là qu'elle se serait endormie dans mes bras, sa tête bouclée appuyée sur mon épaule. Et elle m'eût aimé, je n'en doutais pas, car même en cette heure désespérée, je croyais en ma déité, bien que tout semblât nier sa puissance. Elle m'eût aimé, fût devenue mienne ; ma passion eût fait naître la sienne, eût triomphé de sa réserve et de sa pudeur. Ivre de bonheur, elle se fût abandonnée en toute confiance dans mes bras. Et grâce à son amour, elle m'eût tout pardonné, elle eût compris que je ne l'avais offensée que par dépit, par excès de tendresse ; sa colère,



Il devient toujours plus escarpé, plus étroit, plus horrible...

son entêtement eussent cessé pour toujours. Mon imagination évoquait les plus gracieux tableaux : le réveil après une délicieuse nuit d'amour... ma jeune femme était près de moi, elle me regardait avec ses beaux yeux encore ensommeillés, s'étirait légèrement, puis me souriait d'un air pudique et tendre. Et les repas à deux, et mon retour à la maison après une courte absence : elle m'attendrait, viendrait à ma rencontre, se plaindrait doucement de notre trop longue séparation.

Comme le travail m'eût été agréable pour elle ! Comme chaque nouveau succès m'eût doublement réjoui ! Combien de grandes choses j'aurais accomplies, afin qu'elle pût être fière de son mari ! Me jeter à ses pieds, l'admirer durant des heures, rassasier mes yeux de sa beauté, l'aimer, la caresser, la choyer à plaisir, quel rêve ! Après l'union des corps, la communion des âmes, n'être qu'un avec elle... Combien de bonheur eussions-nous goûté l'un par l'autre, l'un avec l'autre !... Et tout à coup je me rappelais qu'elle se refusait et me refusait ce bonheur — et les gracieux tableaux s'évanouissaient ; je restais seul avec ma tristesse et mon désespoir.

Mes yeux qui n'avaient jamais pleuré depuis ma première enfance s'emplirent de larmes, et je sanglotai, brisé de douleur, étendu sur cette couche solitaire, où j'avais rêvé de voir reposer, près de moi, la compagne de ma vie.

E. MARRIOT.

Traduction inéd. de St. BEUQUE.

(*A suivre.*)





La GROTTE des BAINS, au RAINCY.

The GROTTO of the BATHS, at RAINCY | Die BADGROTTE in RAINCY

Gravure de Constant Bourgeois pour le volume *Les Jardins de la France* publié par A. de La Borde. (1808.)

L'ACTUALITÉ PAR LE PASSÉ

LA CAMPAGNE ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

I

« Il semble que la vie de la campagne acquiert un nouveau charme après les grandes révolutions, lorsque les hommes, fatigués des événements, aiment à se reposer quelque temps dans le calme de sa retraite. Un beau pays est alors pour eux un être animé qui les console sans les plaindre, qui leur fait partager ses richesses sans les humilier de ses dons. S'ils y portent les peines de l'âme, les plaisirs des champs adoucissent

leurs maux et remplacent leurs affections; s'ils y portent le regret de la puissance ou de la richesse, ils croient y retrouver ces deux avantages, parce qu'ils vivent au milieu des faibles et des pauvres ».

Ainsi s'exprimait A. de La Borde en tête de son bel ouvrage *les Jardins de la France*, publié de 1808 à 1810, c'est-à-dire à une époque où, le pays commençant à renaître malgré les lourdes charges de la guerre extérieure, l'on se reprenait justement d'un bel enthousiasme pour la campagne.

La campagne! Sans remonter au déluge, ce fut une des passions dominantes des Romains qui, de leurs jardins, avaient su faire l'asile des plus riantes divinités. L'antiquité est tout imprégnée du sentiment de la nature, du repos, du calme de la vie champêtre. Virgile nous a laissé dans les *Géorgiques* une description idyllique du jardin formé sur les bords du Galèse, par un vieillard, trouvant en son verger le bonheur qui s'enfuit loin des rois.

> Il cueillait le premier les roses du printemps:
> Le premier de l'automne amassait les présens.

Et l'on n'a pas oublié ce mot de Cicéron, écrivant à Atticus, ce mot qui équivaut à une déclaration de principes : « J'aimerais mieux être assis avec vous sur le petit banc qui est au dessous de votre buste d'Aristote, que sur la chaise curule de ceux qui nous gouvernent. »

De cet amour pour la nature naquit un véritable culte. Poussé à la perfection, l'art des jardins donna sous Adrien et sous Dioclétien des modèles de goût : grottes couvertes de mousses et de violettes, lacs d'eau vive et *nymphées*, véritables lieux de délice qui ont fait dire à certains auteurs que les Romains avaient trouvé le paradis sur terre. Les maisons de campagne de Pline bâties avec une recherche extrême sont restées célèbres.

Donc les Romains connurent les plaisirs et les charmes de la campagne.

Il en fut de même de la société du moyen âge, quoique dans un esprit différent, parce que, ayant fait du château le centre de leur existence, les seigneurs, contrairement aux Romains, n'étaient point des citadins. Ils vécurent de la grande vie de campagne comme, aujourd'hui encore, quelques richissimes seigneurs, terriers d'Angleterre et d'Écosse, mais ne furent pas à

même d'apprécier le charme du repos, du calme au milieu de la verdure, après les agitations de toute une semaine d'affaires.

La note champêtre se rencontre sans cesse, au cours de l'histoire, tant que les forces vives du pays ne sont pas absorbées par les grandes cités.

S'il faut en croire la chronique, Charles VII, lorsqu'on vint lui annoncer que les Anglais étaient maîtres du royaume, s'occupait à dessiner le parterre de Mehun-sur-Yèvre. En 1871, pendant les néfastes journées de la Commune, c'est au café que les nouvelles viendront surprendre les chefs du mouvement insurrectionnel.

Cela dit tout. Cela indique bien les sociétés encore primitives attachées au sol, aspirant l'air à pleins poumons, et les sociétés en décadence prises de folie au milieu de l'atmosphère surchauffée des grandes cités.

Très vivaces encore, parmi les gens du XVe et du XVIe siècle, la compréhension, le sens de la Nature. Les Italiens surtout, semblaient avoir hérité tout particulièrement de leurs ancêtres, les Romains. Quel sentiment des beautés agrestes ne trouve-t-on pas dans cet évêque de Nocera, le philosophe Paul Jove, qui en son palais, sur les bords du lac de Côme, une ancienne maison de Pline par lui restaurée, écrivait : « Les regards se portent sur des rivages plantés de lauriers et de myrtes, sur des côteaux chargés de vignes, et dans le lointain, j'aperçois les villes, les promontoires, les sommets naissants des Alpes. »

Et Montaigne, lui aussi, malgré son incessant besoin de locomotion, malgré sa préférence hautement affichée pour les voyages, ne semble-t-il pas avoir quelque peu mené à la campagne la vie jadis chantée par Horace.

Combien nombreux, du reste, les amants, les sectateurs de la Nature! Le chancelier de l'Hôpital et Sully, tous deux finissant leurs jours dans le calme de la vie champêtre, Mme de Sévigné et Mlle de Montpensier, vivant loin du monde, loin des intrigues de Cour. Et les poètes et les gens de lettres : La Fontaine, Chaulieu, Boileau, chantres convaincus de la Nature! Voltaire ne semble pas s'être trop déplu dans son Ferney, quoique bien éloigné de Paris. Et si je ne parle pas de Rousseau, c'est que l'illustre philosophe fut véritablement celui qui nous fit remonter aux sources de tout bien, de tout sentiment, de toute science, la Nature.



La Volière à Morfontaine

The Aviary at Morfontaine | Das Vogelhaus von Morfontaine

Gravure pour le volume *Les Jardins de la France*. (1808.)

Gravure pour le volume *Les Jardins de la France*. (1808.)

II

Jardins pompeux d'autrefois, où êtes-vous? Jardins plantés par Le Nôtre — tels ceux de Fouquet, regardés alors comme les plus beaux de l'Europe! Vous êtes allés rejoindre dans l'oubli les bergers de Watteau et de Lancret, les scènes villageoises de Greuze, et les œuvres dramatiques qui avaient amené sur le théâtre tout un jargon de campagne, toute une *poissarderie* champêtre, tout un faux sentimentalisme de *pères nourriciers* venant aboutir aux embrassades, aux étouffements du cinquième acte.

Les deux derniers siècles avaient eu pour la nature, il faut bien le reconnaître, un amour tout au moins bizarre. Ils l'aimaient tant qu'ils ne purent la voir ainsi livrée à elle-même, manquant d'ordre et de symétrie; tant... qu'ils s'appliquèrent à l'orner, à la pomponner, à la bichonner.

Jardins solennels et ennuyeux tirés à l'équerre et au cordeau, créés pour un monde toujours en représentation où le vert sombre du buis entourait tous les carrés, où le vert sombre de l'if s'élevait en pyramides dans les angles, prenant quelquefois des formes étranges de vases ou d'êtres humains; où les tilleuls devaient être alignés comme un corps d'infanterie, où la rose la plus belle, la plus odorante, pour peu qu'elle s'écartât de la ligne de son carré, était repoussée comme séditieuse. Jardins qui arrachèrent à Voltaire ce cri du cœur :

Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie
En voyant ce petit morceau.
Jardins, il faut que je vous fuie;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.

Jugez, par cette description, de ce que devrait être la villégiature en une telle campagne.

Du reste, le sujet est assez intéressant et assez peu connu pour qu'on s'y arrête quelques instants encore. Demandons donc à de La Borde qui, en son discours préliminaire, a écrit une véri

table histoire du pittoresque aux époques anciennes, de nous donner le plan détaillé de ces maisons de plaisance.

« Le jardin se composait », écrit-il, « de deux terrasses descendant à un parterre, au milieu duquel était une pièce d'eau découpée en forme de miroir, et de chaque côté une rangée de tilleuls ou d'ormes se fermant par le haut carrément, et laissant voir de toutes parts de grands murs de clôture. Le parterre était planté d'une espèce de buis divisé en plusieurs compartiments et représentant les armes du propriétaire, son chiffre ou l'année de sa naissance.

« Ces dessins se composaient quelquefois de cailloux ou de coquillages de différentes couleurs maçonnés sur un fond de sable. Aux quatre coins s'élevaient des pyramides de verdure, des vases de buis, et plus souvent des monstres en plâtre, vomissant l'eau par la bouche, par la poitrine; des nains, des Mercures et des abbés lisant leur bréviaire. Près de Harlem, en Hollande, on voyait un jardin où toute une chasse au cerf était représentée en charmille. Bernard de Palissy, dans la longue description de son *Jardin délectable*, critique fort les oies, les dindons et les grues en ifs et en romarins qu'il avait vus à Saint-Omer, dans les jardins de l'abbé de Clairmarais, ainsi que les gens d'armes de buis de l'abbé des Dunes, en Flandre; mais, en même temps, il donne le plan d'un bâtiment régulier en charmille, dans lequel on trouvait des colonnes, des frises, des portes et des fenêtres comme chez soi. On voit encore à la belle terre de Chambaudoin, dans la Beauce, un labyrinthe représentant tous les instruments de musique, le violon est bien conservé, et le manche communique au château. »

Il n'est pas étonnant que de semblables demeures n'eussent pas inspiré à leurs habitants beaucoup de goût pour la campagne ; aussi personne ne s'occupait d'en étudier ou d'en décrire les beautés : chacun y portait depuis longtemps des occupations étrangères aux jouissances qu'on pouvait y trouver. « Monseigneur, disait à Bossuet son jardinier, à qui il demandait, par distraction, des nouvelles de ses arbres, si je plantais des Saints-Augustins ou des Saints-Jérômes, vous viendriez les voir, mais pour vos arbres vous ne vous en mettez guère en peine. »

Aux jardins solennels de Le Nôtre le XVIIIe siècle devait opposer les jardins anglais, assemblage de toutes espèces d'objets dispara-

tes, quelque chose pour la nature comme les *poufs* pour la coiffure des femmes. Jardins pygmées où

> Grâce au jeu d'une pompe, un maigre filet d'eau
> Par les gens du logis est appelé ruisseau.

Lemierre, en quelques vers, n'a-t-il pas montré tout le grotesque de ces jardins de vingt toises carrées — car tout le monde avait voulu avoir son *jardin anglais* — dans lesquels on vous montrait avec orgueil jusqu'à des *déserts*.

> Qui ne rirait de voir ce grotesque tableau,
> Des cabarets sans vin, des rivières sans eau;
> Un pont sur une ornière, un mont fait à la pelle;
> Des moulins qui, dans l'air, ne battent que d'une aile;
> Dans d'inutiles prés des vaches de carton;
> Un clocher sans chapelle et des forts sans canon;
> Des rochers de sapin et de neuves ruines;
> Un gazon cultivé près d'un buisson d'épines,
> Et des échantillons de champs d'orge, de blé,
> Et dans un coin de terre un pays rassemblé!

De La Borde, en sa prose explicative, nourrie de faits et pleine de judicieuses appréciations, a fait également, avec non moins d'esprit, le procès de ce genre hybride, de ce genre chinois, comme il l'appelait, consistant à produire dans un très petit espace de terre autant de scènes différentes qu'on en peut voir sur les anciennes tapisseries historiées. Une fois encore je lui laisserai donc la parole :

« On crut », écrit-il, « qu'il était beau de tourmenter un terrain en mille manières bizarres, d'y créer un tas de monticules où l'on arrivait par des sentiers tournants et étroits. Un filet d'eau obtenu à grands frais par la pompe à feu de Perrier sortait deux fois la semaine d'un immense rocher, et remplissait par une soi-disant cascade une rivière maçonnée que les enfants sautaient à pieds joints : cent petits ponts, cent petits chemins, cent petits canaux serpentaient dans les jambes et faisaient regretter sans cesse ces bonnes allées droites de nos pères, ces toits de verdure où l'on pouvait du moins marcher devant soi et avoir un voisin pour causer. Une autre manie, non moins ridicule, occupait une autre espèce de gens ; c'était une sorte d'enthousiasme outré pour les différents aspects de la campagne, qui parut tout d'un coup, comme si on eût fait à l'instant la découverte de leurs beautés.



Le CHATEAU de MOUSSEAUX

SCHLOSS von MOUSSEAUX. | COUNTRY seat of MOUSSEAUX

Gravure pour le volume *Les Jardins de la France*. (1808.)



Le PONT et le MOULIN de VALLIERE à MORFONTAINE

BRIDGE and MILL of VALLIERE, MORFONTAINE | Die BRUCKE und MUHLE von VALLIERE zu MORFONTAINE

Gravure pour le volume *Les Jardins de la France* (1808.)

Cette passion produisait, dans les personnes qui en étaient affectées, une extase puérile à chaque pas, et leur faisait trouver dans la nature mille choses qui n'existaient pas, comme souvent les gens du monde voient dans les ouvrages des artistes beaucoup d'intentions que ceux-ci n'ont jamais eues.



(Gravure pour *l'Abeille des Jardins* de W. Bres. 1823.)

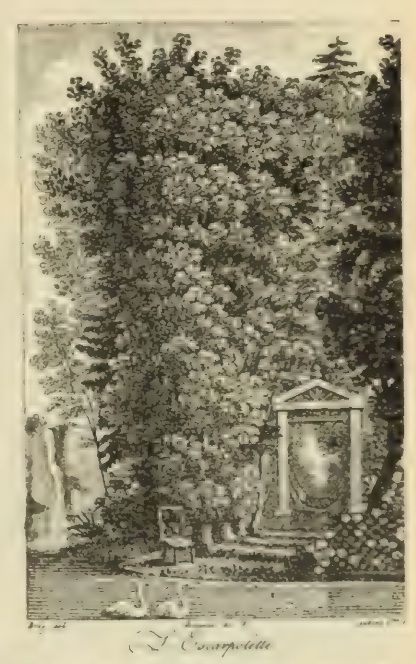
« Les faiseurs de jardins, imbus de ces mêmes idées, rassemblaient dans leurs parcs toutes les scènes qui pouvaient les faire naître. Lorsque l'espace ne permettait pas de varier beaucoup les sites, ils y suppléaient à force d'inscriptions ou de petites fabriques qui vous apprenaient où vous deviez rêver, où vous deviez vous attendrir ; vingt arpents pouvaient alors contenir un cours complet de morale. Une promenade rappelait tous les devoirs et tous les sentiments, chaque rocher disait quelque chose de tendre, chaque arbre portait une devise sentimentale conçue dans l'innocence des premiers âges ou dictée par celle du propriétaire. Ces emblèmes, cependant, ne produisaient pas toujours l'effet que l'on désirait. Des gens distraits, des femmes légères riaient dans la vallée des tombeaux, on se disputait sur le banc de l'amitié ; on jouait gros jeu sous le chaume d'une cabane rustique et les voûtes sombres de l'abbaye ou de l'ermitage n'inspiraient pas toujours des pensées bien religieuses. »



(Gravure pour *l'Abeille des Jardins* de W. Bres. 1823.)

O Nature, il était temps que tu revins, mais si le XIXe siècle mit fin aux allées symétriques d'autrefois, si la régularité fut bannie de par-

tout avec un esprit d'ostracisme à son tour, vraiment trop exigeant, il ne faudrait point croire que la vérité, que la réalité triomphèrent tout de suite. L'homme, une fois encore, prétendit arranger la nature à son gré. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir des histoires romantiques, des tragédies romantiques, des peintures romantiques, des discours romantiques, on créa des jardins romantiques.



Gravure pour *l'Abeille des Jardins* de W. Bres. (1823.)

Alors triompha le tombeau gothique près de l'escarpolette chinoise ; alors, des saules pleureurs baissèrent tristement la tête près des fleurs les plus gaies, les plus colorées, alors des peupliers s'élevèrent, rabougris, sur des rochers arides. En ces lieux les âmes sensibles vinrent lire les chefs-d'œuvre du jour, mêlant leurs larmes à l'eau des cascades jaillissantes.



avure pour *l'Abeille des Jardins* de W. Bres (1823.)

A côté des jardins romantiques, les jardins *paysagistes*, c'est-à-dire ceux qui laissaient à la nature sa belle et pittoresque irrégularité, en France, Ermenonville, Trianon, Mériville, la Malmaison, le Rainey ; en Angleterre, Stowe, Persfield, Haglay.

Peu à peu l'on comprit que s'il était utile et nécessaire d'entretenir, de cultiver les jardins, il était absolument ridicule de vouloir les orner, les habiller, leur donner des ermitages, des fontaines de Jouvence, des chapelles, des labyrinthes, des dieux, des volières, des grottes, des ruines, des temples

grecs, des lanternes de Diogène, que sais-je encore, tout l'arsenal du romantisme qui, pour mieux combattre les jardins anglais, n'avait rien trouvé de mieux que de créer, d'inventer un autre arsenal à sa façon.

Toutefois, l'on ne saurait encore entièrement crier victoire. Car si, de nos jours, la Nature n'est plus astreinte à de pareilles toilettes, cependant l'arbre en zinc de la banlieue parisienne, la boule de verre et le bassin aux poissons rouges des campagnes asniéroises montrent que l'homme aime toujours à transporter à la campagne ses manies et ses faiblesses.



LE CHATEAU DE MES PAIRS

— Une jolie ruine toute neuve que je viens de faire construire exprès pour moi.

Les Villas bourgeoises, par Marcelin. (vers 1865.)

Autrefois, la Nature était réellement maîtresse : l'habitation seule attestait la présence de l'être humain au milieu d'elle. Aujourd'hui, ou plutôt depuis qu'on a voulu plier la campagne aux idées, aux goûts de la ville, c'est la cité qui pèse de toute la lourdeur de son atmosphère sur les champs envahis.

Quatre manches à balai entre quatre murs, un jet d'eau et un rond d'herbe, voilà un jardin. Des maisons toutes semblables, toutes se touchant, murs contre murs, et voilà l'habitation de plaisance. Joli plaisir, ma foi !

Jadis, au moins, c'était grand, aéré, majestueux : devant soi l'on pouvait jouir d'un horizon quelconque. Aujourd'hui, c'est un mouchoir de poche dans lequel on ne peut pas éternuer sans être entendu et vu de tous les côtés, une cage où l'on rôtit, où l'on étouffe encore plus qu'à la ville.

Et plus l'on va, plus l'on se presse, plus l'on se touche, plus la cité absorbe l'air et abat les arbres. Ce ne sont plus que des

carrés alignés, réglementés, une symétrie à l'usage des petits bourgeois qui, pompeusement, vous disent : « Je vais à la campagne. »

Des toits aux belles briques rouges, des fenêtres aux cadres ornés, des portes prétentieuses où des ruines toutes neuves, avec tourelles, clochetons, épis, girouettes; tout un moyen âge en chambre à l'usage de la banlieue; en un mot la villa Prud'homme si bien crayonnée par Marcelin.

O puissance des mots, ô ironie des choses !

Et comme cela indique bien le besoin de domination inhérent à l'homme qui, non content de commander aux animaux, de les asservir à sa voix, entend encore faire passer la Nature sous les fourches caudines de ses exigences.

John Grand-Carteret.



Jardins au XVI[e] siècle. Gravure pour *Les Mots* de Hans Bol.



JOIES D'AMOUR [1]

IX

Quand le lendemain, à l'heure habituelle, Simone descendit pour monter à cheval, son mari l'attendait dans la cour. Elle ne prit pas garde à sa mine sévère et demanda gentiment :

— Ah !... vous montez ce matin ?...

Il répondit, pointu :

— Si vous voulez bien le permettre ?...

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet et 10 août 1897.

Et, comme elle tendait son pied pour qu'il la mît à cheval, il lui dit aigrement :

— Dois-je vous aider à monter?... ou préférez-vous que je m'abstienne?...

Elle allait demander le pourquoi de cette singulière façon d'être, lorsquelle se souvint du verrou de la veille, et elle se tut, attendant l'explication qui allait certainement venir.

Tant qu'il furent dans la ville, M. de Claret resta muet, mais dès qu'ils eurent gagné la route de Porchefontaine, il demanda d'un ton coupant :

— Voulez-vous, je vous prie, me donner la clef de l'énigme d'hier soir?...

Tranquille, elle répondit :

— Quelle énigme?...

— Vous savez fort bien ce que je veux dire... hier... quand nous sommes montés... vous vous êtes enfermée chez vous?...

— C'est vrai!...

— Pourquoi?...

— Parce que j'étais fatiguée...

Et après un instant d'hésitation elle ajouta nettement :

— Et que je compte l'être toujours!...

Il demanda d'une voix que la colère enrouait un peu :

— C'est une farce... n'est-ce pas?...

— Une farce?... vous avez vraiment des mots malheureux!...

— Alors vous croyez que, à trente-six ans, je vais vivre comme un ermite?...

— Mais non!... je ne crois pas ça du tout!...

— Eh bien, alors?...

— Eh bien, vous vous arrangerez comme bon vous semblera... ça m'est égal et je ne m'en occuperai pas... soyez tranquille!...

— Vous plaisantez!...

— Encore!... je vous assure que je n'en ai pas envie...

— La situation est pourtant drôle!...

— Trouvez-vous?...

— Oui... car je ne peux pas croire que vous prétendiez sérieusement me refuser... ce que j'ai, en somme, le droit d'exiger...

— Je prétends très sérieusement que vous vous contentiez à l'avenir des flirts... desquels j'entends n'être plus le dénouement... Comprenez-vous?...

Il balbutia, interloqué :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire... De quels flirts voulez-vous parler?...

— Tenez-vous à ce que je précise... ce qu'il vaudrait mieux, il me semble, laisser dans le vague?...

Maladroitement, perdant la tète devant cette résistance qu'il ne prévoyait pas, il s'entêta :

— Mais oui... je vous en prie formellement... je suis curieux de vous voir... préciser, comme vous dites...

— Soit!... nous ne parlerons pas du passé, n'est-ce pas?... i' ne faut pas troubler les morts... je veux seulement que vous sachiez bien que depuis huit ans... à peu près... que vous ave; commencé à vivre au dehors, j'ai été, jour par jour, mise au cou rant des différentes phases de votre existence...

— Je voudrais savoir qui s'est permis de...

— C'est vous-même, mon ami... oui... je ne veux pas dire qu vous soyez très franc... ce serait inexact... mais vous manque tout de même de diplomatie...

— Mais...

— Ainsi, chaque fois que vous avez un nouveau flirt, vous ei parlez sans trève tant qu'il est à l'état de flirt... et puis... vou me faites souvent jouer le rôle que je ne veux plus jouer...

— En vérité, vous êtes folle!...

— Que non pas!... dès que le flirt se transforme en quelqu chose de... de moins pur... alors vous cessez brusquement d'e parler... et moi, je passe à l'état de rôle muet... c'est celui-là qu me convient le mieux... et je me suis décidée à le garder tou jours...

M. de Claret était interdit. Ainsi sa femme qu'il jugeait dis traite et aveugle avait, depuis toujours tout observé et tout con pris. A la fin il dit, sentant que son silence devenait ridicul et voulant savoir aussi jusqu'à quel point Simone était rense gnée :

— Je ne discuterai pas pour l'instant la fausseté de vos supp sitions... mais je serais heureux de connaître le motif qui vous déterminée à prendre cette mesure hier plutôt qu'il y a huit an qu'il y a six mois... ou que demain?...

Elle répondit doucement, sans amertume, presque sans ironi

— Parce que, cette fois, la chose est plus compliquée... c'e un plus gros noyau à avaler, voilà tout!... jusqu'à présent v ventures ne s'ébattaient qu'à Paris... oui... elles étaient ou

théâtre, ou du monde, ou du demi... je savais ce qui se passait... mais je n'y assistais pas... je n'en étais pas en quelque sorte le complice ou le témoin...

— Je continue à ne pas comprendre?...

— Vous avez tort!... à votre place, je comprendrais à demi-mot...

— Je ne suis pas aussi intelligent que vous... et j'ai besoin que vous m'expliquiez pourquoi vous avez pris cette mesure radicale... et surprenante...

— Parce que, je vous le répète, c'est, cette fois, sous mes yeux que tout se passe... quand je dis se passe, c'est une façon de parler, car je crois qu'il ne se passe pas grand'chose... et c'est précisément de ça que je me plains!...

— Je comprends de moins en moins?...

— C'est pourtant bien simple... vous êtes très amoureux... Clotilde est une personne froide, calme, très adroite, qui vous refuse probablement ce que vous désirez... et il ne me convient pas que ce refus modifie ma vie intime...

Au nom de Mme Gozlin, Claret avait fait un mouvement. Il dit, avec embarras :

— Ce que vous avancez au sujet de Mme Gozlin est absurde, vraiment!... elle ne se soucie pas du tout de moi... et je ne me soucie guère plus d'elle... Ah bien! si vous pouviez voir ce que je pense?...

Simone répondit, plus indifférente et paisible à mesure que son mari s'énervait plus visiblement :

— Je crois que vous êtes très emballé, très inquiet, très jaloux... Oh! ne dites pas non!... hier encore, à propos de Jean, c'était assez visible...

Il haussa les épaules.

— Jaloux de Jean?... moi?...

— Vous-même!... Vous savez très bien que Jean a tout ce qu'il faut pour plaire à Clotilde... et surtout à M. Gozlin...

M. de Claret dit, se laissant entraîner à discuter :

— Gozlin ne saura pas du tout apprécier et même voir le genre de chic de Jean... il le trouvera trop débraillé... trop original... trop va te faire fiche...

— Je ne parle pas de son chic, qui ne peut plaire qu'à des indépendants ou à des fantaisistes... mais son monde?... sa petite

coterie ?... et sa famille !... il ne la trouvera pas va te faire fiche, sa famille, allez, je vous en réponds !...

— Mon Dieu !... sa famille... c'est nous autant que les autres...

— Sans doute... mais tandis que nous vivons en garnison et sans beaucoup d'argent... les Hersac vivent à Paris au cœur du « Tout sélect » qui éblouit si fort M. Gozlin et même Clotilde... et la tante d'Auray, donc !... voyez-vous l'effet que peut produire sur votre ami Léon la perspective d'être reçu chez la tante d'Auray ?

— Mais c'est notre tante aussi... c'est la même chose...

— Exactement !... pourtant je ne pense pas que vous essayiez jamais d'introduire les Gozlin chez elle ?... Non... je ne vous vois pas remorquant le gros Léon dans les salons de la tante d'Auray !... il n'y a que Jean pour se permettre des coups comme ça... parce que, à lui, on lui passe tout dans la famille...

Elle ajouta en riant :

— Et on a bien raison !... il est tellement gentil...

M. de Claret crut le moment venu de raccommoder les choses. Il dit, aimable :

— Vous vous ressemblez beaucoup, tous les deux... physiquement d'abord... et puis vous avez cette belle humeur... ce caractère rieur si agréable à vivre...

Elle dit, sérieuse :

— C'est vrai... j'ai eu le même caractère que Jean... mais je ne l'ai plus !...

— Voyons, ma chère Simone, — fit M. de Claret, — voyons ?... dites-moi que vos menaces de tout à l'heure n'étaient pas sérieuses ?... dites-moi que vous ne voulez pas désunir nos deux vies si unies jusqu'ici ?...

— Ah !... vous trouvez ça, vous, qu'elles ont été unies !... Savoir qu'on a chez soi, quand on y rentre, tout juste aux heures où on en a envie et sans se soucier autrement d'elle, une femme obéissante, pas trop laide, pas trop bête non plus... qui subit vos caprices ou vos gronderies, suivant que vous êtes de bonne ou de méchante humeur... c'est ça que vous appelez « des vies unies » ?... pas moi !...

— Je ne croyais pas vous avoir rendue malheureuse ?...

— Parce que je n'avais pas assez de tendresse pour être vraiment malheureuse de votre conduite... je vous aimais paisiblement... et vous m'avez trompée toujours d'une façon polie

resque correcte... vous étiez très bien élevé... et ça, c'est beaucoup !...

— J' « étais » ?... pourquoi j'étais ?... je ne suis pas mort !...

— Non... mais vous êtes à présent beaucoup moins bien élevé qu'autrefois...

— Ah !... depuis quand ?...

— Depuis que vous vivez beaucoup avec M. Gozlin...

— Décidément, vous ne l'aimez pas, ce pauvre Léon !...

— Bah !... vous l'aimez pour nous deux !...

M. de Claret resta un instant silencieux. A la fin, il lui dit :

— C'est Réole qui vous a monté la tête ?...

— Ma tête n'est pas montée du tout, je vous assure... et dans tous les cas, ce n'est pas M. de Réole qui...

— Allons donc !... il vous fait la cour !...

— Comme à toutes les femmes...

— Non !... mieux qu'à toutes ! et il espère, en vous éloignant de moi, arriver plus sûrement à quelque chose... Tenez !... je me souviens maintenant que, hier au soir, chez le colonel, pendant que je causais avec sa belle-sœur, il est allé s'asseoir auprès de vous... et je voyais qu'il affectait de nous regarder en vous parlant...

— Il plaisantait, comme tout le monde... et plus gentiment que tout le monde... de votre flirt... je ne sais pas si vous vous rendez compte que vous occupez considérablement la population des régiments ?...

— Pourquoi ça ?...

— Dame !... parce que vous êtes un des officiers les plus élégants, les plus — permettez que je dise — « à la pose » de Versailles... et que Clotilde est, sans comparaison, la femme la plus chic de tous le pays...

— Après vous !...

Elle eut un geste agacé :

— Oh !... je vous en prie !... ne disons pas de bêtises quand nous sommes seuls !...

— Très sincèrement, je pensais cette « bêtise » !... Vous disiez ?...

— Je disais que, naturellement, la... la réunion de deux de ces célébrités intéresse vivement le monde local...

Ils allaient au pas, lentement, dans l'allée verte, et, même à l'ombre, la chaleur les suffoquait. M. de Claret dit, regardant

très loin un point sombre qui se détachait sur le fond lumineux du ciel et semblait grossir rapidement :

— Un cavalier !... et qui doit arriver à une jolie allure !... il se rapproche très vite...

Elle supposa que c'était Maurice Préval, et elle fut heureuse de cette pensée qu'elle allait le voir.

M. de Claret continuait à regarder. Il déclara :

— C'est un officier !... eh ! mais !... c'est cet excellent Réole lui-même... qui arrive là comme par hasard !...

Simone rougit, contrariée, non pas tant de rencontrer M. de Réole qu'elle n'aimait pas, que de ne pas voir Mauric après avoir espéré sa venue. M. de Claret, qui se retournait pou regarder quelle tête elle faisait, demeura surpris.

— Mais qu'est-ce que vous avez à rougir comme ça ?... pr nez-y garde !... c'est très compromettant !...

Il riait méchamment.

Elle balbutia :

— Moi, rien ?... qu'est-ce que vous voulez que j'aie ?...

— Je pourrais vous répondre que si je le savais je ne vous demanderais pas... mais ce serait mentir... car je m'en doute, c'était uniquement pour le plaisir de vous l'entendre dire à vou même que je vous questionnais...

Deux jours plus tôt ce soupçon imbécile eût exaspéré Simon Cette fois, elle sourit, ravie de voir son mari faire si complè ment fausse route.

Le cavalier s'était arrêté. M. de Claret dit encore :

— On croirait qu'il se tâte pour tourner à droite ou à gauche est-ce qu'il voudrait nous éviter ?... ce serait singulier, conver en ?...

— Pas si singulier !... il y a des jours où l'on aime mieux promener tout seul... pour moi, c'est tous les jours ce jour-l

— Merci !... comptez-vous supprimer aussi nos promenades

— Oh ! non ! je ne compte supprimer que ce que je vous ai d

Et, montrant le cavalier qui reprenait le galop :

— Le voilà qui repart... et qui vient à nous le plus vite q peut, au contraire !...

Réole approchait. De loin, il cria :

— Imaginez-vous que j'ai manqué me sauver !... de là-ba ne voyais pas le pantalon rouge... je ne voyais que deux ta

ombres... et je croyais que c'était mon beau-frère et ma emme !...

Simone dit en riant :

— C'est très gracieux pour eux, ce que vous racontez-là !...

— S'il fallait se faire des politesses en famille, ça n'en finirait lus !... je suis allé pour déjeuner à Saint-Cernin, et j'appris que ıa femme était sortie avec Léon... qu'ils étaient du côté de 'ausses-Reposes... Alors, j'ai dit que j'allais les rejoindre et que ous reviendrions ensemble, et j'ai filé !... bien décidé à ne pas s retrouver !...

Il vint s'aligner à côté de M. de Claret demandant :

— Vous êtes remis de lundi ?... quelle soirée, Seigneur ! ıelle soirée !... et dire que ce n'est pas fini !... que ça recom-ommencera dans...

Il compta sur ses doigts et acheva :

— Dans cinq jours !...

M. de Claret ne disant rien, il s'écria :

— C'est pas possible, vous avez quelque chose ?...

— Moi ?... mais non, rien !...

— Vous avez l'air tapé !... A propos !... vous devez conduire ıtôt à Saint-Cernin votre cousin d'Hersac, n'est-ce pas ?...

— Oui... fit M. de Claret qui se décida de répondre enfin ; ıis comment savez vous ça ?...

— Ah !... voilà !... c'est ma belle-sœur qui me l'a écrit !... Elle demandait de lui faire envoyer ce matin des robes qu'elle end... On l'a prévenue de chez Laferrière que ses robes sont gare à Versailles... elle était dans tous ses états !...

— Mais ça ne nous dit pas comment vous savez que Jean...

— C'est vrai !... dans la lettre des robes, elle me disait aussi vous recommander de ne pas oublier de présenter M. d'Hersac ourd'hui.

Simone demanda, riant du nez que faisait son mari :

— Oh ! c'est si pressé que ça !...

— Oui... on veut pouvoir l'inviter au dîner de samedi...

Il ajouta, riant aussi :

— Vous savez ?... à Saint-Cernin, on n'a pas tant d'occasions se mettre quelqu'un sous la dent !... alors quand par hasard arrive, on est inplacable !...

— Pierre !... s'écria Mme de Claret, le dîner de Saint-Cernin fait penser... j'ai oublié...

— Quoi donc ?...

— De vous dire que j'ai reçu ce matin un mot d'Adèle...

— Qu'est-ce qu'elle veut encore ?...

— Elle nous invite pour demain...

— Déjà !... Je savais que nous recevrions la tuile... mais je ne savais pas qu'elle fût si proche !...

Réole dit, l'air apeuré :

— Je suis sorti avant le courrier !... Pourvu, mon Dieu, que je ne trouve pas aussi, en rentrant, un poulet d'Adèle !...

Simone affirma :

— Soyez sûr que vous le trouverez !...

— C'est assommant !...

Et il ajouta, banalement poli :

— Enfin, j'aurai le bonheur de vour voir ce soir-là !...

M. de Claret tourna vers lui un visage hargneux et dit à s femme :

— Rentrons-nous, Simone ? Nous allons être en retard !...

Et il resta à côté d'elle sur la route où il n'y avait de bon ter rain que pour deux chevaux, tandis que Réole trottant derriè eux pensait :

— Est-il assez grinchu !... C'est embêtant que Clotilde lui tienn la dragée haute !... ça le rend d'une humeur de chien !...

Lorsque Simone revint quelques heures plus tard dans le bo pour y retrouver Préval, elle se sentait la conscience tranquil et le cœur presque joyeux. L'explication qu'elle avait eue matin avec son mari la faisait libre et la mettait à l'abri du men songe dont la pensée la troublait. Elle marchait vite, malgré chaleur, sûre que Maurice serait là avant l'heure et voula arriver avant lui. Et elle s'interrogeait, se demandant commen après une vie calme et sans désirs, elle courait ainsi allègreme vers « la faute » ?... car c'était la faute certaine, et qu'elle n'av même pas la pensée d'éviter.

Elle comprenait que l'affection très tendre qui naissait en e deviendrait certainement de l'amour. Elle détestait la lutte ignorait la coquetterie. A la première prière, elle se donnera elle le savait bien, sans marchandage et aussi sans honte. E regretterait sa vie honnête et pure, mais c'est sans aucun remor qu'elle la verrait sombrer. Elle était surprise seulement comm si elle se fût trouvée tout à coup dans quelque pays incon Ainsi, dans quinze jours, dans un mois, bientôt enfin, elle ter

comme les autres !... Elle ne serait plus la femme indulgente à ces fautes dont elle entendait parler sans les connaître. Elle connaîtrait ces mêmes fautes. Elle deviendrait menteuse au monde et à elle-même, mais peut-être aussi trouverait-elle, en faisant tout cela, le bonheur qu'elle était décidée à chercher.

A l'entrée de l'avenue de Picardie, elle rencontra Jean, beau comme un astre, qui courait prendre son cousin pour aller à Saint-Cernin.

Il demanda :

— Où vas-tu ?...

— Nulle part... je me promène !...

— Quel dommage que Pierre m'attende !... j'aurais été avec oi !...

Elle pensa que, sans ce rendez-vous, elle n'aurait jamais pu se ébarrasser de lui et qu'elle serait restée, se sachant attendue, ngoissée de ne pouvoir pas avertir Maurice et le deviner inquiet.

Elle comprit à cette minute qu'une vie d'anxiétés et de cahots llait être la sienne ; mais comme elle était vaillante et gaie, elle s'en attrista pas, et ce fut d'un visage franchement souriant u'elle aborda Préval.

Comme elle l'avait prévu, il l'attendait, assis à l'entrée du sener sur un arbre coupé. Il serra doucement la main qu'elle lui ndait, disant de cette voix chaude qui la remuait toute :

— Comme c'est loin par ce soleil !... Je regrette presque de ous avoir demandé de venir !...

Elle répondit, sincère :

— Moi, je ne regrette pas d'être venue...

Il voulait la faire asseoir, mais elle refusa :

— Non... c'est trop près de la route... il passe des gens tout le mps, vous savez ?...

Ils entrèrent dans le bois et, à quelques mètres du chemin, sus un hêtre superbe, Simone s'arrêta, proposant :

— Ici ?... voulez-vous ?...

Puis, comme elle reculait, indiquant une bicyclette appuyée ntre un arbre, il expliqua :

— C'est à moi... ne vous inquiétez pas !...

Elle dit, désappointée :

— Oh !... vous faites de la bicyclette ?... vous aussi !

Il se mit à rire :

— Vous avez l'horreur de ça !... je l'aurais parié !...

— Oh ! oui !... l'horreur !...

— Pas plus que moi, je vous assure !... je trouve que c'est abominable... et aussi je n'en fais pas comme sport... mais seulement comme moyen de transport... et encore, quand je ne peux pas faire autrement... il m'était difficile de venir en voiture à cause du domestique... et un cheval eût été gênant...

Elle souriait. Il supplia craintif, désolé :

— Dites-le, que vous ne croyez pas que je trouve la bicyclette esthétique ?... dites-le, voulez-vous ?...

Elle affirma en riant :

— Je vous promets que je ne le crois pas !...

— A la bonne heure !... si vous saviez combien ça me chagrinerait que vous me jugiez un être vulgaire, sans goût !... Je ne suis pas tel, je vous assure... je suis certain que j'aime ce que vous aimez, que je déteste ce que vous détestez...

— La bicyclette, par exemple !...

— Eh bien, oui !... ça n'a l'air de rien... et cependant, c'est quelque chose tout de même... parce que, si j'aimais la bicyclette ça prouverait que je n'ai pas le sentiment de l'élégance, ni de l'harmonie, ni de la ligne... ni même du ridicule...

Et la regardant de ses yeux clairs et bons :

— Que je suis heureux, si vous saviez, de vous avoir un peu à moi sous ces beaux arbres, par ce beau temps !... Je n'ai jamais ressenti de joie plus intense ni meilleure... c'est comme si, avant de vous rencontrer, je n'avais pas connu tout ce que la vie a de bon !... Ça vous paraît banal, ce que je vous dis là, n'est-ce pas ?...

Elle affirma :

— Non... ça me paraît très doux...

— C'est que, on a dû vous le dire souvent... et qu'il n'y a, en somme, que les mêmes mots pour exprimer les mêmes choses... il me semble que je vous dis si mal ce que je sens si bien ?...

— Moi, je ne sais rien vous dire du tout !... et pourtant, tout ce que vous éprouvez, je l'éprouve aussi...

Il demanda, le regard luisant de bonheur :

— Vous m'aimez ?...

— Il y a deux jours, je ne vous connaissais pas... et le temps me paraissait très lent, les heures très vides, toutes pareilles d'une terrible uniformité... à part mes enfants, rien ne m'intéressait réellement... j'étais indifférente et molle, je suivais sa

résistance les mouvements d'un troupeau, je subissais sans révolte... beaucoup de choses...

— Eh bien ?...

— Eh bien, depuis que je vous ai vu, tout a changé... les heures me sont longues ou courtes selon que je les passe loin ou près de vous... je m'intéresse à ce que vous faites... et quand je vous quitte, je ne pense qu'à vous revoir... Je me suis décidée à ne plus suivre l'impulsion des autres... à refuser tout ce que j'accordais... je veux devenir vraiment moi, et n'être plus qu'à vous toute... Si tout ça, c'est aimer, alors, oui... je vous aime...

Il la regardait extasié. Il prit la petite main qui traînait sur la mousse, et pour la première fois, l'appuyant contre ses lèvres doucement, longuement, il dit :

— Je vous appartiens tout entier... je vous adore et je vous rêve... mais je ne veux être ni un ennui ni une complication dans votre vie... vous me réserverez ce que vous pourrez de votre temps et de vous-même... je ne demanderai rien... rien jamais... je vous aimerai comme vous voudrez que je vous aime... et j'attendrai qu'il vous plaise de vous donner......

Elle écoutait toute pâle, émue d'une émotion qui faisait battre brusquement ses tempes et son cœur. Et longtemps elle resta sans parler, la main dans celle de Maurice, heureuse de sentir là, tout près d'elle, un être qui l'aimait tant, pour qui, en cet instant, elle avait la certitude d'être tout.

A la fin, il demanda, inquiet de son silence :

— A quoi pensez-vous ?...

Elle répondit :

— A vous...

Dans ses yeux tout pleins de lui, il vit bien qu'elle disait vrai. Alors, joyeux, il se mit à parler de l'avenir, à faire des projets pour l'automne et même pour l'hiver. Il trouverait bien un prétexte pour rester aux Feuillettes : des constructions, des changements dans le parc, n'importe quoi.

Et comme, longtemps après, elle se levait, lui montrant les pâles rayons roses qui caressaient à cette heure les branches, il dit surpris :

— Oui... il est tard... à demain !...

Elle demanda :

— Où ça, demain ?...

— Ah !... c'est vrai !... vous ne savez pas !... nous dînons

ensemble demain... les Granpré m'ont invité... Du diable si je sais pourquoi, par exemple!...

— C'est donc un dîner très nombreux?

— Je ne sais pas!... Il n'y a que vous de femme... Elle a tenu à vous avoir, paraît-il, pour que votre cousin, qui est nouveau venu, ne soit pas trop dépaysé...

— Cette sollicitude n'est pas dans les mœurs d'Adèle!... Comment donc savez-vous ça?...

— Par les Vancouver, qu'elle est venue voir hier, et qu'elle a invités à venir le soir...

— Alors, au revoir... à demain?...

Elle lui tendit sa bouche fraîche, resta toute pâle sous son baiser et dit, bouleversée et souriante :

— Je me demande si c'est bien moi?...

X

Quand, à huit heures moins quelques minutes, les Claret entrèrent dans le salon où le colonel et sa femme recevaient leurs invités, ils furent tous deux frappés d'un changement très grand survenu chez Adèle.

Qu'y avait-il en elle qui n'y fût pas la veille? C'était difficile à définir, mais il y avait certainement quelque chose. Et, en la regardant bien, Claret — qui se connaissait en chiffons — découvrait que sa robe, rouge toujours, mais cette fois d'un rouge plus tranquille, devait être d'un bon faiseur. Le panache de glaïeuls, qui remplaçait les grenades ou les coquelicots habituels, se dressait, presque gracieux, dans les cheveux dont le noir semblait amorti. Simone, de son côté, remarquait le sourire aimable, l'allure moins raide et en quelque sorte rajeunie, les gestes plus arrondis.

Et son étonnement fut complet lorsque Mme de Granpré lui dit, avec une conviction pleine d'entrain :

— Quelle jolie toilette!... et comme elle vous va!... jamais, depuis que je vous connais, je ne vous ai vue aussi charmante que ce soir!...

En entendant le compliment adressé à sa femme, M. de Claret, qui causait avec le colonel, se retourna machinalement pour la regarder. Il fut surpris, lui aussi, de la trouver si jolie.

En voiture, il ne l'avait pas vue, tout emmitouflée qu'elle était dans son manteau, et il s'apercevait qu'elle avait une robe nouvelle qui lui allait très bien. Une robe toute simple, en mousseline jaune pâle, infiniment légère, ourlée, au bas de la jupe et au haut du corsage, d'œillets naturels d'un rose délicat, superbes et embaumés, d'où sortaient, toutes fines, les épaules laiteuses d'un dessin si pur. Et, en regardant les physionomies attentives et charmées de Granpré, de Réole et de tous les hommes qui examinaient curieusement Simone, Claret comprit, mieux peut-être qu'il ne l'avait jamais compris, combien elle était séduisante.

Avec sa taille exquise, sa tête si blonde et si petite posée haut sur un cou rond et fort, un vrai cou de statue, ses beaux yeux clairs d'un bleu limpide, sa bouche un peu rapprochée du nez, avec sa lèvre supérieure relevée dans une sorte de moue enfantine et charmante, ses oreilles roses, ses bras blancs et ses pieds si petits, elle était vraiment une créature très fine et très rare. Il avait mis dix ans à s'en apercevoir, et il s'en apercevait précisément à l'instant où elle lui échappait par sa faute.

Connaissant la nature réfléchie et entêtée de Simone, il savait bien qu'elle ne reviendrait pas sur la décision dont elle lui avait fait part. Quant à vouloir passer outre, il n'y fallait pas songer. En dépit de sa correction habituelle et d'un amour de la paix qui la poussait parfois à laisser aller toutes choses, elle ferait, à n'en pas douter, quelque éclat. Alors quoi?... Rester dans les conditions qu'elle lui avait imposées, voilà tout, et tâcher de s'organiser, — comme d'ailleurs il avait toujours fait — une vie à côté, à l'aide de Mme Gozlin ou d'autres.

La pensée que la résistance de sa femme venait peut-être d'un sentiment nouveau, d'une affection naissante, d'un changement quelconque d'existence, ne lui vint même pas. Jamais — comme l'avait très bien dit Simone à Mme de Cirey-Vaucour — les soupçons qu'il affectait n'avaient été sérieux. Jamais n'était entrée vraiment dans son esprit l'idée que sa femme pouvait le tromper. Vaniteux, pénétré de la supériorité masculine, il redoutait seulement que le monde pût supposer ce que lui croyait impossible, et supposer surtout qu'il était trompé « sans le savoir ».

Et c'est pour devancer cette impossibilité, pour prévoir cet accident, qui, selon lui, n'aurait jamais lieu, qu'il affichait cette désinvolture et cette méfiance générale et absolue de la rosserie

des femmes. Très gâté, très souvent aimé pour son joli physique, très sûr de ses mérites, M. de Claret croyait fermement que, puisque Simone ne l'aimait plus, c'est qu'elle n'aimait plus l'amour. A Paris, peut-être eût-il vaguement redouté pour elle les hasards des nombreuses rencontres, mais ici?... à Versailles?... Des officiers, mariés pour la plupart, ou pas suffisamment bien, ou occupés ailleurs?... Jean, son cousin germain, plus jeune qu'elle et considéré un peu comme un joujou?... les Vancouver, Préval et Gozlin. Pas à craindre non plus, ceux-là, croyait-il, puisqu'ils n'étaient pas du monde.

Et comme, justement Préval entrait, il le trouva vraiment réussi, et pensa que c'était bien dommage de s'appeler Préval quand on était tourné de la sorte. Il aurait dû, ce beau gars, être officier et de grande race. Aux yeux de M. de Claret — très éclectique lorsqu'il s'agissait des femmes — un homme n'existait qu'à la condition expresse d'être de la noblesse ou de l'armée.

Quand Simone aperçut Maurice, sa peau soyeuse se teinta en rose frais, ses yeux brillèrent de joie. Elle eût voulu courir à lui, lui répéter qu'elle l'aimait de toute son âme, et ce fut presque avec étonnement qu'elle le vit, correct et froid, s'incliner devant elle et s'éloigner aussitôt. Et elle sentit la difficulté de se composer un visage, la volonté qu'il lui faudrait pour cacher son amour.

Son mari la tira de sa rêverie en lui disant, l'air agacé :

— Vous allez voir que Jean va arriver en retard!...

Jean arriva, non pas en retard, mais trois minutes avant le dîner, à l'instant même où il fallait arriver.

Le maître d'hôtel annonça — car on annonçait encore chez Adèle :

« Monsieur le lieutenant d'Hersac!... »

Et il entra, portant au vent sa jolie frimousse aimable, si pimpant, si étonnamment brillant et ficelé dans son uniforme flambant neuf, que M. de Granpré, en se levant pour lui tendre la main, dit à demi-voix au lieutenant-colonel avec lequel il causaît :

— C'est vraiment un joli officier!...

Il aimait son régiment comme une femme aime sa beauté, et il était heureux de tout ce qui contribuait à l'embellir.

S'avançant vers Mme de Granpré, il lui présenta le jeune homme et reprit sa conversation sans plus s'occuper de lui.

Jean, les talons rapprochés, le cou flexible, avait fait un salut à la fois militaire et mondain. Quand, en relevant la tête, il aperçut la femme du colonel, sa physionomie mobile exprima d'abord un très grand plaisir, ensuite une immense confusion.

Il resta un moment sans parler, dévorant des yeux Adèle qui, émue elle aussi, le regardait en rougissant. Elle parut cependant se remettre la première et dit ces mots, qui résonnèrent au milieu d'un silence étonné :

— J'espère, monsieur, que vous ne vous déplairez pas trop parmi nous?...

Tous écoutaient, surpris de l'amabilité de la phrase, et surtout de l'adoucissement de la voix habituellement dure et brève, une vraie voix de commandement. Jamais, du plus loin dont se souvenaient les plus anciens, Adèle n'avait accueilli un officier par des paroles de bienvenue. Un bonjour sec, dit d'un air ennuyé ou maussade, c'était tout ce qu'avaient obtenu les plus favorisés.

Stupéfait, M. de Claret dit à Simone qui regardait, amusée, intriguée aussi :

— C'est pourtant vrai, qu'elle a l'air de le gober?... faut-il qu'il ait du charme, hein, l'animal!...

Elle répondit, sachant qu'avec son cousin on devait toujours s'attendre à quelque farce baroque :

— Qu'est-ce qu'il a bien pu faire?...

A présent, Hersac murmurait d'un ton pénétré, en attachant sur Adèle ses yeux tendrement câlins :

— Je suis sûr que je serai très heureux, madame...

Réole s'était approché de M[me] de Claret. Il lui montra en riant le petit lieutenant :

— Il la lui fait à l'admiration!... un malin, Hersac!... il a tout de suite pris le vent...

Elle répondit, surprise de l'attitude d'Adèle plutôt que de celle de Jean :

— Lui... ça ne m'étonne pas!... il est très pince-sans-rire et très farceur... mais elle?... elle n'est pas dans son assiette, c'est facile à voir... il y a sûrement quelque chose!...

— Il y a, parbleu! qu'elle le trouve charmant!...

Et il ajouta, vaguement envieux déjà de la séduction du petit lieutenant :

— Elle doit le trouver d'autant plus charmant que nous l'avons, nous autres, habituée à une certaine raideur...

Mme de Claret dit gaiement :

— C'est elle surtout qui vous a habitués à cette raideur-là !...

Placée à table entre le colonel et le plus ancien chef d'escadron du régiment, Simone n'apercevait Préval qu'à travers les hautes tiges des roses élancées des corbeilles, mais elle voyait à merveille Jean et Mme de Granpré.

Et, en les observant, elle acquit la certitude que quelque chose d'ignoré existait entre eux. Lui coulait vers elle des yeux tendres qui imploraient, tandis qu'elle posait sur lui son regard noir, pour la première fois adouci.

Après le dîner, Adèle appela le petit lieutenant :

— Monsieur d'Hersac !... vous êtes le plus jeune... à vous les corvées !...

Il causait à l'autre bout du salon. D'une longue glissade, il s'élança vers elle :

— Je suis à vos ordres, madame !...

— Vous allez faire la jeune fille... et m'aider à servir le café ?...

Et tandis qu'elle préparait une tasse, elle lui dit, très bas :

— Vous avez été surpris, n'est-ce pas ?...

Il balbutia, l'air éperdu :

— Madame... Oh !... madame !...

Mme de Granpré redressa sa haute taille, lui posa dans les mains la tasse pleine, et dit, à la fois protectrice et tendre :

— Ne craignez rien... je veux tout oublier...

Puis, pour la galerie, elle reprit très haut :

— Voulez-vous offrir cette tasse à Mme de Claret ?...

Il se dirigea vers sa cousine, qui, curieuse, le questionna :

— Qu'est-ce que tu mijotes, mauvais singe ?...

Il prit un air candide :

— Moi ?...

— Toi ?... je ne sais pourquoi je te le demande, d'ailleurs... car ça ne t'empêchera pas de nous mettre tous dedans ?...

Il pirouetta en riant, et courut rejoindre Mme de Granpré. Et la conversation reprit, animée, avec un chuchotement d'intimité.

L'air heureux, le colonel s'approcha de Simone. Il lui montra Adèle et le nouveau lieutenant, et dit, ravi de les voir si bien s'entendre :

— Tenez !... le petit cousin est en train de faire la conquête

de ma femme?... je suis enchanté de ça!... vraiment enchanté... je craignais qu'elle n'eût contre lui un parti pris... et ça va au contraire sur des roulettes...

Elle dit, ne sachant que répondre :

— Oh!... pourquoi Mme de Granpré aurait-elle un parti pris contre Jean?...

— Mais... à cause de sa réputation d'abord!... Il passe pour un petit noceur... vous ne le saviez pas?...

— Si. . si!... — fit Mme de Claret avec conviction — je le savais!...

— Et aussi, on le dit gommeux...

Elle protesta :

— Oh! quant à ça, pas du tout!... il a une nature fine et charmante... il est incapable de tout ce qui est bète ou mesquin...

— Il est gentil tout à fait!...

Et, naïvement, le pauvre homme acheva comme débarrassé d'un grand poids :

— Je suis bien content que ça marche avec ma femme, toujours!...

D'assez bonne heure, les Vancouver et les habitants de Saint-Cernin arrivèrent. Jeanne de Réole tendit le bout de ses doigts à son mari qui les baisa en disant :

— J'ai bien regretté de ne pas vous retrouver ce matin à Fausses-Reposes...

Elle avait une très fraîche et très neuve toilette. Ses légers cheveux blonds étaient ondulés du jour même, jamais elle n'avait si soigneusement pomponné sa joliesse.

Mme de Claret remarqua cette recherche et dit à Préval assis près d'elle :

— Jamais elle n'a été plus jolie que ce soir, Jeanne de Réole!...

Il répondit, acquiesçant avec une complaisante politesse :

— Oui... une soubrette du XXe siècle... mais sa sœur fait plus l'effet... d'autant plus que, ce soir, elle a mis toutes voiles dehors...

Blagueur à froid, l'air impertinent, avec ses moustaches ébouriffées sur ses dents blanches, Réole, après avoir examiné avec une admiration un peu ironique la robe de Mme Gozlin, demanda :

— C'est ça, la robe de Laferrière que je vous ai envoyée tantôt, je présume?... Mes compliments!... c'est cossu!... et d'un chic!...

La petite Mme Brémont, qui venait d'entrer, admirait, elle aussi, mais pour tout de bon et de tous ses grands yeux naïfs.

Elle dit à Simone :

— Comme c'est joli, n'est-ce pas, cette robe?... et que Mme Gozlin est belle!... Mon Dieu!... doit-on être heureuse d'être belle comme ça!...

— Mais, fit Mme de Claret tout à fait convaincue, vous êtes bien plus jolie, vous!...

Comme Jean semblait approuver discrètement, elle se tourna vers lui, et le présentant à la jeune femme :

— Jean d'Hersac, mon cousin, enfant gâté, enfant terrible, mais très bon enfant tout de même...

La petite Brémont tendit sa main, qu'on devinait très élégante de forme sous le gant blanc mal coupé et un peu défraîchi, et donna une poignée de main de petite fille à laquelle on présente un compagnon de jeux.

Pour elle, ce très joli officier, dont la venue émoustillait toutes les autres femmes, n'existait qu'en tant que camarade de son mari.

Mme Fred Vancouver venait d'entendre nommer Jean. Elle demanda, angoissée, à Simone :

— Hersac?... est-ce que c'est le marquis d'Hersac?... celui de Ninette Béranger?... celui qui monte en courses?...

— Oui... dit Mme de Claret, qui riait du succès de son petit cousin, oui, parfaitement...

Et pour ne pas laisser à Mme Vancouver la peine de formuler le désir qui éclatait dans ses yeux :

— Vous voulez bien que je vous le présente?... Jean!... je te présente à Mme Fred Vancouver...

Il causait avec la petite Brémont. Il s'avança et, saluant la jeune femme qui le regardait avec une curiosité extrême, il commença la phrase banale et obligatoire :

— Je suis très heureux, madame, de...

Il eut à peine le temps d'achever. M. de Claret venait de le prendre par le bras :

— Viens!... je vais te présenter à M. Gozlin que tu n'as pas vu tantôt...

Très vite il l'entraina, sans même se douter qu'il coupait l'invitation au bal de l'Abbaye, que Mme Vancouver était en train de faire à Jean.



ez, petit cousin est en train de faire la conquête de ma femme. (Page 139.)

Réole les suivit des yeux et, s'adressant à Simone, observa aigrement :

— Pour un succès, c'est un succès !...

Elle répondit, agacée de la malveillance qu'elle sentait naître :

— Et mérité !... Il faut saluer... c'est si rare, les succès mérités !...

— J'ai le salut très difficile... oui... je me détourne quelquefois pour ne pas être forcé de saluer mes amis... à plus forte raison les autres !... A propos d'amis !... dites-moi donc ce qu'avait Claret hier matin ?... il me faisait une tête... qu'il m'a tout l'air, d'ailleurs, de continuer ce soir ?...

— Je ne m'en suis pas aperçue...

— C'est vrai !... vous êtes si bête, n'est-ce pas ?... quant à moi, je me creuse en vain pour trouver ce qu'il peut avoir ?... je suis un ami et un beau-frère modèle !... je ferme les yeux sur le flirt de Clotilde, et vraiment... il ne m'en sait pas assez bon gré...

— Vous, vous manquez de tact et de goût, dans ce moment-ci !...

— Bah !... je ne vous savais pas si vieux jeu !... je ne voulais pas vous choquer... il me semble, d'ailleurs que lundi, ici même j'ai abordé ce même sujet ?...

— C'était la première fois !... mais ça devient une habitude... et ça m'agace...

— Alors, c'est que vous êtes jalouse ?...

— Moi ?... Ah ! Dieu !...

— Je n'y comprends plus rien !... ou vous n'êtes pas jalouse... et vous vous fichez pas mal de ce que peut faire votre mari... ou vous l'êtes, et vous ne vous en fichez pas du tout ?... qu'est-ce qu'il faut croire ?...

— Croyez donc ce que vous voudrez !... Si vous saviez ce que ça m'est égal !... seulement, quoi que vous croyiez ne me le dites pas, voulez-vous, parce que ça me déplaît très fort !...

— Soit !... encore un sujet de conversation interdit !... il n'en restera bientôt plus, de sujets, si ça continue !...

— Comment ça ?...

— Dame !... vous ne voulez pas que je vous dise que je vous aime ?...

Elle murmura, avec un geste de dégoût :

— Ah ! non !... non !...

Depuis qu'elle commençait à aimer et à se savoir aimée sincèrement, cette cour sensuelle et impertinente que lui faisait tou

jours plus ou moins M. de Réole lui devenait pénible, et elle était bien décidée à ne plus la subir. Aussi, à la question qu'il lui posa d'un air narquois : « De quoi voulez-vous qu'on vous parle, car ça devient très compliqué ? » elle répondit durement :

— De rien... et vous verrez comme ça sera simple !...

Réole, qui s'était assis près d'elle, se leva et s'éloigna en disant avec un sourire contraint :

— Quand une femme est si sévère, il ne faut jamais chercher le pour quoi, mais le pour « qui » ?... c'est ce que je vais chercher... et trouver, j'espère ?...

Elle le regarda partir. Il traversa le salon de sa démarche un peu traînarde, et s'en fut rejoindre son beau-frère avec lequel il se mit à causer avec animation.

De temps en temps, il posait sur Simone le regard appuyé des jolis yeux bleus qu'elle n'aimait pas, et elle pensa :

— Il parle de moi !... il me fera quelque méchanceté, sûr !...

Cette idée ne la préoccupa pas longtemps. Préval avait aperçu la chaise que Réole venait de quitter. Il vint s'y asseoir, demandant :

— Êtes-vous montée à cheval, ce matin ?...

Puis, comme deux officiers qui causaient derrière Simone s'éloignaient, la laissant presque seule dans ce coin du salon, il murmura si doucement, si tendrement qu'elle en fut remuée toute :

— Je vous aime !... je vous aime tant !...

Et comme, effarée, elle regardait autour d'elle, il affirma :

— Personne n'a pu m'entendre... soyez tranquille... je serai prudent... voyez, ce soir ?... ai-je été assez sage ?... je vous ai fait un beau salut bien bête et bien froid, alors que j'avais envie de m'agenouiller devant vous et de vous prendre dans mes bras... et de vous crier de toutes mes forces que je vous aime... Vous le savez, vous en êtes bien sûre, n'est-ce pas, que je vous aime ?... Vous avez confiance en moi ?...

— Oui, j'ai confiance... puisque je vous aime aussi...

Elle le regarda, et lut dans ses yeux un immense amour et une immense prière.

Elle comprit, et les joues rosées, les paupières battantes, secouée elle aussi d'un grand frisson de tendresse, elle balbutia d'une voix qui s'étranglait :

— Vous m'avez dit que vous ne me demanderiez rien... jamais...

Il répondit, anxieux :

— Eh bien ?...

Elle murmura très bas :

— Alors... il faut bien que je vous offre... ce que vous ne me demanderez pas...

Préval devint un peu pâle, son visage exprima une joie infinie, et il se leva en disant :

— Vous êtes la plus adroite et la plus adorable créature qui soit !... je vous laisse... parce que j'ai peur de moi, au milieu de tous ces gens qui nous regardent... j'ai peur de mes yeux, de mes lèvres... Voulez-vous que j'aille vous voir demain ?... il faut que nous causions... il faut convenir...

Elle l'interrompit

— Pas chez moi !... vous êtes venu il y a deux jours... ça paraîtrait singulier... Voulez-vous demain à Fausses-Reposes comme hier... à la même heure ?...

— Oui...

Une voix perçante demanda, tout près d'eux :

— Maurice !... veux-tu me présenter à Mme la comtesse de Claret ?...

Préval se retourna surpris :

— Monsieur Fred Vancouver...

M. Fred Vancouver, type très pur du rasta francisé, brun, avec une peau luisante et olivâtre, une voix rocailleuse et un aspect vulgaire, tendit la main à Simone avec une rondeur aimable et quelque peu protectrice qui la fit sourire.

Cet homme, affolé du désir de connaître des gens titrés — les seuls qui à ses yeux fussent véritablement « des gens chics » — qui, pour arriver à les fréquenter eût fait toutes les platitudes et commis toutes les plus laides petites infamies, affectait avec eux un ton de bonhomie condescendante. Sans lâcher la main de Mme de Claret, il dit, abordant tout de suite le sujet intéressant pour lui :

— Maurice m'a fait espérer, madame la comtesse, que vous viendrez à mon bal ?...

Pour rien au monde il n'eût oublié de donner le titre auquel il tenait tant, mais il avait une façon en quelque sorte hautaine de le donner, tout à fait amusante.

Et Simone, égayée par ce spécimen très nouveau pour elle de parvenu exotique, remarqua aussi qu'il ne disait pas : « Maurice

nous a fait espérer que vous viendriez à notre bal », il disait « moi » et « mon » bal ! C'était lui le maître, l'homme qui avait fait la fortune de la maison, le chef des comptoirs Vancouver ! Il avait au plus haut degré cette vanité de l'argent qu'elle ne pouvait pas comprendre, qui lui paraissait monstrueuse et stupide.

Elle apercevait à quelques pas son frère qui semblait tout pareil à lui, et, en regardant leurs femmes qui allaient et venaient frétillantes, joliment parées, gentilles malgré leur laideur, elle constatait combien, dans ce monde spécial plus que dans tout autre, s'affirme la supériorité de tact, d'intelligence et de souplesse des femmes, qui semblent partout à l'aise et se mettent, sans faire trop de fausses notes, au diapason mondain.

Et, comme au lieu de lui répondre, elle restait distraite, songeant à toutes ces choses, M. Vancouver reprit, inquiet :

— Mais... c'est bien convenu, n'est-ce pas, que vous venez ?... je ne voudrais pas avoir l'air de vous pistonner, et pourtant...

Il était heureux des quelques mots d'argot appris çà et là, et les plaçait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Préval l'interrompit :

— Tu ne voudrais pas avoir l'air, mais en attendant tu ne fais que ça !... Mme de Claret ne va déjà pas à ton bal avec enthousiasme... prends garde de la refroidir si bien qu'elle n'y aille pas du tout...

— Oh !... madame la comtesse !... fit Vancouver effaré, vous ne voudriez pas... je compte sur vous... ces dame aussi...

Le colonel venait de s'asseoir à côté de Simone. Pour la première fois, il ne semblait pas s'ennuyer chez lui et dit, tout satisfait :

— C'est gentil, ce soir !... ça a l'air gai !... vous êtes toutes plus jolies les unes que les autres... et quelles toilettes !... je ne sais pas ce qu'il y a, mais c'est bien plus joli qu'à l'ordinaire et on a l'air de s'amuser...

Mme de Claret regarda autour d'elle et trouva qu'il disait vrai. Jamais aucune réception d'Adèle n'avait eu cet éclat. Elle-même était transfigurée, et son mari la regardait avec stupeur et contentement aussi. Il semblait que, dans la maussade demeure, tout rayonnât aujourd'hui.

L'amour naissant de Simone éclairait son fin visage habituellement sérieux et l'avait poussée à se faire jolie pour Préval. La présence de Jean d'Hersac mettait dans l'esprit de chacune des

femmes l'idée fixe de plaire et d'être « la mieux », et le colonel, inconscient, percevait sans le comprendre, le souffle d'élégance et de joie qui passait sur son salon. Il fut tout à fait heureux quand Simone lui répondit, très sincère :

— Mais oui... on s'amuse beaucoup !...

Au moment même où elle lui répondait, elle vit son mari debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Il n'avait pas l'air de s'amuser du tout. Il regardait d'un air grognon Jean qui, assis sur un petit pouf bas, aux pieds de Mme Gozlin, lui racontait des choses dont elle paraissait se divertir infiniment. Sa belle figure régulière et impassible s'animait, et il n'était pas douteux — pour les initiés à ses attitudes — qu'un nouveau flirt était imminent.

Tandis qu'elle se faisait cette réflexion, M. de Claret vint à elle. Il proposa agacé :

— Quand vous en aurez assez... nous partirons ?...

Elle répondit :

— Tout de suite si vous voulez ?...

Elle apercevait, au fond de l'autre salon, Préval qui la regardait, mais elle savait bien qu'elle n'aurait plus l'occasion de lui parler dans la soirée. C'était d'ailleurs fini. Ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire cette fois.

Elle se levait, mais le colonel protesta :

— Vous ne pensez pas à partir, au moins ?...

— Mais si, colonel... il est très tard, et...

— Très tard ?... Allons donc !... il n'est pas minuit !...

Et navré il s'écria :

— Quel dommage !... ça allait si bien !...

M. de Claret, inflexible, attendait, faisant de l'œil signe à Simone de ne pas céder. Il se retourna, voulant apercevoir encore Clotilde et Jean, mais il resta surpris, regrettant de s'être décidé aussi vite à partir. Maintenant, Mme Gozlin avait repris son air éternellement ennuyé, et elle demeurait seule, tandis que Jean assis sur son même pouf qu'il avait transporté aux pieds de Jeanne de Réole, causait à demi-voix avec elle et semblait s'amuser beaucoup à son tour.

Simone vit le mouvement de son mari. Elle demanda, indifférente :

— Je n'ai pas bien compris ?... Est-ce que nous partons ou pas ?...

Il saisit le moyen qu'elle lui offrait et, comme s'il se rappelait une chose oubliée :

— Vous permettez ?... un mot à Gozlin seulement, et je reviens...

Elle se rassit, souriante :

— Faites !... faites !... je ne suis pas pressée !...

Et suivant des yeux son mari qui avait, à présent, l'air de faire une scène à Mme Gozlin, elle pensa :

— En voilà un qui n'a pas volé ce qui lui arrive !...

En partant, M. de Claret proposa à Jean qui sortait aussi, de le mettre chez lui en voiture.

Dès qu'il fut installé « en lapin » disparaissant à moitié sous les jupes de sa cousine, il s'écria gaiement :

— Mais je ne trouve pas du tout, moi, qu'on s'embête chez le colo !...

Elle répondit en riant :

— Parbleu !... toi !... on te gâte que ça en est ridicule !... mais les autres ?...

Claret appuya, avec une nuance d'aigreur :

— Les simples mortels !...

— Eh bien, mais ils m'avaient l'air de tirer chacun parti de la situation, les simples mortels ?...

— Après toi, s'il en reste ?...

— Il en reste beaucoup !... autant qu'il y en avait... moins une... je n'ai pas la prétention ni le désir de flirter avec plusieurs...

— Avoue, que tu l'as pas mal choisie, l' « une » ?... c'est sans comparaison la mieux née... et la plus jolie du lot...

— La plus jolie, non sûrement !... c'est Mme Gozlin, qui est la plus jolie...

Claret demanda, ahuri et soulagé :

— Eh bien, est-ce que ce n'est pas elle que...

— Ah ! non !... une raseuse, elle !... et son Gozlin de mari, donc !...

— Alors, qui ?... — demanda Simone qui riait.

— Sa sœur... qui est gentille comme tout !... et pas non plus piquée des vers...

— Je te ferai respectueusement observer, mon petit Jean, que sa sœur est la femme de ton capitaine... non pas d'un capitaine de ton régiment... mais de ton capitaine, à toi...

— Bah !... fit vivement Claret, Réole n'est pas jaloux !...

Et, tranquille, rassuré en ce qui le concernait personnellement, il questionna, curieux :

— A présent, nous diras-tu ce que tu as fait à Adèle ?...

Malgré son bel aplomb, Jean fut un peu surpris et répondit en hésitant :

— Moi... mais rien... je ne lui ai rien fait !...

— Alors, comment se fait-il qu'elle ait été charmante pour toi ?...

— A-t-elle été charmante pour moi ?...

— Tout le monde l'a remarqué...

— Pas moi !... je trouve qu'elle a été... ce qu'elle devait être...

— Peut-être bien !... mais comme elle n'est jamais ce qu'elle doit être, alors, c'est tout de même singulier...

Jean répondit évasivement :

— Dame !... qu'est-ce que vous voulez ?... je ne sais pas moi !... je ne lis pas dans l'âme d'Adèle !...

Dès qu'il fut descendu à sa porte, M. de Claret dit désagréablement :

— Il n'y a pas que Jean qui ait trouvé qu'on ne s'ennuyait pas ce soir chez le colonel...

Elle fit distraitement :

— Ah !...

Il reprit, devenant nerveux :

— Oui... vous savez très bien de qui je veux parler ?...

— Je ne m'en doute pas, en vérité !...

— Eh bien, vous êtes la seule, en ce cas, à ne pas le savoir... car tout le monde a remarqué votre animation, votre beauté votre air heureux...

D'ordinaire, quand M. de Claret commençait ses récriminations jalouses, Simone se taisait, indifférente à ce qu'il pouvait supposer ou croire, mais ayant cette fois la conscience moins tranquille, elle sentit qu'elle se troublait.

Lui, ne s'en aperçut pas, et reprit, se montant peu à peu :

— Je sais que vous êtes d'une froideur extrême... d'une absence de tendresse complète... d'ailleurs, même en admettant que vous soyez autre, rien n'a pu encore modifier votre vie, il n'y avait là ce soir rien qui puisse la modifier dans l'avenir... d'où je conclus...

Elle demanda, un peu anxieuse :

— D'où vous concluez ?...

— Que c'est uniquement la pensée de m'avoir fait la vie à part que vous m'avez faite... d'être débarrassée de moi, enfin, qui vous rend telle que je ne vous ai jamais vue !... Est-ce de ça que vous êtes si joyeuse ?...

Elle répondit, profondément lasse, mais contente pourtant d'éviter l'explication qu'elle redoutait par-dessus tout :

— Convenez qu'il y aurait de quoi ?...

XI

Préval et Simone avaient décidé qu'ils se rencontreraient à Paris, dans l'appartement de Préval tout simplement. Il demeurait avenue de Friedland, dans un rez-de-chaussée où elle pouvait entrer facilement, et, à cette époque de l'année, Paris étant désert, elle ne rencontrerait personne. Elle était d'ailleurs peu connue. Depuis quatre ans que son mari avait quitté l'École de guerre, elle n'habitait plus du tout Paris.

Elle s'était donnée sans hésitation, avec confiance, avec aussi une sorte de reconnaissance passionnée pour celui qui lui faisait connaître la première grande joie de sa vie.

Elle ne vivait plus maintenant que dans l'attente de ces heures qu'elle passait avec lui deux fois par semaine. C'était lui qui, plus prudent et plus expérimenté qu'elle, l'empêchait de compromettre la durée de leur amour. Le prétexte à trouver pour motiver les voyages de Mme de Claret n'avait pas été facile. Jamais, elle n'allait à Paris. Depuis longtemps son mari, son père, ses amis la tourmentaient pour qu'elle reprît des leçons de chant, mais elle s'y refusait toujours. Aller à Paris régulièrement l'ennuyait. Enfin, à un dîner à Saint-Cernin, Mme de Cirey-Vaucour ayant insisté encore, lui disant que c'était vraiment dommage de ne pas profiter de sa belle voix, elle avait brusquement décidé de prendre des leçons et, dès le lendemain, elle s'était mise à la recherche d'un professeur.

Les recherches ne furent pas longues ni difficiles. La méthode importait peu. Elle voulait seulement que le professeur, — car il en fallait vraiment prendre un, en vue d'un contrôle possible. — demeurât dans le voisinage de l'avenue Friedland. Dans le Bottin, elle avait trouvé, rue des Écuries-d'Artois, un brave garçon, premier prix du Conservatoire, ancien ténor en province.

Pas tout à fait sans ressources, vivotant tant bien que mal, mais désireux d'augmenter son maigre budget, il annonçait depuis un an qu'il donnait des leçons, sans être parvenu à en trouver encore.

Un peu grisé de ses anciens succès, un peu épris de lui-même, il s'était d'abord demandé en voyant Simone, si cette jolie femme qui arrivait chez lui, hésitante et embarrassée, n'y venait pas pour toute autre chose que pour chanter. L'hésitation de Mme de Claret tenait à ce qu'elle eût voulu esquiver les leçons tout en ayant l'air de les prendre, mais jamais elle n'osa formuler cette proposition, et force lui fut de venir bon gré mal gré le mardi et le samedi chanter pendant une heure qu'elle écourtait tant qu'elle pouvait.

Et ce professeur, choisi dans le tas, au hasard de l'adresse, était précisément un homme de talent et de goût. En un mois Simone avait retrouvé toute sa voix et fait de très grands progrès. Bien lui prit, du reste, de ne pas simuler seulement ses leçons. M. de Claret vint un jour, sous prétexte de lui demander un renseignement puéril, la trouver chez son professeur. Elle comprit tout de suite qu'il venait « vérifier » et lui fit entendre qu'elle le comprenait, mais il ne se troubla nullement.

— Que voulez-vous, ma chère Simone, dit-il, franc peut-être pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, on m'avait insinué aimablement que vous ne preniez pas de leçons... j'ai voulu m'en assurer... Quel est le mari qui, à ma place, n'en eût pas fait autant ?... je suis heureux qu'on m'ait mal renseigné... très heureux, je vous assure... Que voulez-vous !... j'ai encore des préjugés !...

Elle pensa que « on » ce devait être M. de Réole. Et puis, elle fut pour la première fois gênée directement de cette situation fausse, édifiée toute sur un mensonge qui du jour au lendemain pouvait être découvert.

Elle arriva un peu nerveuse avenue de Friedland et trouva Maurice préoccupé. Il venait, en montant le faubourg Saint-Honoré, de tomber sur M. de Claret qui voulait à toutes forces l'emmener avec lui chez Hawes pour essayer un cheval. Il avait cru qu'il ne s'en dépêtrerait pas. Et, tandis que Simone, aimante et tendre, attachée à son cou, la tête posée sur son épaule, ne pensait plus à la contrariété de tout à l'heure, lui ne se remettait pas de l'alerte qu'il venait d'avoir.

Dès le début de sa liaison, il avait prévu tous les ennuis, tous

les accrocs qui pouvaient survenir. Il les acceptait gaiement, ne pensant qu'aux tracas, au tapage, au scandale, toutes choses qu'il abhorrait, mais qu'il considérait comme la suite forcée des situations irrégulières. Aujourd'hui, c'était au résultat seul d'un éclat qu'il songeait avec terreur.

L'idée de perdre Simone l'affolait. Certes, il l'aimait depuis la première heure où il l'avait vue, et si elle s'était refusée à lui il en eût été très malheureux, mais il ne l'aimait pas encore de cette tendresse éperdue qui maintenant absorbait tout son être et remplissait toute sa vie.

Comme elle se serrait contre lui, surprise de le sentir si peu à elle, il dit encore :

— Tout de même, je trouve qu'il vient bien souvent à Paris, votre mari ?...

Elle murmura distraitement :

— Mais non...

— Et que, vous sachant dans le quartier... il se soit trouvé comme ça juste à point sur mon passage... et qu'il ait cherché à m'emmener... c'est singulier aussi... vous ne trouvez pas ?...

— Non... je ne trouve pas...

Et elle ajouta :

— Et puis, quand même je le trouverais... qu'est-ce que ça changerait ?...

Il dit, avec une sorte de brusquerie :

— Voyez-vous, Simone, vous ne m'aimez pas bien ?...

Elle le regarda, effarée, l'interrogeant de ses yeux clairs :

— Je ne vous aime pas !...

— Si... vous m'aimez... mais pas bien... pas comme je vous aime, moi !...

— Pourquoi me dites-vous ça ?...

— Parce que je vois que vous envisagez sans effroi les choses qui peuvent nous séparer et dont l'idée seule m'affole...

— Je ne les envisage pas sans effroi... mais je les vois telles qu'elles seront... si elles doivent être...

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire plus fortes que moi... que vous, que tout !...

Elle avait cette résignation qui s'incline devant les forces connues, devant les violences du sort.

Ce fatalisme exaspérait Préval. Il demanda, la voix presque ure :

— Alors, si on voulait vous prendre à moi, vous ne feriez rien pour vous défendre ?...

— Vous savez bien que je ferais tout, au contraire ?...

— Non, je ne le sais pas ?... vous avez tellement peur de la lutte !...

— Personne ne lutte plus que moi, quand c'est utile .. je ne recule que devant l'impossible !...

— On ne juge impossible que ce qu'on ne veut pas...

— Je vous jure pourtant que je vous veux de toute mon âme et de toutes mes forces...

— Mais vous renonceriez à moi ?...

— Jamais !... seulement la vie est plus forte que moi... je ne peux rien contre elle...

Il vit qu'elle pleurait, et la serrant passionnément dans ses bras, il dit, prêt à pleurer lui aussi :

— Pardon, ma chérie, pardonne-moi ?... la pensée de te perdre me rend méchant... même pour toi... je n'y peux rien vois-tu ?... il ne faut pas m'en vouloir ?...

Sans répondre, elle se serra plus fort contre lui. Elle ne pouvait pas parler. Un gros chagrin l'étranglait. Avec cette vision singulière qu'elle avait parfois des choses, elle venait d'entrevoir en entendant la voix soudain durcie de Maurice, tout un avenir douloureux, chargé de petits malentendus qui lui causeraient de grandes peines. Très indifférente de coutume à la malveillance et aux taquineries, elle devenait, dès qu'il s'agissait de Préval une véritable sensitive.

Elle devinait ses moindres impressions et les ressentait d'une façon aiguë. Elle souffrait plus que lui d'un petit chagrin qu'elle soupçonnait, ou d'une pensée qu'elle ignorait, mais que, sous son front plissé, elle lisait mauvaise.

A la fin, comme elle restait appuyée à son épaule, frémissant et silencieuse, il demanda craintivement :

— Tu m'en veux de t'avoir fait part de mes craintes ?... je sens bien que tu m'en veux ?...

Elle répondit par un baiser :

— Non, je ne vous en veux pas...

Et, après un instant, elle ajouta :

— Je ne vous en voudrai jamais... quoi qu'il arrive...

XII

Quand, à six heures et demie, elle arriva à la gare, Simone chercha des yeux son mari qui lui avait demandé par quel train elle rentrerait à Versailles.

Elle ne le trouva pas, mais elle vit M. de Réole qui se promenait sur le quai, attendant l'instant du départ, et elle se rendit compte qu'il l'avait aperçue dans la foule. Elle était à peine installée dans un wagon qu'il y entra, de l'allure rapide et essoufflée de quelqu'un qui a couru. Il passa devant elle sans paraître la voir, s'assit, puis, trouvant que le moment de la reconnaître était venu, s'écria assez naturellement :

— Tiens!... ah! par exemple!...

Elle répondit :

— C'est tout à fait surprenant, n'est-ce pas?... et vous ne vous attendiez guère à me voir!...

Il la regarda. Son visage exprimait une bonne humeur narquoise qui le déconcerta un peu. Il resta une seconde interloqué, cherchant à deviner ce qui se passait dans l'esprit de Mme de Claret.

Alors elle reprit :

— Vous n'êtes pas bavard, aujourd'hui!...

— Mais...

— Et vous avez bien raison!... il faut toujours reconnaître le terrain avant d'y poser le pied...

Il dit, visiblement embarrassé :

— Il doit y avoir là une allusion... que je ne comprends pas?...

— Je vais vous aider... en vous avertissant « amicalement » que je vous ai « vu me voir ». Oh!... ne prenez pas un air étonné!... là, tout à l'heure, vous m'aviez vue dans la gare... et même peut-être avant...

— Je vous assure...

— Si vous saviez comme c'est inutile de jouer au plus fin!... avec ceux que j'aime, je suis souvent bête, plus bête que nature, mais pas avec les autres... pas du tout!...

— Alors, moi, je ne suis pas de ceux que vous aimez!...

— Mieux que ça, vous êtes de ceux que je n'aime pas!...

— Entre nous, je m'en doutais un peu...

— Ne faites donc pas le malin!... je vous l'ai dit...

— Je ne m'en souviens pas... ça aurait pourtant dû me frapper...

— Eh bien, moi, ça n'aurait pas dû me frapper, et je m'en souviens...

Il regarda les voyageurs du compartiment. Près de lui, il n'y avait personne. A côté de Mme de Claret était une grosse dame qui rentrait à la campagne chargée de paquets, avec le filet au-dessus d'elle rempli à crever de petits colis sans nom. A l'autre bout, trois hommes et une femme, vulgaires et cossus, très parés, gens de Bourse qui allaient évidemment dîner dans la banlieue. En somme, aucune silhouette versaillaise. On pouvait causer. Il se retourna vers Simone et demanda :

— Quand donc m'avez-vous dit que vous ne m'aimiez pas ?...

La grosse dame venait de s'assoupir ; les coulissiers s'entretenaient bruyamment de potins financiers, alors, elle répondit nettement :

— Le jour où vous m'avez dit que vous m'aimiez...

— Je vous l'ai dit tant de fois !...

— Je parle de la dernière... quand je vous ai rencontré dans le Parc, en revenant de Saint-Cernin...

Les yeux de Mme de Claret brillaient. Il la sentit décidée à se défendre, et jugeant prudent d'abandonner la partie, il reprit, l'air enjoué et indifférent :

— Ce pauvre Saint-Cernin !... vous le lâchez terriblement depuis quelque temps !... Grand'mère se plaint beaucoup de la rareté de vos visites...

— Et moi je regrette si fort de n'être pas allée voir plus souvent Mme de Cirey-Vaucour... j'ai été tous ces temps derniers très prise...

Il répondit négligemment :

— Ah ! oui !... ces leçons de chant, n'est-ce pas ?... elles vous absorbent beaucoup !...

Il regarda avec affectation les yeux battus et la mine un peu pâlotte de Simone, et acheva :

— Et puis, c'est bien fatigant, d'aller à Paris par cette chaleur ?... mais vous êtes intrépide... c'est égal, si grand'mère est privée de vous, c'est bien par sa faute... car c'est elle qui vous a décidée à prendre ces leçons qui vous ennuyaient si fort...

Elle ne répondit rien, et il ajouta, semblant se parler à lui-même :

— C'est bizarre !... on a souvent l'intuition de ce qui est utile ou agréable à ceux qu'on aime... on tombe à pic, sans le savoir, sur leurs désirs...

Simone ne parut pas entendre et dit :

— Voudrez-vous dire à Mme de Cirey-Vaucour que j'irai la voir demain ?...

— Demain ?... pas la peine, puisque vous dînez avec nous après-demain...

— Qu'est-ce que ça fait !... j'irai tout de même !... quand je dîne à Saint-Cernin elle est à tous vos invités, et je ne la vois guère...

La vérité, c'est que, depuis qu'elle était la maîtresse de Préval, elle n'avait pas revu la vieille marquise, et qu'elle redoutait un peu cette première rencontre. Elle craignait qu'avec son extrême finesse, elle ne soupçonnât le changement survenu. Réole demanda :

— Avez-vous vu les Vancouver ces jours-ci ?...

— Non !...

— Les femmes sont déjà en blanc et en mauve... ils vont enfin pouvoir donner leur bal !... on en aura parlé, de celui-là !!!...

Deux jours avant le fameux bal costumé, un oncle des Vancouver était mort, et ils avaient dû changer la date de leur fête.

Simone dit :

— Ah ! mon Dieu !... ils le donneront !... moi qui espérais tant échapper !...

— Après-demain, vous ne leur échapperez pas non plus... car ils dînent avec vous à Saint-Cernin... Préval aussi...

Elle attendait ce nom et elle ne broncha pas sous le regard qui la guettait.

Réole reprit :

— Du moins, je le pense... on ne sait jamais si on peut compter sur lui ?... c'est un sauvage... dommage !... car c'est un charmant garçon !...

Très naturellement, elle appuya :

— Charmant !...

— Hersac aussi est charmant !... vous choisissez bien vos amis !...

— Jean n'est pas seulement mon ami... il est mon cousin germain... je suis ravie qu'il soit ce qu'il est, mais je ne l'ai pas choisi...

Elle se demandait si M. de Réole savait ou soupçonnait seulement quelque chose. Elle eût voulu être renseignée, mais n'osait pas le questionner, craignant quelque insolence directe.

Il dit encore :

— Adèle, elle-même, raffole de lui!... depuis près de deux mois qu'il est au régiment, elle ne lui a pas encore fait ni fait faire de crasse... c'est renversant!... il est d'ailleurs joliment sage!... il ne bouge pas de Versailles, et il n'a pas de flirt, ou du moins de flirt... consommé...

Préoccupée, elle écoutait mal ce qu'il lui disait. Elle répondit, sans aucune arrière-pensée :

GYP.

(*A suivre.*)



Le Gérant : F. JUVEN. Paris-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 66.7.97.



LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite)

Ce fut une inquiétude de la mule, que les deux hommes avaient entravée, un peu en contre-bas de l'assise, dans l'ombre du rocher, qui indiqua tout d'abord l'approche de Campasolo et de la jeune fille. Le curé, qui observait la brousse dans la direction où sa monture avait tourné des oreilles frémissantes, vit passer les deux ombres dans une flaque de lune. Mlle Mazurier avait exigé que le guide la reposât par terre :

— S'ils me voyaient venir dans vos bras, avait-elle dit avec un sourire, nos amis s'imagineraient certainement que je suis blessée, et je ne leur ai déjà donné que trop d'émotions.

Les remontrances du curé ne purent empêcher Marc Henri de courir sans précaution à la rencontre de la jeune fille. Il se jeta sur les mains qu'elle lui tendait et les baisa avec transport. La joie donnait à Corona un rayonnement de bonheur où un amoureux obstiné pouvait puiser de l'espérance. Le docteur n'y manqua point et cette minute d'illusion lui fut une dernière joie, par où sa fidélité fut récompensée.

S'accrochant d'une main à des branches d'arbres, de l'autre au bras du jeune homme, Corona s'éleva jusqu'au petit plateau rocheux où le prêtre l'attendait la main sur ses armes.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle, après les paroles d'expansion et de gratitude.

Si l'on eût averti la jeune fille, quand elle gisait sur sa natte,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août 1897.

dans le douar du Bachagha, que la certitude d'échapper aux violences de Belkassem ne suffirait point à lui emplir l'âme d'une joie complète, elle eût repoussé cette pensée. Mais le cœur est ainsi fait que la fin d'une angoisse apparaît comme une joie seulement à la minute où l'on se débat dans la douleur. Dès que nous en sommes sortis, notre appétit de bonheur réclame des jouissances plus positives, et sans doute cette exigence est particulièrement vive chez ceux que l'amour occupe.

L'impatience que Mlle Mazurier avait de rentrer à Fontaine-Froide lui serra le cœur, lorsqu'elle entendit le curé exposer sa résolution :

— Quand le jour se lèvera, mademoiselle, vous serez, s'il plaît à Dieu, entre les mains du général Cérez. Un de nous restera à vos ordres. Les deux autres tenteront de se glisser à travers le pays insurgé pour aller dire à vos parents que votre vie est sauve. Nous aurions souhaité vous ramener à eux. Mais ce déguisement ne vous cacherait pas longtemps et nous n'avons pas le droit de vous exposer.

Corona fit sur soi-même un courageux effort pour cacher sa déception. Elle aurait volontiers bravé les périls où ce nouveau voyage l'eût entraînée, mais elle ne se croyait pas le droit de faire courir d'inutiles dangers à des amis qui déjà avaient tant risqué pour la servir. Elle dit que ces projets correspondaient à son désir. Elle avoua la joie qu'elle aurait d'envoyer des nouvelles aux assiégés de Fontaine-Froide.

— Je ne me sentirai vraiment sauvée, dit-elle, que lorsque mes chers parents me sauront hors du péril.

Avant de quitter les tentes des insurgés, Campasolo s'était renseigné sur la position des Français.

— J'estime, dit-il, que la colonne Cérez doit camper encore sur le Drab-el-Keroub. Nous ne devons pas attendre l'aurore pour nous rapprocher d'elle, car les chouafs de Belkassem ont pu remarquer notre départ. Nous sommes à la merci d'une curiosité des Djouads qui, étonnés de ne point revoir la servante du Bachagha, iraient chercher ses traces autour du puits. La nouvelle de cette disparition se répandrait vite et les sloughis auraient tôt fait de retrouver notre piste. D'autre part, il faut approcher du camp français avec précaution. Les grand'gardes doivent s'avancer fort loin à l'entour et nous sommes tous quatre habillés de vêtements indigènes. Les fusils partiraient sûrement

dans notre direction si nous cherchions à forcer, pendant la nuit, la ligne des sentinelles.

— Que proposez-vous donc ? demanda Marc Henri.

— Que Mlle Mazurier monte sur la mule. La bête a le pied sûr. Nous pourrons l'engager, à travers la brousse, en coupant au plus court. Nous descendrons ainsi jusqu'à l'Oued Soufflat. Nous marcherons quelque temps dans l'eau du torrent pour faire perdre notre piste aux indiscrets qui auraient eu la fantaisie de se jeter sur nos traces. Nous nous cacherons dans les bouquets de lauriers-roses jusqu'à l'heure où une jumelle d'officier peut apercevoir le drapeau blanc d'un parlementaire flottant au canon d'un fusil.

Cet avis ayant paru sage, la mule fut délivrée de ses entraves et, comme Campasolo tenait l'animal par la bride, le curé s'avança pour prendre le pied de la jeune fille et pour la mettre en selle. Mais Marc Henri l'avait devancé dans ce service de galanterie.

— Que diable ! monsieur le Curé, s'écria-t-il, oubliez-vous déjà nos conventions ? Vous vous êtes réservé l'emploi de père noble...

XXXVIII

LE SACRIFICE

Ils marchèrent ainsi parallèlement au sentier, pendant une ure, dans la brousse, cherchant l'ombre des oliviers sauvages, s buissons d'arbousiers, évitant les surfaces découvertes, les uques de lune. Le granit qui, de tous côtés, perçait le sol, renait la descente glissante. Mais la mule du curé avait le pied prenant » et Corona était une amazone intrépide.

Bien que la petite troupe approchât de la région où les balles nçaises pouvaient devenir dangereuses, l'inquiétude de Camsolo ne se tournait pas de ce côté-là. Plusieurs fois il avait fait rêter la mule, et comme le docteur entretenait la jeune fille à ix basse, d'un mot bref il avait réclamé le silence. Soudain, il le geste qui commandait la vigilance et, s'étant débarrassé de carabine, sans bruit, il se jeta à plat ventre, colla son oreille à terre. La jeune fille et les deux hommes le regardaient écouter lointain péril, imperceptible pour eux, mais que l'ouïe du

solitaire, aiguisée par les recueillements de la montagne, avait distingué parmi les bruits confus de la nuit, les rumeurs des deux camps, du torrent et des arbres.

Il ne se relevait toujours point, soulevant seulement la tête pour la recoller au sol, comme un médecin qui ausculte et, avant d'effrayer par un diagnostic inquiétant, veut fortifier sa certitude.

Lorsqu'il se détacha du sol, son feutre, abaissé sur le front, empêchait qu'on ne lût l'expression de ses yeux; mais sa voix indiqua suffisamment l'angoisse de la nouvelle :

— Ils nous poursuivent... ils nous poursuivent avec des chiens...

Dans la direction où Campasolo étendait le bras, les fugitifs prêtèrent l'oreille. Soit que leurs sens avertis saisissent à cette minute des nuances de rumeurs jusqu'alors indistinctes, ou que leur confiance dans le guide agît par suggestion, il leur sembla qu'en effet, dans la direction de la montagne, ils entendaient une galopade de chevaux, mêlée à des aboiements de sloughis. Les Djouads qui gardaient le douar s'étaient aperçus de la fuite de l'esclave, et ils avaient lancé un parti de cavaliers à sa poursuite, ou plutôt les Khouans qui gardaient le Beni-Flick s'étaient avisés de la substitution d'un des leurs au prisonnier français. Entre ces deux hypothèses, Campasolo n'hésita point. Il n'y avait pas apparence que, dans le désarroi où la mort du Bachagha jetait le parti des Djouads, ces guerriers perdissent leur temps à courir après une esclave fugitive. Il dit donc, comme s'il lui répugnait d'exprimer directement sa pensée :

— Ce ne sont pas les Djouads du douar, mais les camarades du Beni-Flick qui sont à nos trousses...

Le docteur Marc Henri était occupé à consulter sa montre. Un soupir lui souleva la poitrine. Il comprit à qui cet avis s'adressait et il répondit d'une voix grave :

— Je vous entends, Campasolo, et je vous remercie de votre franchise. Ce n'est pas Mlle Mazurier que les moudjahédins poursuivent à cette minute : c'est moi. Je viens de regarder l'heure. Le Beni-Flick que nous avons laissé dans la tente est depuis longtemps sorti de la stupeur du chloroforme. Il a donné l'alarme, on a suivi nos traces et les sloughis se sont facilement jetés dans la piste de la mule. Mon devoir est clair. Nous nous sommes associés pour une entreprise commune. Mon imprudence ne doit pas en compromettre le succès. Il faut que Mlle Mazur

descende de selle. Tous les trois, vous vous enfoncerez davantage dans la brousse ; moi, j'enfourcherai la mule et je rentrerai dans le chemin. J'attendrai ceux qui sont sur nos talons, je les entraînerai derrière le galop de ma monture. Elle peut soutenir longtemps l'effort des chevaux.

Les paroles du jeune homme étaient presque incompréhensibles pour Corona. Elle démêla clairement qu'il voulait quitter ses compagnons, afin d'attirer sur lui la poursuite de l'ennemi. Cette décision lui était pour mille raisons insupportable. Elle s'écria :

— Marc... Je ne veux pas ! Que dites-vous ?...

— La vérité, répondit Campasolo. Vite, mademoiselle, sautez à bas ! Le docteur fait ce qu'il doit... Vous le savez bien ; je prendrais sa place, si ma présence n'était pas nécessaire auprès de vous.

Tout en parlant, le guide avait saisi Mlle Mazurier par les poignets et il l'obligeait à descendre de selle. Avant que la jeune fille eut le loisir de se reconnaître, Marc Henri s'était élancé sur la bête et il lui avait tourné l'encolure vers la montagne. Il cria :

— Bonne chance, mes amis, et vous, Corona, adieu !

Ses trois compagnons le suivirent des yeux jusqu'au chemin muletier. Mais comme il arrivait au sentier, une double exclamation jaillit en même temps de la poitrine des deux hommes.

Au lieu de descendre à gauche, vers l'Oued Soufflat, Marc Henri venait de tourner à droite. Il galopait maintenant à la rencontre de ceux qui le poursuivaient.

— Il est fou ! s'écria le curé.

— Non, riposta Campasolo, il n'est pas fou... Il remonte jusqu'au point où nous avons quitté le sentier. Il sait que les chiens hésiteront à cette place... Il veut les entraîner derrière lui... Mais il va se faire tuer... On ne peut permettre cela... un si honnête garçon... Dieu aide !

Il mettait son fusil en joue. Le prêtre comprit qu'il visait la mule.

— Campasolo, dit-il d'un ton de reproche, oubliez-vous qui nous devons sauver ?

En même temps, il abaissait le canon de l'arme.

Corona, plus morte que vive, regardait du côté où Marc Henri avait disparu. Elle resta ainsi immobile, sans voix, jusqu'à ce que l'épouvante d'une lointaine fusillade fit éclater son cœur. A cette

d'elle, le curé et le brûleur de charbon écoutaient, l'oreille collée à la terre. Soudain, le prêtre dit :

— Ils s'éloignent... Et lui revient... Lui ou quelque fanatique acharné à la poursuite !...

— C'est bien la mule qui redescend... répondit Campasolo. Ah ! malédiction ! elle a perdu son cavalier...

Le curé s'élançait déjà dans la brousse.

Il jeta en disparaissant :

— Je vais au secours...

Et il plongea dans la houle des buissons.

Dans le silence qui avait succédé au crépitement des balles, ils entendirent le galop de la mule qui s'arrêtait dans le sentier. Le prêtre l'avait ressaisie. Il se dirigeait maintenant vers cette clairière du maquis où il semblait que Marc Henri eût été arrêté par les balles des Khouans.

— Peut-être qu'ils l'ont fait prisonnier ? dit Corona pour sortir du silence.

A cette heure, une telle extrémité lui apparaissait comme une solution favorable. Mais Campasolo ne répondit pas. Alors la jeune fille joignit les doigts :

— Je vous en prie... accompagnez-moi... jusque-là... il faut que je le voie... Je veux !

Ils rejoignirent, avec mille difficultés, le sentier de mulet, remontèrent jusqu'à une clairière que la lune éclairait en plein. Le docteur Marc Henri y gisait à plat sur la terre. Penché au-dessus du corps, le prêtre semblait prier. Comme il levait le bras dans un geste d'absolution, un cri de Corona lui fit tourner la tête. Aussitôt il vint au-devant de la jeune fille.

— Dieu ait son âme ! dit-il. Je suis arrivé à temps pour recevoir son dernier soupir. Ces mécréants lui ont tiré deux balles dans les jambes et une dans la poitrine. C'était un garçon très brave, mademoiselle, et il vous était tout dévoué.

Corona ne répondit pas. Elle alla vers le corps et, s'étant mise à genoux, elle souleva entre ses mains la tête inclinée.

Campasolo s'était rapproché comme elle, et, penché sur le jeune homme, il examinait la blessure de la poitrine.

Il dit avec tristesse :

— Il n'est pas mort... Mais il n'en a plus pour longtemps... le poumon est traversé... Et voici la balle à côté de lui, sur une

pierre... Ah! les bandits! Une balle mâchée. C'est bien de l'ouvrage de Khouans!...

Corona avait tourné vers son visage sa figure pâlie. Elle priait; mais les mots de l'oraison lui sortaient des lèvres sans que sa pensée pût s'y associer. Elle entendait bourdonner en soi-même cet adieu que Marc Henri lui avait jeté. L'angoisse d'un remords lui montait dans l'âme; il faisait le poids de cette tête si lourd que la jeune fille crut que la terre s'enfonçait sous eux et que ce mourant l'emmenait dans sa tombe.

Soudain les sourcils détendus se contractèrent. Marc Henri fit un mouvement, puis il ouvrit les yeux.

Ses regards où la jeunesse avait si joyeusement souri étaient remplis d'une stupeur grave. Peut-être, si près de la mort, comprenait-il le prix des jours et jugeait-il avec amertume le sacrifice qu'il en avait fait.

Il parut pourtant à Corona qu'à la vue de sa propre désolation e mourant passait du vague reproche dans l'apaisement du pardon. Ce fut sur ce front comme la calme douceur que la lune épandait dans la clairière et qui, pour un instant, donnait une ime de mélancolie à l'inconscience du paysage.

— Marc! s'écria la jeune fille... Me voyez-vous?... M'entendez-ous? Sentez-vous mes mains qui soulèvent votre tête?... Dites e qu'il faut faire pour vous guérir... Nous vous entourons... nous ommes à vous... Marc! les Khouans se sont enfuis!... Il faut ivre!... Il faut vivre!...

Il sentit les larmes qui coulaient des yeux de la jeune fille sur on visage et il en fut rafraîchi. Mais les derniers mots qui montaient à ses lèvres étaient ballottés par les saccades de son souffle, insi que des brins de paille qu'un ruisseau emporte sur des ierres.

— Corona... murmura-t-il... Je vous aimais...

Son front se plissa comme si, au milieu même de l'agonie, cette nsée réveillait une insupportable douleur.

Mlle Mazurier éclata en sanglots :

— Marc!... Marc! s'écria-t-elle, vous vous êtes sacrifié pour oi!... recevez ma promesse fidèle... Je ne me remarierai mais!...

Elle releva vers le prêtre et vers Campasolo ses yeux noyés de rmes. Elle voulait les prendre à témoins du serment.

Marc Henri fit un effort pour dire sa volonté à voix haute :

— Non... non !... Vous épouserez... celui que vous aimez... c'est mon désir !... Il le faut... je veux... pour que tout ceci ne soit pas perdu...

Le sifflement de sa respiration devenait plus aigu, sa voix s'abaissa tellement que Corona dut se pencher jusque sur ses lèvres pour recueillir ces mots qui erraient :

— Ma mère... à Alger...

Il leva faiblement le bras comme pour indiquer le côté par où il voulait qu'elle portât la triste nouvelle.

Cet effort hâta l'hémorragie à laquelle son souffle était suspendu. Une convulsion retourna ses yeux qui, une seconde, se rouvrirent, illuminés et fixes.

— ...Soulevez-moi ! ordonna-t-il. J'étouffe... je vais mourir... Ah ! que c'est triste !... que c'est triste !...

Un sursaut qui l'avait relevé le laissa retomber sur cette plainte. Sous son baiser la jeune fille n'avait plus qu'un front inerte, une charge informe à jeter en travers du mulet.

XXXIX

LA SOIF

La nouvelle que Bazire et Fabulé avaient apportée aux assiégés de Fontaine-Froide les jeta dans une telle consternation que les esprits les plus maîtres d'eux-mêmes envisagèrent tout d'abord les solutions du désespoir.

— Et quand nous n'aurons plus d'eau ? demanda la Vendôme au maire.

— La poudrière n'est pas près d'être vide ! riposta Mazurier.

— En effet... répondit le capitaine.

Sur l'heure, il passa la revue de ses ressources. C'étaient : une citerne, par malheur aux trois quarts vide, qui recevait la pluie des toits — puis les six jarres de terre que les corvées de spahis avaient remplies au ras, avant leur défection. Chacune d'elles contenait environ cent litres d'eau. Il y en avait près de mille dans la citerne.

La population de Fontaine-Froide se composait, à cette minute, de cent cinquante-six personnes, dont quatorze enfants, trente-deux femmes, vingt-deux blessés, cinquante-cinq colons valides

vingt mobiles, quatre artilleurs, neuf condamnés militaires. Un petit troupeau de brebis et quelques chevaux avaient été conservés dans les étables pour le lait et les gros charrois. De la bouche d'un Kabyle, surpris de nuit au pied des remparts, La



Mme Mazurier éclata en sanglots. Page 388.

Vendôme avait appris que les colonnes Cérez et Lallemand se rapprochaient de Fort-National. Fontaine-Froide n'en était distante que de quelques heures. A supposer qu'il fallût aux généraux quinze jours pour faire lever le siège de la forteresse, on disposait au Bordj d'un demi-litre par jour et par tête d'habitant.

Le capitaine réunit sa garnison, toute la population de la Ferme, pour expliquer la situation. Comme il citait des chiffres

et qu'il parlait avec foi, sa proclamation releva les courages.

— Il va sans dire, déclara-t-il en finissant, que je mets cette richesse commune sous la protection de tous. Les réserves d'eau seront gardées cartouche au fusil, baïonnette au canon. Je présiderai moi-même aux distributions.

Sur ce demi-litre, il fallait que chaque habitant du Bordj rendît un peu d'eau s'il voulait avoir droit au pain et à la cuisine. Ceux qui se refusaient à cette restitution se contentaient de conserves et de biscuit. Ce fut, dès le premier jour, une occasion de querelles.

Habitués aux rudesses du climat, les condamnés militaires supportaient facilement ces privations. Leur supériorité les mettait de belle humeur. Ils apportaient de l'amour-propre à se charger de corvées supplémentaires dont les mobiles devinrent incapables du jour où l'eau leur fut mesurée.

Ceux-ci arrivaient des départements du centre de la France, des molles contrées où les rives des fleuves sont tapissées de vignes. Ce mois de mai algérien, avec ses coups de soleil, les couvrait de sueur, rien qu'à traverser la cour. Il dissolvait leurs forces, supprimait les énergies, développait chez eux une faiblesse irritable qui s'offensait de tout, et, pour un rien, dégénérait en rixes. Les colons, mieux acclimatés, avaient presque tous des habitudes d'intempérance, acquises sous les tonnelles des casse-croûtes. La privation d'absinthe leur était un insupportable tourment. Un maréchal-ferrant du Ravin-Rouge tomba dans des accès furieux de délire alcoolique. Mais ce fut dans le quartier de l'ambulance, où femmes et enfants soignaient les blessés, que la privation d'eau devint douloureuse jusqu'à faire jeter des cris. Il fallait prendre sur la part de chacun pour laver les plaies. La Vendôme, le maire, Mme Mazurier, quelques autres, s'étaient mis volontairement à la ration d'un quart de litre. Ils abandonnaient le surplus aux blessés. La privation qu'ils s'imposaient n'avait guère qu'une utilité d'exemple.

A ce titre, elle n'était pas perdue, car la soif, avec son cortège de souffrances, de colères, de rébellions et de délires, s'installait à Fontaine-Froide. Elle donnait le vertige aux sentinelles qui montaient la garde sur les bastions ; elle tourmentait les hommes dans la paille des corps de garde, où son aiguillon les empêchait de chercher l'oubli dans le sommeil.

Tant qu'elle occupe seulement le palais, la souffrance est lan-

cinante, mais tolérable ; l'assoiffé se démoralise à la minute où la brûlure descend dans la gorge. Quand elle arrive à l'estomac, la déraison commence. Les assiégés de Fontaine-Froide n'en étaient qu'à la soif du larynx. Ils gardaient encore le sentiment très net du devoir, de l'honneur, de l'intérêt qu'ils avaient à tenir le plus longtemps possible et, par conséquent, à respecter la discipline imposée par le capitaine. Mais cet effort épuisait leurs dernières ressources de patience. Déjà, à travers la colère, les brutalités de l'instinct, la férocité de l'égoïsme commençaient de se montrer à découvert. Des gens disaient tout haut que des enfants, des femmes, des blessés inutiles, des mobiles trop affaiblis pour endurer les fatigues des gardes, ne devaient pas être traités comme des hommes qui supportaient tout le poids de la défense. On prenait encore la peine de déguiser d'un travestissement de droit l'intention où étaient les plus résistants, de primer par la force. Et il y avait seulement neuf jours que la conduite d'eau était coupée.

La Vendôme surveillait avec angoisse cette exaltation croissante. Chaque jour, lunette en main, il interrogeait cette vallée du Sébaou par où il s'obstinait à espérer que viendrait le salut. Aucun changement dans les positions de l'ennemi n'indiquait qu'il eût de ce côté-là une inquiétude vive ; au contraire, la confiance des Khouans semblait accrue de la certitude où ils étaient d'avoir assoiffé le Bordj.

Avertis par les pertes incessantes que leur infligeaient le tir précis des assiégeants et la longue portée de quelques carabines rayées, les moudjahedines avaient cherché à s'approcher des murailles sans se découvrir. Une nuit, l'attention des sentinelles ut éveillée par de sourds coups de pioches. Ils semblaient sortir le dessous terre. On avertit le capitaine.

Il reconnut qu'un parti de Kabyles s'était glissé par les fossés le drainage qui entrainaient jusqu'au Sébaou les eaux torrentielles. Par cette voie, ils avaient pénétré dans la voûte de l'égout, t ils creusaient sous la Ferme une galerie de mine.

Dès la première minute de l'investissement, cette voûte avait té fermée par un mur de maçonnerie. C'était cet obstacle que ennemi attaquait à la pioche. Son audace était telle que le bruit ue firent les assiégeants en mettant, de leur côté, le pic dans ces ierres, n'interrompit point le travail.

La Vendôme voulait faire percer dans la muraille un orifice

suffisant pour que l'on y passât un canon de fusil. Sous sa direction, les artilleurs entamèrent la voûte. Ils forèrent dans la pierre un trou étroit avec la barre à mine. On y engagea un chassepot dont le tir rapide eut tôt fait de déblayer l'égout. Puis, sur l'heure, on fabriqua des pots à suffoquer, et une surveillance spéciale fut établie à la tête de l'égout pour empêcher l'établissement des fourneaux de mine.

La nuit suivante, comme le maire Mazurier était de garde à ce poste périlleux, il lui sembla qu'une voix appelait, de l'autre côté de la muraille. Dans l'état de fatigue et d'énervement où le plongeait la privation d'eau, ajoutée à tant d'autres misères, le colon jugea d'abord qu'il était la victime d'une hallucination. Pour en avoir le cœur net, il colla l'oreille à la voûte.

Il n'y avait pas à en douter : quelqu'un était là qui frappait des coups réguliers comme pour un signal.

Le maire ne pouvait songer à abandonner son poste afin d'aller chercher du secours. D'autre part, l'appel des coups heurtés à la muraille devenait de plus en plus pressant. Mazurier préféra débloquer la meurtrière que l'on avait élargie afin d'établir les pots à feu. S'approchant de cette ouverture il cria :

— Qui vive ? Nommez-vous, ou je tire !

— Ami ! répondit une voix en bon français.

Un instant plus tard, un homme engageait dans la meurtrière sa tête et ses épaules, et le maire, qui, sabre au poing, avait abaissé la lanterne pour éclairer ce visage, reconnut Campasole.

— Ma fille ?... murmura-t-il en s'appuyant au rocher.

— Saine et sauve ! Voilà un bon mois, dit le guide, que nous l'avons remise entre les mains du général Cérez. Je l'ai quittée avant-hier à Tizi-Ouzou. Elle m'a donné deux lettres : une pour vous, monsieur le maire, l'autre pour M. La Vendôme. Voici la vôtre. Où est le capitaine ?

...Il dormait depuis une heure tout habillé sur son lit. La clarté de la lanterne que Mazurier dirigeait sur son visage lui fit ouvrir les yeux.

Il bondit sur ses pieds :

— Quoi ! fit-il, une alerte ?...

— C'est un messager que je vous amène, répondit le maire. Je vous laisse avec lui. Il apporte une nouvelle que je ne puis garder une seconde de plus pour moi seul... Ma pauvre femme !... mon enfant !... Ah ! capitaine !...

Il se sauva en sanglotant.

La lanterne posée sur la table, en face de Campasolo, La Vendôme ouvrit le billet de Corona. Lui aussi, il craignait de rêver. Il relut dix fois les lignes qui fermaient la lettre.

... « Vous ne devez pas m'en vouloir, mon ami, disaient-elles, pour ce mouvement que j'ai eu de nous sacrifier à celui qui venait de me donner sa vie. Mais il a fait mieux que refuser mon serment. Il m'a librement rendue à vous. Il nous a fiancés avant de mourir. Sa volonté sera faite. Dieu, qui nous sépare encore par quelques obstacles, ne peut pas être moins généreux que cette pauvre âme envers notre amour ! »

Cette nuit-là le capitaine La Vendôme oublia tous les tourments de la soif et les fatigues de l'insomnie. Il ne se lassait point de se faire conter par Campasolo les péripéties de sa recherche. La félonie de Belkassem le jetait dans une telle fureur qu'il s'emporta jusqu'à dire :

— Cet homme ne mourra que de ma main ! S'il essayait de passer en Tunisie, je l'y suivrais ; s'il s'enfonce dans le Sud, je le poursuivrai jusqu'à ce que nous nous rencontrions face à face. Sa vie me gâte la mienne !

— Vous n'aurez pas besoin, mon capitaine, répondit Campasolo, d'aller si loin pour le joindre. Depuis un mois, il bat en retraite devant le général Cérez. Il s'est enfui dans le Djurdjura. Si vous pouvez tenir encore un peu dans ces murailles, vous serez dégagé par les colonnes qui marchent sur Fort-National. Après cela, vous vous joindrez à elles pour donner l'assaut à Icheridène. Le Khouan s'y est fortifié.

— Dans combien de temps, demanda la Vendôme, le général en chef estime-t-il que Fort-National sera débloqué ?

— Le général, répondit Campasolo, a parlé d'une semaine.

Vivement l'officier lui saisit le bras :

— Ma garnison tiendra jusque-là, affirma-t-il, quand, pour se désaltérer, je devrais l'obliger à s'ouvrir les veines !

XL

LA JARRE

Après la mort du Maître de l'Heure, le général Cérez avait achevé la soumission du Hamza. Les Romains, les Turcs, les

généraux d'Afrique ont, de tout temps, porté leur effort sur ce pays découvert, qui est un point stratégique fort important.

Campasolo, qui donnait ces détails au capitaine, conta que la colonne était ensuite rentrée à Aumale. Là, le général avait insisté pour que Mlle Mazurier demeurât dans la ville, sous la garde de ses deux compagnons. Mais il avait cédé à la fin, devant les supplications de la jeune fille. Corona avait obtenu la permission de suivre la colonne à titre d'ambulancière. Le général l'avait emmenée dans sa laborieuse campagne du Djurdjura. A cette heure, elle était en sûreté à Tizi-Ouzou, où la colonne Cérez venait d'accomplir sa jonction avec la colonne Lallemand.

Renseigné par ses chouafs sur la belle défense de Fontaine-Froide, le général Lallemand avait chargé Campasolo d'une lettre qui devait être communiquée par la voie de l'ordre.

Dès le point du jour, une sonnerie de clairon réunit, dans la cour du Bordj, la garnison et tous les habitants valides. La Vendôme avait revêtu son uniforme de gala. En quelques mots, il dit l'arrivée du messager, puis, ayant déplié la lettre, il lut à haute voix.

« Mon cher capitaine,

« Je vous fais compliment de votre défense. Félicitez de ma part votre brave petite garnison. J'attends quelques renforts pour tenter le débloeus du Fort-National. Le vôtre suivra du même coup. Il faut m'accorder huit jours encore. Je les emploierai à assurer mes communications par la soumission des Beni-Aissis. J'irai en besogne le plus vite possible. Vous, tenez ferme comme vous avez fait jusqu'à présent. C'est une belle page de plus que vous écrivez dans les annales de la guerre d'Afrique. »

Le passage de la lettre qui louait la garnison de Fontaine-Froide avait été accueilli par des hourrahs. Mais, quand on comprit que le général Lallemand demandait encore une semaine pour intervenir, le silence s'établit, profond. La Vendôme, qui craignait une explosion de colères, fit promptement sonner les clairons pour annoncer que le ban était fermé.

— Mes amis, dit-il ensuite avec une bonne humeur familière, cette lettre nous dicte notre devoir. Ceux qui rêvaient l'issue d'une trouée à la baïonnette vont se résigner à prolonger avec nous cette résistance inactive. J'ai vérifié nos réserves d'eau. J'ai, je veux dire la patrie a un dernier sacrifice à vous demander : la

ration va être abaissée à un quart de litre. Il faut que vous puissiez offrir un verre d'eau au premier officier français qui franchira cette poterne!

Le capitaine affectait de sourire pour ôter à la nouvelle sa douloureuse gravité. Comme il tournait les talons pour remonter sur la terrasse, une voix cria :

— Et ceux qui veulent se rendre?...

La Vendôme fit face à la cour :

— Il n'y en a pas! affirma-t-il. Je me trompe?... Qu'ils sortent du rang!

Des têtes se penchaient pour voir, mais personne ne s'avança.

— Je savais bien que j'avais raison, conclut le capitaine en haussant les épaules. D'ailleurs personne ici n'est mon prisonnier. Je suis prêt à ouvrir les portes du Bordj à ceux qui refusent de se serrer avec nous autour du drapeau.

Un quart d'heure plus tard, Mazurier vint rejoindre le capitaine dans la petite chambre dont il avait fait son bureau.

— Eh bien? demanda l'officier. Ils ont accueilli cette déception avec plus de résignation que je ne leur en supposais...

Le maire secoua sa tête grise :

— Ils n'ont pas osé se révolter en face, dit-il avec un soupir. Mais, si vous les aviez entendus après votre départ! Fabulé raconte très haut que vous avez forgé la lettre du général de toutes pièces, Bazire le croit, bien d'autres... et ce sont des propos qu'il vaut mieux ignorer car on ne peut guère les punir. Ces malheureux, voyez-vous, ont trop souffert! La nuit, dans le poste, j'entends des hommes qui délirent. Ils demandent à boire. Ils parlent tout haut d'eau fraîche. Les camarades les réveillent avec des coups, pour leur imposer silence. Jamais ces gens-là ne tiendront huit jours avec un quart d'eau. Ils ne sont pas soutenus, comme vous et moi, par une nouvelle qui les ressuscite. Les nigauds comptent encore sur la clémence des indigènes, les gens décidés préfèrent les risques d'une trouée aux tourments de la soif!

Deux jours passèrent ainsi dans la surexcitation de privations insupportables. Elles faisaient du Bordj de Fontaine-Froide une maison de semi-déments. Chaque fois, la distribution de l'eau était marquée par des scènes de violence. Des malheureux, à bout de résistance, vidaient d'un trait le quart de fer-blanc qu'on venait de remplir pour eux. Après cela, ils se lamentaient sur leur imprévoyance. Les sages, sachant que tout le jour il leur

faudrait subir des gémissements par où chacun était rappelé à son angoisse, accablaient ces imprévoyants d'injures.

Le troisième jour au matin, comme une sorte d'émeute assiégeait le bureau de La Vendôme et demandait qu'à titre exceptionnel la ration fût doublée, un appel, jeté par les sentinelles, attira tous les assiégés sur le rempart.

Des ruines du Ravin-Rouge où les Khouans s'étaient fortifiés, un homme en qui Campasolo reconnut le rekkab de Belkassem s'avançait sur une mule. Devant lui, des gens en burnous portaient l'étendard blanc des parlementaires. Hors de la portée des fusils du Bordj, la petite troupe s'avançait en faisant flotter son drapeau. Elle demandait à être admise. Mazurier et la Vendôme se consultèrent :

— Si vous refusez d'écouter leurs propositions, dit le maire, vous allez jeter vos miliciens dans la révolte.

— Soit, répondit le capitaine, mais je recevrai le rekkab au milieu de la cour. Je lui fermerai la bouche au premier mot de capitulation. Et je lui permettrai d'emmener avec lui les renégats qui voudraient le suivre.

Il fit hisser le pavillon blanc sur le rempart. Un quart d'heure plus tard, le parlementaire franchissait la poterne de Fontaine-Froide.

Pour le recevoir, les miliciens, les colons, les mobiles avaient été rangés de façon à donner l'impression d'une troupe en pleine vigueur de résistance. Les femmes et les enfants étaient sortis de l'ambulance. Ils se pressaient derrière le carré de fusils, impatients d'entendre quelles paroles étaient apportées par cet ambassadeur de l'ennemi.

Mazurier savait que ce fanatique avait été l'ouvrier de l'enlèvement d'Aguemoun. Il ferma les yeux comme l'homme passait devant lui. Sans doute, il fallait tout son respect de la discipline pour empêcher qu'il se jetât sur ce bandit et qu'il l'étranglât dans ses mains robustes.

Le rekkab s'était avancé vers le capitaine, au milieu du carré de troupes. Il dit à voix haute :

— De la part de mon maître, le Sid, le Père des Croyants, le Cheik Belkassem, avant que la soif ait fini de vous faire périr, je t'apporte cette proposition : « Rendez-vous à discrétion ! » Mon maître, dans sa justice, distinguera ceux qui méritent l'aman de ceux qui doivent expier leurs crimes.



D'un coup de botte il frappa au goulot la jarre... (Page 467.)

— Je ne sais pas, répondit La Vendôme, quel est l'homme dont tu parles. Si c'est le neveu de Cheikh-el-Haddad, dis-lui que personne ici n'a confiance dans la foi d'un traître. Mais le Maître de l'Heure ressusciterait en personne, que je lui ferais la même réponse. Avant la fin de la semaine, le général Lallemand vous obligera à fuir dans vos montagnes. Il tarderait un mois que nous pourrions l'attendre. La poudre et l'eau ne nous manquent pas, grâce à Dieu! Ceux qui t'ont fait espérer que tu nous réduirais par la soif ont menti.

Un fuyant sourire glissa sur le visage du rekkab.

— Il se peut, dit-il, que quelque sortilège ait rendu tes six jarres inépuisables. En ce cas, tu ne me refuseras pas à boire, à moi ni à ma mule? Un parlementaire est un hôte, tant qu'il n'a pas rejoint son camp...

— Que ne demandais-tu ce qu'il te faut? répondit le capitaine.

Et, se tournant vers Mazurier qui avait la dispense de l'eau :

— Faites apporter, dit-il, quelqu'une des jarres au milieu de la place, afin que le breuvage soit plus frais.

Des artilleurs commandés par le maire apportèrent une des jarres sur deux bâtons enfilés dans les anses. Ils la posèrent devant le capitaine qui ordonna :

— Remplissez une écuelle pour cet homme et un seau pour sa mule.

Personne ne bougeait plus sur la place.

Le rekkab ne voulait qu'éprouver les assistants, car, après avoir trempé ses lèvres dans l'écuelle, il jeta dédaigneusement le surplus de l'eau sur le sable. Mais il ne s'en allait point. Il demeurait debout, devant le capitaine, avec son sourire d'ironie sous ses petites moustaches.

— Que veux-tu encore? demanda La Vendôme, irrité par cette attitude.

— Je songe, dit l'homme toujours ricanant, au cri que vous pousseriez, fanfarons que vous êtes, si je faisais un pas et si je donnais un coup de pied dans cette cruche...

Il s'était avancé si vite, que les habitants de Fontaine-Froid crurent qu'il allait achever son geste menaçant. Ce fut une seconde d'insupportable angoisse. Mais, si des yeux se fermèrent, si des poings eurent la tentation impérieuse de se tendre, pas une exclamation, pas un mouvement ne révélèrent au rekkab que sa provocation était une cruauté de bourreau.

La naturelle énergie de La Vendôme s'était cultivée jusqu'à cette audace de décision qui fait certains hommes nécessairement maîtres des autres. Il sentit que, pour la dernière fois peut-être, les âmes des assiégés étaient d'accord, groupées en un faisceau de volontés et de consentements. Il fallait qu'il s'en emparât pour les obliger au suprême effort qu'il voulait obtenir d'eux.

Rapide, il s'avança vers le rekkab. Et, les bras croisés, menaçant :

— Renverser cette cruche? dit-il. Parce que tu nous crois à bout?... Parce que tu espères te donner le spectacle de notre désespoir?... Tiens!... Regarde!...

D'un coup de botte, il frappa au goulot la jarre qui oscilla un instant, puis chavira, renversant son flot sur le sable.

La Vendôme avait agi avec la promptitude d'un chasseur. Pourtant, à l'instant même où la décision de l'acte s'imposait à sa volonté, avant qu'un mouvement la rendît manifeste, les assiégés de Fontaine-Froide surent ce qu'il allait faire, et ils avaient approuvé sa résolution.

La chute de la jarre ne surprit personne. Pas une exclamation ne jaillit d'une bouche d'enfant ou de femme. Avant de sombrer dans les fatalités de l'instinct, le culte de l'honneur jetait pour eux cette dernière flamme.

La Vendôme, qui prévoyait la réaction de cet effort, ne permit point que le rekkab s'attardât davantage. D'une main, il le saisit par le bras :

— Tu as vu?...

De l'autre, il lui désignait la poterne :

— Maintenant, sors!

XLI

VIVE LA FRANCE!

— Et maintenant, pourvu qu'ils nous attaquent cette nuit! avait songé La Vendôme, comme la porte charretière se refermait derrière le rekkab.

Son vœu fut exaucé.

Les Khouans étaient informés de l'approche des deux généraux français. Ils croyaient que ce renseignement était encore inconnu des défenseurs de Fontaine-Froide. Ils souhaitaient en finir

avant que cet encouragement leur parvînt. L'acte du capitaine, l'attitude des assiégés devant le gaspillage de l'eau donnèrent à penser que la Ferme disposait de ressources cachées. Il était certain, dans tous les cas, que l'on n'avait plus le loisir de réduire les assiégés par la soif. Dans cette certitude, les Mokaddems résolurent de tenter un suprême effort, avant que le déblocus de Fort-National les contraignît à se disperser.

Cette journée du 16 juin s'était achevée dans un calme extraordinaire. Vers midi, le ciel s'était tout d'un coup voilé, et, si la pluie ne se décidait point à tomber, de gros nuages, accompagnés d'un léger brouillard, apportèrent du moins leur rafraîchissement aux malheureux altérés. Sur les neuf heures du soir, quand La Vendôme, accompagné du maire, fit sa tournée habituelle sur les remparts, les sentinelles confirmèrent que, depuis le milieu de la journée, pas un coup de feu n'avait retenti, pas un cri n'avait été poussé par les Khouans. Comme la nuit s'annonçait très obscure et comme le brouillard augmentait, le capitaine fit allumer les réchauds de rempart.

Accoudé au bastion, il causa longtemps avec le maire dans les ténèbres :

— Voici mon plan, dit-il. Je dois vous le soumettre, car il vous lèse pour une grande part. L'assaut ne nous surprendra pas, puisque nous sommes sur nos gardes. Je veux profiter du brouillard pour faire une sortie et m'emparer des remises des vins. Après cela, avant le jour, nous pourrons tenter une retraite dans la direction de Tizi-Ouzou. Il n'y a plus à l'ambulance de blessé qui ne puisse se lever sur ses jambes. Nous mettrons femmes et enfants au milieu du carré de feu. Je réponds de leurs vies si nous parvenons à franchir le Sébaou avant que l'ennemi s'avise de notre retraite. Mais il me coûte, mon cher monsieur Mazurier, de voir leur bannière plantée sur ces murs où notre drapeau a flotté. Me permettez-vous de mettre le feu à la poudrière, de façon qu'elle éclate deux ou trois heures après notre sortie, et qu'elle envoie dans les nuages les bandits qui se seront jetés dans le Bordj pour le piller ?

Il y eut un silence plein d'émotion pour tous les deux.

Mazurier n'hésitait point, mais, tout de même, les mots s'étouffaient dans sa gorge :

— Cette Ferme, dit-il enfin, est toute la fortune de ma fille. Si je pouvais la consulter, je suis sûr qu'elle sacrifierait ses

intérêts au devoir. Je réponds « oui » pour elle. Mais il nous faut encore un consentement : celui de l'homme auquel, dans des jours plus heureux, le cœur de mon enfant s'est engagé...

Tout en parlant, Mazurier regardait le capitaine avec une intensité extraordinaire.

Jamais La Vendôme n'avait parlé au père de Corona de l'engagement qui le liait à la jeune fille. Mais il le savait, depuis longtemps son amour n'était plus un secret pour madame et pour M. Mazurier. En lui laissant le soin de décider du sort de Fontaine-Froide, c'était son consentement à cette tendresse que le colon lui donnait :

— Mon père, dit le jeune homme d'une voix étranglée, nous mettrons le feu...

— Ah! mon enfant!

Et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

... La Vendôme avait décidé qu'il passerait toute la nuit debout. Il venait à peine de quitter le maire qu'un chant religieux se fit entendre du côté du Sébaou. Un quart d'heure après, le même hymne était répété par les sagas du Fondouk, et suivi d'un assez long silence. Puis, brusquement, une grande clameur, hérissée de cris sauvages, éclata dans tous les ravins, vite couverte par la fusillade qui résonnait autour de la ferme. Un orage de balles passa sur Fontaine-Froide. Déjà les Khouans étaient au pied du mur, appliquant leurs échelles pour l'escalade. A ce moment, les remparts s'enveloppèrent d'un ruban de feu. Avec l'héroïsme du désespoir, la garnison fusillait à bout portant tout ce qui paraissait à niveau de la muraille. Les canons, pendant ce temps, croisaient leurs boulets dans toutes les directions. Ils écrasaient pèle-mèle les Kabyles qui reculaient et les renforts qui accouraient à la rescousse. Ce duel dura une heure. La garnison était lasse de tuer. L'accumulation des blessés et des morts empêchait les Khouans d'établir leurs échelles. Et, dans l'obscurité, ils recevaient tout ensemble les balles des leurs et celles de l'ennemi.

La Vendôme profita d'une seconde de désarroi et du brouillard intense pour ouvrir la poterne à une petite troupe que le maire commandait. Elle s'élança au pas de course dans les ténèbres, enfila l'allée d'eucalyptus, se jeta dans les remises des vins. En une seconde la porte en fut barricadée. Les condamnés militaires, à plat ventre sur la terrasse, commencèrent de fusiller à revers

les porteurs d'échelles. Cette diversion imprévue causa un effet foudroyant. Le Mokaddem des Aït-Fraoucens, pris de panique, crut que l'armée de Tizi-Ouzou entrait en bataille. Il entraîna les siens dans une fuite désordonnée, il ne s'arrêta qu'au bas de la colline, sous les ruines du Fondouk.

Déjà La Vendôme avait fait sonner ses clairons. Dans le matin gris, les hommes descendaient du rempart, dégouttants de rosée, noirs de poudre, si surexcités par la tuerie que plusieurs chantaient comme des buveurs pris de vin. Les femmes toutes pâles, les enfants effrayés, les blessés avec des écharpes de linge en travers de leurs guenilles, se pressèrent sur le seuil de l'ambulance. On les fit entrer dans le carré de baïonnettes que les hommes formaient. Mazurier occupait un angle, Campasolo un autre, le Tatoué et un artilleur les troisième et quatrième coins. Au-dessus du front de bataille, La Vendôme montait le dernier limousin que l'on eût sauvé de la boucherie.

Quand les assiégés passèrent la poterne qu'ils avaient si vaillamment défendue, leurs cœurs se serrèrent de cette émotion de la joie, si pareille à l'autre, que plus d'un ne put retenir ses larmes.

Ils n'avaient point descendu cinq cents mètres dans la direction de Sébaou que la voix de La Vendôme commanda la halte. Du haut de son cheval, il apercevait, dans la direction de la rivière, des masses plus sombres que le brouillard qui semblaient s'ébranler. Déjà les baïonnettes se croisaient et le bataillon carré se disposait à se replier sur la Ferme, mais le capitaine poussa un cri de joie :

— Sonnez ! ordonna-t-il à ses clairons, ce sont les chasseurs d'Afrique. Nous sommes sauvés !

Dans les gorges du Sébaou, les clairons du 1[er] chasseurs répondirent à cette fanfare. C'était plus que n'en pouvaient supporter ces gens éprouvés par tant de souffrances et de désastres. Les femmes tombèrent à genoux, une explosion de joie souleva toutes les poitrines et soulagea l'angoisse. Depuis des semaines elle occupait tant de place dans les cœurs, qu'en s'envolant elle les laissa vides. Le bataillon n'avait plus la force de faire un pas en avant. Un parti de Khouans qui l'eût surpris à cette minute de faiblesse l'eût massacré sans résistance.

Mais, eux aussi, les Moudjahedines avaient entendu la réponse des trompettes. Le cri que les colons avaient poussé fut comme

une étincelle qui s'élargit en incendie. Il jaillit en stupeur terrifiée au-dessus des ruines du Fondouk, s'étala, s'élança à l'escalade des collines, rugit dans les ravins jusque sous les arbres du Bou-Hini. La charge des chasseurs dont maintenant on entendait le galop, dont on voyait bondir les chevaux, balaya comme un coup de simoun toute la plaine dont elle fit une solitude. Devant cette colonne d'acier poussée par un souffle irrésistible, les Kabyles fuyaient sans recharger leurs fusils. Ceux qui s'arrêtaient à viser passaient sous le ventre des chevaux. Broyés par les sabots, hachés sous les sabres, ils mouchetaient le champ de leurs burnous, plus pâles que la terre. Les plus fanatiques se ruèrent dans cette mort certaine comme sur la porte du Paradis, le reste se noya dans les forêts, déroula sur le versant opposé des crêtes.

A neuf heures du matin, La Vendôme, rentré dans les murs de Fontaine-Froide, juste à temps pour éteindre la mèche de la poudrière, s'avançait sur la porte du Bordj afin de recevoir le commandant Delorme qui, à la tête de la cavalerie des deux colonnes, venait de remonter en vainqueur la vallée du Sébaou.

— Je salue, dit le commandant en mettant pied à terre, un brave que des braves ont noblement assisté. La diversion dont votre déblocus a été le prétexte a trompé les insurgés sur le plan du général en chef. Tandis qu'ils vous donnaient l'assaut pour vous anéantir avant mon arrivée, et qu'ils concentraient leurs efforts sur l'attaque de cette nuit, les généraux Lallemand et Cérez se sont portés au secours de Fort-National. A l'heure qu'il est, le siège doit être levé.

La Vendôme n'oubliait point cette parole qu'il avait prononcée au plus fort des souffrances de sa garnison :

« Il faut que vous puissiez offrir un verre d'eau à l'officier qui viendra vous délivrer. »

— Mon commandant, dit-il, nous avions mis notre foi dans la promesse du général Lallemand et dans votre intrépidité. Nous vous avons donc gardé, pour que vous la buviez, avant de franchir ce seuil, une gorgée d'eau qui a été économisée sur de rudes privations. Voulez-vous permettre que la noble femme qui a été la mère de nos blessés, l'exemple du dévouement et de la résignation pendant ces semaines mornes, vous verse cette goutte d'eau au seuil de la demeure qui est la sienne...

Une triple salve d'applaudissements accueillit les paroles du capitaine :

— Si!... si!... Mme Mazurier!... Il le faut!... il y a une cruche!... dans l'infirmerie... sur la planche!...

Des soldats s'étaient élancés à sa recherche. Ils revinrent, ramenant en triomphe la mère de Corona. Ils fermaient toutes les issues de fuite, ils l'obligèrent de s'avancer le verre à la main au-devant de l'officier.

Le commandant Delorme s'était découvert :

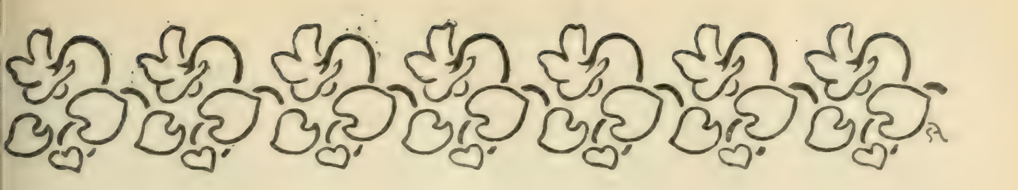
— Madame, dit-il, partout où une femme française abrite son dévouement à l'ombre du Drapeau, la patrie est entière. Vive la France!

Ils étaient là, des gens à bout de forces, qui, la veille, se sentaient près de défaillir dans les bassesses de l'instinct, des Bazires à l'esprit faussé, des Fabulés imbéciles, des hommes comme ce Tatoué, comme ces condamnés militaires sur qui la loi avait imprimé sa flétrissure. Pourtant, l'enthousiasme de cette minute n'eut ni un hésitant ni un renégat. Ce qui demeurait de meilleur en eux tous tressaillit au cri qui venait de jaillir; ils le répétèrent dans un élan d'amour qui les jetait hors d'eux-mêmes et, pour un instant, avec de la boue et de la souffrance, faisait de leurs âmes confuses des miroirs de l'idéal.

Hugues Le Roux.

(*A suivre.*)





JOIES D'AMOUR [1]

(Suite.)

— Oh !... croyez-vous ?...

Il se mit à rire.

— Je crois... et j'espère !... parce que, comme c'est ma femme ui est son flirt...

Contrariée qu'il pût penser qu'elle voulait lui rendre ses petites iéchancetés, elle dit, très sincère :

— Il ne s'agit pas de Jeanne !... ça c'est un flirt de salon !... iais, avec lui, il y en a toujours un autre... un consommé, omme vous dites...

— Qui, alors ?... au commencement, il s'occupait beaucoup de petite Brémont... et puis, crac !... ça a cassé tout à coup... et ai pensé que, cette fois encore...

Il la regardait en souriant. Elle demanda :

— Qu'est-ce que vous avez pensé ?...

— Que le terre-neuve du régiment comptait à son actif un uvetage de plus...

— Eh bien, vous vous êtes trompé en cela absolument !... ur le reste, vous avez deviné juste... Jean a effectivement fait cour à la petite Brémont... mais je ne l'ai su que quand c'était ni...

— Ah !... et comment cela a-t-il fini ?...

— Elle l'a mis à la porte...

Il fit, gouailleur :

— Vous m'étonnez !... c'est elle qui vous a dit ça ?...

— Non... c'est lui !...

1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet, et 10 et 25 août 1897.

— Mes compliments !... vous faites de bonnes élèves !...

Et, brusquement, la regardant avec un mauvais petit sourire :

— C'est comme votre professeur de chant !... c'est un malin, celui-là !... car il vous a appris à chanter en... bien peu de temps, paraît-il !...

Sans avoir l'air de comprendre la raillerie, elle répondit paisiblement :

— Il ne m'a pas appris, mais rappris seulement... autrefois j'ai beaucoup chanté !...

— Ah !... à la bonne heure !... comme ça, c'est moins invraisemblable !...

— Vous m'avez entendue ?...

— Non... c'est Quercy qui était dimanche à Notre-Dame quand vous avez chanté... il a été stupéfait... vous avez pris une leçon aujourd'hui ?...

— Oui...

— Vous n'avez pas de rouleau de musique ?...

— Non...

— Comment ça ?... toutes les dames qui vont prendre des leçons ont toujours un petit rouleau à la main...

— Moi, je laisse ma musique chez mon professeur...

Il ricana :

— Vous avez raison !... c'est plus commode !...

— Beaucoup plus commode...

Elle regarda l'heure :

— Il ne marche pas vite, ce train !...

— Vous avez peur de faire attendre Claret ?...

— Oh ! non !... il ne reviendra que par le train de sept heures, il a dû manquer celui-ci !...

Il demanda, surpris :

— Il est à Paris, Claret ?...

— Oui...

— Vous êtes sûre ?...

— Absolument... je l'ai vu... il est venu me demander quelque chose dans une maison où j'étais...

Et d'un air détaché, elle acheva :

— Chez mon professeur de chant, précisément...

La physionomie de M. de Réole exprima un étonnement si profond, que Simone se mit à lui rire au nez.

— Quelle drôle de tête vous faites, si vous saviez !...

Et comme il restait interloqué, elle continua, agressive à son tour :

— C'est rageant, n'est-ce pas, d'être là depuis une demi-heure à se creuser pour trouver des choses fines et compliquées... qui n'aboutissent pas ?...

Le train s'arrêtait. Sans s'appuyer sur la main que lui tendait Réole, elle sauta à terre en disant :

— Enfin !... ça vous a toujours fait passer le temps !...

Et, dans la cour de la gare, pensant qu'il allait probablement faire avec elle la route assez longue, elle monta dans un fiacre, et partit sans lui offrir de le reconduire.

M. de Claret ne rentra qu'à huit heures. Au lieu d'avouer tout bonnement à sa femme qu'il avait manqué le train, il préféra, pour n'être pas en faute, lui soutenir qu'elle avait mal compris et que c'était au train de sept heures qu'il lui avait donné rendez-vous.

Tout de suite, elle céda. Lorsqu'il s'agissait de choses de cette importance, elle avait, comme le disait très justement Préval, l'horreur de la lutte et s'inclinait à la moindre apparence de discussion. Mais comme à table il la questionnait machinalement et seulement pour parler, écoutant à peine ce qu'elle lui répondait, il fit tout à coup la grimace en apprenant qu'elle avait voyagé le soir avec Réole.

— Réole est revenu avec vous !... comment ça ?...

— Dame !... parce qu'il est monté dans mon compartiment...

Il demanda, après un instant d'hésitation :

— Il est toujours aussi aimable pour vous, Réole ?...

Elle répondit, méfiante :

— Rien d'excessif... pourquoi ?...

— Parce que, au fond, je ne sais pas s'il vous aime beaucoup ?...

— Moi je sais qu'il ne m'aime pas du tout !...

— J'ai remarqué de lui certaines petites choses... enfin, je le soupçonne fort de n'être pas très franc...

— Un traître dans le régiment ???... allons donc !... c'est pas possible !...

— Blaguez bien !... il y a partout des vindicatifs et des pou-iers...

— Comment, c'est M. de Réole, ce charmant garçon, si comme il faut en tous points, si réussi, que vous traitez comme ça ?...

— Mon Dieu !... je... j'ai eu l'occasion de... de lui voir faire

différentes choses que... qu'il serait désagréable de vous raconter... inutile aussi...

— D'autant plus que je les sais si bien, ces choses-là !...

Il dit convaincu, ne se doutant pas que sa femme était au courant des petites manœuvres de Réole :

— Je ne le pense pas !...

— Eh bien, voulez-vous que je vous les dise, moi ?... C'es M. de Réole qui vous a poussé à faire la démarche... un peu ridicule de tantôt ?... il vous y a poussé par ses insinuations, se mots envoyés, ses réticences, ses exclamations et ses silences.. Oh ! ne me dites pas non ?... je le sais si bien !...

— Comment le savez-vous ?...

— Parce que j'ai eu, moi aussi, à subir tout ça ce soir au retour... Je ne prenais pas de leçon de chant... une farce, le leçons de chant !... un prétexte pour masquer d'autres sorties..

— Ah ! il vous a dit, à vous... une femme...

— Tout ce qu'il vous avait dit à vous, un mari !... au fond, ça m'est égal !...

Cela ne lui était pas du tout égal, attendu que l'accusation étant vraie, elle en souffrait beaucoup et n'osait pas, cette fois prendre les choses de haut.

Elle souffrait aussi de causer amicalement avec son mari, qu semblait n'avoir jamais eu autant de confiance en elle que depuis qu'elle ne méritait plus cette confiance. Loin de tendre davantage leurs rapports, la petite perfidie de Réole les avait plutô distendus. Et Simone, très droite d'esprit et de cœur, se sentai gênée d'une façon intense par l'obligation de ce mensonge persistant, de ce mensonge qui durerait maintenant aussi longtemps qu'elle-même. Elle se sentait, en face de M. de Claret, dans un état de très grande infériorité, et son orgueil lui reprochait de n'avoir pas su résister à son cœur.

Mais, au moment où elle se disait toutes ces choses, son mari repris par ses soupçons, laissa tomber cette phrase qu'elle avai entendue tant de fois et qu'elle jugeait stupide :

— Après tout ?... avec les femmes... est-ce qu'on sait jamais !..

Alors, elle pensa à Maurice. Elle revit ses yeux tendres, elle entendit sa douce voix, elle sentit passer sur elle la chaude caresse de ses baisers, et elle oublia tout ce qui n'était pas son amour.

XIII

Le dîner de Saint-Cernin fut un très grand dîner.

Beaucoup de plats exquis et beaucoup de gens ennuyeux. Ennuyés aussi, car aucun n'était à la place qu'il eût souhaité occuper. Simone, très éloignée de Préval, se trouvait, comme par hasard, avoir à sa gauche Réole, silencieux et fatal ce soir-là, tandis qu'à droite M. Fred Vancouver l'obsédait de sa familiarité.

On n'avait pas pu, quelque désir qu'on en eût, placer Jean près d'Adèle; il y avait d'autres officiers beaucoup plus respectables que lui.

Lui, aurait bien voulu être à côté de son flirt, mais Mme de Réole, un peu maîtresse de maison chez sa sœur, se trouvait entre deux hommes sérieux et, assez mal élevée, y bâillait de tout son cœur. M. de Claret agacé, regardait Mme Gozlin qui, elle aussi, s'assommait, ayant à sa droite le général Puymaurin et à sa gauche le colonel de Granpré.

Le colonel exultait. Jamais, depuis trente ans qu'il était le mari d'Adèle, il n'avait connu des jours aussi heureux. Il regardait avec un ahurissement épanoui s'arrondir les angles auxquels sa vie s'était meurtrie. Au lieu de lui répéter sans trêve qu'il était un imbécile, elle ne le lui disait plus que rarement. Elle ne potinait plus sur les ménages ou les maîtresses des officiers. Elle avait cessé « d'appeler son attention » sur les « abus » du régiment.

Et il semblait même au pauvre homme qu'elle embellissait! Il trouvait que, physiquement aussi, s'arrondissaient les angles desquels il avait tant souffert, que le teint devenait plus frais, les yeux plus brillants. C'était le paradis!

Et d'autres que lui remarquaient ce changement, car, après le dîner, le général Puymaurin, qui revenait d'inspection et avait été quelque temps sans voir Adèle, lui dit tout surpris :

— Mme de Granpré est vraiment étonnante, ce soir!... elle a vingt ans!...

La soirée était très chaude et on avait servi le café sur la terrasse.

Une merveille, cette terrasse, immense, avec de grands escaliers à marches basses, des vases anciens tout pleins de fleurs rares, et une admirable vue.

Tout de suite, Simone trouva moyen de rejoindre Préval et d lui murmurer un si tendre : « Je vous aime ! » qu'il en fut tou ému, et resta distrait, embarrassé, sans répondre à Mme Sa Vancouver qui, un peu remuante et fébrile comme toujours accourait l'accablant de questions :

— Maurice !... n'est-ce pas que tu m'as dit que Judith peu très bien ne pas être en rouge ?... ils disent tous que non ?...

— Non !... cria Gozlin, tous les portraits de Judith sont e rouge !...

Sa femme haussa les épaules :

— Les portraits de Judith ?... vous en avez vu, des portrait de Judith !...

— Mais oui... et vous aussi !... encore l'année dernière... Marseille, je crois ?... oui... vous étiez avec moi... vous ne vou rappelez pas ?...

— Je me rappelle avoir vu à Marseille, et ailleurs, des « ta bleaux », représentant Judith... mais pas des portraits...

Le père Gozlin, un vieil homme sorti du peuple et à pein dégrossi, inhumain, dur aux petits et aux timides, pourri de pré jugés absurdes et rétrogrades, aspirant de toutes ses forces dissimuler son origine, mais s'étant vainement roulé dans se millions sans parvenir à se décrasser, demanda :

— Pourquoi pas des portraits ?... je l'ai vu, celui de Marseille. il a l'air très vieux... ça peut très bien être un portrait...

— De Judith ?... à l'huile ?... fit Jean, qui se tordait.

Agacée de n'avoir pas de réponse, Mme Sam Vancouver pinç de ses petits doigts nerveux la manche de Préval, et le secou en criant :

— Maurice !...

— Diana !...

— Ah !... enfin !... c'est pas malheureux !... depuis quelqu temps tu es toujours sorti !...

— Tu m'as parlé ?...

— Un peu !... je t'ai demandé si je ne peux pas avoir mo costume d'une autre couleur que rouge ?...

— Pourquoi me demandes-tu ça, à moi ?...

— Parce que tu es l'artiste de la famille...

— Je suis très flatté... mais je te demande à mon tour « Pourquoi serait-il rouge plutôt que d'une autre couleur ?... »

— Mais c'est de ça qu'on parle depuis une heure !...

— Je n'ai pas entendu...

— Je le vois bien !... On me soutient justement que Judith loit...

— Ah !... c'est Judith que...

Agacée, elle cria :

— Oui !... oui !... oui !... en Judith !... Judith qui a tué Holo- pherne, un général, dans le temps !... seulement je serai une Judith de maintenant... j'aurai une jupe à godets, et je porterai a tête d'Holopherne pendue à mon bras dans un filet !... en or, e filet !... et une tête épatante, en cire... je cherche un sculpteur pour la lui expliquer comme je la vois...

— Ben, si il la comprend, ça m'étonnera !...

— Maintenant, veux-tu me dire si vraiment la tradition exige que la robe soit rouge ?...

— Oh !... tu sais, la tradition... avec les godets et le filet en or !....

— Alors, je ne me mettrai pas en rouge... ça me va très mal !...

Jean affirma :

— Ça va mal à tout le monde... et c'est abominable, le rouge !...

D'un groupe assis dans un coin, loin des lampes, une faible protestation s'éleva. Jean l'entendit et s'obstina :

— Oui... je trouve que c'est une couleur sinistre et canaille... a me fait grincer !... du reste, c'est un tic de famille... nous abhorrons tous le rouge !... n'est-ce pas, Simone ?...

— Mais non... pas tant que ça !... fit Mlle de Claret glissant au bord de son fauteuil pour pousser du pied son cousin, il y a des emmes à qui ça va très bien...

Elle devinait que la protestation venait d'Adèle et elle cher- chait à atténuer la gaffe de Jean. Il comprit, et se rattrapant avec aplomb :

— Évidemment !... les exceptions sont là pour confirmer la règle !... il y a des femmes qui trouvent moyen d'être charmantes malgré cette affreuse couleur... des hommes aussi !... ainsi, les hussards rouges... j'en ai vu de très beaux !...

Le père Gozlin s'était approché. Le petit lieutenant l'attirait parce qu'il était le type très pur d'une race qu'il admirait fort. La vue de ceux qu'il considérait comme des privilégiés, l'emplis- sait d'une sorte d'envieux respect. Pour être marquis, il eût donné sans regret la plus grande partie de son argent, de cet

argent amassé si durement au début à coup d'humiliations d'escroqueries.

Si vulgaire, si vilain, si sot qu'il fût, le vieux Gozlin éta habitué à être flagorné par les uns et les autres. Chez lui, Paris, il n'avait guère de rapports qu'avec des gens de Bours des fournisseurs ou des parasites, tous à plat ventre devant lu Lorsqu'il venait en déplacement à Saint-Cernin chez son fils, gros Léon, qui le tenait pour un âne, le cajolait pour en obten les nombreuses « fortes sommes » qu'il dépensait en plus de s six cent mille francs de pension, et, pour le même motif, Clotil imitait son mari.

Jeanne de Réole, qui « attrapait » en général tout le mond était pleine d'indulgence pour ce bonhomme qui, au 1er janvi ou à sa fête, lui envoyait une paire de chevaux ou un bijou dix mille francs. Réole venait rarement, et plutôt quand il avait une réception quelconque. Restait Mme de Cirey-Vaucou qui ne pouvait pas le sentir, mais que son éducation parfait empêchait de témoigner ostensiblement son aversion.

Et cette vieille femme qu'il voyait être aimable pour tous glaciale avec lui, qui répondait par de polis monosyllabes à s grasses plaisanteries ou à ses protestations de dévouement, il l « gobait » éperdument parce qu'elle ne lui ressemblait en rie parce qu'il la devinait d'une essence dissemblable en tout de l sienne, et qu'il sentait que sa fine petite tête blanche ne s'incli nerait jamais comme les autres devant lui.

Ce qui l'avait séduit chez Jean, c'était précisément la mêm absence de flatterie. Ce grand gamin qui s'esclaffait à son ne montrant des dents de petit loup, parce qu'il avait, paraît-il, d une bêtise ou fait une gaffe, lui apparaissait comme un être rar et curieux.

Il admirait involontairement les gens qui ne respectaient pa sa richesse, car à son âge il ne pensait jamais. Les privilèges d la vieillesse s'effaçaient à ses yeux devant ceux de l'argent.

Et, malgré lui, car il les considérait tout de même comme de malhabiles et des ratés qui n'arriveraient à rien, il enviait cett faculté de « Va te faire fiche » qu'il rencontrait chez beaucou de « ces gens-là ».

Après avoir cherché un instant le moyen d'entamer la conver sation, il dit à Jean :

— Alors, comme ça, monsieur, vous êtes peintre ?...

Étonné, il répondit :

— Mais non, monsieur, je ne suis pas peintre du tout !...

— Ah !... je croyais !... tout à l'heure, vous avez parlé de peinture et j'ai pensé...



Simone trouva moyen de lui murmurer un si tendre : « Je vous aime ! » (Page 478.)

Pour Jean, affirmer qu'au temps de la Bible on n'employait pas pour peindre les mêmes ingrédients qu'aujour-l'hui, n'était pas précisément parler peinture. Et puis, dès qu'il ne parlait plus, il oubliait ce qu'il avait dit. En repensant à ce qui avait précédé, à ce portrait e Judith fait d'après ature, que le père Gozn avait vu au musée e Marseille, en aperevant aussi les yeux eurs de Simone fixés ur lui, il fut repris d'un ccès de gaieté. Les forts qu'il fit pour resr sérieux l'achevèrent, éclata tout à coup un rire qui lui rougit visage et remplit de osses larmes ses yeux. le vieux Gozlin abaurdi murmura :

— Vous êtes gai, jeune mme !...

— Monsieur, voulut dire Jean, qui ne fit guère entendre que es sons inarticulés coupés par le rire, monsieur... je suis vraient désolé de...

— Ne vous désolez pas !... et dites-moi plutôt ce qui vous fait nt rire ?... qu'y a-t-il de si drôle ?...

— Mais, monsieur... balbutia Jean d'une voix haletante, je ne

sais pas au juste, moi !... je sais que cette idée d'un portrai d'après nature de Judith m'amuse follement... que je la trouve tordante... mais... il m'est très difficile de vous dire pourquoi.. ce sont de ces choses qu'on sent... mais qui ne s'expliquent pas..

— Ah ! fit le père Gozlin, en grattant sa barbe d'où un myriade de petites pellicules tombèrent sur les revers de so habit, c'est très fâcheux, très fâcheux !... Dites-moi ?... je vou entendais tout à l'heure, à table, parler de la Bretagne ?... est-c que vous êtes Breton ?...

— Je suis Breton, oui, monsieur... c'est-à-dire que ma famill est, comme son nom l'indique, originaire du Midi... mais il y plus de deux cents ans qu'elle est transplantée en Bretagne, o elle pousse, Dieu sait comme !... j'ignore le nombre de cousin et de cousines que je possède... nous avons un grand oncle qui peuplé la moitié du Finistère... et qui ne s'arrêtera peut-êtr pas là...

— Pour ces familles si nombreuses, il faut des fortunes consi dérables !...

Jean dit gaiement :

— Hélas !... ce n'est pas le cas chez nous !... nous ne somm pas pauvres... mais nous ne sommes pas riches non plus !...

Le père Gozlin regarda le petit lieutenant.

— Vous le deviendrez certainement...

— Je ne le pense pas !...

Et oubliant à qui il parlait, Jean acheva :

— Je n'ai pas la bosse du trafic...

Sans paraître remarquer la gaffe, le bonhomme reprit :

— Avec votre nom, et tourné comme vous voilà, vous ferez mariage que vous voudrez...

Jean devint rouge comme un coq.

— Mais, monsieur, dit-il sèchement, je n'entends pas pl trafiquer de mon nom et de moi-même que de l'argent d autres, ou de denrées quelconques... de ce qu'on n'est pas tr riche, il ne s'ensuit pas forcément qu'on soit indélicat ou mufle.

— Mais on peut, sans être ni l'un ni l'autre, refaire sa fortu par un beau mariage... et il me semble que beaucoup de v pareils le font...

— S'ils le font, ils ne sont pas mes pareils, car moi je ne ferai certainement pas !...

— Alors, vous n'admettez le mariage que quand la fortune est
:actement semblable des deux côtés...

— J'admets qu'un homme riche épouse une fille moins riche
ıe lui, comme l'a fait par exemple monsieur votre fils — ou
ême sans le sou... je trouve la dot de la femme une chose
onstrueuse... mais un homme qui épouse une grosse fortune
ors que lui n'en a pas du tout, qui devient ainsi un... disons,
our ne choquer personne... un protecteur légal, accepte un rôle
ui me dégoûte, quant à moi !...

— Alors... quand un de vos amis fait un mariage de ce
enre... car ça doit arriver...

— En effet...

— Vous lui tournez le dos ?...

— Je n'ai pas qualité pour juger effectivement les actions des
ıtres... mais je ne profite ni de ses voitures, ni de ses yachts,
ı même de sa maison... où je m'arrange pour aller rarement...
le sème le plus que je peux... quand je le rencontre, bonjour !
nsoir !... un point, c'est tout !...

— Mâtin !... vous êtes vertueux !...

— Vous vous moquez de moi !... dit Jean, qui rougit encore
et vous avez raison, car j'ai des idées démodées... avec mon
dans le train... je suis très vieux jeu, voyez-vous ?...

— Non... mais vous n'envisagez pas les choses telles qu'elles
ıt... vous semblez croire qu'en donnant un nom, on ne donne
; l'équivalent de la fortune qu'on reçoit... vous vous trompez...
nom, c'est une valeur !...

— Oui... mais c'est, à mon sens, une valeur qui ne doit pas
: négociée... et puis, c'est une valeur de convention et qui
:hète, mais avec laquelle on ne peut pas acheter... il n'y a
égalité...

.e père Gozlin n'était pas comme M. Fred Vancouver. Il ne
iait pas « devant le monde » son culte pour les titres et n'af-
ait pas de les mépriser. Il répondit, convaincu :

- Je crois qu'une jeune fille riche, qui peut s'offrir un beau
ı, un titre, des armes, et un gentil mari par-dessus le marché,
ait pas une affaire de dupe...

- Peut-être... mais le gentil mari fait certainement une affaire
court... et c'est vilain...

- Et si un beau jour vous vous mettiez à aimer une femme
aurait cinq cent mille francs de rente, qu'est-ce que vous

feriez ?... lui demanderiez-vous d'abandonner son argent au pauvres avant de vous épouser ?...

— Ah ! fichtre non !... Voyez-vous la situation d'un monsieu qui doit remplacer à lui tout seul cinq cent mille francs d rente !... Quelle mission !...

— Eh bien ! alors ?... qu'est-ce que vous feriez ?...

— Rien... je « souffrirais en silence », comme on dit dans le romans... mais soyez tranquille !... ça ne m'arrivera pas !... j fuis les héritières comme la peste...

— C'est dommage !... c'est vraiment dommage !...

Jean pensa : « Qu'est-ce que ça lui fait ?... il n'a pas de fille placer !... est-ce qu'il fait aussi la commission pour mariage ?...

Le raffineur reprit :

— C'est grand dommage !... les femmes aiment les titres...

Hersac dit en riant :

— Les hommes aussi !...

Le père Gozlin répondit avec bonhomie :

— Mais oui... ainsi, moi... tel que vous me voyez, j'aur donné beaucoup pour avoir un titre...

— Ça n'est pas difficile !...

— Oui... je sais bien... mais ces titres romains... ça n'a vr ment aucun prestige... j'aurais voulu avoir un vrai titre, d vraies armes...

L'idée de « monter un bateau » au vieux Gozlin, qui le ras depuis un quart d'heure, traversa l'esprit de Jean. Il répondi

— Comment, des vraies armes ?... mais les vôtres sont s perbes !...

— Les miennes ?... — balbutia le bonhomme ahuri, — miennes ?...

Hersac demanda négligemment.

— Vous êtes bien des Gozlin de Bretagne, n'est-ce pas ?...

— Oui... je... je... sans doute...

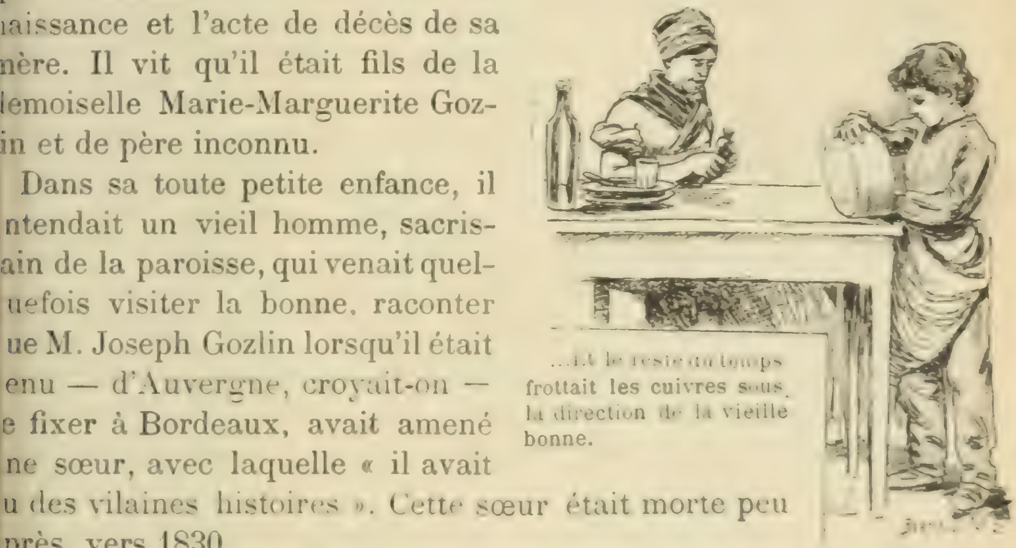
Jamais il ne s'était connu d'autre famille qu'un cousin be coup plus âgé que lui, un vieux garçon, mort depuis longtem qui l'avait élevé par charité, le traitant plutôt en domesti qu'en parent, et qu'il soupçonnait d'être son père. Il avait d' leurs assez mal reconnu les soins sommaires qu'il en avait re

L'histoire du raffineur était courte et heureuse.

Il avait grandi chez ce cousin qui vivait seul avec une vi bonne dans une toute petite maison d'un faubourg de Borde

ne recevant chez lui personne. Le petit Joseph — qui était son illeul — allait à l'école des Frères et le reste du temps frottait les uivres, lavait les planchers, ou raclait les carottes sous la direction de la vieille bonne. Il ne connaissait pas les grands plaisirs nais il ignorait les chagrins et les rebuffades. Il était bien logé, bien nourri et convenablement vêtu, et si le nettoyage des cuivres et des légumes le laissait plutôt froid, le lavage des planchers 'amusait follement.

La veille du tirage au sort, le cousin lui remit « ses papiers », qui consistaient en son acte de naissance et l'acte de décès de sa nère. Il vit qu'il était fils de la lemoiselle Marie-Marguerite Gozin et de père inconnu.



… Et le reste du temps frottait les cuivres sous la direction de la vieille bonne.

Dans sa toute petite enfance, il ntendait un vieil homme, sacristain de la paroisse, qui venait queluefois visiter la bonne, raconter ue M. Joseph Gozlin lorsqu'il était enu — d'Auvergne, croyait-on — e fixer à Bordeaux, avait amené ne sœur, avec laquelle « il avait u des vilaines histoires ». Cette sœur était morte peu près, vers 1830.

Or, sur les actes qu'il venait de recevoir, il voyait ue cette date était précisément celle de sa naissance et de la nort de sa mère. Il questionna son parrain et ses réponses amiguës ne le satisfirent point.

Il tira un bon numéro. Le lendemain, le cousin l'appela dans a chambre et, lui mettant un rouleau de mille francs dans la nain, lui expliqua comme quoi il devait, à présent qu'il était un omme, « se faire une position tout seul ». Convaincu que des ens très intimes l'unissaient à celui qui le traitait avec une telle ésinvolture, il s'était promis de se venger un jour.

Ne sachant que faire, il partit sur un bateau qui allait au résil. Dès son débarquement, sans misère, sans lutte, avec ses uelques cents francs, il joua sur les sucres, acheta, revendit, oucha des commissions et, sans aucun travail réel, fut bientôt n possession de cent mille francs. Alors, il se découvrit le génie e la spéculation. A la ruse auvergnate, il joignait l'à-propos, le

sang-froid, le flair du coup à faire, et un tempérament de beau joueur. En dix ans, il gagna vingt millions.

Pendant ces dix années, il avait volé sans vergogne. Un vo plus qualifié que les autres le fit poursuivre. Il se sauva, revin en France avec ses millions, et apprit en y arrivant qu'il étai condamné par contumace à cinq ans de prison. On avait mi arrêt sur les biens qu'il laissait derrière lui dans sa fuite. S'il n purgeait pas sa condamnation, il perdait une partie de l'argen acquis.

Gozlin chercha une combinaison et, quand il l'eût trouvée, i partit pour Bordeaux. Le cousin vivait toujours avec sa bonn dans la petite maison du faubourg. Comme son filleul avai depuis dix ans négligé de lui donner de ses nouvelles, le bon homme fut stupéfait et ne reconnut pas dans ce monsieur s cossu, décoré d'ordres étrangers, qui parlait fort et portait beau le pâle gamin qu'il avait mis dehors jadis avec mille francs dan la main. Gozlin arrêta les effusions que la vue de son succè allait probablement amener. Il expliqua à son cher parrain qu de graves intérêts le retenaient en France pour quelques mois et qu'il lui fallait au Brésil un gérant qui fût un autre lui-même Il avait songé à lui. Il toucherait une indemnité de cinquant mille francs et tous ses frais de voyage et de résidence seraien payés.

Le vieux cousin, fou de joie, accepta et partit avec ses papier bien en règle. La police, avertie officieusement du retour d contumace, l'attendait. Elle cueillit Joseph Gozlin à la descent du bateau. Ce n'était pas le bon, il est vrai, mais elle ne s'e aperçut pas, et les protestations du pauvre homme ne servirent rien. Il fit ses cinq ans de prison et revint à Paris, voulant dir au sucrier ce qu'il pensait de son procédé. Gozlin, qui bouclai ses malles pour le Brésil où il grillait de rentrer, le reçut asse mal et finit par lui offrir, pour se taire, douze mille francs d pension qu'à la première indiscrétion il perdrait. Depuis, il étai mort, et le raffineur, définitivement installé en France, n'avai plus à redouter qu'on découvrît des origines connues maintenan de lui seul.

Sa fortune dépassait cent millions. Entre temps il s'était marié avait eu un fils et était devenu veuf. Il possédait des maisons e des châteaux à n'en savoir que faire, de l'argent plus qu'il n parvenait à en dépenser et, en sa qualité de grand raffineur — l

plus grand de France, disait-on — il avait été fait récemment commandeur de la Légion d'honneur. Son bonheur eût été complet si, au lieu de s'appeler Gozlin, il avait pu porter un de ces beaux noms sonores qui lui ronflaient aux oreilles, allumant dans son âme vaniteuse des convoitises infinies.

Il eût donné la moitié du temps qui lui restait à vivre pour avoir le droit de mettre des armoiries à ses livrées et sur ses portières. Il se demandait rageusement pourquoi, au lieu d'être l'enfant naturel d'une petite bourgeoise auvergnate, il n'était pas le bâtard de quelque fille de grande maison. Et cette pensée ne lui venait pas que, issu d'une autre race, il fût probablement mort de misère depuis longtemps.

Jean demanda :

— Comment se fait-il que ce ne soit pas vous qui ayez racheté le château ?...

Le raffineur était stupéfait. Ainsi il y avait en Bretagne d'autres Gozlin ?... et un château ?... et il ne le savait pas !... et ce château était vendu ?... Désireux d'apprendre et tremblant de gaffer, il bafouilla :

— Alors... vous... vous connaissez mon... mes... mes parents le Bretagne ?...

Jean protesta :

— Mais non, du tout !... vous n'avez pas de parents en Bre-agne, ou du moins, je ne vous en connais pas...

Le bonhomme dit avec conviction :

— Moi non plus !...

— Oh ! non ! — affirma Hersac, qui avait envie de rire — la amille a dû quitter le pays... il ne reste que le château...

— Ah ! parfaitement !... — fit le sucrier qui haletait — il... il loit être bien délabré ?...

— Mais, pas trop... c'est un de mes cousins qui l'habite et qui 'a assez bien restauré... il l'a acheté, il y a dix ans... c'était lepuis très longtemps à vendre...

— Et je ne l'ai pas su !... — balbutia le bonhomme navré, — uel désastre !... Monsieur votre cousin ne le revendrait pas ?... oyons ?... avec un gros... un très gros bénéfice ?...

Jean, qui avait commencé par faire une farce tout simplement ntrevit la possibilité de rendre service à un de ses cousins qui abitait en effet une maison appelée le château de Gosslin.

C'était une petite gentilhommière, située dans un pays ravis-

sant, à quelques kilomètres de Locmariaker. On racontait qu'un chef chouan, appelé Gosslin, y avait été brûlé par les bleus, après plusieurs jours de défense héroïque. Un cousin des Hersac, M. de Barfleur, avait acheté l'habitation deux cent mille francs avec la terre assez belle qui l'entourait.

Jean répondit, l'air indifférent :

— Mon cousin Barfleur est assez riche, et très maniaque... il ne voudra jamais se déplacer... mais il vous laissera peut-être enlever les armoiries qui sont sculptées au-dessus du portique d'entrée... et, comme je vous le disais tout à l'heure... elles sont superbes...

Sans paraître voir l'air effaré du raffineur, il ajouta :

— Vous les connaissez d'ailleurs mieux que moi !...

Le père Gozlin, assoiffé de savoir quelles armoiries on lui attribuait, espérant peut-être trouver un moyen de se les attribuer effectivement, répondit, avec rondeur :

— Ma foi non !... je ne les connais pas !... Le chef de la famille, un original qui vivait à... dans un château, aux environs de Bordeaux... ne portait ni armes, ni particule...

— Je ne sais pas s'il y a une particule ? dit Jean qui s'amusait beaucoup.

...C'était une petite gentilhommière.

Et, devant la mine désappointée du bonhomme, il ajouta :

— Mais il y en a une... probablement ?...

Le raffineur appuya :

— Probablement !... mon vieux parent était démocrate et voltairien... et... vous comprenez... tous les titres... tous les papiers... toutes les preuves de notre origine...

— Il les a étouffées ?...

— Vous l'avez dit !... moi, j'ai quitté la France, lorsque j'étais

très jeune... et au retour, pris par mes affaires, le temps m'a manqué pour rechercher les traces de cette famille disparue... ou dispersée... mais je voudrais que... si Léon a des enfants...

Et, n'y pouvant plus tenir, il demanda, avidement :

— Qu'est-ce qu'elles représentent, ces armes ?...

Hersac n'avait pas inventé l'histoire des armoiries sculptées au fronton de la vieille porte. Quand M. de Barfleur était venu s'installer au château de Gosslin, il les avait inutilement cherchées dans l'armorial de Bretagne, et Jean, plusieurs fois, l'avait aidé dans ses recherches. Il le connaissait bien, le gros écusson à demi rongé par la pluie, avec un angle écorné où avait poussé une petite mousse frisée à fleurettes jaunes, et ce fut sans hésiter qu'il répondit :

— Elles sont très belles... l'écusson coupé au premier d'or, à la bande de gueules chargées de trois merlettes du champ... au deuxième d'azur, à un navire d'or sur des ondes d'argent...

— Ah !... — dit le raffineur ravi, — un vaisseau d'or sur une mer d'argent !... mais c'est tout à fait mon histoire !... on l'aurait fait exprès que ça ne serait pas mieux !... mais il y a autre chose encore ?... quoi donc ?... je ne me souviens déjà plus ?...

— Les trois merlettes sur bande de gueules...

Le père Gozlin répéta :

— Des merlettes ?...

Et perplexe, il expliqua :

— Voyez-vous, moi... je suis un industriel... un homme d'affaires... je ne suis pas très au courant des choses de noblesse... de tout ça...

Ne sachant pas où il voulait en venir, Jean se taisait. Alors, il demanda résolument :

— Qu'est-ce que c'est que des merlettes ?...

— C'est une sorte de petit canard...

Le raffineur eut un geste déçu :

— Ah !... tant pis !... j'aime moins ça !... des canards, ça peut prêter à des bêtes de plaisanteries...

Il réfléchit un instant et déclara :

— Je vais partir pour la Bretagne... et je déciderai votre cousin... je suis sûr que je le déciderai...

— Je ne le crois pas !... — dit Jean d'un air convaincu, tandis qu'il pensait :

« Je vais écrire à Barfleur en rentrant... et s'il ne lui fait pas

payer le château de Gosslin dix fois sa valeur, il n'est qu'un imbécile !... »

Le gros Léon s'approcha, demandant :

— Mais qu'est-ce que vous pouvez bien raconter tous les deux ?...

Il n'avait, dans l'éducation de son père, qu'une confiance très modérée et redoutait toujours quelque irréparable gaffe. Sans connaître la conversation, il la tenait d'avance pour dangereuse, et voulant l'interrompre, il dit :

— Tu sais, papa, que ces dames ne vont pas te pardonner... tu leur enlèves leur flirt favori...

Mme de Cirey-Vaucour, assise dans un coin sombre, à l'extrémité de la terrasse, avait appelé Simone, que Préval venait de quitter.

— Comme il y a longtemps que je ne vous ai vue, ma petite !.. vous abandonnez votre vieille amie ?...

— Je suis venue hier pour vous voir, madame... vous étiez sortie...

— Oui... mais il y a plus d'un mois de votre dernière visite... qu'est-ce que vous avez fait depuis ce temps-là ?...

Elle balbutia, embarrassée :

— Mais rien... rien d'intéressant...

— Est-ce bien sûr ?...

Et comme Simone troublée ne répondait rien, elle reprit :

— Si j'émets ce doute, c'est que j'ai plusieurs raisons de l'avoir... oui... plusieurs très bonnes raisons même... d'abord l'oubli où vous avez laissé Saint-Cernin... ensuite le changement que je remarque en vous ce soir...

— Un changement ?...

— Très grand !... Vous êtes plus jolie, plus gaie, plus vivante, plus « éclairée », si je puis ainsi dire, qu'autrefois... vous êtes aussi plus pomponnée, on voit que vous mettez à votre toilette non pas plus de soin, mais plus de goût... vous y avez en quelque sorte placé le grain de beauté qui y manquait... et, quand ce n'est pas une habitude de toujours, on ne fait guère ça que dans un but... ou pour un motif déterminé...

— Mais, madame...

— Tout cela joint à la disposition d'esprit où vous étiez la dernière fois que je vous ai vue...

— Quelle disposition d'esprit ?...

— Vous paraissiez découragée des gens et des choses?... le Régiment — avec un grand R — vous assommait... votre mari aussi... Est-ce vrai?...

— C'est vrai!...

— Vous disiez que toutes les femmes passaient pour se mal conduire... que celles qui s'en privaient en vue du qu'en dira-t-on étaient très bêtes, attendu qu'on ne croyait pas à leur vertu... que, quant à vous, si ça vous chantait, vous n'hésiteriez pas...

— C'est encore vrai!...

— Eh bien, mon petit enfant, moi j'appelle ça des dispositions plutôt fâcheuses... d'autant plus que vous ajoutiez que « malheureusement », pour l'instant ça ne vous chantait pas du tout... ce qui sous-entendait n'est-ce pas? que le jour où ça voudrait bien vous chanter... même doucement...

— Je me souviens, en effet, madame, que je vous ai dit tout ça...

— Et vous regrettez peut-être, et de me l'avoir dit et que je m'en souvienne si bien?...

— Oh! non!...

— Oh! si!... Soyez tranquille, ma petite Simone, je ne cherche ni à entrer dans votre vie, ni à empêcher ce que personne, sauf Dieu, ne saurait empêcher... je voudrais seulement qu'en courant après le bonheur vous ne vous prépariez pas de nouveaux chagrins... ceux-là, voyez-vous, seraient plus douloureux que les autres...

Ce que disait la vieille marquise répondait exactement à la pensée de Mme de Claret. Elle demanda, inquiète :

— Pourquoi?...

— Mais parce que les autres n'étaient guère que des chagrins négatifs... le régiment n'avait d'autre tort que d'être le Régiment... il vous irritait en raison de sa nature même et non par le fait de sa volonté... vous n'aviez pas à vous plaindre de lui... comme vous aimez modérément votre mari, ses infidélités laissaient très calme votre cœur et, comme elles étaient toujours correctes, elles ménageaient votre amour-propre aussi... quant à ses soupçons, à ses petites jalousies, étant injustifiés ils ne vous atteignaient pas non plus... Un mari peut bien répéter tout le temps devant sa femme que toutes les femmes sont légères, ou menteuses, ou « rosses », — puisque c'est le mot consacré... — si elle n'est rien de tout ça, qu'est-ce que ça lui fait?...

— Ça l'agace !... — dit Simone avec conviction, — ça l'agace terriblement...

— Non... pas « terriblement »... c'est, comme je vous le disais, négatif, quand une grande affection ne rend pas douloureuses toutes ces petites piqûres... mais si au contraire on aime, si on aime passionnément, les petites piqûres causent des souffrances atroces... une infidélité torture l'être le plus maître de lui, le plus fort...

Un frisson courut sur les épaules de Simone. Jamais encore elle n'avait pensé que Maurice pouvait la tromper.

La vieille marquise continua :

— Et les jalousies ?... et les soupçons ?... sincères, ceux-là !... et violents !... et méchants d'autant plus que l'amour est plus grand...

Mme de Claret répondit avec élan :

— Oh ? oui !... c'est bien vrai !...

Depuis quelques jours, elle sentait poindre la jalousie dans les remarques et, en général, dans la façon d'être de Préval. Il lui faisait, parfois des questions étranges sur des amis à elle, dont il entendait parler et que lui ne connaissait pas, et il se montrait envers ceux qu'il connaissait d'une malveillance universelle et un peu ridicule.

Sous le reflet éloigné des lampes, elle devina que Mme de Cirey-Vaucour souriait en lui répondant :

— Vous avez l'air terriblement convaincue de cette vérité, ma petite !...

Puis, montrant M. de Claret et Mme Gozlin qui, accoudés aux balustres de marbre, semblaient roucouler très tendrement en regardant les étoiles, elle reprit, froissée de la tenue de sa petite-fille :

— Dans tous les cas, on ne vous accusera pas d'être jalouse... vous ne l'êtes certes pas !...

Et après un silence, elle acheva :

— Peut-être pas assez ?...

Simone crut deviner un blâme. Elle rougit, et répondit d'une voix qui tremblait un peu :

— Je vous assure, madame, que si je tolère ce que vous me reprochez de tolérer, ce n'est pas parce que ça m'est commode, mais seulement parce que ça m'est égal !...

La vieille marquise prit la main fine qui tapotait nerveusement le bras du fauteuil, et dit, affectueuse et douce :

— C'est l'attitude insensée de Clotilde qui m'a donné ce mouvement d'humeur... pardonnez-le-moi... et soyez sûre, ma petite Simone, que jamais, quoi qu'il arrive, je ne vous soupçonnerai d'une action basse ou mauvaise...

XIV

Tout en restant correct et prudent, Préval s'arrangeait pour voir presque tous les jours Mme de Claret. Ils se rencontraient, en dehors des rendez-vous de l'avenue de Friedland, soit aux environs de Versailles, soit chez Simone, quelquefois même dans la rue tout bonnement. Un court bonjour, un serrement de main, un regard tendre où ils se disaient leur amour, et ils emportaient assez de bonheur pour attendre le lendemain.

Le dimanche, il leur était difficile de se rejoindre. Sans recevoir précisément, Simone avait pris l'habitude de ne pas sortir ce jour-là. Presque toujours Jean d'Hersac et la petite Brémont venaient la voir, souvent aussi Mme de Réole et Mme Gozlin. Quand Maurice venait, il ne parvenait pas à la rencontrer seule, en prenait de l'humeur et craignait de le montrer. Restait l'église, mais de ce côté elle s'était refusée absolument à toute combinaison.

A leur arrivée dans le pays, désireux de connaître les Versaillais et de se montrer à eux, les Vancouver avaient adopté la messe de neuf heures à Notre-Dame. C'était, leur avait-on dit, la paroisse élégante et la messe chic. Depuis qu'il habitait les Feuillettes, Préval, assez en peine de passer son temps, les y rejoignait et rentrait ensuite déjeuner avec eux à l'Abbaye.

Ni les uns ni les autres n'étaient religieux ni même croyants. Seul, Maurice, qui avait une âme délicate et un cerveau de poète, rebelles aux raisonnements et aux déductions scientifiques, était déiste vaguement. Les Vancouver allaient à la messe par genre, parce que les gens comme il faut y doivent aller. Préval y allait par désœuvrement.

Simone, elle, y allait par conviction. Certes il lui arrivait parfois d'y manquer et en cela elle ne se croyait pas répréhensible, mais presque toujours elle entendait entre huit et neuf heures,

dans la cathédrale déserte, une messe basse pendant laquelle elle priait de tout son cœur. Maurice, en tant que catholique mondain assidu à la messe élégante, ne pouvait pas changer ses habitudes sans que cela fût remarqué ; pas plus que Mme de Claret ne pouvait, du jour au lendemain, adopter la messe à la mode. Et cela même eût été faisable qu'elle ne l'eût pas voulu ni permis.

— Le bon Dieu, disait-elle, ne devait jamais, dans aucun cas ni sous aucun prétexte, être mêlé à ces choses-là.

Se rencontrer dans la rue le dimanche matin, alors que tout Versailles était dehors, il n'y fallait pas songer non plus. Et, cette journée où ils ne pouvaient pas se répéter qu'ils s'aimaient leur paraissait interminable et désolée.

Un samedi soir, M. de Claret, qui lisait *Le Temps*, dit à sa femme au moment où elle rentrait à l'heure du dîner :

— Tiens!... vous ne m'aviez pas dit que votre professeur allait faire une tournée de concerts !...

Elle s'arrêta étonnée :

— Mais... je n'en savais rien !... ça ne doit pas être lui... il me l'aurait dit...

Son mari lui tendit le journal :

— « M. Paul Lafont, l'excellent ténor que... » etc., etc... vous voyez que c'est bien le même ?...

Elle restait plantée au milieu du salon, terrifiée à la pensée que ses courses à Paris allaient se trouver interrompues, M. de Claret reprit :

— Il y a là des lettres pour vous... probablement, il vous aura écrit pour vous empêcher d'aller lundi vous casser le nez à sa porte...

— Oui... — dit Simone, en déchirant rapidement l'enveloppe d'une lettre qu'elle venait de prendre sur une table — il m'a écrit...

Le professeur s'excusait de n'avoir pas averti plus tôt Mme de Claret. Cette tournée s'était organisée de la veille seulement en ce qui le concernait. Il ne devait pas partir et remplaçait au dernier moment un camarade malade. Il ne serait d'ailleurs absent que vingt-cinq jours.

— C'est ennuyeux !... — dit M. de Claret — vous aviez fait de tels progrès !... c'est vraiment dommage de vous arrêter en si bon chemin !...

Vivement, elle proposa :

— Je pourrais prendre un autre professeur ?...

Il la regarda, très surpris :

— Quel zèle !... vous avez de la peine à vous décider à faire les choses... mais quand une fois vous les faites, sapristi ! c'est de bon cœur !...

Elle rougit et, tout de suite, regrettant sa maladresse, elle dit d'un air indifférent :

— C'est vrai !... je ne me rendais pas compte... ça ne fait que huit leçons manquées, à peine... il dit vingt-cinq jours... je pensais à vingt-cinq leçons... je suis stupide !...

Déjà elle s'affolait, cherchant un moyen de prévenir Maurice.

Il lui avait recommandé de ne pas lui écrire aux Feuillettes. Il croyait s'être aperçu que son valet de chambre ouvrait ses lettres. Le dimanche elle ne le verrait pas. Et il fallait qu'elle lui parlât, il le fallait absolument. Alors le lendemain, à la sortie de la messe de neuf heures, elle passa devant Notre-Dame et elle eut cette chance que Préval descendit seul, presque le premier, les marches de l'église.

Il fut désespéré en apprenant le contretemps qui venait troubler leur vie. Tout pâle, la suppliant de ses tendres yeux clairs, il répétait bouleversé et tremblant :

— Tu ne vas pas m'abandonner ?... dis-moi que tu ne m'abandonneras pas ?... que tu ne me laisseras pas sans te voir... sans t'avoir à moi... toute à moi ?...

Elle dit, craintive :

— Mais non... je vous verrai ici...

— Ici ?... est-ce que je t'ai ici ?... c'est là-bas, chez nous, que je te veux !...

— Il faudrait un prétexte...

— Mais c'est bien facile à trouver, un prétexte !...

— Trouvez m'en un ?

— Est-ce que je sais, moi !... dites que vous êtes malade !... ou n'importe quoi... que vous avez mal à une dent... ce que vous voudrez, mais dites quelque chose...

Il s'emportait presque. Elle lui posa doucement sa main sur le bras :

— Prenez garde... on sort...

Très vite, elle ajouta :

— Je suis là pour attendre Mme Vancouver...

Les deux petites femmes arrivaient, sautillantes et fraîchement parées, suivies de leurs affreux maris.

Et Mme Fred s'écria :

— Quelle surprise de vous rencontrer ici !... Est-ce que vous étiez à l'église ?...

— Non... je suis fidèle à ma petite messe... je venais seulement pour vous demander l'adresse du coiffeur qui fait la perruque de « Judith »... vous m'avez dit que vous en étiez très contente...

— Oui, très !... Fred !... écrivez vite l'adresse !...

M. Fred Vancouver, le plus effacé des deux frères, écrivit sur une carte l'adresse que sa femme lui dicta.

— Merci... — dit Simone — je vais y aller demain, je...

Elle s'arrêta court, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur un groupe qui sortait de Notre-Dame.

C'était le commandant de Quercy, Jean, le colonel de Granpré et Adèle. Adèle, non plus comme toujours en rouge, mais sortant d'un nuage de mousseline Liberty bleu ciel. Et d'un bleu ! d'un ciel !

Jamais depuis qu'elle était dans le régiment d'Adèle, Mme de Claret ne l'avait vue habillée qu'en noir quand il pleuvait ou qu'elle devait circuler à pied dans Paris, et en rouge tout le reste du temps. Ce changement la remplissait de surprise et de gaieté aussi, parce qu'elle en devinait le pourquoi. Elle se souvenait de la protestation plaintive entendue à Saint-Cernin, lorsque, sur la terrasse, Jean avait déclaré :

« Ça va mal à tout le monde, le rouge !... et c'est abominable !... »

Les Vancouver et Préval regardaient aussi Adèle avec le sentiment vague qu' « elle avait quelque chose de changé », mais, moins au courant de ses mœurs, ils ne savaient pas quoi et Sam dit seulement, remarquant une différence de teint qu'il ne s'expliquait pas :

— Cristi !... ce qu'elle est noire aujourd'hui !...

C'est que la peau de Mme de Granpré paraissait — auréolée de ce bleu céleste — d'un brun singulièrement terreux.

Elle passa rayonnante, envoyant au groupe qui la regardait ébahi son plus gracieux bonjour. Mais tout à coup son visage se durcit brusquement. Jean saluait, prenant congé du colonel et de

sa femme, pour aller rejoindre M[me] de Claret qu'il venait d'apercevoir.

Adèle fit un mouvement pour s'arrêter aussi, mais elle était déjà passée. Il eût été trop visible qu'elle s'arrêtait pour ne pas quitter le petit lieutenant. Elle n'osa pas, et retourna seulement avec regret sa longue tête empanachée de plumes bleues.

Et elle s'en fut, répondant à peine aux respectueux saluts des officiers, traversant de son large pas les groupes qui s'ouvraient précipitamment devant elle, et terrifiant du froncement de ses formidables sourcils les petits pauvres qui, après s'être avancés la main tendue, se dispersaient en courant sur son passage.



... Oui, dit Simone, il m'a écrit. (Page [illegible].)

Jean s'approcha de sa cousine, et imitant l'accent du Midi qu'Adèle — qui était de Cahors — retrouvait si bien dès qu'elle s'animait, il dit en montrant cette trombe d'azur qui semblait semer la déroute autour d'elle.

— Té !... la Tarasque !...

Simone le regarda, mécontente, trouvant qu'il manquait de tact. Elle avait vu dans l'œil d'Adèle luire une anxiété vraie ; elle avait surpris sur son visage bouleversé une expression douloureusement navrée.

Il vit ce mécontentement, et comme M. Fred Vancouver, qui n'avait pas compris, demandait une explication, il répondit évasivement :

— Rien !... je disais une bêtise !...

Le break des Vancouver avançait. Tandis que Jean mettait en voiture les deux jeunes femmes, Préval murmura très bas, en faisant à M[me] de Claret un salut correct et profond :

— Demain... avenue de Friedland .. comme toujours ?...

Et montant dans sa charrette, il suivit le break qui filait.

— A quoi penses-tu ?... — demanda Hersac à sa cousine qui restait piquée à la même place, distraite, le regard perdu.

Elle répondit, se mettant en marche :

— A rien...

— Tu ne m'en veux plus de tout à l'heure ?...

— Je ne t'en ai pas voulu... j'ai seulement trouvé que ce que tu faisais n'était pas gentil...

— C'est drôle !... tu as le régiment en horreur et tu ne veux pas qu'on le blague ?...

— Il ne s'agit pas ici du régiment...

Il dit, très surpris :

— Pas du régiment ?... alors, c'est Adèle qui t'intéresse ?...

— Elle m'intéresse dans ce cas, oui !... elle t'adore... je ne sai pas ce que tu as fait pour ça ?...

— Mais rien !...

— Ne me crois pas tout à fait bête, veux-tu ?... je ne sais pa ce que tu as fait, mais il est clair que tu as fait quelque chose ?.. la première fois que tu l'as vue... officiellement, vous étiez tou les deux très drôles... elle, avec son air timide et troublé, to avec tes yeux câlins qui lui promettaient un tas de jolies choses.

Il dit, riant malgré lui :

— Comment ?... tu t'es aperçue...

— Je t'ai dit souvent, mon petit Jean, que ton grand défau — qui est, d'ailleurs, celui de la plupart des hommes — c'e de « ne pas t'apercevoir que les autres s'aperçoivent »... c'est d croire que tu roules non pas seulement un individu détermin mais tous...

— Je ne crois pas ça...

— Que si !... or, je suis sûre que tu as, par un moyen qu j'ignore...

— Je vais te raconter ce que...

Elle dit, en riant :

— Non... j'aime autant l'ignorer !... mais enfin tu lui as, p un moyen quelconque, insinué que tu l'adorais...

— C'est vrai !...

— Et la pauvre femme l'a cru...

— Tu ne vas pas t'apitoyer sur elle, au moins ?...

— Mais si !... elle est ridicule, insupportable, souvent méchante, mais cette fois elle n'a fait de mal à personne et...

— C'est encore heureux !...

— Et on lui en fait...

Comme il voulait protester, elle affirma :

— Oui... en lui persuadant que tu l'adorais, tu t'es fait adorer l'elle pour tout de bon...

— Allons donc !... est-ce qu'elle peut adorer quelque chose ?...

— Oui !... ça m'étonne aussi !... je ne la croyais pas capable l'aimer...

— Oh !... regarde ses sourcils et ses lèvres, et beaucoup 'autres signes qui...

— J'entends aimer d'affection... aimer avec son cœur...

Jean se mit à rire :

— Alors, Adèle m'aime avec son cœur !... et à quoi reconnais-u ce... phénomène ?...

— A un tas de choses !...

— Par exemple ?

— Par exemple, la façon dont elle s'inquiète de ce qui te plaît, e ce qui ne te plaît pas, de ce que tu dis...

— C'est à cause de la robe bleue que tu penses ça...

— Dame !...

— Adèle s'est roulée dans un nuage pour me plaire, c'est un it certain !... mais de là à m'aimer, il y a de la marge... et si tu as pas d'autres preuves d'amour à me donner que la robe eue !... je sais bien qu'elle est d'un bleu agonisant qui va à me... mais, enfin, tout de même...

— Et tout à l'heure, à la sortie de l'église, quand tu l'as quit-e pour venir nous retrouver...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! elle a eu un regard...

— Je l'ai vu !... un œil terrible !...

— Non... pas seulement terrible, mais navré... je t'assure 'il y avait, dans cet œil que tu blagues, un chagrin, une dé-sse infinis...

— Tu rêves !...

— Pas du tout !... Il y a quatre ans que je suis dans le régi-nt d'Adèle... je la connais bien, va !... je sais par cœur tout le de ses regards... je connais le hautain, l'amer, le protecteur, néprisant, le sournois, le quêteur, le troublant, et même, bien

que je ne l'aie pas souvent aperçu, le regard aimable... mais ce que je n'ai jamais vu c'est ce regard si tendre, si plein d'angoisse désolée qu'elle t'a lancé tout à l'heure en te quittant... je t'assure que tu en aurais été touché...

— Ah ! non, par exemple !...

— Alors, c'est que tu es un peu méchant et que tu aimes à faire de la peine...

— Non... mais enfin, je n'aimerais pas non plus à faire plaisir à Adèle, sapristi !...

— Alors, il ne fallait pas lui faire croire...

— Quoi ?...

— Je n'en sais rien au juste... tu lui as dit que tu l'aimais ?...

— Naturellement !...

— Le lui as-tu dit sous une forme... comment dire ?... un sensuelle ou sentimentale ?...

— Sentimentale, bien entendu !... la permission de l'adorer e silence, l'amour pur et sans espoir...

— Oui... Eh bien, ce n'est pas ainsi qu'on a dû prendr Adèle... les rares fois où elle a été prise... je ne vois pas beau coup ton oncle d'Hersac, ou le général Valoisy — qui est, dit-o une de ses aventures — lui parlant d'un éternel et pur amo qui n'espère rien...

— Mais tu comprends... je n'aurais pas osé de but en blanc à la femme de mon colonel... bien qu'elle ne sût pas que je s vais qu'elle l'était...

— Qu'est-ce que tu dis ?...

— Rien, je te raconterai ça plus tard !... je ne pouvais pas l offrir comme ça tout de suite des choses... formelles... d'auta plus qu'elle n'aurait eu qu'à me prendre au mot...

— Je ne discute pas les raisons qui t'ont fait agir... je te d seulement que tu t'y es pris de façon à te faire aimer pour to de bon... Toute femme a dans un coin du cœur un petit myoso qui ne demande qu'à fleurir... c'est bête, c'est vieux jeu, c' tout ce que tu voudras, mais c'est comme ça...

— Et à t'entendre, c'est moi qui ai fait fleurir le myoso d'Adèle ?...

— Absolument !...

— En voilà une situation !...

— Oh ! mon Dieu !... tu as dû rencontrer des femmes qui valaient pas celle-là !...

Depuis un instant, ils allaient et venaient à la porte de Mme de Claret, sous les arbres de l'avenue de Paris.

Jean s'arrêta court :

— Mais... — dit-il stupéfait — on dirait, ma parole, que tu te figures que... ça aboutira, cette affaire-là ?...

— Je ne me figure rien... mais je sais bien que, si c'était moi, ça aboutirait, pour employer ton expression... Ça t'étonne, ce que je te dis là ?

— Si ça m'étonne ?... c'est-à-dire que j'en suis baba !... Alors, c'est toi... toi !... ma cousine... une cousine qui est plus âgée que moi, qui devrait être raisonnable, qui me conseille de...

— De tenir ce que tu as promis... Mon Dieu, oui !...

— Je n'ai rien promis...

— Ne jouons pas sur des pointes d'aiguilles... tu vois une chose qui te plaît...

— Hum !...

— Enfin, tu agis comme si elle te plaisait... tu l'admires, tu supplies qu'on te la donne... et quand on y consent, tu refuses d'en prendre livraison...

— Oh !... livraison !... tu as des mots...

Simone dit en riant :

— Des mots convenables !... c'est très difficile de discuter ce genre de chose sans dire des énormités...

La voyant rire, il demanda :

— Voyons ?... plaisantes-tu ?... ou parles-tu sérieusement ?...

— Je parle très sérieusement...

— Alors, ton avis...

— Est que, quand on s'est engagé, on n'a qu'une chose à faire : payer...

— Fichtre !... tu as des principes...

— Avant d'avoir des principes, j'ai des sentiments... et je ne veux pas voir souffrir injustement un être... si peu intéressant qu'il soit...

Jean resta perplexe, grattant du bout de sa botte le gazon de l'avenue.

A la fin, il dit :

— Encore... je payerais bien... mais...

— Mais...

Tu m'as servi une parabole tout à l'heure, je vais t'en servir

une aussi... pour te faire comprendre ce qu'il est assez délicat d
t'expliquer... tu m'écoutes?...

— Tant que je peux!

— Eh bien... je consentirais encore... à la rigueur, à prendr
livraison de l'objet que j'ai imprudemment demandé... à condi
tion de régler tout de suite... mais je ne voudrais pas l'acheter
tempérament?... Saisis-tu ce qu'elle a d'ingénieux, ma petit
parabole?...

— Imbécile!...

— Tu ris... tu as compris?...

— Mais... tout en comprenant, je ne vois pas bien ce que t
crains...

— Comment?...

Je crains tout, cher Abner, et je n'ai pas d'autre crainte!

comme on dit dans une tragédie... je voudrais te voir à n
place!...

— Je me conduirais certainement plus courtoisement que toi.
Viens-tu déjeuner avec nous?...

— Je veux bien... à la condition que tu ne me parleras pl
d'Adèle, par exemple?...

— Sois tranquille!... j'ai dit tout ce que j'avais à dire...

— Allons! tant mieux!...

M. de Claret, qui était sorti à cheval, arriva un peu en reta
au déjeuner. Il était convenu chez les Claret qu'on n'attend
jamais celui qui n'était pas à l'heure, et Jean et Simone étaie
à table quand il entra.

Il s'assit et tout en défaisant ses gants demanda, les ye
rieurs :

— Devinez un peu ce que j'ai vu tantôt en sortant?...

— Quoi? — fit Simone, qui se doutait de ce qu'il allait dire.

— Adèle!... mais pas celle que nous connaissons!... pas
rouge, la flamboyante... non, une Adèle bleue, couleur
temps... voyante tout de même... car je l'apercevais à un kil
mètre, sans me douter que c'était elle, par exemple!... M
qu'est-ce qui a bien pu se passer pour amener un pareil boul
versement?...

Et comme Jean se bouchait les oreilles, il demanda :

— Qu'est-ce qui te prends, à toi?...

Simone expliqua :

— Voilà... c'est que, en revenant de la messe — où nous avions vu Adèle en bleu — nous nous sommes promenés pendant deux heures en parlant d'elle... et Jean n'a voulu déjeuner qu'à la condition qu'on n'en parlerait plus...

— Comment!... c'est à ce point là ?... il ne peut même plus en entendre parler ?...

— Il paraît !...

— Non... dit d'Hersac en écartant ses mains avec hésitation, non, je ne peux plus !...

M. de Claret reprit, s'adressant à sa femme :

— Vous me dites que vous vous êtes promenée avec Jean ?... il a donc lâché la messe de neuf heures ?...

— Mais non...

— Alors c'est vous qui avez lâché votre petite messe ?... c'est un miracle, ça !...

Elle répondit, embarrassée, s'imaginant qu'on allait deviner pourquoi elle était allée à Notre-Dame :

— J'étais à ma petite messe comme à l'ordinaire... mais j'avais quelque chose à demander à Mme Vancouver... alors je l'ai attendue à la sortie de Notre-Dame...

— Qu'est-ce que vous vouliez lui demander ?...

Il causait tout bonnement, pour causer, mais elle était persuadée qu'il avait une pensée de derrière la tête. Elle répondit, préoccupée :

— L'adresse du coiffeur qui lui fait une perruque pour son bal costumé...

— Vous allez mettre une perruque aussi ?...

— Oui... je trouve que quand on se costume il faut le plus possible se changer... il faut être une fois ce qu'on n'a jamais été, ce qu'on ne sera plus jamais... Alors je veux, ce jour-là, avoir les cheveux très noirs...

— Quel costume avez-vous définitivement choisi ?...

— Une espèce de danseuse égyptienne... c'est dans *Aphrodite* que j'en ai trouvé la description...

Si sa femme lui eût dit qu'elle serait en danseuse espagnole ou hongroise, M. de Claret se fût déclaré très satisfait, mais, comme la plupart des esprits courts et peu cultivés, il se défiait de tout ce qu'il ne connaissait pas, c'est-à-dire d'un nombre infini de choses jolies ou rares. Ses lectures se bornant au *Gaulois* et à

l'*Autorité*, il n'avait jamais entendu parler d'*Aphrodite*, et l'Egypte se résumait pour lui dans l'Obélisque et une image représentant *Isis* et *Osiris*, qu'il avait regardée souvent, étant petit, dans la mythologie de M. Lamé-Fleury. Depuis, d'autres images du même genre étaient certainement passées devant ses yeux, mais sans y laisser le moindre reflet. Il savait aussi qu'il y avait au Louvre un musée consacré à ce pays inconnu, exploré par Napoléon jadis, mais tout cela existait dans sa tête d'une façon indécise, et la danseuse égyptienne lui apparaissait comme un être vague, un peu effrayant et tout à fait amorphe. Alors il dit, le visage froncé dans l'effort de la recherche :

— Une danseuse égyptienne?... ça ne sera pas joli... je ne vois pas ça du tout !...

Un peu agacée, Simone répondit :

— Alors, si vous ne le voyez pas du tout, comment savez-vous que ça ne sera pas joli ?...

Avec autorité, il déclara :

— C'est une idée que j'ai...

Puis, changeant de conversation :

— Quel temps !... il fait presque froid ! vous n'avez vraiment pas de chance... vous qui détestiez tant aller à Paris quand il faisait chaud... vous cessez justement vos voyages au moment où la chaleur cesse aussi...

Elle dit, d'autant plus mal à l'aise qu'elle se sentait rougir :

— Il faut que j'y aille demain tout de même, à Paris...

— Ah !... pourquoi donc ça ?...

— Pour cette perruque...

— Vous ne pouvez pas écrire ?...

— C'est impossible !... il faut qu'on me prenne mesure... c'est très compliqué à faire... et si ça ne va pas très bien, c'est horrible !...

— Oui, c'est vrai... Et toi Jean ?... quel costume ?...

— Arlequin... je suis très souple, alors je ferai des acrobaties... ça m'amusera...

— Riquet sera en Apollon !... il paraît qu'il entrera en conduisant un char...

— C'est plein de bonhomie !... dit Simone gouailleuse.

— Moi... j'ai bien envie de mettre tout bêtement mon habit rouge...

— Vous avez raison !... quel dommage qu'il n'y ait pas pour

les femmes l'équivalent de l'habit rouge!... il y a bien la poudre, mais c'est affreux! et les Vancouver ont eu raison de l'interdire... c'est si malpropre, la poudre! et ça va si mal, quoi qu'on dise!...

— Oh!... trouvez-vous?...

— Oui... je trouve que c'est laid... que ça rend les cheveux ternes et sales... rien n'est plus joli comme des cheveux brillants...



.. Devinez un peu ce que j'ai vu tantôt en sortant. (Page 502.)

— Savez-vous en quoi sera Préval?...

— Je ne sais pas... — murmura Simone, décontenancée dès [q]u'il était question de Maurice — je ne sais pas du tout!...

— Ça m'ennuierait d'être seul en habit rouge... je voudrais [s]voir ce qu'il fait... je comptais aller aux Feuillettes tantôt... [m]ais je suis obligé d'être à quatre heures chez le lieutenant-colo[ne]l... j'irai un autre jour...

Elle ne l'écoutait plus. Le nom de Préval, prononcé par M. de [L]aret, venait de lui rappeler les difficultés qu'elle sentait croître [d]e toute part autour d'elle.

Demain, elle avait, pour aller à Paris, le prétexte de cette [co]urse chez un coiffeur, mais vendredi?... mais les jours suivants?... quel nouveau prétexte qui fût vraisemblable donnerait-elle?...

Tout à l'heure, lorsqu'il la suppliait si ardemment de ne pas

l'abandonner, de venir quand même avenue de Friedland, Maurice avait dit :

« Trouvez quelque chose ?... dites que vous êtes malade... que vous avez mal à une dent... n'importe quoi... ce que vous voudrez... mais venez... »

Dire qu'elle était malade, qu'elle voulait aller voir son médecin de Paris, c'était impossible. Son mari se croirait probablement obligé de l'accompagner et, dans tous les cas, écrirait à son père qu'elle était malade. Et comme jamais, depuis sa toute petite enfance, elle ne l'avait été, comme elle avait une santé superbe, son père s'affolerait et arriverait du fond de la Bretagne pour voir quelle mine elle avait.

Restait la dent. Mais outre que ce prétexte était invraisemblable aussi, elle le trouvait ridicule et vilain et il lui répugnait très fort de l'employer.

M. de Claret demanda :

— A quoi pensez-vous ?... vous avez l'air ennuyé...

Elle répondit, gênée par cette remarque qu'elle sentait juste :

— Pourquoi serai-je ennuyée ?...

— Je ne vous le dirai pas... puisque je vous le demande ?...

Elle affirma :

— Mais non... je ne suis pas ennuyée du tout...

— C'est singulier, vous avez une mine contrariée... n'est-ce pas, Jean ?...

Jean regarda sa cousine et dit :

— C'est vrai !... elle n'a pas son air de bonne humeur habituel... cet air que j'ai aussi... qui est notre air de famille, à nous autres !...

— Mais... — balbutia Simone, qui s'énervait de ces questions au point d'être prête à pleurer, — je n'ai rien... rien du tout, je vous assure...

M. de Claret insista.

— Eh bien, vous avez tout à fait la physionomie de quelqu'un qui pense à des choses tristes...

Jean dit en riant :

— Peut-être bien qu'elle pense encore à Adèle ?...

Simone répondit gaiement :

— Ce n'est pas moi qui en ai parlé !...

XV

Le lendemain, quand Simone voulut, comme d'habitude, partir pour Paris tout de suite après le déjeuner, M. de Claret demanda :

— Pourquoi donc vous dépêchez-vous tant que ça ?... rien ne vous presse, puisque vous n'avez plus votre leçon ?...

Elle resta sans répondre, agitée, inquiète, se demandant s'il se méfiait, s'il cherchait à la retenir, alors que lui, à mille lieues de tout soupçon, lisait paisiblement les journaux.

Depuis qu'elle était la maîtresse de Maurice, elle s'imaginait que ses allures, ses paroles les plus insignifiantes, devaient dénoncer la vérité. Elle, si brave d'ordinaire, devenait en présence de ce qu'elle croyait le danger, hésitante et d'une rare maladresse. Son mari remarquait bien qu'elle était à la fois plus craintive et moins douce, mais il ne savait à quoi attribuer ce changement, très peu sensible d'ailleurs. Il se disait : « Elle a ses nerfs ! ça passera !... » Et, tandis qu'il avait la conviction absolue que Simone ne le tromperait jamais, il continuait à la larder de mille piqûres, sans méchanceté très grande, mais qui suffisaient à la mettre hors d'elle-même, surtout depuis qu'elle les méritait.

Interrompant sa lecture, il dit tout à coup :

— Vous devez me trouver bien imprudent de vous donner ainsi la volée sans contrôle ?...

Et comme elle riait nerveusement :

— Oui... il n'y a pas beaucoup de maris qui en feraient autant... il faut que je sois vraiment bête... ou résigné...

Elle se leva brusquement :

— Résigné ?... vous ?... à quoi donc ?...

— A tout !... avec les femmes, on ne sait jamais !... il faut tout prévoir pour n'avoir pas de surprises... et pour paraître le moins godiche qu'on peut...

Voyant qu'elle l'écoutait, immobile, il conclut :

— Allez ! allez !... je ne veux pas vous retenir...

Tout le temps que dura le trajet de l'avenue de Paris à la gare, Simone se demanda ce qu'avait voulu insinuer son mari.

Elle les connaissait bien, pourtant, ces phrases équivoques, sans portée précise, sans intention directe ; ces réflexions rageuses ou aigres dont il la régalait depuis dix ans. Elle les

retrouvait mot pour mot, ces clichés d'une si surprenante banalité qui l'avaient irritée toujours, mais jamais inquiétée jusqu'ici.

Mme de Cirey-Vaucour, avec sa souriante indulgence, lui avait bien prédit que les soupçons justifiés seraient gênants, alors même qu'ils ne seraient pas sincères. Depuis deux mois, elle tremblait au moindre mot, redoutait des allusions, voyait partout des sous-entendus qui n'existaient probablement que dans son imagination troublée.

Au moment où elle arrivait à la gare, Mme Gozlin et son mari descendaient de voiture dans la cour. Le gros Léon vint à elle, lourdement empressé et aimable, tandis que Clotilde réprimait mal un mouvement de contrariété.

— Quelle surprise agréable de vous rencontrer !... — dit Gozlin — nous allons faire la route ensemble !... j'ai horreur d'aller à Paris au mois d'août, moi !... si mon père ne m'avait pas envoyé une dépêche pour que je vienne le rejoindre au bureau, je serais dans mon pieu à ronfler !... c'est ce qu'on a de mieux à faire dans cette affreuse saison... se coucher !...

Clotilde le regardait d'un air écœuré. Alors il reprit, s'adressant toujours à Mme de Claret qui ne disait rien, ennuyée elle aussi de la rencontre.

— Ma femme n'est pas comme moi, par exemple !... pourvu qu'elle aille à Paris, elle est contente !... ainsi, aujourd'hui elle y va... elle n'a rien à y faire... non... elle y va pour y aller...

Ils étaient à présent sur le quai. Il se mit à courir le long du train, cherchant un compartiment vide.

Il était ravi de ne pas voyager seul avec sa femme. Elle employait les instants de tête-à-tête à lui dire des choses blessantes et à lui faire comprendre qu'elle le jugeait un être nul et inférieur, auquel elle avait fait, en descendant jusqu'à lui, un très grand honneur.

De cela, il était d'ailleurs très convaincu. Il n'admettait pas que cette créature superbe de beauté, d'allure et de race, pût être faite de la même matière que son père et que lui, mais il souffrait de se l'entendre continuellement répéter par elle.

Ils étaient installés tous les trois dans un compartiment, lorsque Préval passa en courant devant la portière ouverte. Et Mme de Claret s'effara, pensant que les Gozlin allaient remarquer qu'il allait à Paris le même jour qu'elle.

Elle les regarda, anxieuse. Ils n'avaient rien vu. Clotilde

arrangeait ses cheveux dans une petite glace appliquée au couvercle d'une bonbonnière Louis XVI, et Gozlin, soulevé de la banquette, fouillait avec acharnement dans la poche de sa redingote grise.

Alors, elle fut prise d'une autre peur. Elle se dit que Maurice, s'il ne les avait pas vus, allait peut-être se jeter sur eux à la descente du train, et pendant tout le trajet elle fut préoccupée et distraite, au point que le gros Léon, qui n'était guère clairvoyant, s'en aperçut et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc, belle madame ?... vous n'êtes pas dans votre assiette ?...

Elle répondit qu'elle n'avait rien, mais elle sentit qu'elle se troublait sous le regard inquisiteur de Clotilde.

Il en était pourtant de ce regard comme des phrases soupçonneuses de M. de Claret. Elle le connaissait bien et n'y attachait d'ordinaire aucune importance. C'était un de ces regards curieux, narquois aussi, inquiétants d'intensité chercheuse, et dont le propre est le plus souvent de ne rien voir. Mme Gozlin vivait uniquement occupée et amoureuse de sa jolie personne. La vie ou la nature des êtres environnants ne l'intéressait en quoi que ce fût. Ses beaux yeux si noirs mettaient leur lumière à un front vide de toute pensée.

A Paris, la voiture du père Gozlin attendait.

Le gros Léon se tourna vers Mme de Claret :

— Nous allons vous conduire où vous allez ?...

Elle commençait une phrase de refus, lorsqu'il ajouta, riant d'un rire épais :

— A moins que ça ne soit indiscret ?... on dit qu'il ne faut jamais demander où va une jolie femme...

Alors, craignant qu'il ne supposât la vérité, elle monta et répondit, énervée à crier :

— Je vais chez un coiffeur qui s'appelle Pierre... et qui demeure boulevard Malesherbes... c'est presque au coin de la rue Boissy-d'Anglas... je ne sais pas le numéro...

Les chevaux du raffineur marchaient très haut, mais pas vite ; le fiacre que Simone avait pris en sortant de chez le coiffeur ne marchait pas du tout, et il était plus de trois heures et demie quand elle arriva avenue de Friedland.

Maurice l'attendait, faisant les cent pas dans le salon, le visage tiré, les yeux durs. Quand elle entra, il la saisit et l'écrasa si

fort contre lui qu'elle en fut toute meurtrie. Et comme elle cherchait à se reculer, étouffant, la respiration coupée, il demanda, la lâchant brusquement :

— Tu me repousses ?... pourquoi me repousses-tu ?

Elle répondit doucement :

— Je ne vous repousse pas... mais j'étouffais...

Elle le regarda et fut frappée de son expression bizarre. Elle ne lui connaissait pas ces yeux-là. Il lui semblait qu'elle avait devant elle un autre homme, c'est-à-dire un homme comme les autres, capable d'emportement ou de brutalité.

Mais cette impression ne dura qu'un instant. A la vue du pauvre petit visage bouleversé, du regard si tendre qui se levait craintivement vers lui, il reprit confiance et redevint doux. A la crise inquiète et agitée succéda une crise d'abattement et de larmes, et suppliant, écroulé aux pieds de Simone, il balbutia dans un sanglot :

— Je t'aime !... je t'aime tant, si tu savais, ma chérie !... tant !... tant !...

Et tandis qu'elle embrassait tendrement ses cheveux, très pâle, regardant au loin, entrevoyant tout un avenir cahoté et douloureux, il murmurait, sans la regarder, le visage posé sur ses genoux :

— Il faut me pardonner... tu es si exacte toujours !... alors à trois heures... quand j'ai vu que tu n'étais pas là... j'ai cru que tu ne viendrais pas malgré ce que tu m'avais promis hier... que je ne te verrais pas... pas du tout... et à l'idée de ne pas te tenir dans mes bras, de ne pas t'avoir à moi toute, j'ai cru devenir fou...

Elle sentait rouler sur ses doigts les larmes chaudes.

Il répéta, dans un long tressaillement :

— Je t'aime !... je t'aime !...

Elle répondit :

— Moi aussi, je t'aime...

Il secoua la tête :

— Vous m'aimez... mais autrement !...

Elle dit, la voix changée :

— Je ne sais pas si c'est autrement... mais je sais que c'est plus que tout que je vous aime...

Et s'inclinant vers lui, elle répéta :

— Plus que tout !...

Déjà, il se calmait, se rassurant sous ses caresses. Il releva la tête et lui montrant son visage rougi, il demanda :

— Qu'est-ce que vous avez dit chez vous ?...

— J'ai dit que je venais chez un coiffeur... à propos du bal de vos cousines...

Il la regardait, si fine dans sa robe de piqué blanc, si fraîche sous son chapeau tout blanc aussi, et il murmura, en s'asseyant à côté d'elle sur le divan et en l'enveloppant de ses bras :

— Tu vas te faire bien jolie pour ce bal, n'est-ce pas ?...

Elle répondit en riant :

— Mais oui !... le plus que je pourrai !...

— Pas trop pourtant !... c'est bizarre, ce qui se passe en moi !... je voudrais que vous soyez jolie entre toutes... ce que vous serez, du reste, et...

— Non... il y a des femmes qui seront plus jolies que moi... il y en a beaucoup...

— Par exemple ?...

— Mais, par exemple, la petite Brémont... elle est ravissante !...

— Oui... mais une petite oie...

— Clotilde Gozlin...

— Une grande dinde, celle-là !... Eh oui !... ces physiques-là, on les admire... mais de loin... on n'a pas envie d'y toucher... tandis que vous !... Ma chérie, oubliez ce que je vous ai dit tout à l'heure dans un instant d'orgueil stupide... ne soyez pas trop jolie, au contraire, dites, voulez-vous ?...

— Je ne sais pas si je serai jolie, mais je ne serai pas du tout moi !...

— Vous dites ?...

— Je dis que je veux me changer, me grimer, si bien que, du moins à première vue, personne ne me reconnaisse... alors, ceux qui me trouveront jolie, trouveront jolie une femme qui ne sera pas moi...

— C'est bien subtil !...

Et la serrant étroitement contre lui, mais sans cette fois lui faire mal, il murmura d'une voix qui s'étranglait :

— C'est que j'ai si peur qu'on te prenne à moi, si tu savais ?... je t'aime tant, tant !... tu ne comprendras jamais combien je t'aime ?... avant toi, vois-tu, je n'avais pas aimé...

Voyant qu'elle souriait, il reprit attristé :

— Ça a l'air d'une banalité ce que je dis là... et c'est si vrai pourtant!... oui... sans doute, j'ai cru aimer au sens où on l'entend habituellement... j'ai eu des entraînements violents, des affections vives, mais je n'ai adoré aucun être comme je vous adore, vous!... je n'ai jamais eu de personne ce besoin que j'ai de vous... de toi!...

Il avait appuyé sa tête sur l'épaule de Simone et il parlait lentement, de la belle voix grave qu'elle aimait tant. Elle dit :

— Moi aussi, j'ai besoin de vous!... sauf mes enfants, tout ce qui n'est pas vous s'est effacé de ma vie... je ne m'intéressais pas à grand'chose, mais je ne m'intéresse plus à rien... tout ce qui m'éloigne ou me sépare de vous m'est à charge, odieux même... je n'ai plus d'espoir qu'en vous...

Il demanda :

— Avez-vous au moins confiance, ma chérie?... êtes-vous sûre de l'avenir?...

Elle répondit évasivement :

— On n'est jamais sûr de l'avenir!...

— Encore ces vilaines pensées que je déteste!... Mais qu'est-ce que vous pouvez craindre de moi?...

— Je ne sais pas!...

Il demanda en souriant :

— Vous croyez peut-être que je vais aimer une autre femme?...

Elle dit, sincère :

— Non... je ne le crois pas!...

Et, pourtant, elle venait d'avoir le petit frisson d'épouvante qu'elle avait eu quelques jours plus tôt, quand la vieille marquise lui parlait des soupçons et des infidélités probables.

Il dit, redevenu gai :

— C'est encore heureux!... Alors, si vous ne craignez pas ça... qu'est-ce que vous pouvez bien craindre de moi?...

— De vous?... rien!... de la vie, tout!...

— Et moi, j'ai confiance en elle... et je l'aime, la vie, pour tout le bonheur qu'elle me donne...

Il se blottit contre Simone, et, roulant sa tête sur son épaule, il murmura :

— Je suis heureux!... et toi?... es-tu heureuse, au moins?...

— Oui...

— L'es-tu absolument?...

Elle hésita avant de parler.



…t je l'aime, la vie, pour tout le bonheur qu'elle me donne… (Page 512.)

Certes, en cet instant, près de Maurice, elle était pleinement heureuse. Et il en était ainsi pendant tout le temps qu'elle passait avec lui. Elle l'aimait tendrement, ardemment aussi, et elle lui devait les premières grandes joies qu'elle eût connues ; mais dès qu'ils étaient séparés, elle apercevait nettement les tracas et les complications créés dans sa vie jusque-là si calme.

La peur atroce qu'elle avait, — uniquement à cause de ses enfants — que la vérité ne fût connue ; l'émoi où la mettait un mot de son mari, ou de Jean, ou de n'importe qui, lorsqu'elle y croyait voir une allusion quelconque, tous ces petits supplices de tous les instants la meurtrissaient terriblement.

Dans les bras de Préval elle oubliait tout, et se donnait de tout l'élan de son cœur aimant. Elle se donnait franchement, hardiment, sans arrière-pensée et sans réserve, ne connaissant plus au monde que son amour. C'était en lui qu'elle prenait des forces pour soutenir les petites luttes, pour imaginer les petites roueries dont sa vie était faite à présent.

Jusqu'ici ses visites à l'avenue de Friedland lui rendaient le calme, lui redonnaient en quelque sorte du ressort. Les heures passées près de Maurice chassaient toutes les pensées inquiètes, effaçaient tous les froissements. En le voyant si franchement heureux par elle, elle finissait par croire à ce bonheur qu'elle pouvait donner.

La première fois qu'elle avait éprouvé, chez lui, le petit malaise tremblant qu'elle connaissait si bien, c'était le jour où M. de Claret et Préval s'étaient rencontrés dans le faubourg Saint-Honoré et où cette rencontre, toute de hasard, avait si fort troublé Maurice. Ce jour-là, elle redoutait en le quittant les mille choses de ce genre, rencontres, rendez-vous manqués, petites misères sans nombre qui viendraient certainement contrarier leur amour.

Aujourd'hui, la sensation de froid, l'impression de tristesse qu'elle ressentait était beaucoup plus vive. Il s'agissait, non pas d'un incident dû à l'intervention des autres, mais bien d'un malentendu d'elle à lui.

Il s'inquiétait de ceux qui pourraient l'admirer. Il lui disait « J'ai si peur qu'on te prenne à moi. » Il ne croyait donc pas en elle ?... Il répondait à un mot tendre : « Oui, vous m'aimez, mais autrement !... » Il n'était donc pas assuré qu'elle était à lui toute et qu'il ne dépendait que de lui de la garder toujours ?

Et, sous les plus chaudes caresses, l'impression de froid persista, pénible et tenace. Elle partit le cœur gros d'un chagrin qu'elle ne voulait pas laisser voir. En traversant le parc Monceau, elle fut enveloppée dans un tournoiement de feuilles jaunies, détachées par le vent, âpre déjà, de cette dernière journée d'août. Et elle qui, de toutes les saisons, préférait l'automne, qui adorait entendre craquer sous ses pas les branches mortes, eut, cette fois, la sensation que des choses aimées s'effritaient autour d'elle tristement, dans un bruissement d'adieu.

Le cœur serré, les yeux pleins de larmes, elle pensa que ses joies, qui avaient duré si peu, s'envolaient ainsi que les petites feuilles, et que son bonheur finissait brusquement.

Il était six heures. Elle descendit le boulevard Malesherbes et alla à pied jusqu'à la rue de la Paix où elle voulait faire une course. Comme elle était à quelques mètres de l'hôtel Mirabeau, elle en vit sortir un homme dont la silhouette svelte rappelait celle de son mari. Il monta en courant dans un fiacre qui stationnait et qui fila vers la place Vendôme.

Elle s'arrêta un instant pour regarder un objet à une vitrine et se remit en marche. Au moment où elle passait devant l'hôtel, Mme Gozlin en sortit, frôlant presque Simone sans la voir. Elle regarda à droite et à gauche, traversa la rue, héla un fiacre et partit dans la direction de l'Opéra.

Mme de Claret s'était arrêtée, surprise, sans trop savoir pourquoi. Elle suivit des yeux la voiture, et ce ne fut que lorsqu'elle eut disparu qu'elle pensa :

« Pourquoi n'ai-je pas parlé à Clotilde ?... »

Cette double rencontre d'un monsieur qui de loin ressemblait à son mari et de Mme Gozlin, sortant tous deux de l'hôtel Mirabeau, la frappait, et elle se demandait si la jeune femme était plus compatissante et moins pratique qu'elle ne le supposait, et si M. de Claret, à force de persévérance, était parvenu à transformer son flirt en aventure.

Quand elle arriva à la gare, les Gozlin marchaient devant elle sur le quai. Voulant éviter de recommencer le voyage du matin, elle allait monter dans le premier compartiment rencontré, quand, tout à coup, le gros Léon se retourna et l'aperçut.

— Ah !... madame de Claret !... quelle veine !... je le disais à l'instant à Clotilde !... j'étais sûr que vous prendriez le train de sept heures... c'est le plus commode...

Il avait fait monter les deux femmes. Simone répondit, en installant un petit paquet dans le filet :

— Je viens de la voir tout à l'heure, Clotilde !...

— Où donc ? fit Mme Gozlin avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle.

Mme de Claret répondit :

— Rue de la Paix...

La jeune femme tourna vers elle un visage inquiet, mais elle lui trouva l'air si tranquille, si paisiblement indifférent, qu'elle se dit aussitôt : « Elle n'a rien vu... elle ne se doute de rien... » Et reprenant son aplomb, elle répondit :

— En effet, je viens de chez Virot...

Simone eut envie de dire : « A ce moment-là, vous ne veniez pas de chez Virot... vous sortiez de l'hôtel Mirabeau... » mais elle eut peur de mettre Clotilde dans l'embarras. D'ailleurs, elle venait peut-être tout simplement de faire une visite à quelque étrangère de passage, comme elle en connaissait tant, et du monde des villes d'eaux.

M. Gozlin se mit à rire :

— Ma femme ne pourrait pas venir à Paris sans commander au moins un chapeau...

Clotilde répondit aigrement :

— En effet, je suis allée commander le... la coiffure de mon costume...

Le gros Léon s'adressa à Mme de Claret :

— Le bal de l'Abbaye est dans six jours, n'est-ce pas ?... Eh bien, croiriez-vous que je ne sais pas encore quel sera le costume de ma femme...

— Vous ne le saurez pas davantage la veille, dit Clotilde ; si vous le saviez, tout le monde le saurait le lendemain...

Elle attachait à sa toilette une importance infinie. Le choix d'un costume prenait pour elle les proportions d'un événement. Elle en voulait faire « la surprise », persuadée que tout le monde s'intéressait au même point qu'elle aux puérilités dont était faite sa vie. Elle n'admettait pas que l'on divulguât ce genre de secret et elle savait son mari incapable de garder celui-là ni aucun autre.

La conversation languissait. Simone, qui avait l'horreur de parler en chemin de fer ou en voiture, était ce soir-là particuli-

rement songeuse, et regardait sans rien dire la fumée blanche qui courait le long du train.

Mme Gozlin, grognon, presque pensive et très fatiguée, se taisait aussi.

Alors, dans le silence, le gros Léon s'écria pesamment :

— Ce que vous avez l'air vanné toutes les deux !...

Sa femme tressaillit, les sourcils froncés, tandis que Mme de Claret, décontenancée, murmurait :

— Vraiment?... je ne sais pas comment je suis... mais je ne trouve pas que Clotilde...

La jeune femme dit, l'air mauvais :

— Vous êtes bien bonne de répondre à des stupidités et à des grossièretés pareilles !...

— Mais... protesta Gozlin, je n'ai pas eu l'intention de...

Clotilde affirma durement :

— Vous devriez toujours vous taire, je vous assure...

Quand ils descendirent du train, le jour tombait. Simone partit à pied. Au moment où, quittant la rue Saint-Pierre, elle entrait lans l'avenue de Paris, elle vit sortir de la rue des Chantiers un nonsieur qui ressemblait fort à celui entrevu une heure plus tôt rue de la Paix. Il se mit à courir, descendant l'avenue et Simone pensa :

— C'est bien lui !... il est revenu par la rive gauche pour n'être pas rencontré...

M. de Claret avait cette fois aperçu Simone, mais il était cerain qu'avec sa vue très basse elle ne l'avait pas reconnu à cette istance et en bourgeois. Arrivé en face de sa maison, il traversa n deux sauts l'avenue et entra chez lui, en regardant une dernière fois s'il n'avait pas été vu. Simone ralentit sa marche pour ui donner le temps de rentrer. Elle fut rattrapée par les enfants ui étaient allés se promener dans le parc avec leur précepteur. Et un instant encore, elle s'attarda, s'arrêtant à causer avec eux.

Quand, pour aller dans sa chambre, elle traversa le salon, dix minutes à peine après avoir entrevu son mari dans l'avenue, elle trouva en uniforme, installé à lire *le Temps*, tel exactement u'elle l'avait quitté après le déjeuner. C'était à croire qu'il avait pas bougé depuis le matin.

A table, il demanda :

— Avez-vous fait ce que vous vouliez faire aujourd'hui?...

— Mais oui...

Et, gouailleuse malgré elle, elle ajouta :

— Et vous?...

L'intonation avait surpris M. de Claret, il dit, avec embarras :

— Moi, non... je voulais voir Préval pour savoir, comme je vous l'avais dit hier, ce qu'il faisait pour ce bal...

Un peu inquiète, elle demanda :

— Eh bien?...

— Eh bien, il était sorti... je suis pourtant allé chez lui de bonne heure... tout de suite après votre départ... j'étais aux Feuillettes avant deux heures... on m'a dit qu'on le croyait à Paris... je me demande ce qu'on peut bien aller faire à Paris à deux heures?...

Simone l'écoutait les oreilles bourdonnantes, certaine qu'il rapprochait l'heure du départ de Maurice de l'heure à laquelle elle était partie elle aussi. L'idée qu'il était allé aux Feuillettes pour avoir un alibi, pour expliquer l'emploi de son temps si on le questionnait — soit par hasard soit autrement — ne lui venait pas. Elle oubliait à cette minute la rue de la Paix, l'hôtel Mirabeau, l'embarras de Mme Gozlin, tout ce qui devait la rassurer et lui bien démontrer qu'en cette journée son mari n'avait pas du tout pensé à elle. Son visage lui semblait aussi particulièrement maussade, et elle se disait que si, au point de vue de l'affection, il lui était très égal d'être trompé, il n'en était pas de même au point de vue de l'amour-propre. Elle ne supposait pas que cette accentuation de maussaderie venait peut-être d'une déception. Elle se jugeait toujours plus coupable et plus maladroite que les autres, et s'imaginait que ses fautes devaient être fatalement découvertes.

Après le dîner, M. de Claret se replongea dans son journal, sans dire un mot aux enfants ni au petit précepteur auquel il ne pensa même pas à offrir un cigare. Ce fut Simone qui s'occupa de lui. Et tout en chantant, pour amuser les petits, tout ce qu'elle savait de chansons gaies dans le répertoire possible, elle se disait que, aux Feuillettes, Maurice pensait probablement à elle, le cœur inquiet, avec l'appréhension du lendemain.

Cette pensée la torturait. De ses mille petits chagrins, de ses ennuis, de ses misères, elle avait espéré faire pour lui un peu de

bonheur. Depuis aujourd'hui elle était certaine de n'avoir pas réussi.

XVI

Le jour du bal des Vancouver, Préval vint faire une visite à Mme de Claret.

Il arriva de bonne heure, sachant qu'elle était toujours seule au commencement de la journée. La veille elle avait acheté un cheval et, tout de suite, elle voulut le lui montrer.

Pendant qu'ils étaient à l'écurie, un ordonnance vint dire que « Mme Brémont demandait à voir Mme la comtesse ». Simone répondit de faire entrer au salon et, se tournant vers Maurice qui ne bougeait pas :

— Venez-vous ?...

Maussade, il demanda :

— Alors vous allez la recevoir ?...

Elle répondit, surprise :

— Mais naturellement !... je reçois toujours Mme Brémont... je ne peux pas la renvoyer quand je suis chez moi... et surtout quand vous y êtes...

Il dit, cassant :

— Comme elle ne sait pas que je suis là !...

Mme de Claret répondit nettement :

— Non... elle ne le sait pas... mais les domestiques le savent... et ça suffit...

Tandis qu'elle traversait la cour suivie de Préval, elle comprenait qu'il lui en voulait de ne pas s'être arrangée n'importe comment pour rester seule avec lui.

La petite Brémont s'excusa d'arriver aussi tôt. Elle venait demander à Mme de Claret un conseil. Devait-elle, ce soir, se maquiller ? Elle ne s'en souciait pas, mais son mari lui affirmait qu'en costume c'était absolument nécessaire. Elle ne savait que croire.

Elle racontait tout cela gentiment, d'une voix pure, comme un petit oiseau gazouille. Puis, elle parla de ses petites filles, avec

ce luxe de détails que donnent sur leurs enfants et leur intérieur les femmes très honnêtes et pas très mondaines. Simone la regardait si jeune, si rose, si fraîche d'une fraîcheur de fruit, avec ses jolis yeux de jeune animal câlin et ses petites dents courtes et parfaitement arrondies, sans aucun angle, sans aucune de ces pointes aiguës qui donnent au sourire plus de finesse, et moins de bonté.

Elle aimait beaucoup cette petite femme simple et confiante, qui gardait à vingt-trois ans les allures et l'intelligence d'une jeune fille. Son babil peut-être un peu niais ne l'ennuyait pas. Elle y rencontrait parfois des saveurs, des drôleries ou même des finesses qui l'amusaient. Elle jouissait, en spectateur curieux et désintéressé, de l'envie qu'excitait la très grande beauté de la jeune femme parmi les autres femmes du régiment et même de la ville. Elle s'intéressait au développement tardif de cette petite nature, elle guettait en quelque sorte sa venue, remarquant parfois de rapides éveils de la pensée qui ne parvenait pas à se faire jour.

Et ce matin-là, bien qu'elle fût gênée de la visite de Mme Brémont, bien qu'elle comprît qu'elle en allait avoir certainement de l'ennui, elle écoutait avec une souriante bienveillance son petit bavardage monotone et harmonieux.

Maurice, lui, regardait et écoutait aussi, et son attitude ironique et lassée déconcerta absolument Mme de Claret. Elle le devina malveillant outre mesure pour cette jolie créature qu'elle aimait bien. Depuis quelque temps déjà, elle avait compris qu'il ne faisait pas bon être de ceux qui déplaisaient à Préval. Il prenait en grippe les gens, le plus souvent d'ailleurs sans motif.

Elle l'avait, au début de leur liaison, jugé très humain, alors qu'il était philanthrope, humain seulement en théorie pour l'espèce, mais pas du tout en pratique pour les individus. Très loyal, très délicat, sans grands défauts, il en avait néanmoins d'assez gênants, et c'étaient ceux-là mêmes qu'il ne supportait pas chez les autres.

Simone, qui l'apercevait en face d'elle la mâchoire avancée et l'œil durci, désirait et craignait à la fois le départ de la jeune femme. Il lui semblait qu'elle s'éternisait, et, d'autre part, elle eût souhaité reculer l'instant des critiques qu'elle redoutait par dessus tout.

Quand elle partit enfin, après une visite d'une heure, Mme de

Claret, embarrassée d'un silence auquel elle ne s'attendait pas, dit maladroitement, pour exprimer sa pensée, mais surtout par besoin d'entendre une voix quelconque :

— Elle est jolie et gentille, la petite Brémont !...

Ce fut alors un déchaînement et des exagérations qui dépassèrent toutes prévisions. Préval en vint à déclarer que la jeune femme n'était pas jolie :

— Elle?... allons donc!... de vilains yeux!... une figure en bois!... un air stupide!...

— Je ne trouve pas ça... et je l'aime beaucoup!... dit doucement Mme de Claret, espérant arrêter cet éreintement qui l'agaçait.

— Ça ne l'empêche pas d'être stupide... et convenue!... et poseuse!...

L'épithète de poseuse appliquée à la petite Brémont avait quelque chose de si drôle que Simone se mit à rire.

— Poseuse!... elle!... ah! tout ce que voudrez, mais pas ça!...

— Et vulgaire dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle pense...

— Pas tant que vous le croyez!...

Il se leva et, venant s'asseoir près d'elle, il demanda, tandis que son visage redevenait doux :

— Ne nous occupons pas des autres, ma chérie... je t'aime!... c'est la seule chose intéressante, n'est-ce pas?...

Elle se serra contre lui sans répondre, tremblant qu'une porte ne s'ouvrît. Maintenant il devenait tout le contraire de ce qu'il était au début. Au lieu d'être prudent, craintif même des maladresses ou des surprises, il semblait ne plus se préoccuper de rien. Il ne surveillait plus ses attitudes, ne songeait plus à expliquer une visite trop longue ou trop rapprochée — pour la correction — de la précédente, et paraissait ne s'inquiéter nullement de ce qu'on pouvait supposer ou croire.

Il reprit :

— Car je t'aime, vois-tu... je t'aime plus qu'il n'est possible d'aimer... Je n'ai que toi... tu es toute ma vie...

Il s'était incliné vers elle et, posant ses lèvres sur les siennes, il répéta dans un baiser :

— Toute ma vie...

Il se redressa, lâchant Simone d'un mouvement brusque.

— On a sonné!... dit-il brièvement, d'un ton sec.

Elle s'était levée.

— Oui... deux coups!... c'est Jean!... il sonne toujours comme ça...

— Votre cousin d'Hersac?...

— Oui...

— Encore!... mais je l'ai déjà rencontré ici dimanche!... Comment se fait-il qu'il revienne encore aujourd'hui?...

Elle répondit, en souriant :

— Je vous ferai observer que, si vous avez rencontré Jean dimanche, c'est que vous étiez chez moi... et que vous y êtes encore aujourd'hui... alors...

— Alors... alors... ça n'est pas la même chose, quand le diable y serait!...

— Non... c'est vrai... vous, vous n'êtes pas mon cousin germain...

Gyp.

(*A suivre.*)





GUILLAUME II INTIME[1]

(Suite.)

VIII

LA COUR — LA SUITE — LA DOMESTICITÉ

L'Empereur est assisté, dans l'expédition des affaires gouvernementales et administratives, par les ministres et les secrétaires d'Etat, qui lui présentent à intervalles réguliers les rapports sur les affaires courantes, et qui, dans les circonstances graves, en dehors des époques fixées, prennent l'avis du souverain. Outre les ministres et secrétaires d'Etat, il existe encore trois chefs de cabinet : un chef pour le règlement des affaires civiles, M. de Lucanus ; un chef pour le règlement des affaires militaires, particulièrement l'avancement, la mise à la retraite, le déplacement des officiers, M. le général de Hahnke, et enfin un chef de cabinet naval, le contre-amiral baron de Senden-Bibrau.

Pour l'expédition des affaires personnelles, pour la correspondance privée, l'Empereur dispose encore d'une chancellerie particulière et d'un personnel spécial qui administre les biens de la couronne et règle les œuvres de bienfaisance.

La suite militaire de l'Empereur comprend un premier aide de camp qui est actuellement le chef de la maison militaire, le général de Hahnke, et un aide de camp de service, commandant le grand quartier impérial, le général de Plesson. Les aides de

(1) Voir les numéros des 25 juillet, et 10 et 25 août 18[illegible].

camp ont pour mission, dans les circonstances présentes, de représenter directement la personne de l'Empereur. Par son ordre ils se rendent aux cérémonies auxquelles le souverain est empêché d'assister et tiennent sa place. Ils reçoivent les visites princières au château, au nom de l'Empereur, et accompagnent les princes jusqu'à la grille à leur départ. Dans les promenades et dans les voyages de l'Empereur, ils sont toujours à ses côtés.

En dehors de ces deux personnages, l'Empereur a encore un certain nombre de généraux aides de camp, qui, d'ailleurs, n'exercent cette fonction que momentanément et la plupart du temps commandent des corps d'armée. De plus six officiers d'état-major sont attachés à la personne de l'Empereur et à celle de l'Impératrice. Ils se tiennent en permanence dans la pièce qui précède la salle des audiences, constamment à la disposition de l'Empereur qui peut leur confier subitement un grand commandement d'armée.

Ces aides de camp, aussi bien que les aides de camp généraux, ne reçoivent aucun traitement pour leur service auprès de l'Empereur. Ils doivent se contenter de leur solde d'officiers. Leur uniforme se distingue par les galons d'argent qui y sont ajoutés. Ils habitent au château et sont nourris par la cuisine impériale. Le grand quartier militaire comprend encore un grand nombre de généraux aides de camp et d'aides de camp à la suite qui exerçaient ces fonctions du temps de l'empereur Guillaume Ier.

Les cérémonies de la cour sont confiées au grand chambellan, au grand maréchal, au grand veneur, au grand échanson et au grand écuyer tranchant. Ces postes sont remplis par des princes qui ne reçoivent aucune rémunération. Ils n'apparaissent, il est vrai, que dans les grandes solennités, comme par exemple la réunion du chapitre de l'Aigle-Noir ou les cérémonies du couronnement. Dans les grandes solennités, ils marchent dans le cortège immédiatement derrière l'Empereur, et leur personnalité sert, en fait, à relever l'éclat de la cour et à rehausser la personne du monarque.

Ces hauts personnages ont sous leurs ordres l'échanson, le maître de la vénerie, le gentilhomme de la chambre, l'écuyer tranchant, le gouverneur du château, le maître des cuisines. Ces derniers n'exercent aussi que très rarement leurs fonctions et figurent également dans les grandes cérémonies.

Par contre, l'intendant général des théâtres royaux, le grand

veneur en service et avant tout le grand maître de la cour, le grand maréchal et le grand maître des cérémonies remplissent effectivement leur emploi. Ces dernières fonctions sont actuellement réunies dans les mêmes mains.

Il existe une autre catégorie de fonctionnaires de la cour recevant traitement et exerçant un service permanent. Ce sont le maréchal de la maison impériale, l'introducteur des ambassadeurs, le second maître des cérémonies, le second maître de la vénerie et le maréchal de la cour.

La maison de l'Impératrice est dirigée actuellement par la comtesse de Brockdorff, qui a sous ses ordres trois dames d'honneur appartenant à la plus ancienne noblesse. Elles accompagnent l'Impératrice dans toutes les occasions et ne reçoivent aucun dédommagement. La maison de l'Impératrice comprend encore un grand majordome, M. de Mirbach, un second majordome, deux chambellans de service, deux pages et un médecin.

Le cabinet de l'Impératrice, qui est chargé de toute la correspondance à recevoir ou à expédier, est dirigé par le grand majordome, M. de Mirbach, et comprend un chambellan, trois secrétaires et un conseiller secret du gouvernement.

Très importante est la fonction de maréchal de la cour. Il s'occupe avant tout de la maison du souverain et de ses besoins personnels. Tout ce qui intéresse l'Empereur et sa famille le regarde. Aussi est-il en relations constantes avec les diverses administrations publiques, les ministères, les autorités municipales, provinciales, etc.

L'Empereur Guillaume, en qualité d'Empereur allemand, n'a pas un grand maréchal de la cour particulier. Cet emploi est rempli par le grand maréchal de la cour royale de Prusse. Le roi de Prusse ne reçoit, en effet, aucune rémunération pour ses frais — très coûteux entre parenthèse — de représentation en temps qu'Empereur allemand, ni pour les dépenses qui sont la conséquence immédiate de cette dignité. C'est le roi de Prusse qui supporte toutes ces dépenses. L'Empereur allemand reçoit tous les ans de l'Empire un crédit spécial de 600,000 marks, 7 millions 500,000 francs, qui doit être réparti exclusivement entre les serviteurs de l'Etat méritants, ou aux artistes dans le besoin, aux victimes d'inondations ou d'autres catastrophes, aux Allemands nécessiteux demeurant à l'étranger. Le grand maréchal de la cour de Prusse occupe la même place auprès de l'Empereur ;

aussi peut-on l'appeler également le grand maréchal de la cour impériale.

Soixante employés et domestiques environ dépendent du grand maréchalat qui se divise ainsi : 1° l'administration ; 2° la caisse ; 3° le bureau ; 4° la chancellerie ; 5° la commission des bâtiments ; 6° l'administration du musée des Hohenzollern ; 7° le contentieux ; 8° la bibliothèque et les œuvres d'art ; 9° le service particulier de l'Empereur et de l'Impératrice ; 10° les fourriers de la cour ; 11° la cuisine ; 12° la cave ; 13° l'argenterie ; 14° le linge et le blanchissage ; 15° l'administration des châteaux pour Berlin, Charlottenbourg, Postdam et les environs ; 16° le chauffage ; 17° le dépôt des matériaux de construction.

L'énumération de ces diverses subdivisions donne déjà, n'est-il pas vrai, une idée de l'étendue des affaires qu'embrasse le grand maréchalat. Les exemples que nous donnerons tout à l'heure permettront de jeter un coup d'œil plus approfondi sur la besogne énorme qu'il s'agit d'accomplir ; à noter encore que diverses administrations ne dépendant pas directement du grand maréchalat sont en relations constantes avec lui et ont un travail commun. Ce sont notamment la verrerie, le service des jardins, les écuries, l'intendance des théâtres royaux, la musique de la cour.

Avant de donner des exemples typiques de l'activité variée du maréchalat, citons d'abord les divers fonctionnaires qui ont un emploi dans cette grande administration. A la tête, nous trouvons le grand maréchal du palais et de la maison royale, le grand maître des cérémonies, le comte Eulenbourg. Son état-major comprend les secrétaires de la cour, les conseillers auliques et les conseillers secrets. Viennent ensuite le personnel de la chancellerie et des bureaux, les trésoriers, les comptables, les expéditionnaires, les secrétaires de chancellerie. Les chefs de ces subdivisions sont les ingénieurs en chef, les conseillers du gouvernement, les conseillers du service sanitaire. A l'administration particulière de la maison impériale appartiennent les maîtres de cuisine, les maîtres sommeliers et les fourriers de la cour ; ces derniers se recrutent parmi les chasseurs attachés à la personne du souverain et ont pour mission la surveillance des domestiques et la répartition quotidienne du petit service. Ils décident quels laquais seront employés pendant la promenade, ceux qui seront chargés du service de table et ceux qui auront le

service de l'antichambre. Ils contrôlent si chacun est bien à son poste et accomplit régulièrement son travail.

Pendant les voyages du souverain, ils jouent le même rôle que les fourriers dans l'armée, ils préparent les cantonnements, partent en avant et remplissent la fonction de « courriers de voyage. »

Le personnel masculin de la domesticité sort des rangs de l'armée. Les demandes pour cette sorte d'emploi sont des plus nombreuses, car ces places sont bien rétribuées et donnent lieu souvent à des pensions de retraite. De plus elles entraînent avec elles bien des avantages pour la famille du serviteur. Le grand maréchalat, à qui incombe la charge d'engager les domestiques, met beaucoup de soin dans ses choix. Dès qu'un nouveau venu est incorporé, c'est l'Empereur lui-même qui, sur le rapport qui lui est fait, décide de son avancement, de la punition encourue par lui, de son renvoi ou de sa mise à la retraite. C'est la discipline militaire qui continue.

Les laquais sont invariablement pris dans l'infanterie. Ils doivent être sous-officiers et avoir donné les preuves d'une conduite exemplaire. Sont choisis de préférence aux autres les hommes ayant une belle prestance et portant des décorations. Sous l'empereur Guillaume I[er] tous les domestiques avaient la croix de fer.

Les laquais n'avancent que peu à peu, débutant par les emplois les plus infimes.

Les chasseurs, attachés à la personne de l'Empereur, sont toujours choisis dans les bataillons de chasseurs de l'armée allemande. Ils doivent posséder une certaine instruction et avoir au moins le grade de caporal dans l'armée. On exige d'eux les mêmes choses que des forestiers royaux. Ce sont eux qui servent à table, assistent aux chasses en qualité de chargeurs et accompagnent le souverain dans ses promenades et dans ses voyages. C'est parmi les plus anciens chasseurs que se recrutent les fourriers.

L'intendance des bâtiments est chargée d'effectuer les réparations qui sont constamment nécessaires et de veiller aux nouvelles constructions dans les châteaux royaux et dans les résidences de province.

Les médecins de la cour doivent leurs soins à tout le personnel. L'Empereur et l'Impératrice, toutefois, sont soignés non par les médecins de la cour mais par les médecins attachés spécialement à leurs personnes.

Maintenant, par des exemples, précisons l'activité extraordinaire du grand maréchalat. Supposons que quelqu'un adresse à l'Empereur une pétition qu'il ne faut pas confondre avec une demande de grâce ou une remise de peine, car dans ce dernier cas, comme il s'agit d'une affaire publique, elle est du ressort du cabinet civil et n'appartient pas au grand maréchalat. Au contraire, une pétition a-t-elle trait à des demandes de secours, d'emploi, d'avancement, etc., c'est l'affaire du maréchalat.

S'il s'agit de nominations et d'avancements dans les services de l'État, le cabinet civil est encore compétent ; s'il s'agit au contraire de nominations dans le service privé de l'Empereur, les demandes sont examinées par le grand maréchal.

La quantité de demandes de secours que le grand maréchalat reçoit dans le cours de l'année est considérable. Mais s'il y a beaucoup de quémandeurs il y a peu d'élus. On a dit que l'Empereur décachetait lui-même et lisait les pétitions. C'est une erreur. Au temps de Frédéric le Grand il était encore possible que le monarque prît connaissance de chaque pétition. A cette époque, le royaume de Prusse ne renfermait que six millions d'habitants, et on écrivait infiniment moins qu'aujourd'hui. L'empire aujourd'hui ne compte pas moins de cinquante millions d'habitants.

Le nombre des pétitions est innombrable : elles ont trait naturellement en grande majorité à des demandes de secours. Si on satisfaisait à toutes, les crédits seraient promptement dévorés. Le grand maréchalat n'en a pas moins la charge d'examiner toutes les pétitions, mais ce n'est que lorsqu'elles lui paraissent intéressantes qu'elles sont soumises au souverain, précédées d'un rapport. Il a presque autant de travail avec les cadeaux qui arrivent, sans aucun motif, à l'adresse de l'Empereur. Il s'agit habituellement de cadeaux offerts dans l'intention — très égoïste — de recevoir en échange un autre don ou le titre de fournisseur de la cour.

Souvent aussi l'envoyeur espère recevoir une lettre de remerciements de l'Empereur dont il compte se servir dans un but de réclame.

Pour parer à tous ces ennuis, l'Empereur Guillaume II a chargé une fois pour toutes le grand maréchalat de renvoyer sans façon tous les présents. Malgré la décision de Guillaume II, les cadeaux affluent toujours.

Il y a aussi des propositions de ventes de ceci ou de cela. Quel-

quefois il s'agit d'œuvres d'art vraiment remarquables, mais généralement les objets sont sans valeur. Le maréchalat examine ces offres avec la plus grande sollicitude, s'entourant d'experts pour se faire une opinion sérieuse, et renvoie tout ce qui ne mérite pas d'être présenté à l'Empereur. Si au contraire l'objet vaut la peine



LES ÉCURIES. — Un groupe de cochers.

être acquis, il est soumis à l'Empereur qui décide s'il veut en devenir possesseur.

Le maréchalat est encore chargé des audiences. Les solliciteurs forment légion et si l'Empereur daignait les recevoir tous, il n'aurait pas un instant pour vaquer à toutes ses occupations — d'autant plus diverses que ses goûts sont des plus divers.

En fait, il est presque impossible à quiconque n'est pas appelé expressément auprès de Guillaume II, ou qui n'a pas les recommandations les plus puissantes, de pénétrer jusqu'à lui. Des journalistes audacieux, jaloux du succès remporté par M. Gaston C...

mette, le distingué secrétaire de la rédaction du *Figaro*, lorsqu'il put réussir à obtenir du roi d'Italie une longue et intéressante interview, tentèrent par tous les moyens d'arriver jusqu'à la personne de l'Empereur. Ce fut en vain. Guillaume II n'a pas encore poussé le modernisme jusqu'à confier à un reporter ses opinions sur un sujet quelconque. Tout au plus a-t-on pu l'approcher — à une distance respectueuse — aux fêtes d'inauguration du canal de Kiel. Il a tant parlé alors comme depuis sur tous les sujets, qu'en vérité on se demande ce qu'un journaliste pourrait recueillir d'inédit de la bouche de l'héritier de la gloire de Guillaume Ier.

Malgré les difficultés qui existent pour de simples citoyens de parler à l'Empereur, il en est qui persistent à se faire illusion et qui, avec un courage et une volonté dignes d'un meilleur sort, quittent leurs provinces ou leurs hameaux pour se rendre à Berlin ou à Postdam, dans le but d'une démarche auprès du souverain. Ils en reviennent confus et... pas contents. La marche à suivre pour une audience est moins prompte. Avant tout, il faut écrire au grand maréchal et lui exposer quel est exactement l'objet de la visite projetée ; alors on examine la demande et si elle le mérite, on fait un rapport à l'Empereur qui décide en dernier ressort.

Pour les délégations désirant se faire recevoir par Guillaume II, il en va de même. Une petite commune, située dans l'est du royaume de Prusse, eut un jour un interminable procès avec l'administration forestière, et dut payer plusieurs milliers de marks pour frais de justice. Une forte tête de l'endroit fut alors d'avis qu'il fallait envoyer une députation à l'Empereur afin de solliciter de lui la remise des frais. Quand les délégués arrivèrent à Berlin, ils apprirent que pour le moment ils avaient entrepris un voyage inutile et qu'ils ne seraient pas reçus, sans s'être préalablement fait annoncer. Renvoyés devant le maréchalat ils durent expliquer ce qu'ils désiraient. Comme d'habitude, on leur conseilla de rentrer chez eux et d'attendre là la suite donnée à leur requête. Autrement il leur faudrait rester une quinzaine de jours à l'hôtel jusqu'au moment où les renseignements nécessaires sur eux auraient été obtenus. D'ailleurs, ajoutait-on, si leur affaire n'était pas extrêmement importante, il y avait beaucoup de chances pour que l'audience leur fût refusée.

Dans des cas urgents, si on avise télégraphiquement le grand maréchal d'une démarche désirée auprès de Guillaume II,

prend aussitôt des renseignements par télégraphe, et c'est également par télégraphe que la réponse est communiquée. C'est ainsi que procédèrent en 1889, les mineurs délégués de leurs camarades, pendant la grande grève de Westphalie. L'Empereur, entre parenthèse, consentit à les recevoir.

Les particuliers et les députations qui ont obtenu une audience doivent se trouver au jour et à l'heure fixés, munis de l'autorisation du maréchalat, au château de Berlin ou au nouveau palais de Postdam et se faire annoncer aux adjudants de service. L'un de ceux-ci examine l'autorisation, compare le nom avec la liste qui lui a été remise par le maréchalat et indique une place à l'intéressé dans la salle d'attente.

Les solliciteurs deviennent alors, dans un certain sens, les hôtes de l'Empereur, et ils sont traités comme tels par les aides de camp et par les laquais qui se trouvent dans la salle. L'adjudant de service leur fournit tous les renseignements sur la façon dont on doit se comporter pendant l'audience, comment on doit répondre, s'incliner, prendre congé, etc., etc. C'est un protocole comme... l'autre.

VIII

UNE JOURNÉE DE TRAVAIL DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

L'activité de l'Empereur d'Allemagne est proverbiale. Il n'est jamais en repos, professant une horreur profonde pour l'oisiveté et sa puissance de travail est prodigieuse. Dans son entourage le plus immédiat, on craint même que sa santé ne se ressente un jour de ses continuels efforts pour juger par lui-même toutes les affaires de l'empire. Pour faire reposer les fatigues du cerveau, il s'adonne à tous les exercices physiques où il est de bonne force.

L'empereur se lève à cinq heures du matin. A peine levé, il prend un bain froid. Sa mère — qui est la fille de la reine Victoria et par conséquent Anglaise d'origine — l'a habitué dès la plus tendre enfance à aimer l'eau froide, si hygiénique pour le corps quand on la peut supporter. Après le bain, il s'habille rapidement et à six heures et demie il déjeune.

Immédiatement après avoir déjeuné, l'Empereur se rend dans son cabinet de travail, où l'attendent des monceaux de lettres et

des documents en quantité. Il y a là les lettres reçues pendan la nuit à l'administration des postes et que des courriers spé ciaux apportent à la première heure au château de Berlin ou au palais de Postdam, et aussi les rapports manuscrits des minis tres et des hautes autorités administratives. L'Empereur, qui expé die lui-même toutes les affaires, a tant à faire avec la lecture de pièces que s'il veut en examiner tous les détails — c qui chez lui est un principe — il ne peut s'accorder un instant d repos. Il est rare qu'il ajourne l'examen d'une affaire quelconque réglant tout à l'heure dite, devrait-il, pour arriver à ce but prendre deux ou trois heures sur son sommeil.

Les adjudants de service sont à leur poste à six heures e demie. L'Empereur discute avec eux quelles seront les sortie du jour et d'habitude à sept heures il va embrasser ses enfants

Il se rend ensuite dans sa chambre où il reçoit, la plupart d temps les rapports du maréchalat auxquels viennent s'ajouter le conférences avec les fonctionnaires dépendant du grand maîtr du palais. On examine dans ces entretiens en quoi consister telle ou telle solennité, quand auront lieu les voyages de l'Empe reur, quelles seront les dépenses, quelles fêtes devront accom pagner les visites impériales, etc., etc.

De même, l'Empereur règle pendant le travail du matin le affaires de la maison impériale, examine les comptes, autorise le commandes faites par le grand maréchalat, en un mot résout le questions de la vie quotidienne et domestique.

Dans les circonstances importantes, il reçoit à huit heures le ministres, les conseillers rapporteurs, le préfet de police, les gé néraux, les hauts fonctionnaires. Tous ces personnages donnen de vive voix à l'Empereur des renseignements sur les rappor qu'ils présentent à sa signature.

L'Empereur a l'habitude d'approfondir avec un tel zèle tou ces rapports, qui se succèdent pendant la journée entière, qu répète souvent aux personnes travaillant avec lui : « Je sais bie que je vous donne beaucoup de mal, mais je ne peux faire autr ment. J'accomplis moi-même une grosse tâche, et ma conscien ne me permet pas de prendre une décision précipitée. »

Il arrive fréquemment que les chefs de bureau de l'administ tion du grand maréchalat présentent une vingtaine de pièces signer. Chacune d'elles est discutée de très près, et sur les vin pièces, ils n'en remportent généralement que trois ou quatre s

gnées. Pour les autres, le souverain tient à s'entourer de renseignements complémentaires.

A neuf heures du matin, l'Empereur a ainsi expédié une assez rude besogne; si le temps et la saison le permettent, l'Empereur fait alors une sortie en voiture, suivie d'une assez longue promenade à pied. Sinon, il se rend tout de suite au manège où il monte à cheval pendant trois quarts d'heure.

L'Empereur est un bon tireur d'épée, un bon cavalier et un excellent chasseur. Lorsqu'il est à cheval, il aime à rechercher les difficultés. Il franchit non seulement les haies et les fossés, mais encore les banquettes, dites irlandaises, avec la plus grande facilité.

Les jours d'inspection militaire, l'Empereur qui a dû chevaucher au grand air pendant un assez long temps, supprime la promenade en voiture. Il reste volontiers en selle pendant cinq à six heures de suite.

Vers onze heures, les conférences recommencent ainsi que les rapports. C'est aussi le moment des audiences. On annonce alors les officiers d'un grade élevé qui viennent de bénéficier d'un avancement, les hauts fonctionnaires qui sont récemment promus. Il reçoit aussi les envoyés et les représentants des autres États, les princes, les grands seigneurs. Guillaume II s'entretient avec chacun d'eux pendant quelques minutes.

A l'occasion de ces réceptions, l'Empereur a pour ses hôtes des attentions originales. Il change bien, au cours des réceptions, six ou sept fois d'uniforme. Ainsi, par exemple, si le fils d'un général d'artillerie défunt apporte à Guillaume II les ordres de son père, celui-ci ne manque pas de revêtir l'uniforme d'artilleur pour rendre hommage à cet officier mort à son service. Il est en uniforme de général d'artillerie, de cavalerie, d'infanterie ou en uniforme d'amiral, selon la personne qu'il reçoit et la situation qu'elle occupe.

Si l'Empereur reçoit des représentants ou des attachés militaires de puissances étrangères, il porte l'uniforme de l'étranger qu'il reçoit, ou tout au moins les décorations de la patrie de cet étranger.

Tout ce fatigant cérémonial dure jusqu'à deux heures après midi. L'Empereur revient alors retrouver ses enfants qui sont déjà à table, et prend en famille le second déjeuner.

L'Empereur rend ensuite visite aux hauts fonctionnaires, aux

généraux et aux ministres, et discute avec eux les affaires de l'État. Il se rend chez les artistes, et pose chez l'un ou chez l'autre pour un portrait ou pour un buste. Il inspecte les casernes et les administrations publiques, et, si le temps le permet, il termine la journée par une promenade en voiture qui se prolonge jusqu'à cinq ou six heures.

A six heures et demie, il accueille encore les personnes ayant des communications à lui faire, ou venant le consulter sur des affaires politiques ou militaires. Il lit des rapports détaillés et signe les pièces qui lui ont été présentées le matin et qu'il a voulu réserver. Enfin, à sept heures, il prend part au dîner de famille.

Au sortir de table, l'Empereur passe un certain temps avec ses enfants qui ont consacré la journée à leurs études ou à des exercices corporels, puis il retourne au travail.

Dans la soirée, nouvelle récréation; l'Empereur fait des armes, puis vers dix heures, il prend un léger repas et se retire dans sa chambre à coucher. Peu après dix heures, il fait appeler son domestique qui l'aide à se déshabiller.

Sur une table placée auprès du lit de l'Empereur sont toujours placés des crayons et du papier, afin que le souverain puisse écrire les observations qui lui viennent à l'esprit, avant qu'il ne cède au sommeil ou à son lever le lendemain.

Telle est la journée de travail de l'Empereur dans les circonstances ordinaires. Dans les circonstances extraordinaires, Guillaume II s'impose un labeur encore plus considérable. Que l'on songe, par exemple, au travail supplémentaire que doit occasionner à l'Empereur la visite d'un roi ou d'un prince quelconque.

Toutes les affaires courantes sont, quoi qu'il arrive, expédiées par lui, même lorsque la visite d'un grand personnage l'oblige à passer une bonne demi-journée en repas, promenades et cérémonies. Son temps devient en ce cas si mesuré que c'est seulement vers onze heures du matin qu'il peut entrer dans son cabinet de travail pour jeter un coup d'œil sur les journaux ou lire un livre nouveau scientifique, politique ou littéraire. Il est plus de onze heures du soir quand il lui est permis de sommeiller. Même dans ces moments-là, il se lève, si c'est nécessaire, à quatre heures du matin et recommence, sans s'arrêter, à expédier les affaires de l'État.

De même que les visites, les manœuvres de troupes, les inspections militaires en dehors de Berlin absorbent une grande partie du temps du souverain. Pendant le trajet, il ne reste pas

un instant inoccupé. Il écrit dans le wagon-salon qui lui est réservé, examine des rapports, signe des pièces, etc. Lorsque le soir arrive, après toutes les solennités auxquelles il doit assister, après les harangues et les toasts qu'il lui faut entendre et auxquels il est nécessaire qu'il réponde, il est harassé de fatigue : or, rentré dans sa chambre passé minuit, il examine encore des dossiers, il parcourt des rapports, donne des signatures. Absent de Berlin, qui est le siège de toutes les grandes administrations, il est tenu de traiter les affaires avec plus de promptitude et plus de discernement que d'ordinaire.

Pendant les manœuvres et les inspections, l'Empereur est à cheval dès cinq heures et demie du matin et reste en selle jusqu'à deux heures de l'après-midi. A peine a-t-il le temps de manger à la hâte. Aussitôt après, il s'attache à étudier les affaires du gouvernement, reçoit dans l'après-midi, et assiste à de nouvelles cérémonies. Extérieurement, il ne manifeste ni la moindre fatigue, ni le moindre effort. Il met une véritable coquetterie à avoir pour chacun de ses visiteurs un mot aimable.

L'Empereur, dans ces circonstances exceptionnelles, ne dispose souvent pas de plus de trois heures pour reposer. Le lendemain, il remonte à cheval à la première heure.

Aussi passionné pour la vie à la mer, il affectionne en particulier les beautés naturelles qu'offrent les côtes de la mer du Nord.

Même pendant les voyages d'agrément, il consacre une bonne partie de son temps au travail. Dans tous les endroits où il s'arrête, ou quand il arrive dans un port, il trouve des dépêches, des lettres, des dossiers à son adresse, et sur son yacht même, son esprit toujours actif s'occupe à étudier et à lire. Sans doute, il effectue des voyages de quelque durée, surtout pendant les mois d'été, au moment où les administrations ont leurs vacances, mais la machine gouvernementale ne s'arrête jamais et Guillaume II a des affaires à résoudre qui réclament une prompte expédition.

Malgré tout le travail que l'Empereur s'est imposé, il trouve encore le temps de lire la plupart des livres importants paraissant en Europe, sur des sujets littéraires, scientifiques, religieux ou philosophiques. Linguiste distingué, possédant notamment à merveille la langue française et la langue anglaise, il lit tous ces livres, non pas en traduction, mais dans le texte original. Aussi n'est-il que rarement à court dans une conversation quand il est question d'un ouvrage nouveau.

Pour arriver à mener de front ces études, ces lectures et ces labeurs les plus divers, Guillaume II s'est pénétré de cette idée que seule la régularité la plus absolue dans l'emploi de son temps pourrait lui permettre de résoudre le problème, en apparence impossible, d'avoir des clartés plus que suffisantes de tout ce qui tente l'observation humaine.

Il avait été, d'ailleurs, préparé à cette vie de travail par l'éducation sévère à laquelle il fut soumis. Il a été élevé, en effet, à dure école : par jour, il ne disposait guère que d'une demi-heure pour satisfaire ses goûts. Connaissant le prix du temps, il ne lui arrive que par exception de remettre les affaires sérieuses au lendemain. Quelque peu théâtral dans son allure, disons même cabotin, il a néanmoins le sentiment que le chef d'un État ne doit pas être seulement le représentant de l'autorité, mais aussi le collaborateur le plus actif de la vie du pays à la tête duquel il a été placé.

Ses idées mystiques l'ont amené à se considérer comme tenant ses droits de la divinité elle-même. Il est un des derniers croyants du « droit divin », dont M. le comte de Chambord fut en France le dernier représentant.

IX

EXCURSIONS ET VOYAGES

Dans le voisinage du pont de Glienicker, à Postdam, tout contre la sortie du grand parc, appelé le « Nouveau Jardin », se trouve la station des Matelots. Sur le bord de l'Havel, qui, à cet endroit, s'étend en largeur et forme un énorme lac, on voit se dresser plusieurs constructions singulières qui, avec leur couleur jaunâtre et leur revêtement en bois, se distinguent de loin. Ce sont les « blockhaus » suédois que l'Empereur a achetés pendant son voyage dans les pays du Nord et qu'il a fait installer là. Près de ces « blockhaus », il y a une rangée de petites baraques servant à abriter les embarcations de promenades de l'Empereur qui sont inutilisées pendant l'hiver.

A droite et à gauche, le terrain est flanqué d'une batterie de côtes de six canons en position sur des affûts. Derrière la station est établi un casernement pour un chef matelot que la marine

détache tous les ans pour les promenades en bateau de l'Empereur.



L'Empereur Guillaume II à bord du *Hohenzollern*

Outre plusieurs embarcations à l'usage des princes et plusieurs ...rques à voiles, la flottille se compose principalement d'un ...and bateau à vapeur, *Alexandria*, sur lequel l'Empereur, sa

famille et sa suite font des excursions et dont l'Empereur se sert également pour se rendre à Berlin, en passant par Spandau. Généralement, il quitte le bâtiment à Spandau et continue sa route par chemin de fer ou en voiture. Pour cette raison, on a construit à Spandau un pavillon où l'*Alexandria* peut être amarré.

L'Empereur se promène aussi fréquemment sur une petite frégate à voile, la *Marie-Louise*, qu'il aime à conduire lui-même. Cette frégate, construite entièrement en acajou, et dont l'intérieur renferme une cabine spéciale pour les hommes et une cabine spéciale pour les femmes, a été remise à neuf il y a deux ans, mais elle date déjà d'une époque assez éloignée. Elle a été donnée, en effet, en 1832, par le roi Guillaume IV d'Angleterre au roi Frédéric-Guillaume III de Prusse. Ce bâtiment, avec ses trois mâts et sa forme qui le fait ressembler à un vieux bâtiment de guerre anglais en réduction, produit une impression aussi curieuse que plaisante.

L'Empereur fait presque chaque année un voyage en Suède et en Norvège. C'est à peu près son seul voyage de repos et de récréation. Il invite à l'accompagner quelques rares personnages avec lesquels il est lié intimement.

Le navire de haute mer dont l'Empereur se sert non seulement pour ses voyages dans le nord, mais pour toutes ses excursions maritimes, est le *Hohenzollern*. Le Reichstag a voté une somme de quarante millions pour ce bâtiment.

Dans sa plus grande longueur le *Hohenzollern* mesure 121 mètres sur 14 mètres de large, avec une profondeur de cale de 10m,8 et un déplacement de 4,187 tonneaux. Si l'on en excepte le *Kaiserin Augusta*, le yacht impérial possède une machine plus puissante que tous les cuirassés allemands. Les huit chaudières agissant sur une double hélice peuvent développer une force de 9,000 chevaux et donner au navire une vitesse de 20 milles marins. L'équipage est de 270 hommes. L'artillerie comprend trois canons à tir rapide de 10 centimètres et douze canons de 5 centimètres.

A l'avant de ce navire puissant, blanc comme la neige, brille la couronne impériale, à l'arrière, l'écusson des Hohenzollern noir argenté et entouré de lauriers. Sur le pont se dressent deux cheminées et trois mâts d'acier ; au-dessous de la passerelle du commandant est élevé un second pont, où les voyageurs peuvent se promener, et qui est formé par le toit de la construction où son

abrités les salons ordinaires. Dans l'entrepont, à tribord, se trouvent les appartements de l'Empereur : à gauche, à babord, ceux de l'Impératrice; en avant les appartements des princes, et devant ceux-ci, les chambres et les mess du commandant et des officiers. Viennent ensuite le logement de l'équipage, et tout à fait à l'avant l'infirmerie et la pharmacie.

Le deuxième entrepont est réservé à la domesticité, aux habillements, à la cuisine impériale, à celle des officiers, etc. Les machines à distiller et à fabriquer de la glace se trouvent également à cet endroit.

Outre les machines du bâtiment, il existe encore à bord treize machines auxiliaires qui sont employées pour le système des pompes, pour l'éclairage électrique.

Les salons et les cabines sont meublés avec beaucoup d'élégance. Les panneaux, les parquets, les tables et les autres meubles des appartements impériaux sont en bois d'érable et en bois de rose : une cretonne aux couleurs variées tapisse les murs. Des lampes puissantes sont attachées au plafond, peint en blanc et or. Les cheminées en nickel donnent l'impression la plus confortable, mais en fait le chauffage est produit par la vapeur.

Le *Hohenzollern* est classé dans la catégorie des avisos, et éventuellement pourrait servir comme tel en cas de guerre.

Lorsque l'Empereur entreprend un voyage en Allemagne ou au dehors, un train spécial est mis à sa disposition.

Le train spécial de l'Empereur comprend neuf voitures qui sont toutes munies d'un double système de freins. Cette combinaison est nécessaire afin de permettre aux voitures de circuler à l'étranger sur des voies où un système de freins, différant du système allemand, est employé. Le train spécial est chauffé par la vapeur. Les neuf voitures sont reliées par un long couloir à travers lequel on peut se promener pendant le trajet. L'éclairage est produit par des lampes à gaz. Un éclairage au moyen de bougies est également préparé, pour le cas où le gaz ne fonctionnerait pas. Chaque voiture mesure 17 mètres de long, et repose sur des chassis mobiles, de façon à franchir les courbes avec facilité, et sans danger de déraillement. A l'extérieur, les voitures sont vernies en bleu clair et en couleur crème. Tous les angles sont dorés. Chaque voiture a coûté de 50 à 60,000 marks (62,500 fr. à 75,000 francs). La longueur du train impérial est de 153 mètres, sans compter les distances entre les tampons. Deux loco-

motives géantes remorquent le convoi. Chacune traîne sur son tender une provision de 460 quintaux de charbon. Chaque locomotive est conduite par le mécanicien ordinaire et par un second mécanicien qui fait l'office de chauffeur et porte en plus le chef des machines du réseau et un membre de la Direction des chemins de fer du réseau traversé.

Les neuf voitures se décomposent ainsi : 1° wagon-salon pour l'Empereur ; 2° wagon-salon pour l'Impératrice ; 3° salle à manger ; 4° cuisine ; 5° wagon pour la suite ; 6° wagon des domestiques ; 7° et 8° wagons de bagages ; 9° wagon pour les ustensiles. Dans ce dernier wagon sont installés plusieurs ouvriers choisis, disposant d'un petit atelier, de façon à pouvoir effectuer, en cours de voyage, et sans arrêt, les réparations de route.

Le wagon-salon de l'Empereur a été construit dans les ateliers des chemins de fer de Breslau. C'est un modèle de confort et d'élégance. Lorsqu'on y entre par le devant, on se trouve d'abord dans une sorte d'antichambre pour passer ensuite dans un luxueux salon, éclairé par des panneaux de verre, ayant un mètre de dimension et qui se relie à un second petit salon. Ce dernier peut être transformé, au moyen d'une cloison mobile, en chambre à coucher, de sorte que cette voiture peut être utilisée pour de plus longs voyages et surtout pour des voyages de nuit. Au second salon est attenant un cabinet de toilette pour l'usage personnel de l'Empereur. Cette pièce débouche dans un passage où sont placées deux cabines avec toilettes pour les hommes de la suite. Puis on arrive sur un emplacement réservé aux domestiques et dans lequel fonctionnent un poêle et un réservoir d'eau pour les différentes toilettes.

Le wagon est éclairé au gaz dans toutes ses divisions.

Il va sans dire que les salons sont des plus richement décorés, mais ils offrent aussi toutes les commodités imaginables. Par exemple, si une chambre est improvisée pour la nuit, l'éclairage peut être éteint par un système disposé à côté du lit, en même temps qu'une sonnette électrique permet de communiquer tous les ordres aux domestiques.

Une tablette mobile est fixée à la cloison qui sépare les deux salons : elle peut servir de table à écrire.

Le wagon-salon de l'Impératrice était originairement le wagon de voyage de l'Empereur, lorsque celui-ci n'était encore que le prince Guillaume. A l'occasion des petits voyages où le train im

périal n'est pas nécessaire et où la voiture de l'Empereur est attachée simplement à un train express, Guillaume II se sert encore du wagon de l'Impératrice. Le wagon est disposé de façon à satisfaire à tous les besoins du trajet et contient des pièces pour la suite et les domestiques.

La salle à manger peut être mise en communication directe avec la cuisine, au moyen d'un couloir couvert.

La voiture où la suite prend place est destinée à recevoir les adjudants, les fonctionnaires du cabinet civil et militaire, les dames d'honneur de l'Impératrice qui ne sont pas de service immédiat.

Cette voiture est naturellement pourvue de tout le confort désirable. Elle renferme des chambres à coucher et des coupés pouvant être transformés facilement en chambre de repos. A l'intérieur des coupés sont fixées des tables mobiles sur lesquelles les membres de la suite, qui n'ont pas leur place marquée à la table de la salle à manger, prennent leurs repas.

Les voyages de l'Empereur, en général, ne sauraient être considérés comme des voyages d'agrément. Ils sont pour le souverain l'occasion de nouvelles fatigues. Partout, en effet, où il s'arrête, il doit recevoir des députations, entendre des compliments et y répondre, sans parler des inspections de troupes qu'il a à faire, des visites, des cérémonies, des solennités qui se suivent sans interruption et qui ne laissent pas à l'Empereur un instant de répit. Outre cela, il continue à expédier les affaires de l'empire et, pendant toute la durée du trajet, l'Empereur est obligé de consacrer une partie de sa nuit au travail.

A l'occasion des voyages de l'Empereur et de l'Impératrice à l'intérieur de l'Allemagne, le ministre des chemins de fer a adressé la circulaire suivante à toutes les directions des chemins de fer de l'empire :

« Pendant le voyage du train spécial, depuis le point de départ jusqu'à la station terminus, si c'est pendant le jour, partout où le train s'arrêtera, l'accès des quais sera interdit au public ; ne seront admis dans l'espace ainsi réservé que les personnes dont le souverain autorise la présence ou les fonctionnaires de service. Les fonctionnaires devront se ranger de manière à ce que le passage soit libre, et qu'il soit possible de constater, avant le départ du train, que tout le monde est remonté en voiture.

« Il est également recommandé de restreindre autant que pos-

sible le mouvement du public sur les voies conduisant aux stations, et le séjour dans les salles d'attente ne sera permis qu'aux personnes munies de billets. Les autorités des chemins de fer devront s'entendre avec la police locale pour faire exécuter ces prescriptions.

Les voyages de l'Empereur, particulièrement à l'étranger, sont très coûteux. D'après les arrangements pris entre les diverses cours européennes, des pourboires énormes sont remis aux domestiques des cours étrangères. Les payements s'effectuent en doubles couronnes (20 marks), et les valets de chambre étrangers, pour un séjour de l'Empereur durant trois ou quatre jours, reçoivent de 10 à 15 doubles couronnes.

Les fonctionnaires d'une cour étrangère reçoivent de leur côté de riches cadeaux : épingles ornées de diamants, montres, tabatières garnies de brillants ou d'or, etc. Chaque voyage de ce genre nécessite en pourboires et en cadeaux une dépense de 30 à 40,000 marks (37,500 à 50,000 francs).

Il convient également de faire remarquer que l'Empereur ne voyage pas gratuitement sur les chemins de fer. Pour l'usage des locomotives et la circulation sur les voies ferrées, l'Administration de la maison impériale verse à la caisse de l'État une somme proportionnée aux tarifs. Cette somme est calculée d'après le nombre des essieux se trouvant dans le train, de sorte qu'un voyage à travers l'Allemagne entraîne une dépense de 3 à 4,000 marks.

X

LES REVENUS DE L'EMPEREUR

A ce sujet, voici quelques renseignements sur les revenus annuels de l'Empereur.

Comme nous l'avons déjà dit, l'Empereur allemand ne dispose d'aucune liste civile, il reçoit seulement un « fonds de disposition » de 600,000 marks (750,000 francs) annuellement. Il doit pourvoir à tous les frais de représentation au moyen des revenus de la liste civile qui lui est accordée en tant que roi de Prusse.

Pour connaître l'origine de cette liste civile, il nous faut remonter un peu en arrière. La monarchie absolue, qui jusqu'à la

publication de l'ordonnance du 5 décembre 1848, était la forme gouvernementale de la Prusse, ne faisait aucune différence fondamentale entre les dépenses de l'État et celles de la maison royale. Pour couvrir ces dernières ou pour satisfaire à tous les autres frais, le roi possédait la libre disposition des revenus tirés des domaines de l'État. Ce qui restait, après que l'entretien de la maison avait été définitivement réglé, était consacré, avec les revenus des impôts, aux besoins généraux du pays.

Lorsqu'après l'époque napoléonienne, l'État prussien se trouva dans une situation financière des plus critiques, et que le crédit des contribuables fut presque épuisé, le roi Frédéric-Guillaume III renonça librement au droit de disposition illimité qu'il possédait sur les revenus courants des domaines de l'État.

Par une ordonnance en date du 17 janvier 1820, il délivra les biens de l'État de cette charge, et décida qu'ils serviraient à garantir les dettes qui s'étaient accumulées pendant les guerres successives. L'ordre put être ainsi rétabli peu à peu dans les finances. Le roi se réservait pour lui-même et pour sa famille une rente annuelle de 2,500,000 thalers (6,250,000 francs environ), y compris 548,240 thalers en or.

Dans la suite, cette rente devint insuffisante. Les dépenses de la vie — même dans les cours princières — étaient devenues plus élevées, en même temps que le train de maison était devenu plus luxueux. De plus, la puissance politique, sous Guillaume I[er], avait subi un changement radical et exigeait des frais de représentation plus considérables. On tint compte de cette situation en augmentant à plusieurs reprises la rente royale et la liste init par être portée à 15,719,296 marks, soit 19,649,120 francs environ.

On voit donc que cette contribution payée par l'État prussien doit son origine à la réserve que Frédéric-Guillaume II fit en sa aveur, lorsqu'il abandonna lui-même des droits beaucoup plus tendus. Il en résulte que cette somme n'a pas à être approuvée par les deux Chambres. Elle ne suffit quelquefois pas à régler outes les dépenses et la fortune personnelle de l'Empereur est alors mise à contribution.

Dans la maison des Hohenzollern, les fortunes sont réparties rès inégalement. Il existe encore des sources de revenus, qui, ous le titre de fidéi-commis, se transmettent dans la famille. Le principal usufruitier est le roi, qui a d'ailleurs les obligations les

plus lourdes à remplir. Parmi ces fidéi-commis se trouvent au premier rang ceux dits de la maison et de la couronne royales, et qui comprennent plusieurs domaines très étendus et d'un rapport considérable.

Le premier de ces fidéi-commis date du grand Électeur, le second a été établi par Frédéric-Guillaume Ier.

L'Empereur dispose aussi du trésor de la couronne, fidéi-commis constitué en or par Frédéric-Guillaume III.

Ce monarque avait dû faire des économies, même pendant les temps les plus troublés, et il laissa à sa mort une somme de 18 millions de marks (22 millions de francs environ), dont une partie devait être mise de côté pour les nécessités extrêmes, tandis que l'autre moitié pourrait être employée librement pai chaque souverain. Ce même roi a également constitué des fidéi-commis très importants, dont les usufruitiers sont actuellemen le prince Albert et le prince Frédéric-Léopold. De même, l'Empereur Guillaume II possède, à sa disposition personnelle et noi comme chef de la famille, une partie de la succession du duc de Brunswick.

L'Empereur ne prend de repos véritable qu'au printemps et ei automne, lorsqu'il part chasser dans les domaines royaux de l Marche ou de la Prusse orientale, ou lorsqu'il accepte l'invita tion de princes ou de grands propriétaires à venir tuer du gibie sur leurs terres.

Guillaume II est un tireur de premier ordre. Bien qu'ayant e le bras droit cassé en venant au monde et que ce bras lui soi d'une médiocre utilité, il est parvenu, à force d'énergie et d patience, à mettre en joue et à faire feu de la même main, ave une grande sûreté de coup d'œil. Ses amis se plaisent à vante son adresse, et il est très flatté quand ils lui en parlent.

Quand l'Empereur chasse à l'affût, un porte-fusil se tient à se côtés et fiche en terre une fourche, au moment décisif, devant l chasseur. Celui-ci place son arme sur cet appui, et la dirig comme il ferait d'un pistolet. Chaque fois qu'une pièce est aba tue de cette façon, une encoche est taillée sur la tige de l fourche, et lorsque celle-ci est couverte de marques, elle est ren placée par une nouvelle fourche, et reléguée dans le musée d chasse du souverain.

Veut-on maintenant connaître le carnet de chasse de l'Empe reur ? Il est instructif. Jusqu'à présent, il a tiré : 1 cétacé, 2 au

rocques, 3 rennes, 3 ours, 716 grosses bêtes, telles que cerfs, loups, etc., 1,524 gros sangliers et 179 petits, 121 chamois, 413 chevreuils, 16 renards, 11,066 lièvres, 7,387 faisans, 407 perdrix, 29 coqs de bruyère, 56 canards, 638 lapins, 694 hérons et cormorans, etc. Au total l'Empereur aurait tué jusqu'ici, y compris les oiseaux de proie, 25,372 pièces de gibier. C'est du moins



Le palais de Sans-Souci.

qu'affirme Rieger, le porte-carnier de l'empereur, dans la liste 'il a arrêtée au 31 mai 1896.

Terrible statisque en vérité!

XI

LE CÉRÉMONIAL ET LES SOLENNITÉS A LA COUR IMPÉRIALE ALLEMANDE. — LA NOUVELLE ANNÉE

Le nouvel an a ceci de particulier qu'on le fête partout, dans us les pays du monde. Comme l'a écrit un jour, avec infiniment

d'humour, mon excellent ami Forain : « Ce jour-là, on devrait pleurer... on s'amuse ».

On s'amuse en effet à Berlin, comme on s'amuse à Paris, à Vienne, etc. « Prosit neujarh », dit-on sur les bords de la Sprée, comme on dit chez nous : « Bonne année ». Personne ne songe que c'est une année de plus qu'on fête, une année de moins de jeunesse, ou une année de plus qui vous emporte vers la fin... fatale. La joie officielle à Berlin se traduit par des battements de tambour, des appels de clairon et des sifflements de fifres. A peine le nouvel an a-t-il sonné, qu'une musique militaire, précédée de tambours et de fifres de plusieurs régiments d'infanterie de Berlin, quitte le château et défile sur la promenade des « Tilleuls ».

Dans le château lui-même, à la première heure, vers sept heures, l'Impératrice puis les enfants expriment leurs souhaits à l'Empereur, puis se présentent pour le même objet les dignitaires de la cour et les domestiques. A partir de dix heures, une énorme foule s'assemble autour du château : à onze heures, on peut compter de quarante à cinquante mille personnes. Toutes sont venues là pour assister à l'arrivée, en voitures de gala, des princes et des ambassadeurs étrangers.

La foule, d'ailleurs, a tout lieu d'être satisfaite, car le spectacle est intéressant. Les équipages de gala à six chevaux arrivent au grand trot les uns après les autres. Devant les six chevaux chevauche un piqueur ; les cochers et les valets de pied portent des perruques blanches, des tricornes noirs et des redingotes couvertes à un tel point de parements d'argent, que c'est à peine si on aperçoit l'étoffe. Les domestiques qui se tiennent sur le siège de derrière la voiture ne sont pas moins brillamment accoutrés. La voiture elle-même, dans sa partie supérieure, n'a presque qu'une couverture en verre, de sorte que le public peut, tout à son aise, contempler, assis au fond du carrosse, les princes dans leurs brillants uniformes et les dames dans leurs toilettes plus ou moins éblouissantes. Sur le siège de devant du carrosse, qui est garni d'ornements d'argent et d'or, est assis le cocher en grand uniforme de gala avec une magnifique perruque blanche.

Après les carrosses de gala des princes viennent les voitures de gala des ambassadeurs et équipages particuliers de personnes appartenant aux plus hautes familles de la noblesse du pays. Entre temps, arrivent aussi de simples fiacres où se trouvent des

colonels ou des généraux. Là haut, dans la Salle Blanche, pendant des heures, défile la foule des personnalités diverses qui tiennent à saluer le souverain. Les fonctionnaires de la cour passent ensemble, puis l'Empereur entend les vœux du corps diplomatique, qui lui sont transmis par le doyen des ambassadeurs, et répond par un discours de bienvenue et de remerciements. A midi, une fois cette cérémonie terminée, l'Empereur se rend à pied à l'arsenal, où sont réunis un grand nombre d'officiers de la garnison de Berlin. Là, l'Empereur serre la main de ces officiers et prononce un nouveau discours.

L'après-midi a lieu un repas de gala où sont invités les princes et les membres du corps diplomatique qui sont venus dans la matinée présenter leurs vœux.

Un des services de la table impériale est dirigé par des paysans des environs de la ville de Halle. C'est là une vieille tradition qui remonte à un siècle : depuis cent ans, en effet, trois d'entre eux viennent en députation avec des présents pour la maison royale de Prusse. Ces paysans, dans leur costume de gala : fourrure multicolore, veste de soie, avec petits boutons d'argent, pantalon de velours jusqu'au genou, bas de soie, gants avec des boutonnières d'argent, apportent leurs présents, qui consistent en saucissons de Halle, en œufs de diverses grandeurs et en sel. Ils destinent ces présents, quelque peu originaux, non seulement à la famille royale, mais encore à tous les princes et aux ministres, et généralement la députation emporte avec elle une énorme quantité de saucisson. Ces paysans des environs de Halle restent environ huit jours à Berlin, sont les hôtes de la maison royale, ont entrée libre dans tous les théâtres et tous les musées, sont nourris par la cuisine royale et, suivant une vieille coutume, reçoivent en retour, de l'Empereur, un cheval, deux étendards et un joli gobelet.

Maurice Leudet.

(A suivre.)



IMPLACABLE AMOUR[1]

(Suite.)

XXVI

Cette faiblesse passa.

Après avoir longtemps pleuré, je sortis de ma torpeur. Il fallai agir. A quoi bon gémir comme une femme et s'abandonner lâch ment à la douleur? Mieux valait lutter contre le sort. Ç'avait ét une folie de croire au premier moment que tout était perdu. J devais tout tenter pendant qu'il en était temps encore. N'avais-j point retenu ses paroles : « A toi ou à la mort » ? Or, elle n'éta pas morte; elle m'appartenait donc encore.

Et elle le savait aussi bien que moi. Elle n'était forte que par qu'elle me sentait loin d'elle. Je n'avais qu'à reparaître, à la r garder dans les yeux et ma volonté subjuguerait bientôt l sienne.

Mais, comment arriver à elle? Elle se cachait, se déroba énergiquement. Elle avait su mettre dans son jeu tous les sien voire même sa mère qui, jusqu'alors, avait toujours pris m parti. C'est à elle pourtant que mon instinct me conseillait m'adresser. Elle si simple, si bonne, si facile à émouvoir, po rait encore devenir mon alliée. L'affection presque idolât qu'elle m'avait vouée ne s'était pas subitement éteinte.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet et 10 et 25 août 18

Je résolus de lui écrire, car, pour le moment, je ne devais pas songer à être reçu.

« Chère maman, pardonne-moi d'oser encore t'appeler ainsi, commençai-je ; mais il est bien difficile de renoncer en un instant à des droits qui nous sont devenus de douces habitudes, et je ne puis pas supposer que tu m'en voudras pour cela. J'ai reçu la lettre de M. Stradnitz ; je me résignerai à mon sort si la décision de votre fille est irrévocable ; mais je vous supplie du fond du cœur de me permettre de revoir une fois encore ma fiancée perdue, avant que nous ne soyons pour toujours séparés.

« Ce n'est que lorsque j'aurai entendu ma condamnation de la bouche d'Ellen, que j'y croirai ; avant, cela m'est impossible. C'est elle qui doit me l'annoncer — si elle le peut — ensuite, je m'en irai, et je ne me trouverai plus jamais sur votre chemin ni sur le sien. Elle n'aura pas, je l'espère, le courage de repousser cette prière d'un homme auquel elle ne saurait reprocher que de l'avoir trop passionnément aimée.

« Reçois, chère maman, l'assurance de l'inaltérable affection de ton « Eugène. »

La réponse ne se fit pas attendre. Mme Stradnitz m'envoya une lettre longue et confuse à laquelle je n'eusse rien compris, si le professeur n'y eût ajouté un post-scriptum dont la clarté ne laissait rien à désirer :

« L'ébranlement moral de ma fille est si profond, disait-il, que nous devons éloigner d'elle tout ce qui risquerait de lui causer la moindre émotion. Je te prie donc de renoncer à ton désir et de ne pas l'exprimer de nouveau.

« Nous ne pouvons pas même prononcer ton nom en présence d'Ellen, à plus forte raison faut-il nous abstenir de lui demander une audience pour toi : ce serait vouloir la tuer. Quant à la cause de cette horreur que ton souvenir seul lui inspire, tu dois la connaître mieux que moi ; mais qu'elle soit ou non inexplicable, cette horreur de toi existe et nous devons compter avec elle. Aussi, je désire que tu ne troubles plus dorénavant le repos de ma fille. Elle ne changera pas d'avis. Tu te nuirais à toi-même et tu nous causerais de plus grands soucis en essayant de te rapprocher d'elle. L'amour ne se commande pas. Il ne me reste qu'à te prier, encore une fois, d'oublier Ellen et de nous oublier tous.

« Je ferai retirer les meubles ces jours-ci. Tu voudras bien renvoyer le petit portrait resté chez toi. Tous les cadeaux que tu as offerts à notre enfant te seront sous peu reportés.

« S'il arrive que nous nous rencontrions, et c'est inévitable, nous nous saluerons en collègues sans jamais rappeler ces tristes souvenirs.

« Comme tu ne dois pas devenir le mari de notre fille, nous ne pouvons pas plus longtemps te considérer comme notre fils. Tu le comprendras facilement et tu ne t'étonneras pas si je te tutoie ici pour la dernière fois. Je te répète encore que j'aurais été bien heureux que mes vœux se réalisâssent.

« Reçois, cher Eugène, l'expression de nos plus profonds regrets et l'assurance de mon entier dévouement.

« Ludwig STRADNITZ. »

Ainsi, tout était fini. Tout accès près d'elle m'était irrévocablement fermé. Je n'avais qu'à courber la tête et à me taire.

Quelques jours après, en rentrant un soir, je trouvai l'appartement — déjà si horriblement grand et vide — à moitié démeublé; on avait emporté tout ce qui appartenait à Ellen. Mon pas résonnait tristement dans ces pièces désertes. Je fermai à clef toutes les chambres en me promettant de n'y jamais pénétrer. Puis, je me rendis dans mon cabinet de travail, et je m'affaissai sur une chaise. J'aperçus alors une grande caisse poussée dans un coin de la chambre.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon domestique.

— Je n'en sais rien. Cette caisse a été apportée de la part de M. Stradnitz par un homme qui m'a réclamé le petit portrait.

Je relevai la tête. La place occupée jusqu'alors par le portrait d'Ellen était vide. Ainsi on m'avait enlevé la consolation de mes yeux, la seule joie qui me restât !

— C'est bien, grommelai-je. Vous pouvez vous retirer, Joseph.

Il s'éloigna doucement, comme on sort de la chambre où repose un mort.

Au bout d'un instant, j'essayai de me ressaisir, et j'ouvris la caisse. Tous les cadeaux que j'avais faits à Ellen s'y trouvaient soigneusement empaquetés. Elle n'avait rien conservé, pas le moindre souvenir. Mon cœur battait à se rompre, lorsque je traversais les chambres nues, quelques minutes auparavant. Mais une douleur, plus grande encore, m'étreignait à la vue d

cette place vide à la muraille. N'auraient-ils pu me laisser ce cher portrait ? Qu'est-ce qu'il leur en aurait coûté ? Et cela m'eût rendu si heureux !

Il fallait que je fusse devenu bien faible et bien nerveux, car j'appuyai mon front au mur, à l'endroit recouvert autrefois par le portrait de ma fiancée, — et je pleurai amèrement ce bijou qu'on m'avait ravi.

Sa porte m'était donc impitoyablement fermée : mais Ellen avait peur de moi et, en dépit de tout, j'espérais encore tirer parti de cette peur. Si je pouvais la voir, lui parler !... Mais comment y parvenir ? Elle ne quittait pas la maison et ne se montrait jamais à une fenêtre. C'est en vain que je l'épiais à tous mes moments de loisir, que je négligeais mon travail pour consacrer plus de temps à cette triste besogne. Elle ne m'apparut pas une seule fois.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Un soir où, comme d'habitude, je faisais le guet devant la maison, j'aperçus le concierge assis auprès de sa loge. Je me décidai à m'approcher et à lui demander si Ellen était à la maison.

— Ces dames sont parties hier dans l'après-midi, me répondit-il.

— Où donc ?

— Pas loin. A Hinterbrühl, pour y passer la saison.

Heureux d'avoir obtenu ce renseignement, je rentrai aussitôt chez moi. J'appelai mon domestique :

— Demain, pendant ma visite à l'hôpital, vous prendrez le train jusqu'à Mödling, lui dis-je. De là, vous irez à pied à Hinterbrühl et vous vous informerez de l'adresse de la famille Stradnitz. Mais veillez bien à ce que personne ne vous reconnaisse et ne sache que vous agissez en mon nom.

Joseph s'inclina silencieusement, en me regardant d'un air étonné et anxieux. Il s'était figuré que je ne pensais plus à Ellen et il s'en était réjoui

Je continuai :

— Quand vous aurez trouvé la maison, louez une chambre chez quelque paysan. Remarquez bien ceci : cette chambre ne doit être ni trop près, ni trop loin de la maison des Stradnitz. Il faut encore qu'elle soit orientée de telle sorte que je puisse voir, avec une lunette, toutes les personnes qui entreront chez le

professeur ou en sortiront. Surtout, gardez-vous bien de parler de moi à personne. Louez la chambre sous un nom d'emprunt. M'avez-vous compris ?

— Oui, monsieur le docteur. J'exécuterai scrupuleusement vos ordres.

Le lendemain soir, Joseph revenait, après avoir rempli sa mission point par point.

— C'est bien, Joseph le remerciai-je. Je coucherai dorénavant à la campagne.

— Monsieur le docteur ferait peut-être mieux d'oublier cette demoiselle. Qu'espère-t-il encore ? hasarda le pauvre homme, après une légère hésitation.

Je le renvoyai sans répondre à sa question. Oui, qu'est-ce que j'espérais ? Je l'ignorais moi-même. Mais une force invincible m'attirait vers elle. Elle était à moi et moi à elle.

Le jour suivant, j'exécutai mon projet. J'allai passer la nuit à Hinterbrühl, dans ma chambre de paysan. Je m'installai à la fenêtre, muni d'une lunette, et je ne quittai pas des yeux la maison qu'Ellen habitait. Mes propriétaires me crurent probablement fou ou maniaque. Je commençai ainsi à traquer le gibier que je devais avoir — d'une façon ou de l'autre.

D'une façon ou de l'autre ! Ce que j'entendais par ces mots, personne ne l'a su, ne l'a pressenti — et ce fut quelque chose de terrible.

XXVII

J'ai sous les yeux son journal : le journal d'Ellen. Elle ne l'a écrit que pendant quelques mois. Comment ces feuilles tombèrent-elles entre mes mains ? Je le dirai plus tard. Aujourd'hui je n'en ai pas le courage. Je suis vraiment un pauvre hère, misérable abattu, brisé par le cachot, à peine l'ombre de l'homme que je fus autrefois. Ma santé est fortement ébranlée, et cette pénible exhumation de mon passé lui donnera le dernier coup. J'en mourrai sûrement, c'est-à-dire je mourrai plus tôt que si je ne l'eusse point entreprise. Que m'importe ?... Je veux, avant tout, suivre jusqu'au bout le chemin commencé. Il devient toujours plu

escarpé, plus étroit, plus horrible, mais je ne veux pas le quitter. J'obéis à une puissance démoniaque qui ne me laissera pas de repos avant que j'aie évoqué le passé tout entier, même le plus douloureux. Allons, du courage! Le but n'est pas très éloigné.



... J'aperçus le concierge assis auprès de sa loge. (Page 551.)

Son journal! Je vais le transcrire. J'éprouverai un sentiment à la fois consolant et pénible à copier mot à mot ce qu'elle a écrit, et je pense... Mais non, aujourd'hui je préfère ne penser à rien; J'écrirai machinalement. Je ne puis rien autre chose; j'ai le cœur trop malade.

Oh! Ellen! mon Ellen! qu'as-tu fait de moi! qu'as-tu fait de toi?

SON JOURNAL

« Nous sommes à la campagne, à Hinterbrühl, depuis quelques semaines ou peut-être depuis plus longtemps. Je n'en sais rien. Je n'ai pas compté les jours. J'ignore même si nous sommes en mai, ou déjà en juin... ; je le demanderai à Ada. Elle nous a accompagnées ici, avec sa petite fille. Ada reprend des forces, des couleurs, ce qui la rend de très bonne humeur. Georges se montre pour elle plus aimable qu'il ne l'a jamais été ; il vient souvent passer la soirée avec nous. Quand on l'attend, Ada fait grande toilette, ainsi qu'une jeune fille qui cherche à plaire à son fiancé. Je suis contente de la voir se rétablir chaque jour davantage. Quant à moi, je songe... aux choses dont ma tête est pleine, aux choses qui m'occupent jour et nuit. C'est ce qui me pousse à écrire. Il faut que je parle avec moi-même, car je ne veux pas en entretenir mes parents. Ils me croient plus calme qu'à Vienne, parce que je ne dis rien... Et je respecte leur quiétude. Ils ont assez souffert pour moi, et souffrent encore assez à présent, et ils sont si bons, si dévoués ! Je n'abuserai pas de leur amour et de leur tendresse. D'ailleurs, je ne puis confier mes peines à personne, pas même à ceux que j'aime. Je tremble avant d'avoir écrit le premier mot... comme si j'allais trahir un secret ou commettre un crime. Mais je serai peut-être plus tranquille si je m'analyse moi-même, sincèrement. Aussi, je veux le tenter. »

Un jour de silence.

« Je ne peux pas écrire beaucoup à la fois. Je suis trop faible. Lire, écrire, marcher, tout me fatigue.

« Nous sommes presque toujours seules. Si, par hasard, on annonce une visite, je me retire dans un des coins les plus reculés du jardin, ou je me cache quelque part. Je ne sors jamais : la rue m'épouvante. Je ne rencontre pas un visage étranger, je ne perçois pas une voix inconnue sans m'effrayer. J'aimerais la solitude, et pourtant il me faut sans cesse quelqu'un auprès de moi. Comme un petit enfant, je crains l'obscurité... Si maman et Ada se trouvent en même temps hors de ma chambre, je les appelle avec angoisse : « Où êtes-vous ? Ne vous éloignez pas. Je

veux vous voir ou vous entendre. Ne me quittez pas... » Et elles s'efforcent de se tenir à proximité.

« Je dors dans la même chambre que maman. Sur ma prière, on a placé nos lits côte à côte, afin que je puisse prendre sa main si je m'éveille en sursaut. Ada, qui couche dans la pièce voisine, vient plusieurs fois dans la nuit pour s'assurer que je ne suis pas malade. Souvent, je la prie de rester un instant avec moi ; elle se glisse dans mon lit ; nous nous serrons étroitement et nous nous endormons au bras l'une de l'autre. Je veux aussi que ma chambre soit toujours bien éclairée, sans un coin d'ombre... Je suis plus peureuse qu'Alice, qui se moque de sa grande tante Ellen. Pauvre enfant ! Elle ne sait pas, elle ne comprend pas que... Mais laissons cela.

« Nous habitons une jolie villa, qu'un ami de papa, un riche baron, a mise à notre disposition. La maison, un peu isolée, est située à la lisière d'une forêt ; notre parc s'avance même assez loin dans le bois. De ma fenêtre, je ne vois que des arbres ; l'arome des pins et des sapins emplit ma chambre et me réconforte. J'aime le parc pendant le jour, mais dès que le soleil disparaît, je commence à trembler. Les arbres m'effrayent. Derrière chacun d'eux, je crois apercevoir un fantôme.

« Georges est ici aujourd'hui. Je l'entends bavarder et rire avec Ada. Et cela m'étonne. Peut-on réellement être de si bonne humeur et rire si gaiement ! Pourtant, moi aussi, j'ai ri autrefois. Mais il y a longtemps déjà !...

« Je suis pareille à ces personnes qui ont résisté à une grave maladie et qui ne retrouvent pas leurs forces. Je passe des heures, étendue dans mon hamac, grelottante, malgré le chaud soleil, et l'idée de la mort me hante...

« Durant les premières semaines qui suivirent cette soirée inoubliable, je n'eus pas de bien saines pensées. Une continuelle image m'obsédait : il me semblait avoir été jetée dans un torrent impétueux ; je me sentais rouler et tournoyer au milieu d'un bruit infernal, puis saisir par des monstres. Et je ne pouvais faire aucun mouvement pour me soustraire à ce martyre ! Quel terrible moment pour moi, que cette lutte entre la vie et la mort ! Puis la fièvre tomba, le calme se rétablit peu à peu en moi. Mon esprit redevint lucide et, depuis, je ne cesse de songer à la mort.

« Car il faut que je meure. Comment vivrais-je après ce qui s'est passé ? Je ne veux pas attenter à mes jours. J'en suis inca-

pable. D'ailleurs, la mort, la douce mort viendra bien d'elle-même. Ma santé décline chaque jour davantage. Je n'ai qu'à prendre patience et elle arrivera, cette consolatrice qui efface tout. Je ne la crains pas, je ne l'appelle pas non plus impatiemment. Je l'attends. Si seulement les miens m'aimaient un peu moins! Ils me pleureront... Je ne puis supporter cette pensée. »

Un dimanche matin.

« La pauvre Alice a reçu aujourd'hui une verte réprimande de sa mère et de sa grand'mère. Elle pleure maintenant, là, sous un arbre.

« Malgré une défense formelle, elle a prononcé son nom — pour la première fois, il est vrai — me demandant où il était Ada se trouvait auprès de moi, heureusement. Je me suis mise à trembler et j'ai failli m'évanouir. Ada m'a soutenue dans ses bras en appelant maman. On me fit boire quelques gouttes d'eau fraîche et je me trouvai mieux. La pauvre enfant dut implorer son pardon en me promettant de ne plus jamais recommencer Maman et Ada sont consternées. Elles me croyaient moins profondément atteinte. Si elles savaient tout! Mais je n'ose pas même me l'avouer à moi...

« La petite était très familière avec lui, elle l'aimait. Cela me revient à l'instant. Maman et Ada l'aimaient aussi. Mais que fais-je? Pourquoi évoqué-je le passé? Voilà que je frissonne déjà Ma plume s'échappe de ma main... Cela ne doit point être. Je ne veux plus y penser. J'aime mieux songer à la mort. Je la vois sous les traits d'un ange au visage grave, avec des ailes noires qu'il agite autour de moi; puis il m'emporte auprès de Dieu. Oh que ce soit bientôt! »

« C'est curieux. La mort se refuse à venir. Les jours succèdent aux jours, et je vis encore. Qui plus est, mes forces renaissent peu à peu. Maman et Ada s'en sont aperçues.

« — Tu as meilleure mine, Ellen, bien meilleure mine, m dit maman aujourd'hui.

« — Vraiment? Il me semble aussi.

« — Tu devrais essayer ... mais ne te fâche pas si je te donne un conseil...

« — Me fâcher contre toi, maman?... Quel conseil?

« — Tu devrais essayer de te ressaisir, ne point t'abandonne

à la tristesse. Autrefois tu aimais à lire. Désirerais-tu quelques ivres intéressants?

Je secouai la tête.

« — Préfères-tu que nous invitions quelques amies?

« — Non.

« — Te plairait-il d'aller parfois à l'église?

« A l'église! Je pensai aussitôt à la chapelle du couvent, la lernière que je visitai.

« — Non plus, répondis-je, sans rien ajouter.

« — Pourtant, tu ne crains pas la rencontre des personnes qui réquentent les églises. Elles y vont pour prier et, par conséquent, ne te troubleraient pas.

« Je perdais peu à peu mon sang-froid.

« — Maman, je t'en prie...

« — Je ne veux pas te contrarier, mon enfant; mais il serait bon, peut-être, de t'habituer de nouveau à voir du monde. Si nous nvitions quelques-unes de nos bonnes amies... Sœur Angélique, par exemple?

« Je tressaillis. Quels souvenirs ce nom éveillait en moi!

« — Je t'en supplie, maman, implorai-je en tremblant, ne me appelle plus le passé; il ne m'obsède que trop!

« Eh oui! le passé ne se laisse pas oublier. Que sert de lui épéter: « Reste dans ton tombeau, ne te ranime pas; je ne veux lus rien savoir de toi! » Il ne s'en soucie pas. Ni la prière, ni les upplications, ni la volonté la plus énergique ne peuvent l'anéantir. l reparaît toujours, toujours, toujours! Je renonce à la lutte, il st plus fort que moi.

« Angélique doit me croire morte. Et ne suis-je pas morte, en ffet, pour elle? Elle était trop grande, trop au-dessus de ma aiblesse; je n'ai pu la suivre. Et maintenant, comment oserai-je a regarder en face? Ne lirait-elle pas dans mes yeux les paroles ue j'ai dû entendre? Oui, je voulus tout d'abord me réfugier uprès d'elle, la prier de me cacher dans sa cellule, jusqu'à ce ue l'orage fût apaisé et que les miens eussent mis fin à ce terrible pisode de ma vie.

« Oui, j'ai contemplé l'image du saint qui me rappelle les traits e mon ami... mais je n'ai sollicité de lui que son intercession uprès de Dieu, pour qu'il m'accordât ses lumières. Je l'aimais omme on aime tout ce qui est pur, noble, sacré; je vis toujours n lui un prêtre, bien qu'il n'eût pas encore reçu les ordres. Je ne

songeai jamais à un amour terrestre, pas plus que lui, dont le cœur était plein de Dieu et de son Evangile. En nous quittant, nous ne nous sommes pas même donné la main... Il me bénit comme bénit un prêtre... rien de plus.

« Il ne me jugea pas capable de le suivre et m'abandonna; voilà pourquoi je ne devins pas sa compagne d'armes. Mais son souvenir m'est resté, m'a souvent soutenue; il a dissipé mes doutes, m'a secourue dans mes plus grandes afflictions. Et ce souvenir a été profané. J'ai vu son portrait déchiré et couvert de boue; mes pensées les plus secrètes, mes sentiments les plus intimes ont été souillés... Aujourd'hui, la honte m'accable quand son visage se présente à mes yeux.

« Là-bas! peut-être serons-nous un jour réunis, Angélique, Jean et moi. Mais sur terre, jamais!

« Que Dieu pardonne à cet homme qui a tout profané en moi: Dieu, son temple, ses élus, ses serviteurs, qui m'a tout pris, même cette pauvre et misérable vie!... »

15 juin.

« Il faut pourtant que je me résigne à l'écrire. A quoi sert de se taire quand on ne peut étouffer ses pensées?

« C'est en vain que j'ai rompu tout lien entre lui et moi, que je ne le vois pas, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on ne prononce pas même son nom en ma présence: une chaîne invisible me retient à lui, malgré le silence, malgré la séparation. Que je le veuille ou non, depuis que j'ai été tirée de ma torpeur, il me poursuit sans cesse; la nuit, il apparaît dans mes rêves; il s'approche de moi en ennemi et en persécuteur; il me demande raison de la parole que j'ai reprise, et je me vois fuyant devant lui, combattant désespérément sa haine, comme j'ai combattu son amour. Je pousse parfois de tels gémissements que maman, effrayée, se penche vers moi et m'éveille. Alors je m'assieds sur mon lit, pâle, exténuée, haletante, le front couvert d'une sueur froide, et je saisis le bras de ma mère en lui disant, tout effarée:

« — C'était encore lui, maman, il était là!...

Je passe des nuits entières dans l'insomnie; je m'efforce de lire, de prier pour ne pas m'endormir et risquer de le revoir en songe... De jour je souffre moins; l'obsession s'évanouit. Je sommeille au jardin dans mon hamac, des heures entières, épuisée

le fatigue, et maman, assise auprès de moi, écarte tout ce qui ourrait troubler mon repos.

« Je suis persuadée que les miens me trompent pour dissiper nes craintes... mais ils font un mauvais calcul. Je devine leur ntention. J'observe en secret les allures de tous, l'expression es physionomies. Chaque lettre qu'on apporte éveille mes soupons. Pourquoi maman et Ada se parlent-elles si souvent à oreille ? Pourquoi ne dois-je pas entendre leurs conversations ?

« Il a probablement écrit, ou bien elles l'ont aperçu et elles ne le cachent. Quoique la maison soit bien gardée, les fenêtres rillées, je ne me sens jamais en parfaite sûreté, dès que la nuit pproche. J'appelle maman et Ada et je leur crie :

« — Il y a quelqu'un au jardin ; quelqu'un a frappé aux vitres ; ai vu passer une ombre. Pour l'amour de Dieu, ne me quittez as ! J'ai peur qu'il ne surgisse tout à coup !

« Elles essayent de me tranquilliser, en me rappelant toutes les aranties de sécurité qu'offre la maison. Elles ajoutent que nous vons autour de nous les servantes, le jardinier, sa femme et son s, qui accourraient au premier signal, s'il était nécessaire. algré tout, j'ai peur, j'ai peur !

« — Prions un peu, veux-tu ? dis-je à maman la nuit dernière, emandons qu'il cesse de me haïr. Tant qu'il n'aura pas paronné, tant qu'il ne m'aura pas oubliée, il continuera à me persécter. Nous allons prier pour lui et pour nous. »

Vers la fin de juin. Peut-être le 30

« Je dors mieux depuis quelques nuits. J'ai retrouvé un peu de dme. Et aujourd'hui pour la première fois, je me suis décidée à rler de lui à Ada. J'étais seule avec elle au jardin.

« — Vous n'avez jamais eu de ses nouvelles ? questionnai-je, ns préambule.

« Elle tressaillit.

« — De... ?

« — Ne le nomme pas. Tu sais de qui il s'agit. Vous n'avez s de ses nouvelles ?

« — Non, Ellen, mais papa le rencontre presque tous les jrs à l'hôpital.

« — Et... il cause avec lui ? demandai-je tout bas.

« — Quand il y est forcé. Autrement jamais. Tu vois, ma

chérie, combien tu étais injuste envers lui en te figurant qu'i pensait à te faire du mal. Papa dit qu'il travaille du matin au soir, qu'il est infatigable. Chacun l'estime, ses étudiants l'adoren et ne jurent que par lui... Pourquoi ta folle imagination voit-elle en lui un monstre avide de vengeance? N'y songe donc plus.

« — Quel air a-t-il? ajoutai-je d'un ton très calme. Papa ne vous en a rien dit?

« — Oh! si, il est très changé, il a mauvaise mine et paraî bien triste... Mais ce n'est pas étonnant.

« — Bien triste? répétai-je.

« — C'est pourquoi tu as tort de tant t'inquiéter. Son malheu le frappe trop vivement. Il t'aimait si passionnément! Un amou aussi violent que le sien ne s'éteint pas en quelques semaines. I faut comprendre cela, Ellen, avant de le juger. Il ne médite rie de mal contre toi, il pleure ce qu'il a perdu; ce n'est pas u crime.

« Mes yeux se remplirent de larmes. Je suis vraiment peiné de ne pouvoir me guérir de cette horreur qu'il m'inspire. Et e écrivant ces lignes, j'ai pitié de lui, je me repens sincèrement d lui avoir prêté de si noirs desseins.

« Ce funeste amour, cause de tant de souffrances pour tou deux, cet amour qui a détruit ma vie et peut-être aussi la sienne m'apparait comme une sombre énigme que je m'efforce d déchiffrer. Pourquoi en advint-il ainsi? A qui imputer ce trist dénouement? A lui ou à moi? à tous deux? ou à aucun de nous Pourquoi tant de douleurs qui ne profitent à personne? Pourquo tout cela? Mon Dieu, pourquoi? »

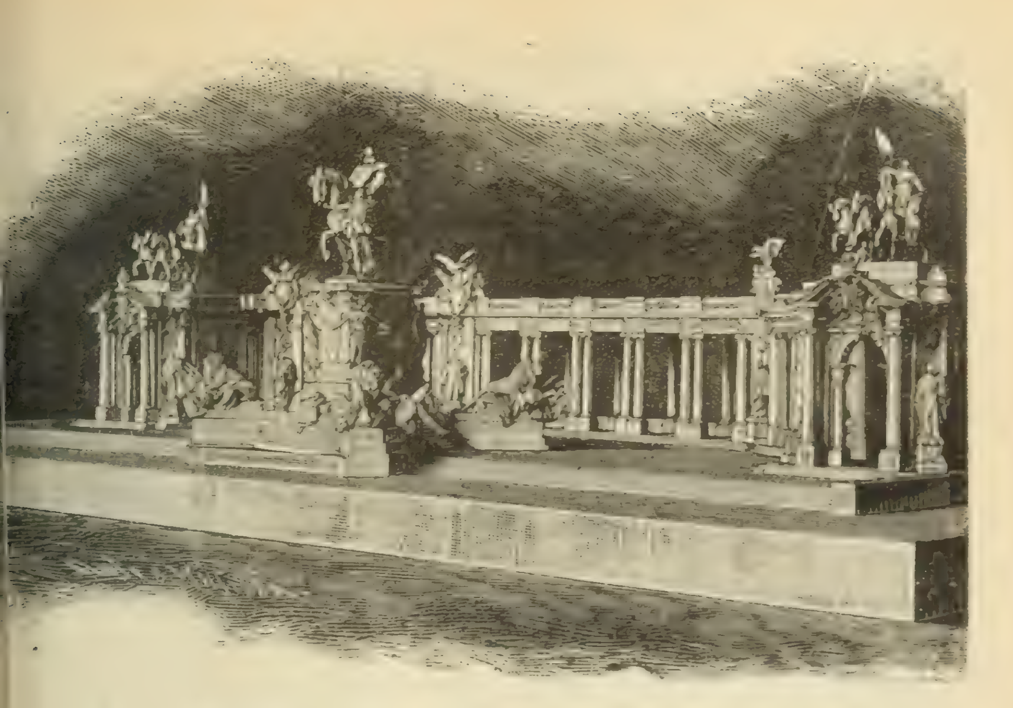
E. MARRIOT.

Traduction inéd. de St. BEUQUE.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp.PAUL DUPONT (Cl.) 68.8.97.



Monument commémoratif de l'Empereur Guillaume Ier.

GUILLAUME II INTIME [1]

(Suite et fin.)

FÊTE NATIONALE

Les Allemands n'ont pas, à proprement parler, de fête natio-
ale. Cependant, on peut donner ce titre aux cérémonies qui
irent lieu, au mois de mars 1897, pour le centenaire de Guil-
ume Ier, qui se fit proclamer à Versailles en 1871, par les
inces réunis, empereur allemand. La fête nationale, rappelant
s désastres de Sedan, est aujourd'hui — dans les grandes
lles tout au moins — quelque peu tombée en désuétude.
Or donc, le 22 mars de cette année, en présence de l'Empereur
de l'Impératrice, des souverains ou des représentants de tous
s États allemands confédérés, le monument élevé à la mémoire
l'empereur Guillaume Ier a été inauguré, au milieu de salves
coups de canon et d'un enthousiasme populaire incroyable.

1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août, et 10 septembre 1897.

Ce jour-là, les rues centrales de Berlin menant au château royal avaient été fermées à la circulation par des cordons de police et d'infanterie, de sorte que les personnages officiels pouvaient facilement se livrer passage, ainsi que les milliers de privilégiés à qui il avait été donné d'assister à ce spectacle. C'est ainsi que la promenade de l' « Unter den Linden » était occupée par les troupes qui devaient défiler après la cérémonie devant Guillaume II et devant le monument de son grand-père.

Nous avons déjà décrit la situation du château royal de Berlin. Ce château est situé sur une île longue et étroite formée par les deux branches de la Sprée. Le côté ouest de l'édifice est parallèle à un de ces bras de fleuve, et en est séparé par la chaussée connue sous le nom de « Schlossfreiheit ». Entre la « Schlossfreiheit » et l'eau, il y avait autrefois une suite de vieux bâtiments dont le seul intérêt résidait dans le côté pittoresque qu'ils présentaient. Ces bâtiments-là furent achetés et démolis il y a six ans pour élever à cet endroit le monument de Guillaume Ier, dont les dépenses seraient couvertes au moyen d'une grande loterie. Cet endroit n'avait pas été choisi sans donner lieu préalablement à des discussions et à des controverses politiques.

Déjà en mars 1888, quinze jours après la mort de Guillaume Ier, la diète impériale avait résolu à l'unanimité qu'un monument devait être élevé à la mémoire du fondateur de l'Empire allemand. Une commission spéciale fut nommée, et un concours de projets fut arrêté auquel architectes et sculpteurs purent prendre part. Différents projets furent exposés, mais quoique plusieurs des auteurs eussent été payés très cher, aucun n'était d'accord avec l'Empereur et ses conseillers sur la forme à donner au monument. Guillaume II lui-même exprima l'avis que la place de la « Schlossfreiheit » était des mieux choisies, mais il se déclara hostile à tous les plans d'architecture proposés. Quelques projets ne proposaient pas moins que de détruire complètement la « Porte de Brandebourg » et de reconstruire le grand square dans lequel elle conduit : le « Pariser Platz ». La diète impériale finit par décider que l'Empereur seul prendrait une détermination. Guillaume II choisit, comme emplacement, la « Schlossfreiheit », et s'adressa au sculpteur Reinhold Begas pour l'exécution. Mais, quand il s'agit des voies et moyens, la diète, par esprit d'opposition, se montra économe. Au lieu de voter huit millions de marks pour le monument, elle ne consentit qu'à

-der la moitié, soit quatre millions. Le gouvernement fut natu-lement loin d'être satisfait de ce vote, mais le professeur gas consentit à entreprendre les travaux dans les limites ancières qui lui avaient été fixées.

En face le portail monumental, côté ouest du château, appelé, près l'architecte qui l'éleva, la « Porte Cosander », et séparé ılement de ce portail par la chaussée de la « Schlossfreiheit », le nument de Guillaume Ier est élevé.

Là, le professeur Begas a construit une double colonnade ni-circulaire. L'édifice tout entier est placé sur une plate-forme vée de grès et est fortement soutenu par un mur de solide çonnerie du côté de l'eau. Chaque extrémité de la colonne ni-circulaire est surmontée de chars triomphaux. Les chars et quatre coursiers qui les conduisent sont en bronze et dans ιcun d'eux est placée une figure allégorique tenant un dra-ιu déployé et représentant, l'une l'Allemagne du Nord, l'autre llemagne du Sud. La colonnade est ornée de nombreux autres upes et figures symboliques, dont quelques-uns représentent royaumes constituant l'Empire allemand : la Prusse, le Wur-ıberg, la Saxe et la Bavière. Les autres groupes symboliques résentent l'Art, la Science, l'Agriculture, l'Industrie et la rigation.

ette colonnade de grès blanc était ce qui frappait le plus les x des spectateurs assemblés par milliers dans les tribunes ées des deux côtés de la « Porte Cosander », le long de la .de ouest du château. Contre la « Porte Cosander » même avait érigée une construction en bois, ayant un peu la forme d'un ıe, avec des escaliers y conduisant et un magnifique baldaquin nontant le tout. Les escaliers étaient tapissés d'étoffe rouge, e baldaquin bordé de galons dorés. Ce dais était réservé à pératrice, à l'Impératrice Frédéric, aux princesses prus-nes, aux souverains allemands, etc. Sur la plate-forme du ument, on pouvait voir des centaines de députés des diètes ériale et prussienne, des groupes innombrables d'habits s, au milieu de brillants uniformes d'officiers. Tout au centre, atue équestre de Guillaume Ier, encore voilée aux regards de ule. Une douzaine de soldats sont au pied de la statue, s à la découvrir au premier signal.

endant ce temps, l'Empereur, accompagné de ses aides de p et du général von Winterfeld, commandant le corps des

gardes, chevauchait le long de la ligne des troupes dans l'aven des « Unter den Linden » jusqu'à la porte de Brandebourg, ta dis que la musique jouait une marche militaire. Il s'arrêta d vant le palais de son grand-père, où il entra pour faire sortir corps des gardes et les autres régiments de l'armée alleman qui avaient été l'objet de faveurs spéciales du vieil Empere Guillaume Ier. Se mettant à la tête d'une compagnie de gren diers de la garde, l'Empereur, qui portait l'uniforme blanc d gardes du corps, revint au château et se plaça devant le d royal, faisant face au monument. Les grenadiers, avec le marche de parade saccadée, défilèrent devant lui et prirent le places à droite de la statue, le jeune prince héritier et son fr Eitel Fritz se tenant à leur rang de lieutenants de la compagn

Presque au même moment, l'Impératrice et l'Impératrice Fré ric, avec d'autres personnages des maisons royales ou impérial se montraient dans le pavillon impérial. L'empereur donna al le commandement « battez les tambours ». Aussitôt les tambo résonnèrent et les trompettes jouèrent l'hymne favori de Gu laume II : « Wir treten zum beten von Gott dem Gerechten « nous allons prier Dieu le Juste ». Le pasteur luthérien Dr Fal prononça ensuite la prière de consécration du monume A peine le discours terminé, l'Empereur sortit son épée du fo reau et après avoir fait présenter les armes aux troupes, il s'éc d'une voix forte : « Que le voile qui recouvre la statue tombe Et la statue apparut devant le public, tandis que Guillaume saluait de l'épée et que tous, soldats et officiers, faisaient le sa militaire.

La statue, en bronze, représente Guillaume Ier tel qu'il était 70 à 80 ans. Il porte l'uniforme de général prussien, coiffé casque. Le cheval qu'il monte est conduit par un génie sou forme d'une belle jeune fille portant dans sa main une bran de palmier.

Le piédestal est en bronze également, reposant sur un b cruciforme de granit ; de chaque côté de ce bloc est couché magnifique lion. Devant et derrière le piédestal sont placés écussons, sur lesquels sont inscrits ces mots : « Guillaume Grand, roi de Prusse, 1861-1888 », « Reconnaissance et affect fidèle — le peuple allemand ». A chaque coin, des figures a goriques de la Victoire. Sur les côtés, on aperçoit deux sc symboliques représentant la Guerre et la Paix. D'un côté

rie de la Guerre, représentée par un cheval de bataille galo-nt au milieu de la tempête et des éclairs, piétine dans sa urse folle un champ de blé. Deux démons l'accompagnent, ar-s d'un glaive et d'un fouet. La Paix apparaît sous les traits ine jeune fille, les cheveux au vent, descendant des mon-gnes dans la vallée. A ses côtés marchent deux enfants, l'un e branche de palmier à la main, l'autre avec un panier de fleurs la tête, fleurs dont la Paix jonche la route.

La hauteur totale du monument est de soixante-cinq pieds et ni, la statue équestre de l'Empereur mesure vingt-neuf pieds.

Pendant un certain temps après que le voile couvrant l'édifice été enlevé, l'Empereur est resté immobile à cheval, dans la ition du salut de l'épée, tandis que les tambours battent aux mps, que les troupes font entendre leurs acclamations et que musiques militaires jouent le *Heil dir im Siegerkranz*. En me temps, une salve de cent un coups de canon retentissait et tes les cloches de la ville sonnaient. Les souverains alle-nds, les princes étrangers, dont le duc de Connaught, et des utations de régiments s'avançaient près du monument et y osaient de magnifiques couronnes. L'Impératrice et l'Impéra-e douairière Frédéric s'approchaient également et l'exami-ent de tous les côtés. La cérémonie se terminait par le chœur n connu *Lob dem Herrn* (Louanges au Seigneur), joué par les npettes.

ce moment, l'Empereur faisait demi-tour, et toutes les pes, comprenant des détachements d'infanterie de marine et narins, se mettaient en marche. Tous les hommes portaient médaille commémorative faite avec le bronze des canons qui s furent pris pendant l'Année terrible.

Dans la soirée un banquet avait lieu au château : y assistaient, ehors des princes, les ambassadeurs étrangers, le chancelier l'Empire et les ministres prussiens. Après le banquet, il y t représentation de gala à l'Opéra, où on jouait une pièce du maturge favori de la cour, Ernst von Wildenbruch. Cette e allégorique en quatre tableaux, ayant pour titre *Willehalm*, t pour principaux rôles « Willehalm » dans sa jeunesse, dans âge mûr et dans sa vieillesse, l'Empereur, Lutetia et des mes de guerre allemands. Les divisions des peuples alle-ls, entretenues par l'Empereur, qui est manifestement Napo-n Ier, sont terminées par Willehalm — Guillaume Ier — dont

l'œuvre décorative de Wildenbruch consacre l'apothéose. Dan la loge royale, à la droite de l'Empereur, en grand uniforme, to jours solennel en ces occasions, et de l'Impératrice, se tenaient princesse Frédéric Léopold et le roi de Saxe; à leur gauche, régent de Bavière, le prince Luitpold et le roi de Wurtember Le duc de Connaught, le grand-duc Wladimir, le prince hériti de Suède, le prince héritier de Roumanie et d'autres hôt illustres occupaient le second et le troisième rang de la lo royale.

Quant à la ville de Berlin, elle était illuminée tout entière signe de joie; les souvenirs d'une guerre victorieuse réuni saient, dans un même élan d'enthousiasme, tous les partis, depu le centre jusqu'aux socialistes.

Naturellement, au banquet, l'Empereur Guillaume II, qui ai à paraître et... à parler, a prononcé un discours, moins gu rier d'ailleurs qu'on ne s'y attendait en pareille circonstan Toutefois, l'Empereur n'a pu s'empêcher de rappeler les malhe de la royauté prussienne au temps des guerres napoléonienn

« Nous pensons aujourd'hui, s'est-il écrié, à l'humilité de n grand-père, à ses habitudes de simplicité et à son amour du voir accompli, et *nous n'oublions pas qu'il fut le fils de c noble et respectable reine, la reine Louise, dont on a dit qu' apprit plus à l'école de l'humiliation qu'à celle du succès...*

Tant il est vrai que Guillaume II, Empereur d'un peuple uni la victoire, ne perd pas une occasion de rappeler à ce peu les défaites que lui infligea autrefois le grand Empereu français.

XII

GUILLAUME II DEVANT L'OBJECTIF

Rien ne nous est plus épargné des moindres paroles, dém ches ou menus faits intéressant les personnalités augustes souverains. Nous ne sommes plus au temps où rois et empere s'enfermaient dans une sorte de tour d'ivoire, dont les ab étaient soigneusement interdits au public.

Aujourd'hui, rois et empereurs se sont démocratisés, à l'exc tion toutefois de l'empereur de Chine. Point n'est besoin des ray

Rœntgen pour essayer de pénétrer les mystères de leurs demeures. Ils se montrent au milieu des foules, font la cour à la popularité, et à défaut d'autre immortalité ambitionnent celle de frapper les regards de la postérité la plus éloignée. Aussi sont-ils pour les photographes des amis très fidèles. Nous les connaissons dans toutes les poses et sous tous les costumes, en attendant les statues inévitables. L'amour de la réclame est d'autant plus grand que nous montons les degrés de ce qu'on est convenu d'appeler l'échelle sociale.

Un photographe anglais, bien connu de l'autre côté de la Manche, a confié à un rédacteur du *Windsor Magazine*, des renseignements curieux sur l'attitude des têtes couronnées devant son objectif. M. Russell les connaît toutes, les a toutes approchées. Il est devenu pour elles sinon leur ami, du moins une personnalité des plus sympathiques : aimable homme, il sait plaire à ses clients augustes en flattant leurs personnes et leurs... traits.

La reine Victoria est le modèle par excellence, déclare M. Russell. Elle prend, sans mot dire la pose que lui conseille son photographe favori : elle lui laisse tout le temps nécessaire pour arriver à la perfection. Toutefois, en qualité de femme, elle a encore sa petite coquetterie, quoiqu'elle ait passé depuis longtemps les beaux jours de la jeunesse. Elle ne se fait jamais photographier avec la même coiffure ; tantôt c'est un bonnet, tantôt c'est un voile, tantôt des fleurs, qu'elle fait placer au milieu de ses cheveux, lorsqu'elle va comparaître devant l'appareil du photographe. Elle tient en effet à ce que ses amis puissent distinguer l'une de l'autre, ses innombrables photographies.

Les filles de la reine ont les mêmes vertus que leur mère. Elles ne refusent jamais de se laisser photographier, et ce sont des modèles parfaits. Une exception toutefois à signaler : la marquise de Lorne a horreur de la photographie... pour elle et pour les autres.

Et cependant, elle est bien anglaise, et avec cela jolie ! Son père, le prince de Galles, adore ce qu'elle exècre. Lorsqu'il sera roi, il possédera déjà une jolie collection de portraits

— « Étant à Cobourg en 1895, raconte M. Russell, j'ai rencontré dans la rue le prince de Galles. Aussitôt il m'arrête et me dit : « Ne manquez pas à venir demain à Rosenau, toute notre société y sera réunie, vous pourrez y prendre des groupes très intéressants! » Puis, se tournant vers son aide-de-camp, le prince

lui recommanda de me pourvoir des autorisations nécessaires. »

Mais lorsque l'illustre photographe se présenta au Palais, on ne voulut tout d'abord pas le laisser pénétrer. Que devenaient les lois de l'étiquette. Le maréchal de la cour de Saxe-Cobourg-Gotha, chargé de les faire respecter, ne voulait à aucun prix que M. Russell assistât à la réunion princière. Enfin le prince de Galles parut, et sur ses instances, il obtint la faveur d'entrer. Il n'eut pas à se plaindre d'avoir fait des efforts désespérés, secondé par le prince héritier de la couronne d'Angleterre, pour arriver jusqu'au milieu d'un parterre de princes et de rois. Là, en effet, il fut accueilli avec un enthousiasme... étonnant. Tout à son aise il photographia l'auguste compagnie en groupes les plus divers, puis chaque personnalité individuellement.

« J'allais me retirer, ajoute-t-il, lorsque le prince de Galles, s'approchant encore de moi, me demanda s'il n'y avait plus personne que je voulusse photographier. Je ne lui cachai pas alors le vif désir que j'avais de pouvoir joindre à ma collection, un portrait de l'Empereur Guillaume II. — On demande l'Empereur d'Allemagne ! où est l'Empereur d'Allemagne ? — Se mit alors à crier le prince de Galles. Et l'Empereur s'approcha sur l'appel de son oncle ; mais, instruit de mon désir, il me dit : « Vous m'avez déjà photographié si souvent que vous n'avez aucun besoin de me faire poser aujourd'hui. — Pardon, Majesté, lui répondis-je ; mais je n'ai pas encore eu l'honneur de photographier Votre Majesté dans l'uniforme qu'elle porte aujourd'hui. »

Cette réponse convainquit l'Empereur d'Allemagne qui sourit, d'un air satisfait, se plaça devant l'objectif : la photographie dut plaire particulièrement à l'Empereur et à son entourage ; car M. Russell, se trouvant plusieurs mois après à Berlin, reçut avis télégraphique de se présenter d'urgence le lendemain matin, à huit heures, au palais de Postdam. Le lendemain matin, à huit heures, Guillaume II attendait impatient. Le photographe ne venait pas ; il n'arriva qu'à neuf heures, s'étant trompé de gare et ayant manqué le train. L'Empereur, en l'attendant, n'avait pu se rendre à la parade de la Garde, qui avait lieu à neuf heures moins un quart. Il ne laissa rien voir de son mécontentement qui, d'ailleurs, disparut aussitôt que M. Russell parut devant lui. Sans faire attention aux excuses du photographe, il s'empressa de se mettre en position devant l'objectif.

M. Russell a été frappé de la rapidité avec laquelle l'Empereur



L'Empereur Guillaume II et sa fille, la princesse Victoria-Louise.

angeait d'uniforme. « En quelques minutes, dit-il, je le photographiai vêtu tour à tour d'un uniforme de général allemand, et

puis encore à cheval, en tenue de colonel de hussards. Guillaume II, en se faisant photographier, a toujours soin de prendre des poses héroïques, au contraire de mes autres modèles, qui cherchent toujours les poses, les attitudes et les expressions les plus familières ».

Ces remarques ne sont-elles pas une indication précieuse pour l'historien futur qui fera la psychologie de cet Empereur toujours en mouvement, dont l'activité n'est pas seulement dévorante dans les affaires de l'État, mais encore... devant l'appareil de M. Russell, ce photographe des Cours, journaliste sans le savoir ?

XIII

LA TENUE A LA COUR

L'habit noir, qui a été adopté en Europe pour la tenue de soirée, parait bien pauvre à côté des brillants uniformes militaires dans les soirées de gala.

L'Empereur Guillaume qui n'aime pas l'habit noir et qui adore le dolman ou la tunique avec le pantalon collant de l'officier, a donné des prescriptions sur la tenue qu'il convenait d'adopter pour les fêtes de la Cour. Les voici dans leur texte intégral.

« C'est mon désir, que dans la vie, à ma Cour, en ce qui concerne les costumes, les belles habitudes et les beaux usages de l'ancien temps revivent. Dans ce but je prescris ce qui suit :

« I. — Pour les fonctionnaires civils :

« 1° Toutes les catégories de fonctionnaires civils sont autorisés au port de l'uniforme brodé ; *a*. Dans les grands galas au château royal de Berlin, dans les résidences royales ou princières, au château de la ville de Postdam, et au « Nouveau Palais » de Postdam ; ils devront désormais porter la culotte en soie blanche jusqu'au genou, des bas de soie blancs, des escarpins avec boucles blanches, et l'épée ; en dehors des châteaux et palais susnommés, aux solennités dans d'autres châteaux ou en plein air, à moins qu'il n'en ait été ordonné autrement pour telle ou telle circonstance spéciale, ils porteront la culotte de la couleur de leur uniforme avec des tresses d'or et d'argent.

« 2° A tous les fonctionnaires civils il est prescrit, pendant to

le temps d'un deuil de Cour commandé et pour les grands galas : la culotte noire allant jusqu'au genou, des bas de soie noire et des escarpins avec des boucles noires et blanches, la couleur noire dominant plus ou moins selon le deuil, l'épée avec fourreau : *b*. Pour les demi-galas, la culotte de la couleur des uniformes avec des tresses noires et blanches.

« 3° Les fonctionnaires civils qui ont droit à l'habit bleu, sont autorisés à porter aussi avec la petite tenue, dans les solennités ayant lieu dans les résidences et châteaux royaux, le pantalon noir jusqu'au genou, les bas de soie noire et des escarpins à boucle noire, ou des pantalons collants jusqu'à la cheville. Dans toutes les autres circonstances, pour lesquelles un ordre spécial n'est pas donné à l'occasion d'un fait particulier, la tenue est le pantalon noir jusqu'aux pieds avec la petite tenue.

« II. — Pour les messieurs se présentant à la Cour sans uniforme :

« 1° Ceux qui se présentent à la Cour sans uniforme sont autorisés, à l'occasion d'un gala au château royal de Berlin, ou dans des résidences royales ou princières au château municipal, ou au nouveau palais de Postdam, à porter, au lieu de l'habit noir, un habit de Cour, noir et collant, avec collet et revers noirs, sans pattes, qui descend jusqu'au milieu du corps, les pantalons s'arrêtent au genou, des bas de soie noire et des escarpins à boucles blanches, le chapeau tricorne sans plume, et l'épée. On est autorisé à porter également l'habit de Cour noir simple, avec des pantalons collants jusqu'à la cheville au lieu de la culotte allant jusqu'au genou.

« 2° Pour la petite tenue, les messieurs sont tenus, dans les résidences royales et princières, de porter avec l'habit noir, le pantalon noir jusqu'aux pieds. Le ministre d'État et le ministre de la maison royale, doivent porter à la connaissance des intéressés mes ordres souverains.

Signé : « GUILLAUME, *Rex*. »

LE CHAPITRE DE L'AIGLE NOIR.

C'est en 1701, immédiatement après son couronnement, que le roi Frédéric I[er] fonda l'ordre de l'Aigle-Noir. Cet ordre est l'ordre le plus élevé qui existe dans l'État prussien. Il ne comprend qu'une seule classe, et confère la noblesse héréditaire avec le rang de chevalier et de lieutenant général. Les ordres modernes

proviennent plus ou moins des ordres de chevalerie, mais le souvenir des ordres anciens et des assemblées de chevaliers, s'efface de plus en plus en Prusse. Avec l'Aigle-Noir seulement s'est conservée intacte la notion de ce qu'était autrefois cet ordre de chevalerie.

Chaque année, à la date du 17 janvier, le chapitre de l'Aigle-Noir se réunit solennellement, et les chevaliers qui ont reçu l'ordre, dans le courant de l'année, sont reçus d'une façon officielle. Cette cérémonie s'accomplit avec le plus grand éclat et avec le plus grand apparat, comme en témoigne la proclamation suivante, datant de 1891.

« Par ordre de Sa Majesté, tous les hauts fonctionnaires de la Cour, les généraux d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, le ministre d'État et le ministre de la maison royale, les lieutenants généraux, les vice-amiraux, les conseillers intimes en activité, les adjudants-généraux, les généraux à la suite, et les aides-de-camp du Souverain, le conseiller intime du cabinet de l'Empereur, ainsi que la suite des princes, sont invités à la réception.

« Les chevaliers de l'ordre de l'Aigle-Noir devront être en tenue de gala : les militaires avec le pantalon blanc et l'écharpe, les civils avec la culotte blanche, les souliers blancs et les bas blancs. Les militaires et les civils porteront le manteau de l'ordre sur leur tenue de gala, et sur le manteau le collier de l'ordre. Les nouveaux chevaliers qu'il s'agit de recevoir paraîtront avec le ruban de l'ordre. Les chevaliers et les membres de l'ordre ne pourront porter que les insignes d'ordres prussiens, à l'exclusion des insignes d'ordres étrangers.

« Les personnes qui assisteront à la réception porteront également la tenue de gala avec le ruban de l'ordre, les civils en pantalon clair, et les militaires en pantalon gris avec l'écharpe. L'heure de l'invitation est fixée pour les plus hauts personnages à midi, pour les autres chevaliers et pour les personnes qui doivent être présentes à la réception, à onze heures trois quarts.

« Aussitôt que les princes et les personnages désignés seront rassemblés, le maître des cérémonies de l'ordre de l'Aigle-Noir, le comte Eulenbourg, avertit l'Empereur qui revêt le manteau de l'ordre dans un des appartements du roi Frédéric Ier. Précédé par les princes, le Souverain se rend alors dans la galerie boisée, adjacente à la chambre royale. Là se trouvent assemblés, deux par deux, tous les chevaliers, suivant leur rang d'ancienneté dans

l'ordre — les plus nouveaux sur le devant — et sont présentés à Sa Majesté royale. Le cortège se forme alors de la façon suivante : deux hérauts de l'ordre, deux pages de la Cour portant les insignes des nouveaux chevaliers à recevoir, les pages des princes royaux, le trésorier de l'ordre, le secrétaire de l'ordre, conseiller secret en activité et directeur dans le ministère de la maison royale, M. de Bœtticher portant les statuts de l'ordre, le grand maître des cérémonies et grand maréchal du palais, comte d'Eulenbourg ; ensuite tous les membres du chapitre, d'après leur rang d'ancienneté, marchent par deux, les plus nouveaux en avant, le vice-président du ministère d'État, Dr de Bœtticher, le grand veneur, prince de Plest, l'ambassadeur comte de Münster, le ministre d'État de Suttkammer, le ministre d'État et ministre des Travaux Publics, de Maibach, le ministre d'État, Dr de Friedberg, le grand chambellan, prince de Stollberg-Wernigerode, le général de cavalerie, comte Guillaume de Brandenbourg, etc. Le cortège se dirige vers la salle des Chevaliers.

Pendant le cours de la cérémonie, un orchestre exécute la musique ancienne qui se jouait autrefois devant le chapitre de l'ordre, et qui a été rétablie par l'Empereur Guillaume II.

Dans la salle des Chevaliers, sur une estrade tapissée de velours rouge, se tiennent huit trompettes de la cavalerie de la Garde. Ils sont habillés comme au temps de Frédéric Ier : uniforme bleu clair, avec pans brodés d'or ; sur la tête un tricorne surmonté d'une plume, la barbe et les cheveux frisés pour s'adapter à l'ensemble. Ils exécutent des fanfares sur de longues trompettes, ornées de banderolles, sur lesquelles sont reproduites en argent les armes de l'ordre de l'Aigle-Noir.

Sur l'estrade placée dans la salle des Chevaliers, et qui porte la désignation de « Chœur d'argent », sont installés huit autres trompettes portant le même uniforme. Derrière eux se tiennent habituellement les deux trompettes des gardes du corps, et ceux des hussards de la Garde. Les trompettes placés sur l'estrade rouge, exécutent des fanfares à l'entrée du cortège, et pendant les différentes phases de l'habillement des chevaliers. Ces fanfares sont reprises et renforcées par le chœur des trompettes, placées sur le Chœur d'argent. Elles sont très anciennes et produisent une impression saisissante. Elles commencent à retentir lorsque l'Empereur, revêtu du manteau de velours rouge que les chevaliers portent comme tenue de gala, monte les degrés du trône et

se tient sur le devant, la tête découverte. Les chevaliers qui doivent être admis sont conduits successivement au pied du trône ; après eux les princes, puis les autres novices. Aux côtés de chaque nouveau chevalier marchent deux autres chevaliers qui leur servent de parrains. Le récipiendaire est revêtu du manteau de velours rouge, l'empereur en personne lui passe le collier de l'ordre autour du cou, puis lui donne la consécration, en l'embrassant, tandis que les autres chevaliers de l'ordre saluent le nouvel admis, et viennent ensuite lui serrer la main.

Pendant toute la durée de la cérémonie, les trompettes font entendre d'anciennes marches et des fanfares.

Après l'investiture, l'Empereur se rend avec tous les chevaliers dans la salle du Chapitre et préside la réunion, toutes portes closes. A chaque porte deux hérauts montent la garde. A la réunion succède un banquet de gala, auquel ne prennent part que les chevaliers de l'ordre.

LA FÊTE « DU COURONNEMENT ET DE L'ORDRE »

Le dimanche qui suit le 17 janvier est célébrée, dans le palais impérial, la fête prussienne dite « du Couronnement et de l'Ordre ». C'est une fête populaire à laquelle assistent des gens de toutes les classes de la société.

Sont conviés ceux qui sont déjà porteurs d'ordres, et aussi les hommes et les femmes qui ont reçu un ordre dans ce même jour. On arrive en équipage, en voiture de gala, en voiture de place, beaucoup viennent à pied. Toutes les professions sont représentées.

Les invités se rassemblent dans les antichambres du château. C'est là que le président de la Commission générale de l'Ordre, avec ses adjoints, donne lecture de la liste des nouveaux décorés et distribue les insignes des différents ordres. Les dames se réunissent de leur côté dans une pièce particulière, et reçoivent de la première dame de l'Impératrice l'ordre de « Louise ».

Les décorés quittent alors les antichambres et se rendent à la chapelle, où ils prennent place sur les sièges qui leur sont réservés. L'Empereur s'avance précédé du grand maître des cérémonies, des pages, des hauts fonctionnaires de la Cour ; l'Impératrice l'accompagne, conduisant l'Impératrice Frédéric.

Après la célébration d'un service solennel, le cortège se reforme

et retourne, en traversant la salle Blanche, dans les antichambres. Le nombre des invités est si considérable, que le défilé dure souvent plus d'une demi-heure. Les nouveaux décorés sont alors appelés par ordre alphabétique, défilent devant le trône où sont assis l'Empereur et l'Impératrice et s'inclinent en passant.

Un grand dîner suit cette cérémonie. L'Empereur prend place dans la salle Blanche, entouré des hauts fonctionnaires, des généraux et des ministres. Dans la « salle des Tableaux » sont dressées de longues tables où s'asseyent huit à neuf cents invités, tous nouveaux décorés : ils sont placés de telle façon, qu'il n'y a plus entre eux de différence de rang. Là, l'officier d'état-major, le conseiller intime du gouvernement sont assis à côté du sergent de ville, du veilleur de nuit, le général qui n'a pu trouver place à la table impériable à côté du simple artisan. Aucun des convives ne semble gêné par la haute situation personnelle, ou par la condition sociale de son voisin.

Le dîner se passe au milieu d'une cordialité remarquable. Au dessert, la série des toasts commence. Ils sont, comme toujours en ces occasions, nombreux et longs. L'Empereur porte le toast aux nouveaux décorés, et en profite pour étonner le monde par sa faconde, sa parole tantôt guerrière, tantôt mystique, par ses prophéties audacieuses, ou par des lieux communs sur les sujets d'ordre général. Guillaume II a la prétention d'être orateur, comme il a celle d'être un profond politique, un musicien consommé, un artiste qui passera à la postérité, que sais-je? Il a le goût de l'universalité.

A la fin du dîner, les invités reçoivent des cornets qu'ils doivent remplir de fruits et de sucreries pour les offrir à leurs parents ou à leurs enfants, en rentrant chez eux.

Tout se termine par des conversations, chacun veut parler à l'Empereur, et celui-ci trouve facilement un mot aimable pour chacun des convives. On s'incline encore devant le Souverain, heureux de se voir aduler et ambitieux de la popularité.

XIV

LES BALS

Chaque année, au grand Opéra de Berlin, a lieu un grand bal par souscription auquel peuvent assister toutes les classes de la

société. Ce bal est toujours honoré de la présence de l'Empereur et de l'impératrice, de la plupart des princes et princesses et de tous



La princesse danse (Photographie de Junger, Berlin).

les dignitaires de la cour. Tout le monde y a accès moyennant le payement d'une carte d'entrée de 20 marks (25 francs). Seulement



Fête costumée à la cour de Berlin.

le maréchalat fait une enquête préalable sur chacun de ceux q
doivent venir au bal, et refuse l'entrée à ceux qui ont été co
damnés pour faute contre l'honneur, ou dont la présence, à cau
de leurs opinions, serait une injure aux souverains. On ne rem
pas seulement des cartes d'entrée : on loue encore les loges
l'amphithéâtre, et l'Opéra, rempli du haut jusqu'en bas de dam
avec toilettes de bals et de messieurs en uniforme, en habit
cour, ou en habit avec leurs décorations, présente par lui-mên
un beau et séduisant spectacle. L'orchestre, comme les jou
de bal de l'Opéra à Paris, est élevé de façon à être de plain-pi
avec la scène qui est décorée de palmiers et de plantes les pl
diverses. De la loge de la cour, placée juste en face la scèn
un escalier recouvert de velours rouge conduit au parquet et a
foyers du théâtre où sont installés des buffets magnifiqueme
dressés.

Des milliers de spectateurs attendent debout l'arrivée de l'E
pereur et de l'Impératrice et de leur suite. Aux sons de la m
sique, la cour fait le tour de la salle, l'Empereur saluant de dro
et de gauche, et monte ensuite à la loge royale. Alors danse
et danseuses essayent de se créer une petite place pour faire
tour de valse ; mais leurs efforts sont rarement couronnés
succès. La foule encombre la scène, le parquet, et c'est à pei
si l'on peut avancer. La pensée de tout le monde est de pouv
s'approcher le plus près possible de la loge royale pour conte
pler de près les beaux uniformes, les robes de cour, les bijo
des princesses, etc.

La famille impériale quitte le bal peu après minuit, et al
commencent à proprement parler les danses qui ne finissent
néralement pas avant sept heures du matin. Ce bal, par sousc
tion, n'attire pas seulement la population de Berlin : on vient
mille lieues à la ronde pour le voir et le commerce berlinois
se plaint pas de cette vogue bien entendue.

Pendant l'hiver, à la cour même, quelques bals ont lieu a
quels sont invités la haute société berlinoise, les personnal
de la ville ou de la province. Le château est dès sept heures l
lamment illuminé et jusqu'à huit heures c'est un défilé inint
rompu. Les maréchaux de la cour et de la maison organisent
groupes les invités dans la Salle Blanche. Ce sont naturellem
les uniformes qui dominent : les jeunes officiers forment la gra
majorité des danseurs. Tout officier en garnison à Berlin, o

passage dans cette ville, a le droit de venir demander une carte d'invitation au bureau du grand maréchalat. En dehors des membres de l'armée, il y a des hauts fonctionnaires, des professeurs de l'Université dans leurs robes violettes ou rouges, ou des maîtres des grandes écoles ou de l'Académie des arts, les maires des grandes villes et les représentants des corporations urbaines. L'aristocratie du pays tout entier est représentée. Ce que l'art, la science et la littérature ont de plus élevé est là également en simple habit noir ou en habit de cour. La Salle Blanche resplendit, grâce aux merveilleux effets des lampes électriques, et les bijoux brillent de mille feux. Vers huit heures et demie, les maîtres de cérémonies, avec des crosses dorées, frappent le parquet pour annoncer l'arrivée du cortège dont font partie l'Empereur et l'Impératrice. Ce cortège se compose du grand maréchal, accompagné des maîtres des cérémonies et des chambellans, et suivi des maréchaux de la cour, du grand échanson, et du grand écuyer tranchant. Dans l'antichambre, dans la salle appelée Chambre de la Reine, sont réunis les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires; l'Empereur et l'Impératrice viennent les y saluer et ils se joignent ensuite au cortège. Ils s'avancent devant le couple impérial, suivi de tous les membres de la famille impériale. Le cortège commence par faire le tour de la Salle Blanche et l'Empereur et l'Impératrice saluent les hôtes qui leur sont connus. Puis ils vont s'asseoir sous le dais dressé en leur honneur, et l'Empereur donne le signal des danses.

Les officiers qui vivent dans le monde de la cour font fonction de premiers danseurs. Ils veillent à ce qu'au milieu de la foule serrée on laisse des espaces libres suffisants pour qu'un certain nombre de couples puissent danser à l'aise. Ils font en sorte aussi que les différents couples ne dansent pas au delà d'un certain temps, afin que toutes les dames puissent valser à leur tour. C'est la discipline dans le plaisir.

L'Empereur ne danse jamais et l'Impératrice très rarement. Si une des princesses désire danser, elle fait choix, par l'intermédiaire du maréchal de la cour, d'un haut fonctionnaire ou d'un officier qui valse avec elle. Un danseur ne doit jamais inviter une princesse sans en avoir été prié. L'Empereur et l'Impératrice ne restent pas continuellement pendant le bal assis sur leur trône; à chaque instant ils se promènent dans la salle pour s'entretenir avec leur hôtes.

A onze heures, la cour se rend avec le corps diplomatique et les hauts fonctionnaires dans les salles appelées Chambres de la Reine et dans la « Salle Suisse » pour y souper. Pour les autres invités — cinq ou six cents personnes — un énorme buffet est dressé dans la « Galerie des Tableaux » où l'on sert de la viande froide et les vins les plus exquis de la cave royale, sans en excepter un excellent champagne français.

Vers minuit un quart, le couple impérial réapparaît dans la « salle Blanche » et y reste jusqu'à une heure du matin. On danse le cotillon jusqu'à environ cette heure-là. Après une dernière valse, l'Empereur et l'Impératrice se retirent dans leurs appartements et leurs invités quittent bientôt le château.

En dehors de ces bals de cour, il y a à la cour, pendant l'hiver des concerts et ce qu'on appelle des « couren ». Ce mot n'a pas à proprement parler d'équivalent en français. Une « couren » est une petite réunion où l'on cause et qui ne dure que deux ou trois heures. N'y sont invités que les amis des souverains et les personnes qui leur ont déjà été présentées. Ces « couren » sont des plus recherchées, mais s'il y a beaucoup de demandes d'invitation, il y a peu d'invités.

XV

LES PRINCES ÉTRANGERS A LA COUR

Les visites des princes étrangers nécessitent un énorme travail supplémentaire pour l'Empereur, son entourage et sa domesticité. A l'exception des princes russes qui généralement habitent l'ambassade de Russie, les hôtes étrangers ont leurs appartements installés au château. Des généraux ou de hauts fonctionnaires vont au-devant d'eux à la frontière, et les princes sont reçus à la gare, à Berlin, par l'Empereur en personne. Une compagnie d'honneur avec drapeau et musique rend les honneurs à l'arrivée du train, et lorsque l'hôte royal ou princier se rencontre avec l'Empereur, la musique joue une marche de parade. L'Empereur conduit en voiture son hôte au château, et une série de visites commence alors. Quoique l'Impératrice ait déjà salué, au bas des escaliers du château, le visiteur royal ou princier, celui-ci, peu après son installation, fait une visite de gala d'abord

l'Impératrice, puis à l'Empereur. Cette visite est aussitôt rendue par l'Empereur et par l'Impératrice. Puis le prince ou le souverain étranger fait visite à toutes les princesses et à tous les princes en résidence à Berlin. Il va voir également le chancelier, tandis que l'Empereur, de son côté, va saluer les principales personnalités de la suite de son hôte. Ces personnalités ne sont pas généralement logées au château royal, mais bien dans les principaux hôtels de la ville où ils vivent aux frais de Guillaume II. Rien qu'en visites d'étiquette, l'Empereur doit employer trois ou quatre heures de la journée.

En l'honneur de son hôte, on donne naturellement des fêtes militaires et autres, comme ce fut le cas, lorsque l'Empereur de Russie, dans son voyage en Europe, fit visite à la cour d'Allemagne. Seulement la visite n'eut pas lieu dans la capitale de l'empire, pour ne pas lui donner un caractère politique qu'elle n'avait pas. En général, les fêtes consistent en une parade de la garnison, en représentations de gala à l'Opéra de Berlin, en villégiatures aux environs de la ville, notamment à Postdam, en parties de chasse, en dîners, en soupers, en repas de gala. Dans ces moments-là où l'Empereur se doit à la fois à son hôte et aux affaires de l'État, Guillaume II se contente de trois à quatre heures de sommeil.

La parade militaire est une fête très populaire en Allemagne. Celle qui a lieu pendant l'automne, et qui a lieu sur le champ du Tempelhof, attire notamment beaucoup de monde. L'Empereur et l'Impératrice à cheval, entourés des attachés militaires de toutes les nations, et suivis d'équipages où se trouvent les princes et princesses et les représentants du corps diplomatique, passent devant le front des troupes, qui défilent ensuite devant eux. Pour rentrer à Berlin, l'Empereur lui-même se met à la tête de la compagnie qui ramène les drapeaux des régiments de la garde. Une foule de 300 à 400,000 personnes est échelonnée sur le passage de l'Empereur, et acclame et le souverain et les troupes : le chauvinisme allemand se donne libre carrière. Le soir a lieu le dîner de parade au château royal : tous les officiers de la garnison y sont invités par l'Empereur, ainsi que les représentants du corps diplomatique et les attachés militaires. Après le dîner a lieu une représentation de gala à l'Opéra, où on joue un grand ballet allégorique.

Au nombre des solennités de la Cour, il faut compter l'ouver-

ture solennelle du Reichstag par l'Empereur. La cérémonie est la même que pour l'ouverture des deux Chambres du Landtag prussien. Tout d'abord, pour les membres catholiques et protestants du Parlement, a lieu dans les églises un service divin extraordinaire. Puis les membres du Parlement se réunissent dans la Salle Blanche, et y attendent l'arrivée du cortège de la cour qui, sous la conduite des hauts fonctionnaires, des pages, des maîtres des cérémonies et des maréchaux, défile devant les représentants de la nation. Habituellement, l'Impératrice fait partie du cortège avec les princes, et, dans les cas importants, les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, etc., sont également présents. Sur le trône, seul l'Empereur prend place. A sa droite et à sa gauche se tiennent les princes allemands, sur les fauteuils inférieurs sont assis les princes de la maison royale.

Le secrétaire d'État de l'Intérieur, ou le chancelier de l'Empire remettent à l'Empereur le manuscrit du discours d'ouverture. L'Empereur se couvre la tête de son casque, et lit alors son discours aux membres du Parlement assemblés. Il termine par un salut aux représentants de la nation, et immédiatement après le cortège quitte la Salle Blanche. Quant aux députés, ils se rendent au Reichstag ou aux Chambres du Landtag, et assistent à la séance d'ouverture.

XVI

LE DUEL EN ALLEMAGNE

En 1877, dans le but de me perfectionner dans la langue allemande, j'avais été passer une année à Heidelberg, une des Universités les plus agréables à fréquenter pour un étranger, surtout pour un Français. Là, sur les bords du riant Neckar, on chercherait en effet en vain la vue d'un casque prussien. Il n'y a pas une seule caserne, pas un seul bataillon ou escadron en ville. On dirait une ville neutre, une Suisse minuscule, où on vit tranquille hors l'agitation militaire, les parades et revues qu'on rencontre presque à chaque pas dans la patrie des Gœthe, des Schiller, des Lessing devenue avant tout la patrie des guerriers comme les Moltke et les Frédéric-Charles.

Heidelberg, c'est un coin de l'ancienne Allemagne morcelée

ais puissante par sa poésie, ses penseurs, ses philosophes, pays e rêve et de recueillement, où l'étudiant est roi au milieu une population cosmopolite, où les Anglais figurent pour ne bonne part, et où les Français sont non seulement res-ectés mais aimés, mais recherchés. Nous étions, à l'époque, uelques Français suivant les cours de l'Université, et en parti-ulier les « Vorlesungen », les « leçons-conférences », du célèbre rofesseur Kuno Fischer, qui nous parlait en termes éloquents, dans une langue admirable, de « l'œuvre de Gœthe ». Il y rait là notamment mon ami Lindenlaub, qui depuis lors a fait son emin dans le journalisme et est devenu un des rédacteurs prin-paux du *Temps*, et Grosselin, fils de l'ancien chef de la sténo-raphie à la Chambre des députés, d'une bonté et d'un esprit fficiles à égaler. Le brave garçon est mort depuis, sans avoir u donner toute sa mesure dans la vie ! Il s'est éteint après une ngue et cruelle maladie, mais je ne pouvais pas ne pas évoquer n souvenir en songeant aux quelques mois que nous passâmes semble en Allemagne. C'est avec lui et Lindenlaub que nous ndâmes à Heidelberg un petit cercle très vivant, le cercle anco-latin. Seuls nos camarades de race latine pouvaient en re partie : des Portugais, des Espagnols, des Italiens s'étaient nts à nous, et nous nous réunissions une ou deux fois la se-aine dans une salle isolée d'une brasserie allemande, où nous rlions des intérêts de nos patries respectives et de nos com-unes espérances. Lindenlaub et moi, nous avions réussi à faire mettre des Russes dans ce cercle franco-latin, et cet élément ave et déjà ami de la France ne refroidissait pas nos conversa-tns prussophobes, bien au contraire. Ils étaient les premiers à primer leur horreur pour l'hégémonie prussienne qui n'avait s encore trouvé son contrepoids dans l'alliance franco-russe. , un jour que tous ensemble, avant de nous séparer, nous chan-tns l'hymne national français, un « polizeidiener », agent de lice, pénétra dans la salle et nous intima l'ordre d'avoir à dé-erpir. Avions-nous commis un délit ? Pas le moins du monde, ais nos sentiments à l'égard de l'Allemagne, que chacun con-issait, avaient déplu et nous avions l'honneur d'être surveillés. A peu de temps de là, nouvelle réunion, mais dans une autre asserie, où nous pensions devoir être cette fois très tranquilles. ais à peine avions-nous commencé nos bonnes causeries, que ux étudiants allemands, la tête échauffée par de nombreuses

libations, firent irruption dans notre salle et, à notre complet ahurissement, sautèrent sur la table autour de laquelle nous étions assis et éteignirent le gaz qui nous éclairait.

Il fut vite rallumé par nous, et ces étranges étudiants, qui faisaient partie du corps des « Borusses », un des plus aristocratiques mais des plus insolents aussi, furent jetés à la porte malgré leurs protestations et leurs cris, et aussi les coups de poing que fort vigoureusement ils nous lancèrent.

Nous n'en avions pas fini avec eux. Quelques minutes après, nous recevions deux paires de témoins qui venaient nous demander réparation au nom de leurs camarades.

Grosselin, avec beaucoup d'humour et de sang-froid exposa les faits, démontra facilement que l'agression ne venait pas de nous, mais de leurs amis ; qu'en conséquence nous nous refusions à toute réparation, mais que, pour sa part, il était disposé à s'expliquer directement avec ces messieurs.

Il fixa même un rendez-vous pour le lendemain matin sur le « Philosophenweg », le chemin des Philosophes, promenade solitaire où on aurait toute liberté de se mesurer, si besoin était, à l'arme des jeunes gens de dix-huit ans comme nous, c'est-à-dire avec... le poing.

Les témoins des « Borusses » avaient réclamé le « Schlœger », la fameuse rapière allemande, dont nous allons avoir l'occasion de parler, mais l'offre de Grosselin leur parut piquante et ils acceptèrent. Il fut entendu que je me joindrais à Grosselin pour subir le choc des « Borusses ». Ceux-ci étaient de forte taille, et la nature les avait doués d'une force visiblement herculéenne. La lutte — si lutte il y avait — semblait devoir être tout à fait inégale, mais quand on n'a pas même vingt ans, on ne doute de rien. A l'heure dite, le lendemain, nous nous promenions tranquillement sur le Philosophenweg, attendant nos adversaires. Nos adversaires ne se présentèrent pas, mais les deux témoins des « Borusses » arrivèrent porteurs d'une lettre de leurs amis, lettre dans laquelle ils exprimaient tous leurs « regrets » de ce qui s'était passé et demandaient à nous serrer la main. Cette retraite, exécutée très franchement, ne nous parut pas être celle de lâches, car nous avions le sentiment que nous ne serions pas sortis vainqueurs de ce combat singulier, et une demi-heure après, en choquant des verres de bière, la réconciliation était faite.

Quelques jours après, en compagnie de ces Borusses, et grâce



Le prince héritier, Constantin, de Grèce, à l'Université d'Heidelberg, en 1888.

à eux, nous assistions à un duel d'étudiants. Dans une vaste salle, aux murs complètement nus, située au fond d'un café, qui se trouvait au bas du chemin conduisant au fameux château de Heidelberg, les différents corps d'étudiants, deux ou trois fois par semaine, se donnaient rendez-vous, pour assister aux duels décidés par leurs différentes corporations. Car c'est chose curieuse que le duel d'étudiants est loin d'être toujours le résultat d'injures échangées ou d'altercations. Souvent les présidents de deux corps différents décident que tel et tel étudiant en faisant partie, se mesureront l'un avec l'autre au « Schlœger », autrement dit à la rapière allemande. Comme dans les duels en France, les armes sont préalablement phéniquées. Les adversaires sont placés en face l'un de l'autre, dans un accoutrement spécial. Ils ne sont pas bardés de fer comme dans l'Antiquité, mais une peau épaisse les recouvre depuis le cou jusqu'au bas des jambes, pour éviter les coups mortels : les yeux sont protégés par des lunettes en cuir et chaque combattant porte une casquette sur la tête. C'est encore un bouclier préservateur des blessures sérieuses. Pour porter les coups il reste la figure, les joues, le front, les lèvres. Les adversaires sont à une courte distance l'un de l'autre. On croise le fer et le directeur du combat commande : « Auf der mensur fertig?... Los... » Êtes-vous prêts au combat?... Allez!... Et de terribles coups de massues sont échangés de part et d'autre. Le duel doit durer en tout un quart d'heure, sans compter les poses : c'est la règle. Le combat n'est définitivement arrêté que lorsqu'un des adversaires est « abgeführt », autrement dit : *hors de combat*. Ce jour-là, avant que les premières cinq minutes fussent écoulées, un des deux étudiants avait reçu une horrible blessure à la lèvre supérieure; les chairs étaient littéralement pantelantes et trois dents de devant étaient arrachées. Le médecin s'empara aussitôt du blessé et s'occupa, après l'avoir fait asseoir sur un banc, de lui coudre la lèvre. L'opération, est-il besoin de le remarquer, était fort douloureuse. Le malheureux ne put s'empêcher d'exhaler une plainte. Ses camarades la lui reprochèrent comme un acte de faiblesse, et on lui fit comprendre qu'à la prochaine plainte il serait expulsé du corps dont il avait l'honneur de faire partie. Il ne broncha plus, malgré ses souffrances : il subit le stoïcisme barbare qu'on lui imposait. Ce spectacle hideux nous avait suffi, à Grosselin et à moi. Nous nous retirâmes, non point émus, mais indignés de ces

mœurs féroces, admirées cependant au plus haut point par les jeunes filles du meilleur monde qui s'imaginent voir dans ces étudiants des héros et volontiers crieraient : « Vive le balafré ! »

La balafre vaut mieux qu'une décoration, de l'autre côté du Rhin : la boisson prolongée de la bière rend la cicatrice qui reste de la blessure... indélébile. Le vieux Bismarck est balafré, ses joues portent les marques de ses anciennes blessures d'amour-propre juvénile ; le professeur Kuno Fischer, de Heidelberg, qui fit partie, lui aussi, d'un corps d'étudiants, avait eu la malechance d'avoir l'extrémité du nez enlevée par un coup de *schlæger*, à l'âge de dix-huit ans, et une excroissance de chair, en forme de bouton, lui était poussée sur le nez. Il avait l'habitude, au début de ses cours, de prononcer une allocution pour protester contre les sots duels d'étudiants dont il avait été victime, mais il avait peu de succès dans ces exhortations-là. L'Allemand, en général, estime que ces exercices sont un excellent entraînement pour la jeunesse. La brutalité de ces mœurs n'est point pour lui déplaire.

Quant à l'Empereur d'Allemagne, il est loin d'avoir horreur de ces duels d'étudiants. Alors qu'il était simplement le prince Guillaume et qu'il étudiait à l'Université de Bonn, en compagnie de son ami M. de Jacobi, ayant comme mentor un précepteur militaire, M. de Liebenau, il aimait à rendre visite aux différents corps d'étudiants, où il était choyé et fêté. Leurs *mensour* — leurs duels — l'enthousiasmaient. M. Amédée Pigeon, qui connut le prince Guillaume à l'Université et qui assista avec lui à un de ces duels, écrit :

« Il suivait lui-même les péripéties de ces duels et en attendait l'issue avec un vif intérêt. Que de fois, se hâtant de déjeuner pour ne pas arriver en retard au lieu de la réunion, il resta debout une heure entière auprès des combattants se faisant bander les bras et couvrir la poitrine avant de s'avancer l'un sur l'autre. Que de fois je le vis pâle, nerveux, attentif, suivre le jeu rapide des épées, considérer attentivement le jeu des duellistes, remarquer les moindres nuances de leur émotion ou la crânerie de leur attitude, vanter la bonne tenue de celui-ci, blâmer la mollesse ou l'inhabileté de celui-là, et décerner au plus habile de sincères éloges. Il était heureux d'assister à ces fêtes où le sang coule, où souvent un morceau de nez ou de joue enlevé par un coup d'épée est projeté sur le sol ; et son plaisir se doublait de la joie de duper un peu la police, qui est censée interdire ces duels et les

poursuivre partout où ils ont lieu, mais qui, en réalité, les tolère et ferme les yeux. Il regrettait même, j'en suis sûr, de ne pouvoir lui-même défier quelque adversaire, et plus d'une fois je l'ai vu s'exercer à manier la lourde épée de combat. »

L'amour du duel, du combat pour le combat, où l'honneur n'a rien à voir, est né en Allemagne, dans les universités allemandes, et on voit que le prince Guillaume, depuis Guillaume II, adorait ces spectacles *où le sang coule,* mais où rarement, on ne peut plus, par suite de complications survenues à la suite des blessures reçues, mort s'ensuit. L'Empereur, aujourd'hui, a conservé ses opinions de jeunesse en ce qui concerne le duel, et même les duels sérieux entre officiers ou entre civils, ou même entre civils et officiers, ont en lui un partisan convaincu.

On n'a peut-être pas oublié la page d'histoire — sous la forme caricaturale — parue dans le *Figaro* et due au spirituel crayon de Caran d'Ache, à propos des révélations stupéfiantes faites de l'autre côté du Rhin, en plein Reichstag, sur les provocations continuelles des militaires allemands à l'endroit des pauvres civils.

L'armée forme, en effet, de plus en plus, là-bas, une caste privilégiée, à l'allure quelque peu insolente et fanfaronne. Naturellement cette façon d'être amène des brutalités et aussi le mépris pour le bourgeois qui, s'il a été, lui aussi, un étudiant batailleur à l'Université, ne demande, devenu homme, qu'à vaquer tranquillement à ses affaires et à vivre paisiblement en famille. Tout Allemand passe par la caserne, mais, rentré dans la vie civile, il a quelquefois à transgresser les lois de son pays pour ne pas être chassé de l'armée. Tel est le cas de ceux — et ils sont nombreux — qui sont officiers de réserve. Devenus par la suite avocats, médecins, commerçants, magistrats, s'il leur arrive d'avoir une discussion avec un militaire, il leur faut aller sur le pré, le sabre ou le pistolet à la main. La loi punit les duellistes de prison et d'amende, mais l'armée allemande ne connaît pas la loi commune : elle en a une spéciale pour elle et qu'elle veut imposer à tout le monde. Elle est d'ailleurs très simple. Une offense *nécessite* le duel, et les rencontres deviennent de plus en plus fréquentes dans l'armée, et aussi entre civils et militaires. C'est la joie de ceux-ci de se mesurer avec les... pékins. Naturellement il y a eu, en maintes circonstances, des issues fatales, et la presse libérale, notamment la *Gazette de Francfort*, s'est livrée à une

attaque vigoureuse contre « l'institution » du duel. Les journaux conservateurs, au contraire, et quelques journaux militaires, ont plaidé avec talent en faveur du maintien du *statu quo*. Cependant une partie de l'opinion publique s'agitait et protestait contre la fréquence de ces duels, réclamant du gouvernement des mesures supprimant le duel ou tout au moins ne l'admettant que dans certaines occasions. Les sphères gouvernementales finirent par s'émouvoir, et Guillaume II lui-même fut d'avis qu'il fallait faire quelque chose pour donner tout au moins une satisfaction apparente aux bourgeois. Il fit publier et signa un rescrit sur le duel, l y a quelques mois : d'après ce rescrit, si les rencontres ne sont pas absolument interdites, comme en Angleterre, il y a des chances pour qu'elles soient à l'avenir enrayées un peu. Le rescrit concerne le duel dans l'armée, mais il va de soi que, du même coup, la bourgeoisie allemande en ressentira les effets.

Avant même cette publication, des conseils d'honneur étaient institués, sorte de tribunaux conciliateurs, devant lesquels les partis en présence portaient leurs différends, mais ces tribunaux n'émettaient qu'un avis très platonique, car il était loisible à chacun de ne pas le suivre, et neuf fois sur dix c'était le cas. L'autorité des conseils d'honneur est maintenant renforcée : les partis en cause devront se soumettre à leur décision.

Il est vrai qu'il y a un appel possible devant l'Empereur et que les verdicts pourront ne pas être acceptés par Guillaume II qui les examinera lui-même. Ce sont ces dispositions que la presse libérale allemande critique. On connaît, en effet, les sentiments intimes de l'Empereur sur la question du duel. Au château de Berlin, au palais de Postdam, Guillaume II pense à cet égard ce qu'il pensait lorsqu'à l'Université de Bonn il ne s'appelait que le prince Guillaume. Malgré le rescrit signé de sa main, personne n'ignore que le souverain aime le cliquetis des armes, les combats d'étudiants au schlaeger ou au sabre, et qu'il n'est pas l'adversaire de ces duels au pistolet, au commandement ou au visé, dont les résultats sont presque toujours tragiques.

Le duel ne disparaîtra en Allemagne que lorsque les mœurs que nous avons analysées auront vécu, et elles ne sont pas près de disparaître. Les protestations indignées des journaux libéraux allemands n'y pourront rien.

Maurice Leudet.



JOIES D'AMOUR [1]

(Suite et fin.)

Il allait répondre, lorsque Jean entra en trombe, joyeux, peu trop bruyant. Il cria à sa cousine, sans voir tout d'abo Préval qui le regardait les lèvres serrées, les joues pâlies :

— Ma petite Sisi, as-tu un bijou pas cher à me prêter ?...

Élevé avec sa cousine, il l'appelait souvent de ce diminu que, plus jeune qu'elle de cinq ans, il lui avait donné lorsq était tout petit et parlait mal encore.

Contrariée de voir la tête que faisait Maurice, craignant quel autre innocente familiarité, elle dit :

— Jean !... tu ne vois pas M. Préval ?...

Il se retourna et, courant vers Maurice la main tendue :

— C'est vrai !... je ne vous voyais pas !... je suis telleme agité !... voilà trois heures que je me promène dans Versaille la recherche d'un bijou pas cher !... c'est pour attacher la de telle de ma collerette ce soir !... j'ai trouvé un papillon rose... verre sur du papier, je présume... cinquante francs !... alors me suis dit que cinquante francs pour un papillon en toc, c'ét beaucoup... et je suis accouru trouver ma providence de co sine...

Tandis qu'il parlait, Maurice le regardait avec une sorte colère gouailleuse. Son œil clair, qui paraissait plus pâle enc quand il se durcissait, semblait dire :

— C'est extrêmement intéressant !...

Et ce qu'il pensait se devinait si bien que Jean demanda souriant, arrêté dans son récit par cette attitude glaciale :

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet, 10 et 25 août, et 10 septembre 1

— Vous trouvez ça bête, hein?... de s'occuper de ces choses-là?...

— Moi?... — fit Bréval se récriant avec une correction affectée — moi?... pas du tout, je vous assure...

Mais ne résistant pas au plaisir de dire une impertinence, il acheva :

— Vous n'êtes d'ailleurs pas le seul qui attache à ces choses une importance grande... Si tout à l'heure vous aviez entendu Mme Brémond qui était là... à la place même où vous êtes... vous auriez pu vous convaincre qu'elle est préoccupée de son costume autant que vous du vôtre... seulement elle, ce n'est pas la question bijoux, c'est la question maquillage qui l'inquiète...

Il se leva, et prenant son chapeau qui était posé sur un meuble, vint s'incliner devant Mme de Claret en disant :

— Je ne veux pas vous troubler dans vos recherches...

— Mais non..., dit Simone avec une involontaire supplication dans la voix, je ne cherche rien du tout... c'est Jean qui va chercher lui-même...

Elle se tourna vers son cousin :

— Va dans ma chambre... tu prendras la grande boîte qui est sur la commode et tu la descendras... veux-tu?...

Et, dès qu'il fut sorti, elle demanda très anxieuse :

— Vous ne vous en allez pas, dites?... Ce n'est pas sérieux?...

Il répondit durement :

— Si!... c'est très sérieux!... je viens voir vous et non les autres...

— Mais je ne peux pas éviter ce qui arrive!... c'est d'ailleurs très rare qu'il y ait quelqu'un quand vous venez... et ce n'est pas ma faute... Je vous en prie!... restez!...

Il dit :

— Non... je ne peux pas supporter ça!... je suis malade de cette contrainte... malade de l'énervement que me causent ces imbéciles qui nous séparent... et puisque chez vous on ne peut pas vous voir seule, je ne reviendrai plus...

Il ne prit pas garde au visage bouleversé et aux yeux pleins de larmes de Simone et il s'en fut sans lui dire adieu.

Quand Jean revint avec la boîte à bijoux, il fut surpris de ne pas retrouver Bréval. Sans voir la mine défaite de sa cousine, il demanda :

— Tiens!... il est parti?...

Et, bon enfant, n'attachant aucune importance à ce départ, mais craignant cependant de l'avoir causé, il conclut :

— C'est peut-être bien moi qui l'ai rasé avec mon papillon ?..

Il était si gentil, si souriant, si parfaitement ignorant du chagrin qu'il venait de faire à Simone, qu'elle n'eut pas un instan la pensée de lui en vouloir.

S'empêchant de pleurer, le nez baissé, pour lui cacher so visage, elle fourrageait dans la boîte, tandis qu'il s'exclamait tou joyeux :

— C'est joli, les bijoux !... Dieu ! que c'est joli !... moi, si j'étai un schah quelconque, j'aurais des bijoux plein un grand coffre et je jouerais tout le temps à les tarabuster...

Il arrêta soudain la main de Mme de Claret :

— Oh !... ça !... tiens !... veux-tu me prêter ça ?...

Elle lui tendit un gros scarabée fait d'une énorme topaze, ave de lourdes pattes diamantées et des yeux de rubis.

Il le prit, le percha sur son doigt, et le regardant avec admira tion :

— Vrai, tu n'as pas peur que je te l'abîme ?...

— Pas peur du tout ! emporte-le... et laisse-moi... j'ai un ta de choses à faire...

— Tu vas t'occuper de ton costume ?...

— Non... je vais écrire à papa... et puis promener Michel e Jacques... M. Mercier a congé aujourd'hui...

— Veux-tu que je te les promène, tes mioches, si ça t'ennuie ?..

Elle répondit, convaincue :

— Ah ! mais non !... d'abord ça ne m'ennuie pas, au con traire !... ensuite, chaque fois qu'ils sont avec toi un peu long temps, soit à la maison, soit dehors, ils deviennent insuppor tables...

Il dit en riant :

— Tu m'étonnes !...

— Oh !... je ne t'étonne pas du tout !... tantôt tu leur laisse faire tout ce que leur imagination leur inspire... et Dieu sait c qu'elle leur inspire !... tantôt tu leur racontes par le menu tou ce que tu faisais, toi, quand tu avais leur âge !... et ce n'est pa pour dire, mon petit Jeannot, mais tu étais bien le bonhomme l plus embêtant qui se puisse voir !...

— Oh !... crois-tu ?...

— Remuant!... et taquin!... et enfant terrible!... et bruyant!... et gaffeur!...

— Oh! gaffeur, je le suis toujours!...

Elle tourna vers lui un regard troublé.

Pourquoi affirmait-il être toujours gaffeur?... Voulait-il lui laisser entendre que tout à l'heure il avait gaffé en la dérangeant pendant la visite de Préval?

Et, reprise de toutes ses craintes, elle demanda avec embarras :

— Pourquoi?... tu n'es pas plus gaffeur qu'un autre, que je sache?...

— Pas plus!... ah! bien!... tu es difficile!...

Elle balbutia :

— Mais... je ne vois pas...

— Vraiment?... et Adèle?... tu l'oublies, Adèle?... si tu ne rouves pas que c'est une gaffe de première grandeur, celle-là?...

Rassurée, elle se mit à rire et dit, d'un ton qui interrogeait :

— En tout cas, je crois qu'elle ne t'a pas gêné beaucoup, cette gaffe de première grandeur?

— Non... pas précisément jusqu'ici... N'empêche que depuis ce que tu m'as dit l'autre jour, j'ai une frousse de tous les diables... i tu crois vraiment qu'elle a pris ce bateau au sérieux?...

— Je pense aussi qu'en le montant tu entendais bien qu'il fût pris pour tel?...

— Évidemment!... mais, c'est si invraisemblable!... Une emme respectable qui s'en va gober un type comme moi!... c'est igolo tout de même!...

— Très rigolo, mais, si tu le veux bien, nous ferons de la psychologie à un autre moment... je suis sûre que les enfants m'attendent depuis longtemps.

— Alors, à ce soir! Merci, ma petite Simone.

Il se pencha sur elle et l'embrassa, tandis qu'elle regardait craintivement autour d'elle, comme si Maurice eût été encore là out prêt à se choquer.

Elle se préoccupait de l'état d'esprit où elle l'avait vu tout à heure. Elle le devinait ressassant dans sa tête les niaiseries de Mme Brémont et les familiarités de Jean; amassant contre eux de haine et, contre elle-même, un mécontentement rancuneux de out ce qu'elle eût dû, à son sens, éviter.

Préval croyait qu'elle ne prenait guère souci de lui ménager es heures d'amour, alors qu'elle se livrait dans ce but à des

combinaisons qui compliquaient affreusement son existence si unie jusque-là. De cela, elle était certaine qu'il ne lui savait aucun gré. Il ne trouvait jamais qu'elle fît assez pour lui, alors qu'elle jugeait qu'elle faisait beaucoup trop au détriment des autres.

Pendant toute la promenade, elle parla à peine à ses enfants, se reprochant d'être si peu aimable et si absorbée par ses ennuis.

Elle s'habilla sans plaisir. Ce bal lui apparaissait comme une effroyable corvée.

Seul, l'arrangement de « sa tête » l'intéressa un instant. Avec la perruque, le coiffeur avait envoyé des crayons pour les yeux. Elle noircit et élargit ses sourcils, redressant la courbe qui disparut en des lignes presque droites. Elle les allongea au-dessus du nez, où ils se rejoignirent presque, et vers les tempes, où ils glissèrent sous les souples bandeaux d'un noir bleu. Elle souligna d'une barre veloutée les cils, les prolongeant du côté du nez dont la racine parut alors singulièrement étroite. Avec le bâton de rouge elle transforma sa bouche, augmentant beaucoup la lèvre inférieure et accentuant ainsi la moue qui n'existait auparavant qu'à la lèvre du haut.

Puis elle mit du rouge à ses joues et teinta de rose ses oreilles, laissant intact tout le reste de sa peau d'un blanc laiteux.

Dans les lourds cheveux noirs, elle enveloppa ses cheveux si blonds, les y cacha et tordit la masse épaisse des deux chevelures, qu'avec des épingles d'opale elle fixa en nœud serré et luisant. Elle évitait ainsi de se grossir la tête, ce qu'elle redoutait par dessus tout.

Sur une sorte de fourreau de soie à peine rosée, qui des épaules aux pieds la moulait comme un maillot, elle mit, pour marquer la taille, une longue couleuvre d'or, qui s'enroula deux fois autour d'elle ; la queue descendit en zigzag sur la hanche et la tête vint se poser sur la poitrine.

Elle qui jamais ne portait un seul bijou, couvrit ses bras de bracelets et ses épaules de colliers. Puis, prenant une souple étoffe de soie d'un jaune verdâtre, si fine que le ton rosé du fourreau transparaissait au travers d'elle, elle l'attacha par une grosse opale sur l'épaule gauche et, tournant sur elle-même, s'en roula en laissant lâche les longs plis diagonaux qui se formaient d'eux-mêmes. La femme de chambre arrêta par des points l'étoffe, aux places seulement où elle pouvait se décroiser, tand

ue, debout devant la psyché, Mme de Claret contemplait l'étrange nage où rien ne se retrouvait d'elle.

Quand son mari entra pour voir si elle était prête, et qu'elle se ourna vers lui, il s'arrêta court, l'œil rond, la bouche ouverte, et urmura seulement :

— Ah!... ah! par exemple!...

Et comme elle riait de son étonnement :

— Vous aviez dit que vous vouliez vous changer... Eh bien! ous y avez réussi!...

Elle dit, surprise elle-même de son étonnante transformation :

— N'est-ce pas?...

M. de Claret, élégant et correct dans son habit rouge, tourna utour d'elle, en répétant, abasourdi :

— Non... c'est incroyable!... incroyable!...

XVII

La transformation de Simone avait été longue et les Claret rrivèrent à l'Abbaye qu'après minuit.

Très tourmenté, craignant que son départ si brusque n'eût fissé ou chagriné Simone, Préval l'attendait anxieux au haut e l'escalier. Comme elle montait au milieu des groupes, il rgarda curieusement cette jolie femme qui s'avançait semblable à une idole, effleurant les marches chargées de fleurs, et ne rconnut pas dans cette créature de rêve la Simone qu'il aimait tnt. Apercevant à quelques pas Claret, qui cherchait à percer le groupes, il crut qu'il était venu sans sa femme, qu'elle était nlade peut-être, et, s'élançant au devant de lui, il demanda agoissé, les lèvres sèches :

— Mme de Claret n'est pas là?...

Claret répondit gaiement, désignant Simone qui venait de s'rrêter et qui attendait, immobile, sur une marche :

— Mais si!... la voilà!...

Et, amusé de la stupeur de Préval, il ajouta en riant :

— Vous non plus, vous ne la reconnaissez pas?... elle est uïe, n'est-ce pas?... Tout le monde passe à côté d'elle sans la ser... c'est très drôle!...

Maurice avait couru vers Mme de Claret. Il reconnaissait bien intenant les doux yeux inquiets qui se fixaient si tendrement

sur les siens. Il ne se pardonnait point de ne les avoir pa devinés tout à l'heure malgré leur changement. Il retrouvait pe à peu dans cette vision antique au long corps onduleux, aux geste lents, aux cheveux si noirs, à la peau si blanche, la fraîche e simple et alerte femme moderne qui était à lui. Isolés dans l foule, bousculés par les allants et venants, ils eurent la mêm pensée et se murmurèrent ensemble un tendre « Je t'aime », q se perdit dans le brouhaha de l'escalier.

Ce bal si longtemps attendu était superbe. Il y avait un lux extrême de fleurs et de lumières, des costumes admirables et u buffet exquis. Beaucoup de jolies femmes aussi, de ce mond exotique où il y en a tant de jolies, et du monde commerçant boursier où elles sont si bien ficelées et pomponnées et savent, habilement, servir une honnête médiocrité.

A la porte du salon d'entrée, les Vancouver recevaient leu invités. Les deux maris, l'un en toréador, l'autre en Pierr Louis XV ; les deux femmes, l'une en incroyable, avec une can enrubannée qui avait des airs de houlette, l'autre en Judit avec, comme elle l'avait annoncé, la tête d'Holopherne suspend à son bras dans un filet d'or. Effrayante de réalisme, cette cir avec ses vrais cheveux et sa vraie barbe. « Il n'y manquai disait en riant Mme Fred Vancouver, que du vrai sang po être tout à fait bien. »

Elle était d'ailleurs très moderne, très « dernier cri », cet Judith de barrière, maigre, avec son corps de garçon, sa tignas rousse et sa démarche un peu canaille.

Mme Sam Vancouver, plus comme il faut, mais plus incolo aussi, portait avec élégance son costume trop lourd pour sa frê personne, et manœuvrait son gros lorgnon avec une impertinen assez spontanée.

Aucun des Vancouver ne reconnut d'abord Simone. Il y e bientôt sur son passage un murmure de surprise, d'admirati aussi. Tous se demandaient, étonnés :

— Avez-vous vu Mme de Claret?...

— Elle est étonnante !...

— Elle est crânement jolie, toujours!...

— C'est pas jolie précisément...

— Non... c'est pire !...

— Vous la connaissez?... Présentez-moi?...

Jean, souple comme une anguille dans son arlequin, un arl

uin pas du tout classique (rose et vert jeune pousse), un bouuet de roses à son feutre gris et des roses à sa batte, avec une ollerette de dentelle et de roses, d'où émergeait le scarabée de opaze, vint en riant s'incliner devant Simone, l'échine ployée, s doigts touchant la terre.

— Pour une chic cousine, tu es une chic cousine, tu sais!... ce ue je reçois de compliments!... veux-tu valser?...

— Oui... non... tout à l'heure... — dit Simone hésitante.

Appuyée au bras de Maurice, elle sentait une pression pour la etenir et l'empêcher d'accepter.

Jean salua de nouveau.

— Quand tu voudras, tu sais?... Fais-moi signe... et je lâche out!...

Préval le regarda qui s'éloignait dans une pirouette et dit d'un on coupant :

— Il est vraiment mal élevé, M. d'Hersac!...

Elle fit un mouvement, voulant protester, mais elle réfléchit et e tut.

Maurice reprit :

— Il a avec vous un ton exécrable... tout le monde le remarque ailleurs, excepté vous!...

— Jean a été élevé avec moi... il a le ton d'un frère sans gêne vec une sœur pas imposante, mais il n'a pas mauvais ton...

— Vous avez un parti pris de ne pas vous en apercevoir... ais, je vous le répète, ça choque tout le monde...

— Qui ça, tout le monde?...

— Par exemple Quercy — qui a dîné dernièrement avec lui ez vous — a été stupéfait de son attitude et de sa façon de us parler...

— Qui est-ce qui vous a dit ça?...

— C'est Quercy lui-même...

— Ah!... fit Mme de Claret, qui se promit que Quercy dînerait oins souvent chez elle et plus jamais dans l'intimité.

— Oui... il m'a dit qu'Hersac avait été inconvenant et insuprtable du commencement à la fin de la soirée... il vous a pelée « grande bête ».

Elle répondit en riant :

— C'est vrai!... et moi je l'appelle très souvent « imbécile »... n'y a pas pour deux sous d'étiquette entre nous... que voulezus?... nous ne sommes pas des gens de cour!... Oh! non!..

Elle indiqua Jean, qui exécutait un extraordinaire saut d carpe et ajouta :

— Lui surtout!...

— Lui !... il est élevé comme un goujat!...

Simone sentit une bouffée chaude lui envelopper le front. L mot de goujat appliqué à Jean, si bien né et si parfaitemen délicat, la pensée surtout que c'était elle qui lui attirait involon tairement cette injure, la froissèrent profondément. Elle ne sou frait pas que l'on attaquât ses amis, celui-là surtout qu'elle pré férait à tous.

Elle retira, si vite qu'il n'eut pas le temps de la retenir, s main qui traînait sur la manche de Préval, et dit, les yeux lu sants sous ses sourcils étranges :

— Je reste là... merci... Je veux parler à Mme de Réole...

Deux fois dans la même journée, il la blessait sottement so un prétexte absurde. Son horreur de l'injustice l'empêchait d pardonner ces boutades qu'elle jugeait mesquines et de mauva aloi. Elle sentait qu'elle allait devenir, elle aussi, agressive mal élevée, et elle voulait avant tout ne pas causer à Maurice moindre chagrin.

Avant qu'il pût s'y opposer, elle s'était éloignée de lui et av rejoint Mme de Réole qui, en Vénus, une colombe posée s l'épaule, causait, entourée d'un groupe, assise sous un berceau lauriers-roses.

En voyant arriver Simone, elle s'écria :

— Ce qu'il est joli, votre costume!... et chaste, tout en étant enfin!... je me comprends!... Ça, c'est trouvé!... moi, je suis tr déshabillée!... Grand'mère m'a fait une scène au moment partir... elle ne digérait pas le maillot!...

Elle allongea ses jolis pieds, bien dessinés dans le maillot doigts et couverts de bagues, montra ses chevilles si fines ajouta :

— On n'en voit pourtant que ça, du maillot!... et encore autre petit coin pas méchant... en haut près de l'épaule... m c'est égal!... elle n'admet pas le maillot pour les femmes monde, grand'mère!...

Elle écarta un peu les draperies de Simone et posant son doi sur la tête du serpent d'or :

— Cette couleuvre cachée à moitié est d'un réussi!... Tiens!

ça n'est pas un maillot que vous avez dessous!... c'est une sorte de seconde peau en soie rose... grand'mère approuverait...

— Je n'avais pas besoin de maillot, dit Mme de Claret, mon costume est très long, très montant, très drapé...

— Très drapé... mais terriblement suggestif tout de même!... c'est comme si vous n'aviez rien, ma chère!...

— Oh!... murmura Simone embarrassée.

— Il n'y a pas de « oh!... » et vous savez mieux que personne que, si vous étiez bossue, ou cagneuse, ou bancale, vous ne pourriez pas porter ce costume-là...

Elle s'arrêta un instant, puis acheva, en imitant l'intonation de Simone :

— Ce costume si long... si montant... si drapé!... au fait!... qu'est-ce que c'est que ce costume?...

— C'est... à peu près... le costume de Chrysis... dans *Aphrodite*...

M. de Claret qui, en valsant avec Mme Gozlin, venait de s'arrêter devant le groupe, demanda :

— Est-ce que vous trouvez que c'est un costume de danseuse?...

— Mais non!... fit Jean, ça doit même être très mal commode pour danser, cette étoffe enroulée autour du corps et des jambes comme un liseron autour d'une fleur...

— Eh bien, affirma Claret qui tenait à son idée, ma femme appelle ça un costume de danseuse... N'est-ce pas, Simone?...

Elle répondit en riant :

— J'ai dit de danseuse, pour ne pas dire de courtisane...

M. de Quercy demanda :

— Parce que ça n'est pas assez convenable?...

— Non... parce que c'est trop pompeux pour moi...

Jean expliqua :

— Eh bien, on dit une cocotte antique.. tout le monde comprend...

— Non... fit M. de Claret qui, en dépit de son ignorance, avait au fond l'esprit pion — non... ça veut dire une vieille cocotte, cocotte antique... il faudrait dire une cocotte de l'antiquité...

Elle répondit, énervée que l'on s'occupât autant d'elle et de son costume :

— Je dirai comme on voudra... ça m'est si égal!...

Son regard venait de se poser sur Mme Gozlin, et elle s'écria, avec une conviction très grande :

— Oh !... c'est Clotilde qui est belle !... jamais je ne l'ai vue aussi belle que ce soir !... et quel admirable costume !...

Mme Gozlin était en Minerve fantaisiste, mais le costume était très beau de ligne, très beau surtout de la beauté de celle qui le portait. Avec son grand casque d'or sur lequel se déployait une chouette, ses superbes cheveux ondulés et brillants qui flottaient, l'enveloppant comme un voile noir, sa cotte d'acier à mailles si fines qu'elle moulait le buste aussi fidèlement qu'un jersey, appuyée à la lance d'or qu'elle tenait dans sa main droite, elle semblait quelque admirable cariatide détachée d'un temple ancien.

M. de Claret la regardait, heureux de la voir si belle et si admirée. Il était, dans sa vanité extrême, ravi de penser que les deux plus jolies femmes du bal étaient sa maîtresse et sa femme.

Et Simone, le voyant de si belle humeur, pensa :

— Il y a donc des gens qu'aimer rend vraiment heureux !... des gens qui connaissent les « joies d'amour » !...

Malgré elle, et quoiqu'elle ne fût guère disposée à s'amuser, le souvenir de ces mots : « joies d'amour », la fit sourire.

« Joies d'amour » !...

Elle trouvait ces deux mots un peu bébêtes, très romance, et surtout très mal assortis.

Même en les entendant prononcer avec attendrissement à Mme de Cirey-Vaucour, pour qui elle avait un culte, elle ne les avait jamais goûtés. Aujourd'hui, plus que jamais, il lui semblait — d'après ce qu'elle savait des choses d'amour, — que la joie était incompatible avec elles, et elle enviait son mari et son amie d'être de si heureux ou de si beaux joueurs. Là-bas, adossé à un massif, elle apercevait Maurice immobile, un peu pâle, le visage tiré, soudain vieilli. Elle comprenait qu'il souffrait en ce moment par elle presque autant qu'elle souffrait par lui, et elle s'en voulait de causer cette souffrance à un être qu'elle adorait.

Et pourtant elle avait beau chercher, fouiller dans sa pensée elle ne se souvenait pas d'avoir jamais provoqué, volontairement ou pas, aucune de ces crises qui la secouaient toute, et devaient le briser aussi, le laissant comme elle sans énergie et sans ressort.

Le capitaine Brémont passait, dans un pierrot un peu étriqué, ù son corps d'athlète semblait mal à l'aise.

Elle l'appela, demandant :

— Conduisez-moi auprès de votre femme, voulez-vous?...

Et comme il s'arrêtait surpris, ne la reconnaissant pas, elle it :

— Allons!... donnez-moi tout de même votre bras?... Mme Brémont me reconnaîtra bien, elle!...

La jeune femme était délicieusement gentille en bluet. Elle vait elle-même fabriqué son costume : une petite jupe de satin lanc, avec, dessus, développées en éventail à partir de la taille, e longues découpures froncées en soie bleue et des feuillages, ninces comme des roseaux. Autour de la tête, les mêmes grands étales bleus s'étendaient, faisant auréole. C'était harmonieux, imple, d'une banalité chantante et douce.

En reconnaissant Mme de Claret, elle s'écria vivement :

— Ah!... vous devriez rester toujours comme ça!... vous êtes ien plus jolie qu'à l'ordinaire!...

Simone riait. Elle reprit avec volubilité :

— Gentil, n'est-ce pas, mon costume?.... je l'ai trouvé dans s fleurs animées, un gros livre... et je l'ai fait moi-même!... elui de Louis aussi, c'est moi qui l'ai fait!... et vous ne savez as avec quoi?... avec ma robe de mariée!... tous les deux avec na robe de mariée!... il y avait une traîne énorme, mais j'ai eu out de même un peu juste... le pierrot de Louis n'est pas tout à ait assez flottant!... celui de M. Vancouver l'est bien plus!... je ais bien, est Louis XV!... d'ailleurs, c'est égal!... si le costume st moins bien que celui de M. Vancouver, ce qui est dedans est oliment mieux, toujours!...

Elle montra le capitaine qui, tendant de son dos puissant le atin blanc prêt à crever, causait avec Fred Vancouver si étriqué u'on ne devinait aucune forme sous les grands plis de son pierrot rodé, et demanda, confiante :

— N'est-ce pas, Louis est mieux?...

— Oui... dit Mme de Claret, beaucoup mieux!...

Et elle reprit, distraite, sans s'apercevoir qu'elle traitait le apitaine Brémont avec une familiarité grande :

— Vous l'aimez bien, Louis?...

Elle trouvait gentil ce ménage qui s'adorait, heureux dans sa édiocrité paisible.

La petite femme répondit, dans un élan convaincu :

— Ah!... si je l'aime!...

Et tout de suite elle ajouta, toute fière :

— Mais lui aussi m'aime bien, allez!... Voulez-vous que je l lui demande... vous allez voir?...

— Non... non... dit vivement Mme de Claret, non !... je le croi qu'il vous aime!... je le crois sans peine!...

Quand les Brémont étaient arrivés au régiment, elle ava commencé par prendre en grippe ce gros garçon insignifiant e fruste ; non pas du tout parce qu'il était tel, mais parce qu'il lu semblait trop éloigné, à tous les points de vue, de sa femme, e incapable de l'apprécier comme il le fallait. Et puis, elle ava peu à peu compris qu'un homme plus fin s'apercevrait des mill riens qui empêchaient la jeune femme d'être tout à fait char mante, en souffrirait et déformerait peut-être ce qu'il cherche rait à redresser; tandis que lui, très satisfait de son lot, ne voya le moral un peu ordinaire qu'à travers le physique délicieux, e admirait de tout son cœur et de tous ses yeux, sans se noye dans les subtilités.

Et Simone pensait que ceux-là devaient les connaître, le « joies d'amour ! » Elle eût voulu être simple d'âme comme eux et vivre de cette existence saine et tranquille à peine plus intel lectuelle que celle des animaux. La botte, le pansage, le rap port, etc... suffisaient à occuper la vie morale de Brémont. La to lette et la promenade des petites filles et les soins du ménag remplissaient, à la faire déborder, la vie morale de sa femme Tout le monde les aimait, sauf Mme de Granpré, qui ne pardon nait pas, à elle sa beauté, à lui son éducation un peu sommair Mais, au lieu de lui nuire, l'animosité d'Adèle profitait au ménage Elle empêchait, par « la frousse » qu'ils avaient d'elle, le cap taine d'engraisser et la petite femme de négliger un peu trop s toilette.

— Je ne comprends pas pourquoi Louis reste à causer là-bas dit Mme Brémont qui ne perdait pas de l'œil son mari, il ne sa bien sûr pas que vous êtes avec moi...

— Mais si... c'est lui qui m'a amenée... il m'a assez vue!...

— Oh ! pouvez-vous dire ça!... on ne vous a jamais assez vue !.

Elle regarda Simone avec admiration et acheva :

— Surtout ce soir!...

Puis, sautant à une autre idée :

— Je suis bien aise que mon petit costume vous plaise... j'ai eu de la chance!... vous ne devineriez jamais qui m'a prêté les gravures de modes?...

— Quelles gravures de modes?...

— Ben... les Fleurs animées!...

— Ah! bon!... très bien!...

— C'est Mme de Granpré... oui, figurez-vous, depuis quelque temps elle est très bonne pour nous!... elle ne se ressemble plus!... nous ne savons pas ce qu'elle a!... Alors, elle avait fait venir le livre pour chercher une fleur pour elle... elle voulait absolument être en fleur... je ne sais pas pourquoi... et vous?...

— Moi non plus!... — dit Mme de Claret, qui eut envie de rire. Elle se souvenait que Jean adorait les fleurs et blaguait souvent lui-même cette adoration, sa seule poésie, prétendait-il.

La petite Brémont reprit :

— Elle a hésité longtemps... elle voulait une fleur rouge...

— Ah?... — fit Simone, qui comprit que Jean avait dû, par pitié pour la peau d'Adèle, lui conseiller de renoncer à l'azur.

— Oui... et, vous ne croiriez pas... elle m'a même demandé ce qui lui irait le mieux... qu'est-ce que vous lui auriez conseillé, vous, madame?...

— Le cactus...

— Tiens oui!... ça aurait peut-être été joli!...

— Oh!... ce n'est pas pour ça... non... mais c'est rouge, c'est raide, ça pique...

— Moi, je lui ai conseillé la tulipe... et ça lui va très bien... Vous ne l'avez pas vue?...

— Non!... il faut même que je la cherche pour lui dire bonsoir...

— La voilà... ici... derrière nous?...

Mme de Claret se leva et marcha vers la femme du colonel pour la saluer.

Adèle avait, ce soir-là, trouvé le moyen de réunir ses deux couleurs préférées. Elle portait un turban formé de pétales enroulés d'une tulipe panachée de rouge et de jaune, et surmonté des pistils placés en aigrette. La jupe était formée de vastes pétales panachés où le rouge dominait. Les manches, fendues à l'épaule et qui tombaient jusqu'aux pieds, étaient en satin vert, découpées exactement en forme de feuilles de tulipes.

Le costume, lourd et criard, fatiguait l'œil, mais il allait à

Adèle. Il faisait valoir ce qu'elle avait de bien : ses bras, qui apparaissaient éclatants dans les grandes manches sombres ; son profil, qui descendait — moins durement semblait-il — à l'ombre du turban. Car il avait tous les avantages, ce turban! outre qu'il faisait ressembler Adèle à Mme de Staël, il cachait la forme de sa tête qui était horrible et, par son développement, en diminuait à l'œil la longueur.

A ce moment, Mme de Granpré se défendait contre Quercy qui, un peu gris, voulait à toutes forces la faire valser, mais elle se défendait mollement et plutôt pour la forme. Elle avait valsé très bien, sa taille était encore belle, et elle apercevait Jean qui la regardait l'œil à la fois attendri et émoustillé par les boissons frappées qu'il avalait sans trêve. Le désir de se montrer à lui sous un aspect encore ignoré emporta enfin Adèle. Elle se leva d'un jet, et comme Quercy renonçant à la convaincre s'approchait d'un groupe voisin, elle se lança vers lui en disant :

— Je suis à vous!...

Il grommela entre ses dents :

— Fichtre!... je n'en demande pas tant!...

Mais se retournant, le visage aimable, il jeta à la volée son bras autour de la tulipe qui s'abandonnait et l'entraîna avec violence au milieu des valseurs.

Le colonel, effleuré par cette trombe, s'arrêta, stupéfait.

— Ma femme!... ma femme qui valse!... — murmura-t-il, totalement ahuri — mais il y a au moins dix ans qu'elle n'a dansé!... mais qu'est-ce qu'elle a?... qu'est-ce qui lui prend?...

En voyant filer Adèle, Mme de Claret rebroussa chemin et se dirigea vers Préval. Il n'avait pas bougé. Malgré les prières de ses cousines qui lui demandaient de s'occuper de leurs invités, il était resté planté à la place où elle l'avait quitté tout à l'heure.

La voyant venir, il affecta de ne pas regarder de son côté et ce fut elle qui demanda, timide :

— Voulez-vous me conduire dans le jardin?...

Il s'inclina, offrant silencieusement son bras, et ils sortirent.

Les massifs de fleurs et les arbres du parc s'éclairaient de flammes de bengale bleues, d'un bleu très doux. Maurice, qui n'avait pas dit encore un mot, demanda, correct et froid :

— Désirez-vous vous placer pour voir le feu d'artifice?...

— Oh! non!... dit-elle vivement, je ne savais pas qu'on allait en tirer un!... Allons-nous-en!...

Elle avait les feux d'artifice en horreur. Elle trouvait que c'est un divertissement vulgaire et inepte. Entendre filer dans la nuit le sifflement d'une fusée, voir les « pièces » brûler avec un crépitement ridicule, lui semblait un passe-temps bon tout au plus pour des nègres ou des crétins. Elle n'admettait même pas que cela pût amuser le peuple de Paris, et l'idée de gens du monde offrant un feu d'artifice à leurs invités ne venait pas à son esprit.

Elle répéta :

— Allons-nous-en, voulez-vous?...

Il demanda :

— Ça vous fait peur?...

— Oh! non!... mais je déteste ça!...

— Voulez-vous rentrer, dans ce cas?... Qu'est-ce que vous voulez?...

Elle regarda autour d'elle et vit qu'ils étaient presque seuls, tout le monde allait vers l'autre bout de l'allée. Alors, elle le retint en arrière et se serrant contre lui toute frissonnante :

— Je veux être avec vous... le plus loin possible des autres... je veux pouvoir vous dire que je vous aime et que je vous demande pardon...

— Vous n'avez pas à me demander pardon...

— Si... tout à l'heure, quand je vous ai vu si nerveux, si injuste...

Il murmura ironiquement :

— Injuste!...

— Oui, injuste... je n'aurais pas dû vous répondre... ni surtout ensuite vous quitter... j'ai mal fait et je vous en demande pardon...

Ils marchaient dans une allée sombre, elle tendit vers lui son visage inquiet :

— Je vous en prie?... dites que vous me pardonnez?... dis que tu m'aimes... je t'aime tant, moi, si tu savais!... j'ai tant besoin de toi, à présent!...

Il s'inclina vers elle et, la prenant dans ses bras, la couvrant de baisers, il murmura :

— Et moi, tu es toute ma vie... je n'ai au monde que toi!... avant toi, j'étais seul, je n'avais rien...

La tête appuyée sur l'épaule de Maurice, se blottissant éperdument contre son cœur, elle répéta suppliante :

— Je t'aime... je t'aime... aime-moi bien?...

A quelques pas, dans le taillis, une voix les surprit :

— Mais non !... mais non !... je vous dis que le colonel est au buffet... je l'ai vu !...

— C'est Jean !... dit Mme de Claret qui s'écarta brusquement de Préval.

Il murmura mécontent :

— Encore !...

A quelques pas un couple passa sans les deviner dans la nuit. La femme demandait avec une inflexion à la fois coquette et tendre :

— Si je le croyais, que c'est bien vrai, tout ce que vous me dites ?....

Simone dit, prise du fou rire :

— C'est Jean et Adèle !...

Le petit lieutenant répondait, très tendre aussi, mais avec une nuance de gaieté :

— Eh bien, si vous le croyiez ?... qu'est-ce que vous feriez ?...

Elle balbutia faiblement :

— Je ferais.... ce que vous me demandez...

— Oh !... alors, croyez-le ?...

Préval dit, en riant aussi, égayé malgré lui :

— Elle fera bien de le croire tout de suite !...

Et comme Simone se récriait :

— Oui, parce que demain, quand il n'y aura plus ni Arlequin, ni tulipe, ni champagne, les choses retourneront à leur vrai plan... et alors...

— Alors ?...

— Alors Adèle risque fort de se taper... pour parler aussi élégamment que votre cousin...

— Oh ! non !... s'il a promis, il tiendra !...

— Sa parole de gentilhomme... fit Maurice, goguenard, ah ! parfaitement !...

Et là, dans ce beau parc, dans cette nuit étoilée et douce, qui semblait à Simone faite pour les silences et les caresses, il recommença contre la noblesse la tirade qu'elle avait entendue pas mal de fois déjà. Les quelques survivants de ces races de brutes qu'avaient été les féodaux étaient certainement des êtres intellectuellement inférieurs. Ils n'avaient d'autres aptitudes que la rapine et la férocité, d'autre grandeur que leurs privilèges abolis. Ils étaient des crétins végétant dans leurs terres et y crevant la

isère, ou des escrocs traînant leurs noms dans des conseils administration véreux. Et après avoir expliqué par le menu omme quoi les descendants étaient bien marqués de la griffe es ancêtres, comme quoi ils leur ressemblaient trait pour trait, vec seulement en plus le demi-affinement donné par des siècles e bonne chère, de police et d'éducation, il concluait généralement :

— Et puis la noblesse!... une bonne farce!... Quels sont parmi us ces gens-là les descendants directs?... est-ce qu'on sait?... en a-t-il seulement?... et n'est-ce pas le plus souvent les uyers ou les laquais qui ont, même dans ce cas, servi leurs aîtres?... Quelle blague, au fond, que tout ça!...

Il lui disait ainsi nettement et crûment toutes ces choses, et ette animosité singulière contre une classe sociale à laquelle elle partenait, cette affectation de mépriser devant elle tout ce l'elle devait aimer, l'irritait péniblement.

Le plus souvent elle se taisait, se tenant à quatre pour ne pas pondre. Très réservée avec Préval et beaucoup mieux élevée le lui, elle se gardait de lui exprimer jamais l'antipathie extrême l'elle avait pour les bourgeois en général et les commerçants particulier.

Elle savait, par une indiscrétion des Vancouver, que le père de aurice avait quelque part vendu de la toile ou du drap. A ses ux, un individu qui se promène derrière un comptoir avec un ètre à la main et un crayon derrière l'oreille n'était un homme l'à moitié, mais elle eût été désolée que Préval soupçonnât cette çon de voir.

Elle s'appliquait, au contraire, non seulement à ne pas le oisser elle-même, mais encore à ce que, dans son entourage, n ne pût lui déplaire ou le choquer. Elle veillait de tout son ouvoir sur son bonheur et se chagrinait de voir que lui seul le oublait à plaisir.

Quand il eut, une fois de plus, passé sur l'aristocratie tout tière la mauvaise humeur qu'il avait contre Jean, il se pencha rs Simone qui l'écoutait attristée, et mit sur ses yeux un tendre iser. Elle ne sentit pas cette fois le doux frisson que lui cauient habituellement les caresses de Maurice. Quelque chose en le venait de s'engourdir ou de se briser. Par cette chaude nuit, le devint soudain grelottante et troublée, et elle éprouva un imense désir de solitude.

En deux pas, elle entra brusquement dans la lumière d'un fe de bengale, et dit, la voix enrouée et les yeux pleins de larmes

— Rentrons, voulez-vous?... J'ai un peu froid!...

Ses nerfs se tordaient douloureusement. Elle ressentait un lassitude infinie. Elle avait, au milieu du vacarme de ce feu d'ar fice stupide, du mouvement, du joyeux tapage de la foule, un impression aiguë d'isolement et de désespérance. Tous ses rêv de bonheur s'enfuyaient, dispersés par des riens misérables que, dans son trouble, elle ne pouvait même pas définir.

Ce soir, par exemple, rien de précis n'était arrivé. Chaque jou faisait naître des incidents ou des discussions analogues, et pou tant elle sentait que ces quelques heures passées près de Mauric l'avaient éloignée de lui.

Et, désespérée, elle se disait que le mal était sans remède pui qu'il venait, non pas d'elle-même, mais de circonstances et d faits extérieurs indépendants de sa volonté et contre lesquels ell ne pouvait rien.

Lorsqu'elle rentra dans les salons, le feu d'artifice venait d finir et le cotillon allait commencer. Les danseurs se plaçaien déjà. Jean courait, portant à bras tendu deux chaises, sautan par-dessus les traînes étendues, effleurant des gens graves qui s retournaient furieux. En apercevant sa cousine il se détourna, e vint d'un bond tomber à ses pieds en disant :

— C'est le cotillon, tu sais?...

L'orchestre jouait les mesures d'avertissement. Elle répondi en riant :

— Je sais!... je connais l'air!...

— Où nous mettons-nous?...

— Pourquoi faire?...

— Ben... pour le danser!... tu me l'as promis...

— Moi?... Eh bien, tu as un aplomb!...

— Je t'assure que tu me l'as promis...

Elle haussa les épaules.

— Non?... tu es sûre?... alors donne-le moi sans me l'avoi promis!... ça sera encore bien plus gentil!...

— Tu n'as pas de danseuse?...

— Non!...

— Mais tu en auras dix pour une?...

— C'est possible!... mais si j'en aime mieux une que dix!...



…couvrant de baisers, il murmura : — Et moi, tu es toute ma vie. (Page 605.)

Et comme elle souriait :

— Parole!... j'aime mieux danser avec toi qu'avec n'importe qui...

— Même qu'avec Jeanne de Réole?...

— Elle conduit le cotillon...

— Comment ça?...

— Oui... comme on est très nombreux, il y a deux cotillons... un des deux est conduit par Mme Fred Vancouver et Quercy... l'autre par Mme de Réole et Sam Vancouver... ainsi, tu vois... ce sera une charité...

Simone avait envie de dire oui. Elle était sûre qu'une heure de causerie avec cet aimable et amusant garçon, toujours de belle humeur et qui voyait tout en rose, la remettrait un peu et changerait le cours de ses idées, mais elle pensa que Préval aurait de cela beaucoup de chagrin. Sa jalousie était idiote, cela ne faisait pas question, mais elle lé faisait souffrir tout autant que si elle eût été justifiée, et l'idée de le rendre volontairement malheureux ne s'arrêta pas un instant dans l'esprit de Mme de Claret.

Jean supplia encore :

— C'est oui, n'est-ce pas, ma petite Sisi!... dis-le, que tu veux bien?... ça sera si amusant!... nous regarderons les types... et puis les petits manèges... et puis tout!... tu sais bien que nous ne nous ennuyons jamais, nous deux?...

Elle répondit, bien décidée à ne pas contrarier Maurice :

— Non! Tu es bien gentil d'insister comme ça... mais je ne peux pas danser ce soir... tu avais raison... cette étoffe roulée autour des jambes rend les mouvements impossibles... j'ai essayé...

— Comment!... tu vas rester là tout le temps à regarder?...

— Mais non... je m'en irais bien, tu sais!...

— Quel dommage!... tu es ce qu'il y a de plus joli dans le bal!... oui, c'est pas des guirlandes, va!...

— Sais-tu si Pierre danse le cotillon?...

— Je ne sais pas...

Il se retourna, regardant les couples qui traversaient, et dit avec un peu d'embarras :

— Oui... le voilà qui s'installe là-bas... il danse avec Mme Gozlin.

— Ah! bon!... tu sais que tu n'as pas besoin de te gêner ni de rougir pour ça, mon bonhomme!... Je suis au courant de... du flirt de Pierre... J'ai même été, je crois, au courant avant tout le monde. Conduis-moi là-bas, je vais m'asseoir et regarder... j'adore ça!...

Plusieurs danseurs se précipitaient vers Mme de Claret pour lui lemander aussi le cotillon. Quand elle les eut renvoyés, Jean roposa :

— Si tu veux, nous allons le causer, le cotillon, puisque tu ne eux pas le danser?...

— Non... fit vivement Simone, qui pensa que cette combiaison serait pire encore et lui attirerait tous les ennuis, non... n m'en voudrait, tu comprends, d'immobiliser un danseur tel ue toi... et alors... les potins...

Il était ahuri :

— Les potins?... sur toi et moi, des potins?... non!... tu veux ire?...

Rire?... Elle n'en avait guère envie. Elle se voyait, elle qui vait par-dessus tout la haine et l'horreur des complications et es mesquineries sociales, obligée à des réflexions et à des ménaements puérils. Ce fut écœurée et lasse qu'elle répondit :

— Avec toi... oui, parfaitement!... il y a des imbéciles qui ouveraient moyen de faire, même sur nous, des potins... et je éteste ça!...

Elle regardait se former le grand cercle du cotillon. Son mari avardait avec Clotilde ; Mme Fred Vancouver flirtait ferme avec uercy ; la petite Brémont, qui dansait avec un sous-lieutenant 1 régiment, avait trouvé moyen de s'asseoir à côté de « Louis », ui dansait avec la femme d'un capitaine. Tous les visages étaient yeux et elle se disait que tous, sauf elle, savaient s'organiser our le mieux.

A ce moment elle aperçut Mme de Granpré qui, tout en causant rec le lieutenant-colonel Ravel, suivait Jean d'un regard uxieux. Et l'idée de la voir heureuse aussi lui vint. Elle se urna vers son cousin et demanda :

— Veux-tu être gentil, gentil?...

— Oui...

— Veux-tu me faire un grand plaisir, mon petit Jean?...

— Oui...

— Promets-moi que tu feras ce que je vais te demander?...

— Je promets... mais je me méfie un peu, tu sais?...

— Tu vas faire danser le cotillon à Adèle...

Il sauta en l'air.

— Nom d'un petit mouzaia!... je me méfiais!... mais tout de

même je ne m'attendais pas à celle-là!... Vrai, tu as des idée saugrenues, toi, quand tu t'y mets!...

— Voyons!... sois gentil?...

— Tout le monde va se fiche de moi!...

— Non... c'est d'elle qu'on se fichera... mais elle sera si con tente!...

— J' te crois!... et moi?... penses-tu que je serai content moi?...

— Toi, au fond, tu seras content de faire plaisir à Adèle... e à moi?... allons!... d'abord c'est promis...

— Oh!... je sais!... et je vais m'exécuter... je vais même m'exé cuter avec grâce...

— Merci!... tu es gentil!...

En voyant venir à elle le petit sous-lieutenant, Mme de Granp avait souri. Quand, achevant de boutonner son gant, il lui fit so invitation, Simone qui la regardait crut qu'elle allait s'évanou de joie. Sans même un coup d'œil au lieutenant-colonel qui saluait, sans une hésitation devant l'imprévu et le ridicule de demande, elle se dressa sur ses pieds, la taille cambrée, la tê haute, le menton levé. Au-dessus du turban, les pistils de la tuli se mirent à sautiller gaiement, les manches vertes se dévelo pèrent comme des ailes, et fièrement, Adèle s'envola au bras Jean.

Alors, Mme de Claret, un peu égayée par la vue de ce bonhe qu'elle causait, s'installa pour regarder danser. Une chaise pr d'elle était libre, Préval vint s'y asseoir.

Ils étaient isolés, au milieu de quelques danseurs et danseus qui attendaient d'être choisis au hasard d'une figure.

A un instant où ils restaient seuls, il murmura :

— Vous ne m'en voulez plus, dites, ma chérie?...

Elle répondit, très franche :

— Je ne vous en veux pas... je vous ai dit que, quoi qu'il arri je ne vous en voudrais jamais...

Tout à coup, elle songea à la causerie que, sous un préte qui ne tenait pas debout, elle venait, pour lui plaire, de refuse celui de ses amis qu'elle préférait. Elle se dit qu'il était déso geant et injuste de faire, — à présent surtout que le préte existait réellement, — ce qu'elle n'avait pas voulu faire tou l'heure, et se tournant vers Maurice, elle lui dit très douce :

— Ne restez pas là... à cause des potins...

Contrarié, il se leva sans répondre, la salua cérémonieusement, et ne revint plus lui parler.

Il se promena dans les salons jusqu'au souper, la surveillant sans s'approcher d'elle. Puis, quand il la vit installée à une petite table avec les Brémont et le colonel de Granpré, il partit.

XVIII

Pour retourner à Paris, Simone avait été obligée de dire — comme le lui conseillait Préval — qu'elle allait chez le dentiste, et ce prétexte lui était odieux. Elle le trouvait grotesque, répugnant aussi. Il la faisait souffrir dans son amour-propre et dans son élégance. N'ayant pas la moindre chose, elle avait dû inventer une douleur intolérable et le dentiste, ne trouvant rien, lui entrait simplement entre les dents qu'elle avait très serrées, du coton imbibé d'un liquide nauséabond destiné à endormir la douleur. Il appelait cela le « traitement » et, comme elle le lui avait suggéré, le renouvelait deux fois par semaine. Dès qu'elle était dans l'escalier, elle enlevait avec un mal infini cette horreur qui tenait horriblement et qui lui laissait dans la bouche un goût insupportable.

Elle allait chez le dentiste en quittant Maurice, et il fallait qu'elle le quittât plus tôt pour arriver à six heures au rendez-vous. Quelquefois, il lui disait en riant : « Prenez garde d'oublier la dent!... » et cela l'agaçait qu'il y eût entre eux cette chose qui lui paraissait un peu sale. Elle avait beau ne pas être réellement, elle existait en apparence, elle était là, elle avait un rôle qui semblait à Mme de Claret ridicule et affligeant.

Et les visites à l'avenue Friedland, desquelles pourtant elle ne pouvait pas se passer et qui étaient sa seule joie, lui devenaient extrêmement pénibles.

Un lundi matin, alors qu'elle s'apprêtait à partir après le déjeuner, M. de Claret rentra, le visage inquiet. Il venait chercher sa femme pour la conduire tout de suite chez Jean d'Hersac qui avait fait une chute de cheval.

Un poulain qu'il dressait aux obstacles était tombé sur lui et il avait perdu connaissance.

— Et puis?... demanda Simone angoissée.

— Et puis... je ne sais pas!... il était évanoui quand je sui parti... Venez vite... vous resterez avec lui...

Quand Mme de Claret arriva, le docteur était auprès de Jea toujours sans connaissance. Il espérait qu'il n'y aurait rien d grave, mais ne pouvait pas l'affirmer tant qu'on ne saurait pas s Hersac ressentait des douleurs quelconques. Il expliqua à Simon ce qu'il y avait à faire et sortit avec M. de Claret pour aller che le pharmacien.

Elle était seule depuis un instant quand l'ordonnance ouvrit l porte et dit avec respect :

— C'est Mme la colonelle qui demande si c'est qu'elle peut voi mon lieutenant?...

Simone s'avança vers Mme de Granpré qui entrait rouge e agitée. En voyant la jeune femme qui pleurait, anxieuse de cett longue syncope, en apercevant Jean étendu tout blanc sur son li la figure d'Adèle se contracta douloureusement. Elle commenç une phrase banale, expliquant qu'elle venait d'apprendre l'acci dent et, qu'en l'absence du colonel, elle avait tenu à voir ell même ce qui en était, mais elle ne put l'achever. Ses yeux s voilèrent, son gosier se serra, et fondant en larmes elle s'assi dans le fauteuil placé à côté du lit, en murmurant :

— Mon Dieu!... mon Dieu!...

Cette désolation si vraie toucha profondément Mme de Clare Elle s'empressa de rassurer la pauvre femme qui, à bout de force la tête cachée dans ses mains, sanglotait nerveusement. A c moment, Jean fit un mouvement, et Adèle effarée s'enfuit à l'autr bout de la chambre, derrière la tête du lit, craignant d'être vu se faisant toute petite, vraiment touchante d'humilité et d douceur.

Jean étendit d'abord un bras, soupira, puis, ouvrant des yeu encore un peu troubles, regarda avec étonnement sa cousin debout à côté de lui. Un instant il resta hésitant, l'air ahuri, l mémoire flottante. Puis, se tournant à demi et se soulevant sur u coude, il dit en souriant :

— Nom d'un chien!... quelle pelle!...

Voyant que Simone avait pleuré, il demanda :

— Mais vous m'avez donc cru mort?...

Et comme, à mesure que les nerfs de Mme de Claret se déter daient, les larmes lui montaient de nouveau aux yeux, il d gaiement :

— Tu ne vas pas recommencer à me pleurer, voyons?...

Elle murmura, la voix encore étranglée :

— Ah!... tu nous as fait une peur!...

— Oui... mais c'est fini, tout ça!...

Il faisait mine de se lever, Simone le recoucha, lui posant soli-
ement les mains sur les épaules.

— Ah! pas de bêtises!... le docteur m'a défendu de te laisser
iire le moindre mouvement avant qu'il t'ait tâté... et tu sais... je
e connais que ma consigne...

— Ça m'étonne... car tu serais un bien mauvais soldat...

— Pas du tout!... je ne serais pas un bon officier peut-être...
iais je serais un excellent soldat...

Jean, qui s'impatientait, demanda :

— Pourquoi ne veut-il pas que je remue, cet animal-là?...

— Parce que, on ne sait pas encore si tu n'as pas...

Il l'interrompit :

— De lésion... la fâcheuse lésion interne!...

— Ça te fait rire?... je t'assure pourtant que tu nous as rude-
.ent bouleversés tous... moi, j'ai couru en venant ici avec une
eur abominable et j'ai le cœur qui sonne comme une cloche et
s jambes en coton... Mme de Granpré a bien voulu venir aussi
voir, et...

Elle s'écarta, croyant démasquer la femme du colonel, mais,
ise de peur et pleurant toujours, la pauvre Adèle cherchait posi-
vement à s'incruster dans le mur. Jean ne la vit pas, et croyant
u'elle attendait dans la pièce d'entrée, il cria, joyeusement
lagueur :

— Adèle est venue?...

Mme de Granpré ignorait que pour la ville et le régiment elle
ait Adèle. En entendant Jean l'appeler par son prénom, elle fut
ondée d'une joie immense. Elle crut que, dans le délire de la
èvre, il criait tout haut ce que l'éducation et le décorum le for-
ient à cacher le reste du temps, elle oublia sa crainte de le
écontenter et, s'élançant vers le lit elle répondit, rayonnante,
ubliant elle aussi la présence de Simone :

— Oui, Adèle est venue!... elle est là!...

Le petit lieutenant resta saisi, la bouche ouverte, la mine effarée,
 comprenant pas exactement ce qui se passait dans l'esprit
Adèle, et redoutant d'avoir levé le coin d'un voile auquel il eût
é prudent de ne pas toucher.

Puis, il aperçut la pauvre figure meurtrie, les yeux noyés qui s posaient sur lui tendres et bons, l'attitude de chien battu d'Adèle et il dit, affectueux et reconnaissant :

— Comme vous êtes bonne, madame, d'être venue me voir !.

Elle s'approcha du lit, suffoquée, se mouchant, soufflant comm un phoque, et cherchant de nouveau à expliquer correctement s visite :

— Oui... j'ai appris que vous aviez eu un accident... alors. comme le colonel est justement à Paris... j'ai voulu... je...

Elle tenait la main de Jean, qui la regardait les yeux à la fo rieurs et attendris, et elle serrait cette main doucement, avec d précautions infinies, craignant que le moindre mouvement ne l du mal au petit lieutenant.

Et, Simone, en voyant cette grande femme hommasse, q jusqu'ici lui déplaisait si fort, couver Jean d'un tendre regard, disait que les êtres les moins intéressants peuvent avoir, à ce tains moments, du charme. Elle oubliait les quatre années persécution d'Adèle, elle ne songeait plus qu'au douloureux timide émoi où elle était à l'instant présent.

Le docteur et M. de Claret rentraient. Mme de Granpré Simone attendirent dans le salon le résultat de l'examen. Bient on les rappela. Jean n'avait rien de cassé. Il était seulement tr meurtri et il resterait couché. Pendant quelques heures, d accidents pouvant à la rigueur survenir, il ne fallait pas le laiss seul. Demain matin tout serait probablement fini.

Il était midi et demi, M. de Claret voulut emmener Simo déjeuner, mais elle refusa.

— Déjeuner ?... Ah ! Dieu !... je n'ai pas faim !... j'ai eu tr peur !...

— Tu croyais que j'allais mourir, hein ?... demanda Jean. Tu plaignais ?...

— Je plaignais surtout ma tante !... et puis nous, les gens t'aiment... ceux qui meurent, je ne les trouve pas très à plaind tu sais !...

— Eh bien... je me serais rudement plaint moi-même !.. vie est trop bonne pour la lâcher comme ça !...

Il avait, en parlant, regardé sans nulle préméditation du c de Mme de Granpré.

Elle devint d'un rouge intense, baissa les yeux et resta s souffle, avalant sa salive avec effort.

M. Claret dit :

— Moi, j'ai eu peur aussi!... mais à présent que je suis rassuré, ai une faim atroce!... Je m'en vais avec le docteur... il a manqué heure du mess et il va venir déjeuner avec moi... Alors, restez-ous là?... ou faut-il dire à la bonne des enfants de venir garder ean?...

— Je reste... dit Simone. Je vais lui faire prendre sa potion, aire apporter du lait et m'occuper de son dîner, puisqu'on lui ermet de manger ce soir...

A ce moment la pensée lui vint que Préval l'attendrait avenue le Friedland. Il fallait absolument qu'elle le prévînt, ou à Paris, u à Versailles, avant son départ. Pour cela, il était nécessaire u'elle sortît. Elle allait dire : « Si, envoyez-moi la bonne tout à heure... », mais en apercevant le visage navré d'Adèle, elle e tut.

La pauvre femme comprenait qu'elle devait s'en aller, et la ensée de quitter Jean la déchirait. Elle restait debout, hésitante, ne pouvant pas prendre son parti. Simone compatit à ce chagrin i sincère et elle chercha un moyen de le soulager.

A ce moment, Hersac, qui était au fond ravi d'avoir sa cousine our lui faire la conversation ou le regarder dormir, se crut bligé à une phrase de banale politesse. Regardant Simone qui llait et venait dans la chambre, débouchant une fiole ou allu-mant une lampe à esprit de vin tandis qu'Adèle la contemplait vec envie, il s'écria, l'air navré :

— Allons! bon!... voilà que je vais embêter tout le monde, présent!... Je t'empêche d'aller à tes affaires...

Comme elle avait en tête Préval et l'avenue de Friedland, elle 'arrêta court, reprise de peur que Jean ne sût quelque chose et eût lancé cette phrase avec intention. Puis, elle réfléchit qu'il tait trop bien élevé et gentil pour faire cela et elle répondit, aisissant l'occasion qui se présentait de rendre Adèle heureuse :

— Tu ne m'empêcheras pas d'aller à mes affaires... je n'aurai u'une course à faire, qui durera une demi-heure ou une heure u plus... pendant ce temps-là, ton ordonnance restera avec toi... moins que... si j'osais...

Elle se tourna vers Adèle qui baissait sa voilette prête à artir.

— Oui... je suis sûre que Mme de Granpré, qui a été si bonne, onsentirait à rester avec toi pendant ce temps-là?...

Adèle, saisie de joie, fut un instant sans répondre; puis el balbutia :

— Mais je crois bien!... je resterai tant que vous voudrez!.

Jean protestait. Simone le fit taire :

— Non... laisse... je serai plus tranquille... ton ordonnance l'air d'un tel serin...

Il fut convenu qu'Adèle allait déjeuner et reviendrait dans u heure.

Après avoir réfléchi, Mme de Claret s'était décidée à avert Maurice à la gare, où il prenait toujours le train d'une heure demie. Une dépêche lui paraissait plus dangereuse. Elle éta connue au télégraphe, Préval aussi. Il valait mieux aller à gare. Si elle était rencontrée, elle dirait qu'elle venait — ce q était vrai très souvent — chercher à la bibliothèque un livı qu'elle ne trouvait pas chez les libraires.

— Toi!... tu me revaudras ça!... dit Jean, quand Mme (Granpré fut partie radieuse, a-t-on une idée pareille?... n coller Adèle sur le dos!... et quand je ne peux pas fuir encore!. quand je suis là comme un pauvre infirme!...

— Bah!... elle ne t'ennuiera pas longtemps!... et ça lui fe tant de plaisir!...

— Parfaitement!... tu la protèges à mes dépens!...

— Elle t'aime tant, cette pauvre femme!... elle te regarda avec de si bons yeux tout à l'heure... je déteste voir souffrir l gens... surtout lorsque, avec si peu de chose, on peut les empêcher...

Elle arrangeait en parlant différents objets qui traînaient, fa sant une petite place sur la cheminée pour les fioles et les verre

Le mobilier était le mobilier banal et triste de la plupart d garnis : acajou, reps bleu, bronzes dédorés. Des candélabr boiteux, faits de femmes plus ou moins grecques, supportant l bougies; une pendule en zinc d'art, représentant Archimè mesurant une boule avec un compas. Et l'abominable statuet penchait si fort sur son socle, que Simone voulut la redresse Elle vit que l'inclinaison venait d'une pile de papiers posés so le pied comme sous un presse-papier, mais d'un seul côté seul ment. Elle s'apprêtait à les retirer, lorsqu'elle en fut empêch par un hurlement de Jean :

— Touche pas Archimède, sapristi!...

— Mais il va tomber !...

— C'est ça qu'il faut !... c'est-à-dire, non... mais enfin... tu ne eux pas comprendre...

— Parce que ?...

— Parce que c'est trop compliqué... tout ça, c'est mes notes !... epuis que je suis à Versailles je les mets là-dessous...

— Oui... et puis ?...

— Et puis... tu vois comme ça penche ?... à mesure que j'en joute, ça penche davantage...

— Je m'en doute...

— Eh bien, à force de pencher, Archimède finira par tomber... t quand il tombera, je paierai... c'est-à-dire j'écrirai à maman... u toi plutôt, tiens !... c'est une idée !... c'est toi qui lui écriras, maman !...

Simone regardait en riant ce grand garçon qui avait, dans son t, l'air d'un bébé tout rose, et elle pensait avec une sorte 'écœurement attristé que c'était de lui que Maurice était jaloux, e lui qu'elle aimait comme un jeune frère ou comme un grand ls.

Les cinq ans qui séparaient Mme de Claret et Jean d'Hersac taient en quelque sorte doublés par leurs natures si différentes. lle, un peu grave, et lui très enfant, s'entendaient à merveille. la « gobait » beaucoup, comme il disait, alors qu'elle ne le renait pas du tout au sérieux.

A une heure moins un quart, Adèle arriva rayonnante, dans ne robe de foulard noir à manches rouges qui la faisait ressem- ler au diable de Guignol, mais qui l'amincissait beaucoup.

Tandis que Mme de Claret lui montrait quelle potion on devait onner et où se tenait l'ordonnance, elle l'écoutait en lui lan- ant des regards reconnaissants. Elle semblait si heureuse, sa evêche et longue figure s'épanouissait si béatement que Simone ensa :

— Vraiment ç'aurait été dommage de ne pas lui donner cette oie !...

Quand elle eut installé Mme de Granpré auprès de Jean, elle artit pour retrouver Préval à la gare. Elle courait presque, oulant arriver bien avant l'heure, et attendre à l'entrée de la our. S'il lui eût fallu chercher Maurice déjà monté dans le train, a présence sur le quai devenait impossible à expliquer correc- ement.

A l'instant où elle entrait dans la rue Duplessis, elle l'aperçu qui arrivait en voiture et lui fit signe d'arrêter. Il descendi inquiet. Il était convenu qu'elle partait toujours une heure apr lui, et en la voyant venir au même train, il comprit que quelq chose se passait d'anormal.

Au moment de parler elle s'arrêta, hésitante. Elle n'avait pa pensé que ce qu'elle allait dire amènerait bien certainement u choc. Elle pouvait lui raconter qu'un de ses enfants était sou frant, ou elle-même inventer un prétexte quelconque, mais el avait horreur des petits mensonges et elle trouvait que mentir, lui surtout, serait impardonnable et bas. Elle dit résolûment très vite, pour avoir plus tôt fini :

— Jean d'Hersac est tombé sous son cheval... on croit que ne sera rien, mais il faut le soigner... et c'est nous qui le so gnons...

Il demanda froidement :

— Qui ça, vous?...

— Eh bien! mon mari et moi...

— Et c'est pour ça que vous ne pouvez pas aller à Paris?...

— Dame!... puisqu'il faut qu'un de nous soit toujours là...

Ils suivaient en causant la rue, pour s'éloigner du domestiq qui attendait debout à la tête du cheval. Préval dit d'une voi qui tremblait :

— Je t'en prie... je t'en prie?... viens tout de même?...

Navrée, elle répondit :

— Mais vous comprenez bien que je ne peux pas!... quel pr texte voulez-vous que je donne pour quitter ainsi, lorsque d'u instant à l'autre il peut y avoir du danger, ce garçon que j'ain beaucoup?...

Il ricana méchamment.

— Oh! beaucoup!... je le sais!... il était inutile de me le ra peler... j'en ai d'ailleurs une nouvelle preuve, puisque entre l et moi vous n'hésitez pas...

— Comme c'est mal, de me dire ça!... et comme vous sav bien que c'est faux... et injuste!...

— Oh!... je suis très injuste, c'est convenu!... je suis homme affreux!...

Il vit sa pauvre mine désolée, et se penchant vers elle, supplia :

— Pardonnez-moi?... oui... c'est vrai... j'ai tort!... mais c'est ue je suis si malheureux!... Oui... il y a trois jours, nous nous ommes mal quittés... sous une impression pénible... depuis... je ous ai vue trois minutes à cheval à Satory... et une heure chez ous, au milieu des domestiques, des enfants, des précepteurs, es portes, des visites et des chiens... et j'ai bien vu que vous iez encore triste des dures choses que je vous avais dites et du hagrin que je vous avais causé l'autre jour...

Elle dit, très grave :

— Oui... j'étais encore triste...

Et elle pensa :

— A présent, je le suis toujours!...

Maurice reprit, d'une voix caressante et chaude :

— J'espérais aujourd'hui vous tant aimer que je vous ferais ublier mon méchant caractère et mes boutades injustes... j'espérais que, quand je vous aurais à moi et que rien du monde extérieur ne viendrait nous troubler, vous ne penseriez plus qu'à mon amour... vous ne sentiriez plus que lui qui vous envelopperait toute... toute...

Et, pâle, les yeux fous, il dit avec force :

— Je t'en supplie, viens?...

Elle comprit qu'elle devrait céder dans l'intérêt de son amour. Mais, en quittant Jean, qui pouvait avoir besoin d'elle et qui tait son parent le plus proche et le plus aimé, elle ferait une ction mauvaise. Elle répondit, découragée, mais résolue à ésister quand même :

— Je ne peux pas!...

Et voyant le regard de Maurice se voiler, elle expliqua :

— Dans notre intérêt même, il est nécessaire que je reste ici... i mon mari me voit laisser Jean, auprès duquel nous devons asser la journée, il va se douter de quelque chose... il ne comprendra pas qu'en présence d'un danger possible je m'en aille récisément aujourd'hui...

Il répondit :

— Vous avez votre dent!...

Elle s'irrita de ce rappel grotesque et dit presque durement :

— Ne parlez pas de ça, je vous en prie!... je n'irai pas à Paris...

Et, le voyant bouleversé de ce ton qu'elle n'avais jamais eu avec lui, elle reprit :

— Oui... je vous aime!... vous êtes, après mes enfants, ce qu j'aime le plus... mais vous n'obtiendrez jamais que, pour vou plaire, je sois mal pour mes anciens amis... Jean et moi nou avons été élevés ensemble... nous nous aimons très tendrement. je ferai pour lui ce qu'il ferait pour moi...

Préval dit froidement, l'œil méchant :

— Oh!... je sais bien que, quand M. d'Hersac est en jeu, j'a toujours tort!...

Elle haussa les épaules :

— Je vous ai dit là-dessus tout ce que je peux vous dire. Voulez-vous que, demain, à la même heure, j'aille avenue d Friedland?...

Il répondit :

— Oui... si on vous le permet... Au revoir... à demain... peut être...

— Au revoir!... Vous rentrez aux Feuillettes?...

— Non... je vais à Paris quand même... Je dîne ce soir au Ambassadeurs avec des amis...

Le cœur de Simone se serra, ses yeux se troublèrent.

Elle voulut parler, mais, réfléchissant, elle s'en alla sans rie dire.

Quand elle revint chez Jean, il était à peine deux heures. Ell trouva Adèle assise à la même place, dans la même pose. Rou gissante comme une fiancée, elle écoutait, l'air extasié, Jean qu parlait à demi-voix et qui se tut quand Mme de Claret entra.

Voyant qu'elle dérangeait une douce causerie, elle demanda restant sur le seuil de la porte :

— Ai-je encore le temps d'aller jusqu'à la maison cherche mon ouvrage?...

Et sur la réponse affirmative qu'Adèle pouvait rester jusqu'à quatre heures, elle partit, se disant :

— Je fais là un joli métier, tout de même!...

Puis elle pensa que, au fond, c'était bien innocent. Jean devai faire un tas de jolies promesses qu'il ne tiendrait pas plus que les anciennes. D'ailleurs elle avait à présent la conviction que l'amour d'Adèle était bon, bête, sentimental et pur.

XIX

Le lendemain, Simone arriva avenue de Friedland très exacte-
ent à l'heure. La porte de l'appartement, d'ordinaire entr'ou-
rte, était fermée. Jamais, depuis qu'elle venait chez Préval,
e ne s'était encore servi de la clef qu'il lui avait donnée et elle
aignait de ne l'avoir pas apportée. Elle la chercha, mal à l'aise,
ntant qu'elle pouvait être aperçue. Lorsqu'elle l'eut enfin trouvée
ns son porte-monnaie, elle eut beaucoup de peine à s'en servir,
serrure étant à pression, alors que, perdant la tête, elle s'achar-
it, cherchant à tourner.

Certes, elle avait toujours eu peur d'être aperçue entrant chez
éval, mais enfin, elle pouvait à la rigueur expliquer une visite
nnête quoique incorrecte, lorsqu'elle sonnait pour entrer. Si, au
ntraire, elle était vue se servant d'une clef, elle n'avait plus
en à nier.

Elle parvint enfin à ouvrir la serrure. Préval n'était pas là.

Très attristée, elle s'assit dans le salon, se demandant s'il
endrait ? Elle avait peut-être mal compris ?... le rendez-vous
était peut-être pas pour aujourd'hui. Elle regarda autour d'elle
l'appartement lui sembla, cette fois, lugubrement banal.

Elle se mit à marcher, allant de pièce en pièce. Dans le cabinet
toilette, elle vit sur une chaise un habit jeté, à peine affaissé,
rdant encore la forme du corps. A terre, une cravate de soirée
aînait à côté d'un œillet blanc à peine fané. Elle comprit que
aurice n'était pas la veille retourné aux Feuillettes, et qu'il
avait dû rentrer chez lui que le matin. Alors elle s'assit sur un
van et, la tête droite, les yeux fixés devant elle, elle se mit à
eurer en silence sa confiance perdue et ses rares joies envolées
amais.

Elle ressentait une lassitude extrême et une immense douleur.
l'instant où elle s'apercevait que Maurice n'était pas à elle
mme elle était à lui, elle s'apercevait aussi qu'elle lui appartenait
us étroitement encore qu'elle ne l'avait cru. Il était devenu
ute sa vie, son seul horizon, son seul espoir. Ce qu'elle devinait
l'empêchait pas de l'aimer autant, de le vouloir à elle encore.

Elle s'indignait contre elle-même de ne ressentir aucune colère aucun dégoût. Elle comprenait que s'il entrait là, tout à l'heure elle irait comme toujours se blottir dans ses bras.

A trois heures et demie, au moment où elle allait se décider partir, elle l'entendit arriver. Alors, pour qu'il ne vît pas se yeux gros de larmes, elle se sauva dans la chambre à coucher les volets étaient fermés, et sans venir au-devant de lui, demanda

— Est-ce vous ?...

Il s'avança :

— Comment !... vous êtes là, dans ce noir ?...

Elle était debout au milieu de la grande pièce. Il l'attira cont son épaule :

— Ma pauvre chérie !... je vous ai fait attendre !... ce n'est pa ma faute... j'ai été cramponné par cet animal de Sam... quand s'y met, il est d'un collant !...

Comme il l'embrassait, elle s'étonna :

— Vous avez la peau chaude... vous n'êtes pas malade ?...

— Non... c'est-à-dire j'ai un mal de tête affreux !... j'ai dî hier avec Barsac et Guéray... ils m'ont fait boire beaucoup... veiller... j'ai perdu l'habitude de tout ça...

Il ne disait pas s'il était rentré coucher aux Feuillettes, elle le questionna pas.

Il reprit, s'asseyant et la faisant asseoir à côté de lui :

— Ce que j'ai mal à la tête !... j'ai les tempes serrées... c'e horriblement douloureux !...

Elle se leva :

— Savez-vous?... je vais vous laisser...

Il la retint, la faisant se rasseoir :

— Me laisser !... es-tu folle?...

— Non, je suis très raisonnable, au contraire... j'ai voulu ven parce que je vous l'avais promis... mais j'ai beaucoup à faire. vous allez vous reposer... moi, j'irai faire mes courses...

Elle sentait bien qu'elle le gênait en restant aujourd'hui, ma elle ne voulait pas amener une explication. Elle aimait mieu en apparence, ne rien savoir.

Il la prit dans ses bras et la serrant à la briser, il murmura

— Je t'aime !... je t'aime, ma chérie !... j'ai tant besoin toi !... tant, si tu savais !... même quand je suis méchant, surto quand je suis méchant, je t'aime... je t'aime passionnément !.

Elle sentait qu'il disait vrai... Il l'aimait, et, même après 'autres aventures, il avait et il aurait besoin d'elle et de son ffection si vraie.

Elle se leva de nouveau, demandant :

— Quand voulez-vous que je revienne ?...

Il dit, anxieux :

— Demain... peux-tu demain ?...

— Oui... je m'arrangerai... je viendrai...

Comme ils traversaient le salon, il dit, la regardant :

— Toi non plus, ma pauvre chérie, tu n'as pas l'air très bien ?... 1 as une petite figure grosse comme rien... et tirée... qu'est-ce ue tu as ?...

Elle répondit :

— Mais rien...

— Si, vous avez quelque chose... vous avez l'air d'avoir leuré ?...

— J'étais inquiète tout à l'heure... je croyais que vous ne iendriez pas...

— Ça me fait du chagrin de vous laisser partir comme ça !...

— Non !... il vaut mieux que je m'en aille...

Il posa ses lèvres sur la bouche de Simone, la respirant en uelque sorte dans un long baiser qui la fit frissonner toute, et urmura de sa belle voix caressante et grave :

— A demain !... tu viendras demain, n'est-ce pas ?...

Elle le regarda debout dans l'encadrement de la porte, avec sa ute taille, ses longues moustaches blondes, ses yeux bleus si telligents et si bons, et répondit, comprenant bien qu'elle serait lui chaque fois qu'il lui plairait de la vouloir :

— Oui... je viendrai demain !...

En sortant de chez Préval, Mme de Claret se sentait triste à ourir, elle eût voulu crier sa souffrance et se soulager peut-être la criant. La colère et le dégoût qu'elle ne ressentait pas ntre Maurice, elle les ressentait contre elle-même. Elle s'en ulait de sa lâcheté. Cette vie de mensonge lui répugnait, mais e n'aurait certainement pas la force d'en sortir.

L'idée d'aller à la gare, de prendre le train, de rencontrer des ns avec lesquels peut-être il lui faudrait causer, l'effrayait. Elle rendait compte qu'elle avait les yeux rouges et les joues

meurtries. Elle arrêta un fiacre qui filait vite et demanda au cocher :

— Voulez-vous me conduire à Versailles?...

Sans entrain il dit : « Oui... tout de même. » Mais en montant en voiture, elle changea d'avis :

— Non... au château de Saint-Cernin... c'est près de Satory... passez par Chaville, je vous indiquerai... c'est moins loin que Versailles...

Il lui semblait qu'elle serait plus calme quand elle aurait vu Mme de Cirey-Vaucour.

A l'entrée de l'avenue, elle renvoya son fiacre, elle ne voulait pas dire qu'elle venait de Paris.

Il était cinq heures. La vieille marquise tricotait encore dans son salon de verdure. A l'instant, elle remarqua le visage bouleversé de Simone, mais elle n'en laissa rien paraître et demanda :

— Eh bien?... il paraît que vous avez eu un joli succès au bal Vancouver, ma petite?... Mes petites-filles m'ont dit que vous étiez merveilleuse...

— J'avais un costume pas trop laid... et puis je peux bien, sans en tirer vanité, accepter vos compliments... j'étais si peu moi ce jour-là!...

— Vous êtes-vous amusée, au moins?...

Elle répondit, convaincue :

— Oh! non!...

— Ça m'a l'air d'un cri du cœur, ça!...

Et comme Simone ne disait rien, elle demanda :

— On dit que pour s'amuser dans le monde il est très nécessaire d'y avoir un flirt... ou plusieurs... mais voilà!... le flirt, comme vous me le disiez il y a deux mois, n'est pas beaucoup votre affaire...

— C'est vrai!... et je m'en réjouissais dans ce temps-là!...

— Et maintenant?...

— Maintenant... je ne sais pas trop!...

— Il faut toujours se réjouir de ne pas aimer les choses incomplètes et anormales...

— Ah!... fit Simone interdite, alors vous trouvez réellement que... qu'une faute vaut mieux qu'un flirt?...

— Sans doute... puisqu'elle est sincère!... le flirt n'est pas si

re tant qu'il reste le flirt sans plus... et le jour où il est sincère, ors il cesse d'être le flirt... y êtes-vous?...

— Parfaitement!... et si je vous comprends bien, vous excusez ne faute?...

— Oui! oui!...

— Mais une faute... complète?...

— Oui... j'excuse tous les méfaits qui ont pour cause l'amour... u'il soit l'amour maternel, ou l'amour filial, ou l'amour des bêtes, u l'amour tout court!... Pourvu qu'on ait une âme, ou un cœur, u même des sens, je pardonne!... Ce que je ne pardonne pas, est de n'avoir rien de tout ça et de faire semblant de l'avoir...

Mme de Claret dit tristement :

— Pourtant... je crois qu'il est préférable de faire semblant!...

La vieille marquise secoua ses jolies boucles blanches qui voltigèrent autour de son front :

— Non, ma petite!...

— Et si on souffre?...

— Il n'y a pas que la souffrance... il y a aussi les joies...

Simone murmura avec un sourire navré :

— Les joies d'amour?...

— Oui... les joies d'amour!... On a tort de les chercher, rtes!... mais si on le fait, il faut accepter leur cortège de déceptions et de tracas... il faut payer les quelques heures de joie de eaucoup d'heures douloureuses ou absurdes.. en un mot, il vaut ieux ne pas jouer, mais si on joue il faut être beau joueur...

La jeune femme ne répondait pas, Mme de Cirey-Vaucour reprit :

— Et au jeu d'amour surtout, ma petite enfant, il faut savoir arrêter à temps... le mariage est la première partie, la liaison t la revanche qu'on cherche... mais il ne faut jamais, quoi qu'il rive, jamais, vous m'entendez bien, vouloir jouer la belle...

Elle vit la rougeur de Simone et changeant brusquement de nversation :

— Voilà le jour qui tombe... je vais rentrer... vous n'êtes pas pied, j'espère...

— Mais si, madame...

— Voulez-vous vous sauver bien vite... traverser le bois la it... mais c'est fou!...

— Oh! la nuit!...

— Mais oui... dans une heure il fera tout noir... nous sommes automne...

Elle indiqua les arbustes du massif et acheva :

— Mes pauvres seringas sont défleuris... c'est fini! ...Allons!. au revoir, ma petite amie... à bientôt!...

Simone s'éloigna, regardant autour d'elle l'herbe jauni envahie d'une tristesse glacée, comme celle qu'elle avait ressent un soir en traversant le parc Monceau.

Elle pensait que deux mois plus tôt, à la même heure, à cett même place, le soleil chantait à travers les branches, que to était frais et fleuri. C'était le jour où, chez les Granpré, elle ava vu pour la première fois Maurice. Elle comprenait qu'elle l'ad rait et qu'elle accepterait, résignée, tout ce qu'il lui plairait de l infliger d'humiliations et de chagrins. Elle recommencerait av lui la même existence qu'avec son mari. Elle supporterait p amour tout ce qu'elle avait supporté par indifférence ou par devoi

Elle avait voulu les connaître, les joies d'amour?... Eh bie c'était ça!...

GYP.



Simone s'éloigna envahie d'une tristesse glacée.



LE GUÉ

Il fallait passer la rivière,
Nous étions tous deux aux abois
J'étais timide, elle était fière,
Les oiseaux chantaient dans les bois.

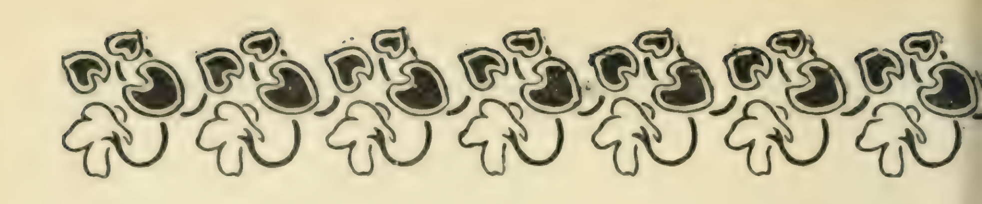
Elle me dit : « J'irai derrière,
Mon ami, ne regardez pas. »
Et puis elle défit ses bas...
Il fallait passer la rivière.

Je ne regardai... qu'une fois,
Et je vis l'eau, comme une moire,
Se plisser sur ses pieds d'ivoire...
Nous étions tous deux aux abois.

Elle sautait de pierre en pierre,
J'aurais dû lui donner mon bras,
Vous jugez de notre embarras :
J'étais timide, elle était fière.

Elle allait tomber, — je le crois, —
J'entendis son cri d'hirondelle;
D'un seul bond je fus auprès d'elle...
Les oiseaux chantaient dans les bois.

Édouard Pailleron



LE MAITRE DE L'HEURE [1]

(Suite et fin.)

XLII

FORT-NATIONAL

Bien que la panique causée par la charge du 1er chasseurs e dégagé les environs du Fondouk, le commandant Delorme fouiller, pendant toute cette journée du 22 juin, les ravins Sébaou et les abords de la forêt. De fortes patrouilles s'en gèrent dans la route de Bougie. Pas un coup de fusil ne fut t sous le bois. Partout les cavaliers rencontrèrent le vide. V cinq heures du soir le drapeau flottait sur le nid d'aigle du B Hini à cette place où, la veille encore, Ben-Arbi, le marab aveugle des Beni-Flicks, était monté pour inviter les Moudja dines à la prière.

L'évacuation de Fontaine-Froide se fit le 25 au matin. Le co mandant Delorme avait ordre de laisser un détachement dans Bordj et de ramener en convoi, jusqu'à Tizi-Ouzou, les femm les enfants, les blessés et les combattants exténués. A prés que l'excitation de la résistance ne soutenait plus les énergies force manquait subitement aux plus endurcis. Il fallut entas les colons sur les chariots, et les mobiles sur les cacolets.

En tête du régiment de chasseurs, le capitaine La Vendé chevauchait à côté du commandant Delorme. Celui-ci conta la suite de quelles opérations les deux colonnes avaient fait l

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 jui 10 et 25 août, et 10 septembre 1897.

jonction à Tizi-Ouzou. Le frère du Bachagha, Boumezrag, succédait à Mokrani comme généralissime des rebelles. Moins intelligent, mais plus passionné que son frère, il s'apprêtait à pousser les hostilités avec vigueur.

— La mort du Bachagha, disait le commandant, a été un malheur pour tous. Il était désabusé, il ne demandait qu'à entrer en pourparlers avec la France et à terminer une lutte sans issue. A présent, la coalition de l'aristocratie et des Khouans n'a plus un homme capable de dominer la situation ni de donner de l'unité aux résolutions. Le courage de Boumezrag et la félonie des neveux de Cheik-El-Haddad ne sont point faits pour s'accorder longtemps. Mais il faudra les écraser les uns après les autres. Ici, à Fort-National, ce sont les Khouans qui dominent. Aziz leur a envoyé son cousin Belkassem pour relever les courages. C'est un homme de sac et de corde. Vous le connaissez, je crois? Il a dû recevoir hier une leçon qui pourrait lui profiter. Nous avons entendu gronder le canon toute la matinée. Fort-National doit être débloqué à l'heure qu'il est.

Le commandant était bien informé. Après l'enlèvement de Souk-el-Had, les colonnes avaient longé le précipice, essuyant le feu des Kabyles qui, protégés par des retranchements et par les parapets, défendaient le terrain pied à pied. Puis, les deux généraux s'étaient séparés. La colonne Lallemand avait suivi le massif d'Adeni, la colonne Cérez, la route d'Ighil. Appuyées l'une sur l'autre, elles n'avançaient qu'en croisant les feux de leurs artilleries, détruisant tous les retranchements, tous les villages sur les deux routes. A dix heures du matin, le 16 juin, elles étaient maîtresses des deux crêtes. Elles pouvaient couvrir la sortie des assiégés. A midi, elles s'ouvraient pour les accueillir. La journée n'avait coûté que quinze tués et quarante-quatre blessés.

Les horreurs de la guerre n'avaient pu défigurer la beauté de ce printemps algérien et, quand les généraux, suivis de leur état-major, mirent le pied sur la terrasse du Fort, aucun d'eux ne put retenir un cri d'admiration devant ce panorama de montagnes, un des plus grandioses du monde, que beaucoup d'entre eux apercevaient pour la première fois.

De sa citadelle naturelle, Fort-National commande tout le massif de la Grande-Kabylie. Nulle domination n'a pu modifier son aspect abrupt. C'est un champ de bataille toujours ouvert pour les luttes des éléments et des races. Mais la magie de mai inter-

venait, à cette heure, pour habiller de verdures et de fleurs les pentes des précipices. Les jardins montagnards, les plants de figuiers, les frênes accrochés aux ravins se vêtaient comme tous les ans de frondaisons pâles. Ici et là l'orgie des fleurs envahissait les moissons, accrochées aux flancs des rocs, poussées sur les balcons inaccessibles. Et, dans la direction du Sud, plus haut que toute vie, le Djurdjura semblait porter, comme un défi, jusqu'au cœur du soleil, l'étincellement de ses neiges.

— Est-ce bien nous qui sommes vainqueurs? demanda le général Lallemand avec un sourire. Il me semble bien plutôt que c'est le printemps. Quand ces tuiles de villages auront fini de fumer, il ne restera pas trace de la rébellion ni de notre victoire. Je me trompe, Icheridène est toujours debout. Icheridène résistera comme en 1857!

Et, se tournant vers le lieutenant-colonel Maréchal qui avait héroïquement défendu la place, le général en chef demanda :

— Je suppose, colonel, que vous avez dans vos bureaux tous les plans de cette vieille affaire. Je voudrais les étudier avec vous. Combien le maréchal Randon perdit-il d'hommes dans cet assaut définitif?

— Quarante-quatre tués, mon général, dont deux officiers et un sergent; trois cent vingt-sept blessés, dont vingt-deux officiers.

— Diable! l'affaire avait été chaude. Nous tâcherons de faire tuer moins de monde pour venir à bout de ces Khouans.

Le soir même, le général, laissant une forte garnison et ses blessés à Fort-National, alla installer son camp à quatre kilomètres d'Icheridène, à Aboudid.

Il avait donné l'ordre au commandant Delorme de lui envoyer le capitaine La Vendôme immédiatement après le déblocus de Fontaine-Froide. Aussi, quand le convoi des colons et des blessés, encadré par les chasseurs d'Afrique, eut franchi le gué du Sébaou, le commandant dit à La Vendôme :

— Il faut, capitaine, que nous nous séparions ici. Je vais conduire vos compagnons d'armes jusqu'à Tizi-Ouzou. Je crois bien que vous auriez souhaité accompagner M. et Mme Mazurier qui vont retrouver leur fille à Fort-National. Mais le désir du général en chef est formel. Il veut vous voir tout d'abord. Je vous prierai de prendre le commandement du petit détachement que je lui envoie à son camp d'Aboudid. Vous lui remettrez ce rapport où je lui rends compte de mes opérations. Je crois bien que, pour

lus de sûreté, le maire et Mme Mazurier devraient monter jusqu'à .boudid avec vous. On les escorterait ensuite jusqu'à Fort-National. La route des crêtes doit être constamment parcourue ar des patrouilles.



Consultant la carte.

Suivant le cours de l'Oued Rabda, un affluent montagnard du ébaou, La Vendôme et sa petite troupe, guidés par Campasolo, emontèrent jusqu'au camp d'Aboudid. Au moment où ils y parenaient, le courrier du général en chef partait pour Fort-National. C'était une occasion dont les Mazurier étaient impatients e profiter. La Vendôme leur fit donc des adieux précipités.

— Vous direz à Mme Corona... commença-t-il.

Il ne trouvait point la suite de son discours.

— C'est bon, interrompit Mazurier, nous devinons ce qu'il faut lui dire, et vous pouvez vous en remettre à nous.

Ils arrivèrent à Fort-National après une heure de route. Le sergent d'escorte savait que, parmi les religieuses qui soignaient les blessés, il y avait, en effet, une « demoiselle qui ne portait point le voile ». Il croyait qu'elle gouvernait une salle d'amputés, installée dans les casemates. Il y conduisit les parents de Corona. Au moment où il ouvrait la porte, la jeune fille, en grand deuil, avec un bonnet d'infirmière et un tablier blanc, tournait le dos. Au cri que les Mazurier poussèrent, elle se retourna.

Ils reconnurent leur enfant...

... Pendant ce temps, un officier d'ordonnance introduisait le capitaine La Vendôme dans la tente du général Lallemand.

Le général en chef causait amicalement avec le curé du Fondouk. Le prêtre, qui avait passé des années de sa vie à battre la région, fournissait des renseignements précieux sur la politique des tribus. Il expliquait quelles intrigues empêchaient encore les soumissions. Les proclamations de Belkassem avaient répandu la certitude que les Français se proposaient, cette fois, de dépouiller complètement les vaincus de leur territoire. Pour la défense de ces petits champs d'orge et de ces plants d'oliviers qui habillent de leurs vertes frondaisons tous les penchants de montagnes, les tribus étaient résolues de résister jusqu'à bout de poudre.

— Il n'y a pourtant pas que ces diables qui soient têtus! dit gaiement le général en tendant la main à La Vendôme. Capitaine, j'ai connu et aimé votre oncle Saint-Aignan. C'est un brillant officier que l'armée regrette; mais vous soutenez noblement les traditions de votre famille. J'apprends, par le rapport du commandant Delorme, dans quelles conditions et avec quels éléments de défense vous avez tenu tête, pendant deux mois, à trois mille guerriers de tribu. Où en étiez-vous de votre réserve d'eau quand vous avez été débloqués?

— Mon général, à un quart de litre par homme et par jour.

Il y eut un silence, puis le général reprit :

— Il se passe dans cette guerre d'Afrique des choses qui seront une grande consolation pour la France, quand elles seront divulguées. On peut tout espérer d'une armée et d'une race où de tels actes d'héroïsme et de discipline sont aussi fréquents qu

la nécessité. Je vous remercie, capitaine. Le détail de votre belle résistance sera transmis à qui de droit.

La Vendôme n'avait point revu le curé du Fondouk depuis le jour où, sur le seuil de Fontaine-Froide, il avait pris congé de ses hôtes pour se rendre en ambassade auprès du Bachagha. Le capitaine savait, par Campasolo, quelle part le prêtre avait prise à la recherche et à l'évasion de M[lle] Mazurier. Il était impatient de lui serrer la main et de lui dire sa gratitude, mais le respect hiérarchique empêchait, pour l'heure, ces naturelles expansions, et La Vendôme se contenta de remercier d'un regard cet homme à qui sa tendresse devait tant.

Ce n'était d'ailleurs pas d'amour qu'il s'agissait à cette minute, mais de guerre.

— Je me suis demandé, capitaine, reprit le général, comment je pourrais le mieux témoigner mon estime à un homme de votre mérite. Voici ce que j'ai trouvé : je vais vous fournir l'occasion de vous distinguer encore. Il est probable que nous attaquerons Icheridène demain au petit jour. C'est le capitaine Rapp qui commande l'escadron d'éclaireurs. Voulez-vous l'assister en second?

La Vendôme n'oubliait point qu'on l'attendait à Fort-National; mais il ne pouvait refuser un poste d'honneur.

— Mon général... murmura-t-il avec gratitude, en portant la main à son képi.

XLIII

L'ANNIVERSAIRE

Ce même soir, des espions envoyés en reconnaissance apportèrent au général Lallemand l'avis que l'affluence des rebelles était formidable à Icheridène. Toutes les tribus semblaient représentées dans la garnison de cette forteresse que la Kabylie s'est habituée à considérer comme son Acropole. Les espions contaient encore que tous les drapeaux des zaouïas avaient été sortis, que, sur une longueur de plus de deux kilomètres, des retranchements formidables hérissaient cette position, naturellement si forte.

Le général Lallemand avait réuni dans sa tente les officiers

qui formaient son état-major, les colonels Faussemagne et Barachin, le lieutenant-colonel Noëllat, le capitaine Rapp. Il avait invité le colonel Maréchal, l'héroïque défenseur de Fort-National, les capitaines Ravez et La Vendôme, le curé du Fondouk, à cette conférence où il se proposait d'arrêter le plan de la bataille du lendemain.

Il développa devant les officiers une carte à large échelle, où les moindres accidents du paysage étaient représentés. On y voyait deux hauteurs en grand relief, séparées par une vallée profonde. Sur la première, qui terminait en éperon la ligne des crêtes, le général se proposait d'installer son artillerie. Icheridène couronnait l'autre éminence.

— Personne de nous, colonel, dit le général Lallemand en s'adressant au commandant supérieur de Fort-National, ne connaît aussi bien que vous les accidents de ces positions. Voudriez-vous en faire à ces messieurs une description pittoresque?

Comme le plan était étalé sur le sol, le lieutenant-colonel Maréchal s'agenouilla et, mettant le doigt sur cette pointe d'éperon qui dévalait, en pente, à pic sur la vallée :

— Ces taches vertes, dit-il, indiquent un bouquet de chênes-lièges dont un sujet, détaché en avant des autres, porte encore dans le pays le nom de « l'Arbre du Maréchal ». C'est à cette place qu'il y a quatorze ans, exactement le 24 juin 1857, le maréchal Randon, ayant fait avancer la division du général Mac-Mahon, s'installa avec son état-major pour diriger l'action. La colonne d'attaque était commandée par Bourbaki, alors général de brigade. Il s'était élancé en tête de ses hommes, à l'assaut de cette pente, dont l'inclinaison, par endroits, dépasse quarante-cinq degrés. A cette place...

Le doigt du colonel indiquait, à mi-chemin du faîte, un bouquet de verdures :

— ... A cette place, Bourbaki s'écroula soudain dans les jujubiers. On crut qu'il était mort, mais il se releva. Son cheval venait d'être tué sous lui. Déjà il reprenait son escalade, à pied, sans que la marche en avant eût été ralentie. Autour de lui, les hommes tombaient sous une grêle de balles, car l'ennemi avait creusé, sur le flanc de la colline, trois étages superposés de fossés d'où les Kabyles tiraient à couvert. On peut dire que nos hommes et les Kabyles se tiraient entre les yeux. En effet, les soldats de Bourbaki étaient obligés d'attendre pour lâcher leur

coup de carabine le moment où les indigènes levaient la tête au-dessus du fossé. Tous les morts qu'on releva des deux côtés avaient la tête fracassée.

— Je demande la permission, dit le curé du Fondouk, de poser une question au colonel. Est-ce que les Kabyles que l'on inhuma après l'action n'étaient pas liés entre eux par des chaînes?

— Oui! répondit l'officier.

— C'étaient, reprit le prêtre en s'adressant cette fois au général Lallemand, ces chevaliers de la suprême résistance que les Berbères nomment « Imessebélènes ». Si mes renseignements sont exacts, vous les retrouverez demain devant vous, mon général

Et le curé, enchanté de déployer son érudition, répondit volontiers aux interrogations.

Il dit que les Imessebélènes ne sont pas des confesseurs de la foi, mais des guerriers qui, dans un vœu public, font le sacrifice de leur vie. Les kanouns kabyles permettent leur enrôlement dans un seul cas : quand il faut défendre le sol contre une invasion étrangère. Dans les guerres de tribu à tribu, cette extrémité est interdite. Lorsque les autorités politiques et militaires ont fait connaître que la « vocation » des Imessebélènes est autorisée, quand elles ont indiqué le nombre des enrôlements et la tâche particulière dont ces soldats d'élite seront chargés, un Marabout groupe autour de soi les volontaires, il les conduit devant la djemâa et le peuple assemblé. Le Marabout, tous les assistants, prononcent la prière des morts. Les Imessebélènes écoutent debout, et ne prient point. C'est sur eux que se fait la prière. Déjà leur vie ne leur appartient plus.

De ce jour, les volontaires de la mort sont l'objet de toutes les prévenances et de tous les honneurs. Ils vivent aux dépens de la djemâa qui se charge pour toujours de leurs femmes et de leurs enfants. Pendant le combat, ils ne se mêlent pas aux autres guerriers. S'ils meurent, ils sont enterrés dans un cimetière particulier qui devient un but de pèlerinage. S'ils sont vainqueurs, leur vie durant, la préséance leur appartient en tout lieu, dans toute assemblée. S'ils survivent à la défaite, l'ignominie est sur eux, les villages les chassent, leurs familles les renient, aucune main musulmane ne leur donnera plus jamais le pain ni le sel.

— Si vous désirez des renseignements sur l'enrôlement des nouveaux Imessebélènes, conclut le curé, vous avez dans le camp,

mon général, un homme qui pourra vous en fournir, ce messager que vous avez envoyé avec une lettre au capitaine La Vendôme et qui a passé à travers les tribus sans être démasqué...

— Que l'on me fasse venir cet homme, ordonna le général Lallemand.

Dix fois, le curé avait observé Campasolo dans les passes de la mort et jamais le brûleur de charbon n'avait laissé percer un trouble d'âme; le prêtre fut donc surpris de voir que son compagnon avait peine à desserrer les dents pour répondre au général et que l'émotion faisait trembler ses genoux.

— J'ai su la chose, dit-il, par un Amin des Aït-Fraoucen qui trouve que les Khouans ont pris trop d'autorité dans les tribus. Il a fait toute l'opposition qu'il a pu à l'appel des Mokkadems, mais c'est Belkassem et son clan qui l'ont emporté. Les Amins ont donc décidé que chaque village du cercle fournirait vingt Imessebélènes. Cela fait à cette heure à peu près deux mille volontaires qui ont prêté le serment. C'est eux qui, dans la nuit du 21, ont apposé des échelles aux murailles de Fort-National. Il en est resté deux cents au pied du rempart. Mais les autres se sont ralliés; ils descendront demain dans les fossés d'Icheridène

— Merci, mon ami, dit le général. Je suis satisfait de la façon dont votre mission a été remplie. Ne vous retirez pas. Nous aurons peut-être à vous interroger encore.

Campasolo balbutia une parole indistincte et recula jusqu'au châssis de la tente.

C'était au tour du général d'expliquer la carte :

— Voici, dit-il, comment Icheridène fut enlevé le 24 juin 1857 Au moment où la colonne de Bourbaki se jetait dans les fossés le commandant de la légion étrangère, Maugin, qui avait passé sous le feu des Imessebélènes, tournait la position. Un cri terrible des gens d'Icheridène fit se lever, derrière leurs murs de terre, les tirailleurs enchaînés en grappes. Les légionnaires donnaient l'assaut au village du côté de l'Est, les insurgés se trouvaient pris à revers : la Kabylie était soumise.

Penchés en cercle sur la carte, les officiers admiraient la hardiesse de ce mouvement tournant et le colonel Maréchal dit :

— Les Kabyles, mon général, n'ont point oublié ce glorieux fait d'armes. Encore aujourd'hui, ils prononcent avec superstition le nom du commandant Maugin. Quand il reparut en Kabylie, des années après la pacification, des gens qui avaient

ré sur lui et sur son grand cheval gris venaient de fort loin
our le voir. Ils touchaient son manteau comme les vêtements
un Marabout. Ils croyaient qu'un sortilège le rendait invulné-
ible aux balles. Ils associent à son souvenir les mémoires du
ıpitaine Bouteyre du 2e étranger qui fut tué comme il arrachait
bannière des mains de l'Iman, et un sergent, Bachelet, un
eil Africain qui revenait de Crimée depuis quinze jours, qui est
ıtré le premier dans le fossé, qui a tenu tête à dix Imessébé-
nes, et qui a fini par tomber sous leurs coups après en avoir
ɔattu sept.

Tous écoutaient avec un frémissement cette légende de gloire,
ıais personne ne s'aperçut que cet homme en burnous, ce brû-
ur de charbon que l'on avait introduit dans la tente sur la pro-
sition du curé, était suspendu au récit, avec une ardeur déses-
érée, et que des larmes coulaient sur sa face tannée.

— Sait-on, demanda le général, après une seconde de silence,
ù sont enterrés ces braves?

— J'ai fait rechercher bien des fois, répondit le colonel, la
lace de leur tombe, mais sans succès. Le rapport que j'ai eu
ous les yeux n'indique pas ce détail, et, d'autre part, les indi-
ènes se sont bien gardés de guider mes terrassiers. Nos morts
eposent sous quelque champ d'orge, dont ils nourrissent les ra-
nes. Je sais seulement que, pendant les mois qui suivirent
inhumation, les chacals visitèrent chaque nuit le versant de la
olline qui regarde l'Est. C'est de ce côté-là qu'il faudra chercher
jamais l'on veut exhumer les restes de ces vaillants soldats.

— Tâchons d'abord de les imiter, répondit le général Lalle-
ıand d'une voix grave. Randon, Mac-Mahon, Bourbaki! que de
ouvenirs, que de rêves d'espérance et de jeunesse éveillent ces
oms et cet anniversaire! Ce n'est point par hasard, mes amis,
ue, à quatorze ans de distance, le destin nous ramène devant
es fossés des Imessebélènes où nos frères aînés sont tombés
our la patrie. Marquez-leur demain la place d'un tombeau. On
établira quelque jour sur ce sommet sanglant d'Icheridène, et
ous y écrirez avec modestie, sous la liste commune de nos
ıorts : *ceux de soixante et onze à ceux de cinquante-sept*.

Le couvre-feu finissait de sonner, les officiers se séparèrent.

... Comme le curé et le capitaine La Vendôme regagnaient la
etite tente qui leur était assignée, ils entendirent qu'une voix

les nommait timidement dans l'obscurité. Ils se retournèrent et virent Campasolo.

L'homme tenait son feutre à la main, et ses cheveux gris paraissaient presque blancs à la lune. Une clarté inaccoutumée brillait dans ses yeux fixes. Ce n'était plus l'infatigable batteur de forêt et de brousse dont le curé avait tant de fois admiré la calme énergie, mais une ombre hésitante, une angoisse qui semblait s'exalter jusqu'à la perte de la raison.

— Campasolo! s'écria le prêtre, que vous est-il arrivé? Avez-vous les fièvres?

L'homme secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, monsieur le curé. Mais il faut que je vous parle, et à vous aussi, mon capitaine... Je ne peux plus me taire... je ne peux plus attendre... Ayez pitié de moi!...

XLIV

LE SECRET DE CAMPASOLO

L'angoisse brisait la voix de Campasolo. Ses deux amis se regardèrent avec inquiétude. Le brûleur de charbon leur offrait l'image de ces malheureux dont la tyrannie d'une idée fixe fait naufrager la pensée. Souvent, le curé s'était demandé si ce secret qui pesait sur le brûleur de charbon, qui avait coupé sa vie en deux, taré sa force, n'était pas une aventure de folie, d'asile et puis de guérison. Quant il vit son camarade dans cet état d'agitation, sa première pensée fut que la fièvre dont le malheureux avait pu souffrir autrefois venait de le ressaisir.

Les trois hommes étaient restés debout, les uns devant les autres, et Campasolo dit :

— Ce sera long... je vous en prie... venez là-bas... Vous vous assoierez sur le fossé.

Lui-même refusa de prendre, entre ses deux compagnons, la place qu'ils lui offraient :

— Non, non, je reste debout... je suis devant mes juges... Oh! mon Dieu!... Vous m'êtes témoin, monsieur le curé, que je vivais caché comme un homme qui n'a pas le droit de se mêler aux autres... Je n'étais pas de ces effrontés qui payent d'audace...



… Et Belkassem, renversé comme son chameau… (Page [illegible])

On ne me voyait pas dans les villages... On ne me connaissa pas... Je vivais dans la montagne... devant mon feu... Je n'ava même pas de nom... Je m'appelais Campasolo... J'ai des re proches à me faire, mais, du moins, pas à ce sujet-là... J n'ai pas été, par imprudence au-devant du châtiment qui m'a rive, et que je n'ai pas la force de supporter...

Campasolo parlait avec une exaltation croissante. Elle était singulière que La Vendôme interrompit le brûleur de charboi Il fit, avec vivacité :

— Que parlez-vous de châtiment? C'est d'une récompen qu'il s'agit pour vous à cette heure. Comme je sortais de l tente, le général Lallemand m'a demandé de lui fournir une not sur vos états de service...

— J'ai entendu, répondit le guide, et c'est cela qu'il faut em pêcher à tout prix! Je supplie le général de ne plus y pense Qu'il m'oublie! Vous obtiendrez cela de lui, facilement, si vou me voulez du bien... Rappelez-vous ce jour où je suis parti pou rechercher Mlle Corona... Vous m'avez dit : « Campasolo... vous réussissez... » Vous vous engagiez à faire pour moi ce q dépendrait de vous... Vous êtes un homme de parole, et c'e dans votre promesse que je mets mon espoir...

— Expliquez-vous donc? reprit La Vendôme.

Un soupir souleva la poitrine du guide.

— Ce que j'ai à vous dire, commença-t-il d'une voix m assurée, c'est ma confession. Je l'ai écrite tout entière et enferm dans un petit coffre que j'ai remis à Mlle Corona avant de vou conduire au château de Mokrani. J'espérais alors que ce secr ne serait connu qu'après ma mort... quand la pitié et déjà l'oul seraient sur l'homme... Dieu aura jugé que j'avais incomplèt ment expié ma faute, puisque me voici obligé de vous racont ma vie et de choisir entre la perte de votre estime et la hon publique.

Le curé l'interrompit :

— Campasolo, dit-il, mon état de prêtre et la vie que j' menée m'ont mis dans le cas de connaître le fond de la misè des hommes. Quoi que vous ayez à nous confier, je vous l'a firme, rien ne pourra ébranler l'amitié que je vous ai vouée.

— Je vous remercie, monsieur le curé, répondit l'homm Mais attendez avant de vous prononcer.

Et il continua :

— Tout à l'heure le colonel Maréchal vous a dit le nom de ce rgent Bachelet dont les Kabyles du Djurdjura ont gardé la émoire...

— Eh bien? demanda La Vendôme.

— C'était mon père. Il était enfant de troupe. En 1830, il faisait rtie de l'expédition, la première qui vint bombarder Alger. Il évoyait bien que c'était le commencement d'une guerre plus ngue. Il demanda et obtint de rester en Afrique. Dans ce mps-là, on encourageait le mariage des troupiers avec des mulmanes. Je suis donc né en 1831, dans la kasbah, d'une jeune lgérienne, presque une enfant, qui mourut en me mettant au onde. Je ne sais rien d'elle. Mon père me disait quand étais petit : « Tu es sorti de la hampe du drapeau. » C'était un ldat qui n'était que soldat. Il savait bien juste lire et pas du ut écrire, car on lui avait mis des baguettes de tambour dans s mains à l'âge où les autres enfants couvrent des pages de âtons. Mais il avait de l'éducation d'honneur comme un fils de oi! Le maréchal Bugeaud le tutoyait, les princes l'avaient attaché leur personne. Il était une des gloires du 2e zouaves où les gens e cœur n'étaient pas rares. Je puis dire que j'ai été élevé par ux. Mon père avait de l'ambition pour moi. Il voulait me pousser squ'à l'épaulette. Et, sûrement, le métier des armes me plaisait, tant dire je ne concevais pas qu'on pût mener une autre vie. Il raît que j'avais l'intelligence précoce, comme tous les métis. es progrès amusaient les officiers. Parfois ils m'appelaient dans ur tente pour me faire lire ou calculer...

Campasola s'arrêta. Des images de ce passé, déjà lointain, paraissaient pour lui sur le rideau des ombres.

Il releva ses yeux abaissés comme si, soudain, il revenait au ntiment de l'heure, à la curiosité de ces juges qu'il s'étai onnés.

— Ne pensez pas, fit-il, que je cherche à m'excuser. C'est la rité que je vous dis, persuadé que, en même temps que vous, eu et mon père m'écoutent. Mon métissage n'apparaissait pas ulement dans cette précocité dont on s'amusait au 2e zouaves. avais en moi deux sangs qui ne pouvaient pas s'accorder. Quand j songe aux colères où me jetaient alors une injustice, une simple ntrariété, tout ce qu'il y avait en moi d'exaspéré et de fou, à pproche de mes vingt ans, je m'étonne de n'avoir jamais frappé rsonne... camarade ou chef... Oui, chef, car lorsque la passion

me tenait, rien ne m'aurait arrêté. J'étais déjà fourrier, j'avais la confiance de mes supérieurs, je crois que je la méritais... Tout cela a chaviré en un jour!... Pendant un séjour à Alger, j'étai tombé amoureux d'une femme... une Espagnole... une fille d rien. Un jour, je vins la voir avec ma caisse de fourrier sur moi.. Le soir, quand je fis mes comptes, je m'aperçus qu'il me man quait deux cents francs... Elle m'avait volé!... Je courus che elle... Je la suppliai, je la menaçai... elle avait déjà dépens l'argent... Il me restait quatre cents francs... J'allai les jouer sur son conseil... Je croyais regagner la somme dissipée... j perdis tout... Comment est-ce que j'osai retourner auprès de me chefs après cette aventure?... Je n'y comprends rien aujour d'hui... Ma faute me semblait grave, pourtant je ne pouvais l considérer comme un crime... Les officiers avaient toujours ét si indulgents pour moi!... Je me disais qu'ils comprendraien qu'ils me feraient grâce... Je crois bien qu'ils eurent pitié de m jeunesse... surtout de mon père... Mais le Code militaire est ir flexible... Ils me condamnèrent à dix ans de travaux publics!.

Campasolo avait prononcé toute cette fin de ses aveux mot mot comme un homme qui râle. La nuit l'empêchait de lire su les visages du capitaine et du curé la trace de leurs impression Mais comme si, après cette confession, toute présence humain lui était douloureuse, il cacha sa face dans ses mains pour ne poin les voir.

— Mon ami, nous sommes avec vous, dit le prêtre d'une vo douce, de moitié dans votre chagrin...

Cette parole de bonté fit fondre l'angoisse de l'homme. Penda plusieurs minutes, les sanglots le secouèrent, si violents, si ra prochés, que quelque bête de ténèbres, cachée tout près, da les palmiers nains, s'enfuit en laissant derrière soi un long sill de froissements.

— Excusez-moi, dit enfin Campasolo, j'en finis. Au procès m père vint témoigner contre moi. Il me maudit avant de quitt l'audience... Je ne l'ai plus revu. Il n'a plus jamais répondu rien, ni messages, ni lettres... J'étais mort pour lui, et s'il s'est pas tué sur l'heure, c'est que, comme il disait, il attend une occasion d'offrir sa vie en rachat. Il se fit envoyer en Crim dès le début de la guerre. Sûrement il espérait bien y laisser s os. Plus tard, j'ai su, par ses compagnons de campagne, que de fois, il avait été cité à l'ordre du jour. On lui avait remis

nédaille militaire devant le front des troupes... Lui estimait qu'il 'avait pas eu de chance, puisque la mort n'avait pas voulu de ui. Pendant ce temps-là j'achevais ma cinquième année de peine... On nous avait envoyé construire des routes dans le Sud. En été, c'était une besogne de grande douleur... Je ne pensais plus, je n'écrivais plus... je n'espérais plus rien... je vivais comme es mulets qui nous apportaient le caillou... Pourtant, quand 'adjudant qui nous commandait m'apprit que mon père venait l'obtenir la médaille, cela me réveilla l'âme. Il me sembla qu'on llait me pardonner à cause de lui. J'écrivis au général de divi-ion, au ministre de la guerre, au gouverneur. Je demandais qu'on me permît de reprendre du service, d'aller me battre en Kabylie. Je promettais de rentrer dans ma punition, sagement, après. On ne me répondit pas. Peut-être bien que ça ne se pou-rait point. Peut-être bien qu'ils avaient autre chose à penser. Le jour où nous apprîmes que mon père avait été tué à Ichéri-dène, l'adjudant me donna une journée pour le pleurer. Je savais ce qu'il avait fait. Il avait sauté dans le fossé des Imessebélènes, e premier, tout seul il avait éventré sept Khouans, il avait con-inué de s'escrimer à la baïonnette jusqu'à ce qu'on le tuât. Il me semblait que j'entendais ce mot qu'il m'avait jeté avant de quitter e Tribunal : « A présent, je vais payer avec ma peau! » C'était bien moi qui l'avais tué!... Est-ce qu'on était content de ma con-duite? ou bien les officiers qui m'avaient élevé eurent-ils pitié de moi? Au bout de sept ans, je reçus ma grâce. Je ne l'avais pas demandée, car maintenant tout m'était indifférent. Je me cachai dans un coin pour laisser pousser ma barbe et mes cheveux. Puis, je suis venu m'installer autour d'Icheridène, près de la place où mon père était tombé. Je n'avais plus qu'une idée, une idée fixe : je voulais retrouver la tranchée où il avait été enterré. Il me semblait que j'obtiendrais mon pardon quand j'aurais ses os sous mes genoux. Je me suis fait l'ami des indigènes pour obtenir leurs confidences. Ils ne savent pas ou ils n'ont pas voulu parler, car voilà bientôt dix ans que je cherche. Quand la vente de mon charbon m'avait rapporté quelques sous, je venais vous trouver, monsieur le Curé, afin de vous demander une messe noire. J'at-tendais de faire quelque chose de bien avant que d'aller le retrou-ver... Tout est fini en ce monde pour moi, voyez-vous! Nous ne sommes plus que nous deux à penser l'un à l'autre : lui de l'autre côté, moi ici et, au milieu, sa malédiction! Dans le souvenir des

gens qui m'ont connu, je suis mort... Pour l'amour de Dieu, qu'on ne me ressuscite pas!... Le fourrier Bachelet a été dégradé, flétri par une condamnation... on ne peut plus le faire avancer en lumière... Il a accompli sa peine... mais derrière lui, il y a Campasolo, et pour celui-là, je demande grâce!

L'homme joignit les mains sous sa barbe grise avec une ardeur suppliante.

Depuis longtemps, La Vendôme se faisait violence pour laisser couler ce flot de désespoir. Il se leva et toucha l'homme à l'épaule :

— Campasolo, dit-il, vous souvenez-vous?... Un jour, j'ai voulu vous serrer la main... vous me l'avez refusée... vous m'avez dit « Plus tard. »

L'homme tremblait de tous ses membres :

— Prenez-la à cette heure, conclut l'officier en tendant sa main droite au sauveur de Corona, et gardez-la dans la vôtre... Je n'ai jamais séparé mon estime de mon amitié.

XLV

ICHERIDÈNE

Le 24 mai 1871, à neuf heures du matin, Robert La Vendôme, capitaine en second de l'escadron d'éclaireurs que le capitaine Rapp commandait en premier, quittait le plateau où le général Lallemand venait d'installer son artillerie. Il descendait cette pente qu'Icheridène domine du côté du Sébaou.

La matinée était claire, et les Kabyles, économes de leur poudre, attendaient que l'ennemi fût à belle portée pour le mettre en joue. Pas un coup de fusil ne partait des retranchements. L'escadron, avançant dans les champs, moissonnés à la hâte, faisait envoler les alouettes, tapies dans les sillons. Elles montaient, droit dans le ciel pur, avec des chansons qui rappelaient aux hommes les matins de France, des sorties, au printemps, dans les campagnes.

Arrivé à la place qui avait été assignée à ses éclaireurs, La Vendôme fit halte, et, pendant une heure d'attente, avant l'action, il eut le loisir d'examiner en détail le plan d'attaque et les dispositions de l'ennemi.

Le dévalement à pic du mamelon qui porte Icheridène lui

chait déjà l'aile gauche de l'armée. De ce côté, le colonel Fausmagne commandait, avec deux bataillons, la route de Tirourda. avait reçu l'ordre de poursuivre jusque dans le lit du torrent s fuyards qui se jetteraient en désordre vers les défilés des Aïtennis.

Au centre, là où l'escarpement rendait l'escalade si impratible que les Kabyles s'étaient dispensés d'ajouter des travaux de rre aux défenses naturelles, le colonel Barachin se tenait en servation avec le gros des troupes.

Le lieutenant-colonel Noëllat occupait l'aile gauche, avec deux taillons que La Vendôme apercevait en se retournant sur sa lle. Il lui fallait lever la tête pour reconnaître les positions de nnemi. Il voyait alors le pic d'Icheridène élevant, au-dessus de la rdure des frênes, ses toits de tuiles rouges, groupés en cellules colombier sur le roc aigu. A mi-côte, rayant la brousse, le ssé où les Imessebélènes avaient fait vœu de mourir, comme en 57, descendait en zigzag. Sur le flanc de la montagne, il figuit les branches d'un compas à demi ouvert.

L'atmosphère était si limpide que, sans le secours de sa lorette, le capitaine pouvait compter les défenseurs des retranchements. Les burnous blancs, les longs fusils aux canons polis, illaient d'un grand éclat au soleil. Entre le fossé et les frênes, demi perdue dans le feuillage, une foule grouillante de femmes, enfants, de vieillards, d'infirmes, de pauvres, seulement armée matraques et de couteaux, s'écrasait comme sur les gradins un cirque. Sa rumeur, ses cris passionnés indiquaient dans iel état d'esprit ces gens venaient assister au drame où se jouait, ns la poudre, leur suprême espoir d'indépendance.

Dix heures approchaient quand, de la terrasse où l'artillerie du néral Lallemand était installée, La Vendôme vit jaillir la fusée i donnait le signal. Elle raya l'air en serpentant, puis s'étala r le ciel bleu dans un flocon de blancheur. Prompte comme clair, la battérie lâcha sa première bordée, instantanément ivie d'une autre, d'une troisième, sans trêve, sans fin. Le nnerre des canons, l'explosion des obus, le sifflement des fusées ndit sur Icheridène comme un orage. Déjà un impénétrable leau de fumée s'élevait, enveloppait la vallée et la montagne. ıns une dernière éclaircie, La Vendôme aperçut l'étroit plateau où l'artillerie jetait sa mitraille. Puis, le tourbillon s'épaissit en nsité blanche où toute perspective s'effaça. Jusqu'à la fin de la

journée l'officier vécut ignorant du destin de ceux qui se battaien hors de la portée de son bras.

Au pied du fossé d'Icheridène, le capitaine ne courait pas plu de risques que dans ces nuits d'assaut où, sur les remparts d Fontaine-Froide, il luttait corps à corps avec les escaladeurs Mais depuis qu'il savait son bonheur si proche de sa main, i tenait davantage à la vie.

La pensée de Corona, qui depuis la veille lui occupait unique ment le cœur, aggravait ce sentiment de malaise physique qui au début d'une action, distingue de la brute inconsciente l'homm vraiment courageux. Derrière ce nuage de fumée, La Vendôm savait que la Mort le tenait en joue, et une involontaire nervosité qui lui passait dans les membres, faisait bondir son cheval dan la pince de ses genoux. Plusieurs fois son imagination impatient avait donné l'assaut au fossé des Imessebélènes. Tantôt il entrait victorieux, le revolver au poing, tantôt il s'écroulait, à l renverse, sous un petit choc, qu'il lui semblait reconnaître, comm si, dans une vie antérieure, il était déjà tombé sous une balle L'hallucination était si vive que cette sensation mortelle s'étalai sur toute la surface de son corps. Et, bien que le soleil, dans s force, l'inondât de ses rayons, il se sentait froid jusqu'aux os, i avait peine à empêcher que le murmure d'un frisson ne montât ses lèvres.

Le premier bond de son cheval, sur le cri : « En avant ! » enfi jeté par le capitaine Rapp, lui ramena le sang au cœur. Brusque ment la crainte et les regrets de tendresse s'évanouirent. Il ne s sentit plus que soldat, ardent vers cette barricade, comme sur u obstacle de course. Et si le souvenir de Corona dormit en lu toute la journée de bataille, ce fut dans un engourdissemen confus, pareil à cette dernière pensée de la veille, que, parfois l'on continue dans le sommeil, et qui mêle sa logique déconcerté aux épisodes des cauchemars, à l'incohérence des songes.

— En avant ! en avant ! rugissaient les hommes.

Le cri jaillissait dans le feu à la tête de l'escadron, en arrièr dans la fumée. Il n'était plus question de tourner la positio comme en 57. Les Kabyles n'avaient pas oublié la diversion de légionnaires. Ils avaient porté sur ce point, autrefois découvert tout l'effort de leur fortification. Le lieutenant-colonel Noëlla n'espérait plus les surprendre. Il avait ordonné aux éclaireur l'attaque de front.

Dans la fumée qui enveloppait toute la position, l'escadron n'avait plus que ce point de repère : il chargeait là où l'éclair des fusils kabyles était le plus rouge. La poussière, mêlée aux volutes blanches, le portait comme dans les flancs d'un nuage. Il avait l'air de courir sus à la foudre.

Maintenant que La Vendôme était dans la saoulerie de la poudre, une autre idée fixe l'obsédait. Cette lueur qu'il chargeait, sabre au clair, prenait pour lui un corps de fantôme : la forme exécrée du Khouan Belkassem. Le cri : « En avant ! » lui sortait bien encore du gosier, mais par effort mécanique, comme un dernier souvenir de son commandement et de ses fonctions de chef.

Tout s'était effacé dans sa pensée comme devant ses yeux. Il ne sentait plus à ses côtés le frôlement de ses hommes, il était porté par le vent de la charge dans une chasse infernale, vers l'adversaire unique que cherchaient ses coups.

Il l'aperçut une première fois au delà du fossé, sous les frênes — tragique apparition de haine et d'impuissante colère ! Un coup de baïonnette planté dans le ventre du cheval qui avait escaladé la colline, envoya le capitaine et sa monture rouler dans la brousse.

La Vendôme s'était dégagé à temps de ses étriers. L'étourdissement du choc sur la terre, la vive douleur d'une foulure ne l'empêchèrent point de bondir sur ses bottes. Il voulait crier « En avant ! » la voix ne jaillissait plus de sa gorge. Il leva son sabre, envoya loin de lui la gaine de son revolver, s'élança debout sur le rempart.

On se battait dans la ruelle du retranchement, poitrine contre poitrine, les uniformes français si enchevêtrés dans les plis des burnous que les fusils ne partaient plus, mais tournoyaient, la crosse en l'air, au-dessus des crânes, comme des fléaux en moisson. Les pierres, les couteaux, les ongles, les morsures déchiquetaient, coupaient, achevaient les meurtres. Ce n'était plus la guerre et sa stratégie, mais la boucherie dans un repaire cerné, un hallali de fauves faisant tête aux chasseurs, une lutte animale entre deux espèces de proies.

Par-dessus ce carnage, La Vendôme sauta d'un bond prodigieux. Il se jetait entre les haies des jardins, saccagés par la mitraille, quand, dans une éclaircie de fumée, il revit, debout dans son manteau noir, l'homme qu'il cherchait.

— Belkassem ! cria-t-il. Chien ! Attends-moi ! Vas-tu te sauver comme une femme ?

Le Kouan se retourna. Il n'avait vu La Vendôme qu'une fois en sa vie, sur le marché du Ravin-Rouge, ce jour où l'officier s'était jeté entre lui et Corona. Mais il le reconnut au premier regard. Dans la certitude de la bataille perdue et l'écroulement de ses ambitions, il se décida vite. Il accepta ce duel que le hasard lui offrait avec l'homme du monde que peut-être il détestait le plus. Lentement, comme si l'officier eût été un mouflon débouchant de la brousse à l'improviste, il abaissa son « Faucheux ». La Vendôme continuait d'avancer, le revolver à la main.

Ils étaient à dix pas de distance, et ni l'un ni l'autre ne lâchait son coup. L'attention du tireur remplaçait dans leurs yeux l'éclair de la haine. En face de lui, à hauteur de son visage, l'officier apercevait cette espèce de trèfle que forment, au-dessous de l'œil de l'adversaire qui vise, les orifices du double canon ; — soudain, l'irrésistible secousse d'un choc, reçu de flanc, envoya La Vendôme sur le sol. En même temps, la balle du revolver s'échappait dans les arbres, et Belkassem, renversé comme son ennemi, roulait sur le dos avec un homme entre les bras. Le tout arriva très brusquement. Quand la Vendôme, revenu de sa surprise, se releva, Belkassem avait déjà cessé de vivre. Un couteau de chasse était encore enfoncé près de son oreille. Il gisait bouche béante avec un regard effroyable.

Il parut à La Vendôme qu'une secousse d'âme l'arrachait brusquement à des fumées d'ivresse. Il courut vers l'homme qui avait poussé ce couteau et qui, maintenant, à côté du mort, se tordait sur le sol.

— Campasolo ! s'écria-t-il.

Le protégé de Corona avait reçu le coup de feu de Belkassem dans le ventre, de si près que la blessure n'avait pas arrêté la violence de son élan. A présent, il gémissait faiblement, le corps soulevé d'un bras, l'autre main collée à sa ceinture.

Avec une grande ardeur il regarda celui qui se penchait sur son visage dans un affectueux désespoir, mais la souffrance était plus forte que son désir de parole. Il remua inutilement les lèvres et défaillit.

XLVI

LE CIMETIÈRE DES FIGUIERS

Tandis que La Vendôme et Belkassem se rencontraient, dans une éclaircie de fumée, la bataille se déroulait autour d'eux,

elon les péripéties prévues. Au moment où l'escadron d'éclai-
eurs poussait son attaque de front, le colonel Noëllat s'avançait
l'abri du rideau de fumée. Il abordait la tranchée par son
xtrémité inférieure où elle était moins vigoureusement défendue.
l y pénétrait à la minute même où La Vendôme et ses éclaireurs
autaient dans le fossé.

Déroutés par cette attaque latérale, rendus impuissants par les
haînes qui les liaient les uns aux autres, en signe de leur vœu,
es Imessebélènes firent face à la mort. Ceux qui tombaient
ntraînaient leurs voisins dans leur chute. Jusqu'au dernier ils
érirent.

A onze heures du matin, le 27e bataillon de chasseurs enlevait
e centre des positions. A l'aile gauche, une compagnie du 80e
vait tourné les retranchements qu'elle dominait de son tir. Les
Kabyles étaient pris entre deux feux : ils se débandèrent. Tout
e qui s'enfuit du côté d'Azem passa sous les sabres du capitaine
lapp. Tout ce qui se précipita dans la route de Tirourda tomba
ans les bras du colonel Faussemagne, avant de se rejeter dans
a rivière des Aït-Yennis.

Quelques heures plus tard, le général Lallemand rédigeait, sur
e champ de bataille, cette dépêche officielle :

« Rien ne peut donner une idée de la force et du nombre des
uvrages que les Kabyles avaient édifiés. Jamais, depuis l'ouver-
ure de la campagne, nous n'avions rencontré autant de contin-
ents, jamais l'ennemi n'avait montré un tel acharnement. Tous
es efforts ont été inutiles, nous avons infligé aux Kabyles des
ertes considérables. Plus de deux cents cadavres sont étendus
utour de notre camp. Les conséquences politiques de ce succès
e tarderont pas, je l'espère, à se faire sentir. »

On prévoyait que la journée serait chaude, et les ambulances
e Fort-National avaient été avancées jusqu'au camp. Corona, le
naire et Mme Mazurier s'y occupaient à soigner les blessés. Vers
eux heures de l'après-midi, un officier, dont l'uniforme était en
ambeaux et le visage noir de poudre, se présenta au seuil du
avillon. Mais Corona le reconnut. Ses bras se levèrent, ses
nains se joignirent, elle s'élança vers La Vendôme ; elle allait se
eter sur sa poitrine.

Il l'arrêta d'un regard d'amour dont l'éclair illumina la mélan-
olie de son visage, et, démasquant l'entrée de la tente, il mon-
ra, sur une civière, le mourant que l'on apportait.

— Campasolo ! s'écria la jeune fille, de toute l'ardeur de son âme.

Et ses yeux admirables se levèrent vers le ciel dans l'invocation d'un vœu.

La civière était devant elle, posée à terre. Elle s'agenouilla, saisit la main qui pendait, l'appuya sur sa poitrine, comme si dans ce cœur défaillant elle eût voulu faire passer les forces de son désespoir.

De l'autre côté du brancard, La Vendôme s'était agenouillé comme elle. Le père et la mère de Corona étaient debout, aux pieds de l'homme étendu.

Il leva les yeux vers eux pour demander le consentement et, prenant les mains des deux jeunes gens, il les mit l'une dans l'autre :

— Ainsi... pour toujours !...

Voulait-il dire qu'il les priait de garder entre eux son souvenir, ou leur souhaitait-il les joies qui durent ? Ses yeux brillaient d'un éclat presque insoutenable. Il semblait qu'ils se fussent enfoncés dans sa tête, embusqués derrière les pommettes exagérément saillantes. Son masque était d'un gris de plomb, toute sa figure comme tirée par en bas. Une sueur froide apparaissait sur son front, un frisson courait dans tous ses membres.

Il murmura :

— Monsieur le Curé...

Et retomba dans la défaillance.

La balle qui lui avait traversé l'intestin était venue se fixer dans la région lombaire. Comme il n'y avait point de chances de l'arracher à la mort, on le transporta dans la tente du capitaine pour y adoucir, par des soins affectueux, la tristesse des derniers moments.

Quand il rouvrit les yeux, il vit le prêtre seul à son chevet :

— Eh bien, monsieur le curé, prononça-t-il en essayant de sourire, c'était donc écrit que vos compagnons... vous les assisteriez, l'un après l'autre ?... Je ne vais pas me reconfesser devant vous... Vous savez ce qu'on a fait ensemble, et que tout le reste n'était pas aussi bon que cela !... Enfin ! vous m'avez dit hier que votre amitié n'avait pas changé après mon aveu... Alors, tant que vous vous souviendrez de moi, le 24 juin, à l'anniversaire, vous direz une messe comme quand je vivais... Vous me nommerez avec mon père... Ah ! nos nuits dans la forêt, monsieur le curé ! Et nos causeries sous la tente... dans le camp du Bacha-

gha !… Le Maître de l'Heure ! ce n'était ni Mokrani ni Belkassem, voyez-vous, c'est Celui vers qui je m'en retourne…

…Sous les verdures d'Icheridène, à l'abri d'un champ de figuiers, les soldats du 1er tirailleurs avaient commencé de creuser une fosse. Le général avait ordonné qu'on y enterrât à la hâte le Khouan Belkassem et les chefs des Imessebélènes qui avaient succombé dans les fossés. Il voulait empêcher que leur tombe devînt, par la suite, un lieu de pèlerinage. Comme le canon avait labouré toute la surface du sol, cette place de terre remuée ne devait pas éveiller l'attention des fanatiques.

— Ces canailles ne seront ici que trop bien ! s'était écrié le colonel Maréchal qui avait désigné l'endroit aux fossoyeurs. Regardez donc, capitaine !

La Vendôme, qui assistait son supérieur dans cette funèbre besogne, suivit des yeux la direction indiquée. A présent que le rideau de fumée s'était déchiré, éparpillé dans l'air, la vallée apparaissait, dans le cadre de deux frênes très vénérables, riante, colorée, aux bords du Sébaou, du bleu délicat des lointains. Le tas énorme et rouge de la terre remuée par les pioches rompait la monotonie des verdures printanières, écrasait le blé nouveau-né. La Vendôme mit la main sur ses sourcils pour apercevoir cette masse de forêts, la route par où il était tout d'abord venu à Fontaine-Froide.

Il savait que ce petit cube de murs blancs et roux, que son regard exercé distinguait au sommet d'une ondulation de terre, était le Bordj où, pour la première fois, Corona lui était apparue sous l'auvent de la terrasse. Et, dans la joie qui lui soulevait le cœur, comme cette sève de printemps gonflait autour de lui la vigueur des arbres, pour un instant il oublia les morts cachés dans la poussée du blé, même cette agonie d'un ami, toute voisine.

Une exclamation des fossoyeurs, répétée par le colonel, le rappela à lui-même :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

A la profondeur réglementaire où les corps doivent être déposés, les pioches venaient de s'accrocher dans des fragments de tunique. Des boutons d'uniforme, verdis par l'humidité de la terre, apparaissaient, encore adhérents au drap des capotes. Le colonel avait sauté dans la tranchée. Comme il se penchait pour recueillir ces reliques, il lut sur un des boutons : 2e ÉTRANGER.

— Mon Dieu ! dit-il, ce sont nos morts de 1857 ! La fosse que

j'ai tant cherchée! Monsieur La Vendôme, allez prévenir le général...

Lorsqu'au début du crépuscule le général Lallemand se rendit dans le cimetière des Figuiers, la fosse, entièrement ouverte, laissait voir vingt squelettes de soldats, couchés côte à côte, dix crânes fracassés sur chaque rang. Les souliers chaussaient encore les pieds verticaux. Des lambeaux d'étoffes habillaient l'écrasement des thorax. Les cœurs étaient tombés en poussière, les orbites pleines de limon. Les membres gisaient, tout à plat, comme si une immense fatigue eût pesé sur eux.

— Mon général, dit le colonel en montrant deux squelettes allongés à quelque distance des autres, celui-ci est le capitaine Bouteyre, du 2e étranger. Nous l'avons reconnu à ses trois galons, intacts sur la manche. Et cet autre, le sergent Bachelet, dont je vous parlais hier. Je viens de retrouver sur lui ses deux croix. Les voici, à peine noircies : le souvenir de Crimée et sa médaille militaire.

— Le sergent Bachelet? s'écria La Vendôme. Mais son fils est en train de mourir sous ma tente !... C'est cet homme, mon général, que vous m'avez envoyé à Fontaine-Froide... le volontaire qui a tué Belkassem et qui m'a sauvé la vie... Campasolo!

Le général Lallemand s'était découvert devant ces restes.

— Vous ferez creuser, dit-il, une autre tombe pour les ennemis. Il faut réserver celle-ci à nos morts. Nous y déposerons les bons Français que nous avons perdus, ce matin, le brave qui expire, les blessés qui, par malheur, ne survivraient pas à cette journée... Une génération sur l'autre... Ils sont faits pour dormir ensemble... Colonel, placez un piquet d'honneur à côté de la fosse et vous, capitaine, conduisez-moi auprès de votre blessé.

...Comme Campasolo venait d'entrer en agonie, M. et Mme Mazurier, Corona, le prêtre, étaient réunis autour de son chevet. Il n'ouvrait plus guère la bouche que pour remercier, d'un murmure, la jeune fille qui mouillait ses tempes, apaisait avec des morceaux de glace le feu de ses lèvres. Mais, à la vue du général qui entrait dans la tente, accompagné de La Vendôme et du colonel Maréchal, l'homme se releva, ses yeux s'ouvrirent démesurément, sa bouche tremblait.

— Campasolo, dit le général, des soldats qui remuaient de la terre ont retrouvé la fosse où nos morts de 1857 ont été inhumés. Votre père est là, étendu à côté de son capitaine... J'ai pris cette

médaille sur sa poitrine... Je viens l'attacher à la vôtre. C'est de sa part que je vous l'apporte. Soulevez-vous !

Les mains de l'homme, qui s'agitaient faiblement sur le drap, s'étaient ouvertes ; il regardait le capitaine, le curé, d'un air éperdu :

— Mon général... murmura-t-il. Mon père...

Et sa tête s'inclina.

...Il mourut ce même soir, sans grandes souffrances. Son cœur avait retrouvé la paix. Comme on l'avait posé nu dans son lit, la médaille était fixée au drap. Il la touchait parfois, afin de s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Un peu avant sa fin, il fit signe au capitaine qu'il voulait lui parler de près :

— La fosse... là-bas... prononça-t-il, elle est toujours ouverte ?

La Vendôme ne pouvait retenir ses larmes. Il répondit par un signe de tête. Quelque chose comme un sourire passa dans les yeux de l'agonisant.

— Vous me ferez mettre, dit-il, juste au-dessus de mon père... entre ses bras... sur son cœur...

Hugues Le Roux.





IMPLACABLE AMOUR[1]

(Suite et fin.)

Juillet.

« Je ne sais pas au juste à quelle date nous sommes. Cela m'arrive souvent depuis une dizaine de jours, je suis toute transformée. Ada m'a apporté une bonne nouvelle : il est parti.

« — Où ? demandai-je. Bien loin ?

« — En Suisse. C'est du moins ce que son domestique a appris au nôtre. Tu peux donc te rassurer. S'il est en Suisse, tu n'as pas à le craindre.

« Et je me sentis immédiatement soulagée d'un gros poids. Je ne le vois plus dans mes rêves, mon sommeil est très calme, je commence à me rattacher à la vie. Je suis entourée de si chères affections ! Ce fut une lâcheté de ma part d'attendre la mort, de la désirer même. Dieu ordonne que je vive. Nous ne devons pas aller à l'encontre de ses volontés. Lui seul décide de la durée de notre vie, nous devons nous soumettre humblement.

« Et ma pauvre maman, si bonne pour moi ! comment ai-je pu souhaiter qu'une si grande douleur vînt la frapper ? De combien d'amour, de sollicitude ne m'a-t-elle pas bercée ? Non, je ne veux pas mourir encore, je ne veux pas mourir avant ma pauvre mère. Qui donc veillerait sur elle, la consolerait plus tard quand elle sera âgée, faible et malade ? Elle m'a soignée quand j'étais enfant ; elle me garde et me protège encore maintenant. J'ai donc à m'acquitter d'une dette sacrée.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août, et 10 septembre 1897.

« Et ma bonne Ada ! et Alice ! Comment la pensée de les
bandonner m'est-elle venue ? N'ai-je pas encore d'autres devoirs
remplir ? Tout ce qui est petit, faible, a droit à notre aide ;
otre vie appartient à plus malheureux que nous. Ne puis-je pas
ecourir encore beaucoup d'êtres souffrants, les protéger contre
es mauvais traitements de personnes cruelles ou indifférentes ?



... J'escaladai la fenêtre.

e viens à l'instant de sauver un petit scarabée ; tombé sur le dos,
l se débattait désespérément pour parvenir à se relever. Je dois me
ontenter d'accomplir ces actes d'humble charité quand ils se
résentent. Annoncer la parole de Dieu aux païens était un projet
éméraire et irréalisable. Mes amis possédaient la foi sincère et
rofonde ; échauffée par leur enthousiasme, j'ai rêvé de les
uivre. Hélas ! ce beau rêve hardi s'est évanoui !

« Depuis longtemps déjà, j'exigeais trop de mes forces ; j'osais
spérer, — Dieu me pardonne mon audace — compter un jour
armi ses élus. Et comme ma faiblesse ne me le permit pas, j'ai

douté de la parole divine. Dans ma foi chancelante, ma raison s'est égarée. Ma faute fut de ne pas vouloir d'abord me résigner. Maintenant je suis plus modeste. La conscience de mon peu de valeur m'a ramenée à Dieu; il me suffira d'être la dernière de ses créatures, je n'en resterai pas moins son enfant. Je renonce volontiers à ce que les hommes appellent le bonheur et l'amour. Le bonheur n'est pas pour moi, je ne l'ai d'ailleurs jamais désiré. Je ne crois plus à l'amour et je souhaite ne jamais plus l'inspirer. Que Dieu me laisse vivre dans mon coin avec et pour les miens. Qu'il me permettre de rendre quelques services autour de moi. C'est le chemin le plus sûr, c'est celui que je choisis. »

24 juillet.

« Ada et Alice nous ont quittées. Elles sont parties avec Georges pour Norderney. La séparation nous a été pénible. Pourvu que les bains améliorent la santé d'Ada, cependant, je ne me plaindrai pas. Nous nous écrivons tous les jours.

« Je vais mieux, toujours mieux. Depuis que je le sais éloigné tout s'apaise en moi. Pourtant je ne puis maîtriser la peur instinctive des personnes que je ne connais pas. Si quelqu'un marche derrière moi, je me retourne pour voir qui c'est : si j'aperçois un homme ou une femme sur mon chemin, je me détourne pour ne pas les rencontrer.

« Dans mes promenades, il m'arrive souvent de m'arrêter tout à coup, et d'écouter : il me semble être suivie à pas de loup. Et je ne me sens en parfaite sécurité que lorsqu'aucun être humain n'apparaît aux environs et que ma solitude est complète.

« Je fais à présent tous les jours une petite promenade que j'allonge progressivement. Maman s'inquiète quand je m'éloigne trop ou quand je m'attarde. Elle insiste pour qu'une bonne m'accompagne ou pour que je choisisse les endroits les plus fréquentés. Mais j'aime mieux être seule. La foule me pèse, m'étouffe et m'enlève le plaisir que j'éprouve à contempler la nature. Que peut-il d'ailleurs m'arriver ?

« Je suis tentée d'entreprendre un de ces jours une excursion qui me semble attrayante. On aperçoit, tout en haut de la forêt, au milieu d'une clairière, une vieille croix grossièrement taillée élevée, en cet endroit, à la mémoire d'un bûcheron écrasé par un

arbre qu'il abattait. J'ai souvent entrevu cette croix à travers les arbres et j'ai toujours eu envie d'aller jusque-là. Un sentier étroit, tortueux, y conduit; il est rare que quelqu'un s'y engage. Les paysans racontent que l'esprit du malheureux bûcheron, blasphémateur et ivrogne, mort en état de péché mortel, vient errer autour de cette croix. Et c'est justement ce qui m'attire vers ce calvaire: je veux m'y trouver seule et y prier dans une tranquillité absolue. J'irai demain.

« Maman se félicite de me voir rétablie, reprenant peu à peu mes forces; elle admire ma bonne mine. « Tu seras bientôt ma « petite Ellen d'autrefois, robuste et bien portante » m'a-t-elle dit aujourd'hui, quand je rentrais, un gros bouquet de fleurs des prés à la main.

« — Si Dieu le veut, maman, ai-je répondu tout bas, mais sans y croire vraiment.

Je ne serai jamais la jeune fille que j'ai été. Non, jamais! Je supporterai la vie, je la supporterai même volontiers et je m'efforcerai d'être bonne et résignée, je le promets à ma pauvre maman. Mais je ne puis m'engager à rien de plus sans risquer de manquer à ma parole. »

(Le journal s'arrête ici, la veille du jour dont je vais parler.)

XXVIII

Ce jour-là, le 25 juillet, je m'étais rendu à la campagne plus tôt que d'ordinaire. J'avais dit à mon domestique que je ne rentrerais que le lendemain matin et il avait accueilli silencieusement ce renseignement habituel, mais en me regardant d'un air plus inquiet que jamais. Une fois dans la rue, levant par hasard les yeux vers mes fenêtres, je l'aperçus appuyé à la balustrade. Je lui adressai un signe de tête amical; il y répondit par un mouvement singulier d'hésitation, comme s'il eût voulu me prier de retourner sur mes pas. Je n'y prêtais pas grande attention alors et continuai mon chemin. Ce détail ne me revint à l'esprit que plus tard.

La masure que j'habitais dominait la maison des Strahlitz, cela me permettait d'observer tout ce qui s'y passait. En arrivant,

je m'installai à la fenêtre et commençai ma tâche quotidienne, qui était d'observer les allées et venues d'Ellen. C'était là, maintenant, l'unique préoccupation, l'unique but de ma vie. J'ai guetté Ellen des mois durant, avec la patience tenace du chasseur qui sait que le gibier qu'il surveille ne lui échappera pas; j'ai continué sans relâche ma poursuite secrète, je ne suis point sorti trop tôt de mon embuscade. Nuit et jour je me suis tenu en éveil, j'ai épié chacun de ses pas, tous ses faits et gestes, et je l'ai vue se rapprocher de moi lentement, mais chaque jour davantage. Tout d'abord elle n'osait s'aventurer dans la rue, puis elle y hasarda quelques pas, ensuite elle alla un peu plus loin, en compagnie de sa mère ou de sa sœur; enfin elle sortit seule. Je jugeai alors que le moment d'agir avait sonné.

Sans s'en douter, les parents d'Ellen avaient servi ma cause. Pour la tranquilliser, ils avaient inventé de toutes pièces l'histoire de mon voyage en Suisse. On la trompait aussi en lui disant que, bien que très triste, je travaillais à la clinique avec autant d'ardeur qu'auparavant.

Le changement qui s'était opéré en moi avait, au contraire, frappé tout le monde : mon domestique, mes internes, mes élèves, mes malades eux-mêmes; le professeur, plus que personne, devait le remarquer. J'étais distrait et tout en travaillant, je pensais à autre chose. Mes assistants me répétèrent souvent leurs questions deux ou trois fois sans obtenir une réponse sensée. Il m'arriva même d'oublier de me rendre à la clinique à la date fixée pour une opération annoncée à toute la Faculté. Je perdais la mémoire. Je remettais, la plupart du temps, à d'autres chirurgiens le soin de me remplacer, ma main n'étant plus sûre. Quand ils s'inquiétaient de mon état, je leur répondais évasivement. Je m'en voulais de ne pas savoir mieux me dominer.

Toutefois cette transformation s'était accomplie à mon insu; il ne me semblait pas que mes traits se fussent altérés, bien que la chose existât réellement. Le professeur n'ignorait donc pas tout cela. Mais pour calmer, pour rassurer son enfant, il avait, de concert avec sa femme et Ada, caché la vérité à Ellen. Ils croyaient agir sagement; mais combien ils durent regretter plus tard ce mensonge!

Les paysans chez lesquels je demeurais devaient douter de ma raison. Ils riaient malicieusement quand ils me voyaient aposté à la fenêtre, les yeux à ma grande lunette... Mais ils ne cher-

chaient pas à comprendre les folies du « monsieur de la ville ».

Ce jour-là, ils travaillaient justement dans la cour pendant que j'étais aux aguets. Tout à coup, vers cinq heures du soir, je me levai brusquement, j'escaladai la fenêtre et je me mis à courir, à toutes jambes, au travers des champs.

Ellen venait de sortir de chez elle et se dirigeait vers la forêt. Parfois elle s'arrêtait hésitante, indécise. Irait-elle encore plus loin ? Le temps était beau, le soleil encore haut dans le ciel : cela la décida probablement à continuer sa route. Elle s'était proposé d'aller jusqu'à la « Croix des Esprits ».

Au bout d'une heure environ, elle atteignit ce but. La croix était adossée à un bloc de rocher, échoué là de temps immémorial; elle penchait un peu à gauche. Ellen s'assit sur la pierre, enleva son chapeau et se mit à regarder la croix.

Les orages, la pluie, le soleil, la neige, l'action du temps avaient fortement endommagé les deux pièces de bois mal équarries. Le Christ qu'on y avait fixé pouvait être un symbole de pitié, quoique d'une laideur repoussante. Cette laideur passait inaperçue pour Ellen. Elle entoura de ses bras le pied de la croix, le front appuyé sur une de ces mains percées de clous; le petit livre qu'elle tenait glissa à terre sans qu'elle y prît garde. En ce moment, elle ne pensait sûrement qu'à celui qui était mort en croix et qu'elle croyait un Dieu. Ses yeux rêveurs le contemplaient; ses lèvres s'agitaient. Puis elle laissa retomber sa tête et médita un instant. Tout à coup elle eut l'air de se réveiller, passa la main sur son front, jeta un coup d'œil sur le soleil couchant, eut un léger mouvement de frayeur. Elle se releva et, avant de se séparer de la croix, elle s'inclina pour l'embrasser lorsque... Un bruit léger, pareil au bruissement de branches qu'on écarte violemment, parvint à son oreille. Quelqu'un était-il caché derrière ces arbres ? Qui donc ?

Ces questions inquiétantes se lisaient clairement sur son visage décomposé par la peur, dans ses yeux démesurément ouverts. Elle tremblait de tous ses membres, considérant l'endroit d'où partait le bruit. Elle voulut s'éloigner rapidement avant d'être vue... Mais, surgissant du fourré, un homme se dressait au milieu du sentier. Elle ne bougea plus. Pourquoi d'ailleurs essayer de fuir sa destinée ? La fatalité va plus vite que nous, elle nous rejoint toujours... Et cet homme était la fatalité.

Je l'avais en ma puissance. Elle ne pouvait plus m'échapper, elle le sentait si bien qu'elle ne le tenta même pas.

Elle se rassit sur la pierre et parut attendre. Quoi ? Probablement ce qui l'avait toujours obsédée et inquiétée. On eût dit, en effet, que son terrible destin se fût depuis longtemps révélé à elle, qu'il eût jeté ses ombres sur sa vie tout entière, en lui inspirant les plus noirs pressentiments. Tout autour d'elle, le souffle du vent, le murmure des feuilles semblaient la terroriser, l'avertir. De là, sans doute, cette pensée harcelante qu'un être invisible se tenait là, toujours attaché à ses pas, prêt à fondre sur elle, qu'une trame insaisissable, se resserrant peu à peu, l'étreignait toujours davantage, sans qu'elle pût s'y soustraire.

Et ces vagues et effrayantes appréhensions se réalisaient tout à coup, le danger prenait corps et surgissait à ses yeux en ma personne. Elle ne s'en étonna pas. En cet instant décisif et fatal, sa peur se dissipa, elle redevint calme et tranquille.

Nous nous regardions fixement, sans parler. Nous nous comprenions, du reste. Je lisais dans ses yeux qu'elle connaissait sa destinée, et elle, dans les miens, que j'étais résolu à l'accomplir. Nous n'hésitions que pour mieux mesurer nos forces. La nature elle-même ne semble-t-elle pas reprendre haleine avant de déchaîner l'orage ? Un profond silence règne dans l'atmosphère, les feuilles des arbres ne s'agitent plus, les vents se taisent ; puis soudain l'ouragan éclate avec fracas.

— Ellen, sais-tu pourquoi je suis ici ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-elle simplement.

La douceur de son visage et de sa voix me rappela la parole de Jésus à Judas : « Et maintenant l'heure est venue où ce qui était écrit doit s'accomplir ! »

Elle posa sa main droite sur le pied de la croix ; elle voulait se sentir tout près de son Dieu.

Au son de cette voix qui depuis si longtemps me manquait, je fus secoué d'un frisson douloureux. Jamais son visage n'avait brillé à mes yeux d'une aussi idéale beauté. Ses traits étaient comme spiritualisés, les yeux plus profonds, les veines des tempes presque transparentes, et sur la bouche errait une vague expression de tristesse. Ses mains étaient amaigries, diaphanes ; son corps avait conservé toute sa grâce et sa souplesse. Tant de charme attendrissant, de fragilité, me toucha profondément. Je me jetai à genoux, entourant de mes bras ses petits pieds.

— S'il existe un autre moyen, Ellen, indique-le-moi? Sauve-
noi! sauve-moi! Un mot de toi, un seul mot suffit! As-tu réflé-
hi? Ne peux-tu changer d'avis?

Ma voix trahissait une angoisse mortelle. Une sueur froide
ouvrait mon front. Elle eut un mouvement de pitié à l'aspect de
non excessive douleur. Elle me tendit la main pour m'aider à me
elever, tout en essayant de m'éloigner d'elle. Elle aussi me trou-
ait changé; elle me considérait avec un mélange d'étonnement
t de compassion.

— Tu as peine à me reconnaître? dis-je en prenant sa main.

Autrefois elle s'était difficilement décidée à me tutoyer; elle
n'en avait pas encore perdu l'habitude cependant, ou peut-être,
lans un moment si solennel, oublia-t-elle qu'elle ne parlait plus
à son fiancé.

— Je te voyais en effet tout autre dans mes rêves, murmura-
-elle, tu es amaigri. Comme tes joues sont creusées! Tu souffres,
sans doute? Tu as dû être bien malade?

— Non, Ellen, je n'ai pas été malade, mais bien malheureux.
Si tu éprouves un peu de pitié pour moi — et je lis dans tes yeux
que tu me plains — dis-moi que tu as changé d'avis.

Malgré la compassion que je lui inspirais, elle hocha la tête.

— Mais ne sais-tu pas ce qui t'attend? continuai-je. Ne vois-tu
pas que ma patience est à bout? que je ne reculerai devant au-
cune extrémité? N'espère aucun ménagement de ma part. Il est
temps encore. Choisis: mon amour... ou la mort?

— La mort!

Elle prononça ce mot d'une voix ferme et tranquille, s'appuya
à la croix, en dégageant sa poitrine comme pour montrer qu'elle
était prête à recevoir le coup fatal.

Ma gorge se contractait nerveusement. Ce clair regard de
martyr qui ne se détachait pas de moi, excita soudain ma fureur
et m'ôta toute possession de moi-même.

Elle était si séduisante, si étrangement belle avec son visage
pâle et résolu, son port si fier provoquant le coup, si opiniâtre,
si fanatique, si inflexible dans la défense de son corps de vierge,
comme les martyrs combattant pour leur foi!

D'une main tremblante, je tirais d'une poche secrète un petit
instrument affilé que je portais sur moi depuis plusieurs semai-
nes. J'en avais souvent essayé la pointe et je l'avais maintes fois
acéré. Je fis étinceler la lame aux derniers rayons du soleil. Ellen

ne sourcilla même pas; elle eut seulement un imperceptible haussement d'épaules, comme pour me dire : « Pourquoi ne frappes-tu pas? Pourquoi ces longs préparatifs? »

Je me relevai et me penchai vers elle. Instinctivement elle recula... Mais ses yeux toujours calmes et étonnamment brillants ne changèrent pas d'expression ; ils me fixaient impassibles.

— Tu reconnais au moins que tu as mérité ce qui t'arrive, balbutiai-je encore, pour gagner du temps, que tu as été injuste envers moi, que tu t'es cruellement jouée de mon amour?

— J'ai repris ma parole, répliqua-t-elle de sa même voix tranquille. Je ne pouvais pas agir autrement. Si c'est un crime à tes yeux, venge-toi comme il te plaira.

J'avais un genou en terre, devant elle, sur sa robe. De la main gauche, je la saisis par la taille en l'attirant à moi ; de l'autre, je posai la petite lame aiguë sur sa poitrine. En ce moment, je devais être plus pâle qu'elle. Je tremblai si violemment que j'avais peine à tenir mon arme.

— Ne regrettes-tu ni ta jeunesse ni ta beauté? ajoutai-je d'une voix haletante et pleine d'angoisse. Oublies-tu donc tes parents, ta sœur? Ne vois-tu pas non plus le sort qui m'attend?

— Pense à tout cela avant d'exécuter ton dessein, répondit-elle tout bas. Ce n'est pas moi qui commets un crime. Je ne réclame aucune pitié pour moi, je suis prête à mourir. Mais songe à toi-même, tu sais quelle vie tu te préparerais. Oh ! mon Dieu!..

— Eh bien, sauve-moi ! aime-moi ! écoute-moi, Ellen ! Sois ma femme. Je ne peux et ne veux pas vivre sans toi ! Que ce soit folie ou autre chose... je ne peux pas !

Elle se tut.

— Es-tu irréconciliable? implorai-je. Je t'ai profondément humiliée, je m'en rends compte. Mais ta fuite incompréhensible, ma sotte jalousie m'avaient affolé... Je ne savais ce que je disais. Laisse-moi l'espoir de te fléchir un jour; je serai peu exigeant, je m'estimerai trop heureux si tu me permets de vivre auprès de toi... Laisse-moi croire que j'obtiendrai ton pardon et ton amour

Elle ne répondit pas davantage.

— Mais d'où vient cette horreur injustifiée de moi? criai-je en m'arrachant les cheveux. Que t'ai-je donc fait?

— Ce n'est pas de toi particulièrement que j'ai horreur, repartit-elle, c'est de l'amour de l'homme en général.

— De l'homme que tu n'aimes pas, repris-je brusquement

Je comprends. Ne sais-je pas, d'ailleurs, que tu en as aimé un autre, que tu l'aimes encore dans sa tombe? Avoue-le donc franchement.

— C'est une malheureuse erreur. Je ne l'ai jamais aimé comme tu le prétends. Je n'ai aimé ainsi personne, ni lui, ni un autre, je te le jure.

— Alors, moi non plus? jamais? Tu n'as, à aucun instant,



... J'avais un genou en terre devant elle.

éprouvé pour moi un sentiment de prédilection? Je n'ai jamais été pour toi ce qu'un homme est, d'habitude, aux yeux de sa fiancée?

Dans l'expression de ma voix suppliante éclatait le désir ardent d'être trompé, d'entendre, de sa bouche, un mensonge qui m'eût épargné la douleur d'apprendre qu'elle ne m'avait pas aimé.

— Pourquoi me tourmentes-tu ainsi? murmura-t-elle. Je me suis trompée moi-même en te donnant ma parole, c'est tout ce que je puis te dire.

— Pourquoi d'autres sont-ils aimés? Pourquoi pas moi? insis-

tai-je vivement, en l'étreignant plus fort. Quelles qualités supérieures possèdent-ils donc, eux?

— Et quelles qualités supérieures trouves-tu en moi? Ton amour, pour moi, n'a pas plus de raison d'être que l'amour d'autres hommes pour d'autres jeunes filles.

— Oh! Ellen! Et ta beauté, et toute ta personne si charmante, si gracieuse, si aimable!... Est-il une femme au monde que l'on puisse te comparer? m'écriai-je avec toute ma tendresse d'autrefois. Mais toi, tu ne sais pas, tu ne vois pas combien tu es belle!

— A tes yeux, ajouta-t-elle sur un ton de prière. Je t'apparais ainsi aujourd'hui, mais dans un an, dans six mois peut-être, tu m'auras déjà oubliée, et tu admireras chez une autre femme une beauté bien supérieure à la mienne.

— Epargne-moi ces suppositions, Ellen. Je n'en veux pas d'autre que toi. Mon cœur n'aimera que toi.

Et je l'entourai de nouveau dans mes bras, et je l'implorai avec toute l'ardeur du désespoir.

— Aie pitié de toi et de moi! sanglotai-je. Je te demande, pour la dernière fois, de choisir entre mon amour et la mort.

— La mort! dit-elle, en détournant la tête. Que Dieu te pardonne et me pardonne aussi!

Et alors, éperdu, affolé... je frappai...

Où l'ai-je atteinte? Ai-je porté plusieurs coups? Je l'ignore. Mais elle ne souffrit pas longtemps. Elle s'affaissa en poussant un cri étouffé.

La lutte entre l'homme qui désire et la femme qui se refuse, cette lutte à mort à laquelle ma déité irritée, la grande et implacable Nature m'avait poussé, était terminée.

Ma soif de vengeance, ma colère tombèrent subitement, à la vue du sang qui coulait en abondance et tachait mes mains et mes vêtements. Je pris la mourante dans mes bras et j'appuyai sa tête sur mon cœur.

Morne et silencieuse, je la regardais s'éteindre. A présent, elle était mienne, je ne la partagerais désormais plus avec personne, je n'aurais plus à craindre qu'un autre me l'enlevât. Je l'embrassai encore une fois, doucement, délicatement, avec pitié :

— Comprends-tu, ma pauvre chérie, qu'il m'était impossible d'agir autrement? soupirai-je.

Elle ne m'entendait plus. Ses pensées étaient déjà loin, bien loin de moi. Un mot passa sur ses lèvres. Et comme je me penchais sur sa bouche pour essayer de le deviner, souhaitant une parole d'amour, de pardon, d'adieu, ce nom me foudroya :

— Jésus!

Et une deuxième fois :

— Jésus !

Son âme était à Dieu et non à moi.

Ma jalousie se raviva.

Il fallait donc que, en ce moment même, je la partageasse avec un autre? que je fusse encore dédaigné? Non, c'était à moi et non à lui que devaient appartenir sa dernière parole, son dernier regard.

— Ellen! m'écriai-je d'une voix forte et perçante.

Elle tressaillit et ouvrit de grands yeux. Mon visage touchait presque le sien ; et dans ses yeux mourants, je vis avec une terrible netteté qu'elle se détournait de moi, même dans la mort, qu'elle ne consentait à aucun rapprochement entre nous, que je ne la prendrais pas à son Dieu.

Je voulus l'embrasser encore. Elle se releva par un suprême effort, me repoussa avec une vigueur surnaturelle, comme si son Dieu l'eût soutenue et lui eût donné un bras d'airain, de sorte que je perdis l'équilibre et tombai à la renverse. En même temps, elle se cramponna à la croix, jeta sur le Christ un regard suppliant où se lisaient à la fois une douloureuse angoisse et une confiance sans bornes. Puis elle s'affaissa sans lâcher la croix qui s'inclina lentement, craqua, tomba à terre en travers de son corps, la couvrant de ses deux bras étendus, protégeant celle qui avait imploré son secours. Le visage du grand Martyr reposait sur celui de la mourante, uni à elle dans un baiser libérateur.

Un profond soupir, une faible convulsion et ce fut tout.

Pour moi, cette croix n'était qu'un morceau de bois, et le Christ qui y était fixé, un homme comme nous et non un Dieu. Et pourtant je n'osai point y porter la main. Cloué sur place, immobile, je regardai ma fiancée expirer sous la croix ; même morte, elle l'étreignait encore, la main gauche appuyée sur le stigmate du cœur, de ce cœur qui, selon ses croyances, avait battu pour tous, avait souffert pour tous, s'était sacrifié pour tous!

Elle était morte. Je devais donc la laisser à ce Dieu qui m'avait

volé son dernier baiser, son dernier soupir, à ce Dieu qui m'ava vaincu. Ces bras étendus semblaient me menacer et m'ordonne de ne point souiller plus longtemps, moi meurtrier, ce lieu que l mort rendait sacré. Un je ne sais quoi d'inexplicable me chassai de là...

Je ramassai le petit livre tombé de ses mains, je le serrai pré cieusement sur mon cœur, et sans oser jeter un nouveau regar sur elle et sur la croix, je m'enfuis dans la forêt.

. . . .

XXIX

Son corps a été retrouvé à neuf heures du soir par des hom mes, que sa mère, mortellement inquiète, avait envoyés à s recherche. On m'a aussitôt soupçonné. Le père s'est-il rappelé à l'aspect de ce cadavre sanglant, sa légende de l'amour inné e inconscient de son enfant pour moi? Quels sentiments, quelle réflexions l'épilogue de ce conte lui a-t-il suggérés?

On m'arrêta à minuit chez moi. Je n'ai pas songé à fuir, ne désirant nullement me soustraire à mon sort. J'avais confié à Joseph le précieux petit livre d'Ellen : c'était son journal. Un crayon y était fixé au moyen d'un ruban. Peut-être voulait-elle écrire quelques mots dans la forêt!...

La couverture était tachée de sang. Je n'ai lu ce journal que beaucoup plus tard. Au premier moment, le courage m'a manqué.

Puis se succédèrent la prison préventive, les séances de la cour d'assises, la condamnation et, enfin, le cachot.

Janvier 1883.

Je n'ai plus rien à dire. Heureusement il ne me reste plus guère de temps à vivre. Il m'a fallu presque deux années pour remplir ces quelques feuillets. Mes loisirs ne sont pas nombreux... et de plus je suis presque toujours malade. Souvent, je ne puis écrire une ligne de toute une semaine.

J'approche de la fin, je le sais. Je n'ai pas oublié mon art au point de ne pas juger de mon état. Dirai-je adieu à la vie en

leurant?.. Non, ils ne m'en ont pas réduit là. J'ai perdu la partie... Qu'importe? La terre n'en continue pas moins de tourner.

Je revois souvent, dans mes rêves fébriles, la salle d'assises pleine de monde, où mes étudiants, venus en grand nombre, me saluaient du regard. Je revois toujours ces visages imberbes, mais hardis et intelligents, ces yeux débordant de confiance qui me contemplaient avec le même enthousiasme qu'autrefois et m'exprimaient leur plus chaude sympathie; je revois toute cette jeunesse qui m'a été fidèle jusqu'au bout et dont j'ai été le professeur, le modèle et le guide. Je reconnais, parmi ces jeunes gens, mes préférés, les plus intelligents, les plus laborieux, qui mettaient en moi toute la foi de leurs vingt ans, qui m'aimaient, qui m'adoraient; l'un d'eux, celui qui m'était le plus cher, se cacha le visage dans ses mains et pleura abondamment. Cette jeunesse ardente et dévouée me montre avec une cruauté inconsciente, avec une netteté terrible, combien ma vie eût pu être féconde et heureuse...

J'essaie de chasser ce tableau. Mais la fièvre ne me laisse pas de repos. Elle évoque d'autres souvenirs aussi pénibles : je suis encore au banc des accusés et je sens tous les regards braqués sur moi. Il faut néanmoins que je lève les yeux. Et je vois les dames de la ville en grande toilette, qui m'examinent avec leurs lorgnettes; elles sont venues assister à mon jugement comme elles seraient allées à un spectacle intéressant. Puis ce sont les juges, les jurés, mon défenseur, les témoins qui surgissent. Et surtout les siens que la douleur a brisés : son père, transformé subitement en vieillard par la mort de son enfant; son frère, qui déverse sur moi toute sa haine; sa sœur et, enfin, une vieille femme courbée, ridée, écrasée par le malheur. Un murmure parcourt la salle :

— La mère, se répète-t-on tout bas.

Et mille fois, pendant l'audition des témoins, elle se tourne vers moi, lève les yeux au ciel en me criant :

— Mon Dieu, comment as-tu pu commettre ce crime? Tu as, de tes mains sauvé l'une de mes enfants, et tu as tué l'autre!... A-t-elle souffert longtemps? Réponds-moi, je ne peux pas mourir tranquille sans le savoir.

Qui me délivrera de cet horrible cauchemar?

Ellen m'apparaît aussi, non pas vivante, mais dans son cercueil. Je vois son doux visage chaque jour plus changé, plus dé-

fait, pâle, impassible, ses yeux fermés, de plus en plus enfoncés, tout son être payant peu à peu son tribut à la nature, tombant lentement, insensiblement en décomposition. C'est en vain que je veux me rappeler son sourire, ses beaux yeux doux et rêveurs, son teint si frais, sa carnation tendre et veloutée — je ne vois qu'un visage blafard, froid et mort. J'ai trop vécu au milieu des cadavres, je sais trop exactement à quel degré de décomposition doit être arrivé son corps, pour me la figurer autrement qu'elle n'est en réalité dans sa bière, au moment où je pense à elle. Je suis en mon esprit les terribles et inévitables progrès des ravages de la mort. Elle n'est plus pour moi une belle femme, rayonnante de grâce et de virginité; elle n'est plus qu'un cadavre en putréfaction.

Et cette idée horrible, ce tableau hideux m'épouvante et me tue. Je mourrais de cette pensée, si je n'étais pas déjà miné par la maladie et à deux doigts de la tombe.

Éprouvé-je du repentir? J'ai fait ce que je ne pouvais pas m'empêcher de faire... et, par conséquent, je n'ai rien à regretter. On devait me donner Ellen pour femme, aussitôt après ma demande, avant qu'elle eût le temps de se représenter l'amour d'un homme comme un spectre affreux. Ils ne l'ont pas voulu. Sa chasteté virginale l'a emporté sur moi.

Je ne regrette donc rien. Je ne me sens pas coupable. Je crois encore en ma déité : elle m'avait destiné cette jeune fille, et ce n'est jamais impunément que ses desseins sont contrariés. Nous avons succombé, Ellen et moi, et nous devions succomber, puisque nous n'avons pas voulu, puisque nous n'avons pas su nous soumettre à l'infaillible et inexorable Nature.

La société m'a jugé. Mais elle ne m'a pas convaincu et ne me brisera pas. Quoique renversé, je ne rampe pas devant elle; je ne lui mendie pas ma grâce; je la méprise comme autrefois, comme toujours et je meurs son ennemi irréconcilié et irréconciliable.

Marriot.

Traduction de St. Breqes

TABLE DES MATIÈRES

Du 6e volume (10 juillet au 25 septembre 1897).

ROMANS

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

POÉSIES

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.)9.97.

28

